U d'/of OTTAWA
39003001385300

Jul 5 1966

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lafindudixhuiti00caro

LA FIN

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Essai sur le Mysticisme au dix-huitième siècle : *Saint Martin, le philosophe inconnu.* — In-8 (*épuisé*).

Problèmes de morale sociale. (La Morale indépendante. — Les Théories contemporaines sur le Droit naturel. — Le Droit de punir. — Le Progrès social. — La Destinée humaine.) — 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

Études morales sur le temps présent. (La Religion positiviste. — L'Idolâtrie humanitaire. — Stendhal : ses idées, sa critique d'art et ses romans. — Les Mœurs contemporaines au théâtre.) — 4e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Nouvelles Études morales sur le Temps présent. (Du Suicide dans ses rapports avec la civilisation. — L'Hygiène morale. — La Direction des âmes au dix-septième siècle. — Lamennais et Henri Heine d'après leur correspondance. — Les Mœurs littéraires au temps présent.) 2e édition. 1 vol. in-16 . . . 3 fr. 50

L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques. — 6e édition. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Le Matérialisme et la Science. — 3e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Les Jours d'épreuves (1870-1871). (Le Droit et la Force. — L'Idée de la patrie. — Les influences littéraires dans la Commune. — La fin de la bohème.) — 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Le Pessimisme au dix-neuvième siècle. (*Léopardi, Schopenhauer, Hartmann.*) 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

La Philosophie de Goethe. (Histoire de l'esprit de Goethe. — Ses conceptions sur la nature, Dieu et la destinée humaine. — Ses types philosophiques : *Prométhée, Méphistophélès, Faust.* — La philosophie du second Faust.) 2e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

655. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LA FIN
DU
DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

E. CARO
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉTUDES ET PORTRAITS

TOME I

L'OPINION PUBLIQUE AU XVIIIe SIÈCLE — MONTESQUIEU
JEAN-JACQUES ROUSSEAU
D'APRÈS DES PUBLICATIONS NOUVELLES
LE SECRET DU ROI — DIDEROT INÉDIT

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

Droits de propriété et de traduction réservés

Universitas
BIBLIOTHECA

DC
33.4
.C37
1880

AVANT-PROPOS

Après les grands travaux d'ensemble dont le dix-huitième siècle a été l'objet, il n'y a plus guère de nouveauté à espérer que dans les études spéciales et les monographies. Ce genre d'exploration est presque inépuisable. On en peut juger à l'abondance des éditions nouvelles qui se multiplient, des publications d'inédits, au nombre toujours croissant des études sur les personnages les plus considérables de ce temps. Nous avons suivi avec un vif intérêt cette grande enquête qui se poursuit chaque jour et nous en avons recueilli les principaux résultats, en y ajoutant notre part de recherches et d'interprétations personnelles.

D'ailleurs l'œuvre du dix-huitième siècle est tellement complexe, elle offre un tel mélange de bien et de mal, de destructions nécessaires et de ruines regrettables ; ce siècle a servi tant de nobles causes et

il les a si souvent compromises par la manière de les servir, ouvrier de liberté et de progrès aussi bien que de corruption, qu'il est difficile de porter une sentence unique dans un procès si vaste. La plus sûre méthode pour arriver à juger sainement les idées et les hommes, en une matière si délicate et si compliquée, c'est la division du travail : on ne peut guère procéder que par des jugements partiels sur chacun des collaborateurs de ce siècle, et encore faut-il distinguer dans chaque homme l'idée juste et le point où elle dévie et s'égare, l'esprit de réforme nécessaire et l'esprit de négation stérile. C'est ce que nous avons essayé de faire. Dans tous ces sujets qui se rapportent au dix-huitième siècle, il n'y a pas une opinion qui s'impose, il y a des opinions diverses et contraires qui se portent toujours, comme sur une pente fatale, vers les extrêmes. Chaque portion du public a son thème tout fait d'avance, elle n'admet pas les nuances. Pour satisfaire, pour flatter l'une ou l'autre de ces tendances opposées, il faudrait tout louer ou tout blâmer. C'est à quoi ne consentent pas facilement les écrivains qui ont étudié un sujet pour se convaincre eux-mêmes et se former une idée qui ne soit l'écho ni d'un enthousiasme ni d'un dénigrement systématiques. Sur presque tous les noms célèbres de ce siècle la contradiction est au comble, et la même difficulté se représente à chaque instant dans tous les problèmes qui s'agitent.

Nous abordons cette étude avec la plus entière indépendance d'esprit. Ni apologiste ni détracteur, mais critique et juge, voilà ce que nous avons voulu être ; ce n'est pas à nous à décider si nous y avons réussi.

Juillet 1880.

LA FIN
DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I

L'OPINION AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE [1].

I

Un siècle n'est pas une unité chronologique, et il n'est pas aisé d'en fixer exactement les vraies limites, qui sont des limites morales. Cependant on est à peu près d'accord sur ce point qu'il faut placer les frontières de ce qu'on appelle le dix-huitième siècle en 1715 et en 1789. Encore faut-il distinguer plusieurs périodes dans cet intervalle de soixante-quatorze

1. Consulter sur ce sujet le quatrième volume de l'*Histoire de la littérature française* de M. Nisard, un livre des plus *suggestifs*, comme disent les Anglais, l'ouvrage si intéressant de M. Charles Aubertin sur l'*Esprit public au dix-huitième siècle*, et la savante publication de M. Félix Rocquain sur l'*Esprit révolutionnaire avant la Révolution*.

années. Nous adoptons volontiers la division que nous propose l'un des derniers historiens de ce siècle[1]. On peut, nous dit-on, distinguer quatre périodes dont les différences ressortent vivement sur ce fond, en apparence uniforme, de décadence politique, de critique légère ou passionnée et d'esprit philosophique, bon ou mauvais, que résume et qu'exprime le nom collectif de ce siècle. De 1715 à 1723, le grand fait qui porte sa signification dans son nom même, c'est la Régence, avec son caractère de « singularité effrontée », d'esprit novateur et en même temps d'immoralité. De 1723 à 1743, c'est le ministère de Fleury, avec « son despotisme doucereux, sa patience taciturne », sa politique d'apaisement au dedans et au dehors. Le vrai dix-huitième siècle, celui qu'on est habitué à désigner ainsi, ne commence guère qu'après la mort du cardinal et surtout après le traité d'Aix-la-Chapelle. C'est l'explosion d'un mouvement longtemps endormi ou comprimé. L'Opinion règne en maîtresse et du premier coup devient opposition non plus latente, mais déclarée, contre la Royauté et contre l'Église. De 1774 à 1789, enfin, c'est le règne de Louis XVI avec les illusions honnêtes, les intentions excellentes et l'impuissance du bien que ce nom rappelle. Illusions partagées d'abord par une grande partie de la nation, espérances naïves dans un siècle déjà si vieux; tentatives et velléités de réformes qui, en échouant, révèlent l'abîme de plus en plus profond où la société du dix-huitième siècle et l'ancien régime allaient sombrer. Ce sont là de grandes périodes, distinguées entre elles moins encore par

1. M. Aubertin, *ouvrage cité*.

les divisions du temps que par des caractères moraux, littéraires et politiques assez nettement tranchés.

Ce qui paraît bien établi par la critique contemporaine, c'est qu'on aurait tort d'attribuer exclusivement l'origine de l'opposition qui précède de loin la Révolution et la prépare à l'action militante des philosophes, à Voltaire, à Rousseau, à Diderot. Ils se sont emparés, à un certain jour, de cette force, mais ils ne l'ont pas créée; c'est une arme qu'ils ont prise à leur service, mais le métal avait été déjà forgé par un certain esprit public qui existait avant eux, qui se révélait de mille manières par des pamphlets, par des chansons, par cette littérature des Mémoires et des correspondances, dans ces journaux si curieux des bourgeois de Paris, de Buvat, de Marais, de l'avocat Barbier, qui se donnent ce grand plaisir, à une époque où la presse quotidienne n'existait pas sérieusement, de pouvoir dire leur mot tous les jours sur les hommes et sur les événements. On la voit se former, grandir de jour en jour, bien avant 1748, éclater déjà vers 1751 et 1752, par des traits irrécusables, à une époque où la philosophie ne remplissait encore qu'un rôle modeste et secondaire. Au premier rang des influences qui ont préparé les esprits à recevoir et à subir plus tard celle de l'esprit philosophique, on nous montre l'opposition janséniste et parlementaire se développant, s'aggravant par sa durée même; puis le sentiment croissant du mécontentement public, se transformant graduellement en mépris, provoqué par les fautes de tout genre et surtout par l'insouciance voluptueuse de ce Louis XV, le *Bien-Aimé*, coupable d'avoir trompé si cruellement l'amour obstiné et le long espoir de son

peuple. Et déjà, dans les rumeurs, dans les conversations, se pose à voix basse d'abord, puis presque publiquement, le droit du peuple en face du droit du roi. Ce n'est guère que dans les vingt années qui vont de 1755 à 1775 environ qu'intervint la philosophie ardente, armée en guerre, avec les voix multiples de l'éloquence, du génie, de la passion, de la rhétorique et de la dialectique enflammées. Mais ce qu'il faut bien comprendre, c'est que, contrairement à la créance commune, la matière du vaste incendie qui devait éclater plus tard avait été préparée par d'autres mains que celles des philosophes; il couvait déjà dans les âmes, la philosophie n'en fut que l'explosion.

II

L'esprit philosophique au dix-huitième siècle a eu comme instrument de domination l'Opinion. Par elle il agit, il se propage, il conquiert successivement les intelligences, il triomphe des dernières résistances, il règne. Voyons à quel prix, et comment, croyant la conduire, il lui obéit.

C'est un pouvoir nouveau qui naît dans la décomposition de tous les autres. On a depuis longtemps signalé les circonstances politiques et sociales qui favorisèrent en France la naissance et le développement de ce pouvoir : la désorganisation de toutes les institutions, dont aucune ne garde cette foi en elle-même qui est le principe de la stabilité ; la contra-

diction profonde d'une monarchie absolue dans ses formes et dénuée de tout prestige, ne se prouvant plus à elle-même l'étendue de son autorité que par ses caprices, usant sa puissance légale dans des alternatives d'arbitraire et de faiblesse; une aristocratie inutile et corrompue, privée de cette décoration de la gloire qui aurait caché sa frivole faiblesse, la première à se railler des préjugés par lesquels elle existe, applaudissant à toutes les entreprises nouvelles par lesquelles elle va périr; des parlements donnant l'exemple d'une opposition qui n'eût été fructueuse que si elle s'était rattachée à des principes, mais qui fut stérile comme toute opposition sans idée de gouvernement et sans programme ; une Église mondaine, ayant comme une mauvaise honte du dogme, sécularisant de plus en plus son enseignement, réduisant la prédication à un art tout laïque, où le christianisme ne fait plus guère que la figure d'un système de philosophie. Partout se marque cet affaiblissement des pouvoirs réguliers auxquels on ne croit plus guère et qui donnent le triste exemple de ne plus croire à eux-mêmes.

Comme il n'y a plus de foi officielle à laquelle se soumettent les raisons, chacun s'affranchit et s'habitue insensiblement à se faire juge de toutes choses. Ainsi s'établit tout naturellement et sans secousses, dans le déclin des institutions publiques, une puissance jusque-là inconnue qui, née de leurs ruines, se fortifie de leur faiblesse, et qui, n'étant ni définie ni constituée, a l'avantage d'être insaisissable par sa mobilité même, par sa dispersion, par ses fuites habiles; irrésistible par ses retours, par sa mobile ténacité,

par sa légère universalité ; trop peu consistante pour être attaquée de front par les pouvoirs établis, et n'en offrant pas moins aux idées nouvelles un point d'appui suffisant pour soulever le monde.

L'Opinion, c'est tout simplement le public suivant avec curiosité le développement des événements ou des idées, et donnant tout haut son avis, applaudissant aux bons endroits, sifflant aux mauvais. C'est le public se tenant au parterre, en attendant l'heure de monter sur la scène.

L'avidité de ce public, impatient et éveillé, ne trouve pas de quoi se satisfaire dans la conversation des salons, qui, si nombreux et si peuplés qu'ils soient, n'accueillent pourtant que le petit nombre. C'est alors que paraît une littérature nouvelle à son usage, littérature improvisée, fortuite, née du hasard, de l'à-propos, littérature de l'heure et du jour, qui n'est pas encore le journal, mais qui le deviendra ; qui ne survit pas à l'occasion, mais qui multiplie l'écho de chaque idée et le prolonge jusqu'aux dernières limites de la publicité : c'est la conversation écrite, faisant suite à la conversation parlée, et répandant avec une fécondité sans exemple les bruits et les idées, les railleries et les espérances, les chimères et les vérités nouvelles, sous toutes les formes possibles, petits traités, chansons, apologues, contes, brochures. C'est la littérature du pamphlet.

Le pamphlet est partout ; il est dans l'Église même, où des sermonnaires, gagnés à l'opposition autant qu'à l'économie politique, adressent des apostrophes à la sainte agriculture et louent la charrue plus que la Croix ; il est au théâtre surtout, où la tragédie elle-

même n'est plus, sous des noms anciens, qu'une déclamation en l'honneur des idées nouvelles. L'Opinion a fait une littérature à son usage, elle fera des ministres à son image; Malesherbes et Necker sont moins les ministres de Louis XVI auprès de son peuple que ceux de l'Opinion auprès du roi. En même temps que Malesherbes, porté au ministère par la faveur publique, prend sa place dans les conseils de la monarchie, il rend ses devoirs à l'Opinion dans son célèbre discours à l'Académie, où il constate l'avènement et définit la nature du pouvoir nouveau, qu'il représente dans le gouvernement, comme Voltaire le représente dans les lettres.

L'Opinion eut ses ministres, elle eut aussi ses courtisans, parmi les plus grands, les plus brillants esprits de ce siècle. Ce qu'elle leur donna d'influence, elle le leur fit payer par bien des exigences. L'Opinion est comme la popularité. A de rares exceptions près, on ne la gagne qu'en s'en faisant l'homme-lige. Quelques âmes hautes, quelques volontés impérieuses l'ont prise de force et domptée. Mais la plupart de ses favoris et même de ses tyrans ont commencé par être ses esclaves; pour la dominer, ils l'ont flattée.

Quand jamais ce servage parut-il plus clairement qu'au dix-huitième siècle? L'Opinion est mobile, capricieuse; elle a des engouements et des répugnances inexplicables; elle ne s'en tient ni à l'expression de la vérité qu'elle a une fois adoptée, ni au culte fidèle des talents qu'elle a une fois proclamés. Il faut retenir sa mobilité, fixer ses caprices en l'occupant toujours de soi. De là cette incessante et dévorante activité des écrivains de ce temps, des Voltaire, des

Diderot, attentifs à ne pas laisser la faveur publique se distraire ailleurs. De là une improvisation perpétuelle qui ne tourne pas également à la gloire de tous, et qui, même sur les œuvres les plus considérables, a laissé quelque chose d'inachevé et d'incomplet.

De plus, l'Opinion se laisse gagner de temps en temps à de généreux enthousiasmes; mais elle ne se tient pas sur ces hauteurs, où elle atteint parfois. Elle est vive, elle est légère, elle aime qu'on l'amuse, au moins autant qu'elle aime qu'on l'instruise. N'est-elle pas formée de cette multitude d'esprits curieux et plus ou moins intelligents, mais chez qui le fond moral est souvent bien inconsistant, bien léger? On pourrait entreprendre de faire l'éducation de l'Opinion; il semble que ce soit la tâche des grandes intelligences. Ce serait une noble façon d'asservir l'Opinion que de l'éclairer, de la moraliser. Mais la tâche serait ardue, l'entreprise incertaine et longue; il est plus facile de s'en emparer en l'amusant. C'est ce que fit la littérature du dix-huitième siècle.

De là quelques-uns de ses caractères; trop souvent, au lieu d'être une règle pour l'esprit public, elle fut pour lui une distraction frivole ou licencieuse. Elle flatta ses goûts avec ces satires, ces poèmes grotesques, ces contes parfois charmants, modèles de la plus ingénieuse et de la plus élégante dépravation, où l'on trouvait des raisons suffisantes d'esprit et de talent pour applaudir sans honte. Voltaire fut, de tous les écrivains de ce temps, celui qui sut le mieux régner par l'Opinion en l'amusant, parfois même en la corrompant. Mais les plus graves esprits, comme Montesquieu, lui avaient fait déjà d'étranges

concessions. Quand il fut avéré qu'un peu de licence dans les écrits n'était pas un moyen inutile de propagande, on chercha dans ces tristes expédients un secours pour les idées les plus sérieuses. Ces espérances n'étaient pas trompées. Les *Lettres persanes* eurent plus de lecteurs que l'*Esprit des Lois*.

Mais, sans même parler de cet art licencieux qui fut mis au service de l'esprit nouveau, ne doit-on pas regretter cette habitude de rire toujours et de plaisanter à tout propos, qui est le caractère propre de ce qu'on a appelé le Voltairianisme et qui se manifeste par l'absence de sérieux, même dans les sujets les plus élevés, par une légèreté de critique, une insuffisance d'érudition à laquelle ne supplée pas l'abondance des épigrammes, par une frivolité de discussion tranchante et superficielle, qui fait que, même pour les voltairiens, la critique religieuse de Voltaire est à refaire ? Sans récriminer contre une des qualités les plus séduisantes de l'esprit français, n'en doit-on pas blâmer énergiquement l'emploi perpétuel, l'indiscrète application à toute occasion et hors de propos ? Cela vient d'une fâcheuse condescendance de l'écrivain, qui se met au niveau de son public, au lieu de l'élever jusqu'à lui. Quand tous les esprits sont également invités à juger de chaque chose, la tentation est forte pour un auteur de les attirer à lui par la plaisanterie, qui est l'art de montrer chaque question sous son côté vulgaire ou grotesque.

La plaisanterie ne dénature pas seulement les questions sérieuses qu'elle touche. Elle crée une illusion perfide dans les esprits auxquels elle s'adresse. Elle les persuade que, là où ils ont trouvé à rire, ils ont

suffisamment compris. Combien de nos aimables contemporains en sont restés, sur toutes ces questions, à la plaisanterie séculaire qui les résume! Ils se disent *fils de Voltaire*. Mais Voltaire désavouerait, à coup sûr, ces mauvais plaisants qui ne sont que des échos de sa bonne ou de sa mauvaise humeur.

On voit de quel prix l'Opinion fit payer à la littérature du dix-huitième siècle la faveur dont elle l'entoura et qui en fit une irrésistible puissance. Elle lui imposa des exigences qui l'abaissèrent. Elle la déshabitua de la réflexion, du travail; elle la mit, au moins pour une part considérable de ses productions, au régime dangereux de l'improvisation; elle lui donna la triste tentation de populariser tous les sujets par la plaisanterie, et de chercher dans la frivolité licencieuse une amorce pour les idées.

Ces humiliations acceptées, subies, recherchées même, en vue de plaire à cette souveraine d'humeur fantasque, l'habitude de condescendre aux instincts de l'esprit de tous, lesquels ne sont toujours ni très distingués, ni très élevés, voilà, sans doute, une coupable faiblesse de la littérature du dix-huitième siècle. Est-ce tout, et ne devons-nous pas marquer d'un trait rapide quelques autres de ses défauts les plus saillants, ses prétentions non justifiées, ses exagérations, les lacunes de la philosophie qui l'inspire?

Ses prétentions, qui n'en a ouï parler? N'en est-ce pas une, bien connue et bien plaisante, que cette affectation de retour à la nature qui se marque dans un si grand nombre d'œuvres et qui est la chimère de tant d'esprits? On dirait que la nature humaine a été ignorée avant le dix-huitième siècle, et qu'aucune observation

n'a encore saisi l'homme dans ce fonds qui pourtant ne change qu'à la surface. C'est Diderot qui va nous le révéler sur la scène, dans cette *comédie sérieuse* dont la grande innovation sera de substituer la *condition* au *caractère*. C'est Rousseau qui va découvrir au fond de la forêt de Saint-Germain ce type de *l'homme selon la nature*, qu'il opposera avec la monotonie d'une déclamation fatigante et d'une passion fixe à la société du dix-huitième siècle. Ce sont tous les écrivains à la suite célébrant l'innocente douceur des passions qui sont *la voix de la nature* dans le cœur de l'homme, et qu'un ascétisme insensé a immolées jusqu'à ce jour à la superstition. Une des surprises que nous réserve l'histoire est de voir cette littérature si peu naïve s'éprendre, par une illusion rétrospective, de la chimère d'un état de perfection primitive, et vouloir l'imposer à un siècle enivré de civilisation.

Ses exagérations, on les trouve surtout dans cet esprit de censure à outrance qui fait tant de ruines, dans cet esprit d'utopie qui reconstruit sur les ruines tant de rêves, et dont l'expression naturelle est la déclamation.

III

J'aimerais à montrer les lacunes que présente l'esprit du dix-huitième siècle et par combien de côtés cette morale sociale qui fut sa passion, j'allais dire sa vertu, se trouve défectueuse, vacillante, incertaine. On préconise les droits, on oublie de parler des de-

voirs, surtout de ceux qui organisent et fondent la vie privée. On réforme le monde, mais on se dispense de se réformer. Il y a là le plus plaisant contraste entre les mœurs et les doctrines. Il semble que la prédication tienne lieu du reste, et que la grande entreprise d'affranchir l'humanité esclave et superstitieuse soit tellement au-dessus de l'effort qui produit la vertu, qu'elle en exempte le libérateur. Un Lycurgue, un Solon de l'humanité, ne peuvent s'abaisser sous la règle qui convient au grand nombre. Les sentiments généraux dominent dans ces âmes privilégiées, il faut les tenir quittes des petits devoirs. Quand la doctrine est si grande et le talent si beau, que prétendez-vous? Que demandez-vous davantage?

On adore l'humanité. Cela n'est-il pas plus utile, cela ne vaut-il pas mieux que de dévouer une vie vulgaire à des devoirs mesquins étouffés dans l'obscur horizon d'une cité ou d'une famille? Ainsi pensaient et agissaient, d'instinct au moins, ces réformateurs incapables de donner à leur doctrine la sanction de cette probité sévère, de cette austérité qui s'établit dans l'estime des hommes, incapables même, comme on l'a si bien dit, de faire respecter leurs talents par leur vie.

Quelques-uns d'entre eux ont sincèrement aimé l'humanité, mais ils ne l'ont pas suffisamment respectée, ni en eux-mêmes, ni dans les autres. Rousseau en a trop souvent profané l'image par le cynisme affecté de quelques pages de ses *Confessions*, par le mépris des devoirs les plus simples que la vie impose. Voltaire se moque de l'humanité tout en l'aimant. Il raille ses misères, il les énumère à plaisir, il en triomphe avec

des sarcasmes contre la Providence. Il défend bien des causes où la dignité de l'homme est intéressée. Mais quel mélange d'idées et de tons disparates! Que de fois il mésuse de la plume vouée à ces nobles causes! Est-ce donc aimer de la bonne manière l'homme que de vouloir l'affranchir sans l'élever, de prétendre *briser ses fers*, le soustraire à la superstition et au despotisme tout en souillant son imagination?

Ce qui manque surtout à l'esprit du dix-huitième siècle, c'est l'intelligence et le sentiment du christianisme, qu'il interprète avec une ignorance, qu'il discute avec une légèreté incomparable, qu'il détruit dans les âmes sans le remplacer. Au delà de cette critique implacable et pourtant superficielle des dogmes chrétiens, on rencontre une critique non moins vive, sinon plus approfondie, des dogmes philosophiques. La haine du dix-huitième siècle pour la religion n'a d'égale que son mépris pour la métaphysique. Le doute théologique produit l'incrédulité; du doute métaphysique sort le scepticisme absolu. Dans ces différentes formes de la critique appliquée soit à la religion chrétienne, soit à la philosophie cartésienne, on chercherait en vain quelque sentiment des vérités supérieures, une émotion ou un regret, quelque chose qui marque l'élévation ou la gravité de l'esprit. On fait des ruines, on les entasse en riant. Seul, Rousseau s'est occupé de retrouver Dieu, et cette recherche nous a valu ses pages les plus éloquentes. Montesquieu et Buffon s'occupaient ailleurs. Quant au Dieu de Voltaire, on sent trop qu'il ne remplit, dans son système, qu'un rôle de magistrat. C'est sur une nécessité sociale plutôt que sur une né-

cessité philosophique que repose son existence officielle. On se tient tout prêt à l'inventer, s'il est démontré qu'il n'existe pas. On a besoin, pour le bon ordre de la société, qu'il y ait un ministre surnaturel de la police, auquel n'échappe aucun délit contre la propriété ou la vie des citoyens. S'il a bien rempli cet office, on le dispense du reste.

On a prétendu que le sacrifice de la métaphysique était un sacrifice nécessaire dans l'intérêt de la tolérance, que toutes ces questions n'étaient bonnes qu'à entretenir dans cette pauvre humanité de puérils et lamentables conflits, que renoncer à cet ordre de questions était le commencement de la sagesse. C'est une grande erreur qui finira par devenir évidente à tous les yeux. On finira par voir que ce fut là précisément l'erreur fondamentale du dix-huitième siècle, de croire que la morale politique pouvait se passer de principes, de croyances métaphysiques et de foi. L'incrédulité et le scepticisme, à la longue, isoleraient l'homme de l'homme. Si j'aime mon semblable, si je le respecte, c'est que je respecte et que j'aime en lui cette humanité vraiment divine par son origine et par sa fin, cette humanité qui ne peut m'intéresser que si j'y vois une réunion auguste, une perpétuité de pensées, de cœurs, de volontés libres, soumises à une loi immuable, créées par le même principe pour la même épreuve. Voilà la source véritable du sentiment social. Là, seulement là, dans l'âme immortelle et libre, est le foyer sacré de la justice, du droit, du devoir. Là seulement est la raison dernière et suffisante de toute vertu, de tout dévouement. Si l'homme n'est que la manifestation aussi fortuite que passagère de

forces purement physiques, donnant ou retirant la vie, selon des lois mécaniques, à un concours d'atomes, j'ai beau faire, j'ai beau exciter ma sensibilité et mon imagination, tout languit, tout reste froid en moi. Je ne puis m'intéresser bien vivement à cette humanité à laquelle aucune espérance commune ne me rattache, avec laquelle je n'ai de commun que le supplice de la pensée dans la misère d'une destinée accidentelle, sans autre issue que le néant.

Malgré toutes ces imperfections et ces lacunes, l'esprit du dix-huitième siècle nous offre de grandes parties et a légitimement remporté de grandes victoires. Les dissimuler ou les amoindrir ne serait pas de notre goût. Ce n'est pas un réquisitoire que nous avons voulu dresser, ce ne sont pas des motifs d'ingratitude que nous avons cherché à nous donner à nous-mêmes; il nous restera encore, après cela, une admiration sincère pour les grandeurs et les bienfaits de cet esprit, immortel dans quelques-unes de ses inspirations. Nous avons voulu seulement écarter les prestiges et les ombres qui le voilent ou l'altèrent, pour en mieux contempler l'image durable et pour n'admirer qu'elle.

Mais, ici, qu'avons-nous à dire que chacun n'ait présent à sa pensée? Qui ne connaît ces impérissables résultats conquis par la raison humaine sur l'opiniâtre immobilité des gouvernements, la conscience affranchie, la justice sociale, l'équité rétablies, l'humanité intrépidement défendue, la pénalité réformée, les législations adoucies, la naissance de l'esprit politique, la science sociale se créant, s'organisant, le droit d'examen et de contrôle revendiqué par l'opinion pu-

blique sur les actes des gouvernements, tout un vaste ensemble de théories se développant simultanément, agitant les intelligences, passionnant le cœur d'un grand pays, aboutissant enfin à ce mouvement de 89, qui fut une magnifique explosion de raison et de liberté, de bon sens et d'enthousiasme, avant les excès, avant les crimes?

A quoi bon retracer, en traits affaiblis, des tableaux qui vivent dans toutes les mémoires? Dans cette œuvre collective des grands esprits du dernier siècle, chacun d'eux peut revendiquer sa part et comme son œuvre propre. Voltaire a défendu la liberté de conscience; il a aimé et défendu l'esprit humain, ses droits, ses progrès surtout dans l'ordre intellectuel ; il a poursuivi constamment un état social où les lumières plus répandues fissent des mœurs plus douces, et, bien que son idéal ne soit pas des plus élevés, il l'a soutenu avec une énergie et une persévérance dont l'histoire lui saura gré. Le véritable nom de l'œuvre qu'il a entreprise, pour laquelle il s'est passionné, c'est la civilisation. A Montesquieu revient une gloire moins bruyante, plus solide peut-être, moins mélangée et plus pure assurément. Comme Voltaire, il a soutenu la cause de la tolérance; mieux que lui et par des vues plus profondes, il a poursuivi la réforme de la pénalité, l'idée de l'humanité et de l'équité à introduire dans les lois criminelles. Le premier, dans son siècle, il a élevé la voix contre le scandale de l'esclavage; et ce qui restera la marque propre de son génie, c'est la science politique définitivement créée, fondée non sur de vagues spéculations, mais sur une comparaison approfondie des différentes constitutions;

c'est enfin la théorie de la séparation des trois pouvoirs, l'analyse de ce qui fait l'essence des gouvernements modérés, de ce qui est à la fois le principe et la règle de la liberté. Rousseau osa parler de Dieu et de l'âme à ce siècle, et parmi ses contemporains, qui ne connaissaient guère que de nom la nature, il osa l'aimer. Tout n'est pas erreur, même au milieu de ses utopies politiques. Et quelque peu de goût que l'on puisse avoir pour le *Contrat social*, il faut bien reconnaître qu'il y a développé deux des principes de la démocratie moderne : l'égalité absolue et la souveraineté du peuple.

L'œuvre politique du dix-neuvième siècle semble être de faire entrer un troisième principe dans ce mélange des deux principes de Rousseau, d'où résulte la démocratie. La démocratie ne sera réellement fondée dans le monde que le jour où elle aura démontré qu'elle n'est pas incompatible avec la liberté de l'individu.

Son œuvre religieuse est particulièrement délicate. C'est de rétablir Dieu au sommet de la morale sociale, d'où l'avait exilé la philosophie du siècle précédent, et de montrer que le christianisme, entendu, accepté et respecté comme il doit l'être, ne répugne à aucun des résultats politiques de l'esprit du dernier siècle, chacun des résultats n'étant qu'une juste conquête de la raison, et le christianisme s'honorant lui-même par ces conquêtes de la justice et de la vérité qu'il a provoquées dans la vie des peuples.

Nous ne voulions que définir l'Opinion publique dans ses origines et dans ses rapports avec la philosophie du dernier siècle. Mais en pareille matière

on se laisserait volontiers entraîner, il faut se borner.

L'étude du dix-huitième siècle offre des aspects infinis et un intérêt inépuisable. On y revient toujours avec une véritable passion de savoir plus et mieux, de connaître plus à fond le mouvement des idées, le caractère des personnages, l'attitude des divers groupes littéraires ou politiques. A quoi tient cette attraction invincible qui nous ramène sans cesse de ce côté? Est-ce l'affinité de notre situation politique, de notre état social, de nos mœurs? Mais, sur ces divers points, entre nos pères et nous tout diffère, en apparence au moins; le monde s'est, dans l'intervalle, entièrement renouvelé. Est-ce l'intérêt dramatique, le spectacle d'une société qui se dissout et dans les ruines de laquelle germe déjà obscurément une société nouvelle? Est-ce le contraste entre cette civilisation agitée dans son esprit et dans sa pensée, calme à la surface, du moins jusqu'aux dernières années du siècle, et la nôtre, cette civilisation, née dans la tempête, encore aujourd'hui livrée à tous les orages, sans pouvoir se fixer à une forme stable et reprendre le cours de ses tranquilles destins? Peut-être, en effet, goûtons-nous un plaisir étrange à nous donner le spectacle de cette littérature hardie du dernier siècle, de cette philosophie politique et sociale qui transformait les idées sans mettre en péril, comme aujourd'hui, la vie publique et la sécurité du lendemain.

Quoi qu'il en soit de ces divers motifs, sympathie ou contraste, il y a je ne sais quelle fraternité mystérieuse entre les deux siècles. Nous sentons d'instinct qu'à chacun des noms ou des écrits célèbres qui ont marqué cette époque répond quelque grand espoir

ou quelque grande déception, des illusions enivrantes et de cruels mécomptes, quelque inspiration réalisée ou avortée, qu'il y a enfin dans notre conscience un contre-coup de ce qui s'est pensé ou préparé dans le dernier siècle. De sorte qu'en revenant à lui avec cette curiosité obstinée il semble que nous voulions l'interroger de plus près, le presser de nos questions et de nos doutes, comme s'il devait les résoudre, les ayant entrevus pour la première fois, lui arracher enfin le secret de nos agitations, le dernier mot de nos laborieuses et tragiques destinées.

CHAPITRE II

MONTESQUIEU D'APRÈS UNE PUBLICATION NOUVELLE [1].

I

M. Sainte-Beuve, au commencement de son étude sur Montesquieu, expliquait, il y a une vingtaine d'années, pourquoi dans ses explorations longues et variées à travers le dix-septième siècle, rencontrant maintes fois ce grand nom et cette imposante figure, il ne s'y était pas encore arrêté. « Pourquoi ? pour bien des raisons, disait-il. La première est que Montesquieu est un de ces hommes qu'on n'aborde qu'avec crainte, à cause du respect réel qu'ils inspirent et de l'espèce de religion qui s'est faite autour d'eux. La seconde raison, c'est qu'il en a été excellemment parlé par des maîtres, et qu'il est inutile de venir répéter faiblement ce qui a été bien dit. » Ces deux raisons subsistent, aggravées encore par le fait que l'étude de M. Sainte-Beuve lui-même et une série de travaux ultérieurs, dus à des écrivains tels que

1. *Histoire de Montesquieu, sa vie et ses œuvres, d'après des documents nouveaux et inédits*, par Louis Vian.

MM. Franck, Bersot, Gandar, ont semblé rendre plus inutile encore ce qui le paraissait déjà, en 1852, à un maître. Mais une troisième raison qu'alléguait M. Sainte-Beuve n'existe plus pour nous.

Dans le choix d'un travail, il faut bien chercher l'à-propos, ajoutait le critique des *Causeries du lundi*, resté toujours par quelque endroit journaliste; on attend l'occasion, on désire que quelque circonstance naturelle nous ramène aux ouvrages ou aux noms déjà anciens et permette d'y ramener l'attention publique. Or, cette circonstance ne s'étant pas offerte à lui, il sut s'en passer et il fit bien ; mais voici qu'elle se présente à nous d'elle-même ; elle nous servira d'excuse pour entretenir le public d'un si grand sujet. Nous avons aujourd'hui ce que souhaitait M. Sainte-Beuve, ce qu'il avait toujours espéré, sinon une histoire, du moins une esquisse de la vie et des ouvrages de Montesquieu, plus complète que les Notices et les Éloges qui, pour la partie biographique, puisant toujours aux mêmes sources et à des sources très restreintes, les ont eu bientôt taries. L'auteur, M. Louis Vian, est de cette race utile des érudits passionnés qui se dévouent au culte d'un grand homme, mettant leur gloire à faire revivre devant nos yeux tous les traits de l'image effacée par la négligence des contemporains et le facile oubli des générations qui les ont suivis, apportant à leur œuvre de reconstruction une sorte de piété domestique qui les anime et les soutient à travers les recherches les plus ardues et parfois les plus insignifiantes en apparence. Rien n'est médiocre à leurs yeux de ce qui touche à leur sujet de prédilection. Et de fait, ils ont raison ; ce n'est qu'au prix

de cette exactitude minutieuse qui s'acharne à la recherche d'une particularité, d'un nom propre, d'une date, ce n'est que par ces sollicitudes jalouses que l'on renouvelle les sources épuisées et que l'on rajeunit les grandes figures historiques. Il suffira, pour faire apprécier le zèle de notre auteur, de rappeler qu'il a voué une part considérable de sa vie, quinze années d'un labeur assidu, à cette œuvre qui tient en trois cents pages.

Je n'irai pourtant pas jusqu'à dire avec M. Laboulaye, dans une préface qui est pour le livre une flatteuse garantie, que M. Louis Vian nous apporte « un Montesquieu tout nouveau. » De découverte importante, de révélation inattendue, propre à renouveler un portrait, il n'y en a réellement pas ; mais on y trouve, avec des détails nouveaux, quelques-unes de ces bonnes fortunes d'érudits qui n'arrivent qu'aux écrivains amoureux de leur sujet, et dont parfois aussi, comme tous les amoureux, ils sont portés à s'exagérer l'importance. L'intérêt de cet ouvrage, c'est qu'il répond aux exigences des lecteurs modernes, à la curiosité d'esprit du public contemporain qui cherche avidement l'homme dans l'auteur, friand de détails intimes sur la manière de vivre d'un grand écrivain, sur ses mœurs, ses habitudes, ses relations, sa méthode de travail, les circonstances de la composition ou de la publication de ses écrits, tout le côté anecdotique du génie.

C'est en cela qu'excelle notre auteur ; il s'est fait l'hôte familier de Montesquieu, son disciple pieux, un *famulus* un peu bavard et légèrement indiscret à l'occasion, quelque chose comme Eckermann auprès de Goethe. — On regrette seulement que dans une si

haute intimité d'esprit et à pareille école il n'ait pas pris des habitudes plus sévères de méthode et de style. De justes critiques ont été adressées à l'auteur soit pour des suppositions trop faciles et gratuites, soit pour des inadvertances graves ou des négligences. Est-ce une raison pour nous priver des informations vraiment neuves que le biographe dévoué a recueillies avec tant de patience et de sollicitude ? Nous ne l'avons pas pensé. Par malheur, à lui comme à ses prédécesseurs, la source principale d'informations est restée inexorablement fermée. Il nous raconte, avec une mauvaise humeur bien naturelle, que cette fois encore il a échoué devant l'obstination héréditaire du dernier descendant, qui garde avec un soin jaloux le trésor des correspondances et des manuscrits inédits. C'est, paraît-il, une véritable tradition de famille d'éconduire poliment les savants et les curieux. Ni M. Walckenaër, qui avait contribué à faire lever le séquestre mis sur les biens du petit-fils de Montesquieu émigré, ni M. Lainé ni M. Cousin lui-même, malgré toutes les ressources d'une passion tour à tour impérieuse et insinuante, ni notre savant confrère M. Giraud, malgré la plus habile diplomatie, n'ont été heureux dans leurs tentatives plusieurs fois renouvelées. C'est en cette illustre compagnie et de la même sorte que M. Vian a été traité à son tour par ce dépositaire trop scrupuleux qu'il appelle « le gardien des Hespérides ».

Parmi tous les problèmes divers qui trouveraient une solution dans les archives de famille, il en est un du plus haut intérêt pour les érudits et les historiens, c'est celui qui se rapporte à cette *Histoire de Louis XI*, qui dut être ébauchée ou composée vers 1739, quel-

ques années après la publication de la *Grandeur des Romains*. M. Walckenaër nous parle d'un manuscrit qu'il a vu et qui contient une sorte d'introduction; il a même donné l'analyse de ce morceau qui se termine par deux parallèles, l'un dans lequel Louis XI est comparé à Tibère, et l'autre, à Richelieu; on y remarque quelques aphorismes qui portent la marque de l'ouvrier, tels que celui-ci : « Il ne vit dans le commencement de son règne que le commencement de sa vengeance. » — Et cet autre : « Il lui semblait que, pour qu'il vécût, il fallait qu'il fît violence à tous les gens de bien. » — Une question préalable se pose à l'occasion de cette *Histoire :* fut-elle achevée ou ne s'agit-il que d'une ébauche ? M. Walckenaër donne les raisons qui lui font croire qu'il n'y eut, dans le dessein de cet ouvrage, qu'une fantaisie, une idée passagère.

M. Louis Vian est d'un avis contraire; il cite des lettres de Montesquieu, une surtout d'octobre 1847, d'où l'on pourrait induire que l'ouvrage fut achevé; il invoque en même temps le témoignage des ducs de Luynes et de Richelieu, qui avaient beaucoup connu Montesquieu, et celui de Fréron, dans l'*Année littéraire* de 1755. — Ce qui paraît plus douteux que l'existence de l'ouvrage, c'est la légende sur la manière dont il disparut. On nous raconte que, le livre achevé, Montesquieu le fit transcrire et ordonna d'en mettre au feu le brouillon. C'est la copie qui fut brûlée par une erreur du secrétaire. Le lendemain l'auteur trouva l'original sur sa table et, croyant que ses désirs n'avaient pas été exécutés, le brûla. Ainsi aurait péri l'œuvre, et Montesquieu ne voulut jamais la recommencer. Cette anecdote, à laquelle Montesquieu n'a jamais fait d'al-

lusion, ne paraît guère authentique, et, si l'ouvrage a été achevé, je présume qu'il dort dans les cartons de famille, en attendant le rayon tardif de soleil qui doit l'éclairer un jour.

Le zèle de M. Vian, son ardeur à tout savoir de ce qui touche à Montesquieu, trompés du côté de la famille, ont dû se rabattre sur les mémoires, les chroniques et les correspondances du temps, sur les publications locales, particulièrement celles qui ont été faites à Agen ou à Bordeaux, sur les manuscrits d'un de ces avocats très curieux d'anecdotes intimes, quelque chose comme un avocat Barbier du parlement de Bordeaux, le sire Bernadeau, qui avait tenu note de toutes ses conversations avec les contemporains de Montesquieu. Il y faut joindre un assez grand nombre de productions de son auteur égarées dans divers recueils du temps, enfin les pièces et les lettres que la passion de l'érudit a découvertes dans les dépôts publics ou qu'elle a mérité d'obtenir de quelques amateurs distingués, MM. Étienne et Gabriel Charavay, Prospère Faugère, Victor Cousin et d'autres. — Dans l'introduction qui raconte les bonheurs et les déceptions de l'auteur à la recherche du nouveau, il prend soin de nous avertir qu'il appellera inédits dans le courant de son ouvrage, non seulement tous les morceaux non imprimés, mais tous ceux qui n'ont pas encore été publiés dans la collection de ses œuvres.

Il y a plusieurs hommes à considérer dans Montesquieu, et chacun d'eux apparaît à son tour dans ce livre avec son caractère et un grand air de vérité. C'est d'abord le noble Gascon, le seigneur d'un fief, qui fait dresser avec soin sa généalogie, qui sollicite l'érection de

sa terre de la Brède en marquisat, et exerce (sans trop de rigueur) ses droits féodaux ; c'est le chef d'une famille respectée, qui, par une singularité bien rare à cette époque, a épousé une protestante ,ce qui explique certains passages de l'*Esprit des Lois*. Il semble bien, d'ailleurs, que ce mari un peu distrait n'ait considéré dans le mariage que la descendance à garantir et, comme il le dit lui-même, « qu'il ait aimé sa famille pour ce qui allait au bien dans les choses essentielles, s'affranchissant des menus détails », étendant même fort loin ce privilège de l'affranchissement; plus tendre, du reste, et plus attentif comme père que comme époux, ainsi que le démontre son affection particulière pour son fils et sa fille cadette. — Puis c'est le magistrat, le président à mortier du parlement de Bordeaux, qui se rendait cette justice « qu'ayant le cœur très droit, il comprenait les questions en elles-mêmes, mais que, quant à la procédure, il n'y entendait rien » ; très estimé, malgré cela, de sa compagnie, qui le chargea, en 1725, de faire le discours de rentrée au parlement de Guyenne, ce dont Montesquieu s'acquitta avec un tel succès, que jusqu'à la Révolution on réimprima sa mercuriale tous les ans, au même anniversaire, et qu'on la vendait ce jour-là aux portes du palais de justice. En cette qualité, en 1722, il avait été délégué à Paris pour présenter au Régent des remontrances, au nom du même parlement, contre l'impôt de quarante sols qui frappait chaque tonneau de vin sortant de la Guyenne. Grâce à cet habile représentant, d'autant plus habile comme délégué du parlement qu'il était intéressé dans la question comme propriétaire d'importants vignobles, l'impôt fut en partie retiré. A cette

occasion, l'avocat Bernadeau nous conte une anecdote sur la conversation que le président eut avec le Régent, le jour où il lui apporta les remontrances du parlement de Bordeaux. Les *Lettres persanes* étaient alors dans toutes les mains. — « Monsieur le président, lui dit le duc d'Orléans, qui devait avoir sur le cœur plus d'une épigramme, votre livre est plein de bonnes choses, que vous a-t-il coûté à composer ? — Le papier, monseigneur, » répondit le président gascon, avec une fierté d'à-propos qui sentait son cru.

Ce qu'on nous montre aussi avec plus de détails qu'on ne l'avait fait, c'est le savant de province, très attaché à l'Académie des sciences, lettres et arts de Bordeaux, et la part très active qu'il prit pendant plusieurs années aux travaux de cette société ; ce sont aussi ses rapports avec le fondateur et le secrétaire perpétuel de la compagnie, Melon, un économiste distingué, qui plus tard fut contrôleur des finances et secrétaire de Law, et certainement dut avoir une grande part sur quelques idées du président. L'analyse des mémoires que Montesquieu écrivit pour cette Académie, et dont plusieurs n'existent plus qu'à l'état de fragments, est une des parties les plus curieuses du livre. Nous y remarquons des dissertations sur les sujets les plus divers, une de 1716 sur le *Système des Idées* de Malebranche, une autre de 1717 sur la *Différence des génies*, ainsi qu'un grand nombre de travaux scientifiques pour lesquels Montesquieu avait une prédilection particulière et qu'il pensait encore à publier en 1737, des discours, des observations, des réponses aux correspondants, des *résomptions* ou résumés de lectures faites à l'Académie

sur les sujets les plus variés de médecine, de physique, d'histoire naturelle (sur la question de savoir s'il y a une *essence des maladies*, sur l'*usage des glandes rénales*, sur la *cause de l'écho*, sur la *transparence des corps*, sur la *pesanteur des corps*, sur le *flux et le reflux de la mer*, sur le *mouvement relatif*, etc., etc.). Dans tous ces travaux, Montesquieu adopte la physique de Descartes et en défend les principes. Quelques beaux passages se détachent sur le fonds un peu terne de ces mémoires ; en d'autres endroits, l'auteur des *Lettres persanes* se révèle, et l'on dirait d'un bon élève de Fontenelle enjolivant la science.

Un des hommes que l'on n'est pas habitué à voir dans Montesquieu, c'est le seigneur terrien, le propriétaire de vignobles, le maître de la Brède. Il est très piquant de voir se révéler à nous dans le détail l'administrateur économe et habile qui disait : « Je n'ai pas laissé d'augmenter mon bien ; j'ai fait de grandes améliorations à mes terres ; mais je sentais que c'était plutôt pour une certaine idée d'habileté que cela me donnerait que pour l'idée de devenir riche. » Il n'est pas bien sûr que cette idée elle-même, quoi qu'il en dît, ne jouât pas son jeu dans sa vie, à voir comme il prend plaisir à étendre et à cultiver ses vignes ainsi qu'à placer ses vins en France et à l'étranger, profitant du succès de ses livres pour assurer celui de ses crus, obtenant même en faveur de ses produits une dispense du droit d'entrée en Angleterre, comme un hommage inattendu et lucratif à l'*Esprit des Lois*. Il faut voir aussi de quelle façon et avec quelle vigueur il protégeait ses terres et contre les prétentions du fisc et contre les empiétements des

voisins; du reste, très avisé en culture et en améliorations de tout genre, empressé à introduire chez lui ce qu'il a vu et expérimenté dans ses voyages, arrangeant le parc de la Brède à la façon anglaise, sans doute pour se consoler de ne pouvoir en faire autant de la constitution de son pays; généreux aussi, dans les grandes circonstances, sinon dans les petites, comme il le prouva bien en 1748, quand il fit distribuer à ses vassaux menacés de la famine plus de deux cents boisseaux de froment (le boisseau valait alors trente-deux francs), et quand il établit sur ses domaines, en prévision de pareils accidents, des greniers de charité, ce qui réfute suffisamment je ne sais quelle légende d'avarice attachée à son nom. Gentilhomme campagnard pour une part de sa vie, un vrai lord anglais, aimant à vivre sur ses terres, les connaissant bien, mais tout prêt, quand il le fallait, à les quitter soit pour aller à Paris où il fréquentait la plus brillante société, essayant ses idées sur les autres ou en acquérant de nouvelles, soit pour voyager dans les pays étrangers, en un temps où les voyages étaient rares; variant le genre de son existence, changeant d'habitudes avec une souplesse aisée, étudiant avec la même curiosité et le même entrain la terre, les climats, les sociétés diverses, les hommes et les livres : avec cela, une intelligence très complète et très équilibrée; une vie habilement distribuée, administrée avec esprit et suite, où chaque chose avait sa place et son temps marqués, l'étude, la famille, le plaisir même. Ne cherchez là rien qui ressemble à un savant de profession, à un érudit de cabinet, ni même à un magistrat enfermé dans la chambre d'audience. C'est bien plutôt

un homme du monde, tout en étant de robe, portant légèrement le poids d'une érudition très vaste et toujours croissante, observateur curieux et pénétrant des mœurs autant que des lois; un penseur mêlé au mouvement de la vie, à toutes les réalités sociales dont le contact peut garantir une haute pensée contre le double péril de l'abstraction ou de la chimère.

Tel est le portrait qui ressort, en traits accentués, de l'étude nouvelle que nous avons sous les yeux. Encore une fois, cette figure ne diffère par aucun élément essentiel de celle que l'on connaissait déjà, mais elle est plus complète, plus vivante; le milieu où elle est posée se reforme devant nous avec une abondance de détails qui jettent la lumière sur l'homme et son temps; s'il n'y a pas interprétation vraiment neuve et créatrice, il y a élargissement du tableau et à certains égards renouvellement en vigueur et en relief de certaines parties effacées ou laissées dans l'ombre.

Prenons quelques traits au hasard. On nous apprend qu'après un an d'un succès extraordinaire les *Lettres persanes* cessèrent tout d'un coup de paraître, et de 1722 à 1728 aucun catalogue ne fait mention d'une édition nouvelle de ce livre qui en avait eu huit dans la première année. Il y a là un fait qui demande explication. Peut-on croire que Montesquieu, par égard pour son caractère de magistrat, ait renoncé à les réimprimer, quoique l'ouvrage ne fût pas signé? On pourrait le penser, si l'on prenait au pied de la lettre cet aveu échappé à Montesquieu : « J'ai la maladie de faire des livres et d'en être honteux quand je les ai faits; » ou bien encore

ce mot du duc de Luynes, qui d'ailleurs n'a connu Montesquieu que vers la fin de sa vie, et qui nous dit dans ses Mémoires que, quand on lui parlait de cette œuvre, à peine convenait-il de l'avoir faite et il disait qu'il n'y en avait pas un seul exemplaire chez lui. Mais ce serait une grande naïveté que d'attacher de l'importance à cette sorte de repentir. Nous savons, au contraire, que Montesquieu jouissait fort du succès de son livre, tout en le désavouant du bout des lèvres. On paraît avoir deviné juste en supposant que Dubois, nommé cardinal en 1721 et premier ministre un an après, crut devoir à sa dignité d'interdire l'ouvrage, et cette supposition est confirmée par le témoignage de Malesherbes qui, dans ses *Mémoires sur la liberté de la presse*, nous apprend qu'en effet les *Lettres persanes* furent défendues. C'est à ces tracasseries que Montesquieu faisait sans doute allusion dans une de ses *Pensées :* « Lorsque par le succès des *Lettres persanes* j'eus peut-être prouvé que j'avais de l'esprit, et que j'eus obtenu quelque estime de la part du public, celle des gens en place se refroidit; j'essuyai mille dégoûts. »

C'est alors qu'il quitta Bordeaux et vint passer quelque temps à Paris, rue de la Verrerie, au Marais, qui était, on le sait, le quartier à la mode. Ce premier séjour à Paris eut les plus grandes conséquences dans la suite de la vie de Montesquieu, à cause des relations qu'il y fit et de la résolution qu'il y conçut de céder sa charge au parlement de Bordeaux et de se rendre libre pour ses études, pour ses voyages, pour son grand ouvrage, c'est-à-dire pour la plus haute culture de son esprit et pour sa gloire.

Ce fut à l'occasion d'une singulière circonstance, bien rare dans l'histoire des Académies, que cette résolution se forma dans son esprit. Pendant ce séjour à Paris, en 1725, il fut nommé à l'Académie française. Il prépara son discours de réception, Fontenelle devait lui répondre; on assure même que le discours de Fontenelle fut composé et communiqué à Montesquieu. Mais les adversaires du nouvel élu lui opposèrent l'article du règlement qui exigeait la résidence : l'élection fut cassée.

Il fallut, deux ans plus tard, subir l'ennui d'une nouvelle candidature et les risques d'une nouvelle élection. Dans l'intervalle, Montesquieu composa pour l'Académie de Bordeaux, sans doute pour se venger de celle de Paris qui avait refermé si brusquement sa porte un instant entr'ouverte, deux opuscules dont la découverte est toute récente : un *Traité général des devoirs de l'homme*, lu le 1er mai 1725, et un *Discours sur la différence entre la considération et la réputation*, prononcé le 25 août de la même année. Un critique enlevé récemment aux lettres sérieuses qu'il honorait, M. Despois[1], a découvert dans la *Bibliothèque française* ou *Histoire littéraire de la France*, qui se publiait en Hollande, un compte rendu de ces deux écrits, accompagné de nombreuses citations. On nous saura gré d'en donner quelques-unes.

Voici dans quel beau et ferme langage Montesquieu traite de nos devoirs envers Dieu : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que

1. Voir la *Revue politique et littéraire* du 14 novembre 1874.

nous voyons, ont dit une grande absurdité; car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui produit des êtres qui ne le sont pas? Si Dieu est plus puissant que nous, il faut le craindre; s'il est un être bienfaisant, il faut l'aimer; et comme il ne s'est pas rendu visible, l'aimer c'est le servir avec cette satisfaction intérieure que l'on sent, lorsque l'on donne à quelqu'un des marques de reconnaissance. » On reconnaît dans la première phrase le trait célèbre contre l'athéisme dans le premier chapitre de l'*Esprit des Lois*. Montesquieu ne perdait rien de ce qui lui plaisait dans ses écrits de circonstance : témoin le bel éloge du Stoïcisme que l'on trouve également au dixième chapitre du vingt-quatrième livre et qui avait paru pour la première fois dans ce petit *Traité des devoirs de l'homme*. — Citons aussi une appréciation bien ingénieuse des causes secrètes qui agissent dans l'histoire et qui dépendent des passions et des caprices plus encore que des desseins raisonnés et suivis : « Qui aurait dit aux Huguenots qui venaient avec une armée conduire Henri IV sur le trône, que leur secte serait abattue par son fils et anéantie par son petit-fils? Leur ruine totale était liée à des accidents qu'ils ne pouvaient pas prévoir; ce qui fait que la politique a si peu de succès, c'est que ses sectateurs ne connaissent jamais les hommes : comme ils ont des vues fines et adroites, ils croient que tous les hommes les ont de même; mais il s'en faut bien que tous les hommes soient fins; ils agissent au contraire presque toujours par caprice ou par passion, ou agissent pour agir ou pour qu'on ne dise pas qu'ils ne font rien. Mais ce qui ruine les plus grands politiques, c'est que

la réputation qu'ils ont d'exceller dans leur art, dégoûte presque tout le monde de traiter avec eux et qu'ils se trouvent par là privés de tous les avantages des conventions (où ils excellent)... »

Pendant qu'il était livré à ces travaux qui remplissaient l'intervalle des études consacrées à son grand ouvrage, Montesquieu préparait les moyens de réparer l'échec de son élection académique, et la première condition, c'était d'habiter Paris. Il y eut là une lutte intéressante et presque pathétique entre ses amis de Bordeaux, ses confrères de l'Académie provinciale, ses collègues du parlement, d'autre part la brillante société parisienne qui l'attirait irrésistiblement et ses partisans de l'Académie française qui avaient un échec personnel à réparer. Le parlement de Bordeaux était inconsolable de perdre un homme qui était la gloire de la compagnie. On voulut le retenir par les honneurs; on le chargea du discours de rentrée, on le délégua à la place du premier président, vacante par la mort du titulaire. Rien n'y fit. Il aurait pu aisément se faire confirmer dans cette place considérable, il s'y refusa; nous avons sous les yeux la mercuriale inédite qu'il prononça en installant son successeur définitif, et qui fait partie de la bibliothèque Victor Cousin. Décidé à résigner toutes les fonctions qui entravaient la liberté, il céda, pour la vie de l'acquéreur, sa charge de président à mortier, en prenant des dispositions pour qu'elle retournât plus tard à son fils, qui était alors un enfant. Le motif qu'il fit valoir auprès du gouvernement et dont M. d'Argenson nous a laissé la mention curieuse dans ses *Loisirs d'un ministre*, c'est qu'il voulait consa-

crer son temps à un ouvrage sur la législation. On nous rappelle à cette occasion que la retraite du magistrat fut diversement commentée par les amis et les ennemis, les uns rappelant avec quelque emphase « que quand Lycurgue voulut donner des lois à sa patrie il commença par abdiquer la royauté »; les autres lui opposant l'opinion qu'il avait exprimée lui-même dans les *Lettres persanes* sur la faiblesse de « ceux qui se trouvant au-dessous de leur état, le quittent par une espèce de désertion ». Les railleurs disaient de lui ainsi que du président Hénault qui venait de l'imiter : « Ces messieurs quittent leur métier pour aller l'apprendre. » Sourd aux critiques et tout entier à sa résolution, il dénoua les liens qui le retenaient, « son académie de Bordeaux, son Parlement et sa femme »; dès lors il fit deux parts de sa vie : une moitié de l'année pour Paris, où il habitait un petit appartement de la rue Saint-Dominique; l'autre moitié pour son château de la Brède, où il allait se recueillir et mettre en ordre les éléments qu'il avait amassés dans ses voyages soit à travers l'Europe et les salons de Paris, soit à travers les livres dont il était avide.

II

Montesquieu est bien un homme du dix-huitième siècle, il est quelque chose de plus; par certains côtés même on peut dire qu'il appartient à la Régence. Les *Lettres persanes* nous avaient révélé, en bien des

passages, cette influence subie, acceptée, ce tour d'esprit qui mêle aux observations les plus sérieuses une liberté d'imagination qui va parfois au libertinage. Sa vie à Paris suivit, sans trop de lutte ni de contrainte, la pente de son imagination. Un goût très vif le portait vers la société des femmes. Lui-même, dans un grave chapitre de l'*Esprit des Lois*, se félicite « de vivre dans ces climats qui permettent qu'on se communique, où le sexe qui a le plus d'agrément semble parer la société et où les femmes, se réservant aux plaisirs d'un seul, servent encore à l'amusement de tous[1]. »

Il goûtait fort *l'amusement*, sans s'interdire le reste. On nous révèle aujourd'hui quelques incidents ignorés de sa liaison avec une grande dame que le biographe, peut-être sans preuves suffisantes, suppose être la sœur de la fameuse marquise de Prie, Mlle de Clermont (Marie-Anne de Bourbon), alors dans l'éclat de ses vingt-sept ans. C'est à ce moment que Natier l'a peinte, dans un frais paysage, sous les traits d'une naïade, assise sur un tertre de roseaux, un bras accoudé sur son urne penchante; l'amour gouverne le flot qui sort de l'urne. — Il paraîtrait que ce flot avait ses caprices et que Montesquieu en eut sa part en même temps que le comte de Melun, celui dont Voltaire dit dans ses lettres « qu'il avait peu d'agrément, mais beaucoup de vertu ». On était coulant sur le mot de vertu, en ce temps-là, et il ne faut pas y attacher un sens trop rigoureux. Ni le comte de Melun ni Montesquieu ne perdirent à ce commerce galant

[1] Livre XVI, chapitre XI.

leur réputation de vertu ; il ne paraît pas non plus que Mlle de Clermont ait gravement compromis la sienne dans cette double intrigue qui semble avoir duré quelques années. C'est probablement pour elle que Montesquieu écrivit deux petits poèmes en prose, le *Temple de Gnide* en 1725 et le *Voyage de Paphos* en 1727, dont Sainte-Beuve dit fort justement que c'est une erreur de goût et une méprise de talent : « Chez Montesquieu, ce qui est de la vigueur et du nerf dans les grandes choses est de la roideur dans les petites. Il n'a pas la grâce[1]. »

Ce qui le prouve bien, et ce que Sainte-Beuve avait deviné par une intuition de vrai critique, c'est l'effort sensible dans quelques-unes de ses lettres d'amour que l'on a retrouvées, assez inutilement pour la gloire de Montesquieu. M. Louis Vian nous donne trois de ses lettres, qu'il pense être adressées à Mlle de Clermont, égarées on ne sait comment dans le cabinet de M. Demetz, le fondateur de Mettray, et que l'on a, paraît-il, beaucoup de peine à déchiffrer sous les ratures du plus laborieux brouillon. On est étonné de voir combien de variantes essayées, rejetées avant d'être définitivement choisies pour des choses aussi intimes et qui, à ce qu'il semble, exigent avant tout un jet rapide et naturel, comme celui d'une émotion vraie.

Il paraît qu'un jour les deux amants faillirent être surpris ou le furent en effet, soit par le comte de Melun qui avait des droits, soit par le frère de la dame, le duc de Bourbon. Le lendemain de ce jour, voici quelques fragments de la lettre qu'envoie Mon-

1. *Causeries du lundi*, t. VII.

tesquieu : « [*J'ai été cent pieds sous terre*] [1]... Je suis dans le désespoir depuis que je vous ai quittée... [*J'ai eu peur et j'ai peur encore*] j'ai craint et je crains encore que la personne que vous savez [*ne se soit aperçu de ce que*] n'aye [*vu ou*] deviné [*et la peine que cela vous*] et je me reproche toute la peine que cela peut vous faire. Pardonnez-moi jusques à mon amour. J'ai mille choses à vous dire. Avouez que j'ai été bien sot. Je n'ai jamais été si embarrassé de mon désordre et du vôtre. [*Adieu je vous embrasse*]. Mais vous aviez encore de l'esprit et je n'en avais plus. [*Adieu, je vous donne*]. Je ne compte pas dans ma vie et je ne daigne pas vous offrir les moments qui jusques à samedi ne sont rien, puisque je ne les passerai pas avec vous » On voit que tout cela ne coule guère de source.

Ce qui est singulier, c'est que Montesquieu ait conservé une masse de brouillons de billets de ce genre. M. Lainé avait déjà constaté le fait, lorsqu'il avait obtenu de la famille la permission, vite retirée, de faire des recherches dans les papiers de Montesquieu. C'est même probablement, en raison de la nature de cette correspondance assez inattendue et par crainte d'un tardif scandale, que la famille s'est décidée à refermer le secrétaire où le célèbre écrivain entassait les petits mystères de sa vie mondaine.

Un des salons que Montesquieu fréquentait le plus dans les premières années de son séjour à Paris, était celui de la marquise de Lambert, que l'on considérait alors comme le vestibule de l'Académie. « Il est cer-

1. Je place entre crochets les variantes effacées dans le brouillon de la lettre.

tain, disait d'Argenson, que la marquise a bien fait la moitié des académiciens actuels. » Veuve d'un lieutenant général des armées du roi, correspondante de Fénelon, auteur des *Avis d'une mère*, Mme de Lambert recevait une société choisie parmi les beaux esprits de cette période du siècle qui va de la Régence à l'année 1733, époque de la mort de la marquise. On rencontrait chez elle Fontenelle, Mairan, le père Buffier, le président Hénault, l'avocat de Sacy, le marquis de Sainte-Aulaire. Montesquieu y avait sa place marquée d'avance par la prédilection que la marquise avait pour ses écrits avant de connaître l'homme même; elle faisait de sa main des extraits de ces écrits, si bien que les éditeurs de la marquise s'y sont trompés et ont inséré parmi ses œuvres un fragment du discours lu devant l'Académie de Bordeaux sur la *Différence de la considération et de la réputation*. Plus tard, ce fut chez mesdames de Tencin, Geoffrin, du Deffand, de Rochefort et surtout chez la duchesse d'Aiguillon, que Montesquieu se montra le plus assidu. Il dut même plus d'une fois, dans l'intervalle des conversations sérieuses, payer son tribut à la manie du temps qui exigeait que chacun s'acquittât envers la maîtresse de la maison en petits vers, impromptus, madrigaux galants. On nous donne quelques-uns de ces vers de circonstance qui n'ajouteront pas grand'chose à la réputation de l'écrivain. C'était d'ailleurs un causeur fort apprécié. Sainte-Beuve rappelle, d'après d'Alembert, que quelques pages de ses livres, particulièrement celles qui terminent la *Défense de l'Esprit des Lois*, représentent assez bien ce qu'il devait être en causant et nous donnent le ton de

sa conversation vive, saccadée, figurée, avec ce léger accent gascon qui donne tant de relief aux mots et aux idées, quand il n'est pas exagéré. Ajoutez-y ce maintien modeste et libre, cette taille bien proportionnée, cette physionomie grave avec douceur, louée par Maupertuis, cette figure élégante dans sa maigreur, un type d'un beau caractère et qui, comme on l'a dit, semblait fait pour la médaille, vous aurez l'idée de ce que devait être Montesquieu dans les plus célèbres salons de Paris et de la figure qu'il y devait faire à mesure que grandissait la renommée de ses écrits et que son influence rayonnait autour de lui. Parfois cependant il ressentait une sorte de fatigue et de satiété dans cette atmosphère artificielle des salons où l'on poussait l'esprit jusqu'au raffinement. C'est un de ces soirs que rentré chez lui, il écrivit cette pensée sur une page confidente de son ennui : « J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaire avec mon esprit de tous les jours. »

Une partie de son temps à Paris était réservée pour diverses sociétés savantes auxquelles il fut mêlé et qu'il traversa plus ou moins rapidement ; nulle part il ne se sentait chez lui comme dans sa chère Académie de Bordeaux. Ce fut d'abord à l'hôtel de Soubise qu'il parut, au milieu des gens de lettres qu'y réunissait une fois par semaine l'abbé d'Oliva, bibliothécaire du cardinal de Rohan. Mais il n'y resta pas longtemps, gêné qu'il était par les airs de domination qu'y prenait volontiers le père Tournemine, directeur du *Journal de Trévoux*. Il s'éloigna sans cacher le motif de sa retraite, et dès lors ce fut une guerre sourde qui produisit ses effets plus tard entre le puissant jésuite et l'au-

teur des *Lettres persanes*, ce qui faisait dire à Montesquieu : « N'écoutez ni le père Tournemine ni moi parlant l'un de l'autre, nous avons cessé d'être amis. »

Son séjour fut plus long à ce club de l'Entresol, dont on nous a raconté, d'après les Mémoires de d'Argenson, la piquante histoire [1]. On nous a bien fait sentir l'importance de cette petite académie qui avait été entre 1720 et 1730 le premier symptôme de l'éveil de l'opinion et de son intervention dans les affaires publiques. « Cette société, composée de publicistes, de diplomates et d'hommes d'État, essaya pour la politique ce qui avait si bien réussi dans les lettres à l'Académie française ; elle aurait pu devenir le berceau de notre Académie des sciences morales, si la politique ombrageuse du cardinal de Fleury ne l'avait interdite après l'avoir quelque temps protégée et encouragée... Elle fut un lien entre le siècle qui vient de finir et celui qui commence. Par Ramsai et l'abbé de Saint-Pierre, elle se rattache à Fénelon et à la petite cour du duc de Bourgogne, dont cet admirable génie était le guide et l'idole ; par d'Argenson, au contraire, l'Entresol se relie à Voltaire, à Montesquieu, au siècle nouveau. » Montesquieu y rencontra le fameux

1. *Une Académie politique sous le cardinal de Fleury*, lecture faite à la séance des cinq Académies par M. Paul Janet, dans la séance du mois d'août 1865. M. Janet a trouvé un document curieux d'où il résulte que Montesquieu fit bien réellement partie du club de l'Entresol « Dans une édition de Montesquieu (1817, chez Belin, in-8) on lit ces paroles : « *Le dialogue de Sylla et d'Eucrate* fut composé pour une société politique et littéraire qui s'assemblait tous les samedis chez l'abbé Fleury... » Et en note, l'auteur, se nommant lui-même, ajoute : « M. Villeneuve conserve le manuscrit de Montesquieu, ainsi que tous les manuscrits de l'abbé Alary et plusieurs de ceux de l'abbé de Saint-Pierre... » *Histoire de la science politique*, 2e édition, page 425.

Bolingbroke, qui paraît avoir été le vrai créateur de cette société et qui, quand il fut rappelé en 1724 dans son pays, écrivait à son ami l'abbé Alary, le fondateur nominal de l'Entresol : « Chargez-vous de mes très humbles compliments à toute notre petite Académie. Si je ne comptais pas les revoir dans le mois prochain, j'en serais inconsolable. » On peut croire que les entretiens de Montesquieu avec le célèbre orateur anglais ne durent pas être inutiles à ses méditations sur les institutions politiques des différents pays ni indifférents à la direction de ses idées. C'est devant le club de l'Entresol et probablement pour payer son tribut d'entrée, que Montesquieu lut le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Cependant on a quelque raison de croire que cette œuvre de belle rhétorique avait été déjà produite devant l'Académie de Bordeaux et que l'Entresol n'en eut pas la primeur. Il y a aussi quelque vraisemblance que c'est pour cette société que Montesquieu écrivit un mémoire d'une quarantaine de pages « sur les finances de l'Espagne », qu'il a fondu dans l'*Esprit des Lois* [1]. Il se marque de notables différences dans l'expression, sinon dans la pensée même : « Il existe deux espèces de richesses, la richesse réelle et la richesse de fiction. La première tient à la terre, à l'industrie, à la production ; elle se détruit et se renouvelle sans cesse ; la seconde, celle de l'argent, ne se détruit pas, mais comme chaque jour elle augmente dans sa représentation, elle va sans cesse en se détériorant dans sa valeur réelle... Il n'est pas bon que la richesse d'un

1. Liv. XXI, chap. XXII.

prince lui vienne immédiatement et par voie accidentelle ; elle doit lui arriver par la voie des impôts qui doivent toujours être l'expression de l'aisance de ses sujets. » Voilà une idée très juste et très vraie en économie politique, qu'il reprendra plus tard avec insistance dans l'*Esprit des Lois*, et cet exemple, pris entre mille, nous montrera comment une pensée mûrit, se développe et arrive chez Montesquieu à son expression définitive : « C'est une mauvaise espèce de richesse, écrit-il vingt ans plus tard, qu'un tribut d'accident et qui ne dépend pas de l'industrie de la nation, du nombre de ses habitants, ni de la culture de ses terres. Le roi d'Espagne, qui reçoit de grandes sommes de sa douane de Cadix, n'est à cet égard qu'un particulier très riche dans un État très pauvre. » Le mémoire lu à l'Entresol se terminait par ce vœu patriotique, qui était en même temps un retour sur les sources de la vraie richesse : « Jouissons donc de notre terre et de notre soleil ; nos richesses en seront plus solides, parce qu'une abondance toujours nouvelle viendra satisfaire des besoins toujours nouveaux. »

L'économie politique et la politique devenaient insensiblement la grande affaire du club de l'Entresol, et il n'est pas étonnant que ce petit parlement scientifique ait fini par éveiller les ombrages d'un despotisme même aussi doux que celui du cardinal de Fleury. « Quelles nouvelles ? » demandait-on chaque samedi soir dans les salons de Paris. « Quelles nouvelles ? car vous venez de l'Entresol. » Lors des traités de 1731, le bruit de ces libres discussions, trop libres pour le temps, vint jusqu'aux oreilles de quelques ministres

étrangers, et le cardinal Fleury se crut obligé de prévenir, en ces termes, l'abbé Alary : « Dites à vos messieurs de l'Entresol qu'ils prennent garde à leurs discours et que des étrangers mêmes sont venus s'en plaindre à moi. » Une mesure plus grave suivit de près la menace. Des dénonciations de candidats évincés, des vanteries imprudentes de l'abbé Alary, des indiscrétions de l'abbé de Pomponne amenèrent une défense formelle du cardinal de parler des choses du gouvernement. Cela ne doit guère nous étonner ; nous avons l'aveu de d'Argenson qui dit sans périphrase : « Nous frondions tout notre soûl. » La défense du ministre ne visait que là ; ce n'était pas une interdiction formelle du club, c'était une interdiction de certains sujets et spécialement « des ouvrages de politique, disait la lettre du cardinal, ces sortes de matières conduisant ordinairement plus loin qu'on ne voudrait. » Mais on avait goûté au plaisir de fronder. Quand cela devint impossible, le plaisir de causer sembla fade et l'on se sépara. L'effet de ces discussions savantes n'avait été perdu pour aucun de ceux qui y avaient pris part et l'on put supposer que pendant les huit années qu'il fut membre de l'Entresol, Montesquieu n'avait pas négligé d'essayer devant des juges si compétents ses réflexions à mesure qu'elles naissaient dans son esprit et s'organisaient en théories.

Trois ans avant l'interdiction qui mit fin à cette petite fronde de savants et de lettrés, Montesquieu avait été, pour la seconde fois, élu à l'Académie française. On se rappelle qu'en 1725 la première élection avait été cassée pour cause de non-résidence de l'élu à Paris. Cette fois, un pareil prétexte ne pouvait

plus être invoqué; l'affaire, cependant, n'alla pas toute seule. Décidément, Montesquieu avait bien des ennemis et qui avaient le bras long; l'intrigue fut menée par l'infatigable directeur du *Journal de Trévoux*, dont Montesquieu avait encouru et bravé l'inimitié.

Le traducteur de Pline, Louis de Sacy, était mort le 26 octobre 1727, laissant un fauteuil vacant qui semblait devoir revenir tout naturellement à Montesquieu. L'Académie avait une dette d'honneur à payer à l'élu invalidé de 1725, l'opinion publique le désignait, les salons et les lettrés applaudissaient d'avance à ce choix. Dès le lendemain de la mort de M. de Sacy, le cardinal Fleury, consulté par l'abbé Dubos, secrétaire perpétuel de l'Académie, déclarait qu'il se rangerait à la décision de la Compagnie, et qu'il n'avait pris aucun engagement, en cette occasion, ni pour ni contre M. le président de Montesquieu. Tout semblait donc aller de soi, et bien que Montesquieu n'eût publié aucun ouvrage sous son nom, ce n'était pas un candidat ordinaire que l'auteur des *Lettres persanes*, auxquelles venaient se joindre tant d'autres écrits où se marquaient la variété et la fécondité du plus solide et du plus brillant esprit, les dissertations à l'Académie de Bordeaux, l'ébauche du *Traité des Devoirs*, le *Discours sur la considération*, le *Mémoire sur les richesses de l'Espagne*, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, sans parler du *Temple de Gnide* et du *Voyage à Paphos* qui, écrits dans le goût du temps, avaient eu du succès et valaient pour une candidature bien des ouvrages sérieux. Ses concurrents étaient médiocres : c'était le garde des sceaux, Chauvelin; c'était l'avocat Mathieu

Marais. L'amie du président, la marquise de Lambert, écrivait quelques-unes de ces lettres qui étaient, à l'occasion, un titre. Après avoir remercié un de ses amis de l'Académie des condoléances qu'il lui avait adressées au sujet de la mort de M. de Sacy, elle ajoutait : « M. le président de Montesquieu va le remplacer. Cela se passe très agréablement pour lui. Je voudrais bien, Monsieur, que vous fussiez à portée de lui donner vos suffrages. *Nous aurons au moins la consolation que notre ami sera bien loué par lui*[1]. » On croirait lire quelque lettre contemporaine; cet argument est de mode aujourd'hui, comme il l'était alors. Il y a des choses de pure convention qui ne changent pas d'un siècle à un autre, quand tout a changé. Bref, le succès semblait certain et tous les auspices, ceux des salons et de la cour, étaient favorables. Mais on comptait sans les envieux et les adversaires. Le père Tournemine avait composé à la hâte un extrait des passages les plus licencieux et les plus irrévérencieux des *Lettres persanes* (particulièrement la lettre vingt-deuxième sur le pape et le roi qui y sont nommés les deux magiciens) ; il fit mettre cet extrait sous les yeux du cardinal Fleury, qui, sans doute, ne connaissait le livre que de réputation. Le coup de foudre éclata dans un ciel qui paraissait serein. On apprit tout à coup à l'Académie, le jeudi 11 décembre, jour fixé pour la proposition d'un candidat au roi, que le cardinal avait dit la veille, en propres termes, à l'un des académiciens, l'abbé Bignon, « que le choix que l'Académie voulait faire serait désapprouvé de tous

1. *Lettre inédite*, collection Victor Cousin.

les honnêtes gens. » C'était un *veto* à l'encontre duquel l'Académie, d'après les usages du temps, ne pouvait pas aller.

Montesquieu irrité déclara bien haut qu'après l'outrage qu'on lui faisait, il irait chercher à l'étranger les récompenses qu'il ne pouvait espérer dans son pays. Pour le calmer on lui fit offrir une pension ; il répondit fièrement « que n'ayant pas fait de bassesses, il n'avait pas besoin d'être consolé par des grâces. » Cependant, le maréchal d'Estrées, alors directeur de l'Académie française et grand ami de Montesquieu, avait réussi à gagner du temps, à faire remettre la proposition de l'Académie à huitaine, sous le prétexte que la Compagnie n'était pas en nombre, et il couronna son œuvre diplomatique en procurant à Montesquieu une entrevue avec le cardinal. D'après le récit de son fils, Montesquieu déclara « qu'il ne se disait point auteur des *Lettres persanes*, mais qu'il ne donnerait pas le désaveu qu'il les eût faites, qu'il renonçait à la place d'académicien, s'il fallait l'acheter à ce prix. » M. le cardinal fut content de ce procédé ; il lut les *Lettres persanes* et la paix fut faite. Voltaire raconte que, grâce à des cartons introduits à la hâte, on fit lire au cardinal un exemplaire préparé dans lequel on avait retranché ou adouci *tout ce qui pouvait être condamné par un cardinal ou par un ministre*. Quoi qu'il en soit de cette plaisante histoire, la liberté du vote fut rendue à l'Académie, et sur la proposition qui fut faite de M. de Montesquieu au roi, le cardinal écrivit au secrétaire perpétuel une lettre qui prouve bien qu'il n'avait pas été dupe un seul instant, et que s'il y avait eu quelque stratagème

autour de lui, il s'y était prêté de bonne grâce : « Il y a de certaines choses, disait cette habile épître, qu'il vaut mieux ne pas approfondir par les suites qu'elles pourraient avoir, et si on voulait aller trop loin, on n'en dirait jamais assez ou on en dirait trop. La soumission de M. le président de Montesquieu a été si entière, qu'il ne mérite pas qu'on laisse aucun vestige de ce qui pourrait porter quelque préjudice à sa réputation, et tout le monde est si instruit de ce qui s'est passé, qu'il n'y a aucun inconvénient à craindre du silence que gardera l'Académie... En général, je ne puis m'empêcher de penser que le parti de prévenir les tracasseries est toujours le plus prudent. » Tout l'esprit du gouvernement du cardinal est là.

Cette lettre arriva à l'Académie au jour fixé pour le scrutin définitif, le 5 janvier 1728. Le second scrutin confirma le premier, et, séance tenante, la réception fut fixée au 24 janvier. On n'attendait pas alors six mois ou un an pour le baptême académique du néophyte, comme il est de mode aujourd'hui, et les discours n'en valaient pas moins pour cela. Montesquieu, dans son discours de réception, acquitta de bonne grâce sa dette envers le cardinal, « toujours prêt à faire le bien qu'on lui propose ou à réparer le mal qu'il n'a point fait et que le temps a produit. » Le public souligna par ses applaudissements quelques allusions malignes à la prudence exagérée du nouvel académicien, dans la réponse du directeur, un écrivain assez obscur d'ailleurs, Mallet. Ce n'est pas notre temps, on le voit, qui a inventé ces petites exécutions académiques, dont se sont plaints amèrement quelques-uns de nos contem-

porains. « Vous serez prévenu par le public, disait l'orateur à Montesquieu, si vous ne le prévenez. Le génie qu'il remarquera en vous le déterminera à vous attribuer les ouvrages anonymes où il trouvera de l'imagination, de la vivacité et des traits hardis, et pour faire honneur à votre esprit, il vous les donnera malgré les précautions que vous suggérera votre prudence... Rendez donc au plus tôt vos ouvrages publics... Notre ambition est d'écrire des choses dignes d'être lues.... » etc., etc. Au sortir de cette séance, Montesquieu fit exactement ce que fit, au siècle suivant, M. Alfred de Vigny dans une circonstance analogue : il bouda l'Académie. Il exigea que son discours fût publié à part, ne permettant pas qu'on le joignît à celui du directeur, selon l'usage; il vint trois fois à l'Académie, n'y ouvrit pas la bouche et n'y reparut plus. Quant au père Tournemine, l'éditeur responsable du scandale, l'auteur de toutes les difficultés, Montesquieu se vengea de lui par un bon tour qui rappelle le Gascon. Dans la suite, chaque fois qu'on prononçait le nom du jésuite devant lui : « Le père Tournemine ? disait-il. Qu'est-ce que le père Tournemine ? Je n'en ai jamais entendu parler. » C'était le plus cruel châtiment pour la vanité du Révérend, fort amoureux de célébrité, et qui mourait de dépit sous cette vengeance prolongée.

Trois mois après son entrée à l'Académie, Montesquieu partait pour ce long voyage qu'il considérait comme le complément indispensable de ses études sur les institutions, et il parcourut successivement l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Hollande, l'Angleterre surtout, qui fut pour lui la principale école de politi-

que constitutionnelle et où il séjourna dix-huit mois, de novembre 1729 à avril 1731. Le récit que l'on nous donne de ces voyages n'offre rien de piquant ni de bien neuf, particulièrement pour ce qui a trait au séjour en Angleterre, qui eut pourtant une influence décisive sur l'*Esprit des Lois*. C'est ne nous rien apprendre que de nous dire « que les ressorts de la Constitution anglaise attirèrent surtout son attention et lui dévoilèrent leurs secrets dans les discussions parlementaires; » ou bien encore : « qu'il approfondit les hommes et les institutions et les jugea, sans se préoccuper de la corruption des mœurs politiques, de la vénalité des consciences, de l'égoïsme des grands et du mercantilisme du peuple. » Tout cela est vague et n'ajoute guère à ce que nous savions par les *Notes sur l'Angleterre*. Nous aurions voulu voir Montesquieu non seulement aux séances de la Chambre des communes ou aux réceptions de la Cour, mais à l'école des philosophes anglais, de Locke particulièrement, des écrivains politiques, des naturalistes et des voyageurs qu'il dut consulter avec ardeur, aux bibliothèques et aux librairies qu'il interrogea avec une curiosité passionnée et dans lesquelles il trouvait les sources si rares alors d'information sur la Constitution anglaise et son histoire. Ces sources furent sans doute les pamphlets du parti des Whighs et des Tories sous Georges II, pamphlets dans lesquels, selon la remarque de Rudolf Gneist, le plus savant historien de la Constitution anglaise, les bases légales primitives de la Constitution étaient déjà, du consentement tacite des deux partis, entièrement déplacées [1]. Qu'on se

1. *Der Rechtsstaat*, page 189.

rappelle qu'en 1731, à l'époque du voyage de Montesquieu, il n'y avait en Angleterre aucun ouvrage d'exégèse sur cette Constitution. La première édition des *Commentaires* de Blackstone ne devait paraître qu'en 1765 et l'auteur anglais, comme dix ans après le Genevois Delolme, s'appuyait pour une grande partie de son œuvre sur les recherches de Montesquieu et les résultats auxquels il était arrivé le premier. Il eût été bien intéressant que l'on nous débrouillât cette partie encore obscure de la biographie de Montesquieu et de l'histoire de son esprit.

On nous donne plus de renseignements et d'informations précises sur la méthode de travail de Montesquieu, sur la composition, l'impression de l'*Esprit des Lois* et les divers incidents qui suivirent cette publication.

Montesquieu avait ébauché l'*Esprit des Lois* dès 1724, aussitôt après la publication des *Lettres persanes*. Il n'avait pas cessé de porter cet ouvrage dans sa tête, à travers les salons de Paris, à travers les pays étrangers et dans sa solitude de la Brède. Les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, parues en 1734, ne sont à certains égards qu'un chapitre agrandi et détaché du grand ouvrage. Ses amis étaient dans la confidence de l'œuvre future : dès 1736, d'Argenson qui avait entendu sans doute l'auteur lire quelques fragments au club de l'Entresol, en portait ce jugement : « Je crains bien que l'ensemble n'y manque et qu'il n'y ait plus de chapitres agréables à lire, plus d'idées ingénieuses et séduisantes que de véritables et utiles instructions sur la façon de ré-

diger et d'entendre les lois [1]. » Mais ce ne fut qu'à dater de 1743, d'après la correspondance de Montesquieu lui-même, qu'il se livra à un labeur continu, loin de Paris, au milieu de ses instruments de travail, de ses notes, de ses extraits, près de sa belle bibliothèque, dans une paix profonde, favorable à la méditation et à l'inspiration, avec l'aide dévouée de son fils Secondat, l'héritier de son nom et de sa charge au parlement de Guienne, et de sa charmante fille Denise qui, tous les deux, faisaient des recherches sous sa direction, avec son secrétaire d'Arcet, destiné à devenir un des meilleurs chimistes du siècle, avec l'abbé de Guasco, enfin, l'aumônier volontaire du château, l'ami intime du châtelain, homme de bon conseil et d'agréable érudition. C'étaient là ses collaborateurs intimes, et ce fut grâce à eux qu'en deux années, de 1743 à 1745, il eut dégrossi la matière de son ouvrage; il lui fallut deux ans encore pour mettre la dernière main à la rédaction : au mois de juin 1747, l'œuvre était achevée.

C'était le résultat de vingt-trois années de méditations poursuivies sans relâche à travers les distractions apparentes de la vie du monde ou des voyages. Cet ouvrage, Montesquieu le faisait partout, comme le montre fort bien son biographe, aussi bien dans les salons de Paris que dans ceux de Bordeaux, et aussi dans les champs de la Brède. La conversation était pour lui une méthode familière de travail et d'enquête sur chaque science, soit qu'il causât diplomatie en chaise de poste avec lord Waldegrave, stratégie et art militaire

1. *Loisirs d'un ministre*, Liège, 1787.

à Vienne avec le prince Eugène, finances avec Law, qu'il rencontre à Venise, soit qu'il étudiât le mouvement social et les mœurs dans un salon. La duchesse de Chaulnes est, de toutes les grandes dames qu'il fréquentait à Paris, celle qui l'a le mieux jugé : « Cet homme-là, disait-elle, venait faire son livre dans la société; il retenait tout ce qui s'y rapportait; il ne parlait qu'aux étrangers dont il croyait tirer quelque chose d'utile. » Une lettre récemment publiée par Hill Burton dans *La Vie et la Correspondance de David Hume*, nous apporte une preuve nouvelle de cette préoccupation constante. Montesquieu, dans une lettre inédite, remercie le savant Anglais de lui avoir fait comprendre la manière dont le jury fonctionne en Angleterre et en Écosse : « L'endroit de mon livre, ajoute-t-il, où j'ai traité cette matière, est celui qui m'a fait le plus de peine et où j'ai le plus souvent changé ce que j'avais fait, parce que je n'avais trouvé personne qui eût là-dessus des idées aussi nettes que vous avez. »

M. Walckenaër, qui a été admis à les parcourir, a compté jusqu'à six volumes in-quarto d'extraits et de réflexions, qui contiennent les vraies sources de l'*Esprit des Lois*. Les ouvrages les plus divers, quelques-uns les plus frivoles, y sont représentés pêle-mêle avec les plus graves et les plus savants. Lui aussi, il prenait son bien partout où il le trouvait. Une lecture immense et variée, une fréquentation assidue des esprits les plus divers et les plus mêlés dans la vie du monde, une curiosité universelle des hommes et des livres dont chacun laissait au passage dans cet esprit qui ne laissait rien perdre une note, une observation,

un trait d'esprit, une vue profonde, une saillie même, rien de tout cela n'a diminué en quoi que ce soit l'originalité de Montesquieu. Il y a des esprits qui, en pensant par eux-mêmes, ne trouvent rien que de banal; d'autres transforment tout ce qu'ils touchent et mettent leur marque même sur ce qu'ils empruntent. Tel se montre à nous Montesquieu dans la préparation de ses ouvrages. M. Robert Flint, dans sa récente étude sur l'*Esprit des Lois*, me paraît avoir défini très justement ce genre d'originalité qui survit par sa propre force à tant de lecture et d'emprunts. J'abrège les réflexions que fait à cet égard l'historien anglais[1]. Montesquieu, nous dit-il, eut au plus haut degré ce don de personnalité inventive qui rend un homme capable de puiser avec indépendance aux sources les plus diverses, et de se servir de ce qu'il acquiert ainsi conformément à un plan et à des principes qui lui appartiennent et en vue d'un but qui lui est propre. C'est aussi là le genre d'originalité d'Aristote et d'Adam Smith. On l'a soupçonné d'avoir beaucoup emprunté à Vico, et d'avoir dissimulé les obligations qu'il lui avait. Ce soupçon prouve que ceux qui l'ont émis connaissaient peu ces deux auteurs, tant il y a de dissemblance entre eux (par exemple sur le caractère évolutif des phénomènes sociaux, méconnu par Montesquieu, et sur l'emploi du procédé inductif, étranger à sa méthode toute théorique). Montesquieu a lu très probablement l'ouvrage de Vico (que l'abbé de Guasco n'a pu lui laisser ignorer), mais il ne semble pas en avoir gardé une profonde impression. Néanmoins, il dut beaucoup à nombre d'écri-

1. Robert Flint, *Philosophie de l'Histoire de France*, traduction de M. L. Carrau, page 49.

vains, aux auteurs classiques dont sa mémoire et son imagination sont nourries, aux pamphlétaires protestants du quinzième siècle, comme Hotman, Languet, à Bodin, Charron, Machiavel, à Locke et à une foule d'écrivains anglais plus ou moins connus. Mais tout cela est venu se fondre dans l'ardent creuset de ce puissant cerveau; l'idée fixe a été le moule où cette matière infinie et diverse a pris sa forme avec la marque souveraine de l'esprit qui la lui a imposée.

Ce n'est pas d'ailleurs tout d'un coup et d'emblée que Montesquieu a composé ce magistral ouvrage. On peut considérer que la plupart de ses écrits n'ont été que les degrés successifs de ce vaste monument. Les *Lettres persanes* contiennent déjà, sous une forme frivole, plusieurs des aperçus qui seront repris plus tard : le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, peuvent être considérés comme des ébauches ou des fragments de l'œuvre. Une liasse de papiers, trouvée dans les archives de la Brède, porte ce titre : « Morceaux qui n'ont pu entrer dans l'*Esprit des Lois*, et qui pourraient former des dissertations particulières. » Les principaux sont des Mémoires sur la *Puissance paternelle*, les *Obligations sur parole*, les *Successions*. — D'autres, comme les *Richesses d'Espagne*, les *Réflexions sur la Monarchie universelle en Europe*, ont été résumés et fondus dans le grand courant du livre. Selon la remarque de son biographe, Montesquieu *essayait* ses sujets. On pourrait suivre, à la trace de ces essais, les lignes de la construction qui d'abord s'ébauche, puis s'élève graduellement jusqu'à l'ensemble définitif où toutes les parties se rejoignent

et reprennent leur vraie mesure et leur proportion dans la perspective de l'œuvre.

Je ne prétends pas épuiser cette riche matière. Je laisse donc aux lettrés l'agréable tâche de chercher dans l'ouvrage nouveau les divers épisodes qui se rattachent à l'histoire de ce livre, les lectures préalables de l'*Esprit des Lois*, faites par le président d'abord à Bordeaux, puis à Paris, les opinions diverses qui s'échangent entre Fontenelle, Hénault, Helvétius, Saurin, l'impression de l'ouvrage à Genève confiée à un pasteur protestant, Vernet, qui se montra homme de goût et de bon conseil à l'occasion, la prudence connue de Montesquieu qui ne cessait de répéter à tous ses amis : « Je veux éviter toute occasion de chicane; » les quatorze cartons exigés par le comte d'Argenson, directeur de la librairie, qui crut, malgré cela, devoir interdire le livre en France, interdiction assez douce cependant, puisqu'il se répandit un certain nombre d'exemplaires qui suffirent à édifier l'opinion publique sur le mérite de l'œuvre, malgré les détracteurs de parti pris, les gens frivoles qui ne comprirent pas et les envieux qui comprirent trop. Je veux indiquer, en finissant, un seul point, où le droit de premier occupant de M. Louis Vian est plus fortement marqué que partout ailleurs : c'est dans tout ce qui concerne les démêlés de Montesquieu avec la congrégation de l'Index. Il y a là de curieux incidents que le nouveau biographe a démêlés avec sagacité, aidé, comme il arrive en pareil cas, par d'heureuses rencontres.

L'*Esprit des Lois* avait comparu, presque aussitôt après sa publication, devant les autorités religieuses

dont l'avis était loin d'être indifférent alors à la tranquillité des écrivains. En raison du génie de l'auteur qui touchait aux plus graves sujets de la politique ou de la religion, en raison aussi de l'immense effet produit par cette œuvre qui agitait les esprits dans les sens les plus divers, le livre ne pouvait échapper à cette juridiction suprême. La Sorbonne s'émut et dressa la liste de treize propositions contre lesquelles on invoqua la censure. Montesquieu n'échappa qu'avec beaucoup de peine à cette sentence, d'abord par l'offre des corrections que l'on jugerait nécessaires, puis grâce à l'intervention pacifique de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Mais la grosse affaire fut avec la congrégation de l'*Index* à laquelle le rédacteur janséniste des *Nouvelles ecclésiastiques* avait dénoncé l'*Esprit des Lois* comme un livre suspect d'irréligion et d'athéisme. Il y eut là une lutte fort intéressante de diplomatie, d'une part, entre les prélats qui présidaient ce tribunal, et qui d'ailleurs ne mettaient qu'un zèle modéré à poursuivre le livre, d'autre part l'auteur lui-même, le duc de Nivernais, ambassadeur de France à Rome, qui avait beaucoup vu Montesquieu chez Mme de Rochefort à Paris, puis l'un des membres les plus éclairés du sacré collège, le cardinal Passionei, que notre ambassadeur avait mis dans ses intérêts. Après bien des ajournements obtenus, des délais de complaisance, d'habiles apologies de l'auteur, mises sous les yeux du président de la congrégation de l'*Index* et du pape, des promesses toujours faites par l'auteur de corrections projetées pour la nouvelle édition, on crut tout sauvé quand Benoît XIV défendit à la congrégation de statuer.

Mais tout cela n'était que du temps gagné et, en attendant, les nouvelles éditions se succédaient sans contenir de corrections sérieuses. Il fallut conclure : la congrégation rendit un décret de censure, daté du 2 mars 1752, contre l'*Esprit des Lois*, tel que l'ouvrage existait dans la première édition, et contre la traduction en italien. Mais ce fut une sentence rendue presque à huis clos ; elle fut même gardée secrète ; aucun contemporain n'en parle et M. Sainte-Beuve en niait encore l'existence dans un article sur le duc de Nivernais, publié en 1857. D'Alembert, dans l'*Éloge de Montesquieu*, menace et raille la Sorbonne qui n'avait pas encore rendu son arrêt et ne dit rien de l'*Index ;* enfin trois mois après la sentence du tribunal romain, les *Nouvelles ecclésiastiques* recommencent leurs attaques contre Montesquieu, et le pieux journal semble ignorer complètement cette sentence qui fût devenue, entre ses mains, une arme redoutable.

La conclusion du nouveau biographe est que la conduite de Montesquieu, habile et déférente envers l'Église, avait éteint ses foudres. Cette déférence était d'ailleurs dans les goûts et les habitudes de Montesquieu qui, comme Buffon, détestait par-dessus tout les chicanes ecclésiastiques. Dès le commencement de l'affaire, il écrivait au duc de Nivernais qu'il pensait que quand la congrégation de l'*Index* connaîtrait le sens dans lequel il avait dit les choses qu'on lui reproche, on le laisserait en repos à Rome, et « que lui, de son côté, changerait les expressions qui ont pu faire quelque peine aux gens simples, ce qui est une chose, ajouta-t-il, à laquelle je suis naturellement porté. » M. Laboulaye a cherché les traces de ces corrections.

Il s'est demandé si Montesquieu était de bonne foi quand il promettait de corriger son ouvrage et de tenir compte des critiques de la congrégation. Qu'est devenue cette édition tant de fois promise ? Elle existe, c'est celle que nous lisons tous les jours, et qui a été donnée après la mort de l'auteur par ses héritiers. M. Laboulaye nous déclare avec franchise qu'il ne s'en est aperçu qu'après avoir imprimé, dans sa belle et savante édition, l'*Esprit des Lois ;* mais depuis cette époque, il a conféré avec soin les variantes des chapitres qui traitent de la religion, et il s'est facilement aperçu que Montesquieu a beaucoup adouci et souvent corrigé son langage. « L'ancien texte, nous dit-il, y a perdu en netteté et en vivacité; les opinions y ont gagné en justesse. C'est une nouvelle preuve de l'esprit de modération qui est le signe caractéristique de Montesquieu. »

Ce procès de l'*Esprit des Lois* devant l'*Index* est produit pour la première fois dans ses divers incidents et dans son ensemble, jusqu'à la sentence qui le termine. Mais il reste établi que cette sentence fut étouffée avec préméditation, comme cela devait être dans un tribunal présidé par un prélat instruit, Aimaldi, admirateur du génie de Montesquieu, sous les auspices de ce spirituel pontife Benoît XIV, qui acceptait en souriant de Voltaire la dédicace de *Mahomet,* et qui aimait à dire : « Sachez que le pape n'a la main libre que pour les bénédictions. »

CHAPITRE III

UN NOUVEL HISTORIEN DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU[1]. LA SENSIBILITÉ AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

I

Un livre posthume de M. Saint-Marc Girardin est l'occasion de cette étude. C'est un de ceux qui garderont le mieux la mémoire de l'écrivain moraliste, du professeur de la Sorbonne et l'honneur de son enseignement ; nulle part ailleurs ne s'est plus fidèlement empreinte l'image de son esprit. Ce n'est peut-être pas le meilleur de ses ouvrages, en ce sens qu'il en est d'autres, composés avec plus d'art, en de plus justes proportions ; il n'en est pas de plus ressemblant à l'auteur lui-même, ni de plus vivant. Le sujet, c'est la vie et l'œuvre de J.-J. Rousseau ; mais ce n'est, à proprement parler, ni une étude biographique, ni un morceau de critique littéraire, bien que la critique n'en soit pas absente, c'est l'analyse de l'âme de Rousseau, prise comme un type de certaines maladies et de

1. *Jean-Jacques Rousseau, sa vie et ses ouvrages*, par M. Saint-Marc Girardin, de l'Académie française, 1875.

certaines infirmités modernes; c'est un vrai cours de clinique morale, fait sur le vif. La vocation véritable de M. Saint-Marc Girardin s'y révèle en plein, celle du moraliste. Là, se montrent sans réserve ce sens élevé et délicat, ce goût du devoir et de la règle, la passion de recommander ce qu'il aimait, de faire des prosélytes, de ramener au vrai et au bien les esprits qui s'en étaient écartés. Il lui arrivait même parfois de se tromper de chaire et de donner à son enseignement les allures et le ton d'une sorte de prédication; mais tout cela avec tant de bonne humeur et de bon goût qu'il faisait accepter à tous ses auditeurs le plus piquant sermon et que ceux même qu'il ne renvoyait pas convertis de la Sorbonne s'en allaient charmés.

Ce serait mal s'y prendre pour faire connaître cette nouvelle histoire de Rousseau que d'en faire l'analyse. L'ouvrage n'est pas terminé. L'auteur, au début de son cours qui coïncidait avec une révolution, s'était proposé de traiter une question de politique sociale, il l'abandonne en chemin pour d'autres sujets dont l'attrait varié disperse l'intérêt de l'œuvre et l'attention du lecteur; la proportion manque entre les différentes parties du livre; chaque question y trouve un développement qui ne se mesure que sur les convenances personnelles, sur le goût du professeur, sur l'abondance des souvenirs qu'elle éveille en lui ou des comparaisons qu'elle lui suggère. — M. Saint-Marc Girardin nous dit lui-même qu'en 1848, lorsqu'il se décida à faire ce cours, c'était surtout le *Contrat social* qu'il voulait examiner, afin d'attaquer dans son principe la plus funeste erreur de toutes celles qui égaraient à ce moment la société, la doctrine du pouvoir

absolu de l'État et la menace contre les droits de la conscience individuelle; théorie fatale qui s'accommode de tous les principes extrêmes du droit divin comme de la souveraineté du peuple, et qui les pousse également à la tyrannie.

Il arriva que ce qui devait être l'objet principal de son enseignement, n'en fut qu'une sorte d'épisode; le dernier chapitre de ces deux volumes est seul consacré à cette grave question. Mais, à perdre ainsi, nous avons gagné. En attendant le sujet du livre, nous avons fait une connaissance approfondie avec la vie de Rousseau, avec ses premiers discours, avec *la Nouvelle Héloïse;* nous l'avons suivi dans ses différents séjours à l'Ermitage et à Montmorency; nous avons étudié, comme des cas pathologiques, son amour pour Mme d'Houdetot et l'histoire si curieuse de sa rupture avec Mme d'Épinay, Grimm, Diderot et le parti philosophique; nous avons examiné de près, et dans le dernier détail, son paradoxe célèbre sur le théâtre; nous avons discuté à fond le sujet de l'éducation à propos de l'*Émile*. L'ouvrage est bien près de s'achever quand nous touchons au problème qui devait en être le point culminant. Les longues préparations ont épuisé le temps et les forces de l'écrivain. Ne le regrettons pas trop. Le cours et le livre ne se sont pas développés selon le dessein primitif de l'auteur. Mais, sur la route, il a semé des trésors d'observation morale : il nous a donné autre chose que ce qu'il nous promettait; ce qu'il nous donne est en grande partie excellent, parfois exquis; nous serions bien difficiles si nous n'étions pas déjà consolés.

II

Prenons, à travers cette variété de sujets, un des traits de la physionomie de Rousseau que M. Saint-Marc Girardin a mis le plus heureusement en pleine lumière. C'est la vraie manière de donner une idée de la méthode de l'auteur et une marque de la valeur du livre.

Comment vit l'homme qui n'a que ses instincts ou ses sentiments pour guides? L'homme peut-il se créer une règle de vie uniquement avec des sentiments ou des instincts? Rousseau a essayé d'être cet homme; voyons s'il y a réussi. C'est le caractère original avec lequel il se produit, au milieu du dix-huitième siècle, dans cette société sceptique et blasée, raisonneuse et fine, qui ne croit plus, avec Voltaire, qu'au bon sens, à l'analyse et à la logique. « Rousseau est le chef d'une école qui prend la sensibilité pour la règle souveraine de la vie. Quiconque se laisse conduire par la sensibilité ne peut pas s'égarer, ou du moins ne peut avoir que d'honnêtes égarements. » Quelle chimère! répond M. Saint-Marc Girardin, et dans une implacable analyse que nous résumons, il nous fait toucher au doigt les illusions et les périls de cette décevante morale.

La sensibilité n'est pas, comme on le croit communément, la tendresse de l'âme; elle tient beaucoup des sens. La jeunesse et l'ardeur du sang y sont pour

beaucoup ; aussi les gens sensibles à trente ans sont, en général, durs et égoïstes à soixante. De plus, la sensibilité est ouvrière de mensonges ; elle trompe l'homme sur lui-même, elle lui fait croire qu'il a la force des bons sentiments dont il a l'émotion. Ainsi trompé sur lui-même, l'homme trompe aisément les autres, et de dupe il devient charlatan. La sensibilité étant à la fois ardente et faible, est le moins sûr des guides. Aussi, malheur à un homme sensible quand il aura à se conduire sans avoir ni un état qui règle ses actions et trace d'avance sa carrière, ni une famille qui lui serve d'appui et de barrière contre ses fantaisies, ou, à défaut de famille, un ami sûr, un conseiller clairvoyant. Il ne fait pas lui-même sa destinée, il la reçoit du hasard ou des passions. Il est condamné, dès lors, à une vie d'exception, qui, par là même, risque fort de n'être ni douce, ni honorable, et qui ne compense guère par les émotions et par les troubles qu'elle donne la singularité qui en est la condition. Et qu'on n'espère pas que cette singularité de vie soit nécessairement de la poésie. La sensibilité aspire haut, quand elle ne fait que rêver, elle tombe souvent bien bas, quand elle agit ; elle est à la fois romanesque et brutale : elle est brutale, parce que les sens y sont pour beaucoup ; elle est romanesque, parce que l'ardeur des sens produit une sorte d'ivresse et d'illusion qui embellit tout passagèrement. Ne croyez pas non plus, parce qu'elle est capable des plus belles paroles, qu'elle soit capable de dévouement ; elle n'est même pas capable de reconnaître ou de faire le simple devoir, quand le devoir se montre sous la forme d'un embarras ou d'un sacrifice, quand il n'est pas accom-

pagné d'une émotion ou d'un plaisir. Enfin, en exaltant l'imagination, la sensibilité prépare à l'homme qui n'existe que par elle les plus cruelles déceptions. Elle nous fait vivre dans un monde chimérique, peuplé des plus nobles amitiés, des plus sublimes amours qui naissent spontanément sous nos pas, sans que nous ayons besoin de prendre la peine de les conquérir ou de les mériter. Et de là que de souffrances, que de démentis de la réalité qui semble prendre à tâche de désappointer le rêveur et de le railler ! De là aussi les plus profondes altérations du caractère, les susceptibilités, les ombrages, les défiances déraisonnables, les soupçons de complots imaginaires ; châtiment bizarre de l'homme qui a trop rêvé et qui n'a fait de sa vie qu'une émotion continue, un roman de sensations, au lieu d'en faire un emploi utile et raisonné. Tout cela, n'est-ce pas en quelques lignes l'histoire de Rousseau, de sa destinée errante, de son génie inquiet, de ses infortunes réelles et de ses persécutions imaginaires ?

Recueillons quelques traits qui expriment bien dans la vie de Rousseau ce type et cette histoire de l'homme sensible, si populaire dans la société du dix-huitième siècle. Le premier malheur de Rousseau, avec cette disposition à ne choisir pour guide que le sentiment dans la vie, ce fut de rencontrer Mme de Warens : « c'est dès ce moment que commença pour Jean-Jacques cette vie d'exception qu'il a toujours menée, et que l'éclat de sa gloire n'a fait que rendre plus singulière, sans la rendre jamais plus douce et plus honorable. » Et, à ce propos, on nous montre à merveille comment la femme est encore plus faite que l'homme pour vivre sous la

règle : « Elle ne peut pas vivre seule..... Quand elle est hors de ce milieu grave et doux de la famille, elle se consume par le chagrin et par l'erreur, ou elle s'altère par la corruption. La femme philosophe a la prétention de vivre en dehors de la famille et de pouvoir s'en passer. Elle se fait un système de morale dont elle exclut, comme des faiblesses, les qualités les plus naturelles à son sexe et les plus nécessaires à l'honneur et à l'union de la famille. C'est ainsi que Mme de Warens avait retranché la pudeur du système de morale qu'elle s'était fait, sans comprendre que cette vertu est dans la femme la garantie de toutes les autres, comme l'honneur dans l'homme..... Aussi Rousseau a beau faire, dans ses *Confessions*, pour parer et pour embellir ses amours des Charmettes : l'amour aux Charmettes est embarrassé et confus ; il n'a ni la grâce d'un sentiment pur, ni l'aisance d'un sentiment fier. Moitié amant et moitié élève, j'allais presque dire moitié domestique, Rousseau n'a pas la dignité qui sied à un homme qui s'est fait aimer, et il n'a pas non plus la grâce de l'homme qui n'obéit que parce qu'il aime, et à qui la tendresse seule ôte la liberté..... Il sied aux amants d'être des esclaves, il ne leur sied pas d'être des valets. » Il ne faut pas s'étonner des circonstances déplorables et ridicules qui survinrent à travers des amours pareilles, et de la triste fin qui les couronne. On finit par se quitter, et Rousseau avoue que ce fut sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée leur eût donné à tous deux les angoisses de la mort. « Voilà bien les héros et les héroïnes de la sensibilité ! ils croient qu'ils sont nés

pour vivre et pour mourir ensemble. Vienne le moindre accident, une contrariété, une absence : aussitôt l'oubli et l'indifférence arrivent, inévitable dénoûment des affections que l'âme prend mal à propos à son compte et qui ne viennent que de l'ardeur de la jeunesse et de l'occasion. Ce moment de la répugnance et de la séparation est un moment que les romans cachent avec soin ; ils font mourir leurs héros plutôt que de les séparer, et ils ont raison ; la séparation que fait la mort est moins triste que celle que fait l'indifférence. »

Le mariage bizarre qui pesa si lourdement sur toute sa vie fut l'effet de cette même sensibilité à la fois romanesque et brutale qui guidait Rousseau dans ses relations avec les femmes. Quand il vint à Paris, en 1741, et qu'il alla loger rue des Cordiers, à l'hôtel Saint-Quentin, près de la Sorbonne, il ne manqua pas de tomber dans le premier piège que lui tendirent ses sens, qu'il appelait fastueusement son cœur, et une fortune ironique, qui lui préparait cette irréparable raillerie. C'est alors qu'il se lia avec Thérèse, une servante d'hôtel garni qui n'avait ni sa première vertu, ni beauté, ni esprit. Tous ces faits si connus, on en cherche curieusement l'explication dans l'âme même de Rousseau, et l'on nous en donne la triste moralité. Comment fut-il séduit? « Il était timide et pauvre, et, dans le monde, il était gauche et embarrassé; Thérèse était bonne et douce, et surtout elle était là et à sa portée : voilà ce qui fit la liaison et ce qui l'entretint ..... Dans son noviciat des Charmettes, il n'avait guère pu apprendre à goûter les délicatesses de l'amour; il fut donc avec Thérèse ce qu'il avait été

avec Mme de Warens : la facilité de l'occasion en fit le charme, et, comme auprès de Mme de Warens, il rêva le reste. » Cependant entre Mme de Warens et Thérèse il y a une différence notable, à l'honneur de Thérèse : elle est plus femme, car elle est mère, elle veut garder et élever ses enfants. Quand Rousseau nous raconte comment il les mit à l'hôpital, il nous dit qu'il s'y détermina *gaillardement et sans le moindre scrupule :* le seul qu'il eut à vaincre fut celui de Thérèse à qui il ne fit adopter qu'avec beaucoup de peine « cet unique moyen de sauver son honneur. » Ce trait n'échappe pas à l'analyse du moraliste. Une pauvre servante d'auberge, sans esprit et sans instruction, un irrésistible sentiment de son devoir l'élève et l'affermit contre les sophismes de son amant. Pour lui, c'est autre chose : l'égoïste sensibilité où il a pris la règle de sa vie est incapable de reconnaître le devoir, quand le devoir se montre sous la forme d'un embarras ou d'un sacrifice. Toute cette biographie devient ainsi une psychologie en acte. Elle montre, en traits saisissants, l'insuffisance, les lacunes et les défaillances de cette *morale du cœur,* de celle qui cherche les devoirs dans les émotions, et qui ne croit l'homme obligé que lorsqu'il est attendri. L'idée du devoir a cela de bon qu'elle résiste à la lassitude, à la distraction. à l'oubli. « Quand, au contraire, l'obligation vient du sentiment, elle s'efface avec le sentiment même qui l'a créée. »

Tel il avait été avec Mme de Warens et avec Thérèse, esclave de l'émotion présente, sans défense contre elle, livré aux occasions faciles, sensible et peu délicat, exalté et dur, tel il fut, plus tard, sauf les nuan-

ces sociales, avec les grandes dames dont il fut épris ou tenté de l'être, Mme d'Epinay, Mme d'Houdetot, Mme de Luxembourg. A l'occasion de cette dernière surprise d'imagination, bien vite réprimée d'ailleurs par celle qui en fut l'objet, on remarque avec beaucoup d'à-propos que Rousseau a partout, dans ses *Confessions*, ce trait caractéristique des hommes du dix-huitième siècle : il est volontiers amoureux de toutes les femmes qu'il rencontre, et il croit qu'elles sont toutes favorables à ses sentiments[1]. Écoutons-le nous racontant sa première entrevue avec Mme de Luxembourg : « A peine l'eus-je vue, que je fus subjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir sur mon cœur..... *Je crus m'apercevoir, dès la première visite*, que, malgré mon air gauche et mes lourdes phrases, *je ne lui déplaisais pas*. Toutes les femmes de la cour savent vous persuader cela, quand elles veulent, vrai ou non; mais toutes ne savent pas, comme Mme de Luxembourg, vous rendre cette persuasion si douce, qu'on ne s'avise plus d'en vouloir douter. »

Il en doutait trop peu et trop rarement : témoin l'étrange histoire de sa passion pour Mme d'Houdetot, qui agita si furieusement sa vie, troubla son imagination, développa, avec une rapidité effrayante, le germe de folie caché dans un des replis de son cerveau, et amena les scènes théâtrales de sa rupture avec le parti des philosophes, avec Grimm, avec Diderot. C'est tout un chapitre de psychologie morbide que cet

1. Tome II, page 255.

épisode passionné, douloureux, auquel la sympathie fait défaut parce que tout y paraît déclamatoire et forcé, où il y avait cependant une part de sincérité, puisque l'on vit plus d'une fois l'intelligence du philosophe prête à sombrer, et dont le seul résultat heureux fut d'avoir excité et soutenu l'inspiration de l'auteur dans la composition de *la Nouvelle Héloïse*. Cette œuvre fut dans la vie de Rousseau quelque chose comme ce que devait être plus tard *Werther* pour Goethe, une œuvre d'apaisement relatif, d'affranchissement de la passion réelle par la passion rêvée, de purification par l'art, bien que tout n'y soit pas pur assurément et qu'on y sente encore les frémissements de cet orage auquel le pauvre poète eut tant de peine à échapper avec les débris de son honneur légèrement atteint et de sa raison qui ne s'en releva jamais entièrement.

L'établissement de Rousseau à l'Hermitage en 1756 est un des plus curieux incidents de l'histoire littéraire du dix-huitième siècle ; on y trouve rassemblés, comme à plaisir, beaucoup des personnages qui font figure dans ce temps, et les traits de mœurs y abondent. « Tout s'y mêle, l'engouement d'une femme bonne, aimable et frivole, qui veut avoir son philosophe près d'elle, comme une curiosité et comme une ressource de conversation dans la solitude ; les amis impérieux (comme Diderot) qui veulent régler la vie d'autrui sur la leur, et qui croient impossible tout ce qu'ils ne font pas ; le contraste inévitable et plein d'embarras de la famille de Thérèse, dont Rousseau avait fait la sienne, avec les amis et la société que lui faisait son génie ; la finesse et la cu-

pidité des petites gens (comme Mme Levasseur) en face de l'étourderie vaniteuse et prodigue des belles dames, et de la sentimentalité déclamatoire des philosophes, tout cela animé et mis en fermentation, si je l'ose dire, par le caractère à la fois affectueux et soupçonneux de Rousseau qui se donne et se retire tour à tour, si bien qu'à n'y pas regarder de près on est tenté de prendre pour des inégalités d'humeur ce qui n'est que le contre-coup de toutes les disparates de goûts, d'idées, d'habitudes, de conditions, de manières de vivre amoncelées autour de Rousseau, et dont il est le centre agité et flottant. »

Rousseau nous a laissé de son séjour à l'Hermitage un récit très complet, sinon très exact, certainement arrangé et composé, mais que nous pouvons contrôler et rectifier à l'aide des *Mémoires* de Mme d'Épinay. C'est là que l'on peut suivre les agitations de ce cœur malade et les incroyables sophismes par lesquels il les veut justifier, s'abandonnant sans résistance aux entraînements d'une sensibilité déréglée et s'efforçant, après coup, de déplacer les responsabilités, de transformer chacune de ses émotions, même les plus étranges, en un sentiment noble et presque en une vertu, et d'imputer à la méchanceté des autres les mésaventures et les humiliations que lui attirent les accès de sa maladie. Il s'établit un rapprochement perpétuel et continu entre les œuvres de Rousseau et de sa vie, particulièrement entre la composition de *la Nouvelle Héloïse* et son amour pour Mme d'Houdetot. Au moment où il rencontra cette dame, il commençait son roman, et comme, il le dit lui-même, « il était ivre d'amour sans objet. » Par

un effet de cette imagination puissante et troublée qui ne distingua jamais très clairement la vie réelle de celle de ses rêves, « il vit sa Julie en Mme d'Houdetot et il vit Mme d'Houdetot telle qu'il rêvait Julie. » La voyant sous cet aspect et comme transfigurée par sa chimère, et l'entendant parler d'amour (quoique un autre en fût l'objet, Saint-Lambert absent), il ressentit pour elle tout ce qu'elle exprimait pour son amant. Lui-même raconte avec une ingénuité un peu étudiée comment se firent et cette singulière substitution et ce mélange de sentiments chimériques et réels, comment se confondirent les deux romans, celui qu'il composait dans sa tête et celui qu'il essaya de réaliser dans sa vie. « Malgré les mouvements extraordinaires que j'avais éprouvés auprès d'elle, je ne m'aperçus pas d'abord de ce qui m'était arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mme d'Houdetot. Alors mes yeux se dessillèrent. » Il fut d'abord effrayé de sa découverte. Il appela, dit-il, à son aide, pour triompher de cet amour, ses mœurs, ses sentiments, ses principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à son âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvait lui rendre aucun retour ni lui laisser aucun espoir. Vains efforts ! Il faut suivre dans le détail l'analyse presque effrayante de cette passion qui grandit contre toute raison, qui essaie de se rassurer par des raisonnements complaisants, puis qui s'exalte par la défiance, par l'inquiétude, par la peur qu'on ne se moque d'elle, qui éclate par des transports de rage,

comme ceux d'un maniaque, et qui finit par un dénoûment emprunté à l'histoire naturelle. « Il y a de tout dans cet amour, il y a de l'enthousiaste et du séducteur, du satyre et du malade : il n'y manque que l'amour vrai, simple et décent. Comment de plus, dans ces étranges confidences, ne pas remarquer la folie de cette vanité qui fut la grande maladie de Rousseau et qui est devenue la maladie épidémique de notre siècle, de cette vanité qui fait que chaque homme veut avoir tout et être tout, changeant de prétentions selon les goûts mobiles du temps, et dans chaque prétention visant à l'excès qui semble la perfection... Si j'ai le génie, pourquoi n'aurais-je pas le pouvoir? Si j'ai le pouvoir, pourquoi n'aurais-je pas le plaisir? Et si j'ai le plaisir, pourquoi n'aurais-je pas, pour le trouver et le sentir plus vite et mieux que les autres, une inépuisable sensibilité? Que dis-je? Être sensible, c'est trop peu au siècle où tout le monde veut l'être... il faut primer en tout; il faut être en tout, en bien ou en mal, le plus grand effort de la nature; il faut être dieu[1]. »

Rousseau n'a jamais connu l'amour vrai, parce qu'il n'a jamais aimé avec respect. Le nouveau biographe, qui donne avec raison une grande importance à l'histoire des chimères de Jean-Jacques, à ce qu'on pourrait appeler sa mythologie amoureuse, démontre à merveille l'illusion commune de Rousseau et de son siècle, de Rousseau qui dans *la Nouvelle Héloïse* a la prétention de peindre la femme ou dans l'*Émile* de faire son éducation, et de son siècle qui a semblé croire

1. Tome I, page 242.

qu'il y avait réussi. On nous montre que tout au contraire, de toutes les choses humaines que Rousseau ignore, la femme est ce qu'il ignore le plus. Il connaît Mme de Warens, triste idéal; il a connu Mme d'Épinay, la femme sensible, philosophe, pervertie par un odieux mari ; il connaît Mme d'Houdetot, vertueuse à la façon de son temps, parce qu'elle resta toujours fidèle à M. de Saint-Lambert, pendant que M. d'Houdetot, de son côté, restait fidèle à la maîtresse qu'il aimait avant son mariage, ce qui lui faisait dire fort spirituellement : « Nous avions, Mme d'Houdetot et moi, la vocation de la fidélité; seulement il y a eu malentendu. » Il n'avait rencontré, dans cette singulière société du dix-huitième siècle, que des femmes naïvement abandonnées aux entraînements de leur cœur et qui s'en faisaient gloire, ou des femmes qui raisonnaient leurs passions et les réglaient philosophiquement, d'autres enfin qui n'étaient pas étrangères à l'honneur, au devoir, mais qui les transposaient, faisant consister l'honnêteté à ne déguiser aucun de leurs sentiments et la vertu à ne pas en changer. Ajoutez à cela l'étrange facilité des mœurs du siècle, les usages de ce monde artificiel, l'insouciance des maris ou même l'embarras qu'ils avaient à aimer leurs femmes ; on comprendra facilement que, bien que Rousseau poursuive obstinément un certain idéal de la femme et qu'il en soit comme obsédé dans plusieurs de ses ouvrages, comme il le fut dans sa vie, il n'ait jamais réussi à l'atteindre, et même qu'il en soit resté bien éloigné dans ses efforts successifs vers une image plus belle et plus pure que celles qu'il avait devant les yeux.

On voit à merveille ce qui manque à toutes les filles chéries de l'imagination du poète, à Julie, à Claire, à Sophie : à toutes, c'est la pureté qui fait défaut, même quand elles sont vertueuses ou qu'elles le redeviennent ; ce sont des filles élevées par des livres plutôt que par leurs mères, par des livres de science, de philosophie, parfois de médecine ; elles manquent en même temps, et à cause de cela même, de vraie délicatesse ; elles ne sont pas de bonne compagnie, parce qu'elles ne sont pas de bonne famille. Il y a quelque chose de grossier et de hardi dans leurs sentiments, qui se ressent de la société exclusive de l'homme ou des livres[1]. Elles ont beau couvrir tout cela de je ne sais quel vernis sentimental, la grossièreté perce. Qu'on se rappelle seulement les lettres que Julie écrit à son amant, quand Saint-Preux est à Paris, les conseils qu'elle lui donne, et qui sont un étonnant mélange du langage de l'hygiène avec celui de l'amour. C'est chez Mme de Warens que Julie a dû s'instruire ainsi ; elle est la fille de Mme de Warens, au lieu d'appartenir à une vraie mère de famille. Elle a beau concevoir les plus nobles sentiments, faire effort pour s'y élever, sans cesse le secret de sa fatale éducation lui échappe. Même absence de délicatesse chez Sophie. Elle songe beaucoup trop à la santé d'Émile, son mari ; elle le lui dit, ce qui est au moins bizarre. Et que penser enfin de Rousseau, devenu le confesseur et le médecin des deux jeunes époux ? « Il n'y a que quelques pages de la *République* de Platon, quand le philosophe règle effrontément l'union des guerriers

1. Tome I, page 192.

et des femmes de la cité idéale, qui approchent de la grossièreté de celles de Rousseau; et dans l'*Émile*, comme dans la *République*, la grossièreté procède de l'esprit de système et de la prétention qu'ont les deux philosophes de substituer les lois insolentes de ce qu'ils appellent la raison aux lois chastes et mystérieuses de la nature. »

Toujours un coin de physiologie dans l'amour, un mélange de brutalité et d'idolâtrie, voilà ce qui se marque dans Rousseau, quand il parle des femmes dans ses livres ou qu'il les rencontre dans la vie. Personne d'ailleurs, d'un ton plus rude et plus morose, n'a fait la guerre à cette sorte de culte sentimental que la société du dix-huitième siècle rendait à la femme sous le nom de galanterie. Qu'on se rappelle l'admirable page de la *Lettre sur les spectacles*, où il trace d'une plume si mordante le tableau de l'homme et de la femme du monde : « Faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes... Lâchement dévoués aux volontés du sexe que nous devrions protéger et non servir, nous avons appris à le mépriser en lui obéissant, à l'outrager par nos soins railleurs, et chaque femme de Paris rassemble dans son appartement un sérail d'hommes plus femmes qu'elle, qui savent rendre à la beauté toutes sortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle est digne... Au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer; on les sert sans les honorer : elles sont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amants... Il faudrait avoir d'étranges idées de l'amour pour en croire capables les complimenteurs de boudoir, et rien n'est

plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. »

Dans cette même *Lettre sur les spectacles*, le reproche principal qu'il fait au théâtre, c'est qu'étant voué presque exclusivement à l'amour, il aide singulièrement à l'ascendant des femmes dans la société : « Or, pensez-vous, monsieur, dit-il à d'Alembert, que les hommes en seront mieux gouvernés ? » Dans presque tous ses ouvrages, il attaque et censure les femmes, il les morigène, il les humilie même, il dit tout le mal possible de leur frivolité, de leur négligence à remplir les devoirs de la maternité, de leur vanité, de leur faiblesse. Chose singulière ! ce sont pourtant les femmes qui, au dix-huitième siècle, ont fait le succès de Rousseau ; ce sont elles qui ont mis sur le pavois ce prêcheur sauvage, cet homme mal vêtu et négligé, qui faisait tache au milieu des salons et de la belle société du temps. D'où vient cela ? M. Saint-Marc Girardin pose la question et y répond avec bien de l'esprit. « En faisant le succès de Rousseau les femmes ont eu raison. Je ne veux pas dire que, comme la Martine de Molière, elles aiment à être battues, mais elles se soucient peu qu'on les batte, pourvu qu'on les aime. Or elles ont compris que Rousseau les aimait... Au fond, elles ne tiennent guère à être supérieures par l'esprit et par la raison ; elles sont supérieures parce qu'elles sont aimées, et cette supériorité-là vaut pour elles toutes les autres. Quiconque la leur accorde, et surtout quiconque, comme Rousseau, semble la leur accorder malgré lui-même, est de leur église, eût-il cent défauts insupportables ; de même que quiconque la leur refuse, eût-il cent bonnes qualités, est à l'instant même excommunié.

Les hommes que les femmes détestent le plus ne sont pas ceux qui les battent, mais ceux qui les jugent; non pas ceux qui les censurent, mais ceux qui même les admirent sans les aimer. Pour elles, la foi sans l'amour est un péché mortel. » Voilà pourquoi elles ont eu raison de faire le succès de Jean-Jacques Rousseau. Elles sentaient, sans bien s'en rendre compte à elles-mêmes, que tout ce qu'il ôtait à la galanterie, il le rendait à l'amour[1], que plus il détruisait le cérémonial du faux monde amoureux, plus il refaisait le vrai culte des femmes; elles ne se trompaient donc pas tant en devinant leur apothéose dans les censures du moraliste; elles comprenaient et aimaient sa colère, qui n'était que ce qu'elle est presque toujours, en pareil cas, de l'amour irrité.

A ces explications j'en ajoute une autre qui les résume toutes : Les femmes sentirent instinctivement que cette glorification de la sensibilité, qui est au fond de toutes les œuvres de Rousseau, et qui est comme un des ressorts moteurs de son éloquence et de son génie, devait tourner à leur propre gloire. Quand l'homme remet la direction de sa vie et de ses idées au sentiment, il est bien rare que ce ne soit pas la femme qui en devienne l'inspiratrice secrète ou déclarée. Quand c'est la sensibilité qui règne dans la société ou dans la vie, c'est la femme qui gouverne. Or, quel est le sens philosophique des ouvrages de Rousseau, sinon un appel perpétuel à la sensibilité, comme à un guide plus sûr que la raison, à l'instinct, comme à une lumière infaillible bien

1. Tome II, pages 52, 54, et suiv.

supérieure aux douteuses clartés du raisonnement? L'instinct, le sentiment, n'est-ce pas là proprement le triomphe de la femme? Et ne sait-elle pas que son influence s'accroît de tout ce que perd la raison abstraite et scientifique? Aussi, voyez les étranges inconséquences du philosophe. Il censure amèrement la femme, il déclame contre son ascendant, et il s'empresse de le subir lui-même dans sa vie et de l'imposer à ses héros dans ses romans. D'ordinaire, dans les romans au moins, dit quelque part M. Saint-Marc Girardin, c'est l'homme qui fait l'éducation de la femme ; ici c'est le contraire. C'est Mme de Warens qui a été à la fois la préceptrice et la maîtresse de Jean-Jacques. Ce qui a été si funeste dans sa vie, il l'a reproduit avec empressement dans ses fictions. Dans *la Nouvelle Héloïse*, comme aux Charmettes, c'est la femme qui fait l'éducation de l'homme, qui lui enseigne la morale et la philosophie qu'il doit suivre. Julie n'est pas seulement l'amante de Saint-Preux, c'est sa directrice et sa casuiste. Ainsi, à l'encontre de toutes les censures de Jean-Jacques, de ses boutades, de ses colères, c'est la femme qui, étant l'interprète du sentiment, prend le rôle principal dans sa vie et ses romans; elle est initiatrice et guide. Combien donc a-t-elle eu raison d'assurer au dernier siècle le triomphe de Rousseau! C'était le sien qu'elle assurait; elle était le dieu véritable de la religion nouvelle dont Rousseau n'était que le prophète.

C'est elle aussi qui aida à la confusion de deux idées qui paraît être un des paradoxes les plus chers de Rousseau, et qu'il fit partager à la société de son temps, s'il ne le lui emprunta pas : je veux dire la confusion

de l'amour et de la vertu. Julie et Saint-Preux confondent sans cesse dans leurs discours ces deux mots et ces deux idées ; ils semblent enthousiastes de l'honneur, de la sagesse ; ils en parlent sans cesse, au lieu de parler du plaisir comme faisaient leurs devanciers. Le siècle les prit au mot, dit M. Saint-Marc Girardin, et ce que nous regardons comme une déclamation et comme un sophisme passait alors pour une protestation en faveur de la vertu. Tout dépend du point de départ. « A qui part des petites maisons de la Régence les Charmettes peuvent sembler un lieu de purification, et, à coup sûr, au lendemain des romans de Crébillon fils, les bosquets de Clarens sont un sanctuaire. On s'éprit d'admiration pour ces héros qui faisaient de la morale sans renoncer aux douceurs de l'amour, qui se piquaient même de prendre leur vertu dans leur amour, et d'être d'autant plus honnêtes qu'ils étaient plus passionnés. La société aimait à se trouver purifiée sans se convertir; elle se prêtait de bonne grâce à un repentir qui n'était pas une mortification. »

Voilà certainement ce qui valut à Rousseau l'accueil enthousiaste et l'engouement des femmes, je parle même des meilleures et des plus distinguées de ce temps : la glorification de la sensibilité qui préparait leur règne en mettant au second rang la raison, et la confusion de l'amour avec la vertu qui assurait ce règne en faisant passer l'honnêteté du côté de la passion.

III

Nous avons vu comment la vie de Rousseau, n'acceptant pour guide que le sentiment, se condamna elle-même à être la proie des agitations les plus douloureuses, à errer sans cesse, sans trouver d'abri contre son propre cœur, entre des souffrances trop réelles et des humiliations trop méritées. Il nous reste à montrer comment ses ouvrages se ressentirent de cette influence, quelles difficultés le génie de Jean-Jacques rencontra en lui et autour de lui, quand il prétendit régler le monde à l'aide de ses instincts, qui ne pouvaient produire que des idées excessives et toutes personnelles, que de chimères enfin, se mêlant aux plus nobles inspirations, durent en détruire l'effet bienfaisant et en compromettre la fortune.

A l'origine de tous ses écrits on trouve toujours une première impulsion soudaine, excessive, vague et confuse, comme tout ce qui vient de la sensibilité plus que de la raison, de l'émotion plus que de la pensée. Il ne faut pas s'étonner, si l'idée qui sort d'une pareille source en garde encore la marque : plus de force que de clarté, une vivacité exagérée jusqu'au moment où elle se heurte à l'obstacle des réalités ou des contradictions humaines, où elle se tempère pour se faire accepter, où elle prend un cours plus régulier sous la contrainte des milieux qu'elle traverse et des résistances de toutes sortes auxquelles se brise son premier élan. C'est le fait de l'inspiration, quand elle jaillit

directement d'une émotion non surveillée, non contenue, sans aucun de ces arrêts provisoires ou de ces contre-poids qu'elle doit trouver dans la réflexion, dont l'œuvre et la fonction sont précisément de lui donner une règle en lui assignant un but. Elle s'exagère, elle se dissipe en efforts sans portée parce qu'ils sont sans mesure, et, si elle a un but, elle le dépasse. Il y a ainsi comme une affinité naturelle entre le sentiment sans règle et le paradoxe. Le sentiment est de sa nature absolu, tyrannique, impérieux, personnel; ce sont là précisément les caractères des intelligences paradoxales. Leur tort est de partir d'une émotion au lieu de partir d'une idée; elles veulent imposer leur manière individuelle de sentir comme la seule vraie, la seule juste; elles révoltent par leurs exigences les esprits qu'elles auraient pu gagner en se modérant. Leur éloquence a pour tout ce qui pense autrement un air de mépris qui donne envie de mériter ce mépris; elle a des allures de despotisme qui donnent la tentation de s'y soustraire; elle produit des effets diamétralement contraires à cet art de persuader qui est le don et le signe de la vraie éloquence; elle éloigne au lieu de ramener à soi; partout où elle passe, elle suscite et multiplie les résistances, et, quand elle a passé, il se trouve que son éclat stérile n'a rien fécondé. Elle-même quelquefois s'en aperçoit; elle revient alors en arrière, plus calme, plus sage, avertie par son échec même; elle reprend son œuvre avec plus de raison et de mesure; elle atténue l'idée première, l'explique, fait effort pour l'ajuster au milieu social où elle doit vivre. C'est ce qui arrive presque toujours à Jean-Jacques Rousseau. Quand il a frappé un grand

coup, éclatant et inutile, sur l'esprit de son siècle, il reprend son paradoxe du milieu de la mêlée, pour lui faire un sort dans le monde qui le repousse; il lui donne des formes moins aiguës, moins tranchantes; il finit, sous la contrainte de la controverse, par le changer en une demi-vérité. Le premier mouvement chez lui est tout à la passion, c'est-à-dire à l'exagération; le second mouvement est à la réflexion qui applique les ressources d'une subtilité ingénieuse à diminuer l'apparence de l'exagération, à expliquer et commenter ce qu'il y avait d'excessif et d'insoutenable dans la thèse, sans avouer pourtant cette part d'excès, à prouver que l'auteur a raison et pourtant qu'il n'a rien changé à la thèse primitive, quand au contraire il l'a ramenée par des réductions successives à des formes et à des proportions presque acceptables. Ces métamorphoses sont si habiles et si profondes qu'il arrive à certains ouvrages de Rousseau de commencer par un paradoxe et de finir par un lieu commun. Demi-vérités et parfois même lieux communs, voilà ce qu'il fait de ses plus illustres paradoxes, obligé de se châtier lui-même devant le public pour ne s'être pas suffisamment surveillé dans la préparation de ses écrits et pour avoir jeté dans la controverse, d'un premier jet irréfléchi et sans un contrôle suffisant, ses émotions, ses colères, ses indignations, ses rancunes mêmes, sous l'apparence de vérités absolues à révéler et de réformes inédites à imposer au monde.

Prenons quelques exemples. Le premier écrit de Rousseau, le *Discours sur les sciences et les arts*, s'offre tout naturellement à nous dans cet ordre d'idées. S'il y a une œuvre où se marque une inspi-

ration de sentiment, non de raison, c'est celle-là, à tel point que l'auteur l'attribue à une sorte d'inspiration surnaturelle. On se rappelle le récit du fameux voyage à Vincennes où il allait voir Diderot, prisonnier au Donjon. Il feuilletait, en marchant, le *Mercure de France*, et il tomba sur cette question proposée par l'Académie de Dijon : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. » — « Tout à coup, dit-il, je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées neuves s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jettent dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes sans avoir senti que j'en répandais[1]. » — C'est une sorte d'obsession ou de possession de l'écrivain futur par un sentiment impérieux, tyrannique, qui l'accable à la fois et l'exalte. On sent d'avance le parti pris, on devine le paradoxe qui va naître. Ce n'est pas là le procédé de la méditation qui cherche la vérité ; c'est le procédé de l'extase qui la ravit par une faveur d'en haut ; l'écrivain est tellement emporté par l'orgueil et l'ivresse de son sentiment personnel qu'il n'est pas éloigné de croire que tout cela est divin et que dans le choix du sujet, dans le choix du parti

1. Deuxième lettre à M. de Malesherbes.

à prendre, il y a des signes que Dieu s'en est mêlé.

Il est vrai que La Harpe raconte la chose différemment. Rousseau allait voir Diderot à Vincennes, et il lui parla de la question proposée par l'Académie de Dijon. « Quel parti allez-vous prendre ? dit Diderot à Rousseau. — Je vais prouver, répond Rousseau, que le progrès des sciences et des arts épure les mœurs. — Eh ! c'est le pont aux ânes ! s'écria Diderot ; prenez le parti contraire, et vous ferez un bruit du diable ! » — Auquel croire des deux récits ? M. Saint-Marc Girardin croit aux deux. Rousseau, dit-il, allant à Vincennes et lisant la question de l'Académie de Dijon, a sans doute été frappé du doute que contient cette question. Il en a parlé à Diderot, qui lui a conseillé de prendre parti contre les sciences et les arts, afin de faire plus de bruit. Dans la suite, l'imagination de Rousseau a travaillé sur cette journée qui a marqué une date dans sa vie. « Il a embelli peu à peu l'évènement, et l'idée est devenue une inspiration qu'il a décrite comme il croyait s'en souvenir. » Dans les deux cas, qu'il ait tiré ce paradoxe de son fonds propre ou de celui de Diderot, en prenant parti contre les sciences et les arts, Rousseau prenait pour guide sa sensibilité d'artiste, intéressée à éviter le lieu commun et à étonner le monde.

A cette raison toute de sentiment et d'amour-propre s'en joignit une autre du même ordre, mais plus particulière, qui tenait à des rancunes toutes personnelles contre le monde des salons et contre les philosophes du temps qui y régnaient. De là ces traits de satire toute contemporaine répandus dans le discours. Voici pour les salons qu'il a traversés : « Les

soupçons, dit-il en énumérant les vices des sociétés civilisées, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. » Voici pour les gens de lettres en particulier : « On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui ; on n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse... Il y aura des vices proscrits, des vices déshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de vertus ; il faudra les aimer. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps ; je n'y vois pour moi qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité. » Et de peur qu'on ne s'y méprenne, il ajoute en note une phrase de Montaigne sur les gens d'esprit qui se font les parasites des grands seigneurs. — C'est déjà là une déclaration de guerre de l'homme encore obscur, pauvre, gauche et gêné dans le monde, contre ces hommes de lettres façonnés aux beaux usages, accrédités parmi les grands, et qui avaient partout le ton haut et l'allure aisée. Un mobile plus noble se mêle à ces griefs et les relève : c'est un sentiment de révolte contre la philosophie triomphante dans les salons et qui tournait de plus en plus au matérialisme et à l'incrédulité. Mais c'était singulièrement dépasser le but du premier coup que de mêler la censure des lettres à la satire des littérateurs et d'avoir l'air de proscrire les sciences et les arts quand, au fond, Rousseau ne faisait la guerre qu'à l'esprit de son siècle qui en avait fait l'objet d'une foi presque superstitieuse.

Aussi, qu'advint-il de cette violente sortie? Lorsque Rousseau a produit son effet de scandale sur les uns, d'enthousiasme sur les autres, quand le succès est assez assuré par ces deux sentiments contraires pour que l'auteur soit hors de pair, Rousseau va s'appliquer à reprendre sa thèse, à l'atténuer en l'expliquant, à lui ôter son allure trop belliqueuse. Il s'efforce de convertir la thèse de passion en thèse de raison. A ce point de vue, la discussion qu'il soutint à l'occasion de ce discours est plus curieuse que le discours même. M. Saint-Marc Girardin explique avec une grande justesse les deux moments successifs et contraires de la pensée de Rousseau, la première inspiration qui procède d'un sentiment exclusif et violent, et la méthode de discussion, la tactique, où la réflexion intervient et reprend ses droits. Suivons-le dans son commentaire, en l'abrégeant.

Que disait Fabricius dans la trop célèbre prosopopée qui n'a pas nui au succès du discours? « Hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux! » Voilà la déclamation. Que dit Rousseau, au contraire, dans sa réponse au roi de Pologne, Stanislas, qui, en véritable prince philosophe du dix-huitième siècle, avait pris fait et cause pour les sciences et les arts? « Gardons-nous de conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques et détruire les universités et les académies; nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, et les mœurs n'y gagneraient rien. Les vices nous resteraient et nous aurions l'ignorance de plus... On n'a jamais vu de peuple, une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources

du mal... Il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution, presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourrait guérir, et qu'il est blâmable de désirer et impossible de prévoir. *Laissez donc les sciences et les arts adoucir, en quelque sorte, la férocité des hommes qu'ils ont corrompus...* Les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité. » Soit, mais alors, à quoi bon tout le discours? à démontrer qu'il eût mieux valu pour l'homme qu'il n'y eût ni sciences, ni arts dans le monde? à faire regretter que l'homme ait goûté des fruits de l'arbre de la science? C'est une thèse mystique et religieuse à débattre, et ce n'est pas le seul point où se révèle une curieuse analogie entre la doctrine de Jean-Jacques et la doctrine chrétienne. Mais la doctrine chrétienne complète le dogme de la chute par celui de la rédemption, elle aboutit à dire qu'en somme la faute d'Adam a été une faute heureuse, puisqu'elle a produit, à si grand prix, le rachat de l'humanité déchue; elle s'écrie : *Felix culpa!* La doctrine de Jean-Jacques ne se complète pas d'une manière aussi péremptoire; elle exprime des regrets, elle hésite sur les remèdes, ou, du moins, ceux-là même qu'elle indique à grand renfort d'éloquence dans le discours lui répugnent par leur violence même, et Rousseau en vient à plaider contre Fabricius la cause des sciences et des arts qui, du moins, adoucissent la férocité des hommes, après les avoir corrompus. — C'est que le discours appartient presque entièrement au paradoxe et à la rhétorique; dans la discussion, Rousseau restreint singulièrement sa thèse; il recule devant sa propre logique, et, par cela même

qu'il écarte la partie violente et paradoxale de sa proposition, il met d'autant mieux en lumière ce qu'il y a de vrai dans ses réflexions sur la trop grande part que le dix-huitième siècle faisait aux sciences et aux arts, sur la prédominance accordée à l'élément intellectuel et la subordination de l'élément moral trop sacrifié à l'esprit.

Ce n'en est pas moins une méthode bien dangereuse que suit Rousseau dans la révélation et la démonstration des vérités qu'il veut imposer à son siècle. Son intention est souvent bonne ; mais pour attirer la foule à lui, il compte sur le paradoxe, lequel a le double inconvénient de discréditer l'homme et de compromettre l'idée. C'est mal aimer la vérité que de l'aimer ainsi, parce que, au fond, c'est se préférer soi-même, préférer son nom, sa célébrité, à l'intérêt de la cause que l'on doit et que l'on veut servir. Chez Rousseau, on ne trouve jamais le désintéressement vrai du philosophe ; ses meilleures inspirations sont gâtées par ce mal tout moderne, la sensibilité ombrageuse et la personnalité de l'artiste. Par là, on peut expliquer ce phénomène de la vanité littéraire de Rousseau, qui a troublé plus d'intelligences qu'il n'en a éclairé, et qui, autour de lui et après lui, a soulevé plus d'orages, ce qui est le fait de la passion, qu'il n'a jeté de germes féconds dans l'esprit humain, ce qui est le signe des génies vraiment bienfaisants.

Les réflexions que l'on peut faire, à propos du *Discours sur les sciences et les arts*, s'appliquent à presque tous les ouvrages les plus célèbres de Rousseau. Nous croyons utile d'en montrer un autre exemple non moins saisissant. Le premier discours avait fait

grand bruit et tiré Rousseau de son obscurité. Nous ne sommes pas obligés de le croire entièrement sur parole quand il nous dit qu'il la regrette et que ce succès a fait son malheur. Il a pu regretter plus tard son obscurité ; c'est ce qui arrive parfois aux plus grands esprits et même aux plus sincères, mais seulement après qu'ils sont assurés de leur gloire. Ce qui est certain, c'est qu'en 1750 il accueillit avec ivresse le premier rayon de la sienne, et que, loin de la repousser, il la chercha partout et par tous les moyens, ayant recours même à certains procédés, tâchant d'étonner le monde par la singularité de ses habitudes, particulièrement par cette réforme somptuaire dont il parle avec complaisance dans les *Confessions*, quittant la dorure et les bas blancs, prenant une perruque ronde, posant l'épée, prenant un métier, et choisissant celui de copiste. « Je jugeai, dit-il, qu'un copiste de quelque célébrité ne manquerait vraisemblablement pas de travail. » Sur quoi on remarque avec raison que, s'il n'est pas bon de faire des lettres un métier, il n'est guère meilleur d'en faire l'affiche d'un autre métier. En tout cas, moins que jamais, Rousseau consentit à rentrer dans son obscurité; il continua de chercher les occasions de produire ses idées avec le plus de bruit possible, tâchant de surprendre le succès par l'étrangeté plutôt que par la justesse. Il continua même de se servir de ce procédé qui lui avait réussi une première fois avec tant d'éclat, mettant le paradoxe au frontispice de tous ses ouvrages, pour attirer les yeux du public, plaçant le bon sens au fond de l'édifice et comme dans le sanctuaire. Mais, ajoute M. Saint-Marc Girardin, il arrive que le plus

grand nombre de ses lecteurs s'arrête dans le vestibule, sans passer plus avant.

C'est ce qui advint encore pour le second discours, celui sur l'*Inégalité des conditions humaines*. Certes, s'il y a une question au monde qui prête à l'exagération des idées dans un sens ou dans un autre, à la violence des sentiments, à la déclamation, c'est bien celle-là. Elle obsède la raison de l'homme; elle tourmente son cœur, elle suscite en nous les plaintes, le doute, la révolte. Aucune autre question ne demande à être traitée avec plus de précautions, plus de calme d'imagination, plus d'études scientifiques. Tout cela manque à Rousseau. Du premier bond, il se précipite dans la passion, c'est-à-dire dans le parti pris, dans la thèse excessive et à outrance. — Pourquoi les conditions humaines sont-elles inégales? dit Rousseau. Parce que l'homme se développe et il se développe surtout dans la société. « L'inégalité, étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés et du progrès de l'esprit humain. » Ce que Rousseau oppose à la société, c'est l'état de l'homme abandonné à lui-même et sortant des mains de la nature. L'égalité n'a jamais existé que là, si cet homme a jamais existé lui-même. Aussitôt qu'il a réfléchi, tout est perdu, plus d'égalité possible, et, une fois l'égalité primitive perdue, tous les maux de la civilisation se produisent. C'est ainsi que Rousseau arrive à son fameux aphorisme : « L'état de réflexion est un état contre nature, et l'homme qui médite est un animal dépravé. » On se récrie, l'homme civilisé réclame, il ne veut pas abdiquer son droit de penser, dût-il l'acheter

plus cher encore. Rousseau insiste avec plus de force, et il pousse jusqu'à la brutalité : « Eh ! quand vous ne penseriez pas, où serait le mal ? L'imbécillité n'est pas un si grand malheur, et ce fut un être bienfaisant qui le premier suggéra à un habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants et qui leur assurent du moins *une partie de leur imbécillité et de leur bonheur originel.* » La santé et l'imbécillité, voilà l'état de nature ; un imbécile bien portant, voilà l'homme naturel : « Ses désirs ne passent pas ses besoins physiques; les seuls biens qu'il connaisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle et le repos; les seuls maux qu'ils craigne sont la douleur et la faim. » — C'est exactement le mot de Mlle Quinault, un soir que l'on discutait, à souper, chez elle, sur le plaisir et le bonheur, et que Duclos, un des convives, s'était écrié : « Eh ! messieurs, il est absurde de discuter sur une chose qui est entre les mains de tout le monde. On est heureux quand on veut et quand on peut. — Parlez pour vous, lui répondit la dame du logis, pour vous à qui il ne faut, pour être heureux, que du pain, du fromage et la première venue. »

Tel est, en trois mots, le bonheur de l'homme selon la nature. Comment l'homme a-t-il passé à un nouvel état si différent de celui par lequel il a commencé ? Quelle est la suite étonnante de ces différents hasards qui ont pu perfectionner la raison humaine en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable, et d'un terme si éloigné amener enfin l'homme et le monde au point où nous les voyons ? Le premier pas dans ce passage de l'état naturel à

l'état social a été l'établissement de la propriété. La première forme de la propriété a été l'établissement et la distinction des familles ; de là peut-être naquirent déjà bien des querelles et des combats..... L'homme sort de la promiscuité, qui est la plus radicale égalité du monde, il distingue sa famille, premier pas vers la décadence ; il a une cabane qu'il dit sienne, second pas. La cabane amène le jardin ou l'agriculture, l'agriculture amène la propriété. Les choses en cet état eussent encore pu demeurer égales, remarque mélancoliquement Rousseau, si les talents eussent été égaux. — Mais, voilà le malheur. Il y avait des forts et des faibles, des adroits et des maladroits, et, en travaillant également, l'un gagnait beaucoup, tandis que l'autre avait peine à vivre. Dès lors, la décadence est consommée ; nous sommes arrivés à la société par l'inégalité[1]. Dès lors aussi voici que naissent la richesse, et le faste, et la ruse, et tous les vices qui leur servent de cortège ; l'homme par la multitude de ses besoins est assujetti à toute la nature, et surtout à ses semblables, ce qui le rend fourbe et artificieux avec les uns, impérieux et dur avec les autres. Une jalousie secrète et la fureur de nuire, la concurrence et la rivalité, l'opposition des passions et des intérêts, voilà l'état de société qui devient ainsi cette guerre de tous contre tous, *bellum omnium contra omnes*, dont Hobbes, contrairement à Rousseau et avec bien plus de raison que lui, avait fait l'apanage de l'état de nature.

Tel est le *Discours* dans la rigueur outrée de ses raisonnements et la crudité de ses propositions ; c'est

1. Tome I, page 116.

de la passion revêtue de logique ; c'est un sentiment exalté, tyrannique, qui produit cette série d'insoutenables paradoxes. Voyons maintenant comment les idées du *Discours* se modifient graduellement, comment les aspects de la thèse changent dans la longue controverse que Rousseau soutint toute sa vie sur cet inépuisable sujet. Plaçons ces propositions paradoxales en regard des conclusions pleines de modération et de justesse relative que Rousseau va développer. L'effet une fois produit et la vanité satisfaite, c'est une période de bon sens qui succède à cette tempête dialectique où la raison de l'auteur a été emportée dans une sorte d'ivresse. Dans les notes ajoutées après coup à ce *Discours*, on lit ces paroles qui contiennent un désaveu ou une restriction telle qu'on ne sait pas ce qui reste du système : « Quoi donc ! nous dit Rousseau (ayant l'air de se fâcher contre ceux qui prendraient le *Discours* trop au sérieux), faut-il détruire les sociétés, anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours ? Conséquences à la manière de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de les tirer..... Les hommes semblables à moi, dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbes et de glands, ni se passer de lois et de chefs, tous ceux-là respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres, ils obéiront scrupuleusement aux lois et aux hommes qui en sont les auteurs et les ministres ; ils honoreront surtout les bons et sages princes qui sauront guérir ou pallier cette sorte d'abus et de maux toujours prêts à nous accabler..... »

Était-ce donc la peine d'écrire un long anathème

contre la société, pour en arriver là? Voici que l'on nous conseille de maintenir la société dont nous sommes membres, de respecter les lois, les magistrats, les ministres, les princes, c'est-à-dire de ne rien changer au train du monde, tout en tâchant de l'améliorer [1]. En vérité ! c'était un simple appel aux réformes que faisait Rousseau, quand il proposait aux hommes d'aller au désert ou, comme le disait Voltaire, « de marcher à quatre pattes. » On surprend ici en flagrant délit le procédé, ou, si l'on ne veut pas y voir de calcul, l'antithèse perpétuelle de cette imagination passionnée qui se porte aux excès et qui déclame, et de la réflexion tardive qui rétablit la pensée de l'auteur dans ses proportions et sa mesure. Seulement, tout en conseillant aux hommes l'obéissance aux lois et aux princes, Rousseau leur permet de « mépriser au fond une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on désire plus souvent qu'on ne les obtient, et de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparents. C'est là un dernier et innocent hommage que Rousseau rend aux maximes de son discours. »

Cet hommage n'est peut-être pas aussi innocent qu'il en a l'air. On ne peut se dévouer réellement à la société, à la civilisation, au progrès, que si on les aime, que si l'on suppose que l'œuvre est bonne et qu'il est noble d'y travailler. C'est un mauvais germe à jeter dans les âmes que le mépris ou la haine de la société. Mais enfin c'était une dernière concession

1. Tome I, page 128.

que Rousseau faisait à son système, tout en le déclarant impraticable. A ce point de vue, rien n'est plus curieux que les *Dialogues*, où il s'applique à justifier, à expliquer ses premiers écrits avec cette préoccupation du moi, cette exaltation du sens propre qui, bien qu'averti par la réflexion et par la controverse, ne veut pas confesser ses erreurs et s'obstine, contre l'évidence, à mettre d'accord la thèse primitive avec la raison publique : « Dans ses premiers écrits, dit-il en parlant de lui-même à la troisième personne, Rousseau s'attache à détruire ce prestige d'illusion qui nous donne une admiration stupide pour les instruments de nos misères, et à corriger cette estimation trompeuse qui nous fait honorer des talents pernicieux et mépriser des vertus utiles. Partout il nous fait voir l'espèce humaine meilleure, plus sage et plus heureuse dans sa constitution primitive... Mais la nature humaine ne rétrograde pas, et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité, quand une fois on s'en est éloigné... » Nous pouvons répondre à Rousseau : « Que vouliez-vous donc alors, et à quoi bon tout ce bruit, tout cet éclat? » Il nous dirait à son tour que l'on s'est trompé sur son but ; que son objet ne pouvait être de ramener les peuples nombreux ni les grands États à la première simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il était possible encore, le progrès de ceux dont la petitesse et la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide vers la perfection de la société et vers la détérioration de l'espèce[1]. Il n'a eu en vue que les petits États : dans l'antiquité, les républiques de la

1. *Troisième dialogue.*

Grèce, dans les temps modernes, celles de la Suisse. Au fond il n'a prétendu travailler que pour sa patrie.

Dieu le garde d'avoir voulu détruire, comme on l'accuse, les sciences, les arts, les théâtres, et replonger l'univers dans sa première barbarie ! Il a voulu simplement retarder les petits États sur la pente qui les conduit, par l'imitation des grands, à la décadence ; mais il a toujours insisté sur la *conservation des institutions existantes*, soutenant que leur destruction ne ferait qu'ôter les palliatifs en laissant les vices, et substituer le brigandage à la corruption. On l'a mal compris, ou du moins on affecte de le mal comprendre. Et, comme c'est une méthode aisée de s'excuser soi-même en accusant les autres, voilà qu'il s'en prend à la conspiration de ses ennemis, à la mauvaise foi des gens de lettres, à la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'est toujours de lui que l'on s'occupe, de ce que de grandes nations, comme la France, ont pris pour elles ce qui n'avait pour objet que les petites républiques ; et l'on s'est obstiné à dénoncer comme un promoteur de bouleversements et de troubles l'homme du monde qui porte le plus vrai respect aux lois et aux constitutions nationales et qui a le plus d'aversion pour les révolutions et pour les ligueurs de toute espèce, lesquels, ajoute-t-il, le lui rendent bien.

Tel fut l'effet des bruyants débats soulevés par les paradoxes des deux discours *Sur les sciences et les arts* et *Sur l'inégalité des conditions humaines;* tel fut le dernier résultat des épigrammes légères et charmantes de Voltaire, des arguments vifs et profonds de Bonnet de Genève, et de tant d'autres qui entrèrent en lice contre la doctrine nouvelle et l'apologie de la

vie sauvage. Mais ce qui est à noter comme un trait de mœurs, c'est que Rousseau se rectifie lui-même, sans avouer qu'il se dément, sans le croire même peut-être. Il n'en corrige pas moins ses thèses, quoi qu'il veuille et quoi qu'il dise. Le paradoxe se dégonfle à vue d'œil sous les coups d'épingle ou les coups de lance qu'il a reçus. C'est l'ordinaire et utile effet de la controverse qui force l'homme à revenir au bon sens. « Quand nous sommes en face de notre pensée seulement, nous abondons volontiers dans notre propre sens; mais, quand nous sommes en face de la pensée des autres, nous revenons au sens commun, souvent même au lieu commun, comme à notre plus sûr abri, et nous désavouons, sans nous en apercevoir, les paradoxes dont nous étions le plus fiers[1]. » C'est ainsi que Rousseau, qui semblait vouloir abolir la société, se rabat à dire que tous les progrès ne sont pas des améliorations pour l'humanité ou pour l'individu, qu'il y a de prétendus progrès qui coûtent cher, qu'il faut opposer beaucoup de vertus aux vices croissants de la civilisation, ou bien encore que les petits États sont sur la voie de la décadence quand ils veulent imiter, par leurs institutions et leurs mœurs, les grandes nations. C'est là sa dernière conclusion, et l'on peut dire que, si l'auteur n'est pas converti, la pensée première du moins a bien changé.

C'est dans les remarques de ce genre que se montre l'originalité du nouvel historien de Rousseau. Il excelle à faire voir ces perpétuelles corrections que la raison de Jean-Jacques, avertie par ses propres ré-

1. Tome I, p. 132.

flexions, apporte à ses idées les plus absolues. Souvent mêmes ces corrections ne viennent pas après coup; elles se produisent au cours de l'ouvrage. Je recommande tout particulièrement, dans ce genre d'observations qui renouvellent l'étude d'une œuvre, la distinction profonde de deux hommes et de deux auteurs qui se mêlent dans le *Contrat social*, le philosophe et le publiciste: l'un, le premier, qui définit impérieusement et en formules rigides ce que c'est que la souveraineté et ce que c'est que l'État, l'autre qui étudie les rapports entre la constitution physique d'un peuple, son territoire, ses mœurs et la forme de son gouvernement; le philosophe, tranchant, hautain, déclarant l'absolu et le nécessaire, le publiciste, sage, réservé, judicieux, effrayé lui-même du pouvoir qu'il confère à l'État ou à ceux qui se prétendent ses représentants, essayant d'apporter d'utiles restrictions à la souveraineté qu'il a créée, de la limiter, changeant complètement de formules et de ton, n'ayant plus rien de systématique et de rigoureux, ne craignant pas même d'avouer que l'on a trop disputé dans tous les temps sur la meilleure forme du gouvernement, sans « considérer que chacune est la meilleure en certains cas et la pire en d'autres », tempérant ainsi par une intelligente impartialité les conséquences auxquelles aboutit cette souveraineté absolue de l'État, érigée ailleurs en doctrine et qui est devenue le fondement de toutes les constitutions révolutionnaires et despotiques[1]. Le philosophe a l'orgueil et l'ivresse de l'idée pure; il est l'homme de l'absolu, c'est-à-dire du

1. Tome II, p. 363, 370, 408, etc.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

paradoxe; le publiciste en a le regret, presque le repentir, il est l'homme de l'expérience et l'interprète du possible; or, en matière politique, la vérité, c'est le possible, et c'est l'expérience, c'est-à-dire la raison pratique, qui est chargée de l'interpréter et de la traduire dans les grands faits sociaux, c'est-à-dire dans les institutions et les lois.

Expérimentons encore dans un exemple, en dehors des paradoxes politiques, la justesse de cette vue critique, appliquée à l'examen des œuvres de Rousseau. Prenons *la Nouvelle Héloïse*. La première partie du roman s'inspire visiblement de cette idée, que l'amour conduit à la vertu et même qu'il en tient lieu ; la seconde s'inspire de cette idée, que la sagesse humaine suffit pour soutenir la vertu dans les plus rudes et les plus délicates épreuves [1]. Voilà bien évidemment les deux thèses qui ont été le point de départ du roman. « Où sont-ils, s'écrie Saint-Preux, ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fièvre des sens, pour un désir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur... Ah! Julie, qu'aurais-je été sans toi? La froide raison m'eût éclairé peut-être. Tiède admirateur du bien, je l'aurais du moins aimé dans autrui. Je ferai plus, je saurai le pratiquer avec zèle; et pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus : Oh! quels hommes nous serions tous, si le monde était plein de Julies et de cœurs qui les sussent aimer! » Voilà le langage de Saint-Preux; Julie ne

1. Tome I, p. 199 et sq.

parle pas autrement. Le critique a beau jeu dans cette exaltation et cette interversion de sentiments. Saint-Preux est tout près de se prendre pour un héros ou pour un saint, uniquement parce qu'il est amoureux. C'est être vertueux à bon marché. Les deux amants se tiennent pour bons parce qu'ils sont tendres. Les emportements de la passion passent, à leurs yeux, pour des qualités exquises et rares; les aveux les plus vifs et les épanchements irréfléchis de l'amour deviennent les signes d'une belle âme et sont regardés comme de bonnes actions. Où les mène pourtant cette sensibilité romanesque qui se transforme si facilement en héroïsme, bien que les combats ne durent pas longtemps et que la résistance de Julie soit singulièrement abrégée? C'est Julie elle-même qui nous le dira dans sa dernière lettre : « Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. » Voilà la vue claire des choses, quand l'ivresse de la passion est tombée. Julie avoue qu'elle s'est mal conduite, tout comme l'avouerait une petite bourgeoise qui ne se serait pas guindée à la hauteur de cette vertu imaginaire et de cette grandeur factice, si voisine de la chute.

Ainsi Rousseau lui-même restreint la première thèse de son roman, ou plutôt il la répudie et la condamne, sans avoir l'air de s'en apercevoir. La seconde thèse de *la Nouvelle Héloïse* est celle-ci : la sagesse humaine, la morale sans Dieu, peut-elle suffire à corriger les passions de l'homme et à donner la vertu?

On nous montre, textes en mains, que Rousseau soutient cette doctrine par ses réflexions, en même

temps qu'il la combat par l'expérience et même par les sentiments de son héroïne. C'est cette expérience qui fait l'intérêt de la seconde partie du roman, que Rousseau laisse au compte des évènements de son histoire plutôt qu'il ne la proclame hardiment, et qui doit même faire vivre le roman tout entier. Qu'arrive-t-il, en effet, dans la conclusion de *la Nouvelle Héloïse*, où il faut évidemment chercher sinon l'inspiration de l'auteur, du moins sa dernière pensée et son dernier mot, après que les évènements se sont déroulés comme d'eux-mêmes sous sa plume, l'auteur ne paraissant plus les diriger selon son plan primitif et se laissant conduire par eux plutôt qu'il ne les conduit? M. de Volmar représente à merveille cette sagesse tout humaine qui se prive de tout autre secours que l'idée pure du devoir. C'est Julie qui va nous dire combien cet appui lui a paru précaire et faible devant l'assaut de ses souvenirs et de sa passion. M. de Volmar a beau la rassurer en lui disant sans cesse : « Fiez-vous à votre âme qui est grande et forte, fiez-vous à votre goût de l'honnêteté et de la vertu ; n'ayez pas de doutes injurieux sur vous-même. » Julie se sent bien faible, et dès la première occasion elle est emportée par l'orage de son cœur. En vain M. de Volmar s'est rassuré lui-même, en pensant que Saint-Preux n'aime Julie que dans le passé ; en vain il veut montrer aux deux anciens amants qu'ils sont plus forts qu'ils ne l'imaginent, il les éprouve en les laissant seuls quelques jours. Comme tous ces raisonnements subtils s'écroulent vite sous le souffle de la tempête qui agite le lac de Genève et jette les deux amants sur le rocher fatal de la Meillerie !

On dirait vraiment que Rousseau prend à tâche de démentir lui-même la thèse apparente qu'il a soutenue et de montrer enfin le vrai sens moral du roman, en dépit des raisonnements des personnages, en dépit de ceux de l'auteur. Écoutons la dernière et sublime confession de Julie : « Mon ami! c'est l'orgueil qui m'a élevée et c'est l'orgueil qui m'a humiliée. Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avaient donc *des ressources que je n'avais pas*... Je ne connaissais que ma force; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, et toutefois j'ai succombé : comment donc font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui. »

Ainsi tombe à la fin cette apothéose de la sensibilité, de la passion prise comme principe et règle de la vertu. La défiance de la passion est la dernière leçon de ce roman entrepris pour la glorifier. Ainsi Rousseau suivi, étudié de près et dans la continuité de son œuvre, devient pour lui-même un censeur sévère, un juge inexorable; c'est chez lui qu'on peut trouver les plus utiles amendements à ses thèses absolues, les plus sages restrictions à ses paradoxes. Il n'y a presque pas d'idée fausse qu'il ait produite dans le monde sans la retirer plus tard, sans la désavouer indirectement, sans lui ôter au moins son aspect le plus choquant et le plus dangereux.

Il restera établi, plus clairement qu'il ne l'avait été jusqu'ici, qu'il y a deux hommes bien distincts dans Rousseau, l'auteur dominé par son émotion et sa passion et qui se jette furieusement dans le paradoxe, puis le critique qui, averti par lui-même ou par l'opi-

nion, revient en arrière, corrige sa pensée, l'amende jusqu'à la rendre supportable, souvent même juste.

C'est qu'il y a deux espèces de paradoxes bien différents : les uns qui viennent de l'intelligence, et ceux-là sont incurables ; les autres qui proviennent d'une sensibilité exagérée. Les uns sont la marque des esprits faux et je n'y connais pas de remèdes ; les autres ne sont que le contre-coup des émotions trop fortes, qui dominent passagèrement et troublent la raison ; ceux-là peuvent se corriger d'eux-mêmes, quand le calme revient et que l'esprit est plus libre. C'est à ce genre et à cette race de paradoxes qu'appartiennent ceux de Rousseau. Au fond de chacun d'eux vous êtes sûr de trouver toujours une impulsion violente, une passion, un sentiment excessif et fantasque, presque toujours cette préoccupation maladive du *moi* qui était la folie de Jean-Jacques. Laissez-le faire, de sang-froid il se reprendra et se corrigera ; l'amour-propre exagéré qui le possède arrêtera peut-être le désaveu formel sous sa plume ou sur ses lèvres, il n'empêchera pas le démenti réel ou du moins l'atténuation raisonnable. Chez lui, le jugement est naturellement droit, l'intelligence saine, la raison haute, la logique aussi forte que l'éloquence qu'elle anime et qu'elle soutient ; mais la sensibilité le trouble, l'obsède de ses fantômes, de ses chimères, de ses mensonges. Pour tout dire en un mot, c'était un grand esprit avec l'imagination et le cœur malades ; c'est la contrariété et la lutte de ces deux éléments qui expliquent les misères avec la grandeur de son génie, et ce qu'il y aura toujours de contestable ou d'obscur dans son œuvre et dans sa gloire.

CHAPITRE IV

UN ÉPISODE DE LA VIE DE VOLTAIRE. — SA POLÉMIQUE AVEC ROUSSEAU.

I

C'est vers 1756 que le premier malentendu grave éclata entre Voltaire et Rousseau. Jusque-là une sorte de neutralité avait régné entre eux, non sans une certaine déférence d'un côté et même avec une certaine sympathie de l'autre. Voltaire, dès le commencement, avait éprouvé quelque attrait pour cet esprit inquiet, excessif, mais où il sentait la puissance et la flamme. « On m'a fort alarmé sur la santé de M. Rousseau, écrivait-il à d'Alembert, le 9 décembre 1755; je voudrais bien en savoir des nouvelles. » Rousseau, de son côté, tant qu'il avait été obscur, tant qu'il avait ignoré son génie et sa force, reconnaissait de bonne grâce la royauté intellectuelle de Voltaire. Il avait assisté les « larmes aux yeux, la poitrine haletante, presque suffoquant », à la tragédie d'*Alzire*. Mais, à mesure que sa

1. *Voltaire et Jean-Jacques Rousseau*, par Desnoiresterres.

réputation monte, que ses fameux *Discours* répandent son nom avec ses paradoxes dans le public, qu'il sent venir à lui l'influence et mille échos répondre à sa voix, il se mesure en pensée avec Voltaire de qui tout le sépare, les idées et le genre de talent, la naissance et le rang social; il s'étonne que ce soit ce rival (rival encore imaginaire) qui prenne sa place dans sa propre patrie. Une pointe de jalousie, presque indéfinissable d'abord, stimule cette susceptibilité maladive. Ce qu'il ne pardonnera pas à Voltaire, c'est l'accueil que le familier des rois a trouvé auprès de ses compatriotes républicains. On dirait qu'il a charge d'âmes; il se donne je ne sais quelle mission de veiller sur les mœurs et les vertus de ses concitoyens. Il s'irrite de voir cet étranger, ce bel esprit, ce courtisan sceptique s'établir sur les bords du lac Léman, régner dans cette ville de Genève où il a lui-même si peu d'amis, où son talent, applaudi ailleurs, et qui devrait être là un sujet d'orgueil national, ne domine pas encore les hostilités persistantes, les préjugés de naissance, les fâcheux souvenirs. Cette diversité d'accueil et de bienvenue l'exaspère. Il saisira toutes les occasions d'en faire sentir le scandale à l'Europe qui regarde, à Paris qui juge, à sa propre patrie ingrate qui préfère être corrompue par ce brillant Voltaire plutôt que d'être éclairée et guidée par un austère moraliste, son fils méconnu. C'est dans ce sentiment de jalousie inquiète qu'il faut chercher la première et la plus simple explication des dissensions qui vont éclater.

Une partie du clergé calviniste de Genève avait deviné ces dispositions, ou mieux, les avait connues

par quelques-unes de ces confidences que l'orgueil de Rousseau semait à tous les vents. On résolut d'en profiter à la première occasion. C'était une bonne fortune d'avoir sous la main un adversaire de cette force à lancer contre le hardi railleur, dont la propagande effrayait plus d'une conscience parmi les protestants zélés. Cette occasion s'offrit avec le poème sur le *Désastre de Lisbonne*. Le pasteur Roustan envoie le poème à Rousseau, aussitôt qu'il a paru, et l'encourage à entrer en lice contre la thèse du poète qui se mêle de métaphysique et semble prendre parti contre la Providence. Rousseau saisit sa plume de combat et adresse à Voltaire une lettre remarquable, où les objections se produisent avec une éloquence pressée et nerveuse, qui ne manqua pas de mettre Voltaire dans un assez grand embarras. C'était le premier acte de Rousseau dans ce rôle de redresseur de torts métaphysiques, de moraliste incorruptible et de justicier religieux, qu'il va prendre jusqu'à la fin vis-à-vis de Voltaire et qui lui attirera de si rudes représailles. Pour le moment Voltaire décline le combat en mettant en avant des raisons de santé, qui ne manquaient jamais à l'habile athlète, quand l'heure de la lutte ne lui semblait pas venue, ou que l'occasion lui paraissait mal choisie. Rien d'ailleurs, en cette première passe d'armes offerte par l'un, déclinée par l'autre, rien d'irréparable. La lettre de Rousseau était tenue pour secrète, et malgré la dissidence des doctrines et la vivacité des objections qu'elle contenait, les termes en étaient des plus convenables et même respectueux. Malgré cela, il y avait quelque chose d'irrévocablement changé dans les relations entre les deux écri-

vains. On n'en était plus à la sympathie des premiers jours. On en était à la période diplomatique, à l'échange des notes cérémonieuses, où la courtoisie presque affectueuse des termes cache mal une mésintelligence qui s'aggrave, une haine qui se prépare, la guerre enfin, qui n'attend plus qu'un signal et ne dépend plus que d'un hasard.

Ces sortes de hasards ne manquent jamais, quand on les désire. Une nouvelle occasion s'offrit bientôt pour Rousseau d'engager le fer avec le solitaire des Délices; mais cette fois encore il ne combattit qu'en mesurant ses coups et sans rompre à fond. Ce fut dans la fameuse lettre sur l'article *Genève*, où il prend à partie Voltaire, pour l'entreprise qu'il tente de faire goûter le théâtre dans la patrie de Rousseau. Il a soin d'ajouter, il est vrai, que, si quelque exception pouvait être faite au système d'exclusion qu'il recommande, ce serait en faveur de tragédies telles que *Mahomet* et la *Mort de César*. Aussi le poète, si choqué qu'il puisse être de ce rigorisme déclamatoire et de cette affectation d'austérité, n'éclate pas en public ; mais il offre à sa colère comprimée et à son bon goût offensé de larges compensations, quand il cause à cœur ouvert avec ses amis. Il écrit à d'Alembert : « Vous avez daigné accabler ce fou de Jean-Jacques par des raisons, et moi je fais comme celui qui, pour toute réponse à des arguments contre le mouvement, se mit à marcher. Jean-Jacques démontre qu'un théâtre ne peut convenir à Genève, et moi j'en bâtis[1]. » Il reviendra souvent sur cette sotte affaire et l'on sent que la

1. 15 octobre 1760.

blessure est encore au vif. Il écrira à Hume, six ans après : « Cette lettre, de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave opéra et une comédie, n'était pas cependant datée des Petites-Maisons. Je n'y fis point de réponse, comme vous le croyez bien, et je priai M. Tronchin, le médecin, de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. » Et la note gaie reprenant le dessus, il ajoute : « M. Tronchin me répondit que, puisqu'il ne pouvait pas me guérir de la manie de faire encore des pièces de théâtre à mon âge, il désespérait de guérir Jean-Jacques. Nous restâmes l'un et l'autre fort malades, chacun de notre côté. »

Mais à peine cet incident de l'article *Genève* est-il clos, pacifiquement en apparence, qu'un autre bien plus grave par ses conséquences, et cette fois irréparable, s'émeut entre les deux auteurs, désormais en défiance et sur leurs gardes. Ce fut comme un contre-coup inattendu de la lettre de Rousseau sur le poème du *Désastre de Lisbonne*. Cette lettre n'avait pas été écrite pour être imprimée; mais Rousseau n'aurait pas été fâché de la donner au public, et Voltaire, à qui l'autorisation fut demandée, l'avait formellement refusée. Tout à coup, on apprend qu'elle vient de paraître dans le journal du Prussien Formey, « *un effronté pillard* ». Grand émoi de Voltaire. Rousseau sent la convenance et même la nécessité d'une justification. Il écrit une seconde lettre pour se défendre de ce qui serait un mauvais procédé. Il a, il est vrai, communiqué sa lettre à trois personnes, auxquelles les droits de l'amitié ne lui avaient point permis d'en refuser communication. L'infidélité ne

pouvait provenir que de l'une d'elles ou de M. de Voltaire lui-même, ce qui n'était guère vraisemblable.

Au fond, rien de plus simple que le fait de cette publication, et de pareils traits n'étaient pour surprendre personne au dix-huitième siècle, Voltaire moins que personne. C'est le siècle par excellence des indiscrétions et de la publicité à outrance. Il y a, parmi les innombrables correspondants des petites cours allemandes, et dans tous les centres de la librairie interlope, fixés sur les frontières de France, en Suisse et jusqu'en Hollande, des milliers d'échos tout préparés pour recueillir et grossir chaque rumeur qui s'élève, le vrai et le faux, l'évènement d'hier, celui du jour, surtout celui de demain ; c'est par centaines que l'on compterait les presses clandestines qui vivent de larcins faits à l'intimité des grands écrivains. Les copies complètes ou non, plus ou moins fidèles, de tout ce qui s'écrit ou se dit, passent de mains en mains, s'altèrent plus ou moins, comme la monnaie dont une circulation excessive use le métal et ternit l'effigie. Voltaire surtout, qui avait tant et si souvent profité de ces industries secrètes et de la librairie aux aguets des feuilles volantes, Voltaire, s'il n'avait été personnellement en cause, s'il n'eût été heureux de prendre Rousseau en faute, n'aurait pas dû s'étonner d'une aventure pareille. La réponse de Rousseau eût été bien aisée sur ce point. Il aurait pu plaisanter; il aime mieux s'indigner; au lieu d'être fin, il est éloquent; au lieu de rire, il récrimine; il va tout perdre, pour n'avoir pu résister à la tentation d'une belle tirade. On la connaît :

« Je ne vous aime point, Monsieur; vous m'avez

fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi, votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu ; vous avez aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux : c'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable ; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté, pour tout honneur, dans une voirie, tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin, puisque vous l'avez voulu ; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur était pénétré pour vous, il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie, et l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talents, ce n'est pas ma faute. Je ne manquerai jamais au respect qui leur est dû, ni aux procédés que ce respect exige. Adieu, Monsieur.[1] »

Cette fois, le coup avait porté. Ce qu'il y a de piquant, c'est que Rousseau en fut surpris. Dans ses *Confessions*, il s'étonne que Voltaire ne lui ait pas répondu, et il ajoute que, « pour mettre sa brutalité plus à l'aise, il fit semblant d'être irrité jusqu'à la fureur ». Plaisante réflexion ! Comme si Rousseau avait écrit cette lettre pour plaire à Voltaire ! Quoi qu'il en soit, Rousseau avait laissé éclater au grand jour le secret qui déchirait son cœur, cette jalousie inguérissable contre Voltaire, l'universel charmeur,

1. 17 juin 1760.

contre Voltaire qui tenait sous son empire même les rigoristes et les zélés, et qui par sa présence condamnait à une sorte d'exil le plus éloquent des fils de Genève. Voilà la plaie sanglante que l'on montre enfin : « C'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable ; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants et jeté dans une voirie, tandis que tous les honneurs vous accompagneront dans *mon pays*. » Mon pays ! voilà le cri de la passion jalouse. Au pasteur Vernes qui le rappelait dans sa ville natale : « Que deviendrais-je, écrit-il, au milieu de vous, à présent que vous avez un maître en plaisanteries qui vous instruit si bien ! Vous me trouveriez fort ridicule, et moi je vous trouverais fort jolis : nous aurions grand peine à nous accorder ensemble[1]. » A Moultou qui avait osé prononcer dans une de ses lettres le nom abhorré il répond par ces mots empreints d'une sorte de délire : « Vous me parlez de ce Voltaire? Pourquoi le nom de ce baladin souille-t-il vos lettres? Le malheureux a perdu ma patrie ; je le haïrais davantage, si je le méprisais moins. Je ne vois dans ses grands talents qu'un opprobre de plus, qui le déshonore par l'indigne usage qu'il en fait. O Genevois ! il vous paie bien de l'asile que vous lui avez donné, il ne savait plus où aller faire du mal, vous serez ses dernières victimes.[2] »

C'est de la frénésie. Rousseau ne peut souffrir que Voltaire règne dans sa patrie. Qu'à cette raison principale se soient ajoutées plusieurs autres raisons inci-

1. 14 juin 1759.
2. 29 janvier 1760.

dentes ou accessoires qui aggravèrent les rancunes de Rousseau au point de lui ôter tout bon sens et tout sang-froid, cela est très vraisemblable. Quelques sarcasmes terribles de Voltaire, causant avec des Genevois, quelque mordante plaisanterie contre leur compatriote, improvisée en un jour de verve, répétée en riant par des convives de bonne humeur, en voilà assez pour soulever dans cette âme des transports de fureur. Jusque-là Rousseau est, publiquement au moins, dans son tort. Il a donné le premier, avec un éclat inutile, le signal de la rupture. Voltaire a raison de parler de lui comme d'un malade : « J'ai reçu une grande lettre de Jean-Jacques Rousseau, écrit-il à Thiériot; il est devenu tout à fait fou, c'est dommage[1]. » Puis, quand apparaît *la Nouvelle Héloïse* au milieu d'un engouement et d'une ivresse invraisemblables, surtout dans la haute société et parmi les femmes, Voltaire, que tout ce bruit devait singulièrement agacer et qui d'ailleurs n'avait aucun goût pour la littérature mélancolique, se contente d'écrire d'abord : « Point de roman de Jean-Jacques, s'il vous plaît; je l'ai lu pour mon malheur, et c'eût été pour le sien, si j'avais le temps de dire ce que je pense de cet impertinent ouvrage. Mais un cultivateur, un maçon, et le précepteur de Mlle Corneille, et le vengeur d'une famille accablée par les prêtres, n'a pas le temps de parler de romans[2]. » Voltaire est dans son droit de parler ainsi. Il ne devait plus de bienveillance à Rousseau, il ne lui devait que la justice. Or, en matière littéraire, la justice n'a rien d'absolu. Elle dépend beaucoup du

1. 23 juin 1760.
2. 21 janvier 1761.

goût de chacun, et le goût de Voltaire n'était pas pour ce genre d'ouvrages et d'esprits qui lui semblaient chimériques et tourmentés. Mais là où Voltaire dépasse son droit et viole l'équité, c'est dans les évènements qui suivent cette fière déclaration et dans sa manière de se venger de la folie de Jean-Jacques. M. Desnoirsterres se montre ici singulièrement indulgent, et, bien que s'appuyant sur les pièces et les documents qu'il met sous nos yeux, notre jugement sera autrement sévère que le sien.

A l'heure même où le *vengeur des Calas* déclarait à Thiériot « qu'il n'a pas le temps de parler de romans » et lui donnait charge de le dire à Paris, Voltaire de sa plume la moins sérieuse écrivait quatre *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* ou *Aloïsia*. La première paraissait sous la signature méprisée du marquis de Ximénès, qui avait obtenu peut-être à ce prix son pardon de Voltaire qu'il avait gravement offensé quelques années auparavant et même un peu volé. Pour ses amis intimes, Voltaire sait bien qu'ils ne s'y tromperont pas : l'essentiel, c'est que le public idolâtre de Rousseau et Rousseau lui-même ne sachent pas d'où vient le coup et qu'on puisse, à l'occasion, le désavouer. « Tenez, écrivait-il à d'Argental, voilà encore des *Lettres* sur le roman de Jean-Jacques ; mandez-moi qui les a faites, ô mes anges ! qui avez le nez fin[1]. » Et en même temps, avec une candeur effrontée, il écrivait pour la galerie :« Je n'ai point fait de réponse à sa lettre ; M. de Ximénès a répondu pour moi et a écrasé son misérable roman. Si Rousseau avait

1. 16 février 1761.

été un homme raisonnable à qui on ne pût reprocher qu'un mauvais livre, il n'aurait pas été traité ainsi [1]. »

Toutes les armes lui étaient bonnes, pourvu qu'on ne reconnût pas sa main. On colportait alors autour du lac de Genève une complainte en cinquante-sept couplets sur les amours de Saint-Preux et de Julie. Elle avait été chantée d'abord à Ferney par Voltaire lui-même, à qui une tradition authentique attribue tout dans cette œuvre assez plate, paroles et musique. Assurément le cas n'est pas pendable et nous ne blâmons pas Voltaire plus qu'il ne faut d'avoir chansonné Julie non plus que de s'être si souvent moqué dans sa Correspondance « des baisers âcres de la nouvelle Héloïse, de son faux germe et de son doux ami ». Ce qui est intolérable, c'est l'attaque sous le masque, les lettres signées par Ximénès. Et plusieurs fois la même tactique recommencera contre Jean-Jacques que l'on plaint, à qui l'on pardonne même dans les lettres publiques, à qui l'on offre un asile et que l'on bafoue sous un faux nom. Ici, par comparaison, Rousseau se relève. Ses coups sont d'un insensé peut-être, mais ils sont droits, ils frappent haut et en face. En peut-on dire autant de son trop habile adversaire? — On répondra que c'étaient les mœurs littéraires du temps. Qui les a créées, ces mœurs, sinon Voltaire? Qui pouvait les corriger, sinon lui? Qui les a autorisées par un illustre et déplorable exemple? En élevant le pamphlet anonyme ou pseudonyme jusqu'à la plus haute personnalité du siècle, Voltaire a fait une triste école. C'est par là surtout qu'il a laissé après lui d'innom-

1. 19 mars 1761.

brables disciples. Il est plus aisé d'imiter cette tactique, d'attaquer des réputations dans l'ombre, d'écrire des pages cyniques que l'on désavouera impunément, de tenir un rôle officiel et public avec dignité et un autre rôle clandestin consacré à la satisfaction de ses rancunes, que d'écrire une belle tragédie ou un éloquent plaidoyer sur la tolérance. Ces procédés, quoi qu'on en dise, étaient déplorables au dix-huitième siècle, tout comme ils le seraient aujourd'hui. On ne peut prendre son parti de voir changer la plume qui écrivit *Mérope* ou le *Siècle de Louis XIV* contre la batte d'un arlequin masqué ou le poignard d'un Scaramouche. Et si l'on nous trouvait trop sévères, nous nous excuserions en empruntant ces belles paroles à Voltaire lui-même : « Il est vrai que malgré mon âge et mes maladies je suis très gai, quand il ne s'agit que de sottises de littérature ou de prose ampoulée, mais on doit être très sérieux sur les procédés, sur l'honneur et sur les devoirs de la vie [1]. »

II

La plus triste querelle qui éclata entre Rousseau et Voltaire fut à l'occasion de la sentence portée contre l'*Émile* et le *Contrat social*, et des troubles qui s'en-

1. A M. de Pezay, 5 janvier 1767. — Plaçons en contraste avec ces nobles sentiments ce fragment d'une lettre à Helvétius : « Il ne faut jamais rien donner sous son nom. Je n'ai jamais fait *la Pucelle*. Maître Joly de Fleury aura beau faire un réquisitoire, je lui dirai qu'il est un calomniateur, que c'est lui qui a fait *la Pucelle* qu'il veut mettre sur mon compte. » (Lettre du 13 août 1764.)

suivirent dans la petite république de 1764 à 1766 environ. On sait qu'il y eut alors une véritable persécution organisée par le parlement de Paris et continuée par le Conseil de Genève. Décrété de prise de corps à Paris, réfugié à Motiers-Travers dans la principauté de Neuchâtel, Rousseau y vécut en se cachant avec ostentation sous le costume d'un Arménien. Tant et de si dures épreuves avaient ébranlé cette faible tête qui contenait avec peine un si puissant esprit. La sentence de Genève surtout l'exaspéra, et dans son exaltation il crut reconnaître encore à la rudesse du coup la main implacable de Voltaire. Il se trompait pourtant. Il n'avait fallu que la première nouvelle de la persécution pour faire oublier à Voltaire tous ses griefs, et pour exalter sa sensibilité prompte à embrasser la cause des victimes. Un témoin digne de foi, M. de Végobre, déjeunait à Ferney lorsqu'on apporta les papiers publics de Paris qui racontaient et l'arrêt du parlement et le décret de prise de corps, et la fuite de Jean-Jacques. « Voltaire n'y tint plus, il se mit à fondre en larmes, et de ce ton de voix moitié solennel, moitié sépulcral, qui lui était propre, il s'écria à diverses reprises : Qu'il vienne! qu'il vienne! Je le recevrai à bras ouverts : il sera ici plus maître que moi, je le traiterai comme mon propre fils ! » Le prince de Ligne, qui était de ce déjeuner, raconte la même scène en l'arrangeant un peu. Wagnière, de son côté, assure que son maître fit transcrire jusqu'à sept copies de la lettre qu'il adressait au fugitif, et qui partirent dans diverses directions, à cause de l'incertitude où l'on était de son asile. Il est donc bien établi que la persécution du parlement rendait Rous-

seau inviolable et sacré à Voltaire, qui écrivait quelque temps après, avec l'accent de la sincérité, à M. Lullin, secrétaire d'État de Genève : « Je ne suis point ami de M. Rousseau, je dis hautement ce que je pense sur le bien et sur le mal de ses ouvrages ; mais, si j'avais fait le plus petit tort à sa personne, si j'avais servi à opprimer un homme de lettres, je me croirais trop coupable[1]. » Encore une fois, il est impossible d'admettre la fable d'après laquelle Voltaire aurait été l'instigateur des sévérités du Conseil de Genève, et Voltaire calomnié a cette fois raison de s'écrier : « Rousseau est un grand fou et un bien méchant fou, d'avoir voulu faire accroire que j'avais assez de crédit pour le persécuter, et que j'avais abusé de ce prétendu crédit. Il s'est imaginé, ajoute-t-il, que je devais lui faire du mal, parce qu'il avait voulu m'en faire, et peut-être parce qu'il lui était revenu que je trouvais son *Héloïse* pitoyable, son *Contrat social* très insocial, et que je n'estimais que son *Vicaire savoyard* dans son *Émile :* il n'en faut pas davantage dans un auteur pour être attaqué d'un violent accès de rage[2]. »

Ici encore, il faut bien en convenir, Rousseau eut le premier tort, vraiment bien grave, d'une agression étourdie et violente. Il en eut un second, bien plus grave et cette fois inexpiable, dans la cinquième des *Lettres écrites de la Montagne*, où, poursuivant sa fatale erreur sur la délation de Voltaire, il se fait délateur à son tour. Déplorable querelle, en vérité, et dont rien ne pourrait nous consoler, si ce n'est la perfection de ce morceau célèbre et la grâce de l'ironie qui

1. 5 juillet 1766.
2. 24 janvier 1766.

l'anime, plus légère qu'elle n'est d'ordinaire sous la plume de Jean-Jacques, vraiment comparable cette fois à celle de Voltaire que l'on fait parler et que l'on croit entendre. « Ces messieurs du grand Conseil voient si souvent M. de Voltaire; comment ne leur a-t-il pas inspiré cet esprit de tolérance qu'il prêche sans cesse, et dont il a quelquefois besoin ! S'ils l'eussent un peu consulté dans cette affaire, il me paraît qu'il eût pu leur parler à peu près ainsi : « Messieurs, ce ne sont point les raisonneurs qui font du mal, ce sont les cafards. La philosophie peut aller son train sans risque, le peuple ne l'entend pas ou la laisse dire, et lui rend tout le dédain qu'elle a pour lui. Raisonner est de toutes les folies des hommes celle qui nuit le moins au genre humain... Je ne raisonne pas, moi, cela est vrai, mais d'autres raisonnent : quel mal en arrive-t-il ?... Moi-même, enfin, si je ne raisonne pas, je fais mieux, je fais raisonner mes lecteurs. Voyez mon chapitre des Juifs; voyez le même chapitre plus développé dans le *Sermon des Cinquante;* il y a là du raisonnement, ou l'équivalent, je pense. Vous conviendrez aussi qu'il y a peu de *détour*, et quelque chose de plus que des *traits épars et indiscrets*. Nous avons arrangé que mon crédit à la cour et ma toute-puissance prétendue vous serviraient de prétexte pour laisser courir en paix les jeux badins de mes vieux ans : cela est bon; mais ne brûlez pas pour cela des écrits plus graves, car alors cela serait trop choquant. J'ai tant prêché la tolérance ! Il ne faut pas toujours l'exiger des autres, et n'en jamais user avec eux. Ce pauvre homme croit en Dieu, passons-lui cela, il ne fera pas secte : il est ennuyeux, tous les raisonneurs

le sont. Nous ne mettrons pas celui-ci de nos soupers ; du reste que nous importe? Si l'on brûlait tous les livres ennuyeux, il faudrait faire un bûcher du pays. Croyez-moi, laissons raisonner ceux qui nous laissent plaisanter, ne brûlons ni gens ni livres, et restons en paix, c'est mon avis. » Voilà, selon moi, ce qu'eût pu dire d'un meilleur ton M. de Voltaire ; et ce n'eût pas été là, ce me semble, le plus mauvais conseil qu'il aurait donné. »

Chaque mot porte dans cette page, mais ce qui était terrible, c'était l'allusion directe au *Sermon des Cinquante*, tant de fois désavoué par Voltaire, à ce *Sermon* qui était bien réellement de lui, mais dont il avait dit si énergiquement que c'était « le libelle le plus violent qu'on ait jamais fait contre la religion chrétienne. » Apparemment Rousseau persécuté, en appelant sur ces dangereux ouvrages l'attention du Conseil, savait ce qu'il faisait et à quel péril il exposait leur prudent auteur. Quelques semaines après cette lettre, ordre était donné par les syndics de saisir tout ce qui paraîtrait de condamnable sur le territoire de la petite république. L'éveil était donné, et il n'est pas douteux qu'il le fût par la lettre de Rousseau. Au premier rang des ouvrages poursuivis figurait le *Portatif*, comme on l'appelait familièrement, le *Dictionnaire philosophique portatif*. « Après tout, écrivait Voltaire, niant comme d'habitude qu'il en fût l'auteur, j'ai répondu au syndic que lui et ses confrères étaient bien les maîtres de brûler tel livre qu'ils voudraient, pourvu qu'ils ne brûlassent pas ma personne, et que je ne prenais nul intérêt au *Portatif*[1]. »

1. 25 décembre 1764.

Nous n'entrerons pas dans la lutte diplomatique que Voltaire engagea et soutint à ce propos avec le Consistoire de Genève, donnant aux magistrats de fausses pistes, déconcertant les petites persécutions de la police locale par des indications et des adresses illusoires, s'ingéniant à mille tours divers de complicité avec les libraires, pour introduire ses brochures proscrites, jusqu'à placer en tête de chacune d'elles trois ou quatre pages de réflexions pieuses d'une parfaite édification. Tout cela n'est pas de notre sujet. Revenons à Rousseau ; il va avoir son tour. Voltaire n'est pas homme à oublier la page qui lui est dédiée dans la cinquième *Lettre de la Montagne*, ni à pardonner l'intention qui l'a dictée. Il prépare ses armes et sa haine dans les réflexions qui émaillent la Correspondance. « Ce petit magot de Rousseau a écrit un gros livre contre le gouvernement, et son livre enchante la moitié de la ville... Malheureusement, il m'a fourré là très mal à propos. Il dit au Conseil que j'ai fait le *Sermon des Cinquante*. Ah ! Jean-Jacques, cela n'est pas d'un philosophe : il est infâme d'être délateur, il est abominable de dénoncer son confrère et de calomnier ainsi injustement. » Et voulant entraîner le médecin Tronchin dans sa querelle : « Je sais, lui écrivait-il, que le bâtard du chien de Diogène n'a pas dit des choses agréables de vous et de moi à madame de Luxembourg. Esculape était peint avec un serpent à ses pieds. C'était apparemment quelque Jean-Jacques qui voulait lui mordre le talon. Il faut avouer que ce malheureux est un monstre. »

Or, pour châtier le *monstre*, qu'imagine Voltaire ?

On ne le croirait jamais, si les faits et les écrits n'étaient là. Cette querelle atroce était venue de ce que Rousseau l'avait accusé à tort d'ameuter sous main les passions du Consistoire en se parant d'un faux zèle pour la religion et les ministres. Que fait Voltaire pour se venger de cette odieuse imputation ? Précisément ce qu'on lui reproche à tort d'avoir fait. Par une singulière pasquinade, il prend le ton et le rôle d'un pasteur indigné et, se portant le vengeur de Jésus-Christ, de l'orthodoxie menacée et de ses ministres, il écrit ces incroyables pages qui paraissent sous ce titre : *le Sentiment des Citoyens :* « Est-il permis, s'écrie cet incomparable comédien, à un homme né dans notre ville, d'offenser à ce point nos pasteurs, dont la plupart sont nos parents et nos amis, et qui sont quelquefois nos consolateurs ? Considérons qui les traite ainsi : est-ce un savant qui dispute contre un savant ? Non, c'est l'auteur d'un opéra et de deux comédies sifflées. Est-ce un homme de bien qui, trompé par un faux zèle, fait des reproches indiscrets à des hommes vertueux ? Nous avouons avec douleur et en rougissant que c'est un homme qui porte encore les marques funestes de ses débauches, et qui, déguisé en saltimbanque, traîne avec lui de village en village, de montagne en montagne, la malheureuse dont il fit mourir la mère et dont il a exposé les enfants à la porte d'un hôpital... Et c'est cet homme qui traite de tyrans les magistrats de *notre république*, qui ose dire que dans le Conseil on a toujours vu peu de lumières et encore moins de courage, qui excite le grand Conseil contre le petit, les pasteurs contre ces deux corps et enfin tous contre tous ! Veut-il renverser notre Consti-

tution en la défigurant, comme il veut renverser le christianisme, dont il ose faire profession ? ... Il faut lui apprendre que, si l'on châtie légèrement un romancier impie, *on punit capitalement un vil séditieux.* » Cette fois un coup d'une telle impudence déconcerte Jean-Jacques, qui épuise la liste du clergé de Genève pour y chercher le diffamateur, sans qu'il lui vienne à l'esprit de jeter les regards sur Ferney où l'on rit sous cape d'un tour si bien joué, en affectant tout haut une sorte d'horreur « pour cet infâme petit libelle ».

Nous nous arrêterons sur ce trait caractéristique d'un homme et d'un siècle. A l'honneur de notre époque, si de tels exemples pouvaient être cités parmi nous (et il y en a), ce serait dans les rangs infimes des lettres, là où le pamphlet est une industrie et où l'on rencontre de pauvres hères qui vivent en assassinant des réputations. Dans les hautes régions de l'esprit et de la société française, j'aime à croire que rien de semblable ne serait possible, et, si complaisante que soit sur certains points l'opinion publique, je pense qu'elle ferait bonne justice de ces jeux du stylet littéraire. Nous avons tenu à présenter avec quelques détails cet épisode des mœurs intellectuelles du dix-huitième siècle, parce qu'il nous a semblé qu'à ce point de vue au moins le nôtre peut gagner à la comparaison. Que ce soit notre consolation pour ce que nous avons perdu de tant d'autres côtés !

En résumant nos impressions sur cette querelle commencée presque avec courtoisie, achevée dans un délire de haine, et nous élevant au-dessus des inci-

dents bizarres qui en marquent les phases diverses et le développement, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que ces deux hommes, Voltaire et Rousseau, étaient destinés à se méconnaître ou à se fuir. Les détails de cette Iliade tantôt tragique et tantôt grotesque ne sont que l'expression accidentelle d'une inimitié fatale. Tout les séparait violemment l'un de l'autre, les idées, la métaphysique, la morale, la manière de comprendre la religion, le talent même et la langue. Ce n'est pas par boutade ou par mauvaise humeur que Voltaire déclare le roman de Jean-Jacques « sot, bourgeois, impudent, ennuyeux ». Cela devait lui paraître ainsi, à lui le dernier classique, même dans l'expression des idées nouvelles qu'il représente. Comment aurait-il goûté cette recherche inquiète, subtile, maladive, d'un idéal à moitié chimérique, et cette langue éloquente, mais tendue, où se révèle avec une rhétorique enflammée un effort continu vers le sublime? Et Rousseau ne devait-il pas détester d'instinct, avec sa nature de prédicateur et de moraliste plébéien, ce grand seigneur des lettres françaises, courtisé, choyé, heureux dans tout ce qu'il entreprend, menant une vie princière au milieu d'une cour où des rois mêmes tiennent à se faire admettre, traitant de pair avec les puissances du monde, le grand triomphateur au théâtre, dans l'histoire, dans la poésie, le vrai souverain de ce siècle! Toutes les haines contre les inégalités sociales gonflaient son cœur quand il assistait, du fond de son exil, à cette insolente et perpétuelle ovation. La nature les avait faits incompatibles, la société fit plus. Incompatibles, ils l'étaient, dès leur naissance, d'humeur, de goût, d'esprit : la vie,

l'opinion publique divisée, de graves torts réciproques, la conscience exagérée de leur force, enfin, il faut bien le dire, la passion de la souveraineté sans partage, tout cela vint achever l'œuvre de la nature et les rendre irréconciliables.

CHAPITRE V

LA FIN D'UNE MONARCHIE. — LE SECRET DU ROI

I

Bachaumont raconte que Louis XVI félicitait un jour le maréchal de Richelieu du rétablissement de sa santé : « Car, enfin, vous n'êtes pas jeune, dit le roi ; vous avez vu trois siècles. — Pas tout à fait, sire, mais trois règnes. — Soit. Eh bien ! qu'en pensez-vous ? — Sire, sous Louis XIV, on n'osait dire mot, sous Louis XV, on parlait tout bas ; sous Votre Majesté, on parle tout haut. » L'aphorisme du vieux maréchal sur le règne de Louis XV est particulièrement vrai, si on l'applique à la seconde partie du règne, à celle qui commence à la paix d'Aix-la-Chapelle. Pendant un quart de siècle, on parla tout bas, non certes dans le pays qui ne fut jamais plus bruyant, mais à la cour qui devint plus que jamais la région des intrigues,

1. *Le Secret du Roi, correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques* (1752-1774), par le duc de Broglie, de l'Académie française, 1879.

des manœuvres et du mystère. Le roi lui-même parlait tout bas et trompait ainsi tout le monde, qu'il s'adressât à son ministère officiel ou à son ministère occulte, chargé de contrôler l'autre et souvent de le combattre. Rien de plus étrange que l'existence simultanée des deux ministères, au moins pour les affaires étrangères, travaillant en désaccord auprès de cette singulière et ténébreuse majesté, plus ennuyée qu'indifférente, plus incapable d'action que d'intelligence, moins désintéressée qu'on ne le croyait de la grandeur de la France, moins insensible aux fautes de son gouvernement et aux humiliations de son pays, moins étrangère enfin aux soucis du métier de roi que ne pouvait le faire supposer la voluptueuse inertie qui la dégradait aux yeux de la nation et de l'Europe. Mais c'est dans l'ombre et en se cachant de son gouvernement que se donnait carrière ce qui restait d'un roi dans cette âme énervée plutôt qu'éteinte. Son patriotisme ressemblait à une conspiration dont il avait les allures clandestines, les mots d'ordre, les effarements, et dont il eut l'ordinaire dénoûment, les défaillances, les scandales et la stérilité, non sans mélange d'incidents comiques et d'aventures romanesques.

L'ouvrage de M. le duc de Broglie a fait faire un pas décisif à cette question, restée jusqu'à nos jours fort obscure, et l'amène à un degré de lumière qui ne sera vraisemblablement pas dépassé. L'auteur de cette importante publication marque en traits précis le point où il avait trouvé la question et celui où il l'a conduite. Nous n'avons qu'à résumer la préface pour nous rendre un compte exact des antécédents de ce

travail, des résultats nouveaux désormais acquis à l'histoire et des circonstances qui ont mis l'auteur sur la voie où il s'est avancé si résolûment et si loin. L'existence d'une correspondance secrète, entretenue par Louis XV, à l'insu de ses ministres, avec ses agents diplomatiques, soupçonnée du vivant même du monarque, mentionnée par tous les écrivains du temps, fut constatée par une déclaration de son successeur qui, en liquidant le bureau de cette administration mystérieuse, la révéla officiellement.

Qu'était-ce que cette Correspondance, ce *Secret du Roi*, comme on l'appelait ? Quel en était l'objet? Quels en furent les effets sur les événements contemporains? Quels en furent les principaux agents ? M. Boutaric, un érudit distingué, récemment enlevé à la science, alors sous-directeur aux Archives de l'État, avait publié en 1866 deux volumes de notes et de documents tirés de cette grande collection sous le titre : *Correspondance inédite de Louis XV sur la politique étrangère avec le comte de Broglie, Tercier*, etc. Mais cette publication était restreinte aux instructions données ou aux réponses faites par le roi à ses agents, simples ordres ou accusés de réception, assez brefs d'ordinaire et conçus en termes fort peu clairs.

La correspondance des agents faisait défaut, c'est-à-dire le dossier même de cette grosse affaire dont on n'avait que le sommaire ou le titre. C'est ce dossier que M. de Broglie a essayé de reconstituer, au moins pour ce qui concerne le principal des agents diplomatiques, employé pendant vingt-deux ans à ce travail. Et de là que de clartés nouvelles se répandent sur les faits, en montrant l'ordre et la liaison, et sur les pièces

jusqu'ici restées obscures, en marquant le vrai sens et la suite, et sur le tableau tout entier dégagé enfin des nuages qui en obscurcissaient l'ensemble ou en altéraient la physionomie ! Trois sources principales ont été mises à contribution : les Archives du Ministère des affaires étrangères, dépositaires de la correspondance des agents secrets ; celles du Ministère de la guerre, enfin les papiers des parents de l'auteur, descendants directs du comte de Broglie, ou (comme l'auteur) du maréchal, son frère. Avec la source primitive, celle des Archives de l'État que M. Boutaric avait épuisée dans sa précédente publication, on a maintenant tous les documents essentiels de cette vaste enquête.

L'authenticité de ces documents n'est pas douteuse ; ce sont précisément presque tous des minutes d'écritures parfaitement connues. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est leur histoire. Sauf les papiers de famille, les autres ont couru de grands risques, et l'on s'étonne qu'ils aient pu y échapper, à travers tant de mains qui les ont transmis dans le trouble ou la violence des événements publics.

Louis XVI, après s'être fait remettre les pièces originales signées de son aïeul, en avait ordonné la destruction complète ; l'ordre ne fut pas exécuté, et on les retrouve, non sans surprise, aux Archives. Quant aux correspondances qui se sont rencontrées au Ministère des affaires étrangères, elles n'y sont revenues que par accident, le compilateur Soulavie en étant devenu le possesseur on ne sait comment, et ses héritiers les ayant vendus au gouvernement de Napoléon Ier pour une somme de 20 000 francs. M. de Broglie a rassemblé, non sans peine, toutes ces pièces

éparses; il en a senti la haute valeur : « Grâce à cet ensemble de lumières, dit-il, je puis aujourd'hui présenter le tableau complet de l'origine, du but et de toutes les péripéties de la diplomatie intime de Louis XV. Je serai bien trompé, si le lecteur ne partage pas mon impression, et s'il ne trouve pas dans ce récit un autre intérêt encore que celui que procure le développement d'une intrigue amusante, un intérêt d'un ordre plus élevé et auquel l'histoire ne saurait rester étrangère. »

Il n'a pas fallu seulement, pour mener cette entreprise à bonne fin, une curiosité obstinée dans la recherche, une patience scrupuleuse et un soin infini du détail, une industrie toute particulière à manier ces documents, à les adapter les uns aux autres, à les interpréter les uns par les autres; il y a eu une part de création personnelle dans l'emploi de cette sagacité inventive qui a su tirer de ces témoignages épars une signification précise, en retrouver l'intention plus ou moins voilée, obscurcie par la prudence ou par le temps, en marquer enfin la place et la juste proportion dans le tableau de la politique générale. Mais tout cela aurait langui, cet amas de matériaux, même interprétés et méthodiquement classés, risquait de rester à l'état de documents à consulter, si le talent n'y eût répandu la couleur et la vie. Toutes ces notes diplomatiques rapportées à leur date, expliquées par la circonstance, replacées sous la vive lumière des idées ou des passions contemporaines, dans l'ardent conflit des intérêts en jeu, ranimées enfin par une vive instruction historique, prennent à nos yeux un aspect dramatique. Ce sont des témoins vivants qui agissent et qui parlent.

Le sujet embrasse vingt-deux années d'une politique obscure, agitée souvent par la guerre, perpétuellement menacée pendant la paix.

Nous parcourons successivement toutes les phases de la diplomatie secrète, son origine et sa naissance dans la candidature du prince de Conti à la succession éventuelle du trône de Pologne (1752-1756), son attitude nouvelle à la suite du changement opéré en 1756 dans le système d'alliances politiques de la France, les difficultés qu'elle rencontre aux prises avec l'armée russe en Pologne de 1756 à 1758, son action plus vague et ralentie de 1758 à 1762, à l'armée, pendant la campagne conduite par le maréchal de Broglie contre le prince de Brunswick, son rôle plus surprenant encore pendant l'exil des deux frères, le maréchal et le comte, en 1762, ses luttes inutiles et les changements de ses plans politiques lors du partage de la Pologne, l'avortement de ses efforts compromis par des aventuriers, l'imprudence et la dispersion de ses manœuvres, ses agitations stériles qui aboutissent à la Bastille, sa fin coïncidant avec l'avènement de Louis XVI; tel est le vaste cadre où se déploie ce drame, tour à tour comédie et tragédie, drame aux cent actes divers où il a fallu beaucoup d'art pour répartir en de justes cadres la matière pressée et condensée de tous ces évènements.

Le lien de cette histoire, ce qui en fait l'intérêt dominant par les contrastes qui s'y révèlent, c'est le caractère de ce singulier monarque, conspirateur perpétuel contre lui-même et contre ses ministres. A travers tant d'intrigues d'une politique tortueuse, à travers ces mines et ces contre-mines souterraines du

despotisme pusillanime qui n'ose pas s'affranchir des tutelles déshonorantes, briser les instruments d'un règne dont il sent le poids et la honte, on voit parfois jaillir et passer dans l'âme de ce triste roi l'éclair d'une noble inspiration, d'un pressentiment, d'un tardif repentir. Il n'y a pourtant là matière à aucun paradoxe de réhabilitation posthume. Que penser d'un roi qui abandonne l'exercice de son pouvoir à des courtisans protégés par des favorites, tandis qu'il va chercher dans l'ombre les conseils souvent excellents d'une diplomatie confidentielle, et qui n'ose pas un seul instant en profiter?

Il s'agit surtout dans l'ouvrage du démembrement de la Pologne. Cet abandon de la plus juste des causes présente « un caractère de duperie mêlée de faiblesse, dont une nation spirituelle et généreuse comme la France n'a jamais pu prendre son parti. » Eh bien! des deux reproches qu'on put faire à Louis XV sur ce sujet, il en est un dont la correspondance secrète le décharge complètement. A la vérité, c'est en aggravant l'autre. Il ressort de cette correspondance que pendant que ses ministres méconnaissaient soit la gravité, soit l'imminence du péril, le roi, averti par sa propre perspicacité et par la franchise poussée parfois jusqu'à la rudesse de ses conseillers intimes, n'a été dupe d'aucune illusion. « La Pologne fait, à vrai dire, le principal, presque l'unique objet de la diplomatie secrète. La première mission des agents secrets fut de préparer l'avènement au trône de Pologne d'un prince français, dans la pensée avouée d'étendre sur ce malheureux pays l'influence et la protection de la France; puis, quand ce dessein dut être

abandonné et que le cercle des relations une fois établies s'étendait à d'autres pays et à d'autres affaires, la Pologne demeura toujours le point central auquel étaient rapportés tous les fils de cette trame mystérieuse. Envisagée de ce point de vue, qui est le véritable, la diplomatie secrète devient un monument qui honore souvent la droiture du sens et des intentions de Louis XV, autant qu'il accuse l'incurable infirmité de son caractère. On y voit à découvert et on y suit pas à pas ce que ce prince a médité de faire, et ce qu'il n'a pas fait pour épargner à son règne une tache ineffaçable, à l'Europe une source d'agitations qui n'est pas encore fermée, et à la conscience des peuples un scandale qui a ébranlé, par une atteinte peut-être irréparable, les fondements du droit public. »

L'âme de la correspondance secrète, on le savait déjà, ce fut le frère du maréchal de Broglie, du vainqueur de Bergen, le comte de Broglie, brigadier lui-même des armées du roi à l'âge de trente-deux ans, et qui eut dans le cours de sa vie l'occasion de montrer qu'il était aussi bien doué pour la guerre que pour la diplomatie. C'est tout à fait à son insu qu'il se vit en 1752 désigner officiellement pour l'ambassade de Pologne, en même temps qu'il recevait la confidence de la mission secrète jointe à sa mission ostensible et qui lui fut révélée par un billet autographe du roi ainsi conçu : « Le comte de Broglie ajoutera foi à ce que lui dira M^sr^ le prince de Conti et n'en parlera à âme qui vive. » Dès lors il fut initié au Secret, et l'on peut dire qu'il en porta le poids toute sa vie avec une fidélité, un dévouement, qui ne furent guère récompensés que par des jalousies, des persé-

cutions de tout genre, et qui ne trouvèrent même pas des satisfactions suffisantes pour son honneur, lorsque les circonstances devinrent graves, dans la pusillanimité royale. L'affaire existait déjà avant qu'il y fut mêlé, mais dans de médiocres proportions. Un obscur agent, le résident de France à Varsovie, M. Castéra, avait été le premier confident de la pensée intime du roi concernant la Pologne. Cette pensée, c'était le projet d'une entreprise nouvelle sur ce trône, avec la connivence d'un parti national, resté français de cœur, avec la perspective d'une candidature française, celle du prince de Conti secrètement consentie. Tout cela se tramait en dehors de la cour, par ménagement pour la nouvelle dauphine Marie-Josèphe, de la maison de Saxe, qu'il s'agissait d'évincer du trône de Pologne, et en dehors du ministère, par crainte de l'esprit altier du marquis d'Argenson, hostile à la Pologne, et d'ailleurs plein de dédain pour toutes les idées qu'il n'avait pas conçues lui-même. Conti avait trouvé dans cette négociation subreptice l'occasion longtemps cherchée de sortir de la situation élevée, mais secondaire, que lui avait faite l'amitié défiante de Louis XV, et de chercher l'emploi de cette faculté de commander qu'il croyait sentir en lui et que l'on avait confinée dans de stériles honneurs. La perspective d'une couronne flattait son orgueil et consolait son ennui.

On comprend qu'il ne négligeât rien pour donner de la consistance à ce projet que le roi avait agréé. Il y trouvait pour le moment l'avantage de partager un secret avec le roi, de travailler avec lui, sous prétexte de le tenir au courant des incidents, d'intervenir

même dans les nominations des ambassadeurs désignés par les différentes cours du Nord et qu'il était bon de choisir parmi des amis personnels, prêts à toutes les éventualités. C'est ainsi que, le marquis d'Havrincourt ayant été désigné pour la Suède, M. Desalleurs pour Constantinople, le chevalier de La Touche pour Berlin, chacun de ces envoyés, sachant à qui sa mission était due, prenait l'habitude d'écrire au Temple en même temps qu'à Versailles. Ainsi, assurant le présent et préparant l'avenir, pour une ou deux éventualités différentes, Conti caressait en imagination ce beau rêve de la succession de Pologne, sans en courir immédiatement les risques, et en attendant il avait formé auprès du roi une sorte de ministère consultatif qui pouvait un jour ou l'autre se changer en un ministère réel. Les ministres étaient intrigués. « On est fort étonné, dit le marquis d'Argenson dans son journal, de l'immixtion du prince de Conti dans les affaires de l'État. Ce prince porte souvent de gros portefeuilles chez le roi et travaille avec lui. »

C'est de la sorte que quelque temps après la chute du marquis d'Argenson le comte de Broglie entra dans le Secret du roi, par le choix et sur la recommandation de Conti. Mais, comme on le vit plus tard, le nouvel initié fut bien plutôt l'homme de la France que l'homme du prince qui l'avait initié, et quand les ambitions royales de Conti ne lui parurent plus être d'accord avec les intérêts de son pays, il ne s'obstina pas dans la poursuite des avantages particuliers du prince et chercha ailleurs les voies par où il pouvait assurer ou garantir le mieux la politique nationale.

L'étonnement fut grand à la cour quand on apprit cette nomination, qui parut être une fantaisie parce qu'on n'en connaissait pas le vrai motif. « Le comte de Broglie, écrit à cette date le marquis d'Argenson, vient d'être déclaré ambassadeur en Pologne. C'est un fort petit homme, la tête droite comme un petit coq. Il est colère, a quelque esprit et de la vivacité en tout... Sa nomination surprend. » A cette occasion, l'auteur du nouveau livre se défend de faire le portrait du comte. Il critique le goût des portraits dans l'histoire, qui ont l'inconvénient d'avertir le lecteur de ce qu'un récit bien fait doit lui faire apercevoir de lui-même. Mais, quoi qu'il dise, et sans qu'il y pense, il nous livre à chaque page quelque trait vif et net de ce portrait qu'il nous refuse. On n'aurait qu'à réunir ces traits épars, comme ils s'assemblent d'eux-mêmes dans les impressions successives et la mémoire du lecteur, pour avoir une peinture vivante et singulièrement expressive. Qu'il nous suffise de rappeler cette humeur héréditaire des trois générations de la famille, dont le comte avait sa part, une indépendance d'esprit à l'égard des ministres, une causticité redoutée qui ne prévenait pas en leur faveur, le don fatal et charmant de l'ironie, une sorte de rudesse à l'égard des indifférents qui devenaient volontiers des ennemis, une âpreté de conviction qui ne se souciait pas de blesser les autres, une obstination poussée jusqu'à l'entêtement et qui ne savait pas s'arrêter aux satisfactions raisonnables; ajoutez-y, pour ce qui regarde personnellement le comte, un tour d'esprit vif et délié, une aptitude précoce pour la politique, une sorte de génie inventif pour les plans, les projets, les combinaisons,

une imagination toujours en éveil sur les faits et les conséquences des faits, et par-dessus tout un amour de son pays, qui ne fut assurément dépassé par aucun autre dans ce siècle. C'est même là ce qui doit relever à nos yeux la mission si délicate, parfois équivoque dans ses procédés, acceptée par le comte de Broglie, et soutenue longtemps, trop longtemps peut-être pour sa gloire, contre l'évidence des situations et le scandale de l'apathie royale. Jamais l'homme qui a rempli cette mission et l'a continuée même après qu'elle était devenue stérile n'a du moins perdu de vue ce grand but, l'intérêt du pays, où il voyait le véritable intérêt du roi, et il a mérité cette louange « qu'à travers beaucoup de faiblesses il nous montre le spectacle toujours attachant d'un esprit familier avec les vues élevées de la politique et d'une âme passionnée pour le bien public ».

L'ambition patriotique, ce fut donc l'inspiration et le tourment de cette âme, ce fut le mobile et l'honneur de cette vie, c'en est aussi l'excuse. C'est cette passion du bien public qui inspire au comte, une fois engagé dans la confidence du roi, cette incroyable fécondité d'aperçus et d'expédients pour soutenir la politique défaillante de la France, pour la relever et l'agrandir. A peine pouvons-nous, en quelques lignes, indiquer cette variété de projets successivement soumis à l'indolent monarque, qui l'intéressent d'abord, qui l'amusent comme par le mirage d'une grandeur imaginaire, en contraste avec la réalité frivole ou honteuse, et qui, à d'autres moments, l'épouvantent par les responsabilités entrevues, le harcèlent ou le fatiguent comme l'image importune de ce qu'il aurait dû

faire et le remords de son incurable faiblesse. Voyez le jeune diplomate improvisé, après quelques hésitations bien naturelles, s'engageant dans cette carrière dont le terrain même lui était inconnu, acceptant une tâche, et laquelle ! et dans quelles conditions ! « Pour son début avoir un roi à faire élire à l'insu de son propre gouvernement ; suivre une telle négociation, à mille lieues de Versailles, dans le sein d'une diète en armes, en face de la ligue de trois cours, et en restant à tout moment exposé au risque d'être désavoué publiquement et livré à tout le courroux ministériel par la moindre indiscrétion d'un agent des postes ! Quelle complication que deux maîtres à servir, deux langages à tenir et à mettre d'accord sans pouvoir se rassurer sur le rang auguste des personnages dont il est le confident ! Il a vécu assez près des grands pour savoir avec quelle tranquillité de conscience ces êtres privilégiés se tirent des embarras où ils s'engagent, en y laissant les serviteurs qu'ils ont compromis. »

Il part cependant plein de zèle pour l'idée française qu'il voit poindre en Pologne, et de 1752 à 1758 il déploie une activité incomparable pour donner à cette idée une forme définie, une consistance, un avenir. Il a à lutter contre des obstacles imprévus, toujours renaissants ; il ne se décourage pas, il varie ses plans, il les adapte à chaque situation nouvelle. Dès son arrivée en Pologne, il rencontre l'influence des Czartoryski, employée au service de l'Angleterre et de la Russie ; il lutte contre eux avec des moyens bornés, mais avec des ressources d'esprit inépuisables, il déjoue leurs manœuvres, il reconstitue le parti français au point d'inquiéter le ministère saxon, le roi Auguste,

et le ministère de Versailles lui-même étonné de cette initiative, qui n'est pas prévue dans les instructions officielles. L'ambassadeur ne se rebute pas pour si peu ; il finit par séduire le comte de Brühl, ministre du roi de Pologne, conçoit un vaste projet de politique générale, dont un des articles serait d'enlever la maison de Saxe à l'alliance anglaise et de la rapprocher de la France, et, malgré le mécontentement de Conti, qui juge avec raison que ce ne sont pas là des idées favorables à ses intérêts, il demande un congé, il va à Versailles chercher une approbation que le roi lui accorde et que le ministère ne lui refuse pas.

Mais voici qu'à son retour à Dresde un grand événement se produit, le changement de système d'alliances politiques de la France, à la suite de la rupture avec la Prusse. Le comte fait tête avec le plus grand sang-froid à cet évènement, plus redoutable qu'inattendu : à son plan tout récent de politique il en substitue immédiatement un autre, dont la base est l'alliance avec l'Autriche et qui se trouve conforme pour le principe au traité de Versailles, mais non pour les détails et l'application. En attendant une réponse qui ne vient pas, l'âme guerrière du comte se réveille à l'approche de Frédéric, qui exige l'incorporation des troupes saxonnes dans son armée. Le diplomate-soldat donne au roi Auguste le conseil de se réfugier avec son armée dans le camp de Pirna et d'attendre dans ce retranchement inexpugnable que l'armée autrichienne vienne le délivrer ; lui-même veut se rendre au camp et rejoindre le roi Auguste. Frédéric s'y oppose et le fait écarter par force des lignes prussiennes. Quelques jours après, les Autrichiens étaient vaincus à Lobkowitz, et le roi

Auguste, bloqué sans espoir de secours, est obligé de se rendre. L'intrépide Français court à Dresde pour y prêter appui à la reine; Frédéric lui fait donner l'ordre de partir, le comte s'y refuse et ne part qu'après avoir reçu régulièrement son congé de Versailles. En France, sa situation est étrange : on l'accueille triomphalement et on le tient à l'écart de toute influence. Il veut offrir sa démission; le roi n'y consent pas. Il demande des instructions nouvelles et ne peut les obtenir. Enfin, de guerre lasse, il se rend à Vienne, aide de ses conseils militaires les généraux autrichiens écrasés, démoralisés par le génie de Frédéric, et retourne enfin à Varsovie, après avoir mérité la reconnaissance stérile de Marie-Thérèse, sans pouvoir obtenir de ses ministres un engagement précis en faveur de la Pologne. C'est alors que seul, livré aux uniques ressources de son esprit, il entreprend de lutter contre l'influence corruptrice et l'invasion armée des Russes, qui désorganisent tous les ressorts de l'infortunée République et l'énervent par la crainte avant de l'asservir par la force. L'activité du comte fait des prodiges; il groupe autour de lui tous les éléments de résistance, il va peut-être triompher de la lâche terreur qu'inspire la Russie. Mais la bataille de Rosbach éclate comme un coup de foudre qui renverse et abat tous ces projets, en partie réalisés. L'influence française est ruinée en Pologne, le comte est réprimandé par le ministère français. Et contre les admonestations humiliantes d'un Bernis, il ne trouve pas même d'appui auprès du roi, qui a été le confident, on pourrait dire le complice de tous ses projets. Sur les réponses évasives qui lui sont faites, il revient encore à Versailles, où

il est mal reçu par le cardinal de Bernis et par Mme de Pompadour, sans que l'égoïsme de Louis XV, traître une fois encore à sa propre cause, se soucie de le défendre.

II

Après Rosbach commence pour le *Secret du roi* une phase toute nouvelle et vraiment des plus singulières. Par une de ces demi-mesures dont il avait le goût, le roi retire le comte de Broglie de Pologne, mais le charge, malgré cela, de continuer à diriger la Correspondance. Comme auparavant, mais sans aucun caractère officiel, le comte fut invité à recevoir, par l'intermédiaire de Tercier, premier commis au ministère des affaires étrangères, communication de toutes les dépêches de Varsovie et même de Constantinople et de Pétersbourg, et à donner régulièrement, comme par le passé, son avis sur la situation des intérêts français dans chacune de ces résidences. L'ambassadeur disgracié de Pologne gardait le ministère des confidences royales. Étrange fortune d'un diplomate si actif, si habile, prêt à toutes les grandes entreprises, et qui acceptait ainsi, non sans une grande diminution de sa dignité personnelle, le portefeuille obscur d'une diplomatie toujours désavouée, qui n'avait plus désormais ni but précis, ni motif sérieux. L'ambassadeur, redevenu soldat dans l'armée de son frère le maréchal, ne dut consentir à ce sacrifice d'amour-propre que dans l'intention de conserver à tout prix un moyen de

communication directe avec le roi, qui lui permît de venir en aide aux intérêts menacés de son frère et de contrecarrer sous main l'inimitié du ministre, le maréchal de Bellisle. Mais dès lors aussi, il faut bien le dire et l'auteur du livre en fait l'aveu, la correspondance secrète devint surtout l'instrument de l'ambition d'une famille. Le salut de la Pologne, but à peu près désespéré de tous les efforts du comte, ne fut plus que le prétexte.

Il est juste d'ajouter que bien que, le comte eût le tort de continuer, dans un intérêt de grandeur personnelle, des relations équivoques et devenues inutiles, il ne chercha jamais dans ses communications avec le roi une occasion de complaisance et d'adulation, et ses conseils, dont il n'espérait plus d'effet, furent toujours ceux que lui dictait sa conscience. Même dans l'exil où il accompagne son frère après les violents démêlés qui suivirent la défaite de Filingshausen et partagèrent Paris et la cour entre Soubise et le maréchal de Broglie, il poursuit encore le projet de faire à la France des adhérents et un parti en Pologne au milieu de l'anarchie et dans le progrès croissant de l'influence russe. Quand s'ouvre la succession au trône de ce malheureux pays, il ne cesse d'inventer, de suggérer plan sur plan. Aucun n'est adopté, aucun peut-être à cette époque ne pouvait l'être. Lorsque le grand scandale du partage se produit et que l'opinion publique s'émeut entre l'indifférence affectée du roi et la surprise non moins affectée du ministre d'Aiguillon, c'est au comte de Broglie que Louis XV s'adresse pour lui demander un exposé général de la situation des relations extérieures. Il

était bien temps! C'était du moins une sorte de témoignage de reconnaissance tardive et singulièrement platonique à l'égard de l'infatigable conseiller, dont les avis persévérants, s'ils avaient été suivis, auraient pu arrêter la France sur la pente de la décadence politique, et le roi sur celle du déshonneur.

Deux occasions s'étaient offertes au comte pour se retirer de cette diplomatie secrète où les instructions étaient si vagues, l'appui si incertain, l'hostilité des ministres assurée, l'honneur médiocre. C'est quand il fut rappelé du poste de Varsovie en 1758, et surtout en 1771 quand, par un choix inexplicable et comme pour lui donner un nouveau témoignage de sa royale ingratitude, Louis XV lui préféra le frivole duc d'Aiguillon pour le ministère des affaires étrangères. On comprend à la rigueur que le comte, animé de la passion du bien public, n'ait pas eu le courage de renoncer à maintenir ses communications directes avec le roi, aussi longtemps qu'il n'avait pas rempli la carrière dont il avait mesuré d'avance l'étendue, et tant qu'il gardait encore l'espoir de la remplir. On comprend que cette intelligence toute politique et débordante d'idées n'ait pas voulu renoncer à la perspective d'un rôle à sa taille et aux chances d'un ministère qui aurait pu avoir, sous sa direction, de la grandeur. Mais quel inexcusable compromis avec sa conscience et sa dignité put le retenir dans les embarras et les équivoques de la diplomatie secrète, après que la dernière épreuve de la malveillance du roi fut faite et qu'il devint évident pour lui et les siens que Louis XV estimait ses talents et n'avait aucun goût pour sa personne? Le comte de Broglie

touchait enfin à ce but, obscurément poursuivi durant une si longue suite d'années et de travaux par son juste orgueil autant que par son patriotisme, et dont ne le séparait plus que l'insignifiante personnalité du duc de La Vrillière, et ce but, au moment où il croit l'atteindre, lui échappait sans retour. Et cette fois encore le comte ne se retire pas, blessé, mais la tête haute, sous sa tente! Et il recommence sa toile de Pénélope! Il se remet avec une ardeur obstinée, mais fatiguée, à édifier de nouveaux plans, une nouvelle diplomatie sur le papier! Déplorable faiblesse d'un cœur né pour de hautes destinées, s'y acharnant malgré la fortune et ne sachant pas y renoncer fièrement, quand elles ont fui pour jamais hors de sa portée par le fait d'un inexorable et sénile caprice que tant de mérite et de dévouement gratuits n'ont pu fléchir.

Il expia durement cette grave erreur. La fin de la diplomatie secrète, qui avait eu ses jours brillants, fut triste. Déjà, en 1766, la lutte du chevalier d'Éon, à Londres, contre son ambassadeur, M. de Guerchy, lutte pleine de scandales et de révélations indiscrètes, avait failli plus d'une fois compromettre le nom et la personne du comte. L'arrestation de son courrier Hugonnet, porteur de lettres pour d'Éon, avait mis en éveil son ennemi naturel, le ministre, duc de Praslin, et jeté l'alarme au cœur du roi, qui trembla comme un coupable de voir le Secret découvert. Il avait fallu mettre dans la confidence le lieutenant de police, M. de Sartines; il avait fallu préparer et rédiger d'avance les réponses d'Hugonnet, pour qu'on ne découvrît rien officiellement des menées du ministère occulte. Mais

que de périls courus et d'humiliations dévorées, et pour échapper aux soupçons de M. de Praslin et pour arracher à d'Éon les papiers confidentiels dont il ne rendit qu'une partie, se réservant le reste pour exercer à son heure le chantage le plus effronté !

Ce fut bien pis, en 1773, quand une obscure intrigue, formée par le colonel Dumouriez et un diplomate sans emploi, Favier, fut saisie par le duc d'Aiguillon, qui crut avoir découvert un crime d'État, et réussit un instant à impliquer dans l'affaire le comte de Broglie lui-même. En vain le comte proteste, en vain il écrit au roi et au duc d'Aiguillon; l'un, selon son habitude, ne lui répond pas, l'autre lui répond d'une manière hautaine. En vain il se rend encore une fois auprès de M. de Sartines, qui l'avait tiré d'embarras en 1766 et qui doit savoir la vérité. Cette fois, M. de Sartines l'éconduit. On l'accable d'avanies à la cour et dans la société parisienne, et le roi, qui peut le justifier d'un mot, se tait. On lui retire même la seule faveur qu'il ait obtenue du roi, une faveur tout honorifique, celle d'aller chercher jusqu'à Turin, comme ambassadeur, la nouvelle comtesse d'Artois. Et le roi se tait toujours. L'humeur altière du comte se réveille; il écrit au duc d'Aiguillon une lettre insolente qui est soumise au conseil : le roi parle enfin, et c'est pour l'exiler à Ruffec. Il demande à être jugé, il écrit de la manière la plus pressante au roi; le roi ne veut pas recevoir ses lettres et refuse de recevoir la comtesse de Broglie qui est venue porter plainte à Versailles et demander que l'on rende au comte l'honneur, puisque dans les mœurs et les idées du temps l'honneur d'un gentilhomme dépendait d'un caprice royal, qui l'ôtait

ou le restituait à son gré. L'obstiné silencieux meurt sans avoir rendu ses bonnes grâces à celui qui avait tant souffert pour garder intact le Secret du roi.

Un nouveau règne ranime les espérances de l'exilé. Louis XVI lui accorde la grâce de se justifier. On le rappelle d'exil, on remet l'examen de toute la correspondance secrète à une commission composée de MM. de Vergennes et de Muy, auxquels le comte obtient de faire joindre M. de Sartines. Après un consciencieux débat, une déclaration solennelle et motivée justifie pleinement le comte; une lettre honorable du roi reconnaît hautement que sa conduite a été celle d'un bon et loyal serviteur. Mais ce fut tout; ce n'était pas assez pour le comte. Ses exigences grandissent avec l'éclat tardif de la justice qui lui est rendue. Il demande quelque marque de la faveur royale qui ferme la bouche aux envieux. Ici Louis XVI se montre inexorable. On sent combien toute cette affaire ténébreuse, compliquée des intrigues plus ou moins équivoques qui semblaient s'y ramifier, pèse à sa conscience, et comme il a hâte d'en finir avec tous ces mystères. Il en garde une sorte de défiance qui pesa sur le reste de la vie du comte, ni disgracié ni rentré en grâce. Lorsque plus tard le gouvernement français déclara la guerre à l'Angleterre pour l'indépendance de l'Amérique, et qu'un camp fut formé sur la côte de Normandie pour préparer une descente sur la côte anglaise, c'était une bien légitime espérance pour le comte que celle d'être appelé à commander l'état-major de son frère le maréchal, dans cette expédition dont il avait lui-même autrefois remis un projet détaillé à Louis XV. Là encore sa mauvaise fortune le

poursuit, il n'est pas nommé, et son dépit, qui ne connaît plus la prudence, cherche d'où a pu partir ce dernier coup ; il croit découvrir que l'abbé Georgel, secrétaire du cardinal de Rohan, l'a calomnié auprès du ministre, M. de Maurepas. Et le voilà engagé, malgré l'avis de sa famille, dans une nouvelle aventure, un procès en diffamation qui n'aboutit qu'à une nouvelle catastrophe. Les mauvaises dispositions du public et des magistrats à son égard, jointes au peu de consistance des preuves, amenèrent un terrible arrêt qui déchargeait l'abbé Georgel et déboutait le comte de sa plainte en termes injurieux. Ce fut le dernier effort qu'il tenta. Sa mauvaise étoile l'emportait sur tant de chances favorables que lui avaient données et ses brillantes facultés et le commerce intime avec le roi. Il se retira dans ses terres où il mourut en 1781, à l'âge de soixante-deux ans, victime jusqu'au bout de cet égoïsme royal qui, vivant, l'avait compromis par ses confidences, et, mort, par son silence, comme si le comte avait été coupable d'un autre crime que d'avoir porté vingt-deux ans le *Secret du roi*. Un fardeau bien lourd, en effet, qui écrasa une brillante destinée et qui, retombant de tout le poids du mystère et même, à certains jours, du désaveu royal, sur des idées patriotiques, leur ferma obstinément toute issue vers la lumière, c'est-à-dire vers la publicité qui les aurait répandues en popularisant son nom, ou vers le pouvoir qui les aurait mises à l'épreuve.

Au-dessous du comte de Broglie, le véritable chef, l'inspirateur et le soutien de la diplomatie secrète, combien de personnages diversement intéressants,

mais finement dessinés au passage, qui s'y mêlent ou s'y faufilent, s'y dévouent ou veulent l'exploiter ; c'est l'honnête Durand, le confident grave et un peu gauche du *Secret*, dont le bon sens étroit demandait à être guidé au milieu de ces manœuvres changeantes et qui se perdait facilement dans toutes ces métamorphoses ; c'est l'excellent Tercier, le premier commis des affaires étrangères, le dépositaire de tous les chiffres et de toutes les pièces de la correspondance, « un des types les plus accomplis de ces bons serviteurs de l'État, hommes de mérites inconnus appelés à tout diriger sans jamais paraître, exclus par leur naissance du droit d'aspirer au premier rang, mais en revanche survivant à la rapide succession des ministres, échappant par leur humilité même au caprice des destitutions arbitraires, gardiens de toutes les traditions et devenant, à la longue, à travers la frivolité et l'intrigue de leurs chefs, le ressort fixe et principal, bien qu'inaperçu, de toute notre politique extérieure[1] ». C'est Hennin en Pologne, M. de Vergennes à Constantinople, Bon à Bruxelles, Chrétien à Stockholm, le chevalier Douglas et plus tard Marbeau à Saint-Pétersbourg, le soldat-poète, le favori des salons de Paris, Guibert à Vienne, Châteauneuf en Espagne.

Et je ne parle pas des missions secrètes, agissant en dehors de la diplomatie officieuse du comte de Broglie, Martange à Londres, le général Monnet à Varsovie. Il y a un moment où Louis XV conspire non seulement contre son ministère officiel, mais contre

1. Tome I, pages 236-240.

son ministère clandestin, et où sa main furtive semble s'égarer dans la multiplicité des fils qu'elle tient, qu'elle agite et qu'elle emmêle. Puis viennent les agents de hasard recrutés par les uns ou par les autres, poursuivant secrètement quelque visée particulière, agissant ou bien avec l'assentiment du roi, d'accord avec le comte de Broglie ou avec un des ministres, sans parler de ceux qui se donnent des missions à eux-mêmes, ou transforment à tel point celles qu'ils ont reçues qu'on dirait qu'ils agissent pour leur propre compte : tels le chevalier ou la chevalière d'Éon, se mettant pendant dix ans en rébellion ouverte à Londres contre l'ambassadeur, M. de Guerchy, contre le ministre, le duc de Praslin, contre le roi lui-même, contre le chef de la diplomatie secrète, qui est obligé de capituler devant son audace, enfin remportant son plus beau triomphe, ajoutant à tous ses succès équivoques la gloire incomparable de faire de Beaumarchais sa dupe, de Beaumarchais, qui lui aussi participe un instant au *Secret*, à l'heure de la liquidation. Tel aussi Favier, le diplomate libertin, sans mœurs, sans argent, mais non sans idée ; tel enfin Dumouriez, qui s'annonce déjà avec fracas dans un rang subalterne, qui perce à travers cette nuée d'intrigants avec la verve effrontée d'un esprit supérieur, sans scrupule et sans moralité.

Nous ne devons pas omettre, dans cette revue rapide des personnages qui occupent les seconds plans de l'ouvrage, le caractère épisodique de l'abbé de Broglie, mêlé intimement à l'histoire du maréchal et à celle du comte, ses neveux, par l'affection qu'il a pour eux, par les conseils qu'il leur donne, par le

droit de direction et de remontrance qu'il s'arroge sur eux, par la tutelle qu'il prétend exercer, par sa protection toujours en acte pour leur épargner une maladresse ou réparer leurs bévues auprès des ministres et à la cour, pour refaire enfin à chaque instant la trame de leur fortune que brisent une humeur âpre et un entêtement héréditaire. Non pas que le grand abbé, comme on l'appelait à Versailles, se distinguât des autres par le tour même de son esprit, qui était vif et moqueur comme celui de tous ses parents ; mais on nous dit et on prouve qu'il avait l'art d'employer cette verve mordante à divertir et non à offenser ses supérieurs[1]. C'est d'un crayon vif et enjoué que l'auteur dessine la silhouette de l'abbé de Broglie, avec sa grande taille désossée, sa tenue peu soignée, le rabat malpropre, un propos toujours railleur et libre, tout l'air, en un mot, d'un personnage sans conséqence, mais, à l'aide même de tous ses défauts et de tous ses ridicules, adroit à se glisser dans l'intimité des ministres et même des princes, servant l'ambition des uns, trompant l'ennui des autres, lançant contre les uns et les autres de terribles boutades, et s'arrangeant toujours pour avoir les rieurs de son côté, habile à se ménager les bonnes grâces d'une partie du ministère qui l'employait à travailler contre l'autre, tandis qu'il faisait rire le roi au dépens de tous les deux. « Le vrai prodige de son habileté avait été de se faire admettre dans le cercle intime de la reine et de la dauphine, sanctuaire de haute dévotion d'où il semblait que la liberté de ses allures aurait dû l'exclure. Cependant, comme

1. T. I, pages 27, 375 et *passim*.

malgré sa mauvaise tenue on ne lui reprochait aucun désordre grave, il avait fini par forcer la porte de cette enceinte réservée et, une fois admis, il y apportait un mouvement et une distraction inaccoutumés. Il charmait la monotonie de longues soirées, imparfaitement remplies pour les princesses par la tapisserie et le cavagnol, grâce à une inépuisable fécondité d'anecdotes toujours gaiement racontées. Fussent-elles même un peu trop gaies, les saintes dames ne s'indignaient qu'en souriant avec ce plaisir secret qu'éprouvent parfois les bonnes âmes à entrevoir le mal qu'elles ignorent, à côtoyer le vice et le scandale, quand elles sont certaines de n'y pas tomber... Tout ce crédit savamment acquis, l'abbé ne l'employait pas pour lui-même. Indifférent à sa propre fortune, il avait la passion de son nom et de sa race; il semblait avoir fait avec ses parents un partage de rôle en vertu duquel, pendant qu'eux servaient l'État, lui se chargeait de les servir à la cour, et de leur faire obtenir ce qu'ils s'occupaient à mériter. »

Il faut le voir lorsqu'une difficulté s'élève, lorsqu'un déni de grâce ou de justice menace quelqu'un des siens, en 1760, par exemple, lorsque le maréchal, prenant la direction de l'armée du Rhin qu'il doit conduire à la victoire de Corbach, rencontre, à chaque demande qu'il fait, l'hostilité plus ou moins sourde du ministre de la guerre, il faut voir alors le grand abbé, avec quelle verve de bonne humeur il s'emploie à tourner les obstacles ou à les aplanir, « courant à toute heure de place en place, suant sang et eau, tantôt pour faire rendre justice, tantôt pour faire entendre raison à ses neveux, plaidant pour leurs réclamations et excu-

sant leurs vivacités, montant du soir au matin tous les escaliers de Versailles ou des ministères, pénétrant dans le boudoir de Mme de Pompadour ou dans les appartements intérieurs de la dauphine, forçant la porte du maréchal de Bellisle ou prenant place à la table toujours ouverte des deux fameux financiers, les frères Pâris ». Il y a là quelques scènes de haute comédie, racontées avec une verve incomparable par le grand abbé lui-même, et où l'on voit comme il sait sauver les situations embarrassées par des facéties d'un goût plus ou moins heureux. Diplomate du genre gai, uniquement au service de sa famille, tel fut ce singulier abbé. Ses bons mots, qui étaient fort goûtés et fort redoutés, sont restés dans les mémoires du temps; ses lettres, qui sont amusantes comme ses bons mots, méritaient de nous être rendues.

Ainsi, dans cette grave histoire, la gaieté ne fait pas défaut. Il y a une comédie qui dure longtemps et dont l'intérêt, se variant sans cesse, ne s'épuise pas un seul instant : c'est celle que conduit, pendant près de dix années, le chevalier d'Éon avec des ressources d'esprit, une ténacité inouïe, un art digne d'un dramaturge. Beaucoup de détails inédits, tirés des papiers du comte de Broglie, viennent combler les lacunes de cette pièce et en expliquer les invraisemblances. Ce qui domine, néanmoins, dans l'ouvrage, c'est la note sérieuse, la note politique, l'étude des grandes affaires auxquelles s'est trouvé mêlé, pendant près d'un quart de siècle, le comte de Broglie, et dont il avait plus qu'aucun autre personnage de son temps, plus que Choiseul même, l'instinct, l'intuition, je dirais peut-être le génie, si les duretés de la fortune ne lui avaient

refusé l'occasion d'appliquer ses idées et de les éprouver au feu.

Ce livre n'est à aucun degré une œuvre de parti, et l'on s'exposerait à être injuste, si l'on apportait ici des préoccupations étrangères à la critique et à l'histoire. A coup sûr, comme l'auteur le déclare dans sa préface, la réputation de Louis XV (qui n'avait rien à perdre) ne gagnera pas à être éclairée d'un jour nouveau. Qu'importe! l'histoire n'est pas un plaidoyer, elle est une science. La politique a des clients, l'histoire n'en doit pas avoir : elle n'a que des jugements à porter, des sentences à rendre. D'ailleurs « une institution telle que la monarchie française, qui a compté dix siècles de durée et de gloire, est de force à supporter la pleine lumière, et ses admirateurs éclairés n'ont aucun intérêt à déguiser ni les torts du triste monarque qui a hâté sa chute, ni les vices du pouvoir arbitraire qui en a trop souvent altéré le principe et compromis les bienfaits. » Un règne pareil, vu de près, du côté des coulisses, dans l'intimité de certains détails, dans la réalité invraisemblable de ce despotisme, qui semble honteux de ses accès de patriotisme et qui s'en cache comme d'un crime, l'égoïsme féroce de ce souverain qui pâlit à l'idée d'un acte d'énergie et qui n'ose pas même défendre ceux qu'il a compromis, tant de défaillances jointes à tant d'insolents caprices, l'emploi si misérable d'un pouvoir dont on ne souffre pas les bornes, la jouissance stérile d'être un maître absolu sans que le maître ose vouloir l'être virilement un seul jour, l'abdication de plus en plus marquée de toute initiative généreuse, l'horreur de toute responsabilité jointe à une méfiance sournoise à l'égard de ceux

mêmes que l'on a choisis pour gouverner; toutes ces peintures si énergiques et sombres, toute cette histoire diplomatique et secrète des vingt-deux dernières années de ce règne, c'est l'annonce, c'est la raison historique de ce qui se prépare dans le mépris public. Jamais il n'a été démontré avec plus de force que 1774 avait pour lendemain inévitable 1789. Que la Révolution se soit bien faite, c'est une autre question à discuter. Qu'elle fût nécessaire, c'est ce qui ressort avec évidence de chaque page de ce livre : c'en est la leçon suprême et l'inexorable moralité.

CHAPITRE VI

DIDEROT INÉDIT. — L'ÉVOLUTION DE SES IDÉES PHILOSOPHIQUES[1].

I

Est-ce là l'édition définitive que le public lettré attend depuis si longtemps? Nous n'oserions le dire. Il ne peut y avoir une édition définitive, tant qu'il y manquera une partie considérable de la correspondance avec Mlle Volland, qui doit exister quelque part et dont il serait fâcheux d'avoir à désespérer. Mais cette publication nouvelle ajoute un contingent fort respectable de morceaux inédits à ceux qu'avaient successivement donnés Belin en 1818, Brière en 1821, en 1830 Sautelet et Paulin, en 1856 un amateur enthousiaste et fort instruit, M. Walferdin, sans compter les travaux épars de plusieurs autres explorateurs habiles, qui ont enrichi nombre de recueils et de journaux, et qui se trouvent ici réunis pour la première fois.

Cette difficulté de reconstruction, spéciale pour les

1. *Œuvres complètes de Diderot*, éditées par J. Assézat et Maurice Tourneux, 20 vol. 1875-1877.

travaux de Diderot, tient aux circonstances de sa vie et aux traits de son caractère. Il semait ses écrits dans des mains avides, comme il semait ses idées et sa vie dans la conversation, qui était la vraie forme littéraire de son esprit. Grimm avait gardé par devers lui plusieurs des écrits les plus importants, entre autres les lettres à Mlle Volland, qui ne se retrouvèrent qu'en 1830, très incomplètes et après avoir traversé bien des hasards. Beaucoup d'autres, parmi les amis de Diderot, étaient devenus de la même façon les dépositaires de quelqu'une de ces pages écrites dans une matinée, oubliées le lendemain et disparues dans le tourbillon. Et combien de solliciteurs improvisés, amis du jour ou de l'heure, obtenaient et ravissaient en se jouant les dons gratuits de l'improvisateur prodigue! Ils emportaient de ce laboratoire d'idées, plein de flammes et de fumée, quelque arme mieux trempée pour la lutte du lendemain, ou quelque ornement, quelque ciselure, dont ils s'empressaient de décorer leurs propres ouvrages. Ce serait un travail bien difficile de rechercher ces fragments dispersés à travers les écrits de l'abbé Raynal, du baron d'Holbach, d'Helvétius, de Pezay, de Grimm, de J.-J. Rousseau lui-même et de bien d'autres. Œuvre assez ingrate d'ailleurs et que l'on regretterait peut-être, après qu'on l'aurait accomplie, tant les résultats sembleraient disproportionnés à l'effort, la plupart de ces pages n'ayant qu'une valeur de circonstance ou de polémique.

Il restait une sérieuse exploration à faire en Russie. On sait que les manuscrits de Diderot furent transportés à sa mort au palais de l'Ermitage, avec sa bi-

bliothèque, par suite de la cession qu'il en avait faite à l'impératrice Catherine, et dont le prix avait racheté le bien-être et la dignité de ses dernières années. C'est même cette circonstance qui a sauvé ces manuscrits d'une destruction à peu près certaine. Nous savons par Mme de Vandeul que le fameux chanoine, frère de Diderot, réclama tous les papiers du philosophe pour les jeter au feu. On ne put le calmer qu'en lui disant qu'ils étaient en Russie; mais il vécut jusqu'à la fin dans la crainte de les voir renaître, et sa vieillesse en fut troublée. Que dirait aujourd'hui le pauvre chanoine? — Il y a dix ans, on voyait encore, au rez-de-chaussée de l'Ermitage, la résidence favorite de Catherine II, la bibliothèque particulière de l'impératrice, enrichie sous son règne et par son ordre des livres de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert. Depuis quelques années seulement, cette collection précieuse a été réunie à la bibliothèque publique. Ce qui ajoute un prix singulier à ces livres, c'est que les marges sont couvertes de notes les plus curieuses de ces mains illustres. Les manuscrits ne sont pas la partie la moins intéressante de notre collection. Il y en a jusqu'à trente-deux de Diderot, dont six complètement inédits, écrits de sa main, sauf quelques passages recopiés sans doute par Naigeon ou Mme de Vandeul. M. Léon Godard, à qui nous devons ces renseignements, auteur d'un livre intitulé *Pétersbourg et Moscou, Souvenirs du couronnement d'un tzar*, a pris le soin de transcrire ces six volumes, qui font le mérite et la nouveauté de la présente édition. Ils contiennent une *Réfutation de l'Homme d'Helvétius*, les *Éléments de physiologie*, le *Plan d'une Université pour le gou-*

vernement de Russie, analysé par M. Guizot, en 1813, dans les *Annales de l'éducation*, des fragments de psychologie, de morale et de logique sur *les caractères*, la *diversité et l'étendue de l'esprit, le génie*, le *Discours d'un philosophe à un roi*, des appréciations rapides d'ouvrages littéraires du temps, des plans inédits de pièces de théâtre, des feuillets détachés, appartenant à des ouvrages en préparation ou en projet. Si nous y joignons quelques lettres retrouvées dans ces derniers temps, il y a là de quoi renouveler un sujet déjà inépuisable par le nombre des questions que Diderot aborde et la variété des aperçus qu'il ouvre dans toutes les directions de la pensée.

On a tant étudié Diderot dans ces trente dernières années, que c'est une bonne fortune d'avoir seulement à parler de ces inédits et d'éviter ainsi le péril de répétitions fastidieuses ou de dangereuses comparaisons. Non pas qu'on doive s'attendre à des révélations qui modifient la physionomie connue du philosophe ou rectifient les jugements antérieurs ; mais on nous fournit dans cette édition nouvelle des informations curieuses sur l'origine et le développement de quelques-unes des théories chères à Diderot; on nous permet de saisir, comme à sa source, cet esprit vraiment *génial*, comme disent les Allemands, novateur avec ivresse, qui verse dans tous les sujets un flot d'idées plus ou moins trouble, mais d'une abondance extraordinaire. Nous surprenons dans ses libres caprices cette verve immodérée, mais inventive et toujours en éveil, qui se répand à la surface de toutes les sciences, à travers tous les arts, avec l'ambition de les renouveler, et qui les agite du moins furieusement et leur imprime

un mouvement sensible encore à la distance d'un siècle, à travers tant de révolutions de tout genre, scientifiques et littéraires. Il nous a paru qu'il y avait quelque intérêt à mettre en lumière ces témoignages nouveaux d'une activité intellectuelle que cinquante années n'épuisèrent pas, et de les replacer à leur lieu et à leur date en rétablissant ainsi quelques anneaux disparus dans l'ordre des temps et la chaîne des idées.

II

Le marquis de Chastellux[1] caractérisait ainsi les écrits de Diderot : « Ce sont des idées, disait-il, qui se sont enivrées et qui se sont mises à courir les unes après les autres. » Ce mot nous donne bien la sensation de la rapidité agitée des conceptions qui se succèdent devant le lecteur, du vertige qui emporte ce mobile esprit à travers tous les sujets dans une sorte de course effrénée, non sans but, mais sans repos. Nous savons par Naigeon qu'il avait contracté de bonne heure l'habitude d'écrire sur les premiers feuillets de ses livres, et souvent sur des feuilles volantes qu'il y insérait, ses jugements et ses réflexions. « En parcourant les titres parfois inconnus des ouvrages sur lesquels il a fait des observations, on voit qu'il lui

1. Auteur d'un ouvrage momentanément célèbre vers 1772, sur *la Félicité publique*, et que Voltaire (avec quelque ironie, je suppose) plaçait au-dessus de l'*Esprit des lois*.

importait fort peu que le livre qu'il analysait fût bon ou mauvais. » Dans le premier cas, il s'élevait avec l'auteur, s'emparant de ses principes et de ses idées avec cette faculté d'assimilation et cette puissance de transformation qui est un don. Dans l'autre cas, il se substituait à l'écrivain malhabile qui n'avait pas su profiter de son sujet ; il refaisait le livre à sa manière et presque sans s'en apercevoir.

M. d'Holbach disait qu'il n'y avait point de mauvais livres pour Diderot. Lorsqu'après avoir lu quelque ouvrage sur son témoignage excessif et déclamatoire, on lui faisait remarquer qu'il n'y avait rien là de ce qu'il y avait vu : « Eh bien ! répondait-il, si cela n'y est pas, cela devrait y être. » — C'est ainsi que naissaient les unes après les autres ces pages qui devenaient des livres, au jour le jour, au hasard d'une lecture ou d'une conversation. Les notes s'ajoutaient aux notes à mesure que les idées affluaient à son esprit, sous le coup d'une suggestion subite ou d'une contradiction. Le plus souvent il ne s'accordait ni la peine ni le temps de donner une forme définitive à sa pensée, qui courait plus vite que sa plume : telle était cette fécondité déréglée répandant à profusion des germes d'idées dont quelques-uns devaient revivre plus tard, croître et produire de véritables révolutions dans la philosophie et dans la science.

Ainsi sont nés dans les dernières années de la vie de Diderot les *Élémens de physiologie*, que l'on ne connaissait jusqu'ici que par quelques lambeaux de conversation rapportés par Naigeon. Ils sont remarquables à plus d'un titre, ne fût-ce que comme un des développemens les plus considérables de la philosophie

naturelle, à laquelle il avait fini par réduire toute philosophie. Comment et par quels degrés en était-il arrivé à ces conclusions extrêmes ? Les *Élémens de physiologie* se rattachent par un lien étroit au *Rêve de d'Alembert*, qui lui-même, pour être bien compris, doit être replacé à son moment dans l'évolution de la pensée de Diderot. Nous verrons, sous l'action d'une logique fatale, se former et se dégager, dans chacun des écrits qui l'expriment, cette philosophie où abondent de jour en jour davantage les conceptions les plus hasardeuses, chères au naturalisme de notre temps, et que Diderot a presque toutes pressenties.

Les premiers ouvrages philosophiques de Diderot eurent une origine assez compromettante pour la gravité de la philosophie nouvelle. On sait qu'il s'était lié intimement avec une sorte d'aventurière, Mme de Puisieux, l'année même qui suivit son mariage, pendant une absence de Mme Diderot. « Mme de Puisieux était pauvre, dit Mme de Vandeul ; elle demanda de l'argent à mon père ; il publia l'*Essai sur le mérite et la vertu*, vendit cet ouvrage cinquante louis et les lui porta. Bientôt elle demanda une nouvelle somme ; il publia les *Pensées philosophiques*, les vendit cinquante louis et les lui porta encore ; il fit cet ouvrage dans l'intervalle du vendredi saint au jour de Pâques. Après *les Bijoux indiscrets*, qui furent écrits dans la même intention, mon père fit la troisième partie de l'*Apologie de la Thèse de l'abbé de Prades ;* comme l'existence de Dieu y était niée, cela rendit l'affaire de l'abbé assez grave pour l'obliger à sortir de France. Mon père était inquiet des suites de cet évènement, lorsque de nouveaux besoins de Mme de Puisieux

l'engagèrent à publier les *Lettres sur les sourds et les aveugles*. » Nous arrêtons là cette nomenclature, admirant avec quelle exactitude Diderot tenait la comptabilité de ses galanteries et avec quelle candeur sa fille reproduit cette partie de ses notes intimes. Le nouvel éditeur, après avoir rappelé les circonstances particulières qui ont marqué l'origine des écrits philosophiques de Diderot, fait cette déclaration singulière : « Mme de Puisieux ayant puissamment excité par ses exigences réitérées la verve créatrice de Diderot, elle mérite quelque reconnaissance. » On avouera que, pour placer sa reconnaissance de cette manière, il faut en avoir de reste.

Quelle qu'ait été l'occasion qui donna lieu à la publication de ces divers écrits, on peut suivre, à la date de chacun d'eux, le changement qui s'accomplit dans l'esprit de Diderot et qui le fait passer d'une sorte de christianisme de convention au déisme, puis au scepticisme, et du doute provisoire, où il ne s'arrêta guère, à un naturalisme exalté. Il fallut quelque temps, selon la plaisante expression de Naigeon, avant que le philosophe *se fût entièrement purgé de la matière superstitieuse*. L'*Essai sur le mérite et la vertu*, paru en 1745, n'était qu'une traduction de l'ouvrage de Shaftesbury, mais les notes, le discours préliminaire et la dédicace à son frère marquent bien l'état d'esprit du traducteur au moment où il s'occupait de ce travail d'un genre secondaire, inférieur à son mérite. Il insiste sur le vrai caractère du *théisme*, l'opposant à l'*athéisme;* il en fait une sorte de préparation nécessaire et d'introduction au christianisme : « Le but de cet ouvrage, dit-il, est de

montrer que la vertu est presque indivisiblement attachée à la connaissance de Dieu, et que le bonheur temporel de l'homme est inséparable de la vertu. Point de vertu sans croire en Dieu : point de bonheur sans vertu, ce sont les deux propositions de l'illustre philosophe dont je vais exposer les idées... Tout ce que nous dirons à l'avantage de la connaissance du Dieu des nations s'appliquera avec un nouveau degré de force à la connaissance du Dieu des chrétiens... Voilà donc le lecteur conduit à la porte de nos temples. Le missionnaire n'a qu'à l'attirer maintenant au pied de nos autels : c'est sa tâche. Le philosophe a rempli la sienne. » Un an après, en 1746, paraissent les *Pensées philosophiques*. Diderot étudiait alors Bayle avec passion, et l'on peut voir dans ce petit ouvrage une imitation assez piquante des habitudes d'esprit du fameux dialecticien, l'*amasseur de nuages*, habile à soulever les questions, évitant de les résoudre. — Au fond, la rupture est accomplie avec cette espèce de christianisme philosophique où Diderot était resté quelque temps engagé, par habitude d'esprit ou par prudence. Ce n'était pas tout à fait à tort qu'il craignait le parlement. Les *Pensées philosophiques* furent condamnées au feu par arrêt du 7 juillet 1746, ce qui n'empêcha pas l'ouvrage de reparaître plusieurs fois, du vivant de l'auteur, sous différents noms. La *Promenade du sceptique*, composée en 1747, est une froide allégorie dirigée contre la vie religieuse ; en 1749, dans la célèbre *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, le voici aux prises avec le problème de l'existence de Dieu ; il ne dépasse pas encore les limites du doute. Pourtant Voltaire s'en

émut et dans une réponse fort embarrassée à l'envoi de cet ouvrage il déclara que, quant à lui, « il n'est point du tout de l'avis de Saunderson, qui nie Dieu parce qu'il est né aveugle. »

On sait que Diderot paya de cent jours de captivité à Vincennes la hardiesse plus que philosophique de ce livre, où respire déjà le souffle de tempête qui va soulever de terre l'*Encyclopédie*, et par elle l'opinion. Dans ses Mémoires récemment publiés, le marquis d'Argenson dit négligemment, à la date du mois d'août 1749 : « On a arrêté ces jours-ci quantité d'abbés, de savants, de beaux esprits, et on les a menés à la Bastille, comme le sieur Diderot, quelques professeurs de l'Université, docteurs de la Sorbonne, etc. Ils sont accusés d'avoir fait des vers contre le roi, de les avoir récités, débités, d'avoir frondé contre le ministère, d'avoir écrit et imprimé pour le déisme et contre les mœurs, à quoi l'on voudrait donner des bornes, la licence étant devenue trop grande. *Mon frère en fait sa cour et se montre par là grand ministre.* » — Et un peu plus loin : « Le nommé Diderot, auteur des *Bijoux indiscrets* et de *l'Aveugle clairvoyant* (la *Lettre sur les aveugles*), a été interrogé dans sa prison à Vincennes. Il a reçu le magistrat (on dit même que c'est le ministre) avec une hauteur de fanatique. L'interrogateur lui a dit : « Vous êtes un insolent, vous resterez ici longtemps. » Ce Diderot venait de composer, quand on l'a arrêté, un livre surprenant contre la religion. »

La *Suite de l'Apologie de M. l'abbé de Prades* (1752) et les articles de l'*Encyclopédie* qui commence à paraître ne dépassent pas cette moyenne d'incrédulité

plutôt religieuse que philosophique, que l'on caractérisait alors du nom de *déisme* et que personne n'a mieux définie que Diderot lui-même : « La diversité des adversaires qui se sont élevés contre la religion, dit-il, a introduit une infinité de questions inconnues il y a cinquante ans ; et l'on a été contraint d'adopter des expressions peu communes et de distinguer des objets qu'on a souvent confondus. Ainsi, dans le nouvel usage, on n'attache point au théisme la même idée qu'au déisme. » Et, d'après ses explications fort nettes, on peut se convaincre que le théisme n'était pas considéré comme hostile à la religion, tandis que le déisme était un terme d'opposition contre toute religion. « Le *théiste* est celui qui est déjà convaincu de l'existence de Dieu, de la réalité du bien et du mal moral, de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses à venir, mais qui attend, pour admettre la révélation, qu'on la lui démontre ; il ne l'accorde ni ne la nie. Le *déiste* au contraire, d'accord avec le *théiste* seulement sur l'existence de Dieu et la réalité du bien et du mal moral, nie la révélation, doute de l'immortalité de l'âme et des peines et des récompenses à venir[1]. » C'est ce mot qui peint le mieux l'état d'esprit de Diderot à cette époque. Il ne proteste qu'ironiquement contre cette appellation, et encore est-ce au nom de l'abbé de Prades. Une première phase de son évolution intellectuelle est accomplie. Il ne cherche plus « la voie par laquelle il faut passer pour arriver méthodiquement au pied des autels ; » ce passage, il le déclare infranchissable. Une seconde phase va s'accomplir,

1. *Apologie de l'abbé de Prades*, XVI.

celle qui le conduira du déisme au naturalisme pur. C'est dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1754) que cette nuance se marque pour la première fois ; elle s'accentuera de plus en plus dans la dernière partie de la vie du philosophe.

Il avait alors quarante et un ans. Les historiens de la philosophie qui n'ont pas tenu compte de ces phases diverses de son esprit ont tout brouillé, tout confondu. A l'aide de cette observation si simple des dates, on se reconnaît sans peine dans les apparentes contradictions de Diderot. Il y a dans sa philosophie une dégradation continue de l'idée de Dieu jusqu'à son évanouissement dans le pur scepticisme, qui lui-même n'est qu'un passage par où il arrive promptement à l'idée de la nature, prise désormais comme objet unique de sa foi et de son culte.

Le *Rêve de d'Alembert*, écrit en 1769, mais non publié de son vivant, a une importance capitale dans son œuvre. C'est de son propre aveu un des seuls d'entre ses ouvrages dans lesquels il se complaisait. Il en parle à plusieurs reprises à Mlle Volland : « Les interlocuteurs sont d'Alembert, qui rêve, Bordeu et l'amie de d'Alembert, Mlle de l'Espinasse... *Il n'est pas possible d'être plus profond et plus fou*. J'y ai ajouté après coup cinq ou six pages capables de faire dresser les cheveux à mon amoureuse : aussi ne les verra-t-elle jamais. » Et à quelques jours de là : « Si j'avais voulu sacrifier la richesse du fond à la noblesse du ton, Démocrite, Hippocrate et Leucippe auraient été mes personnages ; mais la vraisemblance m'aurait renfermé dans les bornes de la philosophie ancienne, et j'y aurais trop perdu. Cela est de la plus haute extravagance, et tout à

la fois de la philosophie la plus profonde; il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve : il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie, afin de lui procurer ses entrées. » — Pourtant, réflexion faite, il avait peur de « ces extravagances ». Il n'osa pas les publier, et il fit bien; il eût encouru de terribles colères et soulevé une véritable émeute parmi ses amis. Mlle de l'Espinasse, qui figurait dans le dialogue et y jouait son rôle avec une bonne grâce et une compétence fort piquantes, se fâcha et fit adresser par d'Alembert de si vifs reproches à Diderot, que celui-ci promit de brûler le manuscrit.

Ne nous fions pas trop à ces exécutions; rarement elles se font jusqu'au bout. Peut-être le manuscrit fut-il brûlé, mais il en subsistait des copies, puisque l'œuvre a reparu en 1830 dans les quatre volumes de mémoires qui furent publiés. Cependant Diderot, ne se résignant ni à perdre ce travail, où il avait amassé beaucoup d'idées qui lui étaient chères, ni à en priver le public, avait composé une variante du *Rêve;* il nous reste seulement la lettre d'envoi, que l'on nous donne pour la première fois : « L'historique de ces dialogues, dit l'auteur, en excusera les défauts... Le plaisir de se rendre compte à soi-même de ses opinions les avait produits; l'indiscrétion de quelques personnes les tira de l'obscurité; l'amour alarmé en désira le sacrifice, l'amitié tyrannique l'exigea; l'amitié trop facile y consentit; ils furent lacérés. Vous avez voulu que j'en rapprochasse les morceaux, je l'ai fait... Ce n'est ici qu'une statue brisée, mais si brisée qu'il fut presque impossible à l'artiste de la réparer. Il est resté autour de lui nombre de fragments dont il n'a pu retrouver la

place... D'ailleurs, en changeant le nom des interlocuteurs, ces dialogues ont encore perdu le mérite de la comédie. » Cette œuvre substituée à la première, qu'est-elle devenue? Il importe assez peu d'ailleurs, puisque nous avons le *Rêve de d'Alembert* et les *Élémens de physiologie*, un commentaire du plus haut intérêt, plus intéressant même que le *Rêve*, si l'on ne consulte que les idées, qui s'y montrent plus directement et à découvert.

En quoi donc consistait cette « philosophie profonde » que Diderot annonçait mystérieusement à son amie? A travers les divagations, les fantaisies et le libertinage qui se mêlent à ses ouvrages les plus sérieux, percent quelques grandes conceptions qu'il attribue à d'Alembert rêvant, mais qui sont bien d'un homme singulièrement éveillé. C'est d'abord cette idée que, pour imaginer la manière dont la vie a pu naître et se propager sur la terre, il ne faut pas prendre garde à quelques centaines de siècles de plus ou de moins. Le temps n'est rien pour la nature, et le philosophe doit avec soin se garantir du *sophisme de l'éphémère*, celui d'un être passager qui croit à l'immortalité des choses, celui qu'exprimait si bien la rose de Fontenelle, qui disait « que, de mémoire de rose, on n'avait vu mourir un jardinier. » — Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut traiter ces graves sujets, la sensibilité générale, la formation de l'être sentant, son unité, l'origine des animaux, leur durée et toutes les questions de ce genre. « On suppose, disait-il, que les animaux ont été dans l'origine ce qu'ils sont à présent. Quelle folie! on ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau

imperceptible qui s'agite dans la fange s'achemine peut-être à l'état de grand animal ; l'animal énorme, qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermisseau ; il est peut-être une production momentanée de cette planète... L'homme lui-même se résout en une infinité d'animalcules dont il est impossible de prévoir les métamorphoses et l'organisation future. Qui sait si ce n'est pas la pépinière d'une seconde génération d'êtres, séparée de celle-ci par un intervalle incompréhensible de siècles et de développements successifs ? Le vase où Needham apercevait tant de générations momentanées d'êtres microscopiques peut être comparé à l'univers. On voit dans une goutte d'eau l'histoire du monde. Sans doute, dans le monde, le même phénomène dure un peu davantage : mais qu'est-ce que notre durée en comparaison de l'éternité des temps ? Moins que la goutte que j'ai prise avec la pointe d'une aiguille, en comparaison de l'espace illimité qui m'environne... Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés ? qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres ? Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste. Le monde commence et finit sans cesse : il est à chaque instant à son commencement et à sa fin ; il n'en a jamais eu d'autre et n'en aura jamais d'autre. »

Voilà le cadre très vaste dans lequel se meuvent, à côté des imaginations les plus étranges, quelques-unes de ces théories qu'on pourrait appeler prophétiques, qui devancent les temps et que l'on ne comprend bien, dont on ne saisit exactement la portée que quand, à la suite de plusieurs tentatives, elles sont entrées dans l'esprit public, sinon à titre de vérités conquises,

du moins comme des doctrines provisoires dignes d'examen. Ce sont, par exemple, le passage de l'inertie à la sensibilité, de l'inorganique à l'organique, de l'organique à l'être sensible, de l'être sensible à l'être pensant par une série de gradations ; les générations spontanées, « une suite indéfinie d'animalcules dans l'atome qui fermente, une suite indéfinie d'animalcules dans l'autre atome qu'on appelle la terre ; » chaque être considéré comme une république d'êtres microscopiques, chaque animal comme un polype ; la fibre un animal simple, l'homme un animal composé, chaque être étant la somme d'un certain nombre de tendances, et les espèces des tendances à un terme commun qui leur est propre ; l'être normal un effet commun, le monstre un effet rare, tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel ou général ; la vie considérée comme une suite d'actions et de réactions, avec cette seule différence qui les distingue de la mort, c'est que vivant j'agis et je réagis en masse, mort j'agis et je réagis en molécules ; tout enfin se tenant dans la nature et l'impossibilité qu'il y ait un vide dans la chaîne, les individus n'étant rien qu'une apparition, un moment dans la vie d'un seul grand individu, qui est le tout. — Voilà à coup sûr une philosophie qui nous est devenue familière, que nous reconnaissons sans peine sous les formes particulières de l'esprit de Diderot et de son siècle, que nous voyons s'étendre et se propager autour de nous sous les noms divers du transformisme, de l'évolution ou de la philosophie *monistique*, comme disent les Allemands, doctrines presque identiques au fond, ne

différant guère entre elles que par le caractère métaphysique ou naturaliste qu'elles revêtent dans les divers esprits, ou bien encore par la hardiesse des synthèses qu'elles produisent, l'assurance plus ou moins sérieuse des hypothèses qu'on nous impose et la déduction plus ou moins outrée des conséquences qu'on en tire.

Quel est le naturaliste ou le philosophe de cette école qui ne reconnaîtrait pas son ancêtre dans celui qui disait il y a un siècle : « Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces. Tout est en un flux perpétuel. Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Toute chose est plus ou moins chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu, plus ou moins d'un règne ou d'un autre. » Celui qui tenait ce langage, avant de s'appeler Diderot, s'appelait dans l'antiquité Héraclite, Empédocle, Lucrèce ; au dix-huitième siècle, il s'appela tour à tour Maillet, Robinet et Lamark ; il s'est appelé successivement de notre temps Darwin, Hæckel, Herbert Spencer, il s'appelle aujourd'hui légion. C'est le même homme, au fond, le même penseur sous la diversité des formes et du langage, si l'on tient compte des temps et des progrès de la science. C'est aussi la même doctrine, la mobilité absolue des choses (si ces deux mots souffrent d'être rapprochés), la variabilité universelle des êtres et des espèces, l'évolution qui remplit de ses rhythmes alternatifs l'infinité de l'espace et du temps, sans autre principe que la force éternelle, inconsciente, sans autre but que l'éternelle succession de ses métamorphoses.

Le *sophisme de l'éphémère* est une des idées qui reviennent le plus souvent dans ces improvisations ardentes de Diderot sur l'univers et sur l'homme. Mais ce sophisme se présente à lui sous différents aspects : tantôt c'est l'illusion de l'être passager qui croit à l'immortalité des êtres et des espèces, parce que ces grands objets de la nature existaient avant lui et existeront encore après, et qui de cette durée relativement longue conclut à une durée éternelle ; tantôt c'est une autre illusion, contraire en apparence, celle de l'homme qui, perdu sur un atome de poussière, enfermé dans un moment de la durée, imperceptible dans cet immense océan de matière qui roule autour de lui, prétend du fond de sa chétive existence usurper l'infini par sa pensée ou par son cœur et s'arroge à lui, à ses idées et à ses sentiments, une immortalité dérisoire, quand tout meurt autour de lui, quand tout se transforme et change. On trouve une expression saisissante de cette pensée dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, quand « l'innocent Taïtien » Orou oppose la loi de la nature concernant l'union des sexes à la morale artificielle de l'aumônier.

« Tes préceptes, lui dit Orou, je les trouve opposés à la nature et contraires à la raison. Contraires à la nature, puisqu'ils supposent qu'un être pensant, sentant et libre, peut être la propriété d'un être semblable à lui. Contraires à la loi des êtres ; rien, en effet, te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrit le changement qui est en nous ; qui commande une constance qui n'y peut être et qui viole la liberté de l'homme et de la femme en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ; qu'une fidélité qui borne la

plus capricieuse des jouissances à un même individu; *qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine, au bas d'une roche qui tombe en poudre, au pied d'un arbre qui se gerce, sur une pierre qui s'ébranle?* » Il est bien évident qu'Alfred de Musset s'est inspiré de ce passage et qu'il l'a presque littéralement traduit dans ces beaux vers, tout en transformant le sentiment naturaliste de Diderot par l'accent de sa mélancolie passionnée :

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut aux pieds d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom, que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés.

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Être immobile
Qui regarde mourir [1].

La morale à l'usage de Taïti nous amène à dire un mot de ce que Diderot appelait lui-même les *idées folles* mêlées à *la profonde philosophie* dans le *Rêve de d'Alembert*. — Une pareille désignation ne peut s'appliquer à la théorie physiologique sur l'origine de

1. *Poésies nouvelles*. — *Souvenir*.

la conscience, de la perception, de la mémoire et des facultés qui en dérivent, sur le génie et l'esprit, sur le sommeil, sur la volonté et la liberté, aussi réelles dans le sommeil que dans la veille, tout cela expliqué par le rapport de *l'origine du faisceau nerveux* à ses ramifications. Assurément il y a là bien des subtilités et des obscurités, et, quoi qu'en dise Naigeon, Condillac s'entend mieux lui-même dans son *Traité des sensations* et nous fait mieux entendre sa pensée. Mais enfin ce n'est pas pour si peu que Diderot se serait accusé à Mlle Volland « de haute extravagance. » Il parle évidemment, quand il s'accuse ainsi, de la *Suite de l'entretien*, où le médecin Bordeu, dans un dialogue avec Mlle de l'Espinasse, tire de si étranges conséquences de son système de physiologie sur le mélange possible des espèces, qu'il veut pousser jusqu'à l'espèce humaine, sur l'art de créer des êtres qui ne sont pas, sur la méthode propre à poursuivre en ce sens des tentatives graduées, et sur les préparations diverses à faire subir aux espèces pour les adapter à ce genre d'expériences. Si l'on joint à cet exposé d'obscénités révoltantes et nullement scientifiques (quoi qu'en dise l'auteur) le *Supplément au voyage de Bougainville* ou le *Dialogue entre A. et B. sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas*, on aura réunis sous les yeux, dans le *Rêve de d'Alembert* et dans ces opuscules, les deux Diderot que nous connaissons : l'un vraiment philosophe, savant même par une vaste lecture, sinon par ses expériences personnelles, l'œil et l'esprit tendus vers toutes les nouveautés, passionné pour la méthode expérimentale,

d'une puissance de pensée peu commune pour recueillir les observations des autres et en déduire les plus hardies conséquences, doué au plus haut degré de la curiosité intellectuelle et de la faculté de généraliser, tirant sans cesse de son cerveau toujours en ébullition, et sans l'épuiser jamais, des conceptions neuves, sinon vraies, spécieuses, pleines de prestige, s'imposant à notre attention par un air de grandeur dans ses systèmes, devançant les âges et ne laissant guère au naturalisme contemporain, dans certaines théories qu'il a devinées, que la besogne des détails à classer et des preuves à faire, un de ces promoteurs d'idées dont la science profite, même quand ils se trompent, et qui l'agitent par une sorte d'inquiétude salutaire en la troublant dans son repos, en stimulant son ambition vers les vastes horizons.

Voilà le Diderot qui appartient à l'histoire de la science comme à celle de la philosophie. Mais il y en a un autre, un fâcheux compagnon du penseur et qui malheureusement ne le quitte jamais : c'est une sorte de Diogène raffiné, un libertin d'imagination, poursuivant les problèmes qu'il pose dans leurs conséquences les plus extravagantes, portant une curiosité froide et une logique à outrance dans les questions équivoques, l'auteur des *Bijoux indiscrets* et de *la Religieuse* apparaissant tout à coup au milieu des plus graves sujets, l'origine des êtres ou la transformation des espèces, prétendant déniaiser l'humanité et spécialement ses contemporains, réduisant la morale à cette unique loi « que tout ce qui est ne peut être ni contre nature ni hors de nature, » et par conséquent « que ce serait une vertu comme la conti-

nence qui serait le premier des crimes contre la nature, s'il pouvait y en avoir. » Il faut le voir pousser jusqu'au bout cette agréable facétie d'un logicien en gaîté, prêt à se tirer d'affaire, si la société se révolte, comme le faisait Bordeu avec Mlle de l'Espinasse : « Sans doute, disait Bordeu à l'aimable et facile amie de d'Alembert, ce serait fouler aux pieds toute décence, attirer sur soi les soupçons les plus odieux et commettre un crime de lèse-société que de développer ces principes... Je n'ôterais pas mon chapeau à l'homme suspecté de pratiquer ma doctrine; il me suffirait qu'on l'appelât un infâme. Mais nous causons sans témoins et sans conséquences... » Et comme Mlle de l'Espinasse se récriait, Bordeu la raillait doucement : « Ah ! après avoir été un homme pendant quatre minutes, voilà que vous reprenez votre cornette et vos cotillons, et que vous redevenez femme. A la bonne heure ! eh bien ! il faut vous traiter comme telle. Voilà qui est fait. » Dieu sait cependant ce que Mlle de l'Espinasse et la société du dix-huitième siècle pouvaient entendre sans se fâcher. Bordeu avec l'une et Diderot avec l'autre allaient vraiment bien loin.

Je sais comment Diderot se défendait. Ce germe d'apologie, nous le trouvons dans une curieuse lettre d'envoi (publiée pour la première fois) qui accompagnait la rédaction nouvelle du *Rêve de d'Alembert*, celle qui s'est perdue. Diderot rappelle la différence qu'il y a entre une morale illicite et une morale criminelle; il veut qu'on n'oublie pas d'ailleurs que l'homme de bien ne fait rien de criminel, ni le bon citoyen d'illicite. « Il est, dit-il, une doctrine spécu-

lative qui n'est ni pour la multitude ni pour la pratique, et, si sans être faux on n'écrit pas tout ce que l'on fait, sans être inconséquent on ne fait pas tout ce qu'on écrit. » Je comprends à peu près ce que veut dire l'auteur, mais il ne me convainc guère. Cette *doctrine spéculative* m'inquiète; si elle a pour elle la vérité, qu'importe, au moins pour la vie privée, qu'elle ait contre elle les mœurs, qui sont des préjugés, et les lois, qui sont d'autres préjugés? Si l'on peut la pratiquer en secret, en dehors de l'action des lois et de l'opinion publique, pourquoi s'en priver? Diderot prétend que sans être inconséquent on ne fait pas tout ce qu'on écrit. D'accord; mais est-il bien sûr que ceux de ses lecteurs que la *doctrine spéculative* aura persuadés se réfugieront dans une pareille excuse? Et pourquoi s'abstiendraient-ils? Ils répondront que, si l'on peut sans inconséquence ne pas faire tout ce qu'on écrit, on est au moins assuré, en le faisant, d'être parfaitement d'accord avec soi-même et avec la nature, seul arbitre de la morale. Et ils auront raison contre Diderot. — Je comprends mieux l'autre argument donné dans la même lettre. Diderot supplie son ami de ne communiquer cette œuvre à personne. C'est là un argument tout pratique où nous n'avons rien à voir : « Il y va, dit-il, de mon repos, de ma vie et de mon honneur ou de la juste opinion qu'on a conçue de mes mœurs. » Cela n'intéresse que l'auteur et n'a rien de commun avec la distinction « de la doctrine spéculative et de la pratique, » c'est-à-dire, en mots plus clairs, des deux morales, l'une pour les philosophes et l'autre pour le peuple. Il est bien certain, d'ailleurs, que les expériences sur le croisement

des espèces, recommandées dans la *Suite de l'entretien*, et l'indifférence proclamée dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* à l'égard de certaines actions physiques, auraient de graves conséquences, si on les appliquait « à la multitude » ; mais est-ce à dire qu'elles seraient sans gravité pour des savants ? — C'est précisément cette distinction entre la morale philosophique et la morale pratique qui est fausse et, disons-le (puisqu'il s'agit de moralité), immorale. — Un gros mot qui fâche les amis de Diderot. La question a été, en effet, plus d'une fois discutée. Mais Diderot s'est chargé, dans la lettre que nous avons citée, de marquer le point délicat de la controverse, et en posant si bien la question il nous a mis en état de la résoudre contre ses amis et contre lui-même.

CHAPITRE VII

DIDEROT INÉDIT (SUITE). — SA CONCEPTION DU TRANSFORMISME

I

Le Diderot que nous allons trouver dans les *Élémens inédits de physiologie* n'est pas le cynique, c'est l'homme d'étude, le penseur. Homme d'étude parfois ivre des libations hâtives d'une science trop neuve, penseur toujours agité par le mouvement excessif de sa pensée et comme étourdi par le bruit des idées dans son cerveau, mais sincèrement épris des découvertes nouvelles, enthousiaste des horizons réels ou imaginaires qui se révélaient à lui, prodigue d'aperçus, improvisateur merveilleux de systèmes, à certains égards le prophète de la philosophie naturaliste du dix-neuvième siècle.

Les *Élémens* sont un simple recueil de notes prises dans ses lectures, rapidement commentées, à peine classées. Les éditeurs ont raison de dire qu'elles sont certainement de dates et de provenances fort diverses, mais qu'il est probable qu'elles ont été réunies pen-

dant le séjour de Diderot en Hollande et qu'elles ont reçu quelques additions dans les dernières années de sa vie. Il y parle de la Hollande en disant : *Ici*, et dans un autre passage, à propos des ennuis de la vieillesse, il ajoute en note : « J'avais soixante-six ans quand j'écrivais cela. » De plus, il y est fait mention de l'*Histoire de la chirurgie*, qui ne fut achevée qu'en 1780. J'inclinerais à croire que Diderot l'entreprit vers 1766, à l'époque même où parurent à Lausanne les *Elementa physiologiæ* dont le philosophe français s'est tant inspiré. L'identité du titre adopté par Diderot est déjà un fait significatif. Une note des *Mémoires* de Naigeon rend cette hypothèse plus que probable : « Il avait lu deux fois, nous dit Naigeon, et la plume à la main, la grande *Physiologie* de Haller. Les extraits raisonnés qu'il en avait faits étaient en latin et en français, selon qu'il trouvait plus ou moins promptement les expressions qui correspondaient exactement aux idées de Haller. Ces extraits assez étendus ne pouvaient guère être utiles qu'à lui. Ce n'était souvent que de simples mots de *réclame* (sic) destinés à lui rappeler dans le besoin des idées analogues ou contraires. On y voyait quelquefois aussi, non-seulement ce que Haller avait pensé sur tels ou tels phénomènes de l'économie animale, mais même tout ce que Diderot avait conjecturé sur les causes de ces phénomènes ; ces divers extraits n'existent plus ; il les jeta au feu lorsqu'il eut fini les deux dialogues objet de ses recherches[1]. » C'est là évidemment l'origine de ce travail dont une

1. *Mémoires* de Naigeon sur Diderot, édition Brière, page 224.

première et informe rédaction fut peut-être détruite, comme on nous le dit, mais pour être améliorée, et qui subsista dans ses parties essentielles, s'accroissant de jour en jour par les nombreuses lectures de Diderot et par ses réflexions à propos de chacune d'elles. Il n'est pas douteux que c'est d'après ces notes que furent composés l'*Entretien avec d'Alembert* et le *Rêve*, où il est aisé de reconnaître l'identité des faits cités et des hypothèses qui en sont la conséquence ; mais il n'est pas douteux aussi que le cahier dont Diderot avait tiré en 1769 la substance de ces Dialogues resta ouvert pour recevoir les nouveaux faits, les nouvelles expériences dont sa vieillesse, comme sa maturité, était avide, et les idées qui se pressaient en foule dans son esprit toujours jeune.

Il serait intéressant de connaître les sources principales où Diderot a puisé les éléments de sa science. Dans une lettre au célèbre chirurgien Petit, le maître de Vicq d'Azyr, il prétend « qu'il n'a de l'anatomie et de la physiologie que la pauvre petite provision que l'on prend au collège, ensuite ce qu'il en a pu prendre chez Verdier, puis chez Mlle Biheron [1]. » Cela est fort exagéré. D'abord nous savons qu'il a fait des extraits considérables du grand ouvrage de Haller. Les noms de Linné, qu'il aime médiocrement, et de Buffon, reviennent sans cesse dans ses écrits. Il

1. *Lettre à M. Petit sur une question d'anatomie et de physiologie.* Verdier était un chirurgien qui faisait des leçons publiques. Mlle Biheron a, la première, fabriqué avec une grande perfection des pièces d'anatomie. Les éditeurs nous apprennent qu'elle était fort dévote, fort pauvre, passionnée depuis sa jeunesse pour cette science, dont elle excellait à donner les figures ; elle habitait, place de l'Estrapade, la maison d'angle où Diderot avait aussi demeuré.

est au courant des travaux de Needham, l'*Anguillard* de Voltaire, de Camper, de Fontana, l'auteur d'expériences alors célèbres sur *les parties irritables et sensibles*, de tous ceux enfin qui apportent une contribution à la science. Et comment n'eût-il pas été bien informé de tout ce qui se produisait de nouveau de son temps dans cet ordre de connaissances, quand on sait dans quelle liaison intime, dans quel commerce d'amitié et d'idées il vivait avec Bordeu, avec quelle passion lui et Naigeon lisaient et discutaient les *Recherches anatomiques sur les glandes*, sur *le tissu muqueux* et *l'organe cellulaire* qui paraissaient de 1752 à 1767? Il était d'ailleurs bien préparé à des lectures et à des entretiens de ce genre par la connaissance qu'il avait prise de certaines sciences accessoires. Nous savons qu'il avait fait plusieurs cours de chimie, comme on disait alors, sous le grand démonstrateur Rouelle, celui qui forma les principaux chimistes du temps et le plus illustre de tous, Lavoisier, et duquel une tradition plaisante raconte qu'en arrivant à son amphithéâtre du Jardin du Roi il commençait posément, puis, s'animant, jetait à la tête de ses auditeurs son bonnet professoral, sa perruque, sa robe, et, débarrassé de cet attirail bien gênant pour la circonstance, se livrait alors sans entrave à ses expériences et à ses démonstrations.

Nous ne prétendons pas juger la partie technique des *Élémens de physiologie*, ni même en rendre compte. Décider en quoi et jusqu'à quel point l'auteur est bien informé, sur quels points et dans quelle mesure il se trompe, les erreurs qu'il devait à son temps et celles qu'il ne devait qu'à lui-même, mesurer

la distance qui sépare la physiologie de Haller de celle de Claude Bernard, voilà un travail que nous n'entreprendrons pas, mais qu'il serait d'un haut intérêt de voir mené à bonne fin par un physiologiste de profession. Ce savant marquerait d'une main précise la limite des connaissances exactes de Diderot et celle de son ignorance dans ces notes si nombreuses et si variées sur les fibres, le tissu cellulaire, le sang, le cœur, le cerveau, les nerfs et les muscles, la matrice, sur la sympathie et le *consensus* des organes, sur leurs fonctions propres et communes, sur les sensations, sur la génération, etc. Il y aurait là de quoi exercer une sagacité érudite dont le témoignage serait, je n'en doute guère, à l'honneur de Diderot, qui sut amasser tant de faits, enregistrer les expériences, noter les découvertes à mesure qu'elles se faisaient. Pour un littérateur, pour un philosophe, ce bagage n'est pas mince.

Évidemment toute cette science n'est que de seconde main; il n'y a aucune part ni d'expérience ni d'invention personnelle; mais il y a la preuve d'un véritable souci d'être bien informé. Ce qui mérite vraiment d'attirer notre attention, c'est la partie des réflexions que les faits suggèrent à l'auteur, c'est l'abondance et la hardiesse des hypothèses qu'il sème, comme en se jouant, d'une main prodigue à travers tant de notes amassées pêle-mêle et à peine redigées, c'est l'interprétation qu'il nous donne du système de la nature, tel qu'il pense le saisir dans le creuset vivant où il étudie les métamorphoses de l'être.

L'idée maîtresse qui fait l'unité de cette interprétation est celle que l'on exprimerait aujourd'hui sous

le nom devenu si populaire du transformisme, idée dont nous avons marqué la brillante esquisse dans le *Rêve de d'Alembert*, mais avec un mélange de fantaisie et d'art qui lui enlevait quelque chose de sa netteté. C'est vers 1754 que cette conception était apparue pour la première fois à l'esprit de Diderot. Il l'exprimait alors, mais timidement et avec un reste de respect ironique pour la religion : « Si la foi ne nous apprenait que les animaux sont sortis des mains du Créateur, tels que nous les voyons, si elle ne nous eût point éclairés sur l'origine du monde et sur le système universel des êtres, combien d'hypothèses différentes que nous aurions été tentés de prendre pour le secret de la nature!... Heureusement la religion nous épargne bien des écarts et bien des travaux. » Une de ces hypothèses lui échappe comme malgré lui : « De même que, dans les règnes animal et végétal, un individu commence, pour ainsi dire, s'accroît, dure, dépérit et passe, n'en serait-il pas de même des espèces entières?.. Le philosophe abandonné à ses conjectures ne pourrait-il pas soupçonner que l'animalité avait de toute éternité ses éléments particuliers, épars et confondus dans la masse de la matière; qu'il est arrivé à ces éléments de se réunir, parce qu'il était possible que cela se fît; que l'embryon formé de ces élémens a passé par une infinité d'organisations et de développemens, qu'il a eu, par succession, du mouvement, de la sensation, des idées, de la pensée, de la réflexion, de la conscience, des sentiments, des passions, des signes, des gestes, des sens, des sons articulés, une langue, des lois, des sciences et des arts; qu'il s'est écoulé des millions d'années entre ces développemens;

qu'il a peut-être encore d'autres développemens à subir ou d'autres accroissements à prendre, qui nous sont inconnus; qu'il a eu ou qu'il aura un état stationnaire; qu'il s'éloigne ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépérissement éternel, pendant lequel ses facultés sortiront de lui comme elles y étaient entrées; qu'il disparaîtra pour jamais de la nature, ou plutôt qu'il continuera d'y exister, mais sous une forme et avec des facultés tout autres que celles qu'on lui remarque dans cet instant de la durée[1]? »

Il y a là tout un ensemble de conjectures suivies qui en font une théorie bien différente des vagues oracles d'Empédocle sur la génération confuse des organes et des organismes, et dont on ne pourrait rapprocher dans l'antiquité que les étonnants passages du cinquième livre du poème de Lucrèce, *de Natura*. Mais rien ne fait supposer que Diderot ait pris cette conception dans le poète romain. Il ne parle nulle part de Lucrèce comme philosophe, il en parle seulement comme poète. S'est-il inspiré de quelques-uns de ses contemporains? On a prétendu que les idées analogues qui se rencontrent dans le *Rêve de d'Alembert* ont pu être suggérées à Diderot par l'ouvrage de Robinet, *la Nature*, publié précisément dans l'année qui précéda la composition des deux fameux Dialogues. On donne comme preuve à l'appui la curiosité qui s'émut dans le monde des encyclopédistes autour de ce livre où étaient développées et appliquées l'idée d'une vie latente répandue dans tout l'univers, la loi

1. *De l'Interprétation de la nature*, question LVIII.

de continuité des êtres, l'uniformité des procédés par lesquels se communique la vie, l'unité d'un prototype animal. Voltaire s'inquiéta de ce livre : « Est-ce un abrégé de Lucrèce? écrivait-il; est-ce du vieux? est-ce du neuf? s'il y a *mica salis*, envoyez-le à votre frère du désert. » Grimm en parle à plusieurs reprises : « Cet homme n'est pas à beaucoup près sans mérite, il a du style et la tête philosophique, il a un défaut ordinaire même aux meilleures têtes (et en écrivant cela, il pensait peut-être à l'ami Diderot), il a le goût des systèmes, et s'il avait fait de son livre un poème à l'imitation de celui de Lucrèce, il aurait eu justement le degré de vérité suffisant pour cela. Les gens à systèmes et à hypothèses devraient toujours écrire en vers. » Enfin Diderot lui-même cite deux ou trois fois le nom de cet écrivain : « Ce Robinet, dit-il quelque part, a de la chaleur, de la hardiesse et du nerf. »

Rien ne s'opposerait donc à ce que Diderot eût pris dans l'ouvrage de Robinet quelques germes d'idée qui se seraient ensuite organisés et développés dans son cerveau fécond. Rien ne s'y oppose que les dates. L'*Interprétation de la nature*, où paraît déjà très clairement la théorie transformiste, est de 1754; le livre de *la Nature* de Robinet, où elle est noyée dans un fatras de métaphysique obscure, parut en Hollande de 1763 à 1768.

Reste ce singulier écrivain, qui eut la mauvaise fortune d'être immortalisé par les épigrammes de Voltaire, à l'occasion de son trop fameux ouvrage : *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un philosophe français*, qui précède de quelques

années l'*Interprétation de la nature*[1]. Benoît de Maillet y soutient que le germe primitif vital n'avait donné que des espèces marines dont étaient descendues, par une série de transformations, toutes les espèces terrestres et aériennes, l'homme lui-même. Et voici une phrase que Lamarck n'aurait pas désavouée et où Darwin reconnaîtrait un ancêtre : « La transformation d'un ver à soie ou d'une chenille en papillon serait mille fois plus difficile à croire que celle des poissons en oiseaux, si cette métamorphose ne se faisait chaque jour sous nos yeux. La semence de ces poissons portée dans les marais peut avoir donné naissance à une première transmigration de l'espèce du séjour de la mer à celui de la terre. Que cent millions aient péri sans avoir pu en contracter l'habitude, il suffit que deux y soient parvenus pour avoir donné lieu à l'espèce. » Voltaire, qui ne devinait là ni Lamarck, ni Darwin, s'en donne à cœur-joie sur cette belle hypothèse[2]. On connaît ses vers :

> Notre consul[3] Maillet, non pas consul de Rome,
> Sait comment ici-bas naquit le premier homme :
> D'abord il fut poisson.

Mais c'est déjà un honneur, a tout prendre, pour de Maillet, que d'avoir rang dans cette illustre satire des *Systèmes*, à côté de Malebranche et de Spinoza. C'est une preuve que l'ouvrage fut loin de passer inaperçu. L'abbé Raynal le signale dès son apparition,

1. *Telliamed* fut publié à Amsterdam, en 1748, par un ami de Benoît de Maillet, mort en 1738.
2. *Les Systèmes*.
3. De Maillet était consul de France au Caire.

en termes très expressifs, dans ses *Nouvelles littéraires*, qui précédèrent la *Correspondance de Grimm :* « Tout est extraordinaire, dit-il, dans un ouvrage qu'on vient d'imprimer en deux volumes et qui fait beaucoup de bruit par la hardiesse des sentiments qu'on y a hasardés. » Il est donc impossible que Diderot n'ait pas lu ce livre, bien qu'à ma connaissance il n'en ait fait mention nulle part. Curieux comme il l'était, facilement enthousiaste, beaucoup plus porté que Voltaire par son genre d'esprit et son goût pour l'histoire de la nature vers ce genre d'hypothèses, il ne dut pas accueillir *Telliamed* par un éclat de rire, comme le terrible railleur des *Systèmes*, il dut y démêler du premier coup d'œil l'idée fondamentale sous les accessoires plus ou moins ridicules. Mais de tout cela, de ces influences et de ces suggestions possibles, nous ne savons rien de positif, nous en sommes réduits à de simples conjectures.

Il y a des moments où une idée est dans l'air. Plusieurs esprits la respirent ou la conçoivent en même temps. Cette conception plus ou moins vague du transformisme était née tout naturellement, vers la seconde moitié du XVIIIe siècle, des progrès si rapides de la science expérimentale, qui, enivrée de ses premiers triomphes et se livrant à une ambition sans frein, s'élançait à la conquête du monde qu'elle voulait posséder et dans l'avenir et dans le passé : dans l'avenir en s'emparant de toutes les forces et des agents de la nature, dans le passé en retrouvant le secret des origines et devinant le mystère primitif des choses. — A ces présomptueuses espérances de la science se joignait un mouvement d'hostilité très vif contre les

dogmes religieux, et ce n'était pas pour les philosophes de ce temps une médiocre satisfaction que de concevoir une Genèse scientifique en opposition avec la Genèse de Moïse. Une confiance passionnée dans la science positive qui naissait alors, et l'horreur du surnaturel à l'origine des choses, aussi bien que dans la suite de l'histoire, ces deux raisons suffisent pour expliquer l'éclosion simultanée de la même théorie naturaliste dans plusieurs de ces intelligences que tentent les grandes aventures d'idée et qui croient qu'on ne peut vraiment comprendre le monde qu'en le recréant par la pensée. Mais il y a toujours de ces intelligences maîtresses dans lesquelles la conception nouvelle prend un air d'originalité décisive : c'est l'histoire de Diderot. Il était de ces esprits qui ne souffrent pas de bornes à leur puissance de concevoir et qui aiment mieux combler l'abîme par leurs conceptions même chimériques que de s'arrêter devant l'inconnu.

Lisons quelques pages de ces *Élémens de physiologie*, et nous serons étonnés de voir comme son imagination se déploie librement à travers tous ces grands problèmes des origines, et comme ses vues se rencontrent naturellement avec celles de nos contemporains qui se sont jetés en pleine hypothèse pour échapper aux bornes trop étroites que leur assignent les faits. A supposer que le transformisme soit appelé un jour à s'établir dans la science de la nature comme une vérité démontrée, à passer de l'état d'hypothèse au rang des lois (époque qui semble bien éloignée encore), — ou bien à supposer que ce soit là une de ces brillantes et décevantes conceptions qui apparais-

sent à certains âges et qui, après une fortune momentanée, finissent par s'évanouir faute de preuves positives, dans les deux cas il est incontestable que Diderot est un précurseur et que personne avant lui n'a saisi avec cette souplesse et cette liberté d'esprit les différents aspects sous lesquels pouvait s'offrir l'idée nouvelle. Il s'enchantait de ces généralisations hardies dont il développait toutes les conséquences, et se complaisait à trouver des formules saisissantes pour les imprimer fortement dans l'intelligence de ses lecteurs futurs, qui ne devaient pas être ses contemporains, puisqu'il était résolu à ne pas publier de son vivant ce genre d'ouvrages.

Nous allons tenter de rassembler les éléments de la théorie dispersés dans une multitude de notes jetées au hasard d'une plume négligente et précipitée, et sans lien apparent entre elles[1] : Pourquoi, demande Diderot, la longue série des animaux ne serait-elle pas des développemens différens d'un seul ? Camper fait naître d'un seul modèle, dont il ne fait qu'altérer la ligne faciale, tous les animaux depuis l'homme jusqu'à la cigogne. N'est-ce pas une image de ce qu'a pu faire la nature? On parle de trois règnes et on a raison. Mais le règne végétal pourrait bien être et avoir été la source première du règne animal, et avoir pris la

1. Pages 253-255, 264-265, tome IX. Nous serons contraints, pour la clarté de cette restitution, de resserrer le texte, de déterminer un ordre là où règne le plus grand désordre, et de rétablir les intermédiaires entre des aphorismes séparés. Aussi supprimerons-nous les guillemets qui sont la marque convenue des citations textuelles. Mais nous certifions d'avance l'exactitude de ces réductions qui s'éloignent aussi peu que possible de la lettre du texte. Aucune division en chiffres n'étant marquée dans cet amas de notes, nous devons renvoyer le lecteur, pour qu'il puisse les contrôler, à la page de l'édition nouvelle.

sienne dans le règne minéral, et celui-ci *émaner de la matière universelle hétérogène*. Il ne faut pas croire que les animaux ont toujours été et qu'ils seront toujours tels que nous les voyons. C'est l'effet d'une longue durée, pendant laquelle leur organisation, leur couleur, leur forme, semblent garder un état stationnaire ; mais c'est une apparence seulement. — Les espèces sont-elles stables ? Les règnes de la nature sont-ils vraiment séparés ? Il faut commencer par classer les êtres, depuis la molécule inerte, s'il en est, jusqu'à la molécule vivante, à l'animal microscopique, à l'animal-plante, à l'animal, à l'homme. La chaîne est tendue à travers les êtres depuis le premier jusqu'au dernier. Mais il arrive que la diversité des formes nous fait croire que cette chaîne est interrompue : ne nous arrêtons pas à cette difficulté. La forme n'est souvent qu'un masque qui trompe : le chaînon qui paraît manquer existe peut-être dans un être connu à qui les progrès de l'anatomie comparée n'ont encore pu assigner sa véritable place. Cette manière de classer les êtres est très pénible et très lente et ne peut être que le résultat des travaux successifs d'un grand nombre de naturalistes. Attendons et ne nous pressons pas de juger.

Il y a contiguïté entre les règnes, comme il y a contiguïté entre les espèces et peut-être identité. Saura-t-on jamais, par exemple, fixer les frontières entre la plante et l'animal, frontières de plus en plus indécises, à mesure qu'une science plus exacte les serre davantage? La définition de l'animal et de la plante est la même. L'animal et la plante sont également une coordination de molécules infiniment actives, un

enchaînement de petites forces vives que tout concourt à séparer. De là les phénomènes de la vie et de la mort par lesquels se rapprochent autant que possible l'animal et la plante. Où commence l'un ? où finit l'autre ? Lorsque Beccari à Bologne eut découvert le *gluten* en analysant les parties constituantes de la farine, le savant chimiste Rouelle, à Paris, reprit ces expériences et les poussa aussi loin qu'il put les conduire. Il démontra que le *gluten* était une substance qui ressemblait beaucoup à une substance animale, et il l'appela *végéto-animal* [1]. — « Par la chaleur et la fermentation, la matière végétale *s'animalise* dans un vase. Elle *s'animalise* aussi en moi. Il n'y a de différence que dans les formes. »

C'est surtout dans certains êtres ambigus, comme les oscillaires, que le naturaliste hésite. Doit-il les classer parmi les algues ou parmi les zoophytes ? Que dire, par exemple, de la plante aquatique appelée la *tremella ?* Adanson est le premier qui y ait aperçu un mouvement singulier, et cependant il refuse la vie et le sentiment à cette plante, et par conséquent l'animalité, et la laisse plante. Fontana, au contraire, en fait le passage du règne végétal au règne animal. Diderot, après une longue discussion, se range à cet avis. Pour lui il n'y a pas de doute. Ce mouvement singulier ne peut venir que d'une spontanéité qui caractérise la vie. Il dure tant que la plante vit. Sèche,

1. La *fibrine végétale* tirée du gluten par MM. Dumas et Cahours. Nous prévenons une fois pour toutes que, nous bornant ici au rôle de rapporteur, nous ne nous portons garant ni des expériences citées par Diderot, ni des conséquences qu'il en tire, ni de l'exactitude du langage qu'il emploie en chimie et qui ne correspond pas au vocabulaire de la chimie moderne.

la plante perd cette propriété; humide, elle la reprend; elle naît et meurt à discrétion. La *tremella* et ses fils sont en réalité des animaux sensibles et vivants; elle porte déjà en elle le principe de la sensibilité. Mais voici un exemple plus caractéristique encore où l'on peut mieux juger, s'il est possible, de la continuité des êtres et de la contiguïté des règnes: c'est l'histoire de cette plante qui a été récemment l'objet d'études approfondies, la dionée. Diderot en parle comme un disciple de Darwin et avec le sentiment juste de l'importance de ce fait, qui est des plus singuliers pour la science et saisissânt pour l'imagination. « Cette plante a ses feuilles étendues à terre, par paires et à charnières : ces feuilles sont couvertes de papilles. Si une mouche se pose sur la feuille, cette feuille et sa compagne se ferment comme l'huître; la plante sent et garde sa proie, la suce et ne la rejette que quand elle est épuisée de suc. *Voilà une plante presque carnivore.* [1] » Et Diderot suggère à ce propos une expérience aux naturalistes de l'avenir : « Je ne doute point, dit-il, que la dionée ne donnât à l'analyse de l'alcali volatil, produit caractéristique du règne animal. » Il ne néglige pas non plus les *anthérozoïdes*. — « On tire de l'alcali volatil du champignon : aussi sa graine est-elle douée d'une vie particulière : elle oscille dans l'eau, se meut, s'agite, évite les obstacles et semble balancer entre le

1, Les *Dionées*, les *Nepenthes* et les *Drosères*, sont en effet de vraies plantes carnivores. Quelques-unes de ces plantes pourraient être nourries artificiellement de viandes rôties, comme elles se nourrissent naturellement d'insectes. Les expériences si curieuses de M. Francis Darwin ont mis ce fait hors de contestation.

règne animal et le règne végétal avant que de se fixer à celui-ci. » Donc pas de classification absolue entre les règnes et une indécision complète sur les limites qui les séparent. La transmutation est partout : d'abord entre les espèces, chaque espèce paraissant bien n'être qu'un développement du même type animal ou végétal, différencié par les circonstances; puis entre les règnes, chaque règne se confondant avec celui qui le précède ou qui le suit par des générations équivoques. La chaîne des êtres ne s'interrompt nulle part, et, quand elle paraît brisée, c'est par la faute ou de notre attention qui se fatigue, ou de la diversité apparente des formes qui nous trompe, ou des doctrines préconçues qui nous aveuglent.

La question de l'origine de la vie est tranchée par Diderot de la même manière qu'elle l'est aujourd'hui par les représentants du transformisme le plus radical. Il se déclare nettement pour l'hétérogénie et les générations spontanées; il ne manque pas de citer à l'appui les fameuses expériences de Needham sur les *anguilles* du grain niellé et ergoté; il résume avec soin tous les travaux du temps sur la fermentation et les animaux microscopiques. Il y a trois degrés, selon lui, dans la fermentation : la *vineuse*, l'*acide*, la *putride*. Ce sont comme trois climats différents sous lesquels les générations d'animaux changent. — Il y a des générations sans nombre d'animaux par putréfaction : chaque animal donne des animaux différents, chaque partie de l'animal donne les siens. Les mêmes espèces d'animaux différents se succèdent régulièrement, selon la substance animale ou végétale mise en fermentation ou en putréfaction. Prenez des chairs gril-

lées au feu le plus violent. Exposez les végétaux dans la machine de Papin, où les pierres se réduisent en poudre, où les plus dures se mettent en gelée : cela n'empêche pas ces substances de donner des animaux par la fermentation ou la putréfaction[1]. *Il y a une sorte de génération descendante, par division*, qui va peut-être jusqu'à la molécule sensible, laquelle montre, réduite à cet état, une activité prodigieuse[2]. Cette molécule sensible de Diderot ressemble singulièrement à la cellule de la physiologie contemporaine, commencement et fin de tous les organismes.

Mais là encore il y a de la matière organique : il y en a dans la fermentation, il y en a dans la putréfaction ; c'est une matière qui a vécu, qui a été saturée de vie. Peut-on poursuivre plus loin la doctrine de la transmutation des êtres? Peut-on prolonger la chaîne des êtres jusqu'à l'inorganique? Peut-on supposer que la vie puisse éclore en dehors même de ce qui a vécu? Diderot ne refuse pas d'aller aussi loin. Prenez l'animal, dit-il, analysez-le, ôtez-lui toutes ses modifications l'une après l'autre, et vous le réduirez à une molécule qui aura longueur, largeur, profondeur et sensibilité. Supprimez la sensibilité, il ne vous restera que la molécule inerte. Mais, si vous commencez par soustraire les trois dimensions, la sensibilité disparaît. Diderot ne doute pas qu'on n'en vienne à démontrer un jour que la sensibilité appar-

1. On connaît les belles expériences par lesquelles M. Pasteur a détruit l'illusion de ces phénomènes apparents et réduit ces créations spontanées d'organismes élémentaires à l'action des germes organiques contenus dans l'atmosphère.

2. Pages 257, 264, 263, etc.

tient à tous les êtres. Il y a déjà de nombreux phénomènes qui y conduisent. Alors la matière en général aura cinq ou six propriétés essentielles, la force morte ou vive, la longueur, la largeur, la profondeur, l'impénétralité et la sensibilité[1]. La sensibilité est en puissance dans la molécule inerte. Introduisez-y le *mouvement animal*, la sensibilité s'éveille du même coup. C'est la qualité propre à l'animal qui l'avertit des rapports existants entre lui et tout ce qui l'environne. — Entre la sensibilité de la molécule et celle de l'animal, il n'y a qu'une question de circonstances et de temps. C'est par cette théorie que débutait l'*Entretien entre d'Alembert et Diderot :*

« Mais cette sensibilité, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente. — Pourquoi non? — Cela est dur à croire. — Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie et qui ne l'entend pas crier. — Je voudrais bien que vous me dissiez quelle différence vous mettez entre l'homme et la statue, entre le marbre et la chair. — Assez peu; on fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre. — Mais l'un n'est pas l'autre. — Comme ce que vous appelez la force vive n'est pas la force morte. — Serait-ce par hasard que vous reconnaîtriez une sensibilité active et une sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte, une force vive qui se manifeste par la translation, une force morte qui se manifeste par la pression ; une sensibilité active qui se manifeste par certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante, et une sensibilité

1. Pages 267, 269, etc.

inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active? — A merveille. Vous l'avez dit. »

C'est la sensibilité qui fait le passage entre le règne minéral et le règne *végéto-animal :* inerte dans l'un, active dans l'autre. Seulement Diderot néglige de nous dire sous quelles influences le passage s'opère, ce que c'est qu'une sensibilité inerte et comment d'inerte elle devient active, comment la molécule devient le tissu vivant de la plante ou de l'animal. Évidemment, dans sa pensée, ce ne peut-être que sous l'action de certaines forces physiques, comme l'électricité et la chaleur, qui, accumulées en proportions convenables et combinées d'une certaine manière, éveillent les énergies latentes des molécules, tirent la sensibilité de sa torpeur, et font passer la matière inorganique à la sensibilité et à la vie. C'est la logique qui se charge d'opérer ce passage, que l'expérience n'a pas démontré encore aujourd'hui, plus d'un siècle après Diderot.

Revenons aux animaux et à l'homme. Diderot résume Maillet et pressent Lamarck dans cette hardie formule : « Animal : forme déterminée par des causes intérieures et extérieures qui, diverses, doivent produire des animaux divers [1]. » Ainsi, voilà déjà la variété des espèces expliquée par les circonstances, par l'adaptation au milieu, par l'habitude, par l'hérédité. Qu'on ne vienne donc pas chercher des *intentions*, là où il n'y a que des faits accidentels. Ces sortes d'explications téléologiques, Diderot les repousse énergiquement, il les signale avec mépris, il dénonce *la bêtise de certains défenseurs des causes finales* [2].

1. Page 267.
2. Page 271.

« Ils disent : *Voyez l'homme, etc., etc.* — De quoi parlent-ils? Est-ce de l'homme réel ou de l'homme idéal? Ce ne peut-être de l'homme réel, car il n'y a pas sur toute la surface de la terre un homme parfaitement constitué, parfaitement sain. L'espèce humaine n'est qu'un amas d'individus plus ou moins contrefaits, plus ou moins malades. Or quel éloge peut-on tirer de là en faveur d'un prétendu créateur? ce n'est pas à l'éloge, c'est à une apologie qu'il faut penser. Ce que je dis de l'homme, il n'y a pas un seul animal, une seule plante, un seul minéral dont on n'en puisse dire autant. A quoi servent les phalanges au pied fourchu du pourceau? à quoi servent les mamelles au mâle? etc., etc. *Si le tout actuel est la conséquence nécessaire de son état antérieur*, il n'y a rien à dire. Si l'on en veut faire les chefs-d'œuvre d'un Être infiniment sage et tout-puissant, cela n'a pas le sens commun. Que font donc ces préconiseurs? Ils félicitent la Providence de ce qu'elle n'a pas fait; ils supposent que tout est bien, tandis que, relativement à nos idées de perfection, tout est mal[1]. »

La sensibilité étant pour Diderot une propriété immanente de la matière, il n'est pas étonnant qu'il se sépare de son maître, Haller, qui prétendait qu'il n'y a que le cerveau, la moelle des nerfs, la peau, et en général les parties dans lesquelles il entre des nerfs, qui fussent douées de sensibilité. Diderot soutenait que toutes les parties du corps vivant sont sensibles, parce qu'elles sont toutes vivantes. La sensibilité (que d'ailleurs il réduit à l'irritabilité) est partout où

1. Pages 267, 272.

est la vie, jusque dans le dernier élément des tissus.

Elle est la vie propre aux organes. Il n'y a pas une seule partie animale quelconque qui en soit privée. Un organe intermédiaire non sensible, entre deux organes sensibles, arrêterait la sensation et deviendrait, dans le système, corps étranger : ce serait comme deux animaux couplés par une corde[1].

Diderot devance par les considérations de ce genre la théorie de la physiologie moderne, d'après laquelle chaque organisme se résout en une multitude d'organismes élémentaires, tous également vivants, et qui soutient que l'animal n'est au fond qu'une réunion d'animaux.

Il y a une vie particulière des organes, et il y a une vie commune qui résulte de la sympathie et des habitudes réciproques qu'ils contractent entre eux. La vie propre à chaque organe se caractérise très nettement. Chacun a son plaisir et sa douleur particulière, sa position, sa construction, sa fonction, ses maladies accidentelles, héréditaires, ses dégoûts, ses appétits, ses remèdes, ses sensations, ses volontés, ses mouvements, sa nutrition, ses stimulants, son traitement approprié, sa naissance, son développement, sa vieillesse et sa décrépitude[2]. La même maladie transférée par métastase d'un organe à un autre présente des phénomènes et produit des sensations plus variées que la même maladie fixée au même lieu dans des animaux différents. La goutte brûle, pique, déchire le pied ; à la main, c'est autre chose ; sur les intestins, à l'estomac, aux reins, aux poumons, à la tête, aux

1. Pages 268-269, 330-331.
2. Pages 332, 335.

yeux, aux articulations, autant de douleurs différentes. — Mais en même temps que la vie propre des organes il y a leur vie commune qu'il faut considérer. Chacun d'eux a son caractère d'abord, puis son influence sur les autres. De là la variété des symptômes qui semblent propres à un seul et étrangers aux autres, qui en sont pourtant affectés. — Ils sont forcés de se concilier et de se mettre en société. Chacun d'eux sacrifie pour cela une partie de son bien-être au bien-être d'un autre. Ce qui soustrait les organes à leur vie égoïste et isolée, c'est la *sympathie* (le partage de la sensation commune), et c'est aussi l'habitude[1]. L'animal chez lequel cette sympathie et ce que Diderot appelle les *habitudes sourdes* ne parviennent pas à s'établir meurt fatalement. Il meurt aussi celui chez lequel ces habitudes et ces sympathies sont violemment troublées, et la mort n'est que la rupture d'équilibre de ce *consensus* de fonctions réciproques et simultanées qui assure l'harmonie et la vie.

Ce qui fait l'unité de sensation dans l'être vivant, c'est la continuité de la sensation, laquelle s'explique par la contiguïté des organes, c'est-à-dire des parties élémentaires de l'organisme, toutes sensibles et vivantes. Ces *organes élémentaires*, sensibles et contigus, ont été symbolisés par la célèbre image de la *grappe d'abeilles*, qui tient une si grande place dans le *Rêve de d'Alembert :* « Si l'une de ces abeilles, dit le philosophe rêvant, s'avise de pincer d'une manière quelconque l'abeille à laquelle elle est accrochée, celle-ci pincera la suivante; il s'excitera

1. Page 334.

dans toute la grappe autant de sensations qu'il y a de petits animaux ; le tout s'agitera, se remuera, changera de situation et de forme ; il s'élèvera du bruit, de petits cris, et celui qui n'aurait jamais vu une pareille grappe s'arranger serait tenté de la prendre pour un animal à cinq ou six cents têtes et à mille ou douze cents ailes. » Vous pouvez transformer par l'imagination cette grappe d'animaux distincts en un seul et unique animal : « Amollissez les pattes par lesquelles se tiennent ces abeilles ; de contiguës qu'elles étaient, rendez-les continues. » Il en est de même de nos organes. Ce sont des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générales. Chaque animal est un polype, l'homme comme les autres...

Nous ne pouvons prolonger outre mesure l'analyse de ces notes, si confuses en apparence, mais ordonnées par l'unité intérieure d'une pensée qui se poursuit à travers la diversité infinie et le désordre des détails. J'aurais voulu recueillir les idées les plus intéressantes qui jaillissent à chaque instant d'un souvenir, d'un fait, d'une expérience, et qui donnent une vie, une couleur à cet exposé d'ailleurs dénué d'art. Je me contenterai de citer, sans y insister davantage, les réflexions très curieuses sur le cerveau et la vie du cerveau [1], sur les différentes sortes de mouvements que Diderot appelle *volontaires*, *spontanés*, *involontaires*, *naturels*, et où il n'est pas difficile de reconnaître ce que la science moderne appelle les mouvements *volontaires*, *instinctifs* et *réflexes* [2],

1. Pages 310, 424.
2. Pages 327, 330

sur l'instinct et l'habitude, sur le mécanisme de la volonté [1], sur le sommeil, dans lequel Diderot distingue comme les physiologistes modernes le sommeil total et le sommeil partiel des organes [2], etc. Mais je ne puis m'empêcher de signaler particulièrement à l'attention des savants une série d'aphorismes caractéristiques et complémentaires de l'idée du transformisme, perdus un peu partout.

Voici d'abord quelques principes qui joueront un grand rôle plus tard dans l'école : « *L'organisation détermine les fonctions*. L'aigle à l'œil perçant plane au haut des airs ; la taupe à l'œil microscopique s'enfuit sous terre ; le bœuf aime l'herbe de la vallée ; le bouquetin, la plante aromatique des montagnes. L'oiseau de proie étend ou raccourcit sa vue, comme l'astronome étend ou raccourcit sa lunette [3]. *Le besoin engendre l'organe*. Les besoins refluent sur l'organisation, et cette influence peut aller quelquefois jusqu'à produire des organes, toujours jusqu'à les transformer [4]. » Sur l'hérédité, les conformations et les maladies héréditaires, notre moisson serait aisément abondante : « La nature se plie à l'habitude. Je ne suis pas éloigné de croire que la longue suppression d'un bras n'amenât une race manchote [5]. » Et, à ce propos, l'éditeur appelle en témoignage M. de Quatrefages, qui citait un jour ce fait, dans un rapport à la *Société d'anthropologie*, qu'au dire des voyageurs sérieux

1. Pages 329, 351, 374.
2. Page 362.
3. Page 264.
4. Pages 330, 336.
5. Page 419.

les chiens des Esquimaux viennent au monde sans queue, à la suite de l'ablation de cet organe chez leurs parents. — Le développement des organes est généralement en rapport avec le besoin qu'on en a et la vie qu'on mène : « Le défaut continuel d'exercice anéantit les organes, l'exercice violent les fortifie et les exagère. Rameur à gros bras, portefaix à gros dos, jambes du sauvage[1], etc., etc. » L'animal crée donc et développe presque à volonté ses organes.

La *théorie des monstres* est intimement liée à celle des organismes réguliers : « Qu'est-ce qu'un monstre ? Un être dont la durée est incompatible avec l'ordre subsistant. Il y a autant de monstres qu'il y a d'organes dans l'homme et de fonctions ; des monstres d'yeux, d'oreilles, de nez, qui vivent tandis que les autres ne vivent pas ; des monstres de position de parties, des monstres par superfétation, des monstres par défaut. » Et, à ce propos, Diderot s'égaie à l'idée d'un homme qui aurait deux têtes : l'une pourrait être incrédule, l'autre dévote. Dans le même moment, l'être serait sollicité par deux désirs contradictoires : celle-ci voudrait aller à la messe, l'autre à la promenade ; l'une prendrait telle femme en passion, l'autre en aversion, à moins peut-être qu'avec le temps l'harmonie ne s'établit entre les deux têtes et que l'homme n'agît comme s'il n'en avait qu'une[2].

N'y a-t-il pas quelque idée de la concurrence vitale et de la sélection naturelle dans cette sentence, qui est le dernier mot du livre : « Le monde est la maison

1. Pages 419-420.
2. Page 419.

du fort [1]? » Sous une forme trop concise, n'est-ce pas la traduction anticipée de cette loi célèbre d'après laquelle les mieux doués pour la bataille de la vie survivent, les individus ou les variétés privilégiées de quelque avantage triomphent, et le monde, livré à un combat sans pitié, devient le théâtre de la sélection qui s'opère au profit des plus forts? « Les *êtres contradictoires* sont ceux dont l'organisation ne s'arrange pas avec le reste de l'univers. La nature aveugle qui les produit les extermine ; elle ne laisse subsister que ceux qui pouvent coexister avec l'ordre général [2]. »

Du reste, il se pourrait que les espèces naturelles fussent éliminées à leur tour : « La nature extermine l'individu en moins de cent ans. Pourquoi n'exterminerait-elle pas l'espèce dans une plus longue succession de temps ? » Les espèces peuvent devenir à leur tour incompatibles avec les circonstances extérieures, lesquelles ne sont pas stables : « L'ordre général change sans cesse ; comment, au milieu de cette vicissitude, la durée de l'espèce peut-elle rester la même? Il n'y a que la molécule qui demeure éternelle et inaltérable [3]. » Y a-t-il progrès dans ce développement, dans cette évolution perpétuelle du monde et de ses formes? Cette question n'a pas de sens pour qui a bien saisi la doctrine. Les défauts et les qualités de l'ordre précédent ont amené l'ordre qui existe aujourd'hui et dont les défauts et les qualités amèneront l'ordre qui suit, sans qu'on puisse déclarer si un ordre est meilleur ou pire qu'un autre. Ces expressions et

1. Page 428.
2. Page 253.
3. Page 418.

d'autres semblables, progrès ou décadence, sont des termes relatifs aux individus d'une espèce entre eux ou aux différentes espèces entre elles [1]. Déjà, dans la *Lettre sur les aveugles*, en 1749, Diderot avait soutenu que l'ordre actuel n'est que le résultat de longs tâtonnements et d'une longue élimination des êtres contradictoires. On dirait qu'il traduit ici Lucrèce : « Qui vous dit que, dans les premiers instans de la formation des animaux, les uns n'étaient pas sans têtes et les autres sans pieds ?.. Tels à qui un estomac, un palais et des dents semblaient promettre de la durée, ont cessé par quelque vice du cœur ou des poumons : les monstres se sont anéantis successivement ; toutes les combinaisons vicieuses de la matière ont disparu, et il n'est resté que celles où le mécanisme n'impliquait aucune contradiction importante et qui pouvaient subsister par elles-mêmes et se perpétuer [2]. »

La concurrence vitale est partout ; elle est entre les formes d'êtres qui s'adaptent plus ou moins facilement à l'ordre général dans une certaine période de la durée infinie ; elle est aussi entre toutes les combinaisons de la matière, entre tous les mondes possibles ; voilà le fond des idées cosmiques de Diderot. Et de là l'instabilité perpétuelle, les révolutions (nous dirions aujourd'hui l'évolution), les changements dont nous ne pouvons juger que par la raison, non par l'expérience d'une si courte vie, — ou de l'histoire si brève de l'humanité, depuis qu'elle a une histoire. « Qu'est-ce donc que ce monde ? Un composé sujet à des révolutions qui toutes indiquent une tendance continuelle à

1. Page 419.
2. *Lettre sur les aveugles*, pages 309, 311.

la destruction : une succession rapide d'êtres qui s'entre-suivent, se poussent et disparaissent ; une symétrie passagère, un ordre momentané... Le monde est éternel pour vous, comme vous êtes éternel pour l'être qui ne vit qu'un instant... Cependant nous passerons tous, sans qu'on puisse assigner ni l'étendue réelle que nous occupions ni le temps précis que nous aurons duré. Le temps, la matière et l'espace ne sont peut-être qu'un point. » Nous voilà ramenés au *sophisme de l'éphémère*. Le monde actuel est un éphémère pour les millions de mondes réels ou possibles dans le passé et dans l'avenir, comme l'insecte de l'Hypanis en est un pour l'homme qui le voit naître et mourir dans la même journée. La journée d'un monde est plus longue, voilà tout. La conclusion est triste : « Qu'aperçois-je ? Des formes. Et quoi encore? Des formes. J'ignore *la chose*. Nous nous promenons entre des ombres, ombres nous-mêmes pour les autres et pour nous. — Si je regarde l'arc-en-ciel tracé sur la nue, je le vois ; pour celui qui regarde sous un autre angle, il n'y a rien[1]. »

Voilà des textes positifs d'où il ressort qu'aucune des idées essentielles qui constituent le transformisme n'avait échappé à la sagacité inventive de Diderot. Il rejette les causes finales et tout mode d'explication supra-naturelle : il y substitue l'unité et la continuité de la nature, la gradation insensible entre les règnes et les espèces, la conception de la concurrence vitale, de l'extermination des faibles et du triomphe assuré des forts, la loi des fonctions engendrées par l'organe,

1. Page 428.

celles des organes engendrés par les besoins, les formes organiques s'adaptant à la diversité des milieux, déterminés par les circonstances intérieures et extérieures, l'action profonde et multiple de l'hérédité. Personne n'a mieux exprimé qu'il ne l'a fait cette apparente mobilité des êtres, qu'aucun plan, aucune intention ne paraît déterminer en dehors des causes physiques et que d'autres causes du même ordre détruisent sans cesse, laissant la place vide pour les figures changeantes d'un monde qui, lui-même soumis aux actions lentes, se transforme d'une manière insensible, mais certaine, et prépare, dans le secret travail de ses métamorphoses, l'éclosion de nouvelles générations d'êtres adaptés à de nouveaux milieux, et dont personne ne peut concevoir une idée ou se former une image.

II

Si l'on veut bien consulter de près les textes dont nous nous sommes servi, on verra que nous en avons respecté scrupuleusement l'esprit, que nous ne leur avons fait subir d'autre contrainte que celle de l'ordre dans lequel nous les avons rangés et de la liaison que nous avons mise entre eux, mais que nous nous sommes bien gardé de les solliciter à dire plus qu'ils ne veulent dire dans la pensée de Diderot lui-même. C'est donc à tort que nos transformistes contemporains ont voulu faire honneur à Lamarck de ces vues nouvelles, réservées à une si prodigieuse fortune. L'origi-

nalité véritable dans cet ordre d'idées, c'est à Diderot qu'elle revient. Ni dans ses *Recherches sur les causes des principaux faits physiques*, en 1801, ni dans ses *Recherches sur l'organisation des corps vivants*, en 1802, ni dans les pages devenues célèbres de sa *Philosophie zoologique*, en 1809, Lamarck n'a été vraiment créateur. Avec une science très supérieure à celle de Diderot, avec beaucoup plus d'ordre dans les idées et une force d'esprit toute spéciale appliquée à ces problèmes, il n'a pas produit une seule idée dont le germe ne puisse être retrouvé dans les *Élémens de physiologie*. Pour ceux qui auront lu attentivement ce curieux ouvrage, en y ajoutant le *Rêve de d'Alembert*, la *Lettre sur les aveugles*, l'*Interprétation de la nature*, qu'y aura-t-il de nouveau dans les principes qui constituent *la Philosophie zoologique?* Ces principes, on le sait, sont le changement indéfini proclamé comme la loi même de la nature, la négation de la fixité dans les types organiques, la substitution de l'évolution progressive des êtres à la doctrine des causes finales, et tous les moyens auxiliaires, tous les procédés à l'aide desquels s'accomplit cette grande et universelle opération de la nature : l'empire des circonstances extérieures, l'influence modificatrice des milieux, l'action souveraine des conditions de la vie, les organes naissant successivement des besoins que ressentent les vivants inférieurs, des habitudes qu'ils contractent ou des efforts qu'ils font pour accroître ou développer leur vie, d'où la formation graduelle et la disposition de la série organique ... — Voilà tout Lamarck. Mais n'est-ce pas aussi Diderot? Et lequel de ces principes n'avons-nous

pas vu, à l'état de conjecture ou même de vue très nette, dans l'ouvrage que nous avons analysé? La supériorité de Lamarck n'est pas dans la conception; elle est dans le système. Il a fait un tout organisé de ce qui n'était qu'une ébauche. Il a constitué en théorie ordonnée et suivie des intuitions rapides, jetées à la hâte, rêves d'un philosophe ou fantaisies d'un spéculatif. En cela comme en toute chose, Diderot n'a été qu'un prodigieux improvisateur : il a semé, Lamarck a récolté.

A plus forte raison peut-on dire que Diderot a précédé les Allemands dans cette voie nouvelle du transformisme, où ils s'avancent depuis une vingtaine d'années avec une intrépidité de dialectique qui défie la contradiction, mais qui ne supplée pas aux dates, s'il s'agit de l'invention de l'idée. Aussi n'est-ce pas sans une certaine surprise que nous entendons dire gravement par M. Hæckel : « A la tête de la civilisation se placent aujourd'hui les Anglais et les Allemands qui, par la découverte et le développement de la théorie de l'évolution, viennent de poser les bases d'une nouvelle période de haute culture intellectuelle. La disposition de l'esprit à adopter cette théorie et la tendance à la philosophie monistique qui s'y rattache fournissent la meilleure mesure du degré de développement intellectuel de l'homme [1]. » A supposer que la conception du transformisme devienne le criterium du développement intellectuel des races, ce qui est une assertion bien arrogante, c'est à la France qu'appartiendrait ce droit singulier de suprématie. De

1. Hæckel, Leçons faites à Iéna en 1868.

Maillet, Diderot, Robinet, Lamarck, ont enlevé d'avance cette initiative à la race anglo-germanique. Il faut qu'elle en prenne son parti. La *Biologie* de Tréviranus, le naturaliste de Brême, la *Philosophie de la Nature* de Owen, la *Zoonomie* d'Érasme Darwin, le grand-père du célèbre naturaliste, tous ces ouvrages et bien d'autres, où s'annonce le transformisme, datent du commencement de ce siècle ou de la fin du siècle précédent. — C'est bien dans l'activité dévorante de notre dix-huitième siècle français, c'est dans la fermentation prodigieuse des idées de ce temps si fécond pour l'erreur comme pour la vérité, qu'il faut aller chercher les origines historiques de cette grande hypothèse qui devait remuer si profondément la philosophie et la science de notre âge.

Goethe, celui qui, le premier parmi les Allemands, s'est pénétré de cette idée de l'évolution et de la métamorphose, est un disciple avoué de Diderot, qu'il ne connaissait cependant que par quelques-uns de ses écrits[1]. Ses *pensées*, ses fragments d'histoire naturelle, ses *Conversations avec Eckermann*, en font foi. — La forme soumise à une perpétuelle métamorphose dans l'individu comme dans l'espèce, chaque espèce, chaque genre, chaque règne dérivant à l'origine « d'un point vital immobile ou doué de mouvements à peine sensibles, » la nature répugnant à tout ce qui ressemble à un système, passant par des modifications insensibles d'un centre inconnu à une circonférence qu'on ne saurait atteindre, voilà le fond

1. Que le lecteur nous permette de le renvoyer, pour un plus ample informé sur cette question, au chapitre cinquième de notre *Philosophie de Gœthe*.

de la doctrine naturaliste de Goethe, si l'on peut appeler cela une doctrine. A peine ose-t-il lui-même donner le nom de vues scientifiques à ces conjectures hardies. Peut-être ne sont-elles « qu'une de ces navigations vers les îles imaginaires, » dans lesquelles il nous dit qu'il aime à s'aventurer. En tout cas, quand il s'embarque pour les îles inconnues, c'est Diderot qu'il prend pour pilote.

On n'attend pas de nous un examen critique des théories de Diderot. Ce n'est pas ici l'occasion de rouvrir ce grand débat. Nous n'avons prétendu qu'à établir sur des textes péremptoires une enquête sur les origines de l'idée du transformisme, contenue déjà expressément sous une forme littéraire dans le *Rêve de d'Alembert*, développée sous une forme plus précise et dogmatique dans les *Élémens de physiologie* que l'on vient de nous restituer avec tant d'à-propos. La question est ouverte encore à l'heure qu'il est, et rien ne nous porte à croire qu'elle doive se fermer de si tôt. La théorie de M. Darwin, moins absolue que celle de Diderot, moins radicale, appuyée d'ailleurs sur une série d'expériences délicates, d'observations admirables, d'analogies ingénieuses, n'en est pas moins contestée aujourd'hui dans le monde savant avec autant d'ardeur et de force que le premier jour où elle s'est produite. Elle n'a pu traverser la région des hypothèses, parvenir au plein jour de la science expérimentale et positive. Et qui peut dire qu'elle y arrivera jamais? C'est encore une nébuleuse en voie de formation. Qui peut tirer l'horoscope de ses destins futurs? Et cependant que de circonstances propices! et quel concours inouï de travailleurs infatigables, de

prosélytes ardents, de savants distingués! En Angleterre les Lyell, les Huxley, les Lubbock, les Herbert Spencer; en Allemagne les Moleschott, les Carl Vogt, les Reich, les Wundt, les Ecker, les Jæger, et enfin le plus vif et le plus dogmatique de tous, le célèbre professeur à l'université d'Iéna, Hæckel! Nous ne parlerons pas des savants français, que la question divise profondément, mais dont la portion jeune et militante semble entrer de plus en plus dans le courant nouveau qui emporte la science de la nature. Malgré tant de chances avantageuses dans ce grand combat pour la vie scientifique que soutient le transformisme, la victoire reste plus incertaine que jamais.

Plutôt que de soumettre à une discussion en règle les conceptions brillantes de Diderot, qui échappent à la critique par l'absence de documents positifs, par la fantaisie même de celui qui les produit, s'appuyant sur les éléments de la physiologie naissante qu'il étudie au jour le jour, souvent même sur des faits qu'il emprunte à des témoins sans autorité, à des voyageurs inconnus, ou bien encore aux légendes les plus apocryphes de l'antiquité, il est peut-être plus intéressant de caractériser l'idée de la nature, telle qu'elle ressort des *Élémens de physiologie* et qui nous paraît un peu différente de celle qui règne dans la plupart de ses autres ouvrages. Il y a, en effet, deux manières de concevoir la nature, quand on prétend se passer de Dieu : ou bien la nature est une grande artiste qui ne se connaît pas, — ou bien elle n'est autre chose que la nécessité aveugle et mécanique. Dans d'innombrables passages de ses œuvres, Diderot célèbre sous ce nom la puissance universelle, la puissance vive,

éternellement féconde, le principe actif, innommé, qui élabore sans trêve la substance du monde, l'instinct artiste qui dispose les types et les formes, je ne sais quelle âme plastique de l'univers, ouvrière industrieuse, travaillant pour réaliser à son insu un modèle invisible, se dirigeant par des chemins inconnus à elle-même vers un but qu'elle ignore. Voilà l'image de la nature qui charmait Goethe et qui l'entraînait à la suite du philosophe français dans des navigations aventureuses. Mais cette conception s'est singulièrement altérée, abaissée, dans les *Élémens de physiologie*. Ici il ne s'agit plus guère que de pur mécanisme ; il n'y est question que de propriétés innées à la matière, de combinaisons nécessaires, de réussites accidentelles.

A ces deux conceptions de la nature se rattachent deux interprétations fort différentes du transformisme, selon qu'on reconnaît le progrès dans le travail de la nature ou qu'on ne le reconnaît pas. La différence est capitale. Pour les uns, l'évolution du monde est un travail purement mécanique, une forme de la nécessité physique et sans autre résultat que l'ordre momentané avec lequel peuvent coexister les formes actuellement existantes de l'être. Pour les autres, l'évolution est un travail intelligent par ses résultats, sinon par ses intentions, et, bien qu'il s'exécute par des agents purement naturels, un *travail dirigé vers le mieux* et dont le vrai nom est progrès. C'est le sens dans lequel on peut interpréter le transformisme, tel qu'il nous apparaît dans Darwin, dans Hæckel et dans Herbert Spencer. Avec eux on est fort éloigné du hasard et de la nécessité brute. Les moyens sont

mécaniques, le produit ne l'est pas, puisqu'il y a une amélioration continue et graduelle dans les types, dans les formes, dans les espèces, puisqu'il y a passage insensible et constant, par voie de sélection, du pire au moins mal et du moins mal au mieux. Conçu de cette façon, construit avec l'idée du progrès, le transformisme n'exclut, quoi qu'on en dise, ni l'idée de plan, ni la finalité; il n'exclut que l'idée de hasard et celle de la nécessité aveugle. Qu'est-ce donc, en effet, que ce passage du pire au mieux, sans rétrogradation définitive, avec une lenteur infaillible et sûre d'opérations mécaniques qui semblent poursuivre un but, sinon la manifestation d'une idée directrice, ou, si l'on aime mieux, d'une force secrète, d'un ressort de progrès déposé dans le premier atome, l'amenant à des combinaisons de plus en plus parfaites, de plus en plus élevées, quel que soit d'ailleurs l'ensemble des moyens physiques ou physiologiques, concurrence vitale, hérédité, influence des milieux, sélection naturelle, dont le résultat final est de tirer du chaos informe des éléments primitifs la figure du monde actuel et la série des mondes futurs?

C'est bien ainsi que Diderot paraît souvent entendre cette conception, mais non pas dans les *Élémens*. Ici il refuse de reconnaître le progrès dans le changement incessant des formes, et qu'est-ce alors que l'évolution sans progrès, sinon un jeu des forces brutes, et le monde ainsi formé, sinon un résultat accidentel ou nécessaire des combinaisons de molécules éternelles? Selon lui, le progrès n'a de sens que dans l'enceinte d'un monde donné. C'est une expression toute relative qui ne peut s'appliquer qu'à l'adaptation

plus ou moins heureuse d'une forme organique à ses conditions d'existence. Mais ce monde lui-même, qu'est-il? Un ordre qui s'est formé accidentellement de telle manière plutôt que de telle autre, un ordre de circonstance qui ne durera pas, qui peut-être retombera dans le désordre des éléments primitifs, une symétrie passagère; une chance heureuse dans le grand jeu de la nature, la réussite d'un coup qui visait au hasard ou plutôt qui ne visait à rien et qui, parmi des milliards de combinaisons possibles, a touché le but et fait éclore ce monde pour un temps indéterminé, sans veille et sans lendemain. C'est bien le dernier mot des *Élémens de physiologie*. Mais avec une imagination aussi ardente, aussi instable, il ne faut désespérer de rien, et nous verrons que, vers le même temps, dans un de ses derniers écrits également inédit, Diderot se relève, d'un vigoureux élan, vers une plus haute conception de la nature et de l'homme. Il sait s'affranchir de tout et de lui-même au prix de contradictions manifestes qu'il ne semble pas craindre et qui sont une partie essentielle de l'histoire de son esprit.

CHAPITRE VIII

DIDEROT INÉDIT (SUITE). — LA RÉFUTATION D'HELVÉTIUS

I

Diderot n'était pas fait pour les ouvrages suivis. Ses meilleurs écrits sont assurément ceux qui sont issus du hasard, les fragments, nés par une sorte de génération spontanée appliquée aux idées, et que l'on voit éclore en foule, dans ce cerveau toujours en fermentation, des sujets les plus divers et les plus inattendus. L'écrivain reste encore le causeur qui a changé d'auditoire, mais non d'attitude. La plume à la main ou la parole aux lèvres, dans son cabinet de travail ou dans les salons, au café où l'on fait cercle autour de lui comme au Grandval, chez le baron d'Holbach, il s'abandonne sans arrière-pensée, il se livre : il est le vrai créateur de la critique primesautière, hardie et vive à la rescousse, en éveil sur toutes les questions, la critique d'impression dans toute sa liberté, ses audaces et ses périls; ce qui faisait dire à Sainte-Beuve ce mot si juste : « C'est le grand journaliste moderne, l'Homère du genre... C'est par ce côté qu'il survit et

qu'il doit nous être cher à tous, journalistes et improvisateurs sur tous les sujets. Saluons en lui notre père et notre premier modèle[1]. »

C'est de cette façon, sans l'avoir médité, que Diderot se trouva un jour avoir écrit ce remarquable ouvrage : *la Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme*. Quand le livre d'Helvétius parut, en 1773, publié par les soins du prince Galitzin, après la mort de l'auteur, Diderot était en Hollande, attendant M. de Nariskin, qui devait le conduire à Saint-Pétersbourg, où nous le retrouverons plus tard. On connaît son habitude, qui était, en lisant un livre, d'écrire immédiatement sur les marges toutes les réflexions qui lui venaient à la pensée. Il lui en vint beaucoup à la lecture de ce lourd et paradoxal ouvrage. Au second séjour qu'il fit à La Haye, après son voyage de Russie, il reprit ces notes et leur donna, en les recopiant, des développements nouveaux. On dit même qu'il y revint une troisième fois, et l'on croit que c'est cette dernière rédaction qui fut transportée à l'Ermitage. Quelques parties de l'ouvrage étaient déjà connues, soit par les citations que Naigeon en fait dans ses *Mémoires*, soit par la *Correspondance* de Grimm, qui publia le commencement de cette *Réfutation*, soit par quelques morceaux communiqués à M. Walferdin par M. Godard et qui parurent en 1857, dans un recueil du temps. Mais on ne pouvait pas soupçonner, par ces morceaux détachés, la valeur de l'ensemble : je ne crains pas de dire qu'il y a là une révélation inattendue du talent de Diderot.

1. *Causeries du lundi*, tome III, page 299.

Ce qui fait l'intérêt de cette œuvre, c'est l'indépendance d'esprit dont fait preuve l'auteur. Il se montre libre à l'égard de la secte et, ce qui est plus rare et plus difficile, libre à l'égard de lui-même; il ne se laisse dominer ni par les préjugés du parti philosophique et irréligieux auquel il appartient, ni même par certaines opinions particulières qui semblent le lier à Helvétius. En effet, l'auteur de *l'Esprit* et de *l'Homme* attribue la sensibilité à la matière en général, réduit les fonctions intellectuelles à la sensibilité et par là à une propriété toute matérielle, déclare qu'apercevoir, juger et sentir, c'est la même chose, et ne reconnaît de différence entre l'homme et la bête que celle de l'organisation. — Et ne savons-nous pas que Diderot, lui aussi, dans le *Rêve de d'Alembert* et dans les *Élémens de physiologie*, soutient que la sensibilité est une propriété de la matière, comme l'étendue et l'impénétrabilité, et qu'il en déduit les conséquences les plus hardies sur l'identité des êtres, qui deviennent, selon les circonstances, *dieu*, *table ou cuvette*, esprit, animal, plante ou minéral ? C'est que Diderot, quand il s'abandonne à la pente de ses idées en physiologie, pousse jusqu'au matérialisme pur et simple l'idée de l'unité qui le possède et l'entraîne; il est comme précipité par le poids d'une logique irrésistible jusqu'au fond de l'abîme, où il rejoint son ami le baron d'Holbach. Voilà Diderot physiologiste et logicien. Mais, quand il n'est plus sous l'obsession de ses études d'histoire naturelle et de physique, quand il perd un instant de vue ses molécules douées d'une sensibilité latente et le jeu de ces molécules et les agrégats qu'elles forment, les combinaisons où elles

entrent, les organismes qu'elles composent en se rejoignant, animaux microscopiques ou supérieurs, l'homme même, quand il échappe à cette magie d'une nature fatale, aveugle, uniforme dans ses procédés, ne variant ses produits qu'en raison de la diversité des circonstances, — alors un autre Diderot se révèle à nous.

Ce phénomène se produit surtout quand Diderot retrouve ses propres idées exposées et commentées dédantesquement par un écrivain maladroit. Il se fâche contre le lourdaud, il se refuse à reconnaître les analogies, il brise d'une main irritée le miroir obscur et difforme qui lui présente l'image enlaidie de sa doctrine, maintenant qu'elle n'est plus animée à ses yeux par le brillant tumulte de la conception, par la verve de son esprit, par l'enthousiasme créateur. Comme cela est naturel, et comme il arrive que l'on se dégoûte facilement de certaines idées en les voyant soutenues par certaines gens ! Diderot sent vaguement qu'il y a quelque chose au delà de cette physique et de cette chimie qui l'ont un instant séduit, qu'il existe dans l'homme des éléments irréductibles à la molécule inerte, que l'esprit et le génie, la grandeur morale et l'héroïsme, sortent d'un autre moule que celui où la nature jette confusément et pétrit la matière banale de ses éphémères produits. Il poursuit je ne sais quel symbole d'éternité dans les créations de ce genre. Il ose en reconnaître la grandeur inexpliquée au lieu de chercher à l'expliquer en la détruisant. Il n'est plus sectaire, il est libre.

Dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, Helvétius a fait ce miracle. Après que Diderot a vécu dans un

long tête-à-tête avec ce livre, il en sort désabusé et non sans quelque mauvaise humeur contre ce dogmatisme qui s'emploie gravement à lier des paradoxes ternes ; il a senti l'insuffisance d'un pareil esprit occupé à résoudre les grands problèmes avec cette étourderie pesante et cette légèreté laborieuse; il a mesuré l'insuffisance de ces procédés, l'étroitesse du point de vue où s'enferme l'auteur et d'où il juge, comme d'un centre qui est ce *pauvre lui-même*, la circonférence infinie des choses, les aspects inépuisables de la nature, de la vie et de l'humanité. Il se détache alors, sans trop s'en apercevoir, d'une doctrine si mal servie, si lourdement compromise ; il cherche obstinément, fût-ce sans la trouver, quelque issue vers de plus hautes régions; on sent l'effort qu'il fait pour s'élever au-dessus de cette atmosphère abaissée. Des ouvrages comme ceux d'Helvétius sont bien faits pour donner la nostalgie des hauteurs.

Déjà en 1758, jugeant en quelques pages le livre de l'*Esprit*, Diderot avait laissé entrevoir des dissidences, et d'une plume trop complaisante encore il marquait plus d'une restriction à l'éloge convenu. La plus piquante des restrictions était de s'étonner plaisamment de voir un homme riche, heureux comme Helvétius, se faire auteur. C'est évidemment le sens de ces quelques lignes, discrètement ironiques, par où commencent les *Réflexions* : « Aucun ouvrage n'a fait autant de bruit. La matière et le nom de l'auteur y ont contribué. Il y a quinze ans que l'auteur y travaille; il y en a sept ou huit qu'il a quitté sa place de fermier général pour prendre la femme qu'il a, et s'occuper de l'étude des lettres et de la philoso-

phie. Il vit pendant six mois de l'année à la campagne, retiré avec un petit nombre de personnes qu'il s'est attachées, et il a une maison fort agréable à Paris. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux; car il a des amis, une femme charmante, du sens, de l'esprit, de la considération dans le monde, de la fortune, de la santé et de la gaîté... Les sots, les envieux et les bigots ont dû se soulever contre ses principes, et c'est bien du monde. » On ne peut pas dire plus spirituellement d'un homme fourvoyé dans la philosophie : Que diable allait-il faire dans cette galère?

Qu'était-ce donc que cet ouvrage nouveau auquel Diderot devait consacrer une éclatante réfutation? Grimm l'annonce ainsi dans sa Correspondance de novembre 1773 : « Il n'y a encore dans Paris qu'un très petit nombre d'exemplaires de l'ouvrage posthume de M. Helvétius, et il n'y a pas d'apparence qu'il devienne de longtemps plus commun... *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, voilà son titre. Son but est de prouver que le génie, les vertus, les talents auxquels les nations doivent leur grandeur et leur félicité, ne sont point un effet des différentes nourritures, des tempéraments ni des organes des cinq sens, sur lesquels les lois et l'administration n'ont nulle influence, mais bien l'effet de l'éducation, sur laquelle les lois et le gouvernement peuvent tout. » Cela a l'air bien inoffensif et bien anodin. Précisons la doctrine de l'auteur, et nous verrons comment Diderot fut amené irrésistiblement à la combattre par une certaine générosité de sentiments qui domine chez lui, même à travers les orgies folles de son cerveau.

La thèse principale d'Helvétius est que l'éducation seule fait toute la différence entre des individus à peu près bien organisés, sans que l'auteur veuille tenir aucun compte des qualités physiques ou morales qui, étant diverses, diversifient les tempéraments et les caractères. Les vrais, les seuls précepteurs de notre enfance, sont les objets qui nous environnent et le hasard. Les caractères et les intelligences sont le produit d'une infinité de petits accidents. Helvétius pousse à bout la théorie sensualiste de la *tabula rasa*, de l'esprit qui n'est qu'une table rase sur laquelle les sensations viennent successivement s'enregistrer d'elles-mêmes. Tout homme qui a ses cinq sens en règle est l'égal, par nature, de tout autre homme. Chacun étant également la somme de cinq sens, cette somme ne variera qu'en rapport des circonstances qui enrichiront plus ou moins cette capacité vide, ou de l'éducation qui dirigera le cours des impressions sensibles. — De là toute la série des thèses secondaires qui ne vaudraient pas la peine d'être énumérées, si elles n'étaient nécessaires pour comprendre la réfutation. Le génie n'est qu'un produit du hasard; le hasard est le maître de tous les inventeurs; les plus sublimes découvertes se réduisent à des faits; ce sont des accidents heureux qui les ont provoquées en révélant les faits. Mais il importe d'exciter l'attention d'où peut naître la découverte. Et comme juger, c'est sentir, il importe de stimuler la sensation qui observe et la sensation qui compare ou qui juge. Or comment la stimuler, sinon par le désir? La sensibilité physique, étant la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions, deviendra le moyen assuré du travail

et du progrès, si on sait convenablement l'exciter et la diriger. C'est pour se nourrir, c'est pour parer sa femme ou sa maîtresse que le laboureur se fatigue. Il faut donc encourager l'attention des hommes et la soutenir par des désirs physiques, que d'ailleurs l'objet en soit les femmes, les dignités ou la richesse, les femmes surtout[1]. Promettez à l'inventeur toutes les jouissances qu'il peut désirer, vous verrez quelles inventions vous obtiendrez. Ainsi se réaliserait l'idéal d'une éducation nationale, organisée en vue du progrès par un gouvernement sage qui tiendrait dans sa main libérale et toujours ouverte ces différents mobiles. L'État doit donc en conséquence, et conformément à la doctrine d'Helvétius, se faire le distributeur officiel de ce genre de faveurs et, à l'aide de ces récompenses nationales, l'entrepreneur des découvertes et le promoteur du génie. — Nous passons sous silence les autres extravagances du même ordre qui remplissent le livre.

Ainsi, dans cette histoire philosophique de l'homme, tout commence par la sensation, se continue par le désir et s'achève par la sensation. Tel est le cercle étroit et monotone où se meut la plus verbeuse dialectique, qu'Helvétius pense égayer de temps en temps par les inventions de la plus froide immoralité. Que l'on compare ce lourd traité avec le petit écrit si ingénieux et délicat de Stuart Mill sur *l'Utilitarisme*, et l'on pourra se rendre compte non seulement du progrès des temps qui ne permettait pas aisément de nos jours l'étalage d'une telle bassesse de sentiments, mais sur-

1. « L'amour des talents est fondé sur l'amour des plaisirs physiques, et surtout sur celui des femmes. » Tome 1, page 128.

tout de la différence des esprits qui du même principe tirent des conséquences si opposées, selon qu'il s'y mêle plus ou moins d'élévation naturelle dans les idées. Tant il est vrai que la logique n'est pas tout dans ces sortes de constructions abstraites et qu'elles se ressentent toujours du climat intellectuel et moral où elles ont pris naissance !

On comprend que le bon sens de Diderot se soit révolté contre de si impertinentes théories. Rien n'égale la verve furieuse, endiablée, de cette réfutation. Ce n'est pas une réponse dogmatique et en règle; tout l'ouvrage est plein de caprice et d'*humour*, abondant en digressions, inépuisable en fantaisies. Sur des points très importants l'auteur est bref; sur d'autres il ne tarit pas. C'est une réponse *parlée;* le ton s'y ressent de la discussion improvisée, et nous pouvons trouver là l'image des conversations éblouissantes de Diderot quand il jugeait un auteur ou un livre et qu'on l'écoutait pendant des heures entières, pérorant avec de grands gestes, des attitudes tantôt ironiques, tantôt tragiques, se promenant à grands pas à travers sa chambre, lançant de droite et de gauche les traits d'un esprit inépuisable. Regardez bien : voici Helvétius en scène; il débite de temps en temps et gravement ses aphorismes ; Diderot est là, devant lui, ripostant sans cesse avec des arguments nouveaux, relevant le dialogue par la variété du ton, tantôt désarmé par le désir de la gloire qui possède Helvétius, attendri, paternel et protecteur, souvent satirique, souvent cynique dans sa manière d'avoir raison, parfois indigné. Ce sont des apostrophes, des exclamations, les tours de phrase les plus inattendus, les plus amu-

sants du monde, des interjections et des tirades : une scène de comédie oratoire et philosophique. Nous sommes au spectacle; mais il y a vraiment peu d'acteurs et d'orateurs qui vaillent ce Diderot dans ses bons moments. — Et avec cela il a si fort raison contre ce pauvre Helvétius, qu'il ne ménage que par un reste de camaraderie !

Il faut voir comme il se moque de ces oracles pédantesques d'Helvétius : « *Sans passion, point de besoins, point de désirs; sans besoins et sans désirs, point d'esprit, point de raison.* » D'où cette conclusion qu'il faut créer et diriger les passions. — En vérité ! répond Diderot, dans un langage que je suis obligé d'abréger et souvent de modifier (tant il a de vivacités qui se refusent à la citation), mais l'éducation ou les hasards rendront-ils passionnés les hommes nés froids ? Votre éloge des passions est vrai, mais comment pourrez-vous avec votre éducation et vos accidents créer une passion dans celui à qui la nature l'a refusée ? Tâchez donc d'inspirer la fureur des femmes à un eunuque, et combien d'hommes que la nature a maltraités ! Les uns manquent de désirs pour une chose, d'autres en manquent pour une autre... A entendre Helvétius, on dirait qu'on n'a qu'à vouloir pour être. Que cela n'est il vrai[1] ! — *Les femmes*, dites-vous, *devraient concevoir une si haute idée de leur beauté qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux hommes de talent ou bien aux grands capitaines.* — Idée platonique, vision contraire à la nature. Il faut qu'elles couronnent un vieux héros, mais

1. Tome II, page 293.

il faut qu'elles s'unissent à un jeune homme. La gloire et le plaisir sont deux choses fort diverses.

L'amour des talents est fondé sur l'amour des plaisirs physiques. « Laissez là toutes ces subtilités dont un bon esprit ne peut se payer et croyez que, quand Leibniz s'enferme à l'âge de vingt ans et passe trente ans sous sa robe de chambre, enfoncé dans les profondeurs de la géométrie ou perdu dans les ténèbres de la métaphysique, il ne pense non plus à obtenir un poste ou la faveur d'une femme, à remplir d'or un vieux bahut, que s'il touchait à son dernier moment. C'est une machine à réflexion, comme le métier à bas est un métier à ourdissage; — c'est un être qui se plaît à méditer et qui tente une grande découverte pour se faire un grand nom et éclipser par son éclat celui de ses rivaux, l'unique et le dernier terme de son désir. Vous, c'est la Gaussin, lui, c'est Newton qu'il a sur le nez. — Mais, puisqu'il est heureux, dites-vous, il aime les plaisirs. — Je l'ignore. — Puisqu'il aime les plaisirs, il emploie le seul moyen qu'il ait de les obtenir. — Si cela est, entrez chez lui, présentez-lui les plus belles femmes, à la condition de renoncer à la solution de ce problème ; il ne le voudra pas. — Il ambitionne les dignités. — Offrez-lui la place du premier ministre, s'il consent de jeter au feu son traité de l'*Harmonie préétablie;* il n'en fera rien. — Il est avare, il a la soif de l'or. — Forcez sa porte, entrez dans son cabinet, le pistolet à la main, et dites lui : Ou ta bourse, ou ta découverte sur le *Calcul des fluxions*... et il vous livrera la clef de son coffre-fort en souriant... Toutes ces assertions,

Helvétius, que prouvent-elles? Que vous étiez né voluptueux et qu'en circulant dans le monde vous vous étiez souvent heurté contre des égoïstes et des fripons. Et de ce que je viens de dire, que conclure? Qu'on n'aime pas toujours la gloire comme la monnaie qui payera les plaisirs sensuels.

« Vous n'admettez que des plaisirs et des douleurs physiques; moi j'en ai éprouvé d'autres. Ceux-ci, vous les ramenez à la sensibilité physique comme cause; mais je prétends que ce n'est que comme condition éloignée, essentielle et primitive. — Je vous contredis, donc j'existe. Fort bien. Mais je vous contredis parce que j'existe. Cela n'est pas, pas plus que : il faut un pistolet pour faire sauter la cervelle; donc je fais sauter la cervelle parce que j'ai un pistolet[1]. »

Voilà un exemple de cette discussion vive, personnelle, serrée. Ajoutez-y la mimique du grand artiste, ses gestes, la physionomie parlante de l'œil, des bras, de tout le corps, les inflexions de voix, vous avez la scène tout entière devant votre imagination. Je pourrais citer cent pages de ce ton à la fois enthousiaste et familier, qui devait faire tant d'effet dans les improvisations d'autrefois, puisqu'à l'heure qu'il est, privées du commentaire animé de l'homme même et du personnage multiple qu'il jouait à ravir, elles sont loin d'être refroidies et gardent encore quelque chose de la chaleur d'âme et du mouvement de la conversation, réelle ou supposée, où elles ont pris naissance.

Diderot s'aperçoit bien qu'un sensualiste comme lui,

1. Tome II, pages 310, etc.

et même un matérialiste comme il l'est souvent, devrait conclure avec Helvétius que, si l'homme n'est rien qu'un animal, la douleur et le plaisir physique, qui sont tout pour l'animal, doivent être aussi le tout de l'homme. Mais il faut voir quels efforts il fait pour échapper aux prises de la logique et se soustraire aux conséquences qui blessent chez lui un certain sens, je ne dirai pas moral, mais esthétique. — On confond toujours les conditions et les causes, on a tort, selon lui. Sans doute, l'organisation physique est la première condition pour sentir et pour agir. C'est la condition première de la sensibilité, mais s'ensuit-il qu'elle soit la cause de nos actions les plus lointaines ou le principe immédiat de nos sentiments les plus nobles et les plus délicats ? Pas le moins du monde. De ce que nous sommes organisés, s'ensuit-il que l'ambition, le désir de la gloire, la passion de la science, ne soient que des moyens pour atteindre le plaisir physique? Quelle plaisanterie ! — *Sentir*, d'ailleurs, n'a-t-il qu'une seule acception ? Et même dans l'ordre d'idées où se complaît Helvétius, n'y a-t-il vraiment que du plaisir physique à aimer une belle femme ? N'y a-t-il que de la peine physique à la perdre ou par la mort ou par l'inconstance ? La distinction du physique et du moral n'est-elle pas aussi solide que celle d'animal qui sent et d'animal qui raisonne ? — Il faut bien toujours en revenir là : distinguer le physique et le moral, qu'Helvétius confond, comme il confond deux opérations qui ne sont pas identiques, *sentir* et *juger*. Le stupide sent, mais peut-être ne juge-t-il pas ; le jugement suppose la comparaison de deux idées. La difficulté consiste à savoir comment

se fait cette comparaison, car elle suppose deux idées présentes[1].

Il faut bien le dire, cette difficulté, qui est grave, Diderot ne l'a jamais résolue : l'explication qu'il en donne dans le *Rêve de d'Alembert* ne pouvait le satisfaire entièrement. Elle consiste à dire qu'il y a une conscience unique qui réunit toutes les sensations, qui les juge et les compare. C'est fort bien. Je comprends moins quand on nous dit que cet organe de la conscience, ce centre commun de toutes les sensations, là où est la mémoire, là où se font les comparaisons, c'est l'*origine* du réseau nerveux d'où partent des ramifications infinies : « Chacun de ces brins n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire. L'*origine* (le point initial du réseau) est seule susceptible de toutes les sensations, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensation continue, et l'animal est entraîné dès sa formation première à s'y rapporter soi, à s'y fixer tout entier, à y exister. » Et ici apparaît le fameuse allégorie de l'araignée au centre de sa toile. Les fils sont partout ; il n'y a pas un point à la surface de notre corps auquel ils n'aboutissent : « Si un atome fait osciller un des fils de la toile de l'araignée, alors elle prend l'alarme, elle s'inquiète, elle fuit ou elle accourt. Au centre elle est instruite de tout ce qui se passe en quelque endroit que ce soit de l'appartement immense qu'elle a tapissé. Pourquoi est-ce que je ne sais pas ce qui se passe dans le mien, qui est le monde, puisque je suis un peloton de points sensibles que tout le monde presse

1. Tome II, pages 300-317 et *passim*.

sur moi et que je presse sur tout[1] ? » L'image est ingénieuse ; est-elle une explication suffisante du fait de la conscience, de la mémoire, de la comparaison et du jugement qui en résulte ? De quelle nature est cette conscience au centre de sa toile sensible et vivante ? Est-elle simplement l'organe nerveux, le commencement du réseau ? Mais, si elle n'est « qu'un brin comme les autres, » comment ce *brin* peut-il comparer deux sensations et les juger ? L'insecte est distinct des fils qu'il tire de lui-même ; ici nous n'avons qu'une molécule, origine du réseau nerveux. Par quel privilège de position centrale, ou de localisation dans le cerveau, devient-elle un registre vivant, animé, arbitre souverain et juge de toutes les sensations, principe du *moi ?* Quand de toutes les extrémités du réseau nerveux les impressions sensibles sont accourues à ce centre commun, isolées, successives, sans mémoire, comment peuvent-elles, par le seul fait de leur passage dans cette molécule, se transformer en conscience identique, une, continue, et chez l'homme devenir le principe des plus hautes facultés d'abstraction, de raisonnement et d'invention ? Diderot ne répond pas et il faut être un Naigeon pour croire qu'une métaphore résout le problème. Mais au moins Diderot a senti la difficulté, et c'est la marque de sa supériorité sur Helvétius, qui ne s'en est jamais douté.

Je préfère au symbole de l'*araignée* intellectuelle, qui a fait fortune, ces aveux de Diderot, confondu par l'insouciante audace d'Helvétius à trancher tous les problèmes : « Passer brusquement de la sensibilité

1. Tome II, page 140 et seq.

physique, c'est-à-dire de ce que je ne suis pas, une plante, une pierre, un métal, à l'amour du bonheur; de l'amour du bonheur à l'intérêt; de l'intérêt à l'attention; de l'attention à la comparaison des idées, je ne saurais m'accommoder de ces généralités-là; *je suis homme, et il me faut des causes propres à l'homme*[1]. » Qu'on remarque cette expression. Voilà donc la chaîne rompue ou du moins suspendue provisoirement entre l'animal et l'homme, puisque les causes qui expliquent à la rigueur l'animal ne suffisent plus pour l'homme et qu'il faut trouver autre chose. Mais au fait, pour la vie elle-même, ces causes physiques qu'invoque Helvétius et que lui-même il a soutenues ailleurs suffisent-elles? Et dans une page bien intéressante par la sincérité de l'auteur, le voilà qui révoque en doute ses conclusions trop hâtives sur la continuité et la gradation des espèces et même des règnes, indiquées dans le *Rêve de d'Alembert* et développées avec tant d'assurance dans les *Éléments de physiologie*. Plutôt que de se complaire en assertions absolument vaines, comme celles-ci : *Sentir, c'est penser*, ou bien encore : *L'on ne pense pas, si l'on n'a senti*, comme Helvétius eût fait une chose neuve, difficile et belle, si, partant du seul phénomène de la sensation, propriété générale de la matière ou résultat de l'organisation, il en eût déduit avec clarté toutes les opérations de l'entendement! Mais il faudrait estimer davantage encore celui qui démontrera expérimentalement que la sensibilité est de l'essence de la matière comme l'impénétrabilité. « J'invite tous les

1. Page 300. Voir aussi page 361.

physiciens et tous les chimistes à rechercher ce que c'est que la substance animale, sensible et vivante. Je vois clairement, dans le développement de l'œuf et quelques autres opérations de la nature, la matière inerte en apparence, mais organisée, passer, par des agents purement physiques, de l'état d'inertie à l'état de sensibilité et de vie, mais *la liaison nécessaire de ce passage m'échappe.* » Et le grand aveu sort des lèvres du philosophe, comme par une contrainte de sincérité et un repentir psychologique pour avoir si souvent et audacieusement lancé des assertions bien au delà des vérités démontrées : « Il faut en convenir, l'organisation ou la coordination des parties inertes ne mène point du tout à la sensibilité, et la sensibilité générale des molécules de la matière n'est qu'une supposition qui tire toute sa force des difficultés dont elle nous débarrasse — *ce qui ne suffit pas en philosophie*[1]. »

II

Il n'y a rien de tel que les mauvais avocats pour amener les partisans d'une cause mal défendue à n'y plus croire eux-mêmes. Il semble que Diderot, en écoutant Helvétius, ait conçu quelques scrupules sur cette *théorie naturelle* de l'homme, qui lui était chère, d'après laquelle la pensée, la volonté, la vie, étaient rattachées à la chaîne des phénomè-

1. Page 397.

nes et renfermées dans le cercle tracé autour de l'homme par la physique et la chimie. Et voilà le transformiste de tout à l'heure qui s'écrie comme poussé à bout par les conséquences que l'on peut tirer de son système : « Fut-il un temps où l'homme put être confondu avec la bête? *Je ne le pense pas : il fut toujours un homme*, c'est-à-dire un animal combinant des idées [1]. » C'est surtout à propos des idées morales que cette thèse lui paraît insoutenable : il n'y a jamais eu d'homme sans quelque sentiment inné de justice. Tout ce qu'Helvétius dit, à ce propos, de l'état sauvage, peut être vrai, mais Diderot répond plaisamment qu'il n'est pas sauvage et qu'il ne peut en juger. « Plus civilisé que l'auteur, j'ai apparemment trop de peine à me mettre nu ou à reprendre la peau de bête. Moins fort qu'un autre, je ne saurais goûter ce plaidoyer de la force et je n'y crois pas. Le sauvage que l'on dépouille n'a point de mot pour désigner le juste et l'injuste; il crie, mais son cri est-il vide de sens? *N'est-ce que le cri d'un animal?* » — « Du moment où le fort a parlé, dites-vous, le faible se tait, s'abrutit et cesse de penser. — Ce n'est point là ce qui se passe. Au moment où le fort a ordonné le silence, la fureur de parler prend au faible. » — « On soutient que la justice suppose les lois établies. Mais ne suppose-t-elle pas quelque notion antérieure dans l'esprit du législateur, quelque idée commune à tous ceux qui souscrivent à la loi? Sans quoi, lorsqu'on leur a dit : Tu feras cela, parce que cela est juste; tu ne feras point cela, parce que cela est injuste, ils n'auraient entendu qu'un vain bruit,

1. Pages 387, 388, 394, 396.

auquel ils n'auraient attaché aucun sens. » — « On insiste : c'est de l'intérêt commun de tous, et non d'une idée de justice, que sont émanées les premières lois. — Mais comment l'intérêt aurait-il amené le concert des volontés, si chacun en particulier n'avait pas conçu qu'il était juste de faire pour tous ce que tous s'accordaient à faire pour lui ? Je questionne toujours, je ne prononce pas[1]. »

Sur l'origine des idées morales attribuée à la force, ou à un contrat consenti par les intérêts, ou aux lois positives, la thèse d'Helvétius est celle de son siècle plutôt que la sienne propre. Mais là où l'auteur de *l'Homme* déploie sa plate originalité, c'est dans ses théories sur la faculté inventive, le sens des découvertes et le génie. C'est là aussi qu'il faut contempler Diderot dans la splendeur de sa verve, dans tout l'éclat du bon sens. La théorie d'Helvétius est des plus simples. Tout esprit étant égal par nature, puisque tout esprit se réduit aux cinq sens, la supériorité d'une intelligence n'est qu'une résultante des circonstances jointes à l'émulation. C'est le désir de s'illustrer qui crée les talents; les accidents heureux leur en donnent l'occasion.

Une série d'anecdotes arrivent à l'appui de cette thèse. C'est Vaucanson, enfant, enfermé par sa mère dans une cellule à laquelle la salle de l'horloge servait d'antichambre. Désœuvré, il pleurait d'ennui. Dans cet état, où il n'est point de sensations indifférentes, le jeune captif, frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connaître la cause, sa cu-

1. Page 396.

riosité s'éveille, il devient inventeur... — C'est Milton chez qui un hasard de la même espèce allume le génie. Si Shakespeare eût, comme son père, été toujours marchand de laine, si sa mauvaise conduite ne l'eût forcé de quitter son commerce et sa province, s'il ne se fût point associé à des libertins et qu'enfin, ennuyé d'être un acteur médiocre, il ne se fût point fait auteur, l'insensé Shakespeare n'eût jamais été le célèbre Shakespeare. Corneille aime, il fait des vers pour sa maîtresse, il devient poète, compose *Mélite*, puis *le Cid*. Le grand-père de Molière aimait la comédie, il y menait souvent le jeune Poquelin. Le père, voyant que c'était une occasion de dissipation, demande en colère si l'on veut faire de son fils un comédien : « Plût à Dieu, répond le grand-père, qu'il fût aussi bon comédien que Monrose ! » Ce mot frappe le jeune Molière ; il prend en dégoût son métier, et la France doit son grand comique au hasard de cette réponse.

Cette basse et vulgaire explication du génie met Diderot hors des gonds. Il y revient en vingt endroits de son livre, toujours avec des arguments nouveaux plus vifs, plus pressants. J'ai rangé quelques-uns de ces arguments en une sorte de discours continu, où j'ai dû mettre ce qui fait défaut, l'ordre et la liaison, en y conservant autant que possible le mouvement et les images, qui sont fort belles : « Mon cher philosophe, ne dites pas que l'émulation crée le génie. Ni l'émulation ni le désir ne mettent le génie où il n'est pas. Il y a mille choses que je trouve tellement au-dessus de mes forces, que l'espérance d'un trône, le désir même de sauver ma vie, ne me les feraient pas tenter. Don-

nez-moi la mère de Vaucanson, et je n'en ferai pas davantage le flûteur automate. Envoyez-moi en exil, enfermez-moi dix ans à la Bastille, et je n'en sortirai pas *le Paradis perdu* à la main. Tirez-moi de la boutique d'un marchand de laine, enrôlez-moi dans une troupe de comédiens, et je ne composerai ni *Hamlet*, ni *le Roi Lear*, ni le *Tartuffe*, ni *les Femmes savantes*, et mon grand-père avec son : *Plût à Dieu !* n'aura dit qu'une sottise. J'ai été plus amoureux que Corneille, j'ai fait aussi des vers pour celle que j'aimais, mais je n'ai pas fait le *Cid*. Vous parlez de Rousseau et de l'accident particulier de sa visite au château de Vincennes. J'y étais. Il vint m'y voir en effet et me consulter sur le parti qu'il prendrait dans la question posée par l'Académie de Dijon : *Si les sciences étaient plus nuisibles qu'utiles à la société*. — « Il n'y a pas à balancer, lui dis-je, vous prendrez le parti que personne ne prendra. — Vous avez raison, » me répondit-il, et il travailla en conséquence. Changez les rôles. C'est Rousseau qui est à Vincennes. J'arrive. La question qu'il me fit, c'est moi qui la lui fais ; il me répond comme je lui répondis. Et vous croyez que j'aurais passé trois ou quatre mois à étayer de sophismes un mauvais paradoxe ? que j'aurais donné à ces sophismes-là toute la couleur qu'il leur donna ? et qu'ensuite je me serais fait un système philosophique de ce qui n'avait été d'abord qu'un jeu d'esprit ? *Credat judæus Apella, non ego*. Rousseau fit ce qu'il devait faire, *parce qu'il était lui*. Je n'aurais rien fait ou j'aurais fait toute autre chose, *parce que j'aurais été moi*. — Oui, monsieur Helvétius, on vous objectera que de pareils hasards ne produisent

de pareils effets que sur des hommes organisés d'une certaine manière, et vous ne répondrez rien qui vaille à cette objection. Il en est de ces hasards comme de l'étincelle qui enflamme un tonneau d'eau-de-vie ou qui s'éteint dans un baquet d'eau. Vous dites que le génie est le produit du hasard. Je me rongerais les doigts jusqu'au sang que le génie ne me viendrait pas. J'ai beau rêver à tous les hasards heureux qui pourraient me le donner, je n'en devine aucun... L'homme de génie par modestie, le sot par sottise, le méchant pour se tromper lui-même, veulent presque toujours retrouver à l'origine des événements qui l'ont mené soit au bonheur, soit au malheur, soit à l'illustration, soit à l'obscurité, quelque circonstance frivole à laquelle ils rapportent toute leur destinée. Mais, sot, sois bien assuré qu'abstraction faite de cette circonstance tu serais resté sot toute ta vie et tu serais seulement arrivé au mépris par un autre chemin. Mais, méchant, ne doute pas que, même sans cet incident que tu charges d'imprécations, tu ne fusses tombé dans le malheur de quelque autre côté. Et toi, homme de génie, tu t'ignores, si tu penses que c'est le hasard qui t'a fait; tout son mérite est de t'avoir produit : il a tiré le rideau qui te dérobait, à toi-même et aux autres, le chef-d'œuvre de la nature [1]. »

En feuilletant ce livre, où abondent de telles pages, on trouvera mieux que la réfutation éloquente d'un paradoxe puéril, je veux dire toute une théorie neuve et fine sur l'invention scientifique. Rien n'est plus faux que de prétendre que toute découverte, toute

1. Pages 282, 286, 291 et *passim*.

idée neuve, sont des faveurs du hasard. Pour mériter ces faveurs, pour les obtenir, il faut un esprit préparé à les recevoir, il faut aussi une grande patience, mais une patience active, une attention forte et concentrée sur un seul objet important. Mais croit-on qu'il dépende de chacun de s'appliquer fortement? Quelle erreur! Il y a des hommes, et c'est le plus grand nombre, incapables d'aucune longue et violente contention d'esprit. Ils sont toute leur vie ce que Newton, Leibniz, étaient quelquefois. Que faire de ces gens-là? Des commis [1]. — Il n'y a pas de hasard, à proprement parler; ce qu'on appelle hasard, dans la découverte, n'arrive qu'à certains esprits tout prêts à concevoir l'idée. Un homme s'occupe de physique, d'anatomie : la suite de quelques-unes de ses études le conduit à une conjecture que l'expérience justifie. Appellerez-vous cela un hasard? Descartes, algébriste et géomètre, s'aperçoit que les signes de l'algèbre peuvent également représenter des nombres, des lignes, des surfaces, et que l'expression d'une vérité algébrique peut se traduire en figures; il invente l'application de l'algèbre à la géométrie. Appellerez-vous cela un hasard? De même pour Leibniz, de même pour Newton, de même pour Galilée, de même pour tous les grands inventeurs. — Dites, si vous voulez : c'est la nature qui prépare l'homme de génie; mais ce sont des *causes morales* qui le font éclore; c'est une étude assidue, ce sont des connaissances acquises qui le conduisent à des conjectures heureuses; ce sont ces conjectures vérifiées par l'expérience qui l'immorta-

1. Page 284.

lisent. — Ce qui met sur la voie de la découverte, c'est la connaissance que l'on a des lacunes de la science sur tel ou tel point donné. Et à qui doit-on cette connaissance, sinon à l'étude? C'est donc la préparation antérieure, le sentiment des imperfections, l'inquiétude de la recherche, qui rendent ces hasards féconds. Rien ne se fait par saut dans la nature : *l'éclair subit et rapide* qui passe dans l'esprit tient à une série de phénomènes antérieurs avec lesquels on en reconnaîtrait la liaison, si l'on n'était pas plus pressé de recueillir cette lueur et d'en jouir que d'en rechercher la cause. On pourrait dire qu'il y a le même lien entre les idées antérieures amassées dans le cerveau du savant et l'idée qui survient, qu'il y a entre la conséquence et les prémisses du syllogisme.

Ne parlez donc plus de hasards; il n'y en a que pour ceux qui en sont dignes. L'idée féconde, quelque fortuite qu'elle paraisse dans le fait qui la suscite, ne ressemble point du tout à la pierre qui se détache du toit et qui tombe sur la tête d'un passant. La pierre tombe indistinctement sur la première tête venue. Il n'en est pas de même de l'idée. Combien il en tombe qui ne rencontrent point de tête! — Assurément, c'est à la chaleur d'une conversation, à une dispute, à une lecture, un mot, un fait accidentel, qu'on doit souvent le premier soupçon d'une vérité : mais à qui ce soupçon vient-il? A un Galilée ou à un Newton. Par eux-mêmes les accidents de ce genre ne produisent rien, pas plus que la pioche du manœuvre qui fouille les mines de Golconde ne produit le diamant qu'elle en fait sortir. Les hommes de génie sont bientôt comptés, et les accidents stériles sont innombrables.

Lorsqu'on demanda à Newton comment il avait découvert le système du monde, il ne répondit point : Par hasard, mais il répondit : En y pensant toujours. Un autre aurait ajouté : *et parce qu'il était lui*[1].

Ce qui me frappe dans cette théorie de la découverte scientifique, que Diderot ravit à l'empirisme aveugle et mesquin d'Helvétius, c'est son étonnante conformité avec celle que nous exposait récemment un des esprits les plus inventifs de ce temps.

Notre illustre Claude Bernard, avec plus de précision dans les exemples et les détails de l'opération, attribue lui aussi la part principale, je dirais volontiers unique, à l'*idée* et au *sentiment*, qui est la source de cette idée et que le fait accidentel vient seulement provoquer du dehors. L'observation d'un fait survenu le plus souvent par hasard et qui attire l'attention, parce qu'elle était déjà préparée et comme en éveil; une idée qui surgit avec une énergie irrésistible et qui se résout en une hypothèse sur la cause probable du fait observé; un raisonnement engendré par l'idée préconçue et d'où l'on déduit l'expérience propre à la vérifier : voilà toutes les phases de la découverte. Le ressort en est dans l'idée directrice. « C'est elle qui constitue le *primum movens* de tout raisonnement scientifique, et c'est elle qui en est également le but dans l'aspiration de l'esprit vers l'inconnu. » Mais cette idée elle-même, qu'est-elle, sinon la réalisation d'un sentiment originel de la vérité qui, longtemps cultivé dans le silence, conduit inopinément à une conception féconde? Son apparition a l'air d'être fortuite ou spontanée.

1. Pages 291, 368-372, 376 et *passim*.

Ne le croyez pas. De combien d'efforts obscurs, de quelles méditations inaperçues elle a jailli! Et voyez comme les expressions de Claude Bernard se rencontrent avec celles de Diderot pour peindre ce merveilleux phénomène où éclate la grandeur de l'esprit. « Il arrive, nous dit le grand physiologiste, qu'un fait ou une observation reste très longtemps devant les yeux d'un savant sans lui rien inspirer. Puis tout à coup vient un trait de lumière. L'idée neuve apparaît alors avec la *rapidité de l'éclair*, comme une sorte de révélation subite [1]. »

N'est-ce pas là cette vive illumination, cet *éclair subit et rapide* dont nous parlait Diderot? Il éclate dans certaines pages de cette *Réfutation* je ne sais quel vif sentiment d'un idéalisme intellectuel qu'excitent et provoquent les explications inférieures tirées du hasard ou du fait brutal. Pour lui aussi, ce qu'il y a de principal dans chaque grande découverte, c'est l'homme qui l'y met. *Les causes morales* sont ici les vraies causes; les causes physiques ne sont que l'occasion qui, dans un million de cas, reste stérile, et qui n'agit que pour un seul esprit, parce que celui-là est préparé. Non, ce n'est pas le fait nouveau qui constitue la découverte, mais la signification du fait trouvée par l'esprit, l'idée qui se rattache à ce fait. Par eux-mêmes les faits ne sont ni féconds ni stériles, ni grands ni petits; la grandeur n'est que dans l'idée qui les explique, la fécondité n'est que dans l'esprit qui conçoit l'idée. — Le plus grand éloge que nous puissions faire de la théorie de l'invention

1. *Introduction à la médecine expérimentale.*

chez Diderot, n'est-ce pas de la rapprocher ainsi de celle de Claude Bernard? Pour arriver à cette théorie, qui satisferait un Descartes ou un Leibniz, il fallait traverser bien des couches superposées de préjugés d'école ou de parti : ce n'était pas un facile effort de le faire, ce n'est ni un faible mérite de l'avoir fait ni un médiocre honneur.

Ces grands sujets, l'invention, l'art, la science, le talent, tous les emplois supérieurs et les hautes facultés de l'esprit trouvent dans Diderot un interprète à leur niveau. Il s'y élève et, malgré quelques défaillances, il s'y maintient par un enthousiasme sincère. Nul plus que ce philosophe de la nature n'a senti, nul n'a mieux exprimé, à certains moments, la grandeur de l'homme; nul ne s'est préoccupé plus que lui, au dernier siècle, de rechercher l'origine et la nature du génie. Dans un beau fragment inédit qui se rejoint tout naturellement par le ton et par le sujet à la *Réfutation d'Helvétius*, il se demande quelle est cette mystérieuse essence, quelle est cette qualité d'âme particulière, secrète, indéfinissable, sans laquelle on n'exécute rien de très grand ni de très beau. « Est-ce l'imagination? Non, répond Diderot. J'ai vu de belles et fortes imaginations qui promettaient beaucoup, et qui ne tenaient rien ou peu de chose. Est-ce le jugement? Non. Rien de plus ordinaire que les hommes d'un grand jugement dont les productions sont lâches, molles et froides. Est-ce l'esprit? Non, l'esprit dit de jolies choses et n'en fait que de petites. Est-ce le goût? Non. Le goût efface les défauts plutôt qu'il ne produit les beautés; c'est un don qu'on acquiert peu à peu, ce n'est pas un ressort de nature. » Puis, revenant sur

lui-même et s'analysant sous forme indirecte : « Est-ce la chaleur, la vivacité, la fougue même? Non, répond toujours Diderot qui se connaît bien : les gens chauds se démènent beaucoup pour ne rien faire qui vaille. Est-ce la sensibilité? Non encore. J'en ai vu dont l'âme s'affectait promptement et profondément, qui ne pouvaient entendre un récit élevé sans sortir d'eux-mêmes, transportés, enivrés, fous, un trait pathétique, sans verser des larmes, et qui balbutiaient comme des enfants, quand il fallait parler ou écrire [1]. » Où donc est ce *ressort de nature* qui pousse aux grandes œuvres? Diderot est contraint par son système d'accorder beaucoup à la conformation du cerveau, mais il avoue avec une très louable ingénuité que de cette conformation particulière ni lui ni personne n'a de notion précise, et qu'en assignant une telle cause on ne sait trop ce qu'on veut dire. — Ce qui est le plus saillant dans le génie, c'est une sorte d'intuition qui devance et guide l'observation. « Le génie ne regarde point, il voit; il s'instruit, il s'étend sans étudier; il n'a aucun phénomène présent devant lui, mais ils l'ont tous affecté, et ce qui lui en reste, c'est une espèce de sens que les autres n'ont pas; c'est une machine rare qui dit : cela réussira,.. et cela réussit; cela ne réussira pas,.. et cela ne réussit pas; cela est vrai ou cela est faux,.. et cela se trouve comme il l'a dit. » C'est *une sorte d'esprit prophétique*, conclut Diderot, différent selon l'art, la science, les conditions où on l'emploie. — Nous voilà au rouet, comme disait Montaigne; partis de l'inexplicable, nous y revenons.

1. Tome IV, page 26.

Le génie garde son secret, et le problème demeure intact devant nous.

Mais reconnaître l'essence indéfinissable du génie, cela ne vaut-il pas mieux que de le détruire en l'expliquant? Qu'avons-nous gagné de notre temps à ce que de brillants successeurs de Diderot aient voulu aller plus loin et nous donner la formule du génie à peu près comme on donne la formule d'une combinaison chimique? Qu'avons-nous gagné à ce qu'on ait essayé avec tant de ressources d'érudition et d'esprit, avec une dialectique si savante, de transformer l'histoire des littératures et des sciences, l'histoire du génie de l'homme en un problème de mécanique psychologique? Qui a-t-on persuadé? Et la tentative a-t-elle eu d'autre résultat que de faire honneur à la vigueur d'intelligence qui s'y est déployée? Non, Diderot l'avait bien senti, le génie n'est pas un produit, une résultante, à moins que vous ne mettiez au fond de votre creuset, dans la somme des principes composants, une force centrale et dominante que n'expliquera aucune transformation de mouvements matériels, aucune composition extraordinaire de la matière. Le génie est avec l'héroïsme la forme la plus éclatante de la personnalité humaine : cela est tout à fait distinct du tempérament et de la race, de toutes les influences de l'hérédité physiologique et du milieu, de toutes les particularités de l'organisation cérébrale. Les théories positives viennent échouer là. Si vous les placez en face du résultat qu'elles veulent expliquer, elles se déconcertent; elles ne font que mettre plus clairement en lumière par l'insuffisance de leurs explications cet élément individuel qui est la marque

du grand homme et qui ne se laisse réduire à aucune des influences connues de la nature. Elles le signalent par leur silence même; elles le démontrent en prétendant s'en passer. Ou bien, aimerait-on mieux dire avec Diderot : « La conformation de la tête, des viscères, la constitution des humeurs? Tout cela est à merveille et j'y consens, mais on avouera que, pas plus que moi, personne n'en a la moindre idée. »

CHAPITRE IX

DIDEROT INÉDIT (SUITE). — LE PLAN D'UNE UNIVERSITÉ.

I

A peine Diderot achevait la *Réfutation d'Helvétius*, qu'il se mettait à la préparation d'un ouvrage d'un genre très différent, le *Plan d'une université pour le gouvernement de Russie*, qui fut écrit en 1776, et qui n'a jamais été, jusqu'ici, connu en France dans toute son étendue. J'ajoute que la gravité des questions qui y sont posées et résolues est exceptionnelle. Encore ici Diderot est un précurseur comme pour l'idée du transformisme. C'est là un des trois ouvrages les plus considérables qui font le prix de l'édition nouvelle. On nous dit qu'en 1813 le manuscrit original avait été communiqué par Suard à M. Guizot, alors rédacteur des *Annales de l'éducation*, qui en donna un extrait. Ce manuscrit de cent soixante-dix pages, entièrement écrit de la main de Diderot, surchargé de ratures et de corrections, fut remis, à la mort de M. Suard, entre les mains de sa veuve, qui probable-

ment le détruisit. Mais la copie définitive avait été envoyée à sa destination, et c'est sur cette copie, retrouvée à l'Ermitage, que l'ensemble du travail a pu être reconstitué. Pour ne pas troubler l'exposition et la discussion des idées de Diderot en matière de pédagogie, nous ne distinguerons pas ce qui a été déjà publié de ce qui est inédit, et nous considérerons l'œuvre dans son intégrité, sans nous occuper davantage des publications partielles qui en ont été faites. Elle touche d'ailleurs à tant de questions encore controversées de nos jours, elle y touche avec une telle hardiesse de solutions radicales qu'on nous permettra d'y insister tout particulièrement. Nous y retrouverons la plupart des doctrines et même des passions contemporaines dont l'enseignement public est l'objet.

Le Plan d'une université est précédé d'un *Essai sur les études en Russie*, qui paraît être l'ébauche ou l'occasion de l'ouvrage futur. Dans cet *Essai*, du reste très court, Diderot constate que les meilleures écoles se sont établies dans les pays protestants. « C'est donc là, dit-il, qu'il faut chercher les meilleures et les plus sages institutions pour l'instruction de la jeunesse. » Il examine, à cette occasion, les trois sortes d'écoles établies en Allemagne : les premières, les *Rechen-Schulen*, les écoles à lire, à écrire, à compter, — puis les *Gymnases*, et enfin les *Universités*. Les renseignements qu'il nous donne sont exacts et fort intéressants pour l'époque. L'avidité d'apprendre, la curiosité de Diderot, le servent bien dans cette circonstance. Il a mis à profit l'expérience de son ami Grimm, ses entretiens avec le prince Henri de Prusse, les Nassau-Saarbrück, les jeunes Allemands qui

le visitent à Paris, et aussi toutes les informations qu'il a prises de droite et de gauche en traversant l'Allemagne pour se rendre en Russie. Le *Voyage en Hollande* avait déjà montré avec quelle passion de science encyclopédique et quelle activité d'esprit il étudiait dans les pays nouveaux, en philosophe pratique, en économiste plus qu'en artiste, les mœurs, les coutumes, les institutions, les établissements publics, l'état du commerce et de l'industrie. Rien de tout cela ne se perdait dans sa vaste mémoire, ni dans le recueil de notes où chaque fait avait sa place.

Déjà dans cet *Essai* percent quelques critiques où s'annoncent les idées nouvelles qui se feront jour plus tard. Il reproche aux gymnases allemands de donner trop de temps à l'étude des langues anciennes et de n'y pas mêler assez de connaissances utiles. « En général, dans l'établissement des écoles, on a donné trop d'importance et d'espace à l'étude des mots; il faut lui substituer aujourd'hui l'étude des choses[1]. » Diderot devance sur ce point les réformateurs de notre temps. Il les devance aussi sur cet autre, à savoir que l'étude des langues est devenue et devient tous les jours d'une telle étendue, qu'il ne sera plus possible à l'esprit d'y suffire. Un des prochains résultats de ce mouvement de la société moderne sera l'abandon des langues anciennes pour les langues modernes. Le français, l'italien, l'anglais, l'allemand, sont aujourd'hui quatre langues presque essentielles à l'homme qui a joui d'une éducation libérale. En même temps, les arts et les sciences s'accroissent

1. Tome III, page 421.

dans des proportions que Diderot semble avoir pressenties. Où cela s'arrêtera-t-il ? Et ici un petit apologue pour faire sourire l'impératrice Catherine : « Insensiblement, la masse des connaissances devient trop forte pour l'étendue de l'esprit humain ; la confusion et la barbarie ont leur tour. Voilà la véritable clef de la fable allégorique de la tour de Babel. A cette époque, le monde était si ancien que les fils des hommes avaient poussé leurs connaissances au plus haut degré. Ils étaient près d'atteindre le ciel et d'en savoir aussi long que leur papa Dieu. Il ne restait à celui-ci, pour arrêter les progrès de cette tour, qui s'élevait à vue d'œil, et qui allait percer jusqu'à son boudoir, que la ressource de la confusion des langues. C'est-à-dire que le grand nombre des nations savantes et policées obligea les hommes éclairés de chaque nation d'étudier une multitude si prodigieuse de langues nécessaires à la circulation des connaissances acquises, que leur tête éclata. Ils devinrent brouillons et imbéciles, ce fut à recommencer, et Dieu fut préservé une seconde fois du danger de voir ses secrets ébruités. »

C'est sans doute pour prévenir et pour démêler cette confusion que Diderot composa le *Plan d'une université*. Il est vraisemblable que l'impératrice Catherine, mise en goût par les critiques de Diderot, lui demanda de développer ses idées, et c'est alors qu'il se mit sérieusement à l'œuvre pour rédiger le projet d'un système complet d'éducation. L'impératrice est, dit-il, plus qu'aucun autre souverain, dans une position avantageuse pour fonder quelque chose de nouveau et de grand ; le moment où elle forme le projet d'une université est particulièrement favorable :

« L'esprit humain semble avoir jeté sa gourme ; la futilité des études scolastiques est reconnue, la fureur systématique est tombée ; il n'est plus question d'aristotélisme, ni de cartésianisme, ni de leibnizianisme ; le goût de la vraie science règne de toutes parts ; les connaissances en tout genre ont été portées à un très haut degré de perfection. Point de vieilles institutions qui s'opposent à ses vues ; elle a devant elle un champ vaste, un espace libre de tout obstacle sur lequel elle peut édifier à son gré. » Ce n'est pas comme chez nous où l'on voit ce phénomène étonnant d'écoles barbares et gothiques se soutenant avec tous leurs défauts, au centre d'une nation éclairée, à côté de trois célèbres académies, au détriment de la nation, à sa honte même. C'est que rien ne lutte avec plus d'opiniâtreté contre l'intérêt public que l'intérêt particulier, rien ne résiste plus fortement à la raison que les abus invétérés. L'esprit des corps reste le même, tandis que tout change autour d'eux. — A l'extrémité de cette longue et stérile avenue qu'on appelle la *Faculté des arts*, s'ouvrent dans le système français trois vestibules par lesquels on entre ou dans la *Faculté de théologie*, ou dans la *Faculté de droit*, ou dans la *Faculté de médecine*. Jusque-là, on n'avait été qu'écolier, ici on devient docteur ; pour docte, c'est autre chose. — Que deviennent ceux qui n'entrent pas dans une de ces trois facultés ? Paresseux, ignorants, trop âgés pour commencer à s'instruire de quelque art mécanique, ils se font comédiens, soldats, filous, joueurs, fripons, escrocs et vagabonds [1].

1. Pages 440, 441, 437, 435.

La critique de Diderot n'y va pas de main morte. Voici, à son jugement, le fruit de sept à huit années d'un pénible travail et d'une prison continue, passées à la *Faculté des Arts* de Paris. On y a étudié, sous le nom de belles-lettres, deux langues mortes qui ne sont utiles qu'à un très petit nombre de citoyens; on les y a étudiées sans les apprendre; sous le nom de rhétorique, on a étudié l'art de parler avant l'art de penser, et celui de bien dire avant que d'avoir des idées; sous le nom de logique, les subtilités d'Aristote; sous le nom de morale, je ne sais quoi qui n'apprend rien sur les devoirs, ni sur les lois, ni sur les contrats; sous le nom de métaphysique, des thèses aussi frivoles qu'épineuses sur la possibilité, l'essence, la substance, qui ne servent qu'à donner la malheureuse facilité de répondre à tout, et la confiance plus malheureuse encore qu'on a répondu à des difficultés formidables avec quelques mots indéfinis et indéfinissables sans les trouver vides de sens. Pas un mot de bonne physique, de bonne chimie, d'histoire naturelle; à peine quelques principes de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie; presque rien qui vaille la peine d'être retenu et qu'on n'apprît mieux en quatre fois moins de temps[1]. Du reste, les universités d'Allemagne ne sont guère mieux, sous ce rapport, ordonnées que les nôtres; la méthode barbare de Wolf y a perdu le bon goût; et quant à l'école de Leyde, autrefois si vantée, elle n'est plus rien.

Grand avantage que d'avoir à tout fonder, quand on le peut. Le sol est libre et « l'ointe que le Seigneur a

1. Pages 436 et seq.

accordée à la Russie pour leur gloire réciproque » n'est-elle pas toute-puissante ?

Par le genre de critique que nous venons de résumer, on peut deviner quelle sera l'institution nouvelle. Il y a deux sortes d'esprits, éternellement aux prises sur cette grande question de l'enseignement : il y a les utilitaires qui veulent que tout serve immédiatement et trouve son emploi, sa raison d'être dans une application réelle, une profession ; et il y a ceux que j'appellerais volontiers les idéalistes, ceux qui n'estiment pas inutile ce qui ne sert pas immédiatement à quelque fin pratique, ceux qui pensent que former l'esprit et l'élever est bien quelque chose qui a son prix, et qu'apprendre à penser en voyant comment pensent les grands écrivains n'est pas un emploi trop déraisonnable des années de collège. Diderot est passionnément utilitaire ; il est en même temps systématique, et ces deux caractères, en se combinant, expliquent sa théorie. Il y a dans cet ouvrage des vues nouvelles avec beaucoup de déclamations qui, supprimées, laisseront voir plus clairement la valeur des arguments. — L'auteur prétend être dans des conditions rares de justice et de justesse d'esprit. Un théologien, consulté par l'impératrice, aurait rapporté tout à Dieu ; le médecin, tout à la santé ; le jurisconsulte, tout à la législation ; le bel esprit, tout aux lettres. Quant à lui, assez versé dans toutes les sciences pour en connaître le prix, pas assez profond dans aucune pour se livrer à une préférence de métier, il est sûr de ne pas apporter dans son œuvre l'esprit exclusif que tout autre y eût mis. Voyons jusqu'à quel point sera tenue cette promesse d'impartialité.

Diderot est le vrai père de ce qu'on appelle de nos jours l'éducation professionnelle. Ceux de nos contemporains qui sont partisans absolus de cette éducation peuvent faire dans ce *Projet* une abondante moisson d'idées conformes à leurs vues et d'épigrammes contre les doctrines contraires. On n'a pas dit mieux que lui, et l'on a dit beaucoup moins bien, en faveur de cette thèse et contre la thèse que j'ai appelée idéaliste. — Il se demande d'abord : « Qu'est-ce qu'une université ? » Qu'on remarque la réponse qu'il fait à cette question. Nous y saisirons le principe de plusieurs idées chimériques, qu'il développera plus tard. « Une université, dit-il, *c'est une école dont la porte est ouverte indistinctement à tous les enfans d'une nation* et où des maîtres, payés par l'État, les initient à la connaissance élémentaire de toutes les sciences. » De là cette conséquence immédiate que les lois de l'enseignement doivent être faites pour la généralité des esprits et la pluralité des professions. Il faut donc que ces lois soient utiles au plus grand nombre. Tant pis, si quelques esprits d'élite en sont lésés ! D'ailleurs, est-ce qu'on élève le génie ? Il suffit que l'éducation publique ne l'étouffe pas. — Nous ne devons pas nous occuper des brillantes exceptions : c'est pour le plus grand nombre qu'il faut travailler, et ce qu'on doit faire, c'est tout le contraire de ce que fait Rollin dans son *Traité des études :* il n'a d'autre but que de faire des prêtres ou des moines, des poètes ou des orateurs. « *Aigle de l'université de Paris,* » c'est bien de cela qu'il s'agit ! Ce qu'il nous faut à nous, c'est plus de médecins que d'hommes de loi, plus d'hommes de loi que d'orateurs, presque point

de poètes, et le moins possible de prêtres. Pour cela, que devons-nous faire tout d'abord? Renvoyer l'étude du grec et du latin à la fin du cours d'études, et y employer le moins de temps possible, une année au plus. L'étude des langues pouvait servir au moyen âge, quand il n'y avait ni sciences, ni arts, et que tout ce qui en avait existé autrefois était recélé dans des ouvrages anciens, qu'on n'entendait pas. Il fallait bien avoir la clef de ces vieux sanctuaires fermés pendant tant de siècles. Mais depuis qu'on en a tiré ce qu'ils contenaient, depuis que les arts et les sciences ont fait des progrès immenses, il serait bien singulier qu'une école publique, ouverte à tous les sujets d'un empire, donnât la première place à une étude qui ne conviendrait qu'à la moindre partie d'entre eux. La *science des mots*, c'est-à-dire l'étude des langues, a fait son temps. Il faut la remplacer par la *science des choses*, la science des quantités, des forces et des lois, enfin des objets existants dans la nature.

La question est discutée à fond par Diderot. Tout le plaidoyer moderne est là, disséminé dans quelques pages écrites avec feu. Comme il arrive toujours en pareil cas, la thèse des adversaires est réduite à quelques banalités insignifiantes : « Voici, dit l'auteur, les raisons de ceux qui s'obstinent à placer l'étude du grec et du latin à la tête de l'éducation. Ils prétendent qu'il faut appliquer à la science des mots l'âge où l'on a beaucoup de mémoire et peu de jugement; que l'étude des langues étend encore la mémoire en l'exerçant; enfin que les enfants ne sont guère capables d'une autre occupation. » Diderot

triomphe de ces objections, qu'il semble avoir préparées exprès pour en avoir raison à peu de frais. On peut, dit-il, exercer et étendre la mémoire des enfants plus utilement et aussi facilement avec d'autres connaissances qne des mots grecs et latins ; il faut autant de mémoire pour apprendre la chronologie, la géographie et l'histoire, que le dictionnaire et la syntaxe ; il est faux d'ailleurs qu'on ne puisse tirer parti que de la mémoire des enfants ; ils retiennent tout avec la même facilité, et de plus ils ont assez de raison déjà pour comprendre les éléments de l'arithmétique et de la géométrie. Encore, si on leur apprenait ces langues anciennes, comme on apprend la langue maternelle, par l'usage, cela pourrait avoir quelque avantage ; mais c'est par principes raisonnés qu'on les enseigne, c'est par l'application continuelle d'une métaphysique subtile, la grammaire, laquelle est supérieure non seulement à la capacité de l'enfance, mais à celle de la plupart des hommes faits.

Donc, une étude généralement stérile pour la majorité des esprits, inutile, sauf à un très petit nombre de professions et de conditions sociales ; une étude qui excède l'enfant de fatigue et d'ennui, qui occupe cinq ou six années de sa vie, au bout desquelles il n'en entend pas seulement les mots techniques ; une étude qu'on oublie aussitôt qu'on est sorti de l'école, qu'on est obligé de refaire à fond quand on veut s'en servir, qui vous éloigne de Virgile par la peine qu'on a endurée en l'expliquant, d'Horace par le souvenir des pleurs versés sur ses plus plaisantes satires, de tous les autres qu'on ne regarde plus qu'en frémissant : voilà la vérité sur les vieux systèmes. Ajoutez à tant de raisons

tirées de l'expérience que, si les principes de grammaire surpassent la portée des jeunes intelligences, elles ne sont guère plus en état de saisir le fond des choses contenues dans les ouvrages sur lesquels on les exerce. A qui donc les langues anciennes sont-elles d'une utilité absolue ? A personne, si ce n'est aux poètes, aux orateurs, aux érudits et aux autres classes de littérateurs de profession, c'est-à-dire *aux états de la société les moins nécessaires*[1].

En conséquence de ces principes, il faudra ordonner les études d'après le principe de leur généralité, commencer par celles qui conviennent à tous les hommes dans toutes les conditions, terminer par celles qui ne conviennent qu'à quelques-uns. Tous ne sont pas capables, ou par la médiocrité de leur intelligence, ou par celle de leur fortune, de suivre jusqu'au bout ce cours d'études. Les uns iront jusqu'ici, d'autres jusque-là ; quelques-uns un peu plus loin ; mais à mesure qu'ils avanceront, le nombre diminuera. Il faut donc que les premières classes comprennent l'enseignement qui convient à tous, quelle que soit la diversité des conditions futures, et que les dernières embrassent les enseignements les plus particuliers. C'est l'utilité plus ou moins générale qui déterminera l'ordre de l'enseignement, l'utilité de l'enseignement diminuant à mesure que l'on montera et avec elle le nombre probable des auditeurs. La première classe aura pour programme d'études l'arithmétique, l'algèbre, le calcul des probabilités, la géométrie ; la seconde classe, les lois du mouvement et de la chute des corps,

1. Pages 469-472.

les forces centrifuges, la mécanique et l'hydraulique; la troisième classe, la sphère et les globes, l'astronomie avec ses dépendances; la quatrième, l'histoire naturelle, la physique expérimentale; la cinquième, la chimie et l'anatomie; la sixième, la logique, la critique, la grammaire générale raisonnée; la septième, la langue russe et la langue esclavone par principes; la huitième classe, le grec et le latin, l'éloquence et la poésie. — Parallèlement à cet enseignement réparti sur huit années, un autre cours d'études se développe en se continuant pendant le même nombre d'années. A la première classe correspondra l'enseignement des premiers principes de la métaphysique, de la morale, de la religion naturelle et de la religion révélée. A la seconde classe correspondront l'histoire et la mythologie, la géographie, la chronologie, les premiers principes de la science économique, politique et domestique, etc.

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour remarquer le singulier amalgame, l'inextricable confusion, l'inexpérience qui éclatent dans ce tableau. Lorsque Diderot développe des idées générales, quand il critique le système d'études appliqué alors ou qu'il donne ses raisons pour en établir un sur de tout autres principes, on l'écoute avec intérêt, avec plaisir même. Mais dès qu'il met le pied sur le terrain des faits, on sent que le terrain se dérobe sous ses pas; il vacille, il marche au hasard, il ne se soutient plus et ne se dirige plus. Il pousse au delà de toute vraisemblance l'absence de sens pratique dans la distribution des études. — Je vois bien de quelle vue il procède. C'est une vue conforme à celle de M. Auguste Comte, ran-

geant les sciences suivant l'ordre de leur généralité décroissante et de leur complexité croissante, commençant par la science à la fois la plus élémentaire et la plus universelle, celle du nombre, puis arrivant à la géométrie, qui joint aux lois du nombre celles de l'étendue ; à la mécanique, qui ajoute aux deux premières catégories celle du mouvement ; et, successivement, à mesure que croît le nombre des éléments, à l'astronomie, à la physique, à la biologie. Ordre très savant, très rationnel, qui s'avance méthodiquement, à travers le chaos des connaissances humaines, du simple au composé, du général au particulier, de l'abstrait au concret, et constituant ce que l'école positiviste appelle la hiérarchie des sciences. C'est une rencontre qui fait honneur assurément à l'esprit ingénieux de Diderot. Mais qui ne voit que c'est là un ordre théorique des connaissances humaines, non pas un ordre pratique d'enseignement ? — La première classe comprendra avec l'arithmétique, l'algèbre, le calcul des probabilités et la géométrie. Quelle ignorance de la réalité, quelle méconnaissance des aptitudes de l'enfant, quand on pense que l'enfant qui doit apprendre tant de choses a de sept à huit ans ! Et tout le reste à l'avenant. Une jeune tête ne résisterait pas à des épreuves de ce genre. Elle éclaterait, si elle pouvait recevoir, ne fût-ce qu'un instant, cet amas d'idées abstraites ; ou plutôt elle se fermerait inexorablement et peut-être pour toujours à la parole du maître. Toutes les belles théories par lesquelles Diderot prépare son plan dans l'esprit du lecteur ont leur côté spécieux. Quand le résultat pratique se montre, on ne va pas plus loin, la preuve est faite : c'est un utopiste.

Regardez aux principes posés par Diderot en tête de son système. N'est-ce pas encore une utopie que de vouloir réunir dans la même enceinte et soumettre au même plan d'études tous les enfants d'une nation « et de les initier tous indistinctement à la connaissance élémentaire de toutes les sciences [1] ? » Diderot insiste : « Je dis *indistinctement*, parce qu'il serait aussi cruel qu'absurde de condamner à l'ignorance les conditions subalternes de la société. Dans toutes, il est des connaissances dont on ne saurait être privé sans conséquence. D'ailleurs le nombre des chaumières étant à celui des palais dans le rapport de dix mille à un, il y a dix mille à parier contre un que le génie, les talens et la vertu sortiront plutôt d'une chaumière que d'un palais. » C'est ce qu'on peut appeler, s'il en fut, un argument déclamatoire. Il ne s'agit pas de priver d'instruction les enfants *des chaumiéres*, mais de savoir s'il convient, même dans leur intérêt, de leur imposer, pendant les trois ou quatre années qu'ils peuvent donner aux études, les mêmes exercices qu'à ceux dont l'enfance tout entière et la première jeunesse appartiennent au travail intellectuel. Diderot ne place aucun intermédiaire entre les petites écoles et l'université qu'il veut établir. L'expérience pratique et le bon sens, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, en France, partout enfin, ont établi la nécessité d'institutions intermédiaires, connues soit en Allemagne sous le nom de *realschulen*, soit chez nous sous celui d'*écoles professionnelles*, répondant parfaitement aux fins utilitaires que poursuit Diderot et

1. Voir plus haut la réponse de Diderot à cette question : « Qu'est-ce qu'une université ? »

auxquelles il sacrifie l'éducation vraiment supérieure, libérale parce qu'elle est désintéressée. Désintéressée ne veut pas dire inutile, bien au contraire.

Quant aux *petites écoles*, qui répondent à notre enseignement primaire et dont Diderot ne parle qu'en passant[1], quelques lignes lui suffisent pour trancher d'assez grosses questions : celle de l'obligation d'abord : il faut que le législateur trouve le moyen de forcer les parents les plus pauvres d'envoyer leurs enfants aux écoles ; celle de la gratuité ensuite : non seulement l'école doit être gratuite, mais les élèves doivent y trouver, avec les maîtres, *des livres et du pain;* du pain, car c'est cela surtout qui autorisera le législateur à exercer une contrainte sur les parents. Quant à la question de laïcité, elle est résolue de la manière la plus péremptoire dans un autre passage, où il est dit « qu'entre les maîtres il ne faut point de prêtres, car ils sont rivaux par état de la puissance séculière[2]. »

Revenons à l'université, puisqu'il n'y a pas d'intermédiaire entre elle et les petites écoles. Pénétrons, à la suite de notre guide, dans la foule des enfants introduits *indistinctement* dans le sanctuaire et tous soumis au même régime. C'est évidemment le sanctuaire des sciences, ce n'est à aucun degré celui des lettres. La base du cours d'études est exclusivement mathématique, puisque ce n'est que dans la quatrième classe que s'enseigne la physique expérimentale, et seulement dans la septième et la huitième les langues, même nationales, et quelques notions littéraires.

1. Page 520.
2. Page 529.

Diderot essaye de justifier ses préférences par l'apologie chaleureuse de l'enseignement mathématique. « On ne peut commencer trop tôt à rectifier l'esprit de l'homme, en le meublant de modèles de raisonnement de la première évidence et de la vérité la plus rigoureuse... La géométrie est la meilleure et la plus simple de toutes les logiques, la plus propre à donner de l'inflexibilité au jugement et à la raison... Un peuple est-il ignorant et superstitieux? Apprenez aux enfants la géométrie et vous verrez avec le temps l'effet de cette science... Si l'on prétend qu'il ne faut pas appliquer la géométrie à tout, on a raison; mais si l'on croit que la méthode des géomètres n'est pas applicable à tout, on se trompe. Même quand on ne doit pas l'employer, il ne faut jamais la perdre de vue, — c'est la boussole d'un bon esprit, c'est le frein de l'imagination... Si les mots usuels étaient aussi bien définis dans les langues que les mots *angle* et *carré*, il resterait peu d'erreurs et de disputes entre les hommes. C'est à ce point de perfection que tout travail sur la langue doit tendre. Rien de ce qui est obscur ne peut satisfaire une tête géométrique; le désordre des idées lui déplaît et l'inconséquence la blesse... Enfin n'est-il pas vrai que tous les raisonnements que l'on fait soit en discourant, soit en écrivant, devraient finir par la même formule qui termine tous les raisonnements des géomètres : *Ce qu'il fallait démontrer?*[1] »

On voit que Diderot ne néglige aucune des raisons données encore aujourd'hui en faveur de l'éducation

1. Pages 452-456.

exclusivement scientifique. Nous ne croyons pas devoir discuter à fond une aussi grave question, qui ne se pose ici que par occasion. Mais combien Goethe, avec son esprit plus calme, nous paraît supérieur à Diderot quand il donne son avis sur ce point dans une lettre à Zelter! « Je vois de plus en plus clairement ce que j'avais à part moi remarqué depuis longtemps; c'est que la culture donnée par les mathématiques est, au plus haut degré, exclusive et restreinte. Voltaire n'hésite pas à affirmer quelque part que la *géométrie laisse l'esprit où elle le trouve.* » Il ne s'agit, comme le fait remarquer Hamilton, dans un morceau capital où cette grande controverse est conduite avec une hauteur d'esprit et une sûreté magistrales, il ne s'agit pas, bien entendu, dans les discussions de ce genre, de la valeur de la science mathématique considérée en elle-même, mais de l'utilité de l'étude des mathématiques comme culture principale ou primordiale de l'esprit. — On ne discute que sur cette question : Faut-il placer la base de l'éducation dans les sciences ou dans les lettres, s'il s'agit de préparer l'enfant non pas à telle ou telle profession spéciale, mais au métier d'homme?

Or, si le but d'une éducation vraiment libérale est le développement général et harmonieux des diverses facultés, dans leur subordination relative, dès lors il paraît chimérique d'attendre ce résultat de l'exclusive application d'une étude déjà exclusive par elle-même. Les effets d'une éducation ainsi entendue ne consistent pas seulement dans le développement disproportionné d'une faculté aux dépens des autres, mais aussi dans la direction exclusive de cette même faculté res-

treinte à une sphère d'action spéciale et bornée à une classe particulière d'objets.

Or, si nous consultons la raison, l'expérience, le témoignage le plus autorisé des hommes qui ont écrit sur l'éducation, il est reconnu qu'aucune étude ne tend à cultiver un moindre nombre de facultés et d'une manière plus incomplète que les mathématiques. Le raisonnement seul y est exercé. Encore n'est-ce que le raisonnement appliqué uniquement dans un certain sens, ne poursuivant que des *notions* et les rapports de ces notions entre elles, non les choses elles-mêmes et les relations réelles, en un mot le raisonnement ayant pour unique objet la forme ou la quantité, par conséquent ne développant l'esprit humain que sous une seule face. Dans cette étude, quand elle domine à l'excès, l'esprit de l'enfant (car il ne s'agit ici que d'éducation) s'élève rarement à la pleine conscience de son activité propre; il est plus passif qu'actif, et plutôt porté que mû par lui-même. On a dit très heureusement : *Mathematicæ munus pistrinarium est; ad molam enim alligati, vertimur in gyrum æque atque vertimus*. C'est qu'en effet la routine de démonstration dans la gymnastique de l'esprit peut être comparée à la routine d'une roue de moulin dans la gymnastique du corps; elle détermine une seule faculté à une action bornée et continue[1].

Le succès ultérieur des *realschulen* en Allemagne n'est pas le moins du monde la justification des idées de Diderot. C'est la partie pratique des sciences exactes que l'on y enseigne avec un mélange des sciences physi-

1. *Fragments de Hamilton*, traduits par L. Peisse, sixième fragment.

ques, naturelles et historiques qui tempère l'abstraction. Elles correspondent à ce que l'on voudrait établir partout en France et qui fonctionne déjà admirablement à Paris, les écoles Turgot, Chaptal, etc. Mais cette sorte d'enseignement, très utile et de plus en plus apprécié, poursuit un but spécial et n'a rien à voir avec le système général d'études que nous propose Diderot, et dans lequel il veut emprisonner confusément toutes les classes et toutes les intelligences.

II

Nous revenons ainsi à la thèse principale de Diderot. Faut-il ne faire de l'enseignement littéraire qu'un enseignement subordonné, arrivant le dernier dans le programme des études et pouvant être supprimé pour la plupart des élèves? Faut-il déplacer l'axe de l'éducation, le mettre dans les sciences plutôt que dans les lettres où il a été de tout temps? Remarquez que ceux-là même qui refusent de se ranger à cet avis ne contestent pas la nécessité de faire sa place à l'enseignement mathématique dans les études; ils soutiennent seulement que cette place ne doit être ni prédominante ni exclusive. La question se réduit à cette excellente distinction entre *l'éducation libérale* et *l'éducation professionnelle*, l'une qui fait de la science un instrument pour le perfectionnement de l'esprit, l'autre qui fait de l'esprit un instrument pour les applications de la science. Si c'est l'esprit que

nous considérons en lui-même, si c'est son développement harmonieux et intégral, non exclusif et subordonné que nous poursuivons, la question sera bientôt résolue. C'est le fond qu'il faut cultiver, le fond tout entier, tout l'ensemble des facultés : c'est le raisonnement qu'il faut exercer sans doute et la mémoire ; mais c'est le jugement aussi, c'est la comparaison, c'est l'analogie, c'est le sens pratique et c'est aussi le goût, c'est le sens du réel en même temps que celui de l'idéal.

Diderot calomnie l'enseignement littéraire quand il le réduit à la science des mots. Est-ce pour enseigner des mots qu'on enseigne les langues anciennes? J'en appelle aux maîtres distingués de nos lycées. Est-ce à un enseignement verbal que se réduit leur travail si intelligent et si fertile, quoi qu'on en dise, en résultats? Non, c'est l'activité interne de l'esprit qu'ils provoquent dans leurs élèves par leurs réflexions : c'est la fécondité de leur intelligence qu'ils excitent, qu'ils dirigent et qu'ils règlent. — On ne va pas à l'école des langues anciennes, ces vieilles institutrices de l'humanité civilisée, pour y apprendre des mots, comme semble le croire Diderot, pour enrichir son vocabulaire ou transformer sa mémoire en un dictionnaire vivant ; mais, en les étudiant, on forme son esprit, on le façonne, dans le commerce avec les plus belles langues du monde, à cette logique admirable du langage qui traduit les opérations les plus hautes et les plus délicates de l'esprit. Dans les mots, ce que l'on étudie, c'est l'idée ; dans la proposition grammaticale, c'est la comparaison des idées, c'est le jugement ; dans une suite de propositions,

c'est un enchaînement de jugements, c'est l'induction, c'est le raisonnement lui-même, mais le raisonnement revêtu de formes vivantes et animé par le génie et la passion ; enfin dans ces figures de langage discréditées par un pédantisme maladroit, c'est le sens de l'analogie qui se développe et s'exerce, c'est le sens du symbolisme universel qui fait retrouver dans la nature vivante les plus belles images du monde invisible, c'est enfin le mouvement même de l'âme de l'orateur ou de l'écrivain, qui n'est que le mouvement de l'âme humaine transporté sur une scène idéale et dans de plus grands sujets. C'est ainsi que l'étude des langues, bien interprétée, bien comprise, s'applique merveilleusement à l'éducation libérale des jeunes esprits, loin de les rebuter et de les accabler sous le poids d'une scolastique stérilisante, comme Diderot leur en fait le reproche.

Que dire des lettres elles-mêmes, bien plus fécondes encore pour l'enseignement, quand il est dirigé comme il doit l'être, ce qu'il faut toujours supposer dans cet ordre de questions ? C'est la poésie, c'est l'éloquence qui parlent à l'homme de l'homme lui-même, de ses sentiments, de sa grandeur et de ses faiblesses, de sa volonté héroïque ou pervertie ; elles marquent le premier éveil dans l'enfant du sens intérieur et supérieur de la vie ; elles lui en révèlent la valeur possible et le prix infini ; elles lui en donnent les plus beaux modèles. Tout cela est inutile, s'écrie Diderot, l'apôtre anticipé de l'éducation industrielle et utilitaire qui fleurit de nos jours. — En effet, rien de tout cela n'a une utilité immédiate. L'enseignement, et ici Diderot a raison, n'est pas fait pour être une école d'ora-

teurs et de poètes ; ni le génie, ni le talent même ne doivent être un but pour l'éducation. Mais n'est-ce rien que d'avoir exercé, façonné, élevé l'esprit de l'enfant, et n'est-ce pas précisément ce but que l'éducation doit poursuivre? La grande utilité est là, dans le désintéressement de cette éducation libérale qui prépare l'homme. L'utilité immédiate et professionnelle viendra plus tard, et le jeune homme y apportera, quand le temps sera venu, un instrument façonné et dispos, son esprit même, s'il a voulu l'appliquer pendant ses années de collège et s'il veut l'appliquer dans les carrières libérales où il doit entrer. Rien ne lui sera devenu difficile : il aura appris le travail sous sa forme la plus élevée.

Mais l'enfant pourrait-il vraiment profiter de l'enseignement de ces maîtres incomparables, les grands écrivains de l'antiquité, ces témoins des civilisations antiques dont nous sommes les héritiers, pénétrer dans leur intimité et dans leur âme, si l'on applique jamais les méthodes abréviatives, tant préconisées aujourd'hui? Qu'on diminue quelques heures dans les cours, qu'on retranche même une classe ou deux au latin, dès le début de l'enseignement, pour faire leur juste place aux sciences et aux langues vivantes, je n'y verrais pas de grands inconvénients. Mais plusieurs de nos contemporains voudraient réduire à deux ou trois années cet enseignement du latin et du grec. Diderot, plus radical, va plus loin encore; il n'accorde qu'une année. — Que veut-il, mon Dieu ! que l'on fasse de cette misérable année accordée *in extremis* à l'agonie de l'enseignement littéraire? Est-ce dans de pareilles conditions qu'il aurait pu se mettre en état d'étudier

les anciens qu'il admire, j'en ai peur, avec quelque affectation? ce Sénèque, par exemple, avec qui il a passé les dernières années de sa vie, attiré par une sorte d'affinité de talent (car il est lui-même un Sénèque verbeux) ; ou bien cet Homère, dont il dit « que pendant plusieurs années de suite, il a été aussi religieux à le lire avant de se coucher que l'est un bon prêtre à réciter son bréviaire? » Mais Diderot est sans doute de ceux qui sont persuadés qn'on saura d'autant mieux le latin et le grec qu'on aura mis moins de temps à les apprendre. — Quant à conserver *ad honorem* les langues et les littératures anciennes pour couronner la dernière année d'études, c'est une libéralité dérisoire. Un an est suffisant pour comprendre à peu près le latin de Molière : c'est insuffisant pour les *Pandectes*. Et quant à goûter une phrase de Tacite ou un vers de Virgile, c'est une plaisanterie que de croire cela possible. Alors à quoi bon? Que le sacrifice soit complet, cela vaudra mieux pour tout le monde et pour le bon sens.

L'utopiste utilitaire, voilà sous quel aspect Diderot s'offre à nous dans sa pédagogie. Si maintenant nous en recherchons l'inspiration politique et sociale, le *Plan* de cette université nous apparaîtra comme un modèle achevé du *Kulturkampf* que Diderot a inventé, sauf le nom, pour le service et la plus grande gloire de l'impératrice Catherine. Nous en distinguons deux symptômes infaillibles, la haine du prêtre et l'idolâtrie de l'état. C'est bien le combat moderne pour la civilisation, la théorie fameuse du pouvoir centralisé, initiateur du progrès par un despotisme intelligent et par la subordination des églises établies.

Et, remarquons-le bien, il ne s'agit pas ici seulement, quand Diderot se livre à ses fureurs irréligieuses, de ce clergé français du dix-huitième siècle, plus ou moins amolli et corrompu par une longue prospérité, déshabitué, sauf de belles exceptions, des fortes doctrines et des mœurs sévères, et qui avait besoin d'entrer dans la fournaise de la révolution pour en sortir purifié et régénéré. — Ce que Diderot poursuit, c'est le nom même, c'est la profession, l'institution; ce qu'il flétrit, c'est le mensonge et la superstition, incarnés à ses yeux dans le prêtre. Une des raisons qui le décident à placer les mathématiques à la base de son plan d'études, c'est qu'il espère que la géométrie tuera la superstition. « Le premier, dit-il, chez les anciens, qui démontra par quelques règles de trigonométrie que la lune était plus grande que le Péloponèse, fit grincer des dents aux prêtres du paganisme[1]. » La suite du raisonnement se devine : donc faisons grincer des dents aux prêtres de nos églises en donnant à l'enfant l'instrument mathématique, qui leur fera dire de telle ou telle doctrine : « Cela est ou n'est pas démontré. » — Diderot dénonce tout particulièrement aux souverains et aux peuples le caractère politique de l'Église, qui est par essence « la rivale de la puissance séculière ». Avec cette accusation, on pouvait mener loin, il le savait, les peuples, les rois et l'impératrice Catherine.

Tel est le thème de ses déclamations violentes, soit dans le *Discours d'un philosophe à un roi*, qui est l'exposition d'un plan machiavélique pour ruiner

1. *Plan d'une université*, page 454.

l'Église par des décrets artificieux, sans la dépouiller violemment, soit dans l'ouvrage que nous analysons et dans une foule d'autres. C'est une idée fixe, une sorte de monomanie : « Le prêtre, bon ou mauvais, est toujours un sujet équivoque, un être suspendu entre le ciel et la terre, semblable à cette figure (*le ludion*) que le physicien fait monter ou descendre à discrétion, selon que la bulle d'air qu'elle contient est plus ou moins dilatée. Ligué tantôt avec le peuple contre le souverain, tantôt avec le souverain contre le peuple, il ne s'en tient guère à prier *les dieux* que quand il se soucie peu de la chose... Il dispose ouvertement ou clandestinement des esprits, selon sa pusillanimité ou son audace. Son état l'incline à la dureté et au secret[1]. » Et n'allez pas dire à Diderot qu'il y a de saints prêtres. — Tant pis ! « Plus le prêtre est saint, plus il est redoutable. Le prêtre avili ne peut rien. » Au peuple, dont Diderot proclame l'infaillibilité, il déclare « que, tandis que le peuple n'approuve guère que ce qui est bien, le prêtre, lui, n'approuve guère que ce qui est mal. » Mais le peuple ne pouvait rien alors. C'est donc aux souverains qu'il importe d'indiquer le mal et d'insinuer le remède. « Prenez garde, » ne cesse de répéter le philosophe dans ses discours aux rois, tâchant par tous les moyens possibles d'exciter leurs ombrages et de provoquer leur redoutable défiance : « Le souverain ne fait que des ducs, des ministres, des nobles et des généraux ; qu'est-ce que c'est que cela pour celui qui fait des dieux ? A l'autel, le souverain fléchit le genou et sa tête s'incline sous

1. *Plan d'une université*, page 510.

la main du prêtre, comme celle du dernier serf; tous sont égaux dans l'enceinte où il préside, l'église. Dans notre religion et celle de Sa Majesté impériale, le chef de la société vient se confesser et rougir des fautes qu'il a commises, et le prêtre l'absout ou le lie... Si on demandait au prêtre : Qu'est-ce qu'un roi ? et qu'il osât répondre franchement, il dirait : « *C'est mon ennemi*, ou *c'est mon licteur*. » Du reste, après avoir répété sous mille formes que le prêtre est par état hypocrite, intolérant et cruel, Diderot veut bien nous garantir qu'il est impartial : « Je ne hais point le prêtre. S'il est bon, je le respecte; s'il est mauvais, je le plains. » Nous voilà rassurés.

La conclusion logique serait de détruire l'Église, ce foyer de superstition et d'intrigue, ce sanctuaire de crimes où se trame la conspiration permanente contre le bonheur des peuples et l'autorité des souverains. Telle n'est pas cependant la conclusion de Diderot. « Puisque Sa Majesté impériale n'est pas de l'avis de Bayle qui prétend qu'une société d'athées peut être aussi bien ordonnée qu'une société de déistes, mieux qu'une société de superstitieux[1], » il faut donc se conformer à la volonté de Sa Majesté. « Il faut conserver les prêtres non comme des dépositaires de vérités, mais comme des obstacles à des erreurs possibles et plus monstrueuses encore que pourrait faire éclore la vieille souche (la croyance à l'existence de Dieu), abandonnée à sa libre végétation... Je garderais des prêtres non comme des précepteurs des gens sensés, mais comme les gardiens des fous, et leurs églises, je

1. *Plan d'une université*, page 490.

les laisserais subsister comme l'asile ou les petites-maisons d'une certaine espèce d'imbéciles qui pourraient devenir furieux si on les négligeait entièrement. » Voilà pourquoi il faut conserver l'Église; il importe seulement de la conserver sous la main de l'État, et si l'on en croit les conseils de Diderot, cela est facile; il n'y a, à la plus légère incartade, qu'à retirer l'argent : « S'il est difficile de se passer de prêtres partout où il y a une religion, il est aisé de les avoir paisibles s'ils sont stipendiés par l'État et menacés, à la moindre faute, d'être chassés de leurs postes, privés de leurs fonctions et de leurs honoraires et *jetés dans l'indigence*[1]. » Évidemment Diderot serait fort opposé à la séparation de l'Église et de l'État. Il craindrait la puissance de l'Église libre.

N'est-ce pas l'idéal du *Kulturkampf?* Voilà l'État maître de l'Église, directeur des consciences, puisque l'État admet qu'il faut encore une religion. Le voilà aussi arbitre du dogme et de l'enseignement ecclésiastique. Diderot, vrai ministre pour un instant de l'instruction publique en Russie, décrète ce qu'il faudra enseigner dans la faculté de théologie. Rien n'est plus piquant que de le voir tenir ce personnage inattendu de dispensateur de l'enseignement théologique, qu'il renferme en quatre divisions : la science de l'Écriture sainte, la théologie dogmatique, la théologie morale et l'histoire ecclésiastique; il parcourt chacune de ces divisions, il indique, avec un sérieux comique, les méthodes à suivre, les sources à consulter, les auteurs à étudier; il marque les points sur

1. *Plan d'une université*, pages 516, 517, etc.

lesquels il importerait d'insister, « tels que la divinité de Jésus-Christ avec sa présence réelle dans l'eucharistie, l'un étant la base de la croyance et du culte chrétien, l'autre le sujet principal du grand schisme. Il serait honteux que le prêtre restât muet devant le socinien qu'il rencontrera à chaque pas, et devant le luthérien et le calviniste dont il est environné. » Un peu plus, Diderot confesserait et administrerait les sacrements pour la plus grande utilité de l'État.

La conscience et le goût protestent et contre Diderot et contre les Diderots contemporains, qui sont nombreux. Je comprends la libre pensée sous toutes ses formes, l'examen, la critique, la négation. Je ne comprends pas la parodie des choses divines qu'on prétend administrer et dont on nie la divinité. Je ne comprends pas la confiscation de la religion par un pouvoir qui n'admet pas même l'existence de Dieu et qui se met à la tête de l'Église pour la conduire. Niez la religion, c'est votre droit, mais ne l'exploitez pas. Vous êtes, l'un positiviste, l'autre athée : c'est votre droit. Mais de quel droit, athée, vouloir fabriquer un dieu de votre façon à l'usage du peuple? Et de quel droit, positiviste, si vous ne croyez pas que ces problèmes soient dans la compétence de l'esprit humain; naturaliste, si vous ne croyez pas qu'il y ait rien en dehors des phénomènes mécaniques ou physiques, vous qui vous placez au point de vue de la science expérimentale et qui déclarez que tout ce qui n'est pas compris dans la sphère de l'expérience sensible n'existe pas, de quel droit, savant exclusif, disciple de la nature, osez-vous prendre en main, un seul instant, le gouvernail de la conscience religieuse et mettre la

lourde main de l'État dans des intérêts de cet ordre ou dans des croyances que vous répudiez? Détruisez-les, si vous pouvez, ou bien ne vous en occupez pas; mais, de grâce, finissez cette mauvaise plaisanterie de vouloir les gouverner.

Directeur de l'Église, maître de la faculté de théologie, Diderot veut aussi régler la conscience philosophique. Puisque Sa Majesté impériale pense que la croyance à l'existence de Dieu et que la crainte des peines à venir ont beaucoup d'influence sur les actions des hommes, *il est à propos que l'enseignement de ses sujets se conforme à sa façon de penser. On leur démontrera donc la distinction des deux substances, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la certitude d'une vie à venir*[1]. Tel est le programme du cours de philosophie. Ainsi Diderot prescrit aux maîtres de démontrer ce qui à ses yeux est indémontrable et de prouver l'immortalité de l'âme, à laquelle il ne croit pas. C'est le suprême effort de l'enseignement officiel de la métaphysique et de la religion, qui sont, aux yeux de Diderot, des nécessités de politique et des illusions d'état.

Nous ne voulons pas insister sur ce singulier phénomène de la contradiction humaine et philosophique, qui, je crois, n'a jamais été poussée plus loin, mais qui se renouvellera peut-être dans les époques de transition et de lutte, dans les époques critiques, où l'esprit positiviste dominera dans les gouvernements de l'avenir, sans que ces gouvernements se croient assez forts pour rompre avec l'Église, et l'on verra peut-être

1. *Plan d'une université*, page 490.

un jour ce scandale d'un état irréligieux administrant une Église dont il n'admet plus ni un seul principe ni un seul dogme. Ici encore Diderot a devancé les temps, et il est curieux d'étudier en lui la première manifestation de ce conflit de conscience dans le pouvoir. Ce pouvoir que représenta un instant Diderot resta d'ailleurs imaginaire. Son projet n'a jamais eu un commencement d'exécution, et l'impératrice Catherine lui a donné la plus honorable des sépultures avant qu'il ait vécu, dans sa bibliothèque.

La *Réfutation* du livre de *l'Homme* et le *Plan d'une université* sont comme deux types de ce que cet esprit puissant et déréglé a de meilleur et de pire. Dans ces deux ouvrages, c'est la même fougue d'improvisation, c'est le même feu de tempérament, c'est le même éclat d'éloquence mêlée à la plus insupportable emphase. — Mais dans l'un, la *Réfutation*, cette fougue se porte presque tout entière du côté de ses sentiments, dans l'autre ouvrage elle se porte du côté de ses passions. Par ses sentiments, qui sont nobles, élevés, généreux, Diderot est un enthousiaste; par ses passions qui sont des haines, Diderot est un fanatique; car il y a, on le sait, un fanatisme à rebours, et l'auteur de ce livre en est un des plus parfaits modèles. Enthousiasme et fanatisme, c'est bien là l'homme : après vous avoir rebuté, il vous reprend et vous ravit, et après vous avoir entraîné jusqu'à l'admiration, il provoque tout à coup la colère et la pitié.

CHAPITRE X

DIDEROT INÉDIT (SUITE). — PIÈCES DE THÉATRE.

I

A mesure que l'on étudie davantage Diderot, on est frappé des emplois si divers et des applications multiples de cette faculté de divination, de ce sens particulièrement intuitif qui le met en rapport d'idées et de sentiments avec le dix-neuvième siècle. Il est à certains égards pour nous un contemporain; il exprime, par une sorte d'anticipation, l'esprit scientifique des générations qui viendront cent ans après lui, aussi bien que le genre de spéculation où elles semblent se complaire, les idées bonnes et mauvaises, spécieuses ou fausses, qu'elles adoptent avec une prédilection marquée. Il est aussi un cosmopolite. Dans l'ordre de la philosophie, il révèle l'esprit français avec toute sa liberté et son audace à l'Allemagne; il domine Lessing, il inspire Goethe; en même temps il est une façon de grand prêtre du naturalisme qui attire par une sorte de prestige les esprits de notre

temps. Dans l'ordre des sciences, il construit de toutes pièces la théorie du transformisme; il est darwiniste un siècle avant Darwin; il se porte l'apôtre de la méthode expérimentale et l'adversaire passionné de tout ce qui ressemble, de loin ou de près, à des explications métaphysiques, bien qu'à l'occasion, comme nos savants modernes, il ne se fasse pas faute de spéculer à sa manière. Il est infatigable à suggérer des expériences en physique, en chimie, en physiologie; il jette confusément, parfois avec un singulier bonheur, des conjectures étonnantes; il pressent l'identité du magnétisme et de l'électricité. Dirai-je qu'il rêve quelque chose comme le télégraphe électrique[1]?

S'il s'agit de réformes politiques et sociales, il est l'inventeur de ces deux choses essentiellement modernes : la théorie de l'État promoteur des lumières, l'État scientifique, administrateur et régisseur du progrès par un despotisme intelligent, le *Kulturkampf* en un mot; d'autre part, la réforme de l'enseignement public dans le sens utilitaire et professionnel. Comme publiciste, prêt sur toutes les questions, en éveil sur toutes les inventions, avide de tous les événements d'idée, improvisateur intarissable et quotidien, auteur des innombrables articles de l'*Encyclopédie* qui mettent la science, l'art et les arts mécaniques à la portée de toutes les intelligences, il est le grand journaliste de son siècle, et sur ce point encore, c'est un précur-

1. Lettre à Mlle Volland, du 28 juillet 1762 : « Si quelque physicien, quelque Comus, étendait un jour la correspondance d'une ville à une autre, d'un endroit à quelques centaines de lieues de cet endroit, la jolie chose ! *Il ne s'agirait plus que d'avoir chacun sa petite boîte; ces boîtes seraient comme deux petites imprimeries, où tout ce qui s'imprimerait dans l'une, subitement s'imprimerait dans l'autre.* »

seur. Enfin, n'est-ce pas lui qui a créé, dans le domaine des lettres, d'une part, la critique nouvelle des beaux-arts, la critique émue, personnelle, toute subjective, d'autre part, la réforme du théâtre dans un sens, sinon démocratique, du moins bourgeois, ce qui était pour ce temps-là une sorte de révolution dramatique? Beaucoup de ces réformes ou de ces transformations restent à discuter, soit pour leur utilité, soit pour leur degré de vérité; mais pour toutes la nouveauté n'est pas contestable. Elles révèlent une étonnante activité d'esprit, malheureusement incapable d'une longue réflexion, avec des intermittences et des contradictions singulières, un don d'invention qui se disperse et se dissipe sur mille sujets, une fécondité rare, bien que stérilisée par une improvisation superficielle : en toute chose le rayon, mais pas assez concentré et perdant son intensité dans son extrême diffusion.

Nous ne trouvons rien ou presque rien d'intéressant dans les inédits en ce qui touche à la critique des beaux-arts, Grimm ayant pris, à mesure qu'elles se produisaient, toutes les belles pages de son ami, la fleur du panier. Rien non plus pour ce qui concerne l'*Encyclopédie*, toutes les pièces importantes de cette histoire ou plutôt de ce grand procès historique ayant été publiées depuis longtemps. Nous serons plus heureux pour ce qui a trait à la réforme du théâtre : on nous fournit, dans cet ordre d'idées, quelques documents nouveaux qu'il y a intérêt et plaisir à confronter avec les documents déjà connus.

Vers 1762, cinq années après la publication du *Fils naturel*, qui avait été fort discuté et médiocre-

ment goûté, au lendemain de la représentation du *Père de famille*, qui n'avait eu aucun succès à la scène, Diderot, obstiné à son idée d'une réforme dramatique, conçut le projet de réunir en un volume la *Sylvie* de Landois, qui date de 1741, peut-être la *Cénie* de Mme de Graffigny, qui est de la même époque, et certainement *le Marchand de Londres* de Lillo, *le Joueur* d'Edward Moore, et *Miss Sara Sampson*, une pièce de Lessing, jouée en 1755 sur le théâtre de Leipsick et traduite par M. Trudaine de Montigny. C'étaient comme autant de témoins que Diderot produisait en faveur de sa théorie auprès du public indifférent et de la critique railleuse. — On a retrouvé, dans les papiers de l'Ermitage, le projet d'une très curieuse préface qui devait accompagner et recommander cette publication. « Voilà, dit le réformateur méconnu, en parlant de la pièce de Lessing, la première tragédie en prose qui ait paru sur quelque théâtre que ce soit. On y brave tous les préjugés à la fois; elle est en un acte; elle est entre des personnages subalternes et elle est écrite en prose. » Probablement Lessing ne connaissait pas encore les idées de Diderot quand il avait écrit en 1755 *Miss Sara Sampson*. Ce n'est que plus tard qu'on trouve chez lui la marque de l'influence qu'il devait profondément subir. En 1760, il traduit en allemand les *Dialogues* qui suivent *le Fils naturel* (*Dorval et Moi*), et c'est de là qu'il tire, de son propre aveu, les principes de sa poétique nouvelle appliquée au théâtre. Ce n'est pas la première fois qu'il arrive qu'un auteur ne reconnaisse clairement ses propres idées qu'à travers l'intermédiaire d'un autre esprit qui le révèle à lui-

même, en redoublant pour ainsi dire sa propre image.

Quoi qu'il en soit, Diderot salue dans la pièce de Lessing la promesse du succès qui ne pourra manquer plus tard au *Fils naturel* et au *Père de famille*, quand le goût de la nation sera mieux éclairé. Il gémit d'avoir affaire à un public, si obstinément aveugle à une telle évidence de beautés nouvelles : c'est pourtant le genre si mal accueilli en France, qui a fait éclore en Angleterre et en Allemagne ces pièces nouvelles qu'il offre en témoignage à son pays, « comme les romans de M. de Marivaux qui ont inspiré *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson*... Nous avons l'honneur d'avoir fait les premiers pas dans ces genres divers. Il faut convenir que la hardiesse du génie anglais nous a laissés bien en arrière. Nous trouvons les choses, et tandis que le préjugé, la critique, la sottise, les étouffent chez nous, la raison de l'étranger s'en empare et produit des chefs-d'œuvre et des originaux. » A cette occasion, Diderot écrit une excellente page de critique, ou plutôt d'histoire littéraire, nous montrant la manière dont un art se forme, dont ses limites se fixent et dont la raison s'en affranchit à la longue. Un homme de génie tente une œuvre, Corneille par exemple. D'autres génies lui succèdent; les défauts de la première tentative disparaissent; tout se régularise, la forme de l'ouvrage s'établit ; chacun s'y conforme, les productions se multiplient. Voilà un genre qui se crée. Mais ce genre, une fois créé, trouve des périls dans sa perfection même. Le succès y devient de plus en plus difficile. Quelle que soit la fécondité des auteurs, on ne voit plus que ce qu'on a vu cent fois. Les premiers auteurs se sont emparés de

ce que les situations ou les caractères offraient de plus vrai, de plus beau, de plus frappant, de plus naturel; à la longue, les personnages, les situations se répètent, les critiques se plaisent à montrer la ressemblance, la conformité, le plagiat. Que font les auteurs traqués par la critique? Ne pouvant changer les situations mêmes que le genre trop restreint leur impose, ils se jettent, pour renouveler une matière usée, dans la bizarrerie des idées, des sentiments et des discours. Le talent se fausse à ce jeu. « On demeure quelque temps dans cette position périlleuse où l'on est sifflé, ou pour sa médiocrité ou pour sa bizarrerie. »

C'était bien là, en effet, l'état d'épuisement où était tombée, malgré Voltaire et Crébillon, la tragédie française dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Quel remède? « Enfin, il vient un homme de génie qui conçoit qu'il n'y a plus de ressources que dans l'infraction de ces bornes étroites que l'habitude et l'étroitesse d'esprit ont mises à l'art. L'un dit : Mais puisque les caractères sont épuisés dans la comédie, pourquoi ne pas se jeter sur les conditions? Le ridicule est-il le seul ton de la comédie? Pourquoi n'y mettrait-on pas des actions honnêtes et vertueuses? Est-ce que ces actions ne se produisent pas dans la société? Enfin, pourquoi ne rapprocherait-on pas davantage les mœurs théâtrales des mœurs domestiques? Dans la tragédie, on fait le même raisonnement. On n'a mis jusqu'à présent sur la scène que des rois, des princes; pourquoi n'y mettrait-on pas des particuliers? Quoi donc? n'y a-t-il que la condition souveraine qui soit exposée à ces revers terribles qui ins-

pirent la commisération ou l'horreur ? Et l'on fait des tragédies bourgeoises. »

Voilà le programme de la réforme du théâtre, resserré en quelques lignes, et dont on trouve l'ample développement dans *les Entretiens* qui suivent *le Fils naturel* ou dans l'apologie de la *Nouvelle poésie dramatique* adressée à Grimm. — Mais ce programme qui s'offre à nous avec une telle apparence de bon sens, pourquoi ne séduit-il pas le public et le trouve-t-il réfractaire à des raisonnements si simples ? Pourquoi le peuple, las de s'ennuyer à des redites perpétuelles, est-il condamné à cet ennui à perpétuité ? C'est qu'il y a entre l'auteur et le public une masse « de *têtes moutonnières* et de *demi-penseurs* » qui ne savent pas remonter au delà de leur routine et qui entassent autorités sur autorités pour décrier le genre nouveau. — Il faut bien pourtant recourir à d'autres raisons pour expliquer l'indifférence du public. Les plus magnifiques programmes ne réussissent pas à faire passer une mauvaise pièce. Une bonne pièce vaut mieux, pour recommander un genre nouveau, qu'un volume d'arguments ; en cela comme en toutes choses, le meilleur argument, c'est la vie, c'est le mouvement, c'est le progrès. Vous avez beau démontrer au peuple assemblé qu'il a eu tort de ne pas s'amuser de vos inventions, ou de ne pas être touché de vos larmes, si vous avez pleuré en écrivant. Il a tort, voilà tout. Que lui importe ? Ou plutôt, c'est vous qui avez tort, puisque vous n'avez su ni l'égayer, ni l'émouvoir.

Drame honnête, drame moral, tragédie domestique et bourgeoise, drame en prose, comédie sérieuse, de quelque nom qu'il ait plu à Diderot de décorer son

invention (les noms ne changent rien à la chose), en quoi consiste-t-elle? Qu'a-t-il voulu faire au juste? Et comment s'y est-il pris pour réaliser son idéal? Par quelles œuvres a-t-il exprimé sa théorie? Voilà les questions qui se posent à l'occasion de ce *Projet de Préface* et des pièces ou plans qui nous sont soumis pour la première fois.

La tragédie de Corneille et de Racine a fait son temps. La vraie tragédie est encore à trouver, et avec leurs défauts les anciens en étaient encore plus voisins que nous. C'est donc un retour à la nature et à l'antiquité que nous propose Diderot. « Quand Philoctète parle si simplement et si fortement à Néoptolème, qui lui rend les flèches d'Hercule, y a-t-il là autre chose que ce que vous diriez à mon fils, que ce que je dirais au vôtre? Cependant cela est beau. Et le ton de ce discours prononcé sur la scène devrait-il différer du ton dont on le prononcerait dans la société? Je ne le crois pas. Plus les actions sont fortes et les propos simples, plus j'admire. Je crains bien que nous n'ayons pris cent ans de suite la rodomontade de Madrid pour l'héroïsme de Rome. D'ailleurs notre vers alexandrin est trop nombreux et trop noble pour le dialogue... Je désirerais que vous n'allassiez à la représentation de quelqu'une des pièces romaines de Corneille qu'au sortir de la lecture des lettres de Cicéron à Atticus. Combien je trouve nos auteurs dramatiques ampoulés!... Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conservé des anciens l'emphase de la versification, qui convenait tant à des langues à quantité forte et à accent marqué, à des théâtres spacieux, à une déclamation

notée et accompagnée d'instruments; et nous avons abandonné la simplicité de l'intrigue et du dialogue, et la vérité des tableaux [1]. » Revenons à la simplicité, à la nature, et en même temps ramenons sur la scène un art dont les anciens connaissaient bien les ressources, la pantomime. Nous parlons trop dans nos drames et, conséquemment, nos acteurs n'y jouent pas assez. On ne parle pas autant que cela dans la vie réelle. Beaucoup de sentiments s'expriment par les attitudes, par les gestes, par le silence même. Des situations pathétiques et fortes s'expriment par des groupes. Quelle carrière nouvelle pour nos acteurs et aussi pour la vérité de l'art qui ne doit être que la nature prise sur le fait et transportée à la scène? « Qu'est-ce qui nous affecte dans le spectacle de l'homme animé de quelque grande passion? Sont-ce ses discours? Quelquefois; mais ce qui émeut toujours, ce sont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monosyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne sais quel murmure entre les dents... Dans cet état l'homme passe d'une idée à une autre, il commence une multitude de discours, il n'en finit aucun, et à l'exception de quelques sentiments qu'il rend dans le premier accès, et auxquels il revient sans cesse, le reste n'est qu'une suite de bruits faibles et confus, de sons expirants, d'accents étouffés que l'acteur connaît mieux que le poète. »

Pour que cette réforme soit possible, il faut d'abord que l'auteur descende de cet empyrée où il va chercher, de temps immémorial, ses héros, ses princes, ses

1. *Paradoxe sur le comédien*, t. VIII, p. 406 et *passim*.

rois de tragédie, et qu'il puise dans la matière même de sa vie ou de la vie des autres, dont il a le spectacle sous les yeux, les vraies douleurs et les vraies catastrophes qu'il doit nous peindre, et qui nous toucheront d'autant plus que nous les sentirons plus réelles et plus voisines de nous. Il faut de plus renoncer au vers alexandrin et à son intolérable et monotone noblesse, qui éloigne de nous le personnage et l'acteur, et les enferme tous deux dans une sphère inaccessible. Servons-nous de la prose pour exprimer des douleurs domestiques et des catastrophes bourgeoises. Elle seule leur convient. Laissons là l'emphase théâtrale. Laissons Œdipe, Iphigénie, Mithridate, Cornélie, Mérope, Pompée, déclamer en beaux vers, épiques plus que dramatiques, leurs idéales infortunes. C'est en prose que le vrai malheur doit s'exprimer; les vrais sanglots doivent être des cris de la nature, non de belles tirades rimées. La prose est l'expression nécessaire de la tragédie bourgeoise.

A plus forte raison doit-elle s'employer dans la comédie. Mais il faut ici d'autres réformes pour étendre la sphère de nos plaisirs. Diderot nous propose « comme une branche nouvelle du genre dramatique » la *comédie sérieuse*. Un tel accouplement de mots n'est pas rassurant. Ce comique sérieux est un comique qui ne fait pas rire, et dès lors que peut-il bien avoir de comique ? Il n'est plus que sérieux. — Voyons comment Diderot l'entend. Avec Molière, la comédie de caractère est épuisée. Il n'y a, dans la nature humaine, qu'une douzaine, tout au plus, de caractères vraiment comiques et marqués de grands traits. Ceux qui sont tout en nuances ne peuvent pas être maniés aussi heu-

reusement. Il en résulte qu'il faut substituer sur la scène la *condition* au *caractère*. Dorénavant, c'est la condition, ses devoirs, ses avantages, ses embarras, qui doivent devenir l'objet principal. Sans doute, il y a bien des financiers déjà dans nos comédies; mais *le financier* n'est pas fait. Il y a des pères de famille, mais *le père de famille* n'est pas fait. Toute une carrière s'ouvre ainsi au génie de nos auteurs : on pourra jouer l'homme de lettres, le philosophe, le commerçant, le juge, l'avocat, le politique, le citoyen, le magistrat, le financier, le grand seigneur, l'intendant. « Ajoutez à cela toutes les relations : le père de famille, l'époux, la sœur, les frères. Le père de famille! quel sujet, dans un siècle tel que le nôtre, où il ne paraît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'est qu'un père de famille !.. Songez qu'il se forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous est moins connu que les conditions, et ne doit nous intéresser davantage. Nous avons chacun notre état dans la société ; mais nous avons affaire à des hommes de tous les états. Les conditions ! combien de détails importants d'actions publiques et domestiques, de vérités inconnues, de situations nouvelles à tirer de ce fonds ! Et les conditions n'ont-elles pas entre elles les mêmes contrastes que les caractères ? Et le poète ne pourra-t-il pas les opposer ? »

La morale de la comédie est du même coup changée. C'est du caractère qu'on tirait toute l'intrigue. On cherchait les circonstances qui le faisaient ressortir, et l'on enchaînait ces circonstances. On amenait des contrastes qui faisaient rire. On riait des vices et des ridicules des hommes, mais le rire était inutile et la

leçon perdue. Pour peu que le caractère fût chargé, un spectateur pouvait ne pas se reconnaître et se dire à lui-même : Ce n'est pas moi. « Il n'en est pas de même pour la condition. L'homme ne peut se cacher que l'état qu'on joue devant lui ne soit le sien ; il faut absolument qu'il s'applique ce qu'il entend. » Voilà le grand avantage de la comédie nouvelle. Elle deviendra une sorte de morale en action ; elle montrera à l'homme ses devoirs dans toutes les conditions sociales où il peut se trouver. On lui en fera toucher au doigt les obligations diverses, les avantages, les inconvénients. — En vérité, ce sera tout à fait réjouissant. Diderot avait bien raison d'inventer ce mot lugubre pour peindre une chose pareille : la *comédie sérieuse*. Est-ce bien une comédie ? N'est-ce pas plutôt un sermon dialogué ?

C'est par là que se rejoignent la tragédie bourgeoise et la comédie nouvelle. Leur objet commun doit être d'exciter à la vertu. On ne peut pas imaginer combien l'auteur,

Ami de la vertu plutôt que vertueux,

s'exalte à cette idée de la prédication dramatique : « L'honnête, l'honnête ! il nous touche d'une manière plus intime et plus douce que ce qui excite notre mépris et nos ris. Poète, êtes-vous sensible et délicat ? Pincez cette corde, et vous l'entendrez résonner et frémir dans toutes les âmes. » L'art dramatique n'est pas le seul à avoir charge d'âmes. Tous les arts doivent se proposer cet objet commun, « et concourir un jour avec les lois pour nous faire aimer la vertu et haïr le vice ». Et alors se peint devant ses yeux l'idéal

d'un drame dans lequel on discuterait les points de morale les plus importants. Un poète agiterait la question du suicide, de l'honneur, du duel, de la fortune, des dignités. On voit cela d'ici : ce serait une suite de conférences où, sous prétexte de drame moral, toutes les thèses sur la vie et la conduite de la vie seraient successivement agitées et résolues.

Diderot prétend établir une différence entre les genres sérieux, selon qu'ils se rapprochent de la tragédie ou de la comédie. Il est assez difficile de le suivre dans ces subtilités. Selon lui, *le Fils naturel* est un drame entre la comédie et la tragédie; *le Père de famille*, entre le genre sérieux du *Fils naturel* et la comédie. Et il ne désespère pas de composer un drame qui se place entre le genre sérieux et la tragédie. Je suppose qu'il a voulu parler du *Shérif*. Il faut le coup d'œil d'un père pour distinguer ces nuances dans des productions si semblables. J'avoue qu'entre *le Fils naturel* et *le Père de famille*, il est bien malaisé de voir l'intervalle d'un genre. Les deux pièces appartiennent au même genre, l'ennuyeux.

On connaît *le Fils naturel* et *le Père de Famille*. Nous n'avons pas à revenir sur ce que la critique a signalé du vivant même de l'auteur, les mortels défauts de ces pièces, qui n'ont jamais pu vivre que d'une vie accidentelle et factice sur la scène. Et pourtant elles sont bien dans les règles de la poétique nouvelle; elles sont de tout point conformes à l'idéal que l'auteur s'est tracé. La sensibilité y règne, la vertu en est l'objet; tout respire l'honnête. Mais il n'y a pas d'action, mais tout se passe en tirades ou en pantomimes; tout le monde disserte à son tour; on se

tait avec émotion, on soupire. Les jeux de scène sont d'ailleurs indiqués avec la plus soigneuse prévoyance; les groupes se forment sous les coups des plus poignantes sensations; les attitudes de chacun se dessinent à la fois harmonieuses et diverses; il y a à chaque instant, comme l'exige la poétique nouvelle, des *cris de nature*, des mots inarticulés, des voix rompues par la passion, des phrases commencées et que le geste achève. — Voyez plutôt à la scène dernière du cinquième acte, quand Lysimond entre, apportant avec lui le dénoûment de ce long imbroglio pendant lequel le frère et la sœur, qui ne connaissent pas leur parenté, se sont aimés un peu plus qu'il ne convenait. La situation est forte, elle est tendue à l'excès; la pantomime y remplace presque le dialogue : « Mon frère! — Ma sœur! — Dorval! — Rosalie! » Tout est noté avec la plus scrupuleuse exactitude : — (*Ces mots se disent avec toute la vitesse de la surprise et se font entendre presque au même instant.*) — « Ah! mes enfants! » (*En disant ces mots, le vieillard tient ses bras étendus vers ses enfants, qu'il regarde alternativement, et qu'il invite à se reconnaître. Dorval et Rosalie se regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre, et vont ensemble embrasser les genoux de leur père en s'écriant :*) — « Ah! mon père! » — Toutes les conditions du genre sont remplies, et il n'y a rien au monde de plus froid que cette scène si agitée.

Le Shérif est bien probablement ce drame qui devait se placer entre le genre sérieux et la tragédie et dont on nous rend aujourd'hui l'esquisse, ce qui nous permet de reconstruire la trilogie dramatique conçue

d'après la poétique nouvelle : *le Père de famille*, une comédie sérieuse, *le Fils naturel*, un drame intermédiaire entre la comédie et la tragédie; *le Shérif* enfin se rapprochant davantage de la tragédie par les péripéties et le dénoûment. C'est vers 1769 que le plan de cette dernière pièce a été jeté par Diderot sur le papier, par échappées, au travers des innombrables soucis et corvées de toute sorte, qui prenaient tout son temps, et des fantaisies qui prenaient le reste. C'est l'époque la plus occupée de sa vie. Il écrivait à Mlle Volland : « Puisque je me plais tant à lire les ouvrages des autres, c'est qu'apparemment le temps d'en faire est passé. Nous verrons pourtant : j'ai un certain *Shérif* par la tête et dont il faudra bien que je me délivre, ainsi que des importuns qui me le demandent. En attendant, j'ai de la besogne jusque par-dessus les oreilles : je suis trois ou quatre jours de suite enfermé dans ma robe de chambre. »

Cette pièce était destinée à être le chef-d'œuvre du genre. Personne n'a de nom que celui de sa fonction : il y a le juge prévaricateur; il y a le bon juge; il y a la fille du juge; il y a l'amant; il y a des prêtres, des bourreaux, des soldats, et enfin les *habitants du hameau;* année indécise, localité inconnue. *Sous le règne de Jacques second, dans un petit hameau de la province de Kent*, voilà des indications bien insuffisantes; tout se passe dans l'abstraction pure, et chaque personnage est lui-même une abstraction. Le sujet est des plus noirs : une vraie tragédie bourgeoise, avec toutes les horreurs que comporte la tragédie. Le roi Jacques, très attaché au culte de l'église romaine, fait choix d'hommes *superstitieux, ambitieux et cruels*,

qu'il envoie dans les provinces persécuter les non-conformistes. Or il arriva qu'un de ces shérifs ou commissaires n'était pas seulement *le plus méchant d'entre eux*, mais peut-être *le plus méchant des hommes*. — On attend le shérif, il arrive, il interroge le juge du village qui lui a refusé autrefois sa fille en mariage et *l'a chassé du hameau pour ses mauvaises actions*. Comme tout cela est abstrait et vague! — Le shérif propose au juge d'apostasier; celui-ci s'y refuse. Il le condamne à mort; il l'envoie *dans les prisons* (les prisons du hameau!) — La fille vient demander la grâce de son père. Le shérif la lui accorde à une condition *révoltante*. Remarquez l'euphémisme. — Le juge est mis à mort; les habitants poursuivent le shérif. Il fuit devant eux. *L'amant* de la fille du juge, l'amant qui n'a pas de nom, pas plus que le juge et que sa fille, *l'amant*, dont la condition est uniquement d'être amant, étend mort le shérif d'un coup de poignard et *l'atroce intolérant* meurt au milieu des imprécations. — Tous les détails, toutes les scènes, tous les jeux de scène sont déjà exactement marqués dans le *Plan*. Le shérif entre avec ses *satellites*; il les envoie à *leurs cruelles fonctions*. Il reste seul, il est plein de fureur, il se rappelle les injures du père, les mépris de la fille; *il lance des regards terribles sur le hameau*. Voilà bien la part de la pantomime qui occupe une si grande place dans la poétique nouvelle. — Scène entre l'amant et la fille, *scène de tendresse forte et honnête*. Scène entre le shérif, l'amant et le père. Reproches du père, plaidoyer, appel à de généreux sentiments, *scène de tolérance*. Tout est ainsi prévu, tout est prêt pour la

mise en œuvre. Diderot s'enchantait d'avance de ces luttes, de ces contrastes, de ces situations pathétiques; la fille dévouée à son père jusqu'au déshonneur, se prostituant pour le sauver, et tandis qu'elle se prostitue, son père mis à mort, le shérif vendant à la fille la grâce de son père et ne tenant même pas son odieux marché, et l'amant errant comme une âme en peine jusqu'à ce qu'il apprenne l'horrible vérité et qu'il devienne le justicier, et à travers tout cela le conflit de l'*atroce intolérant* et du vrai juge, l'apôtre de la tolérance. Quelle occasion à de beaux discours!

On n'attend pas de nous que nous poursuivions ce genre d'analyse. Il nous a suffi de donner un exemple de ces conceptions hâtives, qui n'ont d'intérêt que comme des essais à l'appui de la théorie nouvelle et dès lors comme des condamnations du genre. *Les Pères malheureux*, *petite tragédie en prose et en un acte*, ne sont qu'une fade imitation de l'*Éraste* de Gessner. Il est étonnant combien Diderot, sous l'influence de la sensibilité et de la vertu de théâtre, tourne facilement au Berquin. Les personnages sont *un père*, *une mère*, *deux enfants* (désignés pendant toute la pièce sous ces noms : *le plus jeune* et *l'aîné*), *un vieillard* (celui-ci par privilège a un nom propre : il s'appelle Simon), et *un cavalier* d'un certain âge qui est le grand-père inconnu. — Le costume est celui de *l'extrême indigence de la campagne*, *excepté dans le cavalier*. Le lieu de la scène est à l'entrée d'une épaisse forêt. *Ce doit être l'horreur d'un beau paysage.*

Indiquons encore le *Plan d'un divertissement domestique*, repris dans *le Prologue*, amené à sa

dernière forme dans cette espèce de proverbe assez agréable, à la façon de Carmontelle ou de Théodore Leclercq, intitulé : *Est-il bon? Est-il méchant?* et dont la destinée posthume a été bizarre. Publiée en 1834, dans la *Revue rétrospective*, cette pièce fut remise en lumière, une vingtaine d'années plus tard, par les tentatives réitérées que firent M. Champfleury d'abord, puis M. Baudelaire, pour la faire représenter soit au Théâtre-Français, soit ailleurs.

Je doute qu'une suite de scènes qui se déroulent sans autre lien que la fantaisie de l'auteur eût réussi auprès du public parisien de notre temps, étranger aux traits de mœurs très particulières et pour ainsi dire anecdotiques qui faisaient tout l'intérêt de la pièce au temps de Diderot, peint par lui-même sous les traits de M. Hardouin. — Ce M. Hardouin est un être bien étonnant, et qui a de singulières façons. Au moment où il annonce à une jolie et honnête solliciteuse qu'il vient d'obtenir une pension pour elle et quand il voit l'émotion la gagner, il se passe une de ces scènes muettes que l'auteur aime à jeter comme un trait de nature à travers le dialogue : « M. Hardouin écarte le mantelet de Mme Bertrand, et la met un peu en désordre. » Ce n'est qu'au bout de quelques instants que Mme Bertrand « s'aperçoit de ce désordre » et le répare, mais pas avant que Hardouin-Diderot lui ait fait une déclaration bien inattendue dans un pareil lieu et un pareil moment : « Vous n'avez jamais été de votre vie aussi touchante et aussi belle. Ah! que celui qui vous voit dans ce moment est heureux, j'ai presque dit est à plaindre de vous avoir servie! » Et notez bien que tout cela n'a pas de lien avec le reste de la pièce, que

cette déclaration médiocrement délicate n'aura aucune suite. C'est tout simplement, non pas un trait de nature, comme le croyait Diderot, mais un trait de libertinage. Hardouin, resté seul, s'accable d'injures : « Hardouin, mon ami, tu t'amuses de tout, il n'y a rien de sacré pour toi : tu es un fieffé monstre. » — Rien de plus caractéristique que ce mélange, chez Diderot et spécialement dans son théâtre, de Berquin et de Crébillon fils. Ainsi dans *le Train du monde, ou les Mœurs honnêtes comme elles le sont*, c'est un imbroglio vraiment absurde et dont le sujet peut à peine s'indiquer. Tout roule autour d'un certain *petit chevalier* fort équivoque, auprès duquel s'agite, avec des confusions étranges, la rivalité répugnante des femmes et des maris. Où donc le théâtre vertueux allait-il s'égarer ce jour-là ?

Assurément la réputation de Diderot ne gagnera rien à la révélation de ces fragments de pièces. Mais il n'était pas inutile de les produire comme des moyens complémentaires d'informations sur son théâtre, sur la manière dont il l'entendait, et aussi comme des preuves de son goût pour les œuvres scéniques, de cette passion malheureuse qui ne cessa pas de l'agiter, de l'attirer dans cette direction, en dépit et peut-être en raison même des insuccès qu'il y avait rencontrés. Sur ce point-là, Diderot ne fut pas accueilli comme un prophète, du moins dans son temps et dans son pays. Ailleurs, en Allemagne par exemple, ce fut différent : on sait quelle fortune littéraire lui échut dans la *Dramaturgie de Hambourg*. Mais, en France, sauf les compliments de camaraderie, on resta incrédule et froid, quand on ne fut pas railleur. Naigeon, — oui,

Naigeon lui-même, — fait ses réserves ; il se défie du système nouveau ; il ose critiquer son dieu, bien qu'il dénonce avec amertume « tous ces écrivains de gazettes et ces petits faiseurs de vers et de tragédies, dont Paris fourmille, qui se sont crus obligés de dire des injures à l'auteur de ces ouvrages et de défendre contre lui la cause de ce qu'ils appellent le bon goût. » Devant cette levée de boucliers, Diderot aurait eu besoin du patronage déclaré de Voltaire. Il le sentait et le disait : « J'en croirais volontiers M. de Voltaire, mais ce serait à la condition qu'il appuierait ses jugements de quelques raisons qui m'éclairassent; s'il y avait sur la terre une autorité infaillible que je reconnusse, ce serait la sienne. » Il cite avec orgueil, dans sa lettre à Mme Riccoboni, un témoignage qu'il a reçu du grand juge ; mais ce témoignage adressé en réponse à l'envoi du *Fils naturel* ne signifie pas grand'chose et Diderot lui-même le trouve incomplet : « J'écris dans un genre que Voltaire dit être *tendre*, *vertueux* et *nouveau*, et que je prétends être le seul qui soit *vrai*. » On voit d'ici le sourire malicieux de Voltaire lorsqu'il félicitait Diderot en ces termes suspects. Pour avoir la véritable opinion du patriarche sur ce genre tendre, vertueux et nouveau, il faut l'aller chercher dans son *Commentaire* de Corneille : « Celui, dit-il, qui ne peut faire ni une vraie comédie, ni une vraie tragédie, tâche d'intéresser par des aventures bourgeoises attendrissantes ; il n'a pas le don du comique, il cherche à y suppléer par l'intérêt. » L'allusion est assez claire déjà, elle se précise : « Il peut arriver, sans doute, des aventures très funestes à de simples citoyens, mais elles sont bien moins attachantes que celles des sou-

verains, dont le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme Pompée; mais la mort de Pompée fera toujours un plus grand effet que celle d'un bourgeois[1].»

Le sentiment de Voltaire n'est pas douteux à l'égard de la réforme théâtrale de Diderot, et ce fut celui de son siècle. Je ne trouve pas cependant que Voltaire ait touché le point juste dans ce procès littéraire, qu'il instruit avec partialité. Il soutient que « si l'on traite les intérêts d'un bourgeois dans le style de Mithridate, il n'y a plus de convenance, et que, si l'on représente une aventure terrible d'un homme du commun en style familier, cette diction familière, convenable au personnage, ne l'est plus au sujet. » Diderot aurait pu lui répondre qu'entre le style de Mithridate et le langage commun, il y a un style naturel et cependant littéraire qui peut, sans affectation et sans emphase, suffire aux situations les plus fortes, et qu'il se rencontre un pathétique vrai, même dans les conditions moyennes de la société. — Voltaire n'est pas tout à fait juste non plus, quand il prétend que c'est une sottise de croire « qu'un meurtre commis dans la rue Tiquetonne ou dans la rue Barbette, que des intrigues politiques de quelques bourgeois de Paris, qu'un prévôt des marchands nommé Marcel, que *les sieurs Aubert et Fauconneau* puissent jamais remplacer les héros de l'antiquité. » Diderot aurait pu soutenir que l'invention humaine ne peut pourtant pas être confinée à perpétuité dans les cinq ou six familles tragiques des temps anciens et dans leur lamen-

1. *Commentaire sur don Sanche d'Aragon* et *sur Pertharite.*

table postérité. Et Shakespeare, qu'il admirait d'instinct en dépit de Voltaire, lui aurait servi, s'il l'avait mieux connu, à démontrer quel parti le génie peut tirer au théâtre des sujets du moyen âge et même des malheurs des petites gens, fût-ce un misérable juif de Venise. Voltaire a ses superstitions, ce qui arrive à ceux qui attaquent le plus vivement la superstition. Au nombre de ses idées tenaces, comme le sont toujours les idées superstitieuses, se trouve celle d'un théâtre aristocratique, voué à des catastrophes royales et dont le premier dogme est le mépris des douleurs du commun et des larmes bourgeoises. Diderot a eu le regard plus libre et plus large que lui ; il a entrevu, bien que confusément, le drame moderne, sans pouvoir jamais entrer dans cette région nouvelle, cette terre promise, qu'il annonçait par ses vagues oracles et autour de laquelle il s'est agité toute sa vie inutilement, sans arriver ni à déterminer les vraies conditions du genre ni à en trouver la vraie formule.

Il s'est trompé plus gravement sur la *comédie sérieuse* que sur la tragédie bourgeoise. D'abord lui-même n'a jamais bien su en quoi consistait le comique sérieux, et pour une bonne raison, c'est que ce qui est sérieux n'est pas comique. Il n'a jamais distingué nettement le genre auquel appartenaient ses différentes pièces. *Le Fils naturel* et *le Père de famille* ont paru indistinctement sous le titre de comédies, bien que ces deux pièces, de son propre aveu, appartiennent à des genres différents. — Mais, à la vérité, ni l'une ni l'autre n'aurait dû s'appeler comédie : car s'il y a quelque part de la gaîté, elle est lugubre. Drames, si vous voulez; comédies, jamais, malgré les dénoû-

ments heureux, mais dont le bonheur se noie dans les larmes. — Le principe auquel Diderot s'attachait pour la rénovation de la scène comique est, on le sait, *la condition*. Là est le point faible, à mon avis, de la poétique nouvelle. — La condition? Mais est-ce qu'elle était ignorée avant Diderot? Molière n'a-t-il pas mis sur la scène des marquis et des bourgeois, des marchands et des paysans? Ce n'était, il est vrai, qu'un accessoire pour lui et le caractère était le principal. Mais peut-il en être autrement? La condition, en soi, n'est pas un principe de comédie. Elle ne l'est que comme un élément de variété à travers lequel se montre le caractère, l'élément humain par excellence dans la comédie de Molière, ou un moyen pour l'intrigue dans la comédie de Beaumarchais. Par elle-même elle ne peut pas fonder une pièce.

Il y a des financiers, des pères de famille, des juges; mais il n'y a pas, quoi que puisse prétendre Diderot, le financier, le père de famille, le juge. Tel financier diffère de tel autre, tel père de famille n'a rien de commun avec un autre père de famille; et c'est en cela même que consistent tout l'intérêt et le prix de ce genre d'études : il y a le financier vaniteux et le financier modeste, il y a le père de famille prodigue et le père de famille économe. Cela seul nous intéresse de voir, dans la même profession ou le même état, ressortir la diversité des caractères. C'est donc toujours au caractère que nous revenons, en y comprenant, il est vrai, les nuances à l'infini dont il se teint à travers la condition. Si Diderot veut autre chose, il s'égare à la recherche d'un idéal chimérique. Il fera le père de famille tel qu'il doit être, et alors ce sera un

type de convention, ce ne sera plus un être réel; il fera le financier, et ce ne sera plus un personnage vivant. Cette erreur le conduira à l'abstraction pure. Et en effet, il renonce même à donner des noms à ses personnages : c'est le père de famille, c'est l'amant, c'est la mère, c'est la fille. — De plus, cette manière de concevoir les personnages de ses pièces l'amène à moraliser sans cesse : le théâtre n'est plus pour lui qu'une série de scènes imaginées pour faire ressortir les difficultés et les charges, les inconvénients et les devoirs de chaque condition. Dieu sait si l'auteur a failli à cette mission qu'il s'est donnée ! De cette conception fausse résulte ce qu'il y a d'artificiel dans son théâtre : c'est un jeu d'abstractions pures, de vertus convenues, de sensibilités prévues, d'ingénuités combinées à froid, d'ardeurs amoureuses où l'on sent l'arrangement, de scènes pathétiques d'où l'émotion vraie est bannie; rien ne vit.

C'est la faute du système; c'est surtout la faute de l'auteur. Diderot, avec ses puissantes facultés d'esprit, a la tête la moins dramatique du monde, et il s'est obstiné une partie de sa vie contre sa nature, en voulant écrire des pièces. Ce qui s'y oppose, c'est précisément le genre et l'excès de quelques-unes de ses qualités, son enthousiasme un peu vague et monotone pour la vertu qu'il ne définit guère mais qui exalte en lui la manie prédicante, c'est sa personnalité exubérante, sa nature d'esprit subjective et expansive à la fois. Tout ce qui assure son succès, son triomphe dans la critique d'art qu'il a créée, si vive, primesautière, si personnelle, débordante d'émotion, le condamnait à échouer au théâtre : il ne sait pas s'oublier

un instant. Il est toujours en scène lui-même, au lieu de ses personnages. Décidément Collé avait raison, oui, Collé, le simple faiseur de parades, quand il écrivait dans son *Journal*, après la première représentation du *Fils naturel* : « Ah ! qu'il est peu naturel, ce beau fils ! » — Et aussi était-il bien juste ce mot de l'abbé Arnaud à Diderot : « Vous avez l'inverse du talent dramatique : il doit se transformer dans les personnages et vous les transformez en vous. »

Tous les personnages représentent en effet une qualité de Diderot, une de celles qu'il s'imagine avoir ou dont il a le goût plus ou moins platonique : Rosalie, c'est sa sensibilité ; Clairville, c'est sa fougue et son tempérament ; Dorval, c'est sa générosité ; la jeune veuve, c'est sa vertu ; tous les deux, c'est son amour pour la prédication laïque. Et de même, dans *le Père de famille*, Germeuil, c'est Diderot bienfaisant, se sacrifiant à ses amis, prêt à immoler même l'apparence de l'amitié pour mieux les servir ; Saint-Albin, c'est Diderot amoureux, livré à la passion qui ne serait pas la passion, si elle connaissait un frein ou des obstacles ; M. d'Orbesson, c'est le père édifiant, bénissant, pontifiant, comme Diderot ne l'a jamais été, et comme il a toujours rêvé de l'être. — Le Commandeur n'est là que pour faire contraste et créer les obstacles dont naissent les situations : c'est *le méchant*. L'intervention du méchant, comment se concilie-t-elle avec la théorie célébrée ailleurs, chère à Diderot comme à Rousseau et au dix-huitième siècle : « Oui, la nature humaine est bonne, répète sans cesse Diderot dans sa Poétique nouvelle, elle est même très bonne. L'eau, la terre, le feu, tout est bon dans la nature... L'oura-

gan... La tempête... Le volcan... etc., etc. — Ce sont les misérables conventions qui pervertissent l'homme, et non la nature humaine qu'il faut accuser. » Il aurait fallu au moins, pour expliquer le personnage du Commandeur, nous dire dans le courant de la pièce *par quelles misérables conventions* il a été perverti. — Ailleurs on nous laisse également ignorer pourquoi le shérif est devenu le plus méchant des hommes, *l'atroce intolérant*. Et dès lors nous ne voyons pas clairement quelle est la raison d'être de l'optimisme un peu banal de Diderot. Il faut bien l'avouer d'ailleurs, l'optimisme systématique ne convient pas au théâtre, qui représente la lutte violente des passions ou le conflit des caractères, et qui, dans les deux cas, excitant la terreur et la pitié ou riant des ridicules et des vices, ne justifie guère la bonté originelle de la nature humaine. Si l'homme était parfait, il n'y aurait ni tragédie, ni comédie, puisqu'il n'y aurait ni crimes, ni vices, ni ridicules, ni conflits d'aucune sorte, et le théâtre ne serait pas né.

Tout n'était pas faux pourtant dans les conceptions dramatiques de Diderot, si tout est faux et artificiel dans ses pièces. L'idée primitive a dévié dans les développements qu'elle a reçus et surtout dans les applications qu'elle a subies. Mais, à l'origine, cette idée avait sa valeur. Diderot, fatigué des redites et de l'emphase de la tragédie épuisée, a conçu le drame des conditions moyennes ; il a voulu créer une tragédie bourgeoise et populaire en la débarrassant de la parure des vers, excessive pour les situations nouvelles qu'il abordait ; il a cherché, sans y réussir, à être vrai, et par cela même il s'est éloigné de la

convention qui régnait au théâtre. Voilà dans quelles limites il nous semble que Diderot avait raison et contre Voltaire et contre son siècle. Seulement, pour avoir raison tout à fait, il fallait qu'il réussît dans ses essais dramatiques, et cela n'était guère possible, en raison de ses qualités autant que de ses défauts. L'idée s'est faussée dans l'exécution, et Diderot, au lieu de reconnaître les imperfections et les lacunes de son talent, les a, si je puis dire, dogmatisées : il en a tiré l'occasion et la matière d'une poétique nouvelle ; il a prétendu faire de ses défauts mêmes un genre nouveau et donner à un art la forme de son esprit.

Il a fait de sa personnalité déclamatoire et larmoyante un type, celui du poète dramatique. Voilà son tort. Mais ce tort ne doit pas nous faire oublier que le premier il avait eu l'idée d'une réforme nécessaire du théâtre. Cette réforme, elle a été tentée avec succès, même en dehors du drame romantique qui se rattache à d'autres origines. Sedaine a prouvé avec éclat, dans *le Philosophe sans le savoir*, que tout n'était pas chimérique dans la conception de Diderot, et George Sand a continué avec un grand zèle la démonstration de la vérité relative que comporte cette idée, dans *le Mariage de Victorine*, et dans *Claudie*. — Oui, comme le prétendait Diderot et comme le lui accordait Voltaire en souriant, il y a *un genre tendre, vertueux, nouveau;* ajoutons ce que ne disait pas Voltaire : *et vrai*, qui peut plaire singulièrement au public, s'il est appliqué avec finesse et discrétion. Diderot a tout gâté par son absence de tact, de mesure, et son goût pour la décla-

mation. D'honnêtes talents, postérité dramatique de Diderot, nous ont montré des pièces qui n'avaient la prétention d'être ni précisément des drames, ni des comédies, mais des idylles rustiques ou des tableaux d'intérieurs bourgeois; ils ont su donner un relief agréable « à la sensibilité profonde de l'expression, à la noblesse vaillante et simple des caractères, » se faire pardonner même « l'ingénuité, peut-être un peu surannée, qui porte un auteur à rêver des personnages trop aimants, trop dévoués, trop vertueux, » et faire couler de douces larmes par la vérité des sentiments et des situations, malgré l'extrême simplicité des moyens. Les préfaces du théâtre de George Sand sont le meilleur commentaire et le plus précis du vague idéal entrevu par Diderot; quelques-unes de ses pièces, sans que l'auteur y ait songé peut-être, en sont devenues l'innocente et aimable justification.

CHAPITRE XI

DIDEROT INÉDIT (SUITE). LETTRES ET OPUSCULES. LE VOYAGE EN RUSSIE.

I

L'édition nouvelle, outre quelques lettres inédites, fort curieuses, relatives au voyage de Russie, nous offre réunies pour la première fois les lettres à Falconet, disséminées jusqu'ici dans des recueils et des publications diverses. Mais, sur un point essentiel de la correspondance de Diderot, les lacunes subsistent. Pour ce qui concerne les lettres à Mlle Volland, nous n'avons pas de conquête ni de découverte à signaler. On s'est contenté de reproduire le texte de l'édition de 1830, d'après la communication faite par un littérateur français, naturalisé Russe, Jeudy Dugour, détenteur, on ne sait comment, de ces lettres, sans qu'on sache s'il s'agissait des originaux mêmes, enlevés de France par le baron Grimm, ou de copies faites à la bibliothèque de l'Ermitage. Il est bien à regretter que M. Léon Godard, à qui nous devons de si précieuses découvertes dans cette biblio-

thèque, n'ait point cru nécessaire de collationner le texte de 1830 sur les deux volumes in-4° qui sont à Saint-Pétersbourg. Peut-être y aurait-il lieu à quelque variante et surtout à quelque addition curieuse au texte déjà connu. Voyez en effet que de lacunes restent à combler ! Ces lettres embrassent une période de quinze années; mais nous n'avons en réalité que huit mois de l'année 1759 (et la lettre du 10 mai n'est évidemment pas la première), six mois de 1760, deux mois de 1761 et quatre mois de 1762. Après une longue et invraisemblable interruption de près de deux ans, les lettres se multiplient en 1765; 1766 nous en fournit trois, 1767 huit, 1768 une dizaine, 1769 neuf et 1770 quatre. Puis, pendant plus de deux ans et demi, nouvelle interruption; le voyage en Russie et les deux séjours en Hollande donnent six lettres, la plupart fort courtes, et la correspondance finit brusquement sans raison. Mlle Volland est morte vers 1778, six ans avant son ami.

On voit combien de parties essentielles de cette correspondance ont dû s'égarer. C'est une perte irréparable. Il n'est pas un seul écrit de Diderot qui offre, avec autant d'agrément, autant d'aperçus intéressants sur sa vie, sur le temps où il a vécu, la société dont il faisait partie, l'histoire de son esprit et de ses relations et aussi l'histoire de ce cœur mobile qui ne parut se fixer que dans cette affection. — Passion d'abord et des plus vives à ses débuts, pleine de mystère, enthousiaste à la façon dont le mot s'entendait alors, peu à peu par l'effet de l'habitude qui s'accroît et des années qui viennent, le sentiment qui anime les lettres se modère dans l'expression; peut-être plus

profond, il est plus tempéré; il parcourt toute la gradation de l'amour le plus vif à l'amitié sensible encore, mais raisonnable. Au commencement de la correspondance, Diderot, en véritable amoureux, se plaint des obstacles de divers genres que rencontre sa liaison avec Sophie ; il s'irrite de la surveillance qu'on exerce autour d'eux; il y a des allusions et des sous-entendus. A la longue toutes ces colères et ces défiances se calment; l'expression est encore tendre, mais d'une tendresse qui n'a plus rien à cacher. Diderot finit par admettre la famille dans l'intimité élargie et attiédie de sa correspondance. La mère de Sophie, Mme Volland, la sœur, Mme Legendre, sont traitées sur le même pied que Sophie : il y a même un instant où *Uranie* (Mme Legendre), paraît prendre pour elle une bonne moitié de cette affection. Les phases diverses de ce petit roman sont marquées par les formules qui varient dans chaque période de la correspondance; c'est d'abord ma *tendre amie*, puis *mon amie;* à un certain moment, c'est aux *chères et bonnes amies* qu'on écrit, et les dernières lettres portent ces mots significatifs : *Mesdames et amies*. Le roman est fini; la vie réelle a repris le dessus; de la vie sentimentale il n'est resté qu'un souvenir, l'apaisement s'est fait. Nous n'avons rien à ajouter à cette histoire, qui est connue. Nous n'avons pas à rechercher, à l'aide de nouveaux documents qui nous font défaut, quelle était au juste cette aimable petite bourgeoise, qui a pris une si grande place dans la vie de Diderot pendant vingt-trois années et dont on sait seulement ce que Diderot nous en laisse savoir dans ses lettres, qu'elle ne se maria pas, que, née vers

1726, elle avait environ vingt-neuf ans quand il la connut, qu'elle paraît avoir eu ce qu'on appelait alors une figure intéressante plutôt que de la beauté (Muses et Grâces, pardonnez à Diderot qui nous révèle qu'elle avait « la menotte sèche » et portait lunettes, vers l'âge de trente-cinq ans); douée, cela va sans dire, de cette sensibilité qui était la vertu de ce temps-là, instruite d'ailleurs, au courant de tous les livres philosophiques qui paraissent, de ceux de Voltaire que lui envoie son amant, lectrice éclairée de *l'Esprit* d'Helvétius, de l'*Émile* de Rousseau, des *Recherches sur le despotisme oriental* de Boulanger, que lui adresse Grimm; très curieuse des beaux-arts, où il semble qu'elle apporte un jugement droit et des points de vue qui sont bien à elle et dont Diderot, le grand juge, tient grand compte.

Nous n'avons pas à reviser le procès de la vertu de Mlle Volland. Malgré le ton général de ces lettres et quelques passages terriblement significatifs, les nouveaux éditeurs, pris d'un scrupule assez inattendu, veulent douter encore. Il leur plaît de nous faire entendre qu'il y a là une question et qu'elle est loin d'être aussi facile à trancher que le prétendent les lecteurs superficiels de Diderot et les roués littéraires qui sourient devant les problèmes de ce genre. — Il semble cependant qu'il ne puisse y avoir d'hésitation raisonnable en présence de certaines pages où sont évoqués les souvenirs les plus troublants et les espérances les moins équivoques, sans parler des passages où Diderot pose à son amie des questions étranges de casuistique licencieuse, de physiologie grivoise, qui seraient mieux à leur

place au Grandval, chez le baron d'Holbach, — de ces questions où se délecte une curiosité malsaine et qui, tout en restant ce qu'elles sont, d'une inconvenance suprême en tout état de choses, seraient un véritable outrage dans l'hypothèse d'un amour platonique, du respect qu'il comporte et des ignorances qu'il suppose. Et puis quelle idée invraisemblable que de parler de platonisme au dix-huitième siècle et à propos de Diderot, quand on connaît sa manière de voir sur les relations de ce genre et l'indifférence de certaines actions physiques! Est-il douteux qu'à cet égard Mlle Volland ait été, un instant au moins, de son école? Ce sont là des problèmes assez vains dans lesquels l'imagination trouve à s'amuser sans grand profit, devant une évidence morale qui n'a plus guère besoin de preuves.

Ce qui montre l'intérêt de cette ample et copieuse correspondance, c'est qu'on est forcé d'y revenir, dès que l'on traite un point quelconque de l'histoire de Diderot pendant les quinze années qu'elle embrasse. C'est là qu'il se livre sans réserve, qu'il raconte à tort et à travers tous les événements, grands ou petits, auxquels sa vie a été mêlée, nous donnant ainsi au jour le jour le commentaire le plus naturel, le plus vif et le plus précis de ses écrits, de son labeur quotidien qui est énorme, de ses projets qui sont à la fois mobiles et gigantesques, de ses habitudes d'esprit, de sa vie intime, avec une liberté familière, une verve d'indiscrétion qui ne souffre pas de bornes, écrivant comme il parle et disant lui-même : « Je prends une plume, de l'encre et du papier, et puis, va comme je te pousse. »

La *Correspondance* avec Falconet est assurément moins importante pour l'histoire de Diderot et moins curieuse par les détails; elle a son prix pourtant, et l'on en peut juger aujourd'hui qu'elle paraît pour la première fois dans son ensemble, après les publications partielles qui en avaient affaibli l'intérêt. Elle se divise en deux parties : l'une qui va jusqu'au moment où Falconet part pour la Russie; l'autre qui se continue jusqu'au voyage de Diderot à Saint-Pétersbourg. — Les dix premières lettres avaient été publiées dès 1831 par M. Walferdin, d'après une copie appartenant à la famille de Vandeul. Les vingt-deux dernières ont paru en 1866 et 1867 dans la *Gazette des beaux-arts*, non sans de graves erreurs et des interpolations qui ont exigé une minutieuse revision, d'après les originaux déposés au musée Lorrain par Mme la baronne de Jankowitz, petite-fille de Falconet. Il manque à cette précieuse collection les dernières lettres échangées entre Falconet et Diderot, relatives à la brouille qui éclata entre les deux amis, et que Mme de Jankowitz a brûlées par un scrupule de piété filiale.

On sait comment naquit cette *Correspondance* à propos d'une discussion dont le sujet nous paraît aujourd'hui bien vague et abstrait, mais qui eut le pouvoir d'exciter la verve de Diderot et de mettre en mouvement son humeur de polémiste. Falconet, qui nous en a laissé deux copies surchargées de ratures et visiblement destinées à l'impression, nous raconte l'origine de cette discussion. « Diderot, le philosophe, et Falconet, le statuaire, au coin du feu, rue Taranne, agitaient la question si la vue de la postérité fait entreprendre les plus belles actions et produire les

meilleurs ouvrages. Ils prirent parti, disputèrent et se quittèrent, chacun bien persuadé qu'il avait raison, ainsi qu'il est d'usage. Dans leurs billets du matin, ils plaçaient toujours le petit mot séditieux qui tendait à réveiller la dispute. Enfin, la patience échappa, on en vint aux lettres. On fit plus : on convint de les imprimer... »

Pendant quelques mois, de décembre 1765 à septembre 1766, Diderot se passionna pour la thèse qu'il avait soutenue, et il se jeta dans cette discussion avec cette fougue d'esprit qui ne se ménageait pas. Il soutient que ce ne serait pas la peine de concevoir, d'exécuter des œuvres d'art ou de science, de quelque ordre qu'elles soient, si l'on ne travaillait que pour le temps présent. Et tout d'un coup, le voilà qui anime, qui agrandit, qui élève la discussion. Ici encore on surprend le matérialiste des *Éléments de physiologie* s'enchantant de belles espérances, cédant au *sophisme de l'éphémère* et ouvrant ses ailes vers les régions idéales : « La sphère qui nous environne et où l'on nous admire, la durée pendant laquelle nous existons et nous entendons la louange, le nombre de ceux qui nous adressent directement l'éloge que nous avons mérité d'eux, tout cela est trop petit pour la capacité de notre âme ambitieuse... A côté de ceux que nous voyons prosternés, nous agenouillons devant nous ceux qui ne sont pas encore. Il n'y a que cette foule d'adorateurs illimitée qui puisse satisfaire un esprit dont les élans sont toujours vers l'infini... J'ai beau railler, vous l'avouerai-je? en regardant au fond de mon cœur, j'y retrouve le sentiment dont je me moque, et mon oreille, plus vaine que philosophique, entend même

en ce moment quelques sons imperceptibles du concert lointain... L'éloge payé comptant, c'est celui qu'on entend tout contre, et c'est celui des contemporains. L'éloge présumé, c'est celui qu'on entend dans l'éloignement, et c'est celui de la postérité. Mon ami, pourquoi ne voulez-vous accepter que la moitié de ce qui vous est dû? — Ce n'est ni moi, ni Pierre, ni Paul, ni Jean qui vous loue; c'est le goût, et le goût est un être abstrait qui ne meurt point; sa voix se fait entendre sans discontinuer, par des organes successifs qui se perpétuent en se succédant. Cette voix immortelle se taira sans doute pour vous, quand vous ne serez plus; mais c'est elle que vous entendez à présent; elle est immortelle malgré vous, elle s'en va et s'en ira disant toujours : «Falconet! Falconet! »

Ainsi se transforment les questions dans le mouvement et le feu de ce libre esprit, poète à ses bons moments, quand il n'est pas sous l'empire de ses idées systématiques ou de ses passions inférieures. Il s'exalte à cette pensée de la postérité, qui paraît au premier abord s'accorder médiocrement avec l'ensemble de ses idées sur la vie sans espérance, sur la mort sans lendemain, sur le néant futur de toute sensation et de toute conscience : « La postérité, pour le philosophe, dit-il, c'est l'autre monde de l'homme religieux... Notre émulation se proportionne secrètement au temps, à la durée, au nombre des témoins. Vous ébaucheriez peut-être pour vous; c'est pour les autres que vous finissez... J'en veux à l'admiration de mon siècle et des suivants, et si je pouvais imaginer un temps où mon travail sera méprisé, toutes les exclamations de mes concitoyens ne m'étourdiraient

pas sur le bruit imperceptible d'un sifflet à venir... Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité, n'excluent aucune sorte d'émulation; ils ont de plus je ne sais quelle analogie secrète avec l'enthousiasme et la poésie. C'est peut-être que les poètes et les prophètes *commercent par état* avec les temps passés et les temps à venir. C'est pour cela qu'ils interpellent si souvent les morts, qu'ils s'adressent si souvent aux races futures et que *le moment de leur pensée est toujours en deça ou au delà de celui de leur existence*. Espèce d'êtres bien rares, bien extraordinaires, bien étonnants. Ce n'est pas de la maladie, c'est de la poésie qu'il fallait dire le τὸ θεῖον. » — Les arguments de Falconet ne manquent pas de valeur; il répond avec fierté, avec esprit même, déclarant qu'il suffit à l'artiste d'avoir une sorte d'engagement avec son ouvrage, un pacte secret avec sa propre conscience, pour concevoir et faire aussi bien qu'il lui est possible de concevoir et d'exécuter. Il invoque un tribunal plus redoutable à ses yeux que celui de la postérité; il ne s'y présente, dit-il, qu'en tremblant : « Ce tribunal, c'est moi... c'est ma juridiction naturelle, je m'y tiens. Si je croyais avoir fait un bon ouvrage qui dût être effacé de la mémoire des hommes, et qu'il vous arrivât de me plaindre, je vous répondrais : « *Je m'en souviens, et c'est assez.* »

Tout cela est vrai dans une certaine mesure, mais c'est la vérité d'un talent stoïque et un peu triste. Comme le souffle de l'éloquent contradicteur nous emporte plus haut et plus loin! et comme il dissipe, en se jouant, tous ces raisonnements, comme il disperse ces fantômes d'objections qu'on lui oppose!

« Vous dites qu'une femme est enivrée du plaisir qu'on la trouve belle et qu'on la voie belle, là même où elle n'est pas, mais que le sentiment de la postérité ne l'occupe guère. — C'est que ce n'est qu'une caillette. Mais Hélène alors vous eût paru folle, si elle eût dit au statuaire : « Prends ton ciseau et montre à la curiosité des nations à venir cette femme pour laquelle cent mille hommes se sont égorgés; fais que les vieillards des siècles futurs, passant devant ton ouvrage, s'écrient comme les vieillards d'Ilion, lorsque je passai devant eux : Qu'elle est belle ! » — Et de quoi, diable! me parlez-vous de vos petites débauchées qui se font peindre à l'insu de leurs pères, de leurs mères, de leurs époux, et qui recèlent dans le dessus d'un étui ou d'une boîte à mouches l'image honteuse d'un adultère clandestin ! Est-ce que ces âmes-là sont faites pour loger le sentiment de la postérité? Est-ce à cela qu'il appartient d'en appeler aux siècles futurs? » — A cette discussion sur le respect et l'amour de la postérité, déjà présente à l'imagination de l'artiste, se mêlent des débats accessoires sur Cicéron et Pline, Pausanias et Polygnote, qui ne sont que d'un intérêt secondaire. La discussion, après nous avoir offert l'image d'un grand fleuve d'éloquence, va se perdre dans des épisodes arides, comme le Rhône dans les sables.

Falconet, tout fier d'avoir soutenu cette polémique avec un homme tel que Diderot, voulait en avoir l'honneur devant les grands juges de ce temps. Il fit passer successivement les copies des lettres de Diderot et des siennes sous les yeux de Voltaire, de Catherine, de Grimm et du prince Galitzin. Voltaire envoya un

petit billet, du 18 septembre 1767, que Diderot trouva « poli et sec. » Catherine répondit « d'un coin de l'Asie » qu'elle se garderait bien de décider entre deux adversaires si convaincus de leur propre bonne foi. — Alors Falconet voulut en appeler au juge des juges, au public. Diderot lui avait laissé espérer son consentement, mais il hésita au dernier moment, après une revision scrupuleuse qu'il fit de la correspondance en 1769 pendant un séjour au Grandval, et la publication n'eut jamais lieu, en France du moins, de son vivant. Une copie, conservée par Falconet, fut prêtée à un Anglais, William Tooke, qui la traduisit et la fit paraître à Londres en 1774. — En 1780, sur de nouvelles instances du prince Galitzin, intermédiaire de Falconet, qui revient avec ténacité sur ce projet de publication, tant de fois repris et suspendu, voici comment Diderot répond et s'esquive : « J'ai relu cette correspondance sur la copie qu'on m'envoya de Saint-Pétersbourg, il y a dix ou douze ans. Cette copie est défectueuse en plusieurs endroits; elle me paraît incomplète en quelques autres... Nous sommes si pauvres, si mesquins, si guenilleux, si négligés et si diffus partout que cela fait pitié... De mon côté, tandis que Falconet faisait ses additions, je faisais les miennes; quand on écrit au courant de la plume, tout ce qui peut être dit sur une question ou ne vient pas ou ne se dit pas comme il devrait être dit... D'ailleurs cet ouvrage, vaille que vaille, n'appartient pas à Falconet ni à moi, mais à tous les deux, et ne peut honnêtement paraître que du consentement de l'un et de l'autre... Il y a eu pourtant une infidélité de commise. Je ne sais à qui

il a confié notre manuscrit, mais on en a fait une traduction anglaise... On peut confier sa bourse à qui l'on veut, mais on ne remet à personne la bourse d'un autre... Enfin, mon prince, on ne trouve pas mauvais qu'un homme se promène chez lui en robe de chambre et en bonnet de nuit; mais il faut être décemment dans les rues, en visite, dans une église, en public... Que Falconet publie ses lettres, si elles peuvent paraître sans les miennes, j'y consens. Pour celles-ci, je m'y oppose formellement. » Le projet n'eut pas de suite : il ne s'est réalisé qu'un siècle après; ce qui était bien tard pour un homme comme Falconet, qui ne croyait pas à la postérité.

Le reste de la correspondance, jusqu'aux jours de brouille où elle s'interrompt brusquement, est rempli de la sollicitude la plus touchante sur le sort de Falconet pendant le temps de son voyage au mois de septembre 1766 et les premières années de son séjour à Saint-Pétersbourg. On sait que, sur la recommandation de Diderot, il avait été chargé par l'impératrice Catherine d'élever une statue gigantesque de Pierre Ier. Le sculpteur avait emmené avec lui son élève et son amie, Mlle Collot, qui devint plus tard la femme de son fils. Diderot les suit du regard et du cœur : « J'ai compté tous les jours depuis votre départ, leur écrit-il à tous les deux. Je vous ai suivis de vingt lieues en vingt lieues, et si vous en avez moins fait, je suis arrivé à Pétersbourg avant vous... Tous les matins, en me levant, je tirais les rideaux et je disais : « Ils auront encore aujourd'hui du beau temps... » Je suis retourné seul plusieurs fois à la maison de la rue d'Anjou; elle est encore comme vous

l'aviez laissée. Je me suis assis ou sur le canapé de canne ou sous le petit berceau et j'y ai pensé à vous. » Cette note est la note constante pendant plusieurs années. Diderot conseille, exhorte, apaise l'ami Falconet, lequel est susceptible, ombrageux, irritable à l'excès, « le Jean-Jacques de la sculpture, » comme il l'appelle; il ne cesse pas de s'intéresser à sa vie, à son art, à son œuvre. Il y a là un sentiment profond, vif, affectueux, peut-être excessif, parfois indiscret, à ce qu'il semble, un peu despotique dans la forme des conseils qu'il prodigue, prétendant diriger de loin deux destinées, deux consciences, deux artistes, et s'exposant à des interprétations fâcheuses, à des mécomptes et à des ombrages.

Mais déjà, en 1767, lui-même était vivement sollicité par la grande impératrice de se rendre en Russie; le général Betzky, l'intermédiaire des grâces et des libéralités de Catherine, lui envoyait lettres sur lettres. Tout faisait d'ailleurs de ce voyage un devoir de haute convenance pour Diderot. C'est là un des épisodes intéressants de sa vie; plusieurs des fragments inédits qui s'y rapportent ont ajouté quelques traits nouveaux à ce que l'on savait déjà.

Certes on ne peut pas dire, en voyant les hésitations de Diderot, que ce soit faute de reconnaissance. Bien au contraire : « Vous ignorez, écrit-il, ce qui s'est passé ici à l'occasion du second, du troisième, du quatrième bienfait ; j'en ai tant reçu que je ne sais plus lequel. » Le premier bienfait de l'impératrice avait été l'achat de sa bibliothèque au prix de 15 000 francs. Le second avait été de lui laisser cette bibliothèque sa vie durant, le troisième de lui faire

une pension de 1000 francs pour en être le bibliothécaire, le quatrième de transformer cette pension en une somme de 50 000 francs, afin qu'il fût payé d'avance pour cinquante ans, sans compter une foule d'attentions délicates, de présents, de prévenances de toute sorte. Le cœur de Diderot fut pris et par sa sensibilité naturelle et par sa vanité ; mais on ne peut s'empêcher de trouver que sa gratitude manque de dignité par excès d'abondance et d'effusion ; elle n'a ni esprit ni tact ; elle devient à la longue fatigante et presque ridicule. Lisez cette lettre au général Betzky, ministre des arts en Russie : « Monsieur, je suis confondu, je suis stupéfait... O Catherine ! soyez sûre que vous ne régnez pas plus puissamment sur les cœurs à Saint-Pétersbourg qu'à Paris... Vous avez ici une cour et vos courtisans, et ces courtisans ont des âmes nobles, hautes, honnêtes, généreuses, et leur caractère principal est de ne l'être que des héros et de vous. » Puis regardez cette scène que l'on pourrait intituler : *Un groupe de famille, ou la lyre reconnaissante* : « Une épouse sensible qui verse des larmes de joie, debout à côté de son enfant, qui la tient embrassée. Je les regarde et je ne sais plus ce que je deviens. Un noble enthousiasme me gagne ; mes doigts se portent d'eux-mêmes sur une vieille lyre dont la philosophie avait coupé les cordes. Je la décroche de la muraille, où elle était restée suspendue, et, la tête nue, la poitrine découverte comme c'est mon usage, je me sens entraîné à chanter :

Vous qui de la Divinité
Nous montrez sur le trône une image fidèle ; etc.

Et la rapsodie continue, monotone, emphatique. Puis il énumère les travaux qu'il compte dédier à l'impératrice. Il ne s'agit de rien moins dans plusieurs lettres, que « d'une pyramide qui touchera le ciel, et où dans les siècles à venir les souverains verront, par ce que le sentiment seul de la reconnaissance aura entrepris et exécuté, ce qu'ils auraient obtenu du génie si leurs bienfaits l'avaient cherché. » Et comme l'exagération du sentiment a son contre-coup dans le style, elle produit une image bien bizarre. « Vous verrez, dit-il à Falconet, vous verrez votre ami accourir à Pétersbourg *avec sa pyramide entre ses bras*. » Cette idée de la pyramide d'œuvres futures le poursuit, comme un symbole de sa reconnaissance : « Oui, que l'impératrice agrée seulement par votre bouche le sacrifice de mes dernières années, et je me renferme, et je travaille, et j'exécute à moi seul tout ce que notre Académie française n'a pu faire, au nombre de quarante dans un intervalle de plus de deux cent quarante ans. »

Voilà le côté excessif, vantard, déclamatoire de Diderot, et aussi l'exagération de *l'homme sensible*, qui l'est sans doute, mais qui veut le paraître encore davantage, forçant sa reconnaissance, forçant ses expressions, ses attitudes, celles de sa femme, de son enfant, éperdu, larmoyant, sanglotant d'émotion, défaillant presque. Et, comme trait de psychologie, mettons en regard de ces deux lettres, destinées à passer sous les yeux de l'impératrice, celle-ci qu'il écrit d'un ton plus calme, presque maussade à la même date, à sa confidente, Mlle Volland : « N'admirez-vous pas combien nous jugeons mal les choses, et combien de fois nous sommes trompés dans les avantages que

nous leur attachons? J'ai vu ma fortune doublée presque en un moment; j'ai vu la dot de ma fille toute prête, sans prendre sur un revenu assez modique; j'ai vu l'aisance et le repos de ma vie assurés, je m'en suis réjoui, vous vous en êtes réjouie avec moi; eh bien! jusqu'à présent, *qu'est-ce que cela m'a rendu? qu'est-ce qu'il y a eu de réel dans tout cela?* » Et voilà notre enthousiaste de tout à l'heure qui se plaint. Le don de l'impératrice l'a ruiné, l'a contraint à un emprunt, cet emprunt a diminué son revenu; nouvel emprunt; de virement en virement, à la longue, le fonds menace de se réduire à rien, sans qu'il ait été un moment plus riche et sans qu'il ait rien dissipé. « En vérité, cela est trop plaisant; mais ce qui ne l'est pas, c'est que, si je ne veux pas être ingrat envers ma bienfaitrice, me voilà presque forcé à un voyage de sept à huit cents lieues; c'est que, si je ne fais pas ce voyage, je serai mal avec moi-même, mal avec elle peut-être. » Voilà bien l'humeur fantasque des gens qui se gouvernent par la sensibilité, ils n'ont de mesure en rien, et on serait tenté de les accuser d'une certaine duplicité en voyant cette contradiction perpétuelle, l'étalage au dehors de leurs beaux sentiments, en secret la plainte et parfois le mécontentement. Nous pourrions donner bien d'autres preuves significatives de ce double travers chez Diderot, pendant ou après le voyage de Russie. On se tromperait pourtant si l'on accusait trop sévèrement la sincérité de ces natures-là. Ce qu'il faut bien reconnaître, c'est l'exagération en tout, c'est la mobilité excessive de leurs impressions; c'est une facilité au changement qui met en défiance.

II

L'impératrice dispensa Diderot de la *pyramide* dont il la menaçait. Mais, en femme d'esprit, elle le charge, en attendant, de ses achats de collections et d'œuvres d'art, à Paris; elle consulte son goût, toutes les fois qu'il s'agit d'une décision importante et délicate, dans cet ordre de questions, comme le choix des artistes, des tableaux, des livres qu'elle fait venir, et particulièrement, quand il s'agit du grand monument élevé à la mémoire de Pierre le Grand. Diderot devient ainsi, par la force des choses, et par les rares aptitudes de son esprit, le véritable ministre des beaux-arts de Russie, en résidence à Paris. C'est lui qui dirige l'ambassadeur, le prince Galitzin, dans ses commandes à nos artistes les plus renommés, à Michel Van Loo, à Vernet, à Vien, à Casanove, à Boucher, à Machy. Il se met en rapport avec un des brocanteurs de ce temps-là, un nommé Ménageot, homme de bien (il y en a même dans cette partie-là), et surtout bon connaisseur. Il discute les prix, il contrôle les mémoires, il presse même souvent l'envoi de l'argent promis, toujours lent à venir de Saint-Pétersbourg; il déclare à chaque instant, dans ses lettres, qu'il y a des artistes qui crient, « et qu'il y a même un certain philosophe qui s'est mis sous la main de la justice par des emplettes pour sa majesté impériale. » Cela ne l'empêche pas de courir les ventes; parfois il s'avance bien au delà des crédits alloués; mais il ne peut résis-

ter aux belles occasions qui s'offrent à lui d'enrichir le musée de l'impératrice; il est à la vente Gaignat et il y acquiert d'un coup cinq des plus beaux tableaux qu'il y ait en France : un Murillo, trois Gérard Dow et un J.-B. Van Loo. Une autre fois ce sont deux Vandermeulen, les plus beaux peut-être qu'il y ait en Europe. Le lendemain, deux Claude Lorrain, deux Guide, un Lemoine, une copie de l'*Io*, du Corrège, par le même Lemoine. Enfin, en 1772, c'est la grande bataille livrée autour du cabinet de peinture de M. le baron de Thiers et gagnée par Diderot au prix de 460 000 livres, au nom de la glorieuse impératrice. Ce sont des Raphaël, des Guide, des Poussin, des Van Dyck, des Schidone, des Carlo Lotti, des Rembrandt, des Wouverman, des Teniers,.. cinq cents morceaux de premier ordre.

Quand on assiste en imagination à ces batailles, presque aussi vives, sinon aussi coûteuses, que celles qui se livrent aujourd'hui à Paris, à l'hôtel des ventes; quand on suit, avec Diderot pour guide, l'énumération des trésors d'art payés de l'argent russe, notre patriotisme souffre à voir la France peu à peu dépossédée au profit d'une souveraine étrangère. On arrive à prendre parti contre Diderot comme on le faisait alors à Paris : « Je jouis de la haine publique la mieux décidée, écrit-il le 20 mars 1771, et savez-vous pourquoi? Parce que je vous envoie des tableaux. Les amateurs crient, les artistes crient, les riches crient. Malgré tous ces cris et tous ces criards, je vais toujours mon train... Nous avons ici bon nombre de seigneurs russes qui font honneur à leur nation. L'exemple de la souveraine leur a inspiré le goût des arts, et ils

s'en retourneront dans leur patrie chargés de nos précieuses dépouilles [1]. » Diderot n'a pas plus le sentiment patriotique quand il s'agit de la grande Catherine, que ne l'a Voltaire quand il applaudit au vainqueur de Rosbach : « Les sciences, ajoute-t-il, les arts, le goût, la sagesse, remontent au Nord, et la barbarie avec son cortège descend au Midi. » A qui la faute, Diderot? Et le Nord, *d'où vous vient aujourd'hui la lumière*, comme le disait un poète votre ami, et d'où vous vient aussi la fortune, où trouve-t-il ses auxiliaires pour dépouiller la France de ses trésors, sinon parmi des Français? Trop de zèle, en vérité, pour le service de la Sémiramis du Nord.

La visite à l'impératrice, promise depuis longtemps, pouvait être ajournée, elle ne pouvait l'être indéfiniment. Diderot la retarda, il faut le dire, autant qu'il put; il avait peur de ce long voyage. « Oui, sans doute, écrit-il en réponse aux instances de Falconet, qui lui rappelle sa promesse, oui, il faut avoir vu une pareille femme une fois en sa vie, et je la verrai. Mais j'ai une femme âgée et valétudinaire ; j'ai un enfant qui a du sens et de la raison. Le moment de faire le véritable rôle de père, est-ce celui de s'éloigner? Mais ce n'est pas là tout... Je vous avouerai, à ma honte, que ces deux motifs, les plus honnêtes et les plus raisonnables, sont peut-être ceux qui m'arrêtent le moins. Ah! si je pouvais être aussi pauvre amant que je suis pauvre père et pauvre époux !... Que vous dirai-je donc? Que j'ai une amie, que je lui sacrifierais cent vies, si je les avais... Veux-tu donc,

1. Tome XVIII, page 527.

Falconet, que je mette la mort dans le sein de mon amie? » Et la lettre continue ainsi, éplorée, pathétique, dans ce ton déclamatoire que prend Diderot dès qu'il parle de l'amour et qu'il n'en parle pas gaiement. Ou sensuel ou emphatique, voilà Diderot amant; la note vraie, tendre, profonde, lui manque dans cet ordre de sentiments. Il est toujours trop haut ou trop bas, tragique ou libertin.

Il fallut partir malgré tout. Ce grand événement littéraire eut lieu en 1773. Diderot quitta Paris le 10 mai et attendit à La Haye, chez le prince Galitzin, l'arrivée de M. de Nariskin, qui avait promis de le conduire à Pétersbourg. — C'est à son arrivée en Russie que les relations se brouillèrent entre Falconet et lui; la réception froide du sculpteur en fut l'occasion. Diderot, tout décontenancé, se réfugia dans l'hospitalité de M. de Nariskin. Le charme d'amitié était pour toujours rompu. Cependant Diderot, qui avait de la générosité, patienta; il manifesta sa joie d'être venu si loin pour voir le chef-d'œuvre de son ancien ami, et n'épargna pas ses dithyrambes en faveur de l'artiste et de Mlle Collot. Mais le coup était porté; quelques nouveaux conflits survinrent; peut-être un peu de jalousie de part ou d'autre sur ce terrain dangereux, puis quelques discussions sur l'art, qui s'envenimèrent, et la séparation s'accomplit.

Nous n'avons pas de récit suivi du séjour de Diderot à la cour de Catherine; mais ses lettres de cette époque et les conversations qu'il eut à son retour en France sont pleines de détails, qui naturellement sont à la gloire de Catherine et aussi à la sienne. « J'ai eu l'honneur, écrit-il à la princesse Dashkof, d'approcher

Sa Majesté Impériale aussi souvent que je pouvais le désirer, plus souvent peut-être que je n'eusse osé l'espérer... Ailleurs on garde le silence, mais non dans le cabinet de Sa Majesté. Je puis vous assurer positivement que *le mensonge n'entre pas dans ce lieu quand le philosophe s'y trouve.* » Il mande à Mlle Volland « que cet intervalle de sa vie a été le plus satisfaisant qu'il était possible pour l'amour-propre. Oh ! parbleu, il faudra bien que vous m'en croyiez, ajoute-t-il, sur ce que je vous dirai de cette femme extraordinaire : car mon éloge n'aura pas été payé. » Après lui avoir fait le plus bienveillant accueil, l'impératrice lui a permis l'entrée de son cabinet tous les jours depuis trois heures jusqu'à cinq ou six, et ce ne fut pas sans doute un médiocre étonnement, à cette cour illettrée et fastueuse, de voir, pendant plusieurs mois, se continuer ces entretiens quotidiens et intimes entre la grande et redoutée Catherine et cet homme de mise négligée, qui entrait chez elle dans son costume ordinaire, vêtu comme on le voyait à Paris, d'un habit brun, avec une perruque fort simple, du linge uni, un bâton à la main. C'est là un côté fort honorable du caractère du philosophe : il sut faire accepter la simplicité de son costume, « les gaucheries sans nombre » que soupçonne Mme de Vandeul, et la franchise de quelques-unes de ses opinions, tempérée, il est vrai, par les louanges excessives dont nous recueillons l'écho dans sa correspondance.

De quoi il fut question dans ces longues conversations qui durèrent plusieurs mois, nous le pouvons deviner sans peine d'après les allusions qu'il y fait et les projets de travaux qu'il emporta de Saint-Pétersbourg.

Il s'agit de politique générale, de philosophie sociale, d'enseignement, de tolérance, des beaux-arts aussi et des lettres : « Vous n'avez pas oublié sans doute, dit-il à la princesse Dashkoff, avec quelle liberté vous me permettiez de vous parler dans la rue de Grenelle. Eh bien ! je jouis de la même liberté dans le palais de Sa Majesté. On m'y permet de dire tout ce qui me passe par la tête ; des choses sages peut-être, quand je me crois fou, et peut-être très folles quand je me crois sage. Les idées qu'on transplante de Paris à Pétersbourg prennent, c'est certain, une couleur différente. » L'imagination du philosophe ne résiste pas à tant de prévenances. La sensibilité s'en mêle. Il s'émeut de trouver cette beauté, cette sagesse, cette force d'âme, réunies dans l'impératrice. Le voilà parti : « C'est l'âme de Brutus avec les charmes de Cléopâtre. Si elle est grande sur le trône, ses attraits, comme femme, auraient fait tourner la tête à des milliers de gens. »

Brutus et Cléopâtre, fondus en un seul être, cette image revient sans cesse sous sa plume : « Ah ! mes amies, quelle souveraine ! La fermeté de Brutus, les séductions de Cléopâtre ; une tenue incroyable dans les idées avec toute la grâce et la légèreté de l'expression ; un amour de la vérité porté aussi loin qu'il est possible... J'entre dans son cabinet, on me fait asseoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez ; et en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans le pays qu'on appelle des hommes libres, et que je me suis trouvé l'âme d'un homme libre dans le pays qu'on appelle des esclaves. »

Le sang-froid n'y est plus. Le philosophe est en-

traîné; on le voit d'ici se lever dans le cabinet de Catherine, marcher en pérorant, gesticuler à l'excès, non sans étonner quelque peu l'impératrice. Pendant le séjour du philosophe à sa cour, elle écrivait ce billet à Mme Geoffrin : « Votre Diderot est un homme bien extraordinaire ; je ne me tire pas de mes entretiens avec lui sans avoir les cuisses meurtries ; j'ai été obligé de mettre une table entre lui et moi pour me mettre, moi et mes membres, à l'abri de sa gesticulation. » C'est la contre-partie de l'enthousiasme de Diderot, le trait comique au milieu du lyrisme. D'Escherny, qui rapporte le billet impérial dans ses *Mélanges*, ajoute que la gesticulation de Diderot était si connue qu'on l'accusait de s'emparer à table des bras de ses deux voisins, de ne cesser de parler, et malgré cela, on ne sait comment, de n'en pas moins manger du plus grand appétit[1].

1. Il est curieux de citer en regard de ce billet les appréciations de Grimm à Mme Necker sur son ami Diderot à la cour de Russie : « Je vous l'ai dit, madame, c'est un homme perdu si on veut juger son allure suivant les principes reçus. Vous me direz : *tant pis pour son allure*, s'il lui faut des principes à part. C'est ainsi que le juge l'impératrice, et elle en est aussi enchantée qu'étonnée. Elle est même persuadée, quoique je lui dise tant que je peux que nous sommes tous de grands hommes, que nous aurions de la peine à lui envoyer de Paris une demi-douzaine de têtes de cette trempe. Il est cependant avec elle tout aussi singulier, tout aussi original, tout aussi Diderot qu'avec vous. Il lui prend la main comme à vous, il lui secoue le bras comme à vous, il s'assied à ses côtés comme chez vous... » Et dans une lettre du 10 février 1774 : ... « Que voulez-vous faire, Madame? Jamais sa conduite dans les choses les plus ordinaires comme dans les autres ne ressemblera à la conduite ordinaire et convenue ; il inventera plutôt le menuet de nouveau que de le danser comme les autres... Je crois que sous huit jours ou quinze, il ne sera plus ici. L'impératrice le renvoie à La Haye... Il sortira d'ici comblé de bontés par son auguste bienfaitrice qui est très persuadée que c'est une des plus singulières têtes qui existent dans notre siècle ; je n'ai jamais pu la désabuser de cette

Le terme du séjour arriva. Les adieux se firent, non sans dépense de sensibilité et de larmes. Encore une fois Diderot manqua défaillir et plus tard en racontant les derniers traits de bonté de Catherine, quand il prit congé d'elle, « il sentait que son âme s'embarrassait. » Il y avait de quoi, en effet; sur sa demande, l'impératrice (outre les présents solides et utiles) lui faisait don d'une pierre gravée qui avait appartenu au prince Orlof. « Or, il faut que tu saches, disait-il à Mme Diderot, que ce prince a été son favori; au reste, elle avait fait un excellent choix; c'est un homme plein d'élévation et il n'y a que ses quatre frères qui le vaillent; ce sont eux qui l'ont mise sur le trône. » A la pensée de cette bague qui a appartenu à l'amant de l'impératrice, Diderot ne se tient pas de joie.

Le retour à La Haye fut marqué par quelques incidents qui donnent la seule note pittoresque au récit de ce voyage, où l'on s'attend en vain à voir l'imagination de Diderot ébranlée, saisie par la nouveauté des grands spectacles que lui offrent ces climats lointains. En cherchant bien, voici tout ce que nous trouvons dans ce genre d'impressions : « C'est ici, dit-il, le pays des grands phénomènes tant au physique qu'au moral. » Voilà qui est bien vague. Ajoutons quelques traits de paysages d'hiver : « Nous avons fait le voyage le plus heureux; des soirées et des matinées très froides, des journées de printemps et des routes pré-

idée... Il aura fait un très beau voyage, car indépendamment des bontés d'une grande et charmante Princesse, il aura vu les creusets, le laboratoire et toutes les opérations *chymiques* moyennant lesquelles on refond une nation sans qu'elle le sache et sans que cela fasse le moindre bruit. »

parées tout exprès. Vous connaissez ces bâtons mis les uns à côté des autres et qui forment les grands chemins. Eh bien ! la Providence, qui aime ses bons serviteurs, avait l'attention de les couvrir toutes les nuits d'un matelas de duvet, de l'épaisseur d'un bon pied et demi... J'ai frissonné en passant la *Douina*. De par tous les diables, on frissonnerait à moins. Des glaces crevassées de tout côté; un fracas enragé à chaque tour de roue de la voiture pesante; de l'eau qui jaillit de droite et de gauche; un pont de cristal qui s'enfonce et qui se relève en craquant... Ulysse eut peur, aux environs des Sirènes, de manquer de fidélité à sa Pénélope; et, moi j'ai eu peur d'être noyé et de ne plus revoir la mienne. L'adultère est certainement un grand péché ; mais j'aimerais mieux l'avoir commis dix fois que d'être noyé une seule[1]. » On peut s'étonner qu'une âme facile à émouvoir devant un beau tableau et qui sent si vivement la nature à travers l'art, paraisse en ressentir si froidement les effets, quand il se trouve face à face avec elle. Il a passé tout un hiver à Saint-Pétersbourg, et ce sont là les seuls croquis qu'il en rapporte.

En revanche, il avait dans ses portefeuilles et dans sa tête de grands projets de travaux qui intéressaient l'impératrice. Il était chargé de mettre en ordre et de publier les statuts des différents établissements que Catherine avait fondés pour l'instruction de la jeunesse; on l'avait autorisé à communiquer ses observations personnelles et ses idées. Son premier soin, à

1. *Lettres inédites au docteur Clerc et au général Betzky*, 8 avril et 15 juin 1774.

La Haye, où il s'entendit avec des éditeurs, fut d'entreprendre la classification de ces statuts, et c'est à l'occasion de ce travail qu'il conçut le fameux plan d'une université en Russie, dont nous avons parlé déjà. — Un autre projet lui tenait bien davantage au cœur. Il rappelle dans toutes ses lettres de cette époque qu'il avait autrefois proposé de refaire l'*Encyclopédie* pour Catherine et pour son empire, après qu'il s'était brouillé à Paris avec les libraires qui l'avaient trompé en mutilant ses manuscrits. « Elle est revenue d'elle-même, dit-il, sur ce projet qui lui plaisait, car tout ce qui a un caractère de grandeur l'entraîne. Après avoir discuté avec elle sur ce qui concerne sa gloire, elle m'a renvoyé par-devant un de ses ministres pour la chose d'intérêt. » Tout sembla d'abord s'arranger pour le mieux, avec une facilité qui aurait dû alarmer un homme moins engoué de lui-même, de ses idées et de l'empire éphémère qu'il s'imaginait avoir pris sur Catherine. On lui promettait, pour cette refonte gigantesque du monument mutilé, quarante mille roubles (deux cent mille francs). Cette fois, il pense toucher au but. « Prépare-toi à déménager, dit-il à Mme Diderot. Je t'avertirai lorsqu'il en sera temps, afin que tu trouves un logement dans un quartier qui s'arrange avec cette affaire. » Enfin il va donc être le maître de son œuvre; il travaillera, il est vrai, pour une cour étrangère, mais la souveraine de cette cour est sa protectrice, son élève et son amie. L'*Encyclopédie*, libre et intacte, va connaître des jours nouveaux et recommencer une fortune plus brillante mille fois que celle que lui ont faite en France la méchanceté de ses ennemis, la

perfidie des libraires et les ombrages du despotisme — Naïf philosophe qui pense avoir conquis un esprit tel que celui de Catherine, avec ses tirades sur la tolérance, sur l'égalité des hommes, les préjugés monarchiques de la vieille Europe, le progrès des lumières, la nécessité d'éclairer les peuples pour les rendre heureux ! Et cela dans la Russie de 1774 ! Il est inimaginable à quel point Diderot avait méconnu, pendant ce séjour de quelques mois, sous l'impression directe et le prestige de la souveraine, l'état social de cet immense empire. — Catherine jugeait bonne pour elle la philosophie de Diderot : en ayant l'air d'en goûter les principes, elle séduisit l'apôtre qui les professait à sa cour, ou plutôt dans son cabinet d'étude, et qui répandait sa gloire et ses louanges à Paris; elle se donnait aux yeux de la France, aux yeux de Voltaire et de ses amis, la figure d'une souveraine éclairée et sans préjugés; elle devançait les âges en asseyant la liberté de penser sur un trône. Mais ce qu'elle jugeait bon pour elle, utile au personnage qu'elle voulait jouer dans le monde, pouvait n'être pas aussi bon pour ses sujets. Elle en jugea ainsi; elle mit sous clef le *Plan d'une université*, et l'affaire de l'*Encyclopédie* tira en longueur. De promesse en promesse et de délais en délais, l'*Encyclopédie* moscovite mourut avant de naître, et Diderot fut joué. Il n'y comprit jamais rien et garda ses illusions jusqu'au bout.

Dix années s'étaient à peine écoulées depuis le départ du grand homme, que Catherine réduisait ses projets de réforme à leur juste valeur. Elle écrivait à Grimm le 20 novembre 1785 : « J'ai trouvé dans le catalogue de la bibliothèque de Diderot un cahier

intitulé : *Observations sur l'instruction de Sa Majesté Impériale aux députés pour la confection des lois*. Cette pièce est un vrai babil dans lequel on ne trouve ni connaissance des choses, ni prudence, ni prévoyance. Si mon instruction avait été du goût de Diderot, elle aurait été propre à mettre toutes les choses sens dessus dessous..... La critique est aisée, mais l'art est difficile. Voilà ce que l'on peut dire en lisant les observations du philosophe qui, toute sa vie, à ce qu'il paraît, était d'une prudence à vivre sous tutelle[1]. » L'impératrice avait-elle tardé si longtemps à le juger ainsi ? On en peut douter, sur la foi de cette lettre, écrite par Frédéric à d'Alembert le 7 janvier 1774 : « Diderot est à Pétersbourg où l'impératrice l'a comblé de bontés. *On dit cependant qu'on le trouve raisonneur et ennuyeux*. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, tout intrépide lecteur que je suis ; il y règne un ton suffisant et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté... Cela vient de ce que l'on veut être tranchant ; on croit qu'il suffit de prendre ce ton décisif pour persuader ; ce ton peut aider à la déclamation ; mais il ne se soutient pas à la lecture[2]. »

Diderot fit sagement de ne pas s'aventurer à la cour de Berlin. — Au fond, le philosophe réformateur sentait bien (il se rendait justice quand il était de sang-froid) qu'il n'avait rien vu de la Russie elle-même que ce qu'on avait voulu qu'il vît. Il l'avouait dans une lettre qu'il écrivait de La Haye, à Mme Necker : « Peut-être aimeriez-vous mieux que je vous entretinsse de la

1. *Documents, Mémoires et Correspondances relatifs à l'histoire de Russie*, tome XXIII, Saint-Pétersbourg, 1878.
2. *Œuvres complètes de Frédéric le Grand*, tome XXIV.

Russie; mais je ne l'ai pas vue. J'ai manqué l'occasion d'aller à Moscou, et je m'en repens un peu. Pétersbourg n'est que la cour, un amas confus de palais et de chaumières, des grands seigneurs entourés de *mougicks* et de pourvoyeurs. Je vous confesserai *tout bas* que nos philosophes qui paraissent avoir le mieux connu le despotisme ne l'ont vu que par le goulot d'une bouteille. Quelle différence du tigre peint par Oudry, ou du tigre dans sa forêt! Je n'ai guère vu que la souveraine..... Je touche à la fin de mon exil, et je vais rentrer dans la volière dont je me suis échappé depuis quinze mois. Mon ramage, qui n'était pas déjà trop mélodieux, n'aura-t-il point souffert des ramages durs et barbares des oiseaux tudesques, helvétiens, prussiens, polonais, esclavons et russes avec lesquels j'ai vécu, c'est ce que vous aurez la bonté de me dire quand vous m'aurez entendu chanter. J'ai fait bien du chemin; j'ai vu beaucoup de villes, voilà ce que j'ai de commun avec Ulysse et tous les courriers; pour les mœurs des hommes, c'est une étude dont je n'ai pas tardé à me dégoûter. Il faut un long séjour pour connaître avec un peu d'étude les phénomènes les plus communs; et le voyageur qui à chaque tour de roue jette une note sur ses tablettes, ne se doute pas qu'il écrit un mensonge : c'est pourtant ce qu'il fait. Il n'y a pas longtemps que j'ai eu le plaisir d'entendre deux hommes très instruits se contredire de la manière la plus formelle sur le tablier des Hottentotes : ils avaient fait ensemble le voyage du Cap[1]. »

1. Lettre inédite à Mme Necker, du 6 septembre 1774, communiquée par M. Othenin d'Haussonville.

CHAPITRE XII

DIDEROT INÉDIT (SUITE ET FIN). — CONCLUSION

Il est temps de résumer les impressions que nous ont laissées les œuvres inédites de Diderot. Sont-elles de nature à modifier de quelque façon notre jugement sur l'écrivain ou sur le philosophe? Je dirais volontiers qu'elles le complètent en l'étendant et le précisant. Elles confirment assurément l'idée que nous avions déjà de Diderot écrivain. Plusieurs de ces fragments nous mettent sous les yeux les idées à mesure qu'elles naissent, qu'elles jaillissent plutôt de ce puits sans fond, comme l'appelait Grimm, et qu'elles s'étalent dans leur désordre natif, sans que l'auteur fasse le moindre effort pour les diriger et les ordonner. On nous dira que la plupart de ces fragments sont des recueil de notes, soit. Mais y a-t-il un signe certain auquel on puisse, chez Diderot, distinguer les matériaux bruts de l'ouvrage lui-même? A-t-il jamais fait autre chose que des ébauches en toute chose? Certes il a des parties du bon écrivain, parfois même du grand écrivain; il n'est cependant ni l'un ni l'autre. Il y a chez lui mouvement, éclat, imagination, chaleur. Mais

il arrive rarement que ces belles qualités se soutiennent. Au milieu d'une page éloquente, voici un mot impropre, une image discordante, une note fausse dans l'harmonie qui commençait à s'emparer de vous. Tout ce que donnent seuls le travail et la réflexion fait défaut, la propriété constante des termes, la mesure, la proportion, il faut bien dire aussi le goût. La déclamation arrive vite dans ces pages ardentes et précipitées que la passion dicte, que la raison ne surveille pas. L'émotion, livrée à elle-même, s'exalte en s'exprimant, l'écrivain qui s'y abandonne croit ressentir plus qu'il n'éprouve en réalité. Il est sincère au moment où il écrit, mais c'est d'une sincérité d'imagination que le lecteur reconnaît bien et qui, refroidie pour lui, produit je ne sais quel irrésistible soupçon d'un jeu ou d'un rôle qui nous tient en garde ou nous inquiète.

Une curieuse expérience, que nous avons faite souvent au courant de cette étude, est de citer Diderot. On peut, certes, rassembler au hasard de ses pages une foule de traits heureux, d'agréables récits, des tableaux ravissants, des raisonnements revêtus d'éloquence, des inspirations de verve ou d'ironie qui donnent une haute idée de la vigueur et de l'élan de cette intelligence, de ses ressources d'esprit. Je porte un défi à l'admirateur le plus passionné de pouvoir citer une page entière sans quelque scrupule ou quelque appréhension sur un mouvement trop prolongé et qui s'use en se répétant, sur quelque négligence grave ou quelque banalité qui déconcerte l'impression donnée, sur une métaphore incohérente, plus souvent sur l'exagération manifeste du ton qui s'élève

jusqu'à blesser les oreilles un peu délicates, comme un bruit excessif d'instruments ou une tempête d'orchestre. Il faut ou retrancher ou modifier, sans en avoir l'air, quelques mots criards, si l'on veut ne pas troubler la jouissance du lecteur. Le mieux est de retrancher, et beaucoup. On le peut sans inconvénient. De cinq à six pages débordantes ou tumultueuses on fait une page excellente qui, en disant moins, fait entendre davantage. Soumettez donc, si vous l'osez, à ce genre d'expériences les vrais écrivains, un Pascal, un Bossuet, un Voltaire, et vous verrez ce qui restera du chef-d'œuvre mutilé. En enlevant un mot de ces pages définitives, vous en ruinez l'architecture, de même que pour certains métaux sortis de la fournaise, l'équilibre des molécules est si parfait qu'on le détruit si l'on en touche une seule, laquelle étant changée de tout croule et tombe en poussière.

La méthode de travail de Diderot explique les graves défauts de l'écrivain. Comment pourrait-il se reconnaître, réfléchir, proportionner son effort à l'idée, mesurer l'emploi de son esprit dans cette multiplicité d'occupations diverses et simultanées qui l'absorbent et le dispersent en même temps? Ouvrons son atelier. Que de choses à la fois, que d'entreprises différentes, que de commencements en tout genre! Tout s'ébauche, rien ne s'achève. D'abord, pour lui-même, combien de travaux divers et pour une seule journée et dans chaque heure! Quatre ou cinq articles de l'*Encyclopédie* en train sur les sujets les plus variés, beaux-arts et arts mécaniques, philosophie et industrie, des volumes de planches à revoir et à corriger, *le Neveu de Rameau* ou *Jacques le Fataliste*, qui s'agitent dans

cette tête encombrée et fumante; avec cela, des plans, des projets de théâtre qui naissent d'une anecdote, d'un trait qu'on vient de lui raconter, d'un fait historique qu'il rencontre dans un livre. Entre temps il lit tout ce qui paraît, il s'instruit à toutes les sources; il court au Jardin des Plantes suivre les cours de chimie de Rouelle, il annote les *Éléments de physiologie* de Haller, les ouvrages de Bordeu, il amasse des documents innombrables, il les rédige à la hâte. Voilà pour lui. Pour les autres, quelle générosité naïve et toujours prête! On ne l'invoque jamais en vain, dans une détresse littéraire, dans les circonstances importantes ou critiques. Il ne se plaint de rien ni de personne. « On ne me vole pas mon temps, disait-il, je le donne. » Tantôt il le donnait à son ami Grimm, qui, en partant pour ses voyages, *lui remettait son tablier*, et l'on sait s'il y faisait honneur, entassant feuilles sur feuilles pour la *Correspondance littéraire*, qui ne pouvait souffrir d'interruption, courant au théâtre pour voir la pièce nouvelle et en rendre compte, chez le libraire pour y acheter le livre nouveau, chez les peintres et chez les sculpteurs pour y noter ce qui s'y prépare, aux salons enfin, illustrés par sa plume qui vaut un pinceau. Tantôt ce sont les *Dialogues sur le commerce des blés* que l'abbé Galiani le prie de revoir avant la publication; puis *c'est le linge* de son ami d'Holbach *qu'il faut blanchir*, œuvre difficile, car le baron n'est guère écrivain, et il veut écrire. Ce sont ses lettres aussi, auxquelles il consacre les rognures de ses journées si bien remplies et qui sont un charme pour lui et une sorte de devoir de conscience. C'est

Mlle Volland à qui il faut tout dire, c'est Mlle Jodin qu'il faut avertir de ce qu'elle ne doit pas faire, c'est Falconet par-ci, c'est l'abbé Lemonnier par-là. Et les princes de l'esprit avec lesquels il faut entretenir de bonnes relations diplomatiques, souvent difficiles, les Rousseau, les d'Alembert, les Voltaire !

Et ce n'est pas tout. Il y avait des suppliques, des mémoires à rédiger, soit à l'adresse de grands seigneurs comme le duc de la Vrillière, soit de Mme Necker, pour des misères, imméritées ou non, mais qui lui semblaient être des droits et auxquelles sa plume se prêtait avec une charité touchante. C'était surtout dans l'ordre des infortunes littéraires qu'il fallait le voir à l'œuvre, actif, inépuisable en conseils, prodigue de son temps et de ses pages ! Mme de Vandeul nous raconte que tout lui était bon s'il s'agissait d'obliger : épîtres dédicatoires à écrire pour des musiciens, plans de comédies pour celui qui ne savait qu'écrire, esquisses développées de scènes pour celui qui n'avait que le talent des plans, préfaces ou discours, selon le besoin de l'auteur qui s'adressait à lui. « Un homme vint un jour le prier de lui écrire un *Avis au public* pour une pommade qui faisait croître les cheveux ; il rit beaucoup, mais il écrivit la notice. » Enfin restait à pourvoir à son petit budget personnel. Il avait abandonné à Mme Diderot ses revenus réguliers, qui suffisaient à peine à l'entretien d'un ménage modeste. Mais « il était *très dissipateur*, dit sa fille ; il aimait à jouer, jouait mal et perdait toujours ; il aimait à prendre des voitures, les oubliait aux portes, et il fallait payer une journée de fiacre. Les femmes auxquelles il fut attaché lui ont

causé des dépenses dont il ne voulait point instruire ma mère. » Il était artiste en outre, amateur passionné de bagues, de pierres gravées, d'estampes, de miniatures. Pour suffire à ses fantaisies, il fallait se procurer de l'argent, et il avait recours à toute sorte de travaux auxquels il n'attachait pas son nom. Il travaillait pour des corps de métiers ou bien pour des magistrats ; il composait des discours pour des avocats généraux, des discours au roi, des remontrances de parlement et diverses autres choses qui, disait-il, étaient payées trois fois plus qu'elles ne valaient. On raconte même que dans les premiers temps il faisait des sermons pour les prédicateurs dans l'embarras. De cette sorte d'œuvres, improvisées pour quelques louis au courant de la plume, il nous reste la *Lettre sur le commerce de la librairie*, écrite pour la corporation des libraires, retrouvée en 1861, et qui contient des pages d'un vif intérêt sur la vente des livres à cette époque, les gênes singulières qu'elle subissait, les profits qu'elle pouvait rapporter, la condition des hommes de lettres, leurs relations avec les éditeurs, la joie du premier argent gagné par un auteur, ses exigences croissantes avec son premier succès, et enfin quelques détails personnels très curieux, comme le passage où Diderot estime à 40 000 écus le bénéfice de ses travaux littéraires jusqu'en 1767. — On aime à croire que ce genre de besogne inférieure se ralentit après qu'il lui fut tombé une petite fortune du ciel du Nord, et que ses dernières années du moins furent protégées contre des tentations subalternes où son talent courait risque de s'avilir. Mais, d'après la simple énumération des travaux qui remplissaient cette vie, comment s'étonner

que le temps manquât à l'écrivain, la réflexion à sa pensée, le soin à son style? On est surpris que tant de qualités aient pu survivre à une pareille dissipation de forces.

Sa nature d'esprit s'opposait aussi bien que sa méthode de travail à ce qu'il devînt un véritable écrivain. Il écrit comme il cause, avec la même verve et le même feu, les mêmes négligences et le même décousu. A vrai dire, il parlait plutôt qu'il ne causait. Il dissertait, il s'animait au bruit de sa parole, au mouvement de ses idées, il s'abandonnait au hasard de ses impressions, se mettant en scène, écoutant à peine. C'était un orateur sans tribune, dans son cabinet, à table, plutôt qu'un causeur. « Cet homme-là, disait Voltaire, est fait pour le monologue. » Le baron d'Holbach s'en accommodait à merveille, lui donnant de temps en temps la réplique par ses anecdotes et ravivant son entretien par des saillies qui devenaient pour Diderot autant d'occasions nouvelles de s'élancer plus loin ou ailleurs. Mais Mme Geoffrin le redoutait et l'écartait de ses dîners fameux du mercredi. Elle craignait, disait-elle, sa pétulance, la hardiesse de ses opinions, soutenue, quand il était monté, par une éloquence fougueuse et intempérante. A ces dîners éclectiques, où se réunissaient les étrangers de distinction et tout ce que la ville et la cour avaient de plus instruit et de plus poli, gens de lettres, philosophes, artistes, grands seigneurs et leurs femmes, d'Alembert convenait mieux avec la sage ordonnance de son esprit.

La conversation est une mauvaise école de composition et de style. On s'habitue aux digressions, aux

épisodes, aux parenthèses, ce qui est mortel à l'art d'écrire. Diderot se rendait compte à lui-même de ces habitudes qui donnaient une empreinte et une forme particulières à son esprit. « Voyez, disait-il à Mlle Volland, les circuits que fait la conversation : les rêves d'un malade en délire ne sont pas plus hétéroclites... Tout se tient, mais il serait bien difficile de retrouver les chaînons imperceptibles qui ont attiré tant d'idées disparates... O chère amie, combien je suis bavard! Ne pourrai-je jamais, comme disait Mme de Sévigné, qui était aussi bavarde et gloutonne, quoi! « ne plus manger et me taire? » Par malheur, il transporte avec lui ses habitudes d'esprit quand il se met à écrire. Il garde le mouvement, le feu, l'abondance qui entraînaient ses auditeurs; mais ici les défauts se marquent : le sujet change à chaque instant, se transforme, s'éparpille. Ou bien l'auteur revient sur son idée pour l'affaiblir en l'exagérant; ou bien il l'abandonne et bat la campagne.

Il y a une jolie scène dans le *Mercure* de 1779, c'est le récit que Garat, tout jeune alors, nous fait de sa première entrevue avec Diderot à La Chevrette. Nous le voyons, nous l'entendons. Quelques traits suffiront pour nous remettre la scène entière sous les yeux : « Le cœur me battait avec violence, dit Garat, au moment de voir le grand homme dont j'avais tant de fois admiré le génie. J'entre avec le jour dans son appartement, et il ne paraît pas plus surpris de me voir que de revoir le jour. Il m'épargne la peine de balbutier le motif de ma visite; il le devine apparemment... Il se lève, ses yeux se fixent sur moi, et il est très clair qu'il ne me voit plus du tout. Il commence à parler,

mais d'abord si bas et si vite que j'ai peine à l'entendre et à le suivre... Peu à peu sa voix s'élève et devient distincte et sonore; il était d'abord immobile; ses gestes deviennent fréquents et animés. Il ne m'a jamais vu, et lorsque nous sommes debout, il m'environne de ses bras; lorsque nous sommes assis, il frappe sur ma cuisse comme si elle était à lui. Si les liaisons rapides et légères de son discours amènent le mot lois, il me fait un plan de législation; si elles amènent le mot théâtre, il me donne à choisir entre cinq ou six plans de drames ou de tragédies. A propos des tableaux et des scènes qu'il entrevoit, il se rappelle que Tacite est le plus grand peintre de l'antiquité, et il récite ou traduit les *Annales* et les *Histoires*. De là il passe aux barbares qui ont détruit tant de chefs-d'œuvre, à Herculanum, où peut-être on en retrouvera, ce qui le ramène en Italie, à Térence, à Horace. Cela continue d'un train fou. Beaucoup de monde entre dans l'appartement. Le bruit des chaises qu'on avance et qu'on recule le fait sortir de son enthousiasme et de son monologue. Il me distingue au milieu de la compagnie et il vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu autrefois avec plaisir. Il se souvient encore que nous avons dit ensemble des choses très intéressantes sur les lois, sur les drames et sur l'histoire; il a connu qu'il y avait beaucoup à gagner dans ma conversation. Il m'engage à cultiver une liaison dont il a senti tout le prix. En nous séparant, il me donne deux baisers sur le front et arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable. »

Diderot fut le premier à rire de cette caricature;

mais en est-ce bien une? Lui-même, dans un très piquant morceau inédit, nous livre le secret des tentations multiples qui viennent l'assaillir et disperser son esprit quand il veut composer, quand il a pris une feuille de papier blanc et qu'il écrit en tête le sujet qu'il veut traiter : *De la Diversité des jugements*, par exemple. Oui, c'est bien cela dont il veut parler... Mais quoi! plus on médite un sujet, plus il s'étend; on finit par trouver que c'est l'histoire de tout ce qu'on a dans la tête et de tout ce qui y manque. Il part tant de branches de tous les côtés, et ces branches vont s'entrelacer à tant d'autres, qui appartiennent à des sciences et à des arts divers, qu'il semble que pour parler pertinemment d'une aiguille, il faudrait posséder la science universelle. Qu'est-ce qu'une bonne aiguille? Dieu seul le sait. — Tel aussi ce sujet de la diversité de nos jugements. S'il en est un qui n'ait ni rive ni fond, pour celui qui ne veut rien laisser en arrière, c'est bien celui-là. — Ce n'est rien moins que l'histoire du monde et de la tête de l'homme. — Et encore faudrait-il prendre l'homme avant sa naissance. Car qui ne sait combien d'influences il a subies avant que de naître! — L'enfant éprouve toutes les sensations de la mère. C'est donc l'histoire de la mère qu'il faut raconter. Et nous voilà à l'infini; en cela, comme en tout le reste, on ne peut pas plus finir qu'on n'a pu commencer.

Ce morceau charmant est la confession de l'écrivain. C'est qu'en effet, sauf pour l'*Encyclopédie*, où il était tenu en haleine par la diversité des sujets qu'il mêlait dans son travail comme il les mêlait dans sa conversation, mais qui se débrouillaient d'eux-

mêmes sous la contrainte d'un cadre déterminé et de l'heure fixe, il n'a jamais pu mener une œuvre jusqu'au bout. On ne sait point au juste, pour ses écrits les plus célèbres, pourquoi ils commencent de telle ou telle façon, pourquoi ils s'achèvent, de même qu'on ne sait jamais, dans la conversation la plus brillante et la plus animée, à quel point précis elle a commencé, à quel point elle peut finir. *Les Dialogues avec d'Alembert*, *Jacques le Fataliste*, *le Neveu de Rameau* ont un mouvement et un entrain merveilleux. Mais ce ne sont là que de brillantes fantaisies qui débutent par un caprice et qui n'ont d'autre raison de cesser que la lassitude de l'auteur. Aucun plan, pas d'unité, pas de proportions, et, dans l'intervalle des passages les plus fameux, que de traversées pénibles, de circuits, de routes perdues, de défilés difficiles à franchir! On dirait que le hasard seul a collaboré avec le talent de l'auteur. Le talent plein de prestiges sauve tout ici. — Mais, dans d'autres œuvres, quand le talent se fatigue, comme dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, la débâcle arrive. La sensibilité s'y montre vieillie, l'imagination épuisée, la déclamation fade et violente à la fois. Que d'efforts stériles et renouvelés! quelle fécondité d'avortements!

On est un bon écrivain par nature, mais on ne se conserve tel que par volonté, et il n'y a pas un bon livre qui ne soit un acte de volonté, au même titre et en même temps qu'un signe intellectuel. Ce qui frappe le plus, quand on observe Diderot dans l'intimité de sa vie et la suite de ses œuvres, c'est l'absence complète d'une activité dirigée et maîtresse d'elle-

même; il a toujours appartenu à ses passions, à ses amis, à tous ceux qui l'entourent, aux événements, aux circonstances, jamais à lui; il n'a jamais dépendu d'un plan qui ait dominé son existence ou réglé sa pensée. La plupart de ses œuvres sont filles de la circonstance: nées d'un incident, elles croissent par une série d'incidents favorables; elles se développent ou s'arrêtent tout d'un coup sans que l'auteur ait marqué sa direction. Or, fût-on doué par la nature des facultés les plus riches et les plus rares, on ne fait rien d'excellent qu'à la condition de savoir ce que l'on veut et d'y tendre d'un effort unique et continu qui domine les impressions, qui soumette les caprices, qui rejette la fantaisie ou ne lui permette de jouer son rôle qu'en ne lui livrant pas l'empire. Eût-on reçu du ciel le plus beau talent, on ne laissera pas après soi une œuvre définitive si la volonté n'a pas réussi à être la maîtresse des idées, à les ordonner, à leur montrer le but qu'elles doivent atteindre.

Diderot n'est pas le maître chez lui, je veux dire, dans l'intérieur de son esprit. Il est la proie des circonstances qui l'assaillent et l'esclave du hasard. Il s'abandonne au flot qu'un coup de vent amène au travers de sa vie, qui l'élève parfois au sommet d'une vague éclairée par le soleil, puis, l'instant d'après, l'engloutit dans l'ombre, sans qu'il ait essayé de résister ou de se diriger. — Personne n'a mieux saisi que lui cette infirmité de sa nature : « Sensibilité, signe de la bonté de l'âme et de la médiocrité du génie... Je fais là un aveu qui n'est pas ordinaire, car si Nature a pétri une âme sensible, c'est la mienne... L'homme sensible

est trop abandonné à la merci de son *diaphragme* (on sait quel rôle le diaphragme joue dans la physiologie de Diderot) pour être un grand roi, un grand politique, un grand magistrat, même un homme juste, un profond observateur et imitateur de la nature, à moins qu'il ne puisse s'oublier et se distraire de lui-même, et qu'à l'aide d'une imagination forte il ne sache se créer des fantômes qui lui servent de modèles et y tenir son attention fixée ; mais alors ce n'est plus lui qui agit, c'est l'esprit d'un autre qui le domine... » Là où règne la sensibilité, l'homme et l'écrivain sont comme dépossédés d'eux-mêmes. « Faiblesse des organes, vivacité de l'imagination, délicatesse des nerfs, qui incline à compatir, à frissonner, à admirer, à craindre, à se troubler, à pleurer, à s'évanouir, à fuir, à crier, à perdre la raison, à exagérer, à mépriser, à dédaigner à l'excès et au hasard, à n'avoir aucune idée précise du vrai, du bon et du beau, à être injuste, à être fou ; » c'est le bilan de l'homme sensible et voilà pourquoi il ne peut faire de grandes œuvres. Diderot le sait et s'y résigne, espérant qu'on ne le prendra pas trop au mot.

Si la volonté est nécessaire pour faire l'écrivain, je ne crains pas de dire qu'elle l'est aussi pour faire le philosophe. Dans quelle mesure Diderot l'a-t-il été et que lui a-t-il manqué pour l'être tout à fait? Pour ses amis et ses contemporains, il était *le philosophe*. C'était le nom sous lequel on le désignait, et lui seul à l'exclusion de Voltaire, de Rousseau, de vingt autres qui auraient pu également, à ce qu'il semble, y prétendre. Sans doute on voulait reconnaître et marquer par ce nom l'abondance de ses idées, son

indépendance absolue des conventions humaines, son désir d'aller jusqu'au bout, non seulement de ses idées, mais de ses fantaisies d'esprit, l'absence complète de tout préjugé et l'on peut dire de tout principe, puisque sa règle unique est la sensibilité, et une sensibilité souvent violente et troublée. On voulait surtout marquer la hardiesse de l'œuvre à laquelle il s'était dévoué. Œuvre révolutionnaire au plus haut degré, ce fut la seule unité de cette vie, sur tant d'autres points abandonnée au hasard. Unité négative, si je puis dire, unité de polémique, non de doctrine, mais qui suffit pour faire à Diderot une situation en vue au-dessus de tous les autres philosophes de son temps. C'est cette passion implacable, persistante, qui a élevé contre le vieux monde, contre les vieux dogmes, contre les institutions politiques et sociales fondées sur ces dogmes, cette formidable machine de guerre, l'*Encyclopédie* (*machina destruens*, *non ædificans*), qu'il a bâtie avec tant d'efforts, élevée à cette hauteur d'où elle domine le siècle, appelant à la rescousse pour le grand combat toutes les forces vives, toutes les intelligences, tous les talents, les animant et les disciplinant, les engageant tour à tour dans la mêlée avec une ardeur qui s'unit à la stratégie la plus savante, seul maître, seul chef de cette immense armée qu'il inspire, qu'il lance en bataillons serrés, toujours le premier au feu, toujours en tête, renouvelant chaque jour son effort avec une indomptable et furieuse ténacité.

Cette philosophie « ferme et hardie, » dont il tire sa gloire et tout le prix de l'*Encyclopédie*, c'est la

revendication du droit naturel, de la loi naturelle sous toutes ses formes, c'est aussi la haine de toute autorité s'exerçant dans le domaine de la pensée, c'est l'assaut donné aux bastilles et aux églises; plutôt encore aux églises, car nous avons vu avec quelle facilité Diderot s'arrangeait du pouvoir absolu quand ce pouvoir était aux mains de Catherine ou d'un souverain quelconque favorable aux philosophes. C'est un cri de révolte qu'il pousse au milieu de son siècle. Les occasions lui sont indifférentes, tout lui est bon pour armer les esprits. Son œuvre est moins une démonstration, une théorie raisonnée qu'une dialectique enflammée, une invective ardente, infatigable contre toutes les formes de « la tyrannie » intellectuelle, morale ou religieuse.

Mais enfin, en dehors de cette philosophie toute négative, animée par des passions qui n'admettent pas le raisonnement calme et la logique commune, quand il n'est plus l'ouvrier de cette œuvre de colère, le prophète et le soldat de ce mouvement social, encore bien tumultueux et confus, qui aura des échos formidables vingt ans plus tard, a-t-il vraiment les qualités du philosophe? Qu'il le soit par un certain don d'intuition vive, par cette multitude d'aperçus qui jaillissent de son cerveau, qui se pressent et s'amassent autour de chaque question, par cette spontanéité d'imagination et de raison mêlées qui étonnent, éblouissent le lecteur, à un siècle de distance, comme ils entraînaient les auditeurs de ces improvisations merveilleuses, j'y consens. Mais ici encore se marquent les imperfections et les lacunes de cet esprit puissant et déréglé. Pour être le vrai

philosophe, il lui manque, avec le calme de l'esprit, la faculté logique, non pas assurément celle qui suffit à la polémique, mais celle qui poursuit l'accord fondamental entre un grand nombre d'idées et donne à l'intelligence le sentiment et la joie d'une harmonie supérieure. Il lui manque la faculté de démonstration, non pas celle qui discute et nie, mais celle qui élève des théories sur un ensemble de preuves suivies et raisonnées. Diderot appartient à cette race d'esprits qui, dédaignant de démontrer à la façon des simples mortels ce qu'ils pensent être la vérité, rendent des oracles ou font des dithyrambes à la façon des inspirés. — Il lui manque enfin cet effort de volonté, aussi nécessaire pour établir l'unité dans la vie intellectuelle qu'il l'est dans la vie morale, pour maintenir l'ensemble des idées sous un lien logique, devant le regard de l'esprit, et sans lequel la pensée se recompose et se dissout perpétuellement, livrée à tous les caprices, à toutes les humeurs, aux fantaisies de l'imagination ou des sens, à la mobilité des impressions sans règle et sans frein. La volonté, si on l'entend ainsi, est le ressort de la faculté logique et le principe de l'unité des idées. Il y a donc, en un certain sens, un effort moral indispensable à la tenue et à la direction de l'esprit. C'est ce ressort qui fait défaut à Diderot. Peut-on considérer comme le type du philosophe, ainsi qu'on le faisait de son temps, cet être changeant et mobile qui déconcerte la critique, qui s'exalte tour à tour dans les sens les plus divers? Il disait plaisamment : « Les habitants de mon pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouette... La tête d'un Langrois est

comme un coq d'église en haut d'un clocher, elle n'est jamais fixe dans un point... Pour moi, je suis bien de mon pays; seulement le séjour de la capitale et l'étude m'ont un peu corrigé. » Pas autant qu'il le croyait.

Voyons-le dans l'ordre des affections et des sentiments moraux. — Qu'y a-t-il de plus étonnant que ce mélange d'enthousiasme pour la vertu et d'immoralité absolue qui remplit sa vie et ses œuvres? C'est plus qu'un amoureux platonique et solitaire de la vertu, c'est un prédicateur, c'est un apôtre. Il pousse cette idée jusqu'à une sorte de douce manie. Il veut que le théâtre ne soit qu'une école de bonnes actions et de bonnes mœurs. Les arts ne doivent pas avoir un autre but : former l'honnête homme, développer en lui la conscience de son devoir avec toutes ses ressources, ses nuances, ses délicatesses, lui faire aimer l'honneur, la probité, tout cela est l'objet unique de l'art, de l'éloquence, de la poésie. Et à ce beau spectacle de l'humanité, devenue une grande école mutuelle de vertu, sa sensibilité s'émeut; de douces larmes l'inondent; il bénit le monde, il bénit ses amis, il se bénit lui-même.

Quel édifiant patriarche, s'écrie-t-on! quel bon père de famille! quel modèle de sensibilité et de délicatesse! Tournez la médaille. Ouvrez ses livres, ses romans, ses lettres, vous êtes confondu de cette absence complète de sens moral, au moins en ce qui regarde tout un ordre des relations humaines, de ce goût pour les scènes les plus graveleuses, de cette friandise d'obscénité qui attire et trouble certaines imaginations, à la lecture des *Bijoux indiscrets* ou de *l'Oiseau blanc*. — Il prêche l'union

libre dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, et en attendant que le mariage à la façon du bon Orou ait passé dans les codes humains, il le pratique sans scrupule à côté de l'autre, persuadé que des scrupules seraient des concessions aux vieux préjugés et que la morale de l'avenir établira l'indifférence complète à l'égard de ces actions physiques auxquelles la société hypocrite ou trompée attache quelque importance, sans qu'elles en aient aucune aux yeux de la nature. — N'est-ce pas lui qui se charge d'éclairer sa fille sur les lois les plus secrètes de la vie, l'instruisant non de la moralité des choses, mais de leurs inconvénients et de leurs périls, avec une hardiesse de langage dont il s'applaudit et qui nous confond? Dans tous les autres rapports de famille, même délicatesse. Il parle de sa femme à Mlle Volland dans des termes d'une crudité qui devaient embarrasser sa maîtresse. — Chose singulière ! Partisan de l'union libre, il ne l'est pas du divorce. Il réfute Helvétius, qui préconise ce correctif du mariage ; en attendant que l'union libre soit proclamée à Paris comme à Taïti, à ceux qui viennent lui proposer des solutions mixtes, comme le divorce, il ferait volontiers cette réponse célèbre : « Je vous remercie, l'adultère me suffit. » Il s'arrange d'ailleurs pour tout concilier, la vertu et le reste. Il y a, dans sa correspondance amoureuse, un mélange extraordinaire de pédantisme moral et d'abandon au plaisir, comme quand il s'écrie en félicitant Mlle Volland d'avoir un amant si vertueux : « Qu'il est doux, ô Sophie, d'ouvrir ses bras, quand c'est pour y recevoir et y serrer un homme de bien ! » Le pontife se retrouve ainsi dans les moments les plus inattendus, et tout est pour le mieux.

Mêmes variations sur le thème de l'athéisme. Sa grande prétention est de se passer de Dieu. On connaît l'anecdote que Samuel Romilly cite dans ses *Mémoires*, et qu'il avait recueillie de la bouche même de Diderot. La scène se passe chez d'Holbach. Hume se trouvait à table à côté du baron; on parla de la religion naturelle : « Pour les athées, dit Hume, je ne crois pas qu'il en existe, je n'en ai jamais vu. — Vous avez été malheureux, répondit l'autre; vous voici à table avec dix-sept à la fois. » — Diderot, qui raconte cette même histoire à Mlle Volland, ne doute pas de son athéisme. Mais il faut s'entendre. Souvent quand il s'exalte dans ce sens, c'est généralement par l'horreur qu'il a pour tous les cultes et par la haine du prêtre qui le hante et le trouble. Dans la même lettre, il en convient avec son amie : « La notion de Dieu est excellente pour trois ou quatre têtes bien faites, mais funeste pour la généralité... Partout où l'on admet un Dieu, il y a un culte, l'ordre naturel des devoirs moraux est renversé, la morale corrompue, etc., etc. » Voilà sa thèse : c'est plutôt celle d'un fanatique irréligieux que d'un athée. Il y a là une nuance. Mais avec Diderot il ne faut pas compter qu'il y reste attaché. — Dans les *Éléments de physiologie*, dans certains passages des *Dialogues* avec d'Alembert, l'idée principale est bien qu'en mettant à la place de Dieu une matière sensible, en puissance d'abord, et puis en acte, on aura tout ce qui est produit dans l'univers, depuis la pierre jusqu'à l'homme. — Mais remarquez la mobilité de cet esprit. Dans ces mêmes *Dialogues*, voici que tout d'un coup il imagine une espèce de Dieu qui n'est pas fort dif-

férent de celui que conçoivent certains de nos contemporains, abstracteurs de quintessence, d'après lesquels Dieu n'est pas, mais sera et se fait tous les jours. Ne croirait-on pas entendre quelque rêverie d'hier, quand on lit ces fragments de conversation entre Mlle de L'Espinasse et Bordeu : « Qui est-ce qui vous a dit que ce monde n'a pas aussi ses *méninges* comme l'homme, et qu'il ne réside pas là un être central qui serait Dieu par sa contiguïté sensible avec tous les êtres et les objets de la nature, qui, par son identité avec eux, saurait tout ce qui s'y passe et par sa mémoire tout ce qui s'y est fait, et ce qui s'y fera aussi, par une suite de conjectures vraisemblables? » Voilà un Dieu âme du monde. Le plus souvent, il est vrai, c'est l'univers lui-même qui est Dieu. Parfois, et surtout quand il parle de l'art, son enthousiasme mobile et je ne sais quelle foi dans l'idéal lui font retrouver le dieu qu'il a perdu. D'autres fois il s'en tient au doute, comme dans cette conversation avec Grimm, un jour que se promenant dans un champ il avait cueilli un bluet et un épi, et méditait : « Que faites-vous là? lui dit Grimm. — J'écoute. — Qui est-ce qui vous parle? — Dieu. — Eh bien? — C'est de l'hébreu; le cœur comprend, mais l'esprit n'est pas assez haut placé. »

Diderot a, comme on le voit, diverses manières de croire ou, si l'on aime mieux, de ne pas croire en Dieu. Cette mobilité de vues selon ses impressions diverses et changeantes, nous la retrouvons dans presque toutes les questions. Il est donc bien difficile de parler de la philosophie de Diderot, si l'on attache à ce mot une certaine idée d'unité logique, de suite dans

les principes et les raisonnements, de fixité dans les convictions. La vérité, c'est que sa nature ne l'y portait guère et que d'ailleurs il n'a jamais eu le temps de méditer sérieusement à travers l'effroyable gaspillage de sa vie et de son esprit. Il a l'intelligence au plus haut degré, il a le mouvement, il a la vie; les idées abondent tumultueusement en lui. Mais, par le fait de la réflexion et de la volonté affaiblies ou absentes, la contradiction est au cœur de sa nature intellectuelle et stérilise ces dons. Je sais bien qu'on dira que c'est précisément le signe de la supériorité ; que certaines ntelligences, plus haut placées, voient mieux les aspects changeants de la vérité, que les esprits dogmatiques sont les esprits bornés, qu'il convient d'être libre et de ne dépendre de rien, pas même de soi. On a fait ainsi de notre temps une sorte de théorie de la contradiction à l'usage des grands esprits. — J'ai peur, à vrai dire, que l'on n'arrive ainsi à confondre la vérité, qui ne change pas, avec les vérités plus ou moins relatives qui ne sont que les opinions des hommes, matière éternelle du trouble et de la mobilité. Je crains, en d'autres termes, qu'on ne mette dans les objets les plus élevés de la connaissance ou de la croyance le changement qui n'est que dans l'esprit humain lui-même. — En tout cas, cette apologie toute moderne de la contradiction, Diderot ne l'a pas inventée; il n'en a jamais réclamé le bénéfice ni l'honneur. La contradiction est dans sa nature, pour les raisons que nous avons recherchées ; il n'en tire pas vanité; il subit cette imperfection sans la diviniser, et je lui en sais gré; peut-être même ne s'en aperçoit-il pas, il n'a pas songé à faire de ses

inconséquences une logique supérieure, un art.

Des adversaires passionnés ont voulu profiter des variations subites et des contradictions flagrantes que l'on peut saisir dans sa pensée pour le représenter comme un sophiste. Le mot manque à la fois de justesse et de justice. La vérité, c'est qu'en dehors de la passion dominante d'où est sortie l'*Encyclopédie*, pour tout le reste, quand cette âme de combat se repose dans la spéculation pure et désintéressée, en dehors de tout esprit de parti, nous avons affaire à un homme d'intuition, non de réflexion, d'imagination et non de logique, le contraire d'un dogmatique. Sa pensée se teint de la sensation présente, de l'humeur du moment; elle en prend la couleur passagère. Il représente bien ce genre de sincérité propre aux imaginatifs et que l'on pourrait appeler la sincérité momentanée. Plusieurs de ses ouvrages,— les *Éléments de physiologie* par exemple et la *Réfutation d'Helvétius*, — semblent venir des deux pôles opposés de la pensée humaine; ils appartiennent à des climats d'idée tout à fait contraires. Ce serait chimère que de vouloir imposer à des fantaisies une unité artificielle. Diderot est un *essayist* à la façon anglaise; plus exactement c'est un virtuose d'idées. Ces théories plus ou moins spécieuses et si diverses, qu'il expose avec tant de verve, sont pour lui comme de grands airs de musique qu'il joue plus ou moins bien, selon l'inspiration de l'heure et l'émotion, — et qu'il oublie le lendemain avec la même facilité, après qu'il en a enchanté ses amis pendant toute une soirée et qu'il s'en est enchanté lui-même.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 1

Chap. I. L'Opinion publique au dix-huitième siècle 1

Chap. II. Montesquieu d'après une publication nouvelle.... 20

Chap. III. Un nouvel historien de Jean-Jacques Rousseau. — La sensibilité au dix-huitième siècle..... 60

Chap. IV. Un épisode de la vie de Voltaire. — Sa polémique avec Jean-Jacques Rousseau..... 105

Chap. V. La fin d'une monarchie. — Le Secret du roi.... 126

Chap. VI. Diderot inédit. — L'évolution de ses idées philosophiques..... 155

Chap. VII. Diderot inédit (suite). — La conception du transformisme..... 179

Chap. VIII. Diderot inédit (suite). — La *Réfutation d'Helvétius* 216

Chap. IX. Diderot inédit (suite). — Le plan d'une Université. 246

Chap. X. Diderot inédit (suite). — Pièces de théâtre..... 276

Chap. XI. Diderot inédit (suite). — Lettres et opuscules. Le voyage en Russie 304

Chap. XII. Diderot inédit. (suite et fin) — Conclusion..... 333

Mel
H. 1880

LA FIN

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Essai sur le Mysticisme au dix-huitième siècle : *Saint-Martin, le philosophe inconnu.* 1 vol. in-8 (épuisé).

Problèmes de morale sociale (La morale indépendante. — Les théories contemporaines sur le droit naturel. — Le droit de punir. — Le progrès social. — La destinée humaine). — 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

Études morales sur le Temps présent (La religion positiviste. — L'idolâtrie humanitaire. — Stendhal : ses idées, sa critique d'art et ses romans. — Les mœurs contemporaines au théâtre). — 4e édition. 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

Nouvelles études morales sur le Temps présent (Du suicide dans ses rapports avec la civilisation. — L'hygiène morale. — La direction des âmes au dix-septième siècle. — Lamennais et Henri Heine d'après leur correspondance. Les mœurs littéraires au temps présent). — 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques. 6e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Le Matérialisme et la Science. 3e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Les jours d'épreuves (1870-1871). (Le droit et la force. — L'idée de la patrie. — Les influences littéraires dans la Commune. — La fin de la bohème). — 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Le Pessimisme au dix-neuvième siècle (Leopardi. — Schopenhauer. — Hartmann). — 2e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

La Philosophie de Goethe. (Histoire de l'esprit de Goethe — Ses conceptions sur la Nature, sur l'Homme et sur Dieu. — Les types philosophiques : *Prométhée*, *Méphistophélès*, *Faust*. — Explication du *Second Faust*). — 2e édition — 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

655. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LA FIN
DU
DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

E. CARO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉTUDES ET PORTRAITS

TOME II

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE EN 1765.
DEUX TYPES DE FEMMES : Mme DU DEFFAND ET Mme ROLAND.
LA FAMILLE DE MIRABEAU.
COPPET ET Mme DE STAËL. — ANDRÉ CHÉNIER INÉDIT.
SA LUTTE CONTRE LA TERREUR. — SON PROCÈS, SA MORT.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

Droits de propriété et de traduction réservés

ERRATA.

Tome I, page 41, ligne 9 de la note, au lieu de : *M. Villeneuve*, lire : *M. Villenave*.

Ibid., page 130, — ligne 30, au lieu de : *vive instruction*, lire : *vive intuition*.

Ibid., page 335, ligne 16, après ces mots : *laquelle étant changée de* ajouter le mot *place*.

Tome II, page 199, ligne 15, au lieu de : *la philosophie française*, lire : *la philosophe française*.

Ibid., rétablir au bas de la page 189 cette note qui a été omise : « Quelques pages de ce chapitre ont déjà paru dans mon livre intitulé *les Jours d'épreuve*, au chapitre des *Deux Allemagnes*. Le sujet est repris ici avec plus de développements. »

Ibid., page 199, ligne 27, au lieu de : *à mon cou*, lire : *à ma tête*.

Ibid., page 240, ligne 13, au lieu de : *Sæpibus in nostris*, lire : *Sepibus in nostris*.

Ibid., page 348, effacer la note qui répète celle de la page 346.

LA FIN

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I

PARIS ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE 1765 A 1775[1].

I

Nous ne dirons rien du premier voyage de Horace Walpole en 1739 et des lettres qu'il écrivit alors à Richard West, son camarade à Éton. Horace avait alors vingt-deux ans; il voyageait en compagnie de Thomas Gray, le poète lyrique, un autre camarade de collège,

1. *Lettres de Horace Walpole, écrites à ses amis pendant ses Voyages en France*, traduites par le comte de Baillon. M. de Baillon s'est servi de la correspondance d'Horace Walpole, éditée à Londres en 1866, par M. Peter Cunningham, et qui ne contient pas moins de 2675 lettres en neuf forts volumes in-8°. C'est dans ce vaste recueil que le traducteur a puisé les lettres écrites de France et sur la France, dont un grand nombre n'avaient pas encore été publiées. Le travail de M. de Baillon et ses informations personnelles nous ont été d'un grand secours dans cette étude.

et se rendait avec lui en Italie en traversant Paris. Ces lettres ne manquent ni d'intérêt ni d'esprit, mais l'observateur est bien jeune ; en deux ou trois mois on ne pénètre pas à fond une vie et une société nouvelles ; évidemment il n'a vu Paris que du dehors et dans la rue, en courant.

C'est à la date de 1765 que nous trouvons l'observateur expérimenté, sagace, en pleine possession de son jugement, de ses relations, de ses facultés. Il a quarante-huit ans ; il a traversé la politique, et, sans y porter aucune ambition personnelle, il n'a pas cessé de donner toute son attention aux graves événements de son pays. Ses lettres à sir Horace Mann, ministre plénipotentiaire à Florence, font foi de sa sollicitude pendant ces vingt-six années. Il y juge les événements avec un patriotisme sincère, les partis avec une clairvoyance qui n'est pas sans ironie, les hommes avec une amertume souvent passionnée. « Le gouvernement et l'opposition me tourmentent également avec leurs affaires, écrivait-il en 1762, quoiqu'il soit évident que je m'en soucie comme d'un fétu de paille. Je voudrais être assez grand pour leur dire, comme cet officier français au théâtre à Paris, en se retournant vers le parterre qui le provoquait : *Accordez-vous, canailles !* » Son voyage de 1765 eut pour occasion déterminante une déconvenue assez bizarre, comme il en arrive parfois à ces hommes de talent qui vivent sur la marge de la politique sans aucun désir vif d'y entrer plus avant, manifestant même à l'occasion une certaine répugnance à toute immixtion de ce genre, mais très mécontents qu'on les prenne au mot et qu'on ne leur laisse pas au moins le mérite du refus,

quand leurs amis et leurs doctrines arrivent au pouvoir. C'était le moment où les whigs, qu'il avait si longtemps appuyés de ses conseils et de ses votes, entraient aux affaires. Le marquis de Rockingham succédait à Georges Grenville, et le cousin de Walpole, le général Conway, son ancien condisciple et son plus cher ami, devenait secrétaire d'État. « Je fus assez mortifié, nous dit Walpole, lorsque M. Conway apporta près de mon lit, où j'étais retenu par la goutte, les plans proposés pour la nouvelle combinaison politique, de voir que mon nom n'avait pas même été mentionné. On savait bien, il est vrai, que je ne voulais rien accepter, et je n'avais guère de motifs pour compter sur des attentions particulières. Aussi, quoique tous les hommes estimés d'un parti aient droit à certains égards, je trouvais les nouveaux ministres fort excusables de n'avoir pas pensé à moi, puisque rien n'avait été demandé en ma faveur par mon plus intime ami et mon plus proche parent. On devait supposer que c'était lui qui connaissait le mieux mes plus secrètes pensées; s'il se taisait, qui aurait pu exiger que les autres montrassent plus de sollicitude pour moi? Mais que dire pour excuser la négligence de M. Conway? Pour lui, j'avais tout sacrifié; pour lui, j'avais subi toutes les injures, l'oppression, la calomnie! »

Ce fut le coup décisif qui rompit ses dernières attaches avec la politique. Il écrivit à ses électeurs pour repousser à l'avenir toute candidature, et le 9 septembre 1765 il partait libre pour Paris, où il devait séjourner huit mois. Le souvenir de son oncle y était resté cher à plusieurs grandes familles de France, dans l'intimité desquelles l'ambassadeur avait vécu pendant

les sept années de son séjour à Paris. La célébrité du père d'Horace, sir Robert, qui avait gouverné pendant vingt et un ans la Grande-Bretagne avec une puissance sans limites, sinon avec une autorité incontestée, sa propre réputation d'auteur qui avait trouvé des échos au delà du canal, son amitié enfin avec le frère aîné de Conway, le comte de Hertford, qui remplissait alors en France les fonctions d'ambassadeur, tout cela lui assurait une bienvenue exceptionnelle dans une société blasée, curieuse de nouveautés de visage ou d'idée, ennuyée et cherchant en dehors d'elle de quoi renouveler ses distractions. Sa qualité d'auteur, qui lui nuisait en Angleterre et dont il rougissait parfois comme d'un défaut, servait merveilleusement ses intérêts en France et aidait à son succès. Tandis que ses compatriotes raillaient volontiers en lui l'écrivain, d'abord parce qu'il était un *nobleman*, un grand seigneur, et secondement parce qu'il était un *gentleman*, un homme du monde (c'est lord Byron qui nous indique cette nuance), à Paris au contraire, où l'on aimait cette sorte de mélange, on faisait fête d'avance au gentilhomme écrivain. La liste de ses ouvrages était déjà étendue et variée à cette date[1]. On parlait surtout dans la société de lord Hertford de ce *Château d'Otrante* qui avait eu un vrai succès de terreur, rendu plus piquant par le ton d'incrédulité à la mode, et dont M. Eidous, l'interprète ordinaire de la littérature anglaise, préparait la traduction. Il est intéressant

1. Nous citerons : *Ædes Walpolianæ* (1741), — *Catalogue of noble and royal authors* (1757), — *Anecdotes of painting in England* (1760), — *The Castle of Otranto* (1762).

de voir comment l'œuvre et l'auteur furent jugés dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, quand la traduction parut. « M. Horace Walpole est un homme de beaucoup d'esprit, mangé de goutte, et d'une fort mauvaise santé. Il a écrit différentes choses. Il ne faut pas juger les ouvrages de M. Walpole comme ceux d'un homme de lettres de profession, mais comme des objets d'amusement et de délassement d'un homme de qualité. On vient de traduire son roman gothique intitulé *le Château d'Otrante*, en deux parties. C'est une histoire de revenants des plus intéressantes. On a beau être un philosophe, ce casque énorme, cette épée monstrueuse, ce portrait qui se détache de son cadre et qui marche, ce squelette d'ermite qui prie dans un oratoire, ces souterrains, ces voûtes, ce clair de lune, tout cela fait frémir les cheveux du sage, comme d'un enfant *et de sa mie*, tant les sources du merveilleux sont les mêmes pour tous les hommes ! Il est vrai que, quand on a lu cela, il n'en reste pas grand'chose ; mais le but de l'auteur était de s'amuser, et, si le lecteur s'est amusé avec lui, il n'a rien à lui reprocher [1]. »

Un homme de qualité qui écrit par délassement et qui, comme en se jouant, fait un roman dont tout le monde parle, c'était bien là le rêve secret de Horace Walpole ; c'est aussi l'idée qu'il avait donnée d'avance de lui à la société française. Chose étrange ! nous dit son dernier biographe anglais, il ne dissimulait pas son antipathie pour les écrivains de profession, et pourtant toute son ambition était celle d'un auteur ; mais il réussissait à

1. *Correspondance littéraire*, février 1767.

cacher ses aspirations. On retrouvait là l'orgueil du gentilhomme qui, ayant toujours la plume à la main, n'aurait pas souffert qu'il restât une seule tache d'encre sur ses manchettes. Sa vie à Strawberry-Hill se passait à écrire à ses amis, ce qui était une sorte de moyen terme entre ses préjugés de gentleman et sa passion dominante. « Ma vie n'est qu'une longue lettre, » disait-il à Georges Montagu (*mine is a life of letterwriting*). La correspondance était l'occupation de ses jours et de ses nuits. Lady Ossory racontait que, tandis qu'ils étaient proches voisins à Londres, Walpole allait la voir presque tous les jours, mais que, s'il trouvait un sujet qui pût prêter à une lettre agréable, il s'abstenait ce jour-là de lui faire sa visite habituelle. Il nous dit lui-même qu'il faut considérer ses lettres comme de simples journaux, et que, si elles possèdent quelques qualités de style, elles les doivent à son étude constante des lettres de Mme de Sévigné et de celles de son ami Gray. « J'écris presque toujours en hâte, disait-il encore, et je jette sur le papier tout ce qui me passe par la tête. Je ne puis me mettre à composer des lettres comme Pline et Pope. Rien n'est si agréable dans une correspondance que les commérages du monde, et j'ai toujours regretté de ne pouvoir m'en servir dans mes lettres à Mme du Deffand et à sir Horace Mann, la première n'étant pas venue en Angleterre et l'autre n'y ayant jamais reparu depuis cinquante ans[1]. » On nous fait remarquer que l'inconvénient dont il se plaint n'a guère ralenti sa correspondance avec Horace Mann ; ses lettres au diplomate

1. Peter Cunningham, *Preface to the Letters of Horace Walpole.*

anglais sont au nombre de plus de huit cents ! On ajoute que ses correspondants n'étaient pour lui que des prétextes à lettres ; lui-même mettait au feu la plupart des réponses qu'il recevait ; celles de Mann et de Montagu ne méritaient pas, dit-on, un autre sort. Les correspondances de West, de Gray, de Mme du Deffand ont été conservées, et c'est assez.

Où retrouver de notre temps l'analogue d'une pareille existence ? Aujourd'hui on n'écrit plus guère que pour des affaires ou des intérêts privés. On n'écrit plus sur les affaires publiques, sur les choses du monde ou sur les impressions qu'on en reçoit. Le journal a tué la lettre. Qui donc, parmi nous, aurait assez de temps à perdre pour analyser dans sa correspondance de chaque jour les débats des Chambres, les incidents de la vie parlementaire, peindre les différentes physionomies d'orateurs, nous initier aux petits détails des grandes crises, comme le faisait Horace Walpole dans ses lettres de 1742 à Horace Mann, où il raconte la dernière lutte de son père à la Chambre des lords, avec cette précision animée et cette verve d'impressions personnelles qui nous font assister à ce drame du gouvernement représentatif, comme s'il s'était accompli hier et en France ? A quoi bon, de nos jours, tant d'efforts et de talent épistolaire ? Le journal arrive dès le lendemain au fond des provinces et dans les principales capitales d'Europe ; il y apporte la sténographie même des séances pour ceux qui ont du loisir, le résumé pour ceux qui sont pressés, bien plus, l'opinion toute faite que l'on en doit avoir, dispensant ainsi le lecteur du moindre effort d'esprit et lui donnant la facilité de parler de tout avec l'apparence

d'informations sûres et l'aplomb d'une bonne mémoire. Se rejettera-t-on sur les renseignements secrets, sur tout ce qui n'est ni public ni officiel, les conversations de coulisses ou de couloirs, les transactions et les transitions d'opinions et de partis, les combinaisons mystérieuses, les accords secrets, les intrigues, en un mot toute cette partie occulte et réservée, qui produit de si grands effets sans causes apparentes, et qui constitue, sans nom bien défini, l'élément le plus actif de la vie parlementaire? Quelle illusion! C'est la matière même des informations les plus intimes de chaque journal : c'est là que chacun d'eux met sa gloire; c'est pour cette œuvre spéciale et délicate qu'il choisit ses collaborateurs les plus avisés. Dans la feuille de chaque jour se montre discrètement ou indiscrètement cette matière vague, subtile, vaporeuse, dont se formera l'événement ou l'incident du lendemain. C'est la nébuleuse, chère à tous les astronomes de la politique, l'astre en voie de formation : heureux qui peut la saisir dans ses contours mal définis, la suivre et la décrire dans ses orbites irrégulières, annoncer, sur la foi d'une conjecture hardie, la crise qui arrivera, souvent la former et la faire aboutir par cette prédiction même! — Reste, dans le domaine d'autrefois, la partie des mœurs, l'anecdote, le bon mot qui circule, le petit scandale de la veille et du jour. Hélas! non. Cette friande pâture est enlevée aux petits-maîtres de la correspondance intime. Même pour eux, il n'y a plus d'inédit. On les devance sur tous les points : le journal les bat d'une tête sur le turf de la publicité. On leur enlève non seulement le fait réel, mais le fait possible, le fait idéal, celui que l'on

invente pour ne rien laisser même à l'imprévu.

Où voulez-vous que se réfugie l'art délicat et charmant de la correspondance? La lettre se meurt, la lettre est morte. S'il y a gain d'un certain côté pour la rapidité et l'universalité des informations, que de pertes irréparables! D'opinions individuelles, à vrai dire, il n'y en a plus; il y a des catégories d'opinions. L'accent personnel et sincère des impressions se perd de plus en plus dans ces grands courants de l'atmosphère ambiante, dans ces jugements impersonnels, dont l'écho se retrouve partout, dont l'origine ne se retrouve nulle part. Sauf de rares exceptions, on ne résiste guère à l'effet presque insensible et répété de la feuille qu'on lit chaque matin ou chaque soir, et ce n'est pas une histoire invraisemblable que celle de ce bourgeois qui ne s'aperçut jamais qu'il avait changé d'opinion : ce n'était pas lui qui en avait changé, c'était son journal. Cette légende n'est-elle pas un peu notre histoire à tous, toute proportion gardée entre la légende et l'histoire? — L'art épistolaire n'a chance de revivre que si la vie moderne, comme plusieurs symptômes nous portent à le croire, *s'américanise* à l'excès, si la presse elle-même modifie ses habitudes encore trop littéraires, au gré de certaines gens, si elle devient une pure succursale de la télégraphie électrique, lui empruntant les grâces rapides de son langage, annonçant avec la même impartialité les votes des Chambres, les catastrophes, la cote de la Bourse, les inventions nouvelles, les chefs-d'œuvre de l'art et les assassinats. Ce sera l'idéal du journal dans une société économique et utilitaire. Dans ce temps-là, quelques hommes ou quelques

femmes d'esprit, se trouvant de loisir, imagineront d'envoyer à un ami leurs opinions sur les choses du jour, quelques fantaisies, une analyse de leurs propres sentiments ; on trouvera cela original et charmant, et voilà le bel art de la correspondance de nouveau inventé, qui renaîtra pour le divertissement des honnêtes gens.

II

En débarquant en France, Walpole n'était pas un étranger pour la haute société de Paris. En 1763, les murs pseudo-gothiques et les jardins un peu trop jolis, un peu trop ornés, de Strawberry-Hill avaient reçu la plus brillante députation de ce grand monde qu'il allait revoir. Le duc de Nivernois, ministre plénipotentiaire en Angleterre, le comte d'Usson et sa femme, Mme de Boufflers, avaient visité Strawberry, qui s'était mis en fête et en joie pour les recevoir. Le *lord* ou l'*abbé*, comme il aimait à s'appeler, s'était surpassé en magnificence et en galanterie. Il fallait que cette fête, a-t-on dit malicieusement, eût son écho à Paris et préparât le voyage prochain de Walpole. Pendant plusieurs jours, ce ne furent que banquets et lunchs dans le grand parloir du château, sonneries de cors de chasse dans le grand cloître, feux d'artifice, petits vers galants de Walpole auxquels ripostaient les madrigaux du duc de Nivernois. Le diable n'y avait rien perdu, et à peine ses hôtes étaient-ils

partis que l'*abbé* de Strawberry écrivait à son cousin Conway, à Londres : « Vous avez vu maintenant la célèbre Mme de Boufflers ; je suis sûr que vous êtes de mon avis, en ne trouvant pas que la vivacité soit le partage des Français. Si l'on en excepte l'étourderie des mousquetaires et de deux ou trois petits-maîtres assez impertinents, ils me semblent plus inanimés que les Allemands. Je ne puis comprendre comment ils se sont fait une réputation de vivacité, Charles Townshend a en lui plus de sel volatil que toute cette nation. Son roi (Louis XV) est la taciturnité même ; Mirepoix est une momie ambulante ; Nivernois a autant de vitalité qu'un enfant gâté malade... Si j'ai la goutte l'année prochaine, et qu'elle me mette tout à fait à bas, j'irai à Paris pour me trouver à leur niveau. A présent, je suis trop fou pour leur tenir compagnie.» —Voilà un jugement bien inattendu d'un Anglais sur des Français. Est-ce une boutade? Non pas ; plus tard nous retrouverons une impression analogue à celle-là dans quelques-unes de ses lettres écrites de Paris. Il sera curieux d'en analyser les raisons probables. Pour le moment, nous ne pouvons voir ici que le sentiment du contraste entre l'élégance discrète et fine, même dans sa frivolité, de ces hôtes que Paris lui envoyait, et la verve colossale de l'humeur britannique, la gaieté exubérante dont Walpole avait eu toute sa vie l'exemple autour de lui, sans la goûter pour lui-même, chez son père à Houghton et chez ses voisins, tous grands chasseurs, grands buveurs, amis des longs repas et habitués à se reposer le soir, sous la table, des rudes exercices de la journée.

Il arrive à Paris le 12 septembre 1765, sans avoir

fixé d'avance la durée de son voyage : il voudrait s'y plaire assez pour rester jusqu'au mois de février, « ce qui arrivera, dit-il, s'il peut supporter son premier *lancement* dans une nouvelle société. » Il compte bien d'ailleurs ne faire qu'un voyage d'amusement et d'observation mondaine ; il évitera la peste politique qu'il vient d'abandonner à Londres ; il ne vient pas pour faire la connaissance des ministres, pour étudier le gouvernement et les lois, ni réfléchir sur les intérêts des nations ; il a vu de près la vanité de tout ce qui est sérieux et la fausseté de tout ce qui a la prétention de l'être. Ses vœux se bornent à fréquenter quelques maisons agréables, « à voir les théâtres français et acheter de la porcelaine française. » — Mais avec un esprit aiguisé comme le sien ce programme modeste ne l'arrêtera pas longtemps, et sous la surface des choses, où veut se jouer cette sagesse épicurienne, il démêlera bien des ressorts secrets, il saisira plus d'une intrigue et ajoutera quelques traits vifs et nouveaux à l'image connue de cette société qui n'est déjà plus qu'une brillante décadence.

Au mois de septembre 1765, comme un siècle plus tard, la société parisienne est dispersée. On n'allait guère en ce temps-là aux eaux que dans le cas de maladies sérieuses ; mais on émigrait pendant quelques semaines dans les châteaux, sans trop s'écarter pourtant du rayon de la cour. Mmes d'Aiguillon, d'Egmont et de Chabot, ainsi que le duc de Nivernois, sont à la campagne ; Mme de Boufflers est à l'Isle-Adam, chez le prince de Conti. La cousine de Walpole, lady Hertford, l'ambassadrice d'Angleterre, profite de cet intervalle de solitude pour ajuster son cousin à la dernière mode.

Un Anglais, même élégant, n'aurait eu l'air dans ce monde-là que d'un provincial. « Milady Hertford, écrit Walpole quelques jours après son arrivée, m'a découpé en morceaux et m'a précipité dans un chaudron avec des tailleurs, des perruquiers, des fabricants de tabatières, des marchands de modes, etc. Tout cela a été bientôt fait, et j'en suis sorti complètement neuf, avec tout ce qu'il me fallait, excepté la jeunesse. Le voyage m'a remis comme par enchantement; mes forces, si elles peuvent s'appeler ainsi, me sont revenues en entier, et ma goutte s'en va sur un pas de menuet. » Comme détail de mœurs et pour n'avoir plus à y revenir, ce qui frappe d'abord la délicatesse du voyageur, c'est, comment dirais-je? tout simplement et dans son style à lui, le défaut de propreté. « Au milieu de tant de luxe, de politesse et d'élégance, je me trouve prodigieusement disposé à aimer ce pays-ci. Je voudrais seulement pouvoir le laver. » Et pensant aux ladies de son pays, si exigeantes sur ce point essentiel, si amies de ce genre de confort, auquel nos aïeux et aïeules semblaient étrangers: « L'eau n'est pas comptée ici comme un élément de propreté... Milady Brown et moi, nous nous sommes fort divertis en nous représentant lady Blandfort ici; je suis convaincu qu'elle marcherait sur des échasses. » Notez que Walpole parle ainsi des plus élégantes maisons de Paris.

En général, sa première impression n'est pas favorable : elle se modifiera plus tard sur certains points; sur d'autres elle persistera, en se fortifiant de jour en jour par de nouvelles raisons à l'appui. « Quant à la ville elle-même, écrit-il, je ne puis pas comprendre où j'avais autrefois les yeux (c'est une allusion à son

voyage de 1739); c'est bien la plus laide et la plus sotte ville de l'univers. Je n'ai pas vu grand comme la langue de verdure; il n'y a de vert que leurs treillages et leurs persiennes. Des arbres taillés en forme de pelle et fichés dans des piédestaux de craie, voilà ce qui compose leur paysage. » La matière toujours renaissante de ses épigrammes, c'est le goût français en fait de décorations rustiques, ce sont les contresens dans l'art des jardins, où Walpole était un maître. Il avait parcouru déjà presque tous les grands châteaux et les lieux les plus pittoresques de l'Angleterre; il avait amassé, dans ses voyages et dans ses entretiens avec Kent, le dessinateur des plus beaux parcs de l'Angleterre, les matériaux de son *Essay on modern gardening*, que devait traduire plus tard le duc de Nivernois. Le goût français lui faisait peur d'avance; dans son histoire de la peinture en Angleterre, *Anecdotes of painting*, il avait jeté ce trait hardi, qui se trouva justifié : « Quand un Français parle du jardin d'Éden, il pense à Versailles. »

Encore Versailles a-t-il pour lui ce trait de grandeur que donne à toute chose l'espace; mais là où l'espace manque, ce ne sont plus que des colifichets, c'est la nature même réduite à l'état de joujou; c'est une nature d'étagère. Il faut voir les éclats de sa verve quand il touche à ces misères prétentieuses de l'art décoratif en France. C'est surtout dans une lettre au comte de Strafford que l'on peut se donner le spectacle de son amusante colère.

« L'autre soir, à souper, chez la duchesse de Choiseul, l'intendant de Rouen m'a demandé si nous avions des routes de communication par toute l'Angleterre et

l'Écosse. Il croit, je le suppose, qu'en général nous habitons des forêts et des montagnes sauvages, sans le moindre sentier, et qu'une fois par an quelques législateurs viennent à Paris pour apprendre les arts de la vie civile, tels que ceux de semer du blé, de planter de la vigne et de faire des opéras. Si cette lettre trouve moyen de pénétrer au travers de ce *désert* du Yorkshire, où votre seigneurie a essayé d'améliorer une colline et une vallée incultes, vous verrez que je n'ai point oublié votre recommandation de vous écrire de cette capitale du monde, où je suis venu pour le bien de mon pays... Étant votre ami particulier, il faut que je vous fasse part d'un rare perfectionnement de la nature, que ces grands philosophes ont inventé et qui pourrait ajouter de notables beautés à ces lieux, que votre seigneurie a déjà arrachés au désert, et auxquels elle a appris à se donner un certain air de pays chrétien. Le secret est bien simple, mais il fallait l'effort d'un puissant génie pour le faire jaillir au grand jour. Voici ce que c'est : les arbres ont besoin d'être éduqués autant que les hommes, car ce ne sont que des productions bizarres et gauches, tant qu'on ne leur a pas appris à se tenir droits et à saluer quand il le faut. L'Académie des belles-lettres a même offert un prix à celui qui retrouvera l'art, perdu depuis longtemps, d'un vieux Grec, nommé le sieur *Orphée*, qui tenait une école de danse à l'usage des plantes, et qui avait donné, pour la naissance du dauphin de Thrace, un magnifique bal où figuraient uniquement des arbres forestiers. Dans tout ce royaume, on ne voit pas un seul arbre qui ne soit très bien élevé; ils sont d'abord vigoureusement tondus par en haut et ensuite

élagués jusqu'en bas. Comme il fait très chaud en ce moment, que le sol est crayeux et la poussière blanche, je vous assure que, poudrés comme ils le sont tous, vous auriez toutes les peines du monde à distinguer un arbre d'un perruquier. »

La plaisanterie est un peu britannique, mais il y a de la verve, et le goût indigné a son éloquence. C'est bien pis encore quand la mode des jardins anglais fait invasion à Paris. Il faut entendre Walpole décrire à John Chûte ou à la comtesse d'Ossory ces imitations ridicules; c'est à l'occasion de la Folie-Boutin qu'il fait à ses amis cette plaisante peinture. Un M. Boutin, d'abord receveur des finances, puis conseiller d'État, avait consacré des sommes immenses à la transformation de son jardin, situé rue de Clichy, célèbre plus tard sous le nom de *Tivoli*. Tout Paris allait s'y promener en parties; c'était une des curiosités qu'on montrait aux étrangers. Sophie Arnould était à peu près de l'avis de Walpole : « On a mis ici la nature en mascarade, » s'écria-t-elle la première fois qu'elle y vint. Et à propos de la rivière artificielle : « Cela ressemble à une rivière comme deux gouttes d'eau. » Écoutons maintenant Walpole. Ce n'est pas la plaisanterie française résumée en un mot; cela est copieux, méthodique, bruyant, intarissable : « Ce M. Boutin a relié un morceau de ce qu'il appelle un jardin anglais à toute une série de terrasses en pierre avec des degrés de gazon. Il y a trois ou quatre montagnes fort élevées, exactement pareilles par la hauteur et par la forme à un pudding aux herbes. Vous vous faufilez entre elles et une rivière qui serpente par des angles obtus dans un chenal en pierre et qui est alimentée

par une pompe : quand il y viendra des coquilles de noix, je suppose qu'elle sera navigable. Dans un coin renfermé par des murs de craie s'étale une carte d'échantillons qu'on dirait empruntée à un tailleur : il y a une bande de gazon, une autre de blé et une troisième en friche, exactement dans l'ordre où sont rangés les lits dans une chambre d'enfants. » Le sujet l'anime et, dans un dessin comique, le voilà qui figure les trois bandes, le bois *très champêtre*, la rivière, le canal, les deux montagnes de 12 pieds de haut, le mont Olympe avec un temple au sommet, la laiterie avec une façade à l'italienne, la terrasse avec une vue superbe sur les serres et sur un tas de fumier, et au milieu, dominant le tout par ses proportions, la pompe qui alimente la rivière. « C'est quelque chose de si sociable que de pouvoir se serrer la main par-dessus la rivière, du sommet des deux montagnes! Il n'y a qu'une nation aussi aimable qui ait pu l'imaginer. Ce n'en est pas moins une grande idée : on croit voir les dieux du Parnasse et de l'Ida, tirant leurs fauteuils au travers du continent et buvant un verre d'Hélicon à la santé de leurs bergères. »

Le luxe des grandes maisons de Paris ne trouve même pas grâce devant lui. Il le trouve écrasant, sans véritable élégance. Voulez-vous avoir une vue exacte sur l'intérieur d'un riche financier? Entrez avec Walpole chez Laborde, le grand banquier de la cour. L'hôtel Laborde était situé rue Grange-Batelière : c'est aujourd'hui la mairie du IXe arrondissement. Les quatre tableaux de la salle à manger avaient été peints par Desportes et la plupart des peintures qui ornaient l'hôtel étaient l'œuvre de Lemoine, artiste d'un véri-

table talent, « n'en déplaise à Walpole, » comme dit fort justement le traducteur. Walpole se moque de ces tableaux, et assurément il a tort. Peut-être a-t-il quelque raison de railler le faste un peu lourd de la maison, ces bas-reliefs en marbre qui courent tout autour du grand cabinet tendu en damas rouge, comme pour donner à tout cela une apparence de légèreté, cette prodigalité de grandes armoires en écailles et or moulu, incrustées de médailles, les salles revêtues de glaces depuis le haut jusqu'en bas, cet amoncellement de tables en granit, d'urnes en porphyre, de vases, de bronzes et de statues. En véritable Anglais, il estime ce que chaque chose doit coûter: pour chauffer et éclairer tout cela, Laborde ne dépense pas moins de 28 000 liv. par an « en bois et chandelles. » Les dîners qui se donnent dans ce palais sont en proportion. Ce sont de vraies fêtes des *Mille et une Nuits*. — On ne peut s'empêcher, en lisant cette description, de penser à la destinée tragique qui attendait l'amphitryon. On sait que Laborde, député à l'Assemblée constituante, et désigné aux coups de la Terreur par son luxe autant que par son attachement à la famille royale, périt sur l'échafaud en 1793.

Suivons maintenant notre guide dans la société la plus élégante de Paris, où l'introduisent de plain-pied ses relations antérieures et ses alliances de famille, et dans laquelle son esprit, ses connaissances, son humour même et son ironie l'auront bientôt naturalisé. Le voilà entrant dans un salon, « non sans une certaine affectation de délicatesse, » légèrement gauche et embarrassé comme tout homme qui a de l'amour-propre avec de l'esprit, et qui n'est pas insen-

sible, tout en le redoutant, à l'effet qu'il va produire. Il est petit et mince, mais solide et bien fait. Sa taille est dégagée, et si la goutte ne lui rendait pas la marche difficile, il aurait la tournure d'un jeune homme; son front haut et pâle, ses yeux remarquablement brillants et pénétrants, tout, jusqu'à ce sourire sardonique, jusqu'à ce rire étrange et forcé, contribue à lui donner une *physionomie*, cette chose si rare dans les mœurs effacées de l'époque. Il n'est pas jusqu'à cette légère difficulté qu'il ressent à s'exprimer dans une langue qui n'est pas la sienne, bien qu'il l'ait apprise à fond et qu'il en saisisse toutes les finesses, qui ne prête une certaine originalité à sa conversation. On lui sait gré de la difficulté vaincue, on goûte cette saveur du fruit nouveau, cette âpreté même qu'il aime à exagérer dès qu'il en voit le succès; il se livre bientôt sans mesure à cette liberté de juger et de critiquer les idolâtries et les idoles de la mode dès qu'il s'aperçoit que, dans cette société blasée, c'est un autre moyen de réussir que de railler tout ce qui réussit.

Rien de moins varié d'ailleurs qu'une journée dans le monde élégant de Paris en cet automne de 1765 : on dîne à deux heures et demie, on soupe à dix; quand on ne va pas au théâtre, on commence un *rubber* avant le souper, on se lève au milieu du jeu, et après un repas de trois services et le dessert, on achève la partie en y ajoutant un nouveau rubber. On prend alors son *sac à nœuds*, on se réunit en cercle étroit, et « les voilà tous partis sur une question de littérature et d'*irréligion*, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de se coucher, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où l'on devrait se lever. » Ce programme n'est varié que par

quelques parties de campagne ou de spectacle, quelques fêtes plus spécialement invitées, quelques réunions plus brillantes, particulièrement à l'occasion de la première course de chevaux qui fut donnée à Paris, à l'exemple de l'Angleterre, et à laquelle Walpole apporta un intérêt tout britannique, non sans mélange de raillerie. C'est le 28 février 1766 que se produit cet événement international : « Aujourd'hui, je suis allé par le bois de Boulogne à la plaine des Sablons pour assister à une course de chevaux montés en personne par le comte de Lauraguais et par lord Forbes. Tout Paris était en mouvement depuis neuf heures du matin; les carrosses et la foule étaient innombrables pour voir un spectacle si nouveau... Lauraguais a été distancé au second tour : ce qui ajoutait au piquant de l'aventure, c'est qu'au même moment son frère était à l'église pour se marier; mais, comme Lauraguais est assez mal avec son père et avec sa femme, il a choisi cet expédient pour constater qu'il n'était pas au mariage. » Cette victoire du cheval anglais fut fort mal accueillie par l'opinion; l'affaire eut des suites, et il fallut l'intervention de l'autorité pour les arrêter. Le cheval de Lauraguais étant mort le lendemain, les chirurgiens jurèrent qu'il avait été empoisonné. On soupçonna fort un groom « qui, ayant lu sans doute Tite-Live et Démosthène, aurait donné le poison d'après une recette patriotique pour assurer la victoire à son pays ». Les choses allèrent si loin que, pour éviter un redoublement d'animosité nationale, le roi crut devoir interdire une autre course, qui devait avoir lieu le lundi suivant entre le prince de Nassau et M. Forth. « Pour moi, ajoute Walpole, j'ai essayé

d'étouffer tout ce feu en les menaçant de la rentrée de M. Pitt au ministère, et cela a produit quelque effet. »

C'était le temps où l'anglomanie faisait rage. Le whist et *Clarisse Harlowe*, qu'il rencontre partout, excitent sa raillerie; le succès de David Hume l'irrite bien davantage. — Hume, qui se trouvait alors à Paris en qualité de secrétaire de l'ambassade d'Angleterre, profitait de l'engouement général pour tout ce qui était anglais. Il y menait la vie la plus agréable et la plus fêtée. « Ces dames ne pouvaient se passer de lui à leur toilette. A l'Opéra, sa face large et vulgaire ne se montrait qu'entre deux jolis minois. » Cette rivalité inattendue étonne quelque peu Walpole et le met d'assez méchante humeur. « M. Hume, écrit-il, est ici la mode personnifiée, quoique son français soit presque aussi inintelligible que son anglais. » — « Aurait-on pu croire, dit-il ailleurs, que Richardson et M. Hume deviendraient leurs favoris? Ce dernier surtout est traité ici avec une parfaite vénération. Son *Histoire d'Angleterre*, si falsifiée sur une foule de points, si partiale sur tant d'autres, si inégale dans toutes ses parties, passe ici pour le modèle de l'art d'écrire. » Le grand seigneur n'est pas juste pour l'écrivain écossais : sa distinction aristocratique est choquée par cet extérieur commun, cette parole lourde et embarrassée. Il n'a pas l'air de se douter de cette portée d'esprit philosophique, qui éclate en de rares saillies dans la conversation de Hume et qui se montre tout entière dans les *Essais*. La société française, sans bien démêler les nuances, eut l'instinct vague de cette supériorité. Elle se trompa sur le but que poursuivait ce libre esprit : elle prit le scepticisme radical de David

Hume pour une autre forme du déisme de Voltaire, et s'imagina que le profond critique écossais n'avait en vue que la religion dominante, quand ses coups portaient bien au-delà, sur la raison elle-même. Elle le mit à la mode comme un affilié de la secte philosophique de Paris, qu'au fond il tenait en grand dédain; mais au moins elle avait pressenti en lui une force, sans en bien marquer la direction et la portée, et c'est le sentiment de cette force qui fait absolument défaut à Walpole.

Ici le grand railleur a tort contre la société française, et ce qu'il y a de piquant, bien qu'assez naturel au fond, c'est qu'il a tort à propos d'un de ses compatriotes qui accaparait une partie de son succès. Et d'ailleurs, quand même cette société aurait surfait quelque peu Richardson et Hume, cela prouverait simplement combien il est difficile d'avoir des opinions exactes sur une littérature étrangère. Walpole lui-même, malgré son goût raffiné, n'est pas exempt de ces méprises. Sauf Mme de Sévigné, à laquelle il a voué un culte, sa *Notre-Dame de Livry*, il n'estime que médiocrement nos grands écrivains du dix-septième siècle. Montesquieu est le seul parmi ceux du dix-huitième, dont il sache vraiment apprécier les titres, et bien qu'il goûte finement Marivaux, cette prédilection se gâte à nos yeux en se partageant entre l'auteur de *Marianne* et celui du *Sopha*. Crébillon fils placé au rang de nos plus aimables auteurs! Cela nous aide à comprendre comment en certains pays, où l'on se pique d'un goût éclairé pour notre littérature, Paul de Kock prend son rang, sur les rayons des bibliothèques choisies, entre Balzac et Mme Sand.

III

Ce qui avait surtout attiré Walpole en France, c'était le contraste qu'il pressentait entre la société qu'il allait visiter et cette société froide et guindée d'Angleterre où la femme ne comptait pour rien que pour une ménagère ou une courtisane. L'absence ou l'infériorité de la femme dans les relations sociales y produisait des habitudes, qui choquaient le tempérament fin de Walpole. « Ce que j'entends dire de la galanterie française, écrivait-il avant son voyage, ne me donne pas une médiocre envie de visiter la France : on sait donc dans ce pays-là être poli sans gaucherie. Vous n'ignorez pas que les hommes à la mode de ce siècle en Angleterre traitent les femmes avec autant de déférence que leurs chevaux, et qu'ils n'ont pour elles que la moitié des soins qu'ils prennent pour eux-mêmes. » Et dès son arrivée en France, il montrait comment tout s'y passait au rebours de son pays : de l'autre côté du détroit, liberté politique, rigidité, esclavage dans les mœurs ; à Paris, despotisme dans le gouvernement, liberté pleine et entière dans les usages du monde, le règne des femmes. La mode et les réputations, la littérature et les arts, la philosophie même, relèvent de leur empire. Rien ne se fait sans elles, tout s'obtient par elles. L'âge même, quand il vient, ne fait que consacrer leur influence. La cousine d'Horace, lady Hertford, l'en avertit finement. « En An-

gleterre, lui disait-elle, l'âge entre trente et quarante ans n'est pas précisément celui où les femmes ont le plus d'admirateurs ; ici vous verrez qu'à cet âge elles sont beaucoup plus à la mode que les très jeunes femmes. » On m'assure que cette observation n'a rien perdu de sa justesse à vieillir. — Walpole se laisse entièrement séduire par ce charme des Françaises ; à ses yeux, elles l'emportent de beaucoup sur les hommes, qui lui paraissent vains et ignorants. Et plus tard, résumant ses impressions dans un souvenir définitif sur les différentes sociétés et les différentes nations : « Quels sont les gens vraiment agréables que j'ai connus ? » se demande-t-il, et il se répond à lui-même : « un grand nombre de Françaises, quelques Anglais, peu d'Anglaises et extrêmement peu de Français. »

Au commencement de son séjour en France, il est tout désorienté. La contrainte que lui impose l'usage d'une langue étrangère, bien qu'il s'en serve à merveille, l'obscurité qui environne la plupart des sujets de conversation, comme il arrive quand on tombe dans un milieu nouveau, l'empêchent d'abord de jouir de ce laisser-aller qui est le propre de cette société. Il s'y amuse, mais il n'y est pas à son aise. Peu à peu cependant il se possède mieux, il se dirige, il se fait accepter tel qu'il est, écouter quand il parle, avec son tour d'esprit, son français exotique et son accent. « Je m'étais d'abord trouvé enveloppé d'un affreux nuage de whist et de littérature et j'y étouffais ; à présent je commence en véritable Anglais à établir mon droit de vivre à ma guise. Je ris, je débite des folies et je me fais écouter. Il y a quelques maisons où je suis tout à fait à mon aise : on ne m'y demande ja-

mais de toucher une carte ni de faire une dissertation; je ne suis pas même obligé de rendre hommage à leurs *auteurs*. Chaque femme en a toujours un ou deux plantés chez elle, et Dieu sait comme elle les arrose ! » Quelques succès de salon le mettent à la mode ; la lettre supposée du roi de Prusse à Jean-Jacques Rousseau, l'amitié passionnée de Mme du Deffand mettent le comble à l'engouement. Son *fou-moquer*, comme disait sa spirituelle amie, réussit à merveille. Le voilà lancé, et jusqu'à la fin de son voyage ce ne sera plus qu'un triomphe. Aussi que de femmes charmantes passent et repassent dans cette mobile galerie! Que de traits vifs et délicats jetés en passant pour les peintres de l'avenir! Un jour, c'est Mme d'Aiguillon, un autre jour la comtesse de Rochefort, puis la comtesse d'Egmont, mille autres encore, parmi lesquelles se détache le ravissant portrait de la duchesse de Choiseul, « la plus gentille, la plus aimable, la plus gracieuse petite créature qui soit sortie d'un œuf enchanté, » avec cela si modeste, hésitante parfois, mais d'une hésitation compensée par le son de voix le plus intéressant, une âme revêtue de grâce. « Vous la prendriez pour la reine d'une allégorie qu'on craint de voir finir, autant qu'un amoureux pourrait souhaiter d'en voir la fin. » — Les traits malins ne manquent pas non plus et font contre-poids à l'enthousiasme. La duchesse de Nivernois? vrai fagot d'église : elle ne cesse de caqueter avec sa fille et quelques prélats de cour, en prenant le diable à partie, afin de pouvoir disposer de certains évêchés dans l'autre monde. — Mme de Boufflers est la maîtresse du prince de Conti, dont elle désire ardemment faire son époux. Il y a en elle deux

femmes, celle d'en haut et celle d'en bas. Celle d'en bas est galante et elle a encore des prétentions; celle d'en haut est fort sensée; elle possède une éloquence mesurée qui est juste et qui plaît, mais tout cela est gâté par une véritable rage d'applaudissements. On dirait qu'elle pose toujours pour son portrait devant son biographe. — La maréchale de Luxembourg a été fort belle, fort galante et fort méchante; sa beauté s'en est allée, ses amants aussi, et elle croit à présent que c'est le diable qui va venir. Cet affaissement moral l'a adoucie jusqu'à la rendre agréable, car elle est spirituelle et bien élevée; mais, à voir son agitation incessante et l'effroi qu'elle ne peut dissimuler, on jurerait qu'elle a signé un pacte avec le démon, et qu'elle s'attend à comparaître dans la huitaine.

Malgré tout l'esprit qui se dépense dans ces salons, à travers cet éclat de surface, Walpole démêle bien le trait de cette société vieillissante : elle s'ennuie. L'esprit même n'arrive plus à la gaîté; il s'éteint dans son effort et s'attriste à durer toujours. Il n'y a plus nulle part, dans ce déclin orné, de mordant, de montant, de sève; plus d'originalité de caractère; plus de physionomies d'hommes, sauf des excentriques comme Maurepas ou des orgueilleux comme Choiseul, — ou bien encore le vieux maréchal de Richelieu, une vieille machine à galanterie, toute déjetée, mais qui s'efforce encore de se remettre en état. « Dans toute cette société, on sent l'excès de poli et dessous l'épuisement, dit Sainte-Beuve, peignant cette époque dans le portrait du duc de Nivernois. Messieurs de la régence et des années qui ont suivi, vous en avez trop fait, et plus encore par genre et par *bel air* que

par tempérament et par nature, et c'est ce qui tue; vous n'êtes plus gaillards et drus d'humeur, comme l'était par exemple un Vivonne aux belles années de Louis XIV. *Intemperans adolescentia effetum corpus tradit senectuti.* » C'est déjà le châtiment, en attendant le coup de foudre qui va bientôt disperser toutes ces grâces flétries et jeter à bas ces ruines fardées.

C'est un signe du temps : on ne rit plus. Le rire est une dernière marque de jeunesse, de santé, de conscience saine. Il y a en lui quelque chose de robuste et de viril ; c'est comme un épanouissement de force tranquille et de paix intérieure. La corruption froide et décente est la pire de toutes ; il n'y a pas de remède contre le vice triste. Cette gravité, pratiquée en conscience, désole Walpole : « Le rire est aussi passé de mode que les pantins et les bilboquets... La mode est au sérieux... Peut-être tous ces gens-là, — de fous qu'ils étaient, — sont-ils en train de devenir sages ; mais le point intermédiaire est la sottise. » C'est la manie raisonnante, disputante, qui règne partout. « Les pauvres gens ! ils n'ont pas le temps de rire : d'abord il faut penser à jeter à terre Dieu et le roi ; hommes et femmes, tous, jusqu'au dernier, travaillent dévotement à cette démolition. » Il semble bien qu'à cette date l'enjouement, le naturel, l'éclat vif et léger de la conversation française, tout cela était comme amorti sous une teinte uniforme d'idées générales et de *philosophisme* épais. On ne sait plus causer, on discute ou l'on prêche. « Généralement le ton de la conversation est solennel, pédantesque.. J'exprimais un jour mon aversion pour les disputes ; M. Hume,

qui par reconnaissance admire d'autant plus le ton de Paris, qu'il n'en a jamais connu d'autre, me dit d'un air tout étonné : « Mais, qu'aimez-vous donc, si vous détestez à la fois les discussions et le whist ? » Sans doute il faut tenir compte d'une certaine exagération, quand Walpole touche à ces sujets qui lui sont antipathiques ; mais il doit y avoir un fond de vérité. Sauf quelques coins préservés de la contagion, ou quelques talents exceptionnels de verve et de tempérament, comme Diderot, on sent que l'on touche à ce point critique d'une époque où la nouveauté des idées est déflorée, où le paradoxe commence à tourner au lieu commun, où la révolte de l'esprit, qui avait son intérêt quand elle était une audace, devient une prétention de petits-maîtres, une parure comme une autre pour les dames, une toilette de l'esprit.

Certes Walpole n'aime guère la philosophie, et en cela il a grand tort ; mais a-t-il réellement tort de ne pas aimer la philosophie à la mode et d'en critiquer le règne despotique dans les salons ? Je ne saurais l'en blâmer : c'est affaire de goût autant que de doctrine. Qui ne donnerait raison à ces vives satires renaissant à chaque instant sous sa plume ? Il se plaint que les Français affectent la littérature et le *libre penser* ; or, quel qu'en soit l'objet, l'affectation est insupportable. « J'ai dîné aujourd'hui avec une douzaine de savants, et, quoique tous les domestiques fussent là pour le service, la conversation a été beaucoup moins réservée, même sur l'Ancien-Testament, que je ne l'aurais souffert à ma table, ne fût-ce qu'en présence d'un seul laquais. Quant à la littérature, c'est un excellent amusement lorsqu'on n'a rien de

mieux à faire, mais elle devient du pédantisme en société, et de l'ennui quand on la professe en public. » Les raisons qu'il donne de son aversion pour les sujets de philosophie ou de religion méritent qu'on s'y arrête et sont de tous les temps. « Il n'y a qu'un petit nombre de ces sujets qui m'intéressent, et sur ceux-là ou bien je ne tiens pas à réfléchir, ou bien je tiens encore moins à parler avec des personnes indifférentes. Le *libre penser* n'est fait que pour soi-même, et certainement pas pour la société. On règle une fois pour toutes sa manière de penser, ou bien l'on sait qu'elle ne peut être réglée ; quant aux autres, je ne vois pas qu'il y ait moins de bigoterie à tenter des conversions contre que pour la religion. » Ce ton de prédicant des philosophes l'exaspère. « Ils ne font que prêcher, et leur doctrine avouée est l'athéisme ; vous ne pourriez croire à quel point ils se gênent peu ; ne vous étonnez donc pas, si je reviens tout à fait jésuite. Voltaire lui-même ne les satisfait pas. Une de leurs dévotes disait de lui : « *Il est bigot, c'est un déiste.* » — Cela ne rappelle-t-il pas, au rebours, cette définition que donnait un abbé de ce temps-là, engagé dans une vive dispute avec un de ses confrères à propos des *cinq propositions ?* On voulait les mettre d'accord en leur faisant remarquer qu'il y avait au moins un point commun entre eux : c'est que ni l'un ni l'autre ne croyait en Dieu. « C'est vrai, répartit le moine disputeur ; mais lui, c'est un athée moliniste, et moi je suis athée janséniste. »

Walpole ne commet-il pas lui-même quelque méprise analogue à propos de Rousseau, comme la dévote du baron d'Holbach à propos de Voltaire ? Qu'il

déteste l'humeur querelleuse de Jean-Jacques, son affectation, ses petits moyens pour conquérir l'admiration ou même l'attention du monde, cet habit d'Arménien sous lequel il promène son ridicule incognito, qu'il se moque de ce voyage en Angleterre en compagnie de Hume auquel il prédit bien des mésaventures, Walpole est parfaitement dans son droit d'homme de goût; mais je ne vois nulle part qu'il fasse la différence entre Rousseau et les *philosophes*, qui étaient pour la plupart les encyclopédistes, ennemis jurés de Rousseau. A ses yeux, tout cela est de la même secte. « Je me suis lavé les mains de *leurs savants et de leurs philosophes*, écrit-il à John Chûte; je ne vous envie même pas Rousseau, qui s'est affublé de toute la charlatanerie de Saint-Germain pour se rendre original et faire parler de lui. » Voltaire, Diderot, d'Holbach même, Rousseau, il semble ne mettre entre ces noms si divers d'autre nuance que celle du talent ou du génie, quand il y a un abîme entre les doctrines. Il dit, assez finement d'ailleurs, que ce sont là de ces génies qui détestent les prêtres, mais qui tiennent absolument à avoir un autel à leurs pieds.

Quoi qu'il en soit de la justesse de ses appréciations sur la philosophie du siècle et la place qu'il convient d'y faire à chacun, c'est à l'occasion de Rousseau que Walpole obtint ce succès décisif qui mettait alors un homme, un étranger, hors de pair dans cette société oisive et curieuse d'incidents. Je veux parler de cette fameuse lettre du *Roi de Prusse à monsieur Rousseau*, qu'il écrivit un soir, par une sorte de gageure, en rentrant de chez Mme Geoffrin, et qui fit

le tour de Paris et de l'Europe : « Mon cher Jean-Jacques, vous avez renoncé à Genève, votre patrie ; vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté dans vos écrits ; la France vous a décrété. Venez donc chez moi ;... mes États vous offrent une retraite paisible, je vous veux du bien et je vous en ferai, si vous le trouvez bon ;... mais si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez. Je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits. » On connaît la réponse que Rousseau, mystifié, avait faite au roi de Prusse : « Sire, il manquait à mes ennuis d'être le jouet de celui que la Providence a placé au-dessus des autres hommes, en lui imposant le devoir de les rendre heureux, etc. » Cette plaisanterie, bonne ou mauvaise, eut en Angleterre des suites fâcheuses pour Rousseau, pour Hume, pour Walpole lui-même. C'est un imbroglio tragi-comique qui commence et où tout le monde se bat à tort et à travers : Rousseau y gagna quelques ridicules de plus, Hume quelques malédictions éloquentes de Rousseau, Walpole y récolta des horions pour son propre compte ; mais, à Paris même, le premier succès fut très vif. On s'arracha les copies de la lettre. « Me voici à la mode ! » s'écria Walpole, et il ne se trompait pas. C'est à dater de ce moment qu'il entre à pleines voiles dans le succès : « Cette plaisanterie s'est répandue partout comme le feu... Les dévotes à Rousseau ont été furieuses ; Mme de Boufflers, sur le ton du sentiment et avec les accents de l'humanité souffrante, m'a déchiré de tout son cœur, tout en se plaignant à moi-même avec la plus extrême douceur. » La scène

recommence chez le prince de Conti ; Mme de Boufflers se fâche, le maître de la maison est enchanté. « C'est ma faute si je ne suis pas aujourd'hui à la tête d'une secte nombreuse... On a couru après moi comme après un prince africain ou un serin savant, et j'ai été mené de force chez la princesse de Talmont, cousine de la reine, logée au Luxembourg. »

A mesure qu'il pénètre davantage au cœur de cette société, il en ressent de plus en plus, malgré de passagères ivresses d'amour-propre, le vide bruyant et le néant agité. Vers la fin de son séjour à Paris, il émet cette idée, qu'après tout rien ou presque rien n'est sincère dans la haute société où il vit, pas même cette prétention à l'athéisme contre laquelle il s'irritait d'abord. Or, n'est-ce pas une faiblesse de plus que cette fanfaronnade qui n'a même pas l'excuse de la sincérité? « De tout ce que je vous ai dit, écrit-il à M. Gray, il ne faudrait pas conclure que les personnes de qualité soient au fond athées, *du moins les hommes*. On ne peut savoir à fond une nation en quatre ou cinq mois. Les pauvres gens sont incapables d'aller au bout de la libre pensée. Ils auraient honte de défendre leur église, parce qu'il est d'usage de la fronder, mais je suis convaincu qu'ils y croient au fond du cœur. Du reste les hommes, en général et plus qu'en général, sont niais et vides, et avec cela des airs méprisants et contraints... Véritablement les femmes ne semblent pas être du même pays. »

Dans cet affaissement et cet effacement universels, la femme prend de plus en plus le pas sur l'homme. Il semble qu'il y ait en elle une souplesse d'organisation et d'esprit, qui résiste mieux aux influences éner-

vantes, et qui garde mieux son niveau. Cette nuance se marque clairement dans la correspondance de Walpole. A part toute galanterie ou sympathie particulière, on sent que les salons tenus par des femmes sont le dernier refuge du vieil esprit français, subsistant encore à travers le pédantisme à la mode. Après quelques expériences, Walpole renonce à la maison du baron d'Holbach. Il plante là ses fameux dîners. « C'était à n'y pas tenir avec ses auteurs, ses philosophes et ses savants, dont il a toujours un plein pigeonnier. Ils m'avaient fait tourner la tête avec un nouveau système de déluges antédiluviens, qu'ils ont inventé pour prouver l'éternité de la matière... En somme, folie pour folie, j'aime mieux les jésuites que les philosophes. » Quelle différence entre ces conversations où s'élaborait le *Système de la nature*, le plus lourd ouvrage du siècle, et ces entretiens dirigés avec tant de goût et de tact, à travers tant d'écueils, par Mme Geoffrin ! Ici on reçoit aussi des philosophes ; mais quelle différence ! On leur donne le ton, on les gouverne avec un art si naturel qu'il ressemble à un instinct. Mme Geoffrin avait une manière de dire : « Voilà qui est bien, » qui arrêtait net les discussions tournant à la dispute, les tirades au moment où elles devenaient des monologues, les conversations lancées à fond de train sur des sujets scabreux par des esprits échauffés. Ce mérite d'à-propos, de tempérament et de mesure, servi par l'intelligence la plus fine, enchante Walpole. Il ne tarit pas d'éloges. « Cette femme est une merveille de bonnes informations, de bons conseils ; c'est le bon sens parlé. » Il n'est pas jusqu'à son moyen de gouvernement, sa

manie de gronder qui ne le ravisse. « Je n'ai jamais aimé à être redressé en face; eh bien! vous ne pouvez vous imaginer le plaisir que j'y trouve avec elle; je la prends à la fois pour confesseur et pour directeur. Si elle voulait s'en donner la peine, je vous assure qu'elle me gouvernerait comme un enfant. » Quelques années après, à la suite d'un autre voyage, le ton est bien changé. Mme du Deffand, *la grande ennemie* de Mme Geoffrin, s'est emparée de Walpole, et voilà que tout entier aux rancunes du salon de la rue Saint-Dominique, fidèle au génie du lieu jusque dans ses injustices, il écrit à son ami le général Conway, de passage à Paris, pour l'engager à ne pas mettre les pieds dans le salon de la rue Saint-Honoré. « Vous seriez bientôt dégoûté de cette maison, où vont tous les prétendus *beaux esprits* et les *faux savants*, et où ils étalent leur impertinence dogmatique. » Même recommandation à l'endroit « d'une Mlle de Lespinasse, un prétendu bel esprit, qui a été autrefois l'humble compagne de Mme du Deffand, mais qui l'a trahie. Je vous prie de ne vous laisser mener chez elle par personne. Cela désobligerait mon amie plus que tout au monde, mais elle ne vous en dirait jamais un mot. »

Mme du Deffand, elle, n'aimait pas les philosophes; elle était détachée à l'excès de toute opinion, même de l'opinion à la mode. Ce fut le premier lien de son amitié avec Walpole. Ils se rencontrèrent dans leur haine du pédantisme, de la dissertation et du lieu-commun. Comme lui, elle était excédée du parlage des *auteurs*. « Ce qu'on appelle aujourd'hui l'éloquence, disait-elle, m'est devenu si odieux, que j'y

préférerais le langage des halles. » Et ce qu'elle apprécia tout d'abord dans Walpole, c'est précisément ce libre esprit frondeur, s'appartenant à lui-même, aussi dégagé de préjugé dans un sens que dans un autre, pratiquant cette indépendance qui consiste à marcher hors des voies battues et à s'affranchir aussi bien du fanatisme de l'incrédulité que de l'autre. Elle lui recommande les *Essais*, assurant qu'il est, malgré lui-même, de la race et de la famille de Montaigne, et que son peu de goût pour cet ancêtre de son esprit ressemble à de l'ingratitude filiale. — Nous ne referons pas ici l'histoire de cette amitié célèbre, à laquelle d'ailleurs les lettres récemment publiées n'ajoutent aucun trait nouveau, roman d'une imagination blasée, fleur tardive éclose dans la vieillesse d'un siècle et d'une femme. Nous ne résisterons pas cependant au plaisir de citer quelques réflexions semées à travers la correspondance de Walpole sur l'art incomparable des Français et des Françaises pour se défendre contre le temps, contre la vie ou plutôt contre la mort, et pour se faire illusion à eux-mêmes : « C'est le pays par excellence pour y vieillir... Je présume qu'il y a des jeunes gens ici, mais impossible de deviner où ils existent. » A son sixième voyage, en arrivant à Calais, il s'écrie : « Me voici donc encore ici pour la sixième fois de ma vie, avec l'écart insignifiant de trente-sept ans entre mon premier voyage et celui-ci ! Ma seule excuse, c'est que je suis dans le pays des *Strubrugs*[1], où l'on n'est ja-

1. Voyez le chapitre des *Strubrugs* ou Immortels, dans le *Voyage de Gulliver*.

mais trop vieux pour être jeune. » Et quelques jours après : « En Angleterre, je m'imaginais approcher terriblement de soixante ans; mais c'est si anglais de vieillir ! Les Français sont des *Strubrugs* perfectionnés; passé quatre-vingt-dix ans, on n'a plus ni caducité, ni maladie, et l'on s'élance dans une nouvelle carrière. » Au fond cependant, quand il parlait sérieusement, il blâmait fort cette manière de gouverner sa vie, et il n'admirait nullement « la méthode française de brûler en public la chandelle jusqu'au bout. » Il ne comprenait guère qu'on ne se fît pas une retraite décente de silence et de dignité pour ses vieux jours, et que l'on ne mît pas en repos son âme, si l'on en avait une, et son corps, sans attendre l'heure où le corps abandonnera en route sa vieille compagne. Lui-même, plus tard, sut pratiquer à merveille cet art de bien vieillir, en s'enfermant dans une retraite confortable, entre ses deux gracieuses amies, deux sœurs, Mary et Agnès Berry, se préparant ainsi une mort bienséante, charmée d'avance et consolée par cette jeune amitié. Artiste en tout, amateur distingué, homme de goût jusque dans l'arrangement et le choix de ses derniers jours, homme du monde, mais plein de tact et se retirant du monde la veille du jour où l'on aurait pu se demander ce qu'il y faisait encore.

Du fond de sa retraite de Strawberry, il assistait à l'écroulement de cette société brillante à la surface et minée au dedans, où il avait longtemps vécu. On ne peut pas dire, en suivant ses impressions jour par jour, que la révolution le prit à l'improviste. Dès son arrivée à Paris en 1765, il est saisi par les plus som-

bres pressentiments sur l'avenir de la monarchie en France; ces pressentiments ne feront que se développer pendant les dix années que nous avons choisies dans sa correspondance. Il écrit à son cousin Conway, secrétaire d'État, il lui écrit « ministériellement » pour le tenir au courant des choses étranges qui se passent et les lui montrer sous leur vrai jour : « Le dauphin n'a plus probablement que quelques jours à vivre. Sa mort prochaine comble de joie les philosophes. Vous trouverez peut-être assez étrange que le sentiment des philosophes puisse devenir une *nouvelle d'État;* mais ne savez-vous pas ce que c'est que les philosophes ou ce qu'on appelle ainsi en France? D'abord cette désignation comprend à peu près tout le monde, ensuite elle s'attache spécialement à deux classes d'hommes, les uns qui tendent au renversement de toute religion, et les autres, beaucoup plus nombreux, à la destruction du pouvoir royal. » Remarquez cette date : 1765. A la même époque, un soir que le peintre Vigée, le père de Mme Lebrun, qui nous raconte le fait dans ses mémoires, sortant d'un dîner de philosophes où se trouvaient Diderot, Helvétius et d'Alembert, paraissait si triste que sa femme lui demanda ce qu'il avait : « Tout ce que je viens d'entendre, ma chère amie, répondit-il, me fait croire que bientôt le monde sera sens dessus dessous. » — Walpole continue en faisant à Conway une confidence énigmatique dont la clé a malheureusement disparu. « La preuve que mes idées ne sont point de pures visions, c'est que je vous envoie un papier fort curieux, et je crois qu'aucun magistrat n'eût osé le produire, même à l'époque de Charles Ier. Je ne vou-

drais pas qu'on sût qu'il vient de moi, pas plus que les renseignements que je vous transmets, de sorte que, si vous croyez nécessaire de les communiquer à quelques personnes en particulier, je désire que mon nom ne soit pas prononcé. Je vous dis tout cela pour votre satisfaction personnelle, mais je ne voudrais pas qu'on pût supposer que je fais ici autre chose que me divertir. » Le *papier* auquel il est fait illusion s'est perdu, mais l'indication reste. La communication presque officielle de Walpole au secrétaire d'État indique que l'armée elle-même, à cette date, n'est pas exempte de la contagion des idées nouvelles qui circulent et répandent dans tous les rangs le germe d'où sortira quelques années plus tard la révolution.

Ce n'est pas que notre auteur soit fort dévot au trône et à l'autel. Il est whig de naissance, libéral d'opinion, sceptique par tempérament; il n'a qu'un médiocre souci de la royauté en tant que délégation surnaturelle, et tient en mépris le régime de l'arbitraire et le règne des courtisanes tel qu'il le voit fleurir en France : « Le monde parle de servir fidèlement les rois, et pourquoi? Est-ce que je dois à une autre créature humaine plus que je ne me dois à moi-même? Quel est son titre à ma fidélité? Est-ce que ces mots insensés de roi et de sujet la rendent meilleure que moi et moi plus mauvais qu'elle? » En Anglais positif, bien éloigné de la théorie du droit divin et de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, il ne consent à voir dans la royauté qu'une fonction : « Un roi est établi pour ma convenance, c'est-à-dire pour la convenance de tout le monde, son pouvoir et sa richesse en sont les gages. Il a des mi-

nistres autour de lui, parce que cette machine si puissante n'est qu'un mortel pauvre et faible comme les autres mortels, et qu'il ne peut faire la millième partie de sa besogne. » Voilà, selon lui, tout le secret de l'institution ; mais, telle qu'elle est, elle a sa raison d'être dans l'utilité de tous, et si Walpole n'a aucun préjugé sur l'origine mystique et les lumières surnaturelles des rois, il ne nourrit aucune illusion sur l'efficacité des mouvements populaires et l'intervention de la multitude dans les affaires. Le ministère du duc de Choiseul, les passions qui s'agitent autour de lui, les interminables luttes de la cour et du parlement, toute cette misérable politique intérieure où se dévore et s'absorbe cette fin de règne, donnent matière aux plus tristes réflexions de Walpole, et semblent justifier de jour en jour ses appréhensions. Ce fut bien pis après la disgrâce de Choiseul. Walpole n'hésite pas à dire que ce fut « le renversement final de la constitution française. » Avec le duc de Choiseul du moins, il y avait un gouvernement. Il n'y en eut plus après lui : c'est le règne de l'intrigue, avec les noms frivoles ou déshonorés du duc d'Aiguillon et de Maupeou, sous la triomphante Du Barry.

A son dernier voyage à Paris, en 1775, la scène change comme par un coup de baguette magique. Walpole assiste avec la plus vive sympathie à une sorte de renaissance des mœurs publiques et du pouvoir royal, appuyé sur de bons ministres. Il est vrai que l'enthousiasme qu'il ressent pour la nouvelle reine, Marie-Antoinette, aide au charme. Il la voit à un bal de la cour, à Versailles, et cette fois c'est de l'éblouissement, chose à noter sous cette plume d'ordi-

naire tempérée ou railleuse : « Les Hébés et les Flores, les Hélènes et les Grâces ne sont que des coureuses de rues à côté d'elle. Quand elle est debout ou assise, c'est la statue de la beauté; quand elle se meut, c'est la grâce en personne. » De plus sérieux motifs légitiment son espoir renaissant : le roi est dans d'excellentes dispositions; il a renvoyé le chancelier, le duc d'Aiguillon, et tous ces malheureux qui avaient « perfectionné le despotisme » sous le dernier règne. M. Turgot supprime les corvées, « la plus exécrable des oppressions, » et chaque jour il projette ou il publie des décrets pour le bonheur du peuple. Les éloges de l'Académie roulent sur des maximes de vertu et de patriotisme, et le roi y applaudit publiquement. « Si la France a le bon sens de garder de tels ministres, elle sera bientôt plus grande que jamais; je n'aurais pas cru, si je ne l'avais vu de mes propres yeux, combien elle est florissante, en comparaison de ce qu'elle était il y a quatre ans. » C'est là une de ces heureuses surprises comme la France en réserve à ses amis et à ses ennemis, aux plus tristes jours de son histoire. Il y a dans ce peuple étrange, après les désastres ou les décadences, une vigueur de renaissance, une vivacité excitée par le malheur, une facilité à revivre, qui doivent mettre en garde ses ennemis les plus triomphants contre un mépris prématuré, et les Français contre le découragement et le désespoir, contre le doute même à l'égard de leur patrie.

Cette fois la renaissance est trompeuse, et cette belle aurore du règne de Louis XIV se voile de nuages. En quittant la France au mois d'octobre 1775, Walpole

marque très nettement le point noir à l'horizon. « Ce pays-ci est bien heureux ; il est gouverné par des hommes qui veulent le bien et le font, sous un prince qui n'a pas encore commis une faute... MM. Turgot et de Malesherbes sont des philosophes dans le bon sens du mot, c'est-à-dire des législateurs ; mais, comme leurs plans ont pour but l'utilité publique, vous pouvez être sûrs qu'ils irriteront les intérêts individuels. Les Français sont légers et volages, et les ambitieux, qui n'ont pas d'autres armes contre les honnêtes gens que le ridicule, l'emploient déjà pour faire rire une nation frivole aux dépens de ses bienfaiteurs. S'il est de mode d'en rire, les lois de la mode seront mieux suivies que celles du bon sens. » Tristes et prophétiques paroles ! Les intérêts froissés se coalisèrent. Turgot tombe ; on sait le reste. Turgot, le seul homme peut-être qui, appliquant sans contrainte son génie aux affaires et soutenu par la confiance du roi, aurait pu amener sans secousses l'état à ce degré de liberté et de prospérité marqué d'avance dans la pensée de Walpole, — Turgot, le seul homme capable d'affranchir le travail et d'établir l'égalité de tous les Français devant l'impôt et devant la loi, capable même d'appliquer à la France les règles du vote et du contrôle des impôts où réside l'essence du gouvernement constitutionnel, et qui, faisant cela, aurait pu désarmer d'avance la révolution de ses fureurs, peut-être la supprimer en la rendant inutile. Vain espoir ! le point noir monte, monte toujours. L'effroyable tempête éclate et disperse sur tous les rivages de l'Europe les débris de cette société que Walpole avait visitée dans ses dernières splendeurs, et qu'il accueillit avec la grâce attristée

des souvenirs. Il jette un cri d'horreur quand vint à rouler sur l'échafaud cette tête charmante de Marie-Antoinette, qu'il avait vue apparaître un jour éblouissante, adorée, dans les fêtes de Versailles, et devant ce spectacle de violences et de crimes il écrivait à sa vieille amie lady Ossory ce mot, où se résument ses dernières impressions sur notre malheureux pays : « Si les rois de France ont été des tyrans, que dirons-nous donc du peuple français? »

CHAPITRE II

DEUX TYPES DE FEMMES DE L'AUTRE SIÈCLE. — MADAME DU DEFFAND ET MADAME ROLAND.

On se trompe quand on parle de l'esprit du dix-huitième siècle comme d'une chose unique, ayant une réalité définie et son essence propre. Plus on y regarde de près, plus il devient manifeste qu'il s'y mêle bien des nuances de sentiment et même des oppositions d'idée qu'on ne saurait confondre sous un nom identique. J'y distingue surtout deux tendances marquées jusqu'à la contradiction, qui viennent se résumer tout naturellement dans le nom de deux femmes célèbres, et dont le rapprochement pourrait donner matière à un intéressant contraste. Je veux parler de Mme du Deffand et de Mme Roland. Dans l'une se reflète l'image d'une société cultivée jusqu'au raffinement, avec son charme frivole, et aussi avec ses aridités et ses pauvretés de cœur, épuisant toutes les distractions et les plaisirs de l'esprit sans y trouver un instant de vrai bonheur. L'autre nous représente au vif ce siècle dans ce qu'il eut de meilleur et de plus grand, avec ses aspirations confuses gâtées par la déclamation, ses générosités d'enthousiasme mêlées aux

plus étranges défaillances, dans la flamme et le feu de ses orageuses chimères. Je voudrais retracer en une sorte de parallèle ce double type qui exprime dans ses principales diversités une civilisation si complexe. Mieux que les plus savantes analyses, ce simple rapprochement fera saisir la différence profonde de ces deux aspects, de ces deux *moments* d'une société, trop souvent confondus dans la même appréciation.

I

Par un seul point de leur destinée, ces deux femmes se ressemblent. Elles ont été, chacune à son heure, les souveraines de l'esprit français. De quel prix cette royauté a été payée par Mme Roland et comme ce règne fut court, nous le savons ; mais en revanche comme ce triomphe éphémère fut brillant! Si ces journées de popularité passèrent vite, quelles ivresses elles avaient apportées! Plus calme et plus tempéré a été le rôle de Mme du Deffand. Sa souveraineté s'étend sur un plus grand espace du siècle, mais c'est avec un bien moindre éclat.

Pendant plus de trente années, la marquise du Deffand représenta une de ces puissances de l'opinion qui se déterminent par l'accord d'une personne privilégiée avec une société. Il y avait en effet comme une harmonie préétablie entre la spirituelle marquise et toute cette partie du dix-huitième siècle qui, sans se

piquer de philosophie ni d'opposition, faisait la même œuvre que les philosophes ou les frondeurs par son indifférence railleuse. C'est là le trait spécial de la société qui se réunit chez la marquise du Deffand. Les salons de Mme Geoffrin, de Mlle de Lespinasse, du baron d'Holbach, offraient aux idées nouvelles une hospitalité empressée et aux philosophes une sorte de tribune dont le retentissement portait loin. Mme Geoffrin était véritablement une *mère de l'église* des encyclopédistes. Le baron d'Holbach partageait avec Helvétius l'honneur d'être leur amphitryon. Tout autre s'offre à nous le salon de Mme du Deffand. Il n'y avait là d'engouement ni pour les hommes ni pour les idées du temps. Sauf Voltaire, les philosophes y étaient médiocrement goûtés ; on leur trouvait un air de pédants et de déclamateurs qu'on était bien aise de tenir à distance. Certes on n'y était pas chrétien ; mais on n'était pas davantage philosophe. On était royaliste sans illusion ; de tout le reste, on se moquait volontiers. A travers son indifférence pour toutes les hautes questions, la correspondance de Mme du Deffand nous laisse apercevoir clairement l'image d'un salon sceptique qui de son incrédulité universelle n'excepte que l'esprit. — La foi à l'esprit, c'est la dernière foi, la seule de cette pauvre femme si intelligente et si blasée, si enviée et au fond si peu digne de l'être, qui pendant tant d'années gouverna du fond de son fauteuil une portion de la société française. Dans le mouvement d'opinion auquel ce salon fut mêlé, il représente bien la fin d'un monde ; rien n'y annonce un monde nouveau, si ce n'est la certitude qu'une société se décompose et va mourir.

Quelle singulière existence que celle qui rappelle et résume à nos yeux cette partie du dix-huitième siècle! Au couvent où Mme du Deffand est élevée et où son incrédulité précoce effraie même une abbesse peu scrupuleuse, on fit venir Massillon à qui la petite fille exposa ses raisons. Massillon se retira en disant: « Elle est charmante. » Et comme l'abbesse le pressait: « — Qu'on lui donne un catéchisme de cinq sous » On ne put tirer de lui autre chose. Il ne revint pas. A vingt ans on la marie. « Tout était parfaitement assorti, excepté les caractères, qui ne se convenaient pas du tout. » Quelques mois après, la nouvelle mariée devenait la maîtresse du Régent. Elle garda l'emploi *quinze jours*. La durée de cette liaison n'est-elle pas le signe du temps, en même temps qu'un symptôme de cette impuissance de passion, aussi marquée dans ce caractère que l'absence de vertus? Elle se sépare de son mari, puis elle essaie de se réconcilier avec lui ; fantaisie bizarre qui n'aboutit qu'à une rupture définitive et presque scandaleuse. Dans l'intervalle de quelques années, elle ébauche à tort et à travers quelques liaisons nouvelles, plutôt par mode que par goût. A l'âge de trente-trois ans, elle se fixe dans la petite cour de Sceaux, où elle rencontre précisément le genre de divertissements et de société qui lui conviennent. Son intimité quelque peu orageuse avec la duchesse du Maine et avec Mme de Staal occupe, pendant dix-sept ans, son imagination blasée. Il y faut joindre, pour souvenir, un de ces faciles *mariages* d'amour ou d'inclination, acceptés par l'opinion, et dont le lien léger ne pouvait jamais devenir un joug : c'est à la cour de Sceaux

qu'elle connut le président Hénault, le plus grave des hommes frivoles, qui lui resta jusqu'à sa mort attaché sans enthousiasme, après avoir été pendant quelques années à peu près fidèle sans illusion.

En 1750 un fait non sans importance se produisit dans sa vie : M. du Deffand mourut. Non pas qu'elle eût à souffrir de ce modèle des maris du dix-huitième siècle, de ce mari honoraire, le moins gênant des maris trompés, qui avait vécu loin d'elle, excepté pendant les six mois qu'avait duré la tentative de réconciliation, et de qui elle ne pouvait se plaindre autrement qu'en disant que, pendant ces six mois, *le pauvre homme avait été aux petits soins pour déplaire.* Mais enfin le titre légal du *pauvre homme* était gênant, et sa mort, qui fut une dernière politesse, *un dernier petit soin,* agréable celui-là, pour sa veuve, la laissa libre d'ouvrir un salon. Elle restait avec ses reprises, avec quelques héritages et deux pensions obtenues on ne sait trop à quel titre gracieux, l'une sur la ville, l'autre sur la cassette de la reine, une fortune modeste, mais convenable, qu'elle consacra entièrement aux frais du culte de l'esprit, aux soupers du dimanche et du lundi, qui devinrent bientôt célèbres à Paris et dans l'Europe entière. Elle eut enfin un salon, ce qui était l'ambition de toutes les femmes d'esprit de cette époque, et un salon particulièrement recherché, ce qui était la gloire.

C'est au couvent de Saint-Joseph que se tint cette cour plénière de l'esprit parisien. Il y eut véritablement alors un *Ordre de Saint-Joseph*, recruté parmi les plus brillants et les plus fins causeurs jusqu'au jour où Horace Walpole parut. De ce jour-là, l'Ordre

fut dissous; il n'y eut plus qu'un personnage auquel tout fut sacrifié, et une foule de comparses et de figurants qui passaient sur la scène sans l'occuper, pour la remplir dans les intervalles. Les deux seuls incidents qui, jusqu'à l'apparition du héros, avaient rompu pendant seize années la monotonie agitée de cette vie de salon avaient été le malheur que subit Mme du Deffand en 1754, la perte de la vue, et dix ans après, sa rupture avec Mlle de Lespinasse, qui devint sa rivale après avoir été longtemps son amie et sa dame de compagnie. En 1766, Walpole se montre; il vient, il parle, il est vainqueur, et désormais tout l'intérêt se concentre sur lui. Cet intérêt fût devenu aisément de la passion; mais c'était pour la marquise s'y prendre un peu tard. Elle avait soixante-six ans. On a souvent raconté ce singulier épisode de la vieillesse de Mme du Deffand. On a expliqué comment cette amitié si vive était la revanche d'un cœur qui n'avait jamais aimé. On a exposé la physiologie de ce cœur qui se révèle tout d'un coup plus jeune que son âge, et où la faculté d'aimer se réveille avec une vivacité presque compromettante pour celle qui va en subir l'étrange tyrannie. Que pourrions-nous ajouter à ce contraste tant de fois retracé d'une affection qui a toutes les ardeurs inquiètes et jalouses, tous les emportements à la fois et les délicatesses des affections d'un autre âge et d'un autre nom, avec l'attitude si réservée, si froide même par moments, de celui qui en est en même temps effrayé et flatté, héros et victime à la fois? La correspondance, pendant quatorze années, va être remplie des récriminations de la vieille amie, de ses

plaintes, de ses luttes avec la prudente et circonspecte affection de Walpole, cet homme si distingué qui ne redoute rien tant qu'un ridicule. Ses craintes presque puériles et parfois, en vue d'en détruire l'objet, sa sécheresse, sa dureté à l'égard de la pauvre marquise. l'horreur des commérages du monde où son nom serait mêlé, tout cela si naturel, étant donné la personnalité d'un vieux garçon et d'un Anglais, et en même temps la tendresse si expansive, bien que toujours alarmée, la passion même, puisqu'il faut bien le dire, toujours attachante, même quand elle se trompe d'heure et qu'elle ne peut plus être qu'un attendrissement de l'amitié, toutes les grâces d'esprit et de cœur prodiguées par l'aimable septuagénaire à cet ombrageux Hippolyte qui semble redouter non pas les ardeurs de Phèdre, mais les plaisanteries qu'on en pourrait faire à son club de Londres ou à la cour, — il y a là un petit drame psychologique qui provoque tour à tour la sympathie et le sourire.

Laissons de côté cet épisode, qui fut le supplice et le châtiment d'un cœur trop longtemps frivole, éveillé trop tard. Mme du Deffant mérite d'être étudiée non assurément comme un type de passion, mais comme un des plus rares et des plus précieux modèles de l'esprit de finesse. Ce qu'elle possède au plus haut degré, ce qui attache à sa correspondance, malgré tant de lacunes d'âme et de vraie sensibilité, c'est la précision, la légèreté dans le trait, un des styles les plus naturels et les plus vifs de ce siècle, qui en a produit tant d'excellents; c'est aussi une sorte de génie d'observation appliqué aux nuances de la vie mondaine et des caractères qui s'y développent. Je

ne pense pas qu'il y ait en ce genre de littérature beaucoup de morceaux qui puissent être mis en comparaison avec des portraits comme celui-ci. — « On dirait que l'existence de la divine Émilie (Mme du Châtelet) n'est qu'un prestige. Elle a tant travaillé à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'elle ne sait plus ce qu'elle est en effet. Ses défauts mêmes ne lui sont peut-être pas naturels; ils pourraient tenir à ses prétentions, son impolitesse à l'état de princesse, sa sécheresse à celui de savante, et son étourderie à celui de jolie femme... Quelque célèbre qu'elle soit, elle ne serait pas satisfaite, si elle n'était pas célébrée. C'est à M. de Voltaire qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir. En attendant, elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent. » Et Mme la duchesse de Chaulnes, qui peut l'avoir oubliée, si on l'a une seule fois rencontrée dans la galerie de Mme du Deffand? « Son esprit est si singulier qu'il est impossible de le définir : il ne peut être comparé qu'à l'espace ; il en a pour ainsi dire toutes les dimensions, la profondeur, l'étendue et le néant; il prend toutes sortes de formes et n'en conserve aucune; c'est une abondance d'idées toutes indépendantes l'une de l'autre, qui se détruisent et se régénèrent perpétuellement. Il ne lui manque aucun attribut de l'esprit, et l'on ne peut dire cependant qu'elle en possède aucun : raison, jugement, habileté, on aperçoit toutes ces qualités en elle; mais c'est à la manière de la lanterne magique, elles disparaissent à mesure qu'elles se produisent... Mme la duchesse est un être qui n'a rien de commun avec les autres êtres que la forme extérieure; elle a l'usage et l'apparence de tout, elle n'a la propriété ni la réalité de rien. » Je crois qu'en cherchant bien on trou-

verait encore quelque belle dame qui ressemblerait suffisamment à la duchesse de Chaulnes; mais où trouverait-on la plume capable de tracer cette esquisse, de l'enlever en traits si légers et si vifs?

Le désenchantement perce à travers ces ivresses superficielles de l'esprit; c'est la moralité de cette correspondance, image de tant d'autres existences dévorées comme celle-ci d'un mal profond, incurable: le sentiment de l'inutilité, le tourment du vide. Voilà donc à quoi se réduit, vue de près, une des destinées les plus brillantes de ce temps! Avec cette souveraineté de l'esprit, la plus flatteuse pour une femme qui n'est plus jeune, royauté reconnue par la déférence de Voltaire, consacrée par la colère même de Jean-Jacques Rousseau, qui n'avait pas eu le don de plaire et s'en vengea par une boutade grossière, saluée par les princes et les souverains de passage à Paris, qui ne manquaient pas de faire leur cour à la célèbre marquise, — avec toutes ces amitiés illustres des Choiseul, des Luxembourg, des Boufflers, de cent autres grands seigneurs ou femmes charmantes qui se disputaient ses lettres et son affection, dans cette vie qui ne fut qu'une fête en apparence, et dont l'éclat ne diminua pas un instant jusqu'au voisinage de la mort, pas un jour, pas une heure où l'on ne sente au fond de cette âme un secret dégoût de vivre, une lassitude infinie de soi et des autres. Quel flot d'amertume se répand à travers les pages de cette correspondance! « Vous voulez, s'écrie-t-elle quelque part, que j'espère vivre quatre-vingt-dix ans? Ah! bon Dieu! quelle maudite espérance! Ignorez-vous que je déteste la vie, que je me

désole d'avoir tant vécu, et que je ne me console pas d'être née? Je ne suis point faite pour ce monde-ci; je ne sais pas s'il y en a un autre. En cas que celui-ci soit, quel qu'il puisse être, je le crains. On ne peut être en paix ni avec les autres ni avec soi-même ; on mécontente tout le monde, les uns parce qu'ils croient qu'on ne les aime pas assez, les autres par la raison contraire. Il faudrait se faire des sentiments à la guise de chacun, ou du moins les feindre, et c'est ce dont je ne suis pas capable... On connaît tout cela, et malgré cela on craint la mort, et pourquoi la craint-on? Ce n'est pas seulement pour l'incertitude de l'avenir, c'est par une grande répugnance qu'on a pour sa destruction, que la raison ne saurait détruire. Ah ! la raison ! la raison ! Qu'est-ce que c'est que la raison? Quel pouvoir a-t-elle? quand est-ce qu'elle parle? quand est-ce qu'on peut l'écouter? quel bien procure-t-elle? — Elle triomphe des passions? Cela n'est pas vrai, et si elle arrêtait les mouvements de notre âme, elle serait cent fois plus contraire à notre bonheur que les passions ne peuvent l'être; ce serait vivre pour sentir le néant, et le néant (dont je fais grand cas) n'est bon que parce qu'on ne le sent pas. »

C'est la note habituelle de la correspondance, quand la marquise pense pour son propre compte, quand elle nous entretient d'elle-même, de la vie, du monde, de l'impression qu'elle en reçoit. « Quel monde que ce monde-ci ! » tel est le refrain de chaque lettre. La Rochefoucauld ne nous offre pas de plus désolantes peintures. Pourquoi, connaissant le monde ainsi, l'attire-t-elle autour de son fauteuil? pourquoi va-t-elle le trouver quand il ne vient pas? pourquoi

lui donne-t-elle toute sa vie? Elle nous le dit à chaque instant : c'est pour se fuir elle-même; elle ne peut rester en tête-à-tête une heure avec ses réflexions. Rien ne l'accable plus que la solitude. Elle est de ces personnes qui ont besoin des autres pour faire du bruit autour d'elles, pour empêcher leur pensée de se recueillir. Voilà pourquoi elle se disperse dans le tumulte, elle se perd avec une sorte de frénésie dans les dehors de la vie. Elle fait de la nuit une conversation agitée qui chasse l'insomnie; elle réserve le jour pour le sommeil. Le soir arrivé, elle reçoit ses visites, et le souper couronne cette inutile et active journée. Dernière et grave occupation! N'est-ce pas Mme du Deffand qui disait du souper « qu'il était une des quatre fins de l'homme? » Elle a raison pour l'homme de son temps, je veux dire la seule espèce d'hommes qu'elle connût et dont pas un seul ne manqua un jour aux règles de cette théologie facile.

La marquise elle-même ne transgressa jamais ce premier précepte de sa morale. Quand elle ne reste pas chez elle, on est sûr de la retrouver auprès de Mme de Luxembourg, chez qui elle veille jusqu'à quatre heures du matin, au Temple, chez le prince de Conti, chez Mme de Mirepoix, chez Mme de La Vallière, chez le président, chez Mme de Valentinois. Quand M. de Choiseul sera revenu à Paris de son long exil, auquel Mme du Deffand aura eu la gloire de rester fidèle, elle sera des petits et des grands soupers. On disposait pour la spirituelle aveugle une petite table à côté de la grande, et trois ou quatre amis venaient s'y asseoir près d'elle. Elle va à la comédie; elle ne perd aucune occasion de se distraire. Si tel jour, tel

soir, elle n'est pas à Paris, c'est qu'elle est en visites à Montmorency chez M. de Luxembourg, à Roissy chez les Caraman, à Rueil chez les d'Aiguillon, à Versailles chez les Beauvau, à Auteuil chez Mme de Boufflers. Elle est aveugle, elle est d'une complexion délicate, qu'importe? Elle ne perdra pas un soir, pas une heure pour le plaisir. A toutes ces fêtes, il faut qu'elle paraisse. Sa *faiblesse d'Hercule*, comme elle disait d'elle-même, suffit à toutes ces fatigues qui tueraient une autre femme. Ce qui la tuerait, elle, ce serait sa propre pensée. Avant tout, c'est sa pensée qu'il faut fuir.

Ne la croyez pas un instant dupe de cette foule brillante où elle cherche l'oubli de soi. Rien n'égale l'amertume de ses jugements généraux sur le monde, sinon celle qui éclate dans ses jugements particuliers sur les amis dont elle vit entourée. Quelle impitoyable maîtresse de maison! Voyez plutôt cette esquisse de son salon, tracée par elle-même, avec les noms propres au bas des portraits, de peur qu'on ne s'y trompe. « J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi ; hommes et femmes me paraissaient des machines à ressorts qui allaient, venaient, parlaient, riaient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir. Chacun jouait son rôle par habitude; Mme la duchesse d'Aiguillon crevait de rire, Mme de Forcalquier dédaignait tout, Mme de La Vallière jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi j'étais abîmée dans les réflexions les plus noires; je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions, que je m'étais creusé à moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais tombée, que tous mes jugements

avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne... A qui puis-je donc avoir recours ? » (20 octobre 1766).

Ces plaintes, ces retours désolés sur soi, et en même temps cette fuite perpétuelle hors de soi, cette crainte de se retrouver et ce sentiment du rien dont est fait ce monde où elle cherche en vain à s'étourdir, quelle éloquente justification de la pensée de Pascal ! « On ne recherche la conversation et les divertissements que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir... Quand j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près... De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois, sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude est dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court. On n'en voudrait pas, s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche ; mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit... De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement ; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. »

Ces belles paroles de Pascal pourraient être placées au frontispice de cette correspondance. *L'ennui dans le monde* serait le vrai titre de notre étude. Personne, durant un si long cours d'années, ne s'est

plus sincèrement ennuyé que la marquise en faisant plus d'efforts pour échapper à sa destinée ; d'elle aussi on peut dire qu'elle *a bâillé sa vie*, comme plus tard Chateaubriand le dira de lui-même, bien qu'à vrai dire il n'y ait que des analogies superficielles entre ces deux formes de la tristesse : l'ennui de la société blasée du dix-huitième siècle, sans foi, sans idéal, et la mélancolie du commencement de ce siècle, celle de René, chez qui le doute se complique de véritables tourments d'âme, de romanesque et de passion.

Si maintenant nous cherchons la raison de ce grand ennui dont la marquise souffrit toute sa vie, outre les causes générales et vraiment humaines que marque d'un trait profond l'analyse de Pascal, nous en trouverons une toute particulière et personnelle dans cette vie si stérilement agitée. Ce mal qui la dévore, c'est l'abus, l'excès de l'esprit. — Quelle erreur cruelle pour soi et pour les autres, de penser que l'on puisse fonder sur l'esprit tout seul le bonheur ou même l'agrément d'une vie entière ! S'il ne s'y joint quelque intérêt supérieur qui nous force à nous occuper d'autre chose que de notre propre divertissement, c'est-à-dire encore de nous-mêmes, le châtiment de cet égoïsme intellectuel, si délicat, si raffiné qu'on le suppose, ne se fait pas attendre : c'est le désenchantement irrémédiable des autres et de soi-même. En ne vivant que pour son esprit et par lui, on arrive peut-être à développer en soi une sagacité extraordinaire, une justesse de vues, une pénétration incomparables. Est-ce là un élément de bonheur ? Je ne le crois pas. On court moins de risque d'être dupe, cela

est vrai ; mais n'est-ce pas une autre manière d'être dupe que de l'être de sa propre finesse, et n'a-t-on pas vu souvent une pénétration excessive aboutir à ce triste résultat, un scepticisme absolu sur la sincérité ou la grandeur des motifs par lesquels s'honore la volonté de l'homme? Cette faculté fatale de l'analyse à outrance, on la voit ainsi se retourner contre celui même qui aime à s'en servir. Que de ravages ce mal de l'analyse perpétuelle, irrésistible, répand parmi certaines âmes! Comme il épuise vite le fond de la vie, comme il en tarit les sources et en décolore les aspects! Comme tout devient terne et froid sous sa mortelle atteinte, comme tout s'attriste et se dessèche en nous et autour de nous! Rien n'est monotone comme l'esprit tout seul, réduit à lui-même. Cela vibre, cela brille, mais de quel éclat peu varié ! On se fatigue vite de ce qui n'est qu'ingénieux sans être autre chose, sans provoquer en nous quelque noble émotion, sans exciter quelque haute idée. L'esprit n'a vraiment tout son lustre, il ne produit tout son effet et son agrément que lorsqu'il s'emploie au service de quelque chose qui soit supérieur à lui, la vérité, l'humanité, la justice. Par lui-même, il ne peut nous donner ni une joie profonde ni un plaisir durable, — à peine une minute d'éblouissement qui laisse notre âme plus dénuée et plus pauvre qu'auparavant.

C'est la loi : on n'échappe au sentiment du néant humain que par les nobles affections qui étendent ou multiplient notre être en y associant quelque autre, soit ce large et puissant amour de l'humanité qui nous tire hors de nous-mêmes, soit les enthou-

siasmes virils de la science ou les certitudes enchantées de la foi. Cela seul donne du prix à notre vie qui la ravit à elle-même par la grandeur de l'idée ou du sentiment. Le *moi* ne peut jouir légitimement de son être qu'à la condition de le transformer dans quelque chose de plus grand que lui. Admirable loi qui résume toute morale humaine et toute religion, qui à elle seule contient la formule du bonheur et de la dignité de l'homme! — Cette loi violée nous explique tout ce qu'il y eut de lacunes et de vide dans l'existence de Mme du Deffand. Au vrai, elle ne vécut que pour elle-même, ne cherchant son triste bonheur que dans les jouissances de l'ironie et de l'analyse. A cette passion exclusive, elle n'en ajouta pas une autre qui pût en agrandir ou en varier le cours. Elle est le témoignage éclatant que l'esprit qui ne se nourrit que de lui-même est condamné à périr d'inanition.

L'amitié, on peut estimer ce qu'elle en pensait, si l'on se souvient du jugement qu'elle porte sur ses amis. Encore peut-on dire qu'il s'agit là d'amis du monde. Soit; mais le président Hénault avait été pour elle, à ce qu'on assure, un peu plus qu'un ami du monde, et voyez de quel ton elle parle de sa mort prochaine! « Le président ne va pas bien; il a de la fièvre, un gros rhume; je ne crois pas qu'il passe l'hiver. Sa perte me causera du chagrin et fera un changement dans ma vie. » Mlle de Lespinasse lui avait donné de graves sujets de plainte, j'en conviens. Elle avait mortellement offensé son amour-propre en se permettant une rivalité d'esprit tout près d'elle, et plus tard, quand la rupture arriva, en lui enlevant une

partie de ses amis, décidés à suivre dans sa retraite l'aimable exilée ; mais enfin, lorsqu'elle mourut, c'était l'heure de se souvenir de tant de dévoûment pendant dix années, d'une si grande intimité, de cette mutuelle adoration dont on avait fait grand fracas. Voici en trois lignes son oraison funèbre : « Mlle de Lespinasse est morte cette nuit à deux heures après minuit : ç'aurait été pour moi autrefois un événement, aujourd'hui ce n'est rien du tout. »

L'humanité n'est pas ce qui la touche. Ce que le dix-huitième siècle avait de meilleur dans sa philosophie est pour elle lettre close. La partie des sentiments la plus élevée, la plus désintéressée, lui demeure comme étrangère. Il faut lire l'incroyable lettre où elle raconte avec une si cruelle désinvolture, sans un trait d'émotion, le supplice de Lally, les outrages du peuple, les odieuses inventions par lesquelles on voulut déshonorer même sa mort. « Le public, dit-elle, craignant que Lally n'obtint sa grâce ou qu'on ne commuât sa peine, voulait son supplice, et on a été content de tout ce qui l'a rendu plus ignominieux, du tombereau, des menottes, du bâillon ; ce dernier a rassuré le confesseur, qui craignait d'être mordu. » Et quand Walpole indigné s'écrie : « Ah ! madame, madame, quelles horreurs me racontez-vous là ?... Oui, oui, vous êtes des sauvages, vous autres !... Mon Dieu ! que je suis aise d'avoir quitté Paris avant cette horrible scène ! Je me serais fait déchirer ou mettre à la Bastille ! », il faut voir avec quel sang-froid on lui répond : « Vous êtes étonnant avec votre Lally... A l'égard du bâillon et du tombereau, je les désapprouve ; mais ne croyez point qu'il y ait été fort

sensible, il a fini en enragé. » Pour racheter une page pareille, tout l'esprit du monde ne suffirait pas.

On voit clairement ce qui manquait à cette société si spirituelle : une croyance, un idéal. L'indifférence affectée devient à la longue une incurable maladie. Un égoïsme presque féroce, voilà le dernier terme du mal. Le malheur de Mme du Deffand fut d'employer tout son esprit et rien que son esprit à orner sa vie. Elle en fut châtiée en ne s'intéressant à rien, ni aux personnes, ni aux choses, ni à elle-même. Je me trompe : elle s'intéressa une fois à quelqu'un, à Walpole, mais trop tard pour ne pas recevoir de ce sentiment presque posthume une légère teinte de ridicule.

II

Quand on quitte Mme du Deffand pour Mme Roland, on subit l'impression d'un saisissant contraste. Il semble qu'on passe d'un siècle à un autre, et pourtant c'est à peine si l'on franchit l'espace de quelques années. Il y avait treize ans que Mme du Deffand était morte dans son fauteuil, « la voix éteinte et le cœur enveloppé, » lorsque Mme Roland, dans tout l'éclat de son rôle et de sa destinée, monta sur l'échafaud triomphante plutôt que victime. Quelle opposition de natures! Tandis que chez Mme du Deffand tout se tourne à l'analyse, et que la vie elle-même, dans le creuset subtil de son esprit, s'évapore en un nuage insaisissable, tout chez Mme Rolland est action et

passion, la passion elle-même n'étant pour elle qu'une autre manière d'agir. Quelle force d'esprit il fallut pour écrire ces *Mémoires*, si l'on pense que chacune de ces pages, tracée avec cette précision du souvenir et cette mâle éloquence, est un larcin fait à la surveillance des geôliers, aux rigueurs de la prison, que dis-je ? à la terreur du lendemain, à l'incertitude de l'heure présente, à la certitude de l'échafaud. De temps en temps, elle suspend son récit pour noter au courant de la plume quelques-unes des circonstances au milieu desquelles elle écrit. Et quelles circonstances ! Une fois entre autres, on vient l'interrompre pour lui apprendre qu'elle est comprise dans l'acte d'accusation de Brissot. « Je vais expédier ce cahier, dit-elle, quitte à suivre sur un autre, si l'on m'en laisse la faculté. » Vers la fin, elle résume ce qui lui restait à traiter, elle nous en donne un simple aperçu comme dernier supplément aux *Mémoires*. Elle se presse, elle sent le temps lui échapper, elle mesure son récit au petit nombre d'heures qui lui restent. L'expression est saisissante dans sa simplicité. « A suivre ainsi les choses pied à pied, j'aurais à faire un long travail pour lequel je n'ai plus assez à vivre. » Elle dépose enfin sa plume. « Je ne sais plus la conduire au milieu des horreurs qui déchirent ma patrie ; je ne puis plus vivre sur des ruines, j'aime mieux m'y ensevelir. Nature, ouvre ton sein... Dieu juste, reçois-moi ! » Ainsi c'est sous le coup de la mort que cette âme vaillante se recueillait dans la sérénité de ses plus lointains souvenirs de jeunesse et d'enfance. Voilà le trait où se montre une âme. Cette plume, que le bourreau va lui arracher des mains, ne trem-

ble pas un instant entre ses doigts. Le souvenir reste net, précis; le récit est calme, plein, abondant, désintéressé des terreurs de l'heure présente, sauf quelques apostrophes qui sont dans le mauvais goût du temps. Les premières impressions y sont évoquées dans leur impérissable fraîcheur. Il n'est pas jusqu'à l'écriture du manuscrit qui ne soit ferme comme l'âme de l'auteur. Tous ces récits jaillissent si naturellement sous la plume qu'il n'y a nulle part trace de travail : pas de rature sur ces pages tracées au fond d'un cachot, dans ces jours lugubres dont chacun pouvait être le dernier.

Quel enfer pourtant que la Conciergerie à cette époque ! « On jetait indifféremment sur la même paille et sous les mêmes verrous la duchesse de Grammont et une voleuse de mouchoirs, Mme Roland et une misérable des rues, une bonne religieuse et une habituée de la Salpêtrière... » Le jour où la Conciergerie s'ouvrit pour laisser passer la charrette qui conduisait Mme Roland à l'échafaud, ce jour-là il y eut comme une clarté qui s'éteignit dans cette prison déjà si sombre, et un redoublement de deuil parmi ses tristes habitants. L'héroïque républicaine avait charmé tout le monde, même les royalistes emprisonnés avec elle. Un d'eux, qui la voyait d'abord avec prévention, nous trace ce portrait de l'enchanteresse. « Elle avait la figure non pas régulièrement belle, mais très agréable... Sa taille se dessinait avec grâce, et elle avait la main parfaitement faite. Son regard était expressif, et même dans le repos, sa figure avait quelque chose de noble et d'insinuant. Elle n'avait pas besoin de parler pour qu'on

lui soupçonnât de l'esprit; mais aucune femme ne parlait avec plus de pureté, de grâce et d'élégance. Elle avait dû à l'habitude de la langue italienne le talent de donner à la langue française un rhythme, une cadence véritablement neuve. Elle relevait alors l'harmonie de sa voix par des gestes pleins de noblesse et de vérité, par l'expression de ses yeux, qui s'animaient avec le discours, et j'éprouvais chaque jour un charme nouveau à l'entendre, moins par ce qu'elle disait que par la magie de son débit. » Ainsi, bien des années après, M. le comte Beugnot, revenant sur ces temps sinistres, est encore tout ravi, ému de ce souvenir. C'était un adversaire de Mme Roland, et il était tombé sous le charme. La nature joue de ces tours à la politique et aux politiques.

Que l'on juge de l'empire que devait exercer cette belle personne, cette âme éloquente, cette inspirée de la révolution, quand elle n'en pressentait pas encore les folies et les fureurs, et que, toute remplie de l'esprit nouveau, elle le répandait autour d'elle, avec la flamme de son regard et de sa parole, parmi ses amis, Vergniaud, Brissot, Guadet, Louvet, Gensonné, Buzot, dépassant en ardeur les plus enthousiastes, échauffant les indolents et les tièdes, les éblouissant tour à tour et les charmant, les guidant vers cet avenir chimérique qu'elle leur montrait tout près d'eux, à leur portée, par une sorte de magie à laquelle ils ne résistaient pas. Non, la Montagne ne se trompait pas en la frappant. Ni Danton, ni Robespierre, ne pouvaient s'imaginer que la Gironde était abattue tant que vivait celle qui en était l'âme. Eux-mêmes, Danton et Robespierre, ne savaient-ils pas

bien quel prestige émanait d'elle? Ils l'avaient connu, ce prestige, et ils se vengeaient de l'avoir subi en envoyant à l'échafaud cette femme dont le mépris leur faisait peur.

Plus on pénètre dans l'intimité de Mme Roland en relisant ses *Lettres* et ses *Mémoires*, plus on se persuade qu'elle représente avec éclat tout un côté du dix-huitième siècle, ces idées, ces influences dont Mme du Deffand méconnut toujours la grandeur, à supposer qu'elle en soupçonnât même l'existence. Ce que ces idées ont d'énergique et de noble, les aspirations de ce siècle vers la générosité, vers la justice idéale, vers la rénovation sociale, tout ce qu'il contient même de chimères mêlées à de magnifiques passions, tout cela revit dans Mme Roland. Au-dessus du doute systématique, de l'indifférence où s'arrêtaient Mme du Deffand et ses amis, s'élevait un esprit nouveau, grave, sincère, dévoué à la justice et à la fraternité humaine, — passionné pour l'égalité, pour la liberté, mais en même temps rempli d'inexpérience, gâté par l'imitation d'une antiquité chimérique, mal étudiée, mal comprise, — conduit par l'utopie à la déclamation, tenant en horreur les dépravations d'un état social artificiel et faux, et ne trouvant pas d'autre moyen de le corriger que par l'idéal d'une nature qui n'était pas moins artificielle et moins fausse. C'était une sorte de stoïcisme rajeuni, essayant de fonder le droit nouveau en dehors des traditions, se passant volontiers de Dieu qui n'était plus guère que la *Nature* personnifiée ; cherchant, comme l'ancienne école, à réformer la vie sociale et individuelle sur la règle de la raison pure, mais diffé-

rant profondément des austères doctrines de Zénon et d'Épictète par une perpétuelle préoccupation des émotions du cœur et une affectation de sensibilité dont les vieux stoïciens de la Grèce ou de Rome auraient souri. Ce mélange de l'esprit nouveau, enthousiasme, déclamation, passions fortes, utopie, voilà ce qui nous explique Mme Roland. Elle porte tout cela en elle. Le dix-huitième siècle réformateur ne peut pas offrir de lui-même une plus belle et plus charmante image. C'est tout à fait une fille de Rousseau, avec moins de génie assurément, mais avec plus de noblesse que son père intellectuel, plus vraiment généreuse et mieux née.

Enfant, elle n'a pas eu d'autres institutrices, par un accord singulier entre les circonstances et sa destinée, que la nature et la philosophie. Son éducation a été livrée à d'effrayants hasards, sans direction, sans conseils, et si ces hasards n'ont pas déformé son âme, cela prouve de quelle trempe était cette âme, naturellement forte et droite. Son enfance fut remplie, agitée par des lectures confuses qu'elle fit, à ses risques et périls, à travers les livres qui tombaient sous sa main. Il est étrange de penser qu'à dix ans elle lisait *Candide*. « Au reste, ajoute-t-elle naïvement, jamais livre contre les mœurs ne s'est trouvé sous ma main. » *Candide* à dix ans, Diderot à treize, cela n'inquiète pas même son souvenir et ne l'étonne pas, quand trente années après, elle retrace l'histoire aventureuse de ses premières lectures. A peine peut-on savoir quand elle devint philosophe, tant elle l'était de naissance. Elle nous dit que, enfant, elle aimait à réfléchir, et qu'elle songeait véritablement à se former elle-même, c'est-

à-dire qu'elle étudiait les mouvements de son âme, qu'elle cherchait à se connaître. Le hasard seul écarta de son esprit la dialectique troublante de Rousseau. Elle ne le connut que beaucoup plus tard ; elle-même avoue que cette circonstance fut heureuse. Elle serait devenue *folle*, si elle avait connu trop tôt son maître, son dieu.

Une année de grande dévotion dans un couvent, chez les dames de la Congrégation, est un épisode assez extraordinaire de cette enfance philosophique. La partie des *Mémoires* où elle rappelle et peint ce temps *de calme et de ravissement* est celle qui contient peut-être les plus belles pages. Je n'ai pu les relire sans rappeler à ma pensée le nom d'une autre fille de Rousseau, Mme Sand, racontant dans un style enchanteur ce séjour dans le couvent des *Anglaises* dont elle garda longtemps l'impression secrète. Singulier rapprochement entre ces deux femmes philosophes, qui se sont formées toutes les deux, au hasard, par des lectures confuses et prématurées, par l'éveil inquiet d'une intelligence précoce et la curiosité d'un esprit abandonné à lui-même, et qui toutes les deux ont eu leur heure de piété, de dévotion même, et en ont gardé au fond de l'âme je ne sais quel parfum mystique qui persiste à travers tous les événements d'idée, toutes les aventures de doctrine, et les émotions de la vie.

C'est après sa sortie du couvent et jusqu'à son mariage, dans cet intervalle de douze années, que se dessine cette énergique physionomie. Elle apprend toutes les sciences, tout ce qu'elle peut en saisir sans maîtres : géométrie, physique, métaphysique. Elle se livre avec passion à l'étude de la musique. Elle déve-

loppe ses sentiments politiques. C'est Plutarque qui lui a fait aimer la République; c'est le spectacle de la cour qu'elle va voir un jour à Versailles qui la confirme dans le goût que Plutarque lui a donné. Deux ou trois visites assez malencontreuses chez de grandes dames très sotte, lui inspirent, sous une forme trop sensible, la passion de l'égalité, qui n'était jusqu'alors en elle qu'à l'état d'idée. La voilà toute formée, philosophe, élève de la nature, républicaine. Que les événements viennent maintenant; ils ne la prendront pas au dépourvu. C'est une âme préparée. Il semble que depuis son enfance elle se destine au rôle éclatant qu'elle va jouer. La Révolution, elle la portait dans ses instincts et dans ses révoltes d'enfant, dans ce culte des grands hommes de Plutarque, dans ces sentiments républicains qui se mêlaient étrangement à ses rêves de jeune fille. En passant de son cœur sur la scène du monde, la Révolution ne la surprit pas. Elle eut l'enthousiasme sans l'étonnement.

L'esprit du dix-huitième siècle a laissé sa marque ineffaçable sur ses *Mémoires :* dans le style d'abord, mélange perpétuel d'éloquence et de déclamation, de simplicité et de sensiblerie. Il ne faut pas provoquer d'imprudentes comparaisons. Je n'aime pas surtout, je l'avoue, à entendre parler de Mme de Sévigné à l'occasion de Mme Roland. Oui, sans doute, on rencontre chez elle bien des traits imprévus et vifs, naturels et charmants. Mais y a-t-il une page, une seule, où l'esprit du temps n'ait marqué son empreinte par quelque apostrophe aux âmes sensibles et quelque appel à une nature de convention? La source est pleine, le flot est abondant; mais sur combien de prairies artificielles

on le détourne, on l'épuise! Heureusement, il renaît plus libre et plus vif que jamais de la source toujours jaillissante, et son élan plusieurs fois renouvelé finit par atteindre le but. Mais c'est du premier jet et d'un seul élan que le but est atteint dans les auteurs du premier ordre, et c'est parmi eux qu'il faut maintenir Mme de Sévigné.

Il y a deux autres traits bien reconnaissables de l'esprit du siècle chez Mme Roland. L'absence complète de modestie ou, si l'on aime mieux, la conscience trop peu naïve de sa supériorité et de son charme, et l'absence de tout sentiment de délicatesse et de réserve dans certaines confidences au moins inutiles. — Je connais les excuses invoquées et les circonstances atténuantes plaidées par les habiles avocats de cette belle cliente : « C'est ne pas la comprendre, nous dit le dernier et le plus complet des éditeurs, M. Faugère, que de lui reprocher de parler d'elle-même avec trop de complaisance. Elle se décrivait, elle se peignait pour ainsi dire avec sa plume, ni plus ni moins qu'elle l'eût fait avec son crayon, cherchant à satisfaire *son exactitude d'artiste,* plutôt que *son amour-propre de femme.* » Il y a là une nuance bien subtile. Quand l'artiste est femme et qu'elle fait avec tant de complaisance son portrait, pouvez-vous distinguer sûrement le sentiment désintéressé de l'exactitude d'avec le goût de l'artiste pour ses propres perfections? Je sais que le dix-huitième siècle a la passion de la franchise; mais je sais aussi que cette franchise absolue dans l'éloge qu'on fait de soi-même nous choque, même quand l'objet complaisant de ces peintures est Mme Roland.

A plus forte raison cette franchise *absolue* du récit nous inquiète terriblement dans deux ou trois passages des *Mémoires*, surtout dans le long récit d'une scène inimaginable qui se passe dans l'atelier paternel, en l'absence de M. Phlipon, et dont l'acteur est un jeune apprenti. On invoque inutilement ici l'exemple de Rousseau : ce qui est insupportable dans les *Confessions*, l'est deux fois plus dans les *Mémoires*. On nous dira que c'est de l'histoire naturelle. Soit, mais j'aime mieux chercher l'histoire naturelle dans des traités qui sont impersonnels que dans les confidences d'une femme, que l'art de son propre récit fait vivre devant nous. Ce que la critique a si vivement reproché à M. Michelet dans certains passages de ses dernières œuvres, ce n'est pas d'être physiologiste, mais d'être un physiologiste trop amoureux de son sujet. Ce qu'on doit reprocher à Mme Roland, c'est quelque chose de moins grave, assurément. Elle n'aime pas ces sortes de sujets; c'est quelque chose d'analogue pourtant; c'est *elle-même* qui s'expose devant les imaginations. Il ne s'agit pas ici de pruderie, mais de goût seulement.

Tout cela lui vient du siècle ; ce qui vient d'elle et d'elle seulement, c'est cette force supérieure d'éloquence et d'âme qui domine tout autour d'elle, partout, dans les assemblées de la Gironde comme dans les préaux de la Conciergerie.

On ne connaîtrait pourtant que la moitié de M^m.e^ Roland, si l'on ne disait rien de cette passion si fière et si chaste, qui remplit les derniers jours de sa vie et dont on connaît maintenant tous les secrets. Jamais le cœur d'une femme n'a été plus complètement

révélé. Jamais l'amour n'eut de plus vifs et plus tendres accents dans une âme qui se sent plus libre de l'exprimer, parce qu'elle est protégée contre elle-même par les murs d'une prison, par la pensée d'une mort prochaine. Parmi vingt passages, je n'en connais pas qui exprime mieux que celui-ci une passion qui se croit encore vertueuse, qui l'est peut-être, mais avec l'exaltation et la subtilité des sentiments impossibles : « Les méchants croient m'accabler en me donnant des fers... Les insensés ! Que m'importe d'habiter ici ou là? Ne vais-je pas partout avec mon cœur, et me resserrer dans une prison, n'est-ce pas me livrer à lui sans partage? Ma compagnie, c'est ce que j'aime; mes soins, d'y penser.... Si je dois mourir, eh bien ! je connais de la vie ce qu'elle a de meilleur, et sa durée ne m'obligerait peut-être qu'à de nouveaux sacrifices... Je ne dirai pas que j'ai été au-devant des bourreaux, mais il très vrai que je ne les ai pas fuis. Je n'ai pas voulu calculer si leur fureur s'étendrait jusqu'à moi; j'ai cru que si elle s'y portait, elle me donnerait occasion de servir X... (Roland) par mes témoignages, ma constance et ma fermeté. Je trouvais délicieux de réunir les moyens de lui être utile à une manière d'être qui me laissait plus à toi. J'aimerais à lui sacrifier ma vie pour acquérir le droit de donner à toi seul mon dernier soupir. » Buzot eut été bien vite oublié, s'il ne l'était déjà; le voilà immortalisé par un cri de passion. Étrange destinée ! Il avait donné ses forces, son talent, sa vie à une opinion, à un parti, et déjà son nom descendait dans l'ombre où s'effacent successivement tant de réputations qui n'ont eu qu'un jour, qu'une

heure. Mais ce nom, il est sorti comme une révélation d'une lettre perdue et tout d'un coup retrouvée. Et voilà ce nom associé à l'immortalité littéraire d'une page où un souffle a passé, où l'âme d'une femme vit tout entière.

Ce dernier trait achève le contraste entre Mme du Deffand et Mme Roland : l'une n'a jamais connu que l'amour frivole et le caprice ; il n'y a pas de cœur plus fermé à la passion. Elle a exprimé dans sa vie ce qui était dans les idées et les mœurs de la société de son temps, l'horreur de tout attachement sérieux, une singulière impuissance d'aimer, et en même temps le goût du plaisir sans ombre de scrupule ou de préjugé. Mme Roland au contraire appartient à cette autre partie de la société qui reçoit ses leçons de Rousseau, ou même qui prend ses modèles dans les romans de Richardson ; elle commence avec éclat la série des femmes vertueuses et passionnées, souffrant de cette lutte et s'y complaisant avec une sorte d'amère volupté : habile déjà par instinct à cette casuistique qui aura plus tard ses doctrinaires, et d'après laquelle la femme, en gardant une fidélité matérielle au mari, se fait de ce sacrifice un droit pour réserver le reste à l'amant. La théorie est subtile, dangereuse, impraticable même en dehors d'une exaltation qui ne peut pas se soutenir ; mais ce n'est plus le dix-huitième siècle licencieux, galant et froid. C'est l'ère du romanesque qui commence, et qui s'épanouira au siècle suivant dans la littérature et dans la vie. Il y a là toute une révolution dans les mœurs, absolument contraire aux usages et aux pratiques du dix-huitième siècle, et le nom de Mme Roland y reste attaché.

CHAPITRE III

LA FAMILLE DE MIRABEAU, D'APRÈS UNE PUBLICATION NOUVELLE[1].

I

On se rappelle combien l'étude sur *Beaumarchais et son temps* excita, quand elle parut, la curiosité et l'intérêt dans le public lettré. On se rappelle aussi, pour justifier ce grand succès, que de découvertes, quels trésors de documents et de souvenirs parmi les papiers laissés à sa mort par Beaumarchais et transportés pêle-mêle, au hasard, par la famille, après la vente de la superbe maison bâtie sur le boulevard qui porte son nom, dans une mansarde de la rue du Pas-de-la-Mule, où personne ne pénétrait plus depuis bien des années. — Même bonne fortune advint à M. de Loménie pour les Mirabeau. Mais il faut dire que ces bonnes fortunes n'arrivent guère qu'à ceux qui les méritent par la constance de leurs recherches et la ténacité de leur idée. On nous raconte, dans l'*Avant-Propos* de l'ouvrage posthume,

1. *Les Mirabeau*, nouvelles études sur la Société française au dix-huitième siècle, par Louis de Loménie, de l'Académie française.

qu'au début de sa carrière, M. de Loménie avait rencontré le fils adoptif du célèbre orateur, M. Lucas de Montigny, qui se montra touché de la curiosité intelligente de son jeune interlocuteur pour tout ce qui concernait Mirabeau et sa famille. Bien qu'auteur lui-même des *Mémoires de Mirabeau*, il comprenait qu'il y avait autre chose à faire que ce qu'il avait fait dans un sentiment très légitime, en vue de justifier le grand orateur des accusations portées contre lui. Il y avait maintenant à préparer la voie aux historiens à venir ; il y avait aussi à écrire un livre d'histoire définitif sur ce point spécial. Dès 1848, M. de Montigny prêta à M. de Loménie un certain nombre de documents qui furent, à cette époque déjà lointaine, la matière de quelques articles remarqués. A la mort de M. de Montigny, son fils remit entre les mains de M. de Loménie la totalité des précieux manuscrits rassemblés et gardés avec un soin pieux à travers plus d'un demi-siècle. Mais déjà, nous dit-on, à mesure que les documents affluaient, le plan primitif de l'œuvre s'élargissait dans la pensée de l'auteur. Ce n'était plus seulement l'étude exclusive d'un seul homme qu'il voulait faire, bien que la vie d'un tel homme dût prêter à de riches développements sous une plume aussi abondante et curieuse du détail. C'était la famille tout entière de Mirabeau qu'il voulait peindre, et dans cette famille toute une partie de la société du dix-huitième siècle.

Ainsi est né cet ouvrage. Les deux premiers volumes ne représentent guère que la moitié de l'œuvre telle que la concevait l'auteur, telle qu'elle occupa sans relâche les dernières années de cette vie labo-

rieuse. Ils sont consacrés à la biographie des membres de la famille de Mirabeau, principalement de son père le marquis, de sa mère et de son oncle le bailli. La vie du grand orateur n'est même pas abordée dans ces onze cents pages. L'histoire du plus illustre des Mirabeau était réservée à la seconde moitié de l'ouvrage. On a pu craindre, en apprenant la mort prématurée de M. de Loménie, que cette seconde partie fût condamnée à ne jamais voir le jour. La famille nous rassure sur ce point. L'auteur, en mourant, a laissé la dernière partie de son travail très avancée. Elle est presque entièrement rédigée et l'on espère suppléer aux lacunes qui s'y trouvent à l'aide des nombreuses notes amassées par lui et soigneusement gardées par les siens. Tout nous permet donc d'espérer que cette œuvre considérable, conçue sur un plan et dans des proportions si vastes, paraîtra un jour, conforme à la pensée de celui qui l'a entreprise et qui est mort à la peine.

On nous parle souvent de ces copieuses biographies où excellent les auteurs anglais, que recherchent avidement leurs compatriotes et qui fournissent à leur curiosité inépuisable un ample contingent d'informations sur chaque homme célèbre de leurs pays, hommes d'État, généraux, écrivains et savants. Il y a dans ces ouvrages une abondance de notes, de documents de tout genre groupés d'une main diligente, mais souvent sans art, autour des noms célèbres que la mort retire de la lutte et pour qui, dès le lendemain des funérailles, la postérité commence. Si le procédé littéraire de M. de Loménie fait école parmi nous, nous n'aurons plus rien à envier à nos voisins. Ces

deux vastes études sur *Beaumarchais* et les *Mirabeau* épuisent la matière et ne laissent plus après elles que des rectifications de détail à faire. Je ne parle pas des jugements politiques ou littéraires qui sont toujours à recommencer, selon les points de vue mobiles des époques ou des partis. Mais pour ce qui tient à la vie elle-même de ces hommes, au milieu dans lequel ils se sont développés et ont agi, des influences qu'ils ont subies, de la société dont ils ont représenté ou contrarié les idées régnantes, des institutions avec lesquelles ils se sont trouvés en contradiction et en lutte, l'œuvre est faite de main d'ouvrier et personne ne sera tenté de la reprendre. Le nom de l'auteur restera définitivement attaché à ces deux grands noms, à ces deux existences si tourmentées dont son œuvre est l'explication détaillée et le commentaire vivant. Sans doute, au point de vue de l'art, la critique délicate et difficile pourrait se plaindre. On jugera, non sans raison, que l'unité, sans faire défaut à l'ouvrage, se dérobe à chaque instant sous la variété des épisodes et la multiplicité extraordinaire des détails. On notera, sur plus d'un point, la lenteur du récit, l'incroyable labeur dépensé parfois à des minuties, le manque de proportion des développements ; on s'étonnera que toutes les parties de l'immense tableau soient placées par l'effort trop égal du peintre sur le même plan et que toutes les figures reçoivent, malgré la diversité des personnages et des rôles, la même quantité de lumière. Mais si l'art y perd quelques effets, combien l'histoire morale y gagne d'intérêt ! Grâce à cette force d'attention distribuée dans tout l'ouvrage, on finit par se reconnaître dans

cette mêlée confuse d'hommes, d'idées et d'événements, mieux assurément que si l'on avait vécu au milieu d'eux. Chaque question même épisodique en apparence, est résolue ou du moins amenée à ce degré de probabilité qui, en histoire, vaut la certitude. C'est la biographie d'une société au moins autant que celle d'un homme : toute une partie du siècle revit devant nous, ranimée par la magie de la science qui ne laisse pas une énigme sans essayer de la deviner, pas un groupe d'hommes sans analyser le genre d'études, d'intérêts ou de passions qui les tenaient réunis.

L'auteur a tracé l'idéal du genre qu'il avait dans la pensée en écrivant la préface de *Beaumarchais et son temps*. Il a voulu faire, dit-il, « une de ces biographies où les citations se mêlent au récit pour l'éclairer et le justifier, où les considérations historiques et littéraires s'associent avec des tableaux de la vie privée et où l'auteur cherche à présenter un ensemble à la fois instructif, intéressant et rigoureux. » Sa passion dominante, c'était celle de l'exactitude; il avait le sentiment vif, impérieux de la vérité complète; c'étaient, aux approches du but entrevu, des exigences et des scrupules sans fin; il s'obstinait à voir le fin et le fond des choses, poursuivant avec un acharnement presque douloureux un détail qui le fuyait, se levant la nuit pour noter une idée au passage ou une expression de cette idée plus vraie, plus juste, qui s'offrait à lui parce qu'il y pensait toujours, pour vérifier un texte, pour corriger un trait à son esquisse, une ligne dans son tableau. C'était un peu, en matière d'information et de style, l'*Heautontimorumenos* du poète

latin, le tourmenteur de lui-même, travailleur sans relâche à la recherche d'une perfection imaginaire, mécontent de la page commencée, inquiet de la page achevée, livré à toute sorte de repentirs littéraires, même avant que l'œuvre fût terminée, et ne se séparant de son manuscrit qu'avec des appréhensions infinies que le succès calmait à peine. C'était une conscience littéraire d'une délicatesse maladive et d'un scrupule sans cesse renaissant.

Il faut bien avouer que ce travail est parfois trop touffu, et que de si grands efforts ne sont pas toujours proportionnés au résultat immédiat. Pour ne prendre qu'un ou deux exemples, quelques lignes de description auraient suffi, à mon gré, pour marquer la place et l'aspect général du château de Mirabeau. « A l'entrée de la haute Provence, après avoir atteint le point culminant de la route qui va de Pertuis à Manosque, on aperçoit tout à coup dans le lointain, sur un rocher entre deux gorges, un vaste édifice rectangulaire flanqué de quatre hautes tours crénelées qui semblent placées là pour barrer le passage. Le premier aspect de ce château est d'autant plus saisissant que de la hauteur d'où il est aperçu d'abord et qui le domine, on distingue au delà de ses tours et de ses murailles d'un jaune fauve, une nappe d'eau azurée qui brille au soleil. C'est la Durance qui coule derrière le rocher sur lequel le manoir est bâti. » Voilà qui imprime l'image dans l'esprit; ajoutez-y les mots expressifs par lesquels le marquis de Mirabeau peint la contrée où vécurent ses ancêtres : « Ciel brûlant, climat excessif, aspect sauvage, promenoirs arides, rochers, oiseaux de proie, rivières dévorantes,

torrents ou nuls ou débordés, des hommes forts, durs, francs et inquiets[1]. » Vous aurez ainsi la couleur du paysage environnant. C'est assez : l'antique château, le sol et le climat, tout reparaît devant nos yeux avec cette splendeur altière, abrupte et un peu sauvage, qui n'est pas sans rapport avec la physionomie de la race. Le reste est de trop, surtout de la part d'un auteur qui se défie de ces rapprochements dont on abuse aujourd'hui entre les impressions physiques et les faits d'ordre moral. C'est lui-même qui, raillant ce genre d'abus, rappelle la fameuse assertion de Montesquieu, sur la liberté, qui d'après le grand écrivain, s'établit plus facilement que partout ailleurs dans un pays de montagnes : « Oui, comme en Suisse, répondit Voltaire, à moins que ce ne soit dans un pays de plaines comme en Hollande. » Les Riqueti établis à Marseille n'avaient acheté ce château qu'à une époque relativement récente, en 1570, et le plus fougueux personnage de la race, l'orateur, non seulement n'est pas né dans ces régions escarpées et orageuses, où il a très peu vécu, mais il a vu le jour, il a passé son enfance et une partie de sa jeunesse dans un pays plat, insignifiant et brumeux, dans l'ancien Gâtinais, près de Nemours. Grave échec pour la théorie des influences matérielles dans l'ordre des phénomènes moraux.

Quelle était l'origine des Riqueti (Riquety, Riquetty ou même Riquet tout court, comme ils s'appellent plus simplement dans un grand nombre de pièces du seizième siècle)? Est-il vrai, selon une

1. *Lettres du marquis de Mirabeau à J.-J. Rousseau.*

hypothèse romanesque et séduisante pour l'imagination, que le grand agitateur de 1789 portait dans ses veines le sang d'un de ces poétiques factieux du moyen âge immortalisés par Dante, d'un des compagnons de Farineta degli Uberti? C'est ce que tendrait à faire croire un document trouvé dans les papiers de Mirabeau et tout entier écrit de sa main sous ce titre : *Vie de Jean Antoine de Riqueti, marquis de Mirabeau, et notice sur sa maison, rédigée par l'aîné de ses petits-fils d'après les notes de son fils.* Il y a là un problème savamment discuté. On nous démontre que cette notice n'est pas l'œuvre de Mirabeau, et qu'il s'agit ici d'un plagiat commis par le fils aux dépens du père, à une époque où il était très pressé d'argent et où il n'y regardait pas de si près pour s'en procurer. La conclusion de l'historien est que l'origine française des Mirabeau est au moins aussi probable que leur origine italienne. Dans tous les cas, il est certain, contrairement aux prétentions de l'orgueilleuse race, que cette origine est obscure, puisqu'on ne voit des Arrighetti figurer à Florence que cent ans après la date indiquée par le marquis de Mirabeau comme celle de leur bannissement. Le type provençal primitif, renforcé dans le même sens ou développé en d'autres sens par des mariages, suffit, après tout, pour expliquer cet extraordinaire mélange des dons de l'esprit avec les passions les plus ardentes et les caractères les plus excentriques qui ont fait à cette famille une physionomie et une destinée exceptionnelles. Le marquis de Mirabeau ne laissait pas d'attribuer au sang des Riqueti le caractère de la race. « Je ne puis accuser, disait-il, ni les Glandevès, ni les Pontevès

de nous avoir donné un certain génie fier, particulier, exubérant, mais toujours noble et probe, et *éloigné du grappillage*, l'esprit de notre famille en un mot, qui vaut mieux que le leur, au dire de tous, et que j'ai souvent découvert le même dans les traces de nos vieux pères. » Cependant, quand il s'agit d'expliquer le caractère de ses enfants à lui, il est obligé d'introduire un élément nouveau dans ce qu'il appelle cette *tempestive race :* il insiste sur le *coup de marteau*, il dit quelquefois le *coup de hache*, qu'ils ont reçu des Vassan par leur mère. Quant à l'origine du marquisat, elle était toute récente : le père de Mirabeau, l'Ami des hommes, était le troisième marquis du nom. De son aveu même, les Riqueti, qu'ils soient italiens ou français, ont commencé par être des *barbets ;* mais, dit le bailli, qui n'échappe pas plus que les autres, à l'orgueil de la famille, « des barbets qui auraient dû avoir le caractère de notre race auraient aussi bien fait des rois de montagnes. » En résumé, ce n'est qu'à partir de la fin du seizième siècle que cette famille entre dans l'histoire locale de la Provence et qu'elle prend rang dans la haute noblesse, après les quatre ou cinq grandes familles qui priment dans la contrée et dont le marquis disait avec mauvaise humeur « que ces familles vaines et exclusives ont tant répété concurremment qu'elles valaient mieux que les autres, qu'il ne faut point leur rien disputer. »

L'originalité de la famille, ce que l'Ami des hommes appelait les *singularités tranchantes* de la race, se manifeste pour la première fois avec un éclat historique dans le personnage du marquis Jean-Antoine, un

vaillant soldat, mauvais courtisan, qui détruisait par ses irrésistibles saillies tout le mérite de ses belles actions et qui ne put jamais, à cause de cela, dépasser le grade de colonel. Il est vrai qu'il fut contraint, par les plus honorables et les plus cruelles blessures, de se retirer du service à trente-neuf ans. Au combat de Cassano, en 1705, il resta pour mort sur le champ de bataille; toute l'armée du prince Eugène, cavalerie et infanterie passa sur son corps. Quand on le recueillit, son corps n'était qu'une plaie, la tête était à moitié séparée des épaules. Plus tard, s'il lui arrivait de parler de cette journée : « C'est l'affaire où je fus tué, » disait-il gaiement. Ce qui ne l'empêcha pas, trois ans après, le bras droit cassé et enveloppé dans une écharpe noire, la tête soutenue par un collier d'argent, de conduire à l'autel une jeune et belle personne, Mlle de Castellane, qui lui donna sept enfants. Cette jeune femme, *pétrie d'élévation*, comme le dit son fils dans son style bizarre, était évidemment de la race de ces femmes dont Montluc disait de son temps : « Eh ! quelle est donc l'honnête femme qui voudrait s'associer à un homme qui eût tous ses nerfs et tous ses os? » — En tout point c'était une intelligence supérieure, la force et la règle de la maison. Mais comme il faut toujours que dans cette singulière famille il se produise quelque trouble et qu'il y ait comme un endroit où l'équilibre se rompt, la fin de cette noble et sévère existence fut ravagée par un phénomène extraordinaire, inattendu, la folie, qui fit le désespoir de ses deux fils alors survivants. Le marquis de Mirabeau, parlant de cette crise terrible dans la santé de sa mère, disait qu'à

ce contact il serait devenu fou lui-même, sans la diversion qui le sauva dans cette circonstance comme dans les autres crises de sa vie, la *diversion de sa chère science*. Il est curieux de noter en passant ce cas de pathologie physique et morale à la fois, qui semble avoir eu bien des retentissements dans le tempérament agité du fils et des petits-fils. Il n'y a pas de race où se marquent plus sensiblement les effets de l'hérédité.

Lui aussi était bien de ce sang impétueux, ce jeune comte Louis-Alexandre, le dernier des trois frères, dont la vie fut un véritable roman par son rapide éclat, les phases diverses de sa fortune et l'étrangeté de son dénouement. A vingt-quatre ans, capitaine au régiment du Roi-infanterie, il devint éperdûment épris d'une comédienne, Mlle Navarre, une des nombreuses maîtresses du maréchal de Saxe, et contre vents et marées, à travers les plus vives résistances de sa famille et de ses chefs, il pousse l'affaire jusqu'au mariage qui fut célébré soit en Hollande, soit à Avignon. Mais la colère de son frère aîné, le marquis, le représentant naturel de la famille, indigné qu'on eût introduit du *fumier* dans la maison de Mirabeau, poursuivit de ville en ville les deux amoureux. Il était entré en campagne, armé de toutes les recommandations qu'il put se procurer auprès des ministres et il paraît bien que c'est à la suite de ces menaces que la nouvelle comtesse de Mirabeau mourut à Avignon, en 1749, peu de temps après son mariage.

Mais voici le roman qui change de face. Le comte Louis-Alexandre était resté veuf dans le midi de la France, renié par toute sa famille, « à bout de fusées,

écrit son aîné, bien que remboursé en totalité de sa légitime, dont il n'avait fait que trois morceaux. Faut-il pas qu'il passe par là un margrave, beau-père du roi de Prusse, et sa femme, princesse fort éclairée! Ils allaient en Italie; ils s'engouent de ce *virtuose* et obtiennent de sa générosité qu'il veuille bien les accompagner. Il fut régner en Allemagne et nous débarrassa de sa personne. » Le marquis ne garda pas longtemps ce ton de raillerie méprisante à l'égard de son frère. Le *virtuose* fait fortune : il avait de l'esprit et il en jouait merveilleusement; c'était même son meilleur instrument.

Peu de temps après, le prétendu aventurier était devenu un personnage, grand chambellan, conseiller privé du margrave de Bayreuth, considéré pour son aptitude aux affaires, choisi par le roi de Prusse lui-même pour traiter secrètement de la paix à Paris, en juillet 1757, au moment le plus désespéré de la fortune du grand Frédéric. Bien que Louis-Alexandre n'eût pas réussi dans cette négociation que Rosbach rendit d'ailleurs inutile, son importance s'était marquée aux yeux de sa famille; il avait singulièrement grandi, et en 1759, quand il revint, pour plaider cette fois avec plus de bonheur la cause du margrave auprès du duc de Choiseul, ce n'est plus le *mauvais sujet d'Avignon*, ou le *virtuose*, c'est tout simplement Germanicus, oui *Germanicus!* On lui accorde « le crédit des affaires », on lui reconnaît « du brillant et du fond »; « il est même grand à certains égards », dit le bailli, mais il ajoute : « décousu encore comme il le fut et le sera toujours. » Louis-Alexandre rachète son premier mariage par un

second, honorable de tout point; il présente à sa mère une jeune Allemande *à quartiers*, une comtesse de Kunsberg, épousée par lui à Bayreuth et dotée par le margrave. Au comble de la faveur, à la veille d'une fortune politique qu'attestaient les intrigues et les jalousies de la petite cour, voilà tout à coup qu'il meurt à trente-six ans, laissant à sa mère et à ses frères le soin de sa jeune femme qui devint pour eux une fille, une sœur douce et empressée, au moment même où la marquise de Mirabeau partait comme une furie de cette maison pour n'y plus revenir. Ce qui faisait dire au marquis, écrivant au bailli : « Tu ne trouveras rien ici de changé, sinon un ange à la place d'un diable. » On voit que ce Louis-Alexandre, pour avoir débuté dans la vie comme un aventurier, n'en avait pas moins de hautes qualités d'esprit et que lui aussi, à travers le *décousu*, il avait bien des talents et l'ambition de les appliquer. La vie seule a manqué à cette fortune naissante. Dans toute cette famille, on trouve de l'étrange à chaque pas, de l'excentrique même, mais en vérité rien de médiocre.

Le type le plus complet de la race, dans sa perfection morale, est sans contredit le second frère de cette forte lignée, celui que l'histoire désigne sous le nom du bailli. Bien qu'en réalité le chevalier de Mirabeau n'ait pris ce titre de bailli qu'à l'âge de quarante-six ans, en 1763, en devenant grand' croix de l'Ordre de Malte, nous lui laisserons ce nom devenu historique, pour éviter toute confusion. Après qu'on aura lu la biographie que lui consacre M. de Loménie et qui est une restitution complète de ce personnage imposant et original, on sera vraiment de

l'avis de l'auteur, quand il nous dit que bien qu'il n'ait obtenu ni la célébrité passagère de son frère aîné, l'Ami des hommes, ni l'éclatante renommée de son neveu, ce personnage, vu dans l'intimité de sa vie et dans le détail de ses actes, de ses travaux, de ses idées et de ses sentiments, garde une place à part dans l'histoire de sa famille et un relief qui ne le cède à aucun autre. « Aussi bien doué que son frère et même que son neveu du côté de l'esprit, il leur est supérieur à tous deux par la noblesse de l'âme, par la droiture et la loyauté du caractère, par le désintéressement et la délicatesse d'une conscience scrupuleuse, par toutes les qualités, en un mot, qui font l'honnête homme. Il est incontestablement le plus beau produit moral qui soit sorti de cette race souvent effrénée. Mais comme si l'excès, même dans le bien, était inhérent à la race, le meilleur de tous fut excessif dans sa passion pour la vérité et pour la justice. C'est un Alceste que ce bailli de Mirabeau, et un Alceste féodal, dont la physionomie se détache vigoureusement au milieu des figures frivoles du dix-huitième siècle ; cependant, il n'eut de commun avec le héros de Molière que cette exagération de franchise et de rigorisme. Outre qu'il ne fut jamais (sauf une fois peut-être et dans une courte crise) accessible à la domination d'une Célimène, il ne se contenta point de déclamer contre les vices de l'humanité, et en remplissant tous les devoirs d'une carrière laborieuse, il fut plus occupé encore de faire le bien que de critiquer le mal. Il n'en est pas moins vrai que cette impossibilité de contenir son blâme et de joindre un peu d'habileté à tous les genres de mérite, devait suffire pour empê-

cher l'oncle de Mirabeau de remplir toute sa destinée et d'illustrer à son tour le nom qu'il portait. » Mirabeau l'orateur ne s'y trompait pas. Il éprouvait pour son oncle un sentiment très rare chez lui, le sentiment de la vénération. « J'aime et je vénère mon oncle. Mon oncle a l'âme et les vertus d'un héros », écrivait-il dans ses fameuses *Lettres du donjon de Vincennes* où il déploie un si curieux talent d'invectives, non seulement contre son père, qui est son geôlier, mais contre tous les membres de sa famille, sans en excepter sa mère, bien qu'il soit alors momentanément associé à sa cause.

Un des traits qui ressort de cette biographie, et qui touche à l'un des points délicats de l'histoire du temps, c'est l'intimité absolue et constante entre deux hommes également fiers et même impérieux, différents par le caractère, les idées et le goût, et que l'auteur explique par l'esprit de famille sous le régime du droit d'aînesse, accepté par le frère cadet, non pas seulement avec résignation, mais « avec une sorte de fanatisme raisonné. » On n'entend pas nier l'inconvénient de ce droit d'aînesse et des substitutions, qui se manifestera cruellement et scandaleusement dans la seconde génération des Mirabeau du dix-huitième siècle ; mais il n'en est pas moins certain que l'ancienne constitution de la famille, pleinement acceptée des deux parts, a produit entre le bailli et son frère un genre d'intimité fraternelle très particulier, très touchant, et qui console un peu des discordes abominables par lesquelles, à un certain moment, cette famille ressemble à celle des Atrides.

Indiquons quelques-unes des preuves développées

à l'appui de cette thèse. Bien qu'il n'y ait entre les deux frères qu'une différence d'âge de deux ans, l'autorité de l'aîné est absolue : il représente le chef de famille ; le cadet se considère à toutes les époques de sa vie comme absolument tenu de ne prendre aucune décision grave sans le consentement de son aîné. Tant qu'il fut chevalier de Malte, *non profès*, c'est-à-dire n'ayant pas fait de vœux, il laisse à son frère le soin de résoudre la question de savoir s'il doit ou non se marier. Dans différentes occasions où des mariages lui sont proposés, sa réponse est invariable : « Je te laisse la direction de ces affaires, écrit-il à son frère ; si tu juges que le bien de la race soit que j'aie progéniture, tu verras ce qu'il y a à faire du côté de cette demoiselle. » Ou bien encore : « A propos, on m'a encore ici parlé mariage ; à présent que tu as deux fils, vois si celui dont tu m'as toi-même parlé est utile pour la famille[1]. » Dans une circonstance grave où son cœur sembla se laisser engager plus loin que d'ordinaire, au moment où l'on croit, par la conduite du petit roman qui agita l'automne de sa vie, que son parti est pris, il suffira de quelques railleries de son frère à l'adresse de *Madame Honesta* et du soupirant *grison* pour le faire renoncer au mariage et retourner vers l'Ordre de Malte qu'il était sur le point d'abandonner sans retour et qui était la ressource suprême de la famille entière contre la détresse imminente, sous l'amas toujours croissant des procès et des dettes.

Même abnégation dans les affaires d'intérêt : il laisse toute sa légitime entre les mains de son frère aîné qui

1. P. 178.

d'ailleurs, lui en tient un compte exact, sans vouloir même jamais entendre parler de règlement entre eux. A l'âge de trente-neuf ans, il écrit à son aîné : « Je me suis fait d'enfance à la douce idée que tu devais avoir tout ce qu'il ne me faut pas absolument pour vivre, parce que tu es le chef de la race, parce que tu es chargé de tout, et qu'il est de mon devoir de contribuer et non de m'approprier. » Il est comme un fils modeste entre les mains du chef de famille. A la fin d'une mission sur les côtes de Bretagne, il écrit à son frère : « Si tu juges que je doive retourner à Paris, mande-le-moi et fais-y moi trouver de quoi subsister; si tu le juges plus à propos, je suis prêt à rester ici et à y vivre très doucement quant à la dépense. »

Le marquis de Mirabeau ne s'épargne pas de son côté pour agrandir la fortune de son frère et la porter au plus haut point possible. Tandis que le cadet remplit avec honneur, avec éclat, les devoirs de sa profession soit sur les vaisseaux, soit dans les colonies, le marquis lui ménage les plus belles ou les plus utiles relations à Paris auprès des premiers commis du ministère de la marine, dans le grand monde auprès des Duras, des Castellane, des Nivernois et des Belle-Isle. « Va ton chemin, lui écrit-il, je ferai pour toi tous les petits pas et sans bassesse. » Et l'instant approche où il semble que le chevalier va arriver aux plus hauts emplois, peut-être au ministère de la marine, où il aurait pu parvenir si Alceste pouvait réussir à la cour. Puis, tout d'un coup, voici que le marquis est ruiné, et par une foule de fausses spéculations, et par sa rupture avec sa femme au moment où elle devient riche. Des charges énormes,

dont il a pris le poids sans compter, l'écrasent. Mais c'est le moment aussi où le pauvre cadet touche la rançon des sacrifices que la famille a faits pour le mettre à même d'accepter les fonctions dispendieuses de général des galères de Malte. Il obtient deux des riches commanderies de la langue de Provence, et dès lors c'est lui qui devient la providence de la famille. Rien pourtant ne change dans leurs rapports. C'est toujours de la part du riche bailli la même déférence pour son frère ruiné, menacé dans son honneur même, traqué de toutes parts, défendu jusqu'au bout, soutenu à travers tous les orages, sauvé par cet homme admirable dont le zèle ne se ralentit pas un instant.

A tous ces traits d'une affection réciproque que rien n'a rebutée ni fatiguée, s'en ajoute un qui est bien honorable. Sur les quatre mille lettres échangées entre les deux frères, il n'y en a pas dix où n'apparaisse, à travers les soucis domestiques les plus pressants, la préoccupation de quelque grand intérêt général. Tous les deux pensent haut et vivent au delà de l'horizon borné de la famille : ils ont le souci de l'humanité. Tous les deux traitent, chacun à son point de vue et avec une liberté complète, dans ce style « coloré et indiscipliné » qui est à eux, quelque point de religion ou de politique ; ils discutent sur l'administration et les finances, sur le progrès et la liberté, sur l'état de la société, les dangers qui la menacent ou les réformes qui peuvent la sauver. On sait la fécondité du marquis dans cet ordre de questions ; le bailli n'est pas à court, il discute, il rectifie, il tempère, il raille même parfois les idées de son

frère ; il raisonne sans ombre d'amour-propre, dans un tête-à-tête qui se prolonge pendant toute une vie. On prend dans cette correspondance la plus haute idée de ces deux esprits dont toute la force est tendue constamment au bien public. On les voit là sans apprêt, en dehors de toute posture de commande ou de convention, dans la manifestation sincère où le regard de l'histoire est venu les surprendre.

Aussi rien de plus attachant que la vie de cet excellent bailli, si droit, si pur, si sincèrement épris de justice, si brave en même temps, excellent marin, auteur de Mémoires nombreux où il signalait les abus de la marine française, où toutes sortes de projets éclatent remplis de vues heureuses et d'idées de réformes. On nous le montre, soit à la Guadeloupe, dont il est nommé gouverneur, soit à la cour et dans ses rapports si curieux avec Mme de Pompadour, qui l'écoutait, le faisait causer et le renvoyait avec ce mot : « Quel dommage que tous ces Mirabeau soient si mauvaises têtes ! » Nous le suivons dans cette expédition de Mahon à laquelle il se fit attacher presque de force, malgré l'hostilité de la Galissonnière, plus tard au combat de Saint-Cast, puis dans nos provinces maritimes dont il surveille la défense pendant la guerre de Sept ans, partout se signalant soit comme un marin savant et hardi, soit comme un administrateur hors ligne ; enfin, découragé de tout espoir et même de tout désir d'un rôle à la cour par la mort du maréchal de Belle-Isle, se décidant à faire ses vœux dans l'Ordre de Malte et à prendre, quand elle lui arrivera, la plus haute charge après celle de grand maître, le commandement des galères.

Avec le futur général nous pénétrons dans l'organisation ou plutôt la désorganisation intime de cette république monacale qui touchait à sa fin, mais qui portait fièrement encore, en apparence du moins, une histoire de sept siècles remplie de fortunes contraires. C'est un des plus curieux tableaux d'histoire qu'un peintre puisse mettre sous nos yeux. On y voit s'agiter les intrigues et les manœuvres des nations catholiques resserrées entre un petit nombre de chevaliers et sur un étroit terrain; on nous y montre comment étaient pratiqués les trois vœux de chasteté, d'obéissance, celui de pauvreté surtout, singulièrement interprété, si l'on s'en rapporte à l'*état de choses nécessaires pour le généralat des galères* (*livrées, habits pour le général, vins, liqueurs, service et dessert*), ce qui exigeait au bas mot une somme de 140 000 livres pour deux années de commandement, qu'il fallait d'abord tirer de sa bourse, pour aspirer à ce haut grade. On n'imagine pas avec quel entrain et à quel prix le marquis, alors très mal dans ses affaires, fait ce miracle de procurer cette somme énorme à son frère.

Le bailli, avant de s'embarquer, eut dix-huit mois pour étudier le terrain. Ses impressions sont tristes; elles nous éclairent sur la décadence irrémédiable de cette congrégation singulière qui, née de l'esprit religieux, aristocratique et guerrier, ne se soutenait plus que par l'esprit de spéculation, la chasse aux commanderies à laquelle se livraient avec ardeur tous les cadets des familles nobles de l'Europe. D'ailleurs, la politique chrétienne n'était plus celle du moyen âge, les princes s'accor-

daient maintenant pour empêcher l'Ordre de *faire son métier*, c'est-à-dire de courir sus aux Turcs : « Par la nature de la chose, dit le bailli, la guerre avec le Turc était notre élément; elle pouvait seule nourrir notre peuple sur son rocher et maintenir parmi nous cette audace militaire qui a produit de grands hommes et de grandes actions. » L'Ordre se détériore dans ce loisir forcé; il se dissout et par les empiètements du chef suprême, et par mille causes intérieures d'anarchie, et par l'arbitraire le plus fâcheux qui règne dans la distribution des domaines appartenant à Malte. Tout est abandonné à la brigue et à la corruption. Ce spectacle agit profondément sur l'esprit du nouveau général des galères et dut contribuer à la grave détermination qu'il prit, après les années de son commandement en mer, de renoncer aux chances très sérieuses qu'il avait à la succession du vieux grand-maître Pinto et de se retirer en France avec les deux commanderies obtenues comme prix de ses services. Pourtant la lutte fut vive : d'une part la tentation d'un poste illustre, d'autre part la perspective d'une vie désormais condamnée à une riche oisiveté. Quarante chevaliers de diverses nations étaient venus le trouver pour le dissuader de partir en lui laissant entrevoir la succession prochaine du grand-maître. Mais il prévoyait en même temps une séparation sans terme de cette famille et de ce frère, auxquels il avait dévoué sa vie : « Je ne te cacherai pas, écrit-il au marquis, qu'en pensant que je pourrais peut-être parvenir au sommet, j'ai passé la veille de mon embarquement une nuit agitée entre l'envie de te contenter et quelques pe-

tites bouffées d'ambition. Tu l'as emporté, et je me fais compliment à moi-même d'avoir reconnu ma faiblesse et étouffé ma vanité. »

Désormais la vie de celui qui faillit être grand-maître de l'Ordre se confondra obscurément avec la vie de son frère, de cet aîné auquel il disait : « Je ne suis que la chemise, c'est toi qui es la peau. » Quand on suit du regard cette noble vie dévouée aux devoirs de sa profession et à l'honneur de sa famille, occupée par les plus sérieux travaux, passionnée pour les réformes sociales ou les réformes administratives, on se prend à réfléchir sur l'étrange mélange de bien et de mal que l'on rencontre dans ce dix-huitième siècle, si étonnant par ses contrastes, et aussi sur ces oppositions de sagesse et de folie que nous offre une des familles les plus étonnantes de ce siècle.

II

C'est toute une époque qui gravite autour de cette famille. On se console du temps employé à éclaircir tant de choses obscures et secondaires, quand de chacun de ces détails un rayon doit rejaillir sur des figures historiques telles que Mirabeau. On ne peut se soustraire à l'intérêt étrange et continu de cette histoire continuée à travers deux générations, où se montrent, dans une diversité quelque peu discordante, des génies inachevés, des caractères excentriques, mais puissants, des commencements en toute

chose, ébauches de grandes ambitions et de grandes destinées qui avortent, où se joue je ne sais quel démon familier et malin qui arrête l'effort en deçà du but, parfois même le porte au delà, trop loin ou à côté, jamais au but même, toujours inaccessible et manqué. Il semble qu'il soit réservé à un autre, au vrai grand homme de la famille, de l'atteindre. Et même peut-on dire que le dernier Mirabeau l'ait réellement atteint et qu'il ait rempli sa destinée, telle qu'il la concevait ou qu'on la conçoit pour lui? Chez lui aussi, à travers l'orageux éclat de sa courte vie, se marquera ce quelque chose d'incomplet et de violent, qui décidément paraît être le trait de cette famille tragique. Personne n'a mieux défini la race tout entière que l'*Ami des hommes* se peignant lui-même dans une lettre à Mme de Rochefort : « Les impulsions de mon esprit et de mon caractère sont si rapides que l'une couvre l'autre et semble l'anéantir; mais le roulis des vagues la ramène, et l'équilibre même n'est chez moi que l'ébranlement des chocs opposés. »

La renommée du marquis de Mirabeau suivit les mêmes fluctuations que son esprit; elle a subi, pendant sa vie et après sa mort, les vicissitudes les plus contraires. Rien de plus éclatant que la fortune de ce nom, pendant un quart de siècle environ, à partir de la publication de l'Ami des hommes en 1756. Vingt années environ se passent, pendant lesquelles on voit cette réputation se maintenir et s'accroître, saluée par le public, par des princes souverains, par des rois, par l'opinion publique, la vraie souveraine de ce siècle, par J.-J. Rousseau, enfin, écrivant au marquis à la date de 1767 : « J'admire votre grand et

profond génie... Vos ouvrages sont, avec deux *Traités de Botanique*, les seuls livres que j'aie apportés avec moi, en Angleterre, dans ma malle. »

Comment se fait-il que la fortune ait eu de si cruels retours et que, vers 1780, ce fameux surnom, l'*Ami des Hommes*, n'ait plus qu'une signification d'ironie? On le jette à la tête du marquis de Mirabeau comme le témoignage d'une contradiction scandaleuse d'opinion et comme une injure mortelle. La contradiction, c'est celle que l'on crut saisir entre la sensibilité toute théorique, affichée par l'auteur, et les violences de son caractère et de sa conduite, tant que dura la lutte avec sa famille. Quels que fussent ses griefs, fondés à beaucoup d'égards, il faut bien dire que le marquis se donna toutes les apparences d'un Tartuffe de philanthropie, le jour où, traduit devant le public par la marquise et son fils comme le bourreau de sa famille, refusant de s'expliquer nettement sur ces griefs aussi bien devant les tribunaux que devant l'opinion elle-même, il eut recours à cette mesure des emprisonnements arbitraires qu'il avait si énergiquement blâmés. Il s'excusait ainsi dans une lettre au bailli : « Puisque le tribunal de famille n'existe plus, il nous faut recourir, pour châtier des enfants criminels, au despotisme barbare des lettres de cachet plutôt qu'aux lentes formalités d'une aveugle et pédantesque justice. » L'excuse sembla mauvaise, et nous verrons comment l'opinion se révolta tout d'une pièce; elle châtia le philosophe inconséquent qui avait écrit que « la contrainte est le plus défectueux des ressorts de l'autorité », et qui s'en servit avec une sorte d'impudeur, dès qu'il crut y

voir son intérêt personnel. Son impopularité égala en un jour sa popularité passée, et l'expiation dépassa même la mesure. Son fils Mirabeau voulut plus tard, en vain, faire remonter le courant à la réputation du marquis : il n'y put réussir. « La fatalité voulut même qu'après sa mort il portât involontairement le dernier coup à ce père, dont il avait pourtant demandé, dans son testament, à partager le tombeau. » C'est la publication posthume des *Lettres de Vincennes* qui porta ce coup à la mémoire du marquis de Mirabeau, en répandant partout les invectives d'une colère depuis longtemps évanouie, et remettant sous les yeux du public une histoire de famille qui commençait à être oubliée.

Ce n'est que de nos jours que l'injustice a cessé. Alexis de Tocqueville prit un goût très vif pour ce réformateur trop négligé, dont il étudia, la plume à la main, les principaux ouvrages, et qui représentait à ses yeux « l'invasion des idées démocratiques dans un esprit féodal. » Appréciation fort semblable à celle par laquelle M. Victor Hugo l'a caractérisé : « Un rare penseur qui était tout à la fois en avant et en arrière de son siècle. » M. Léonce de Lavergne, dans les *Économistes français du XVIIIe siècle*, reprenant la thèse de M. de Tocqueville, va jusqu'à se demander quel sera le jugement définitif de l'avenir sur le père et sur le fils, et si le philosophe, le philanthrope, le théoricien de l'ordre naturel et de l'harmonie universelle ne tiendra pas autant de place dans l'estime de la postérité que le puissant révolutionnaire de 1789. C'est, on le voit, une réhabilitation en règle.

Ce fut une suite de circonstances bizarres qui amenèrent le gentilhomme provençal arrogant, aventureux, à échanger contre une plume l'épée dont il avait fait un apprentissage brillant et à entreprendre, au milieu des plus graves difficultés de famille, le métier de chevalier errant de la philanthropie, « combattant les préjugés, pourfendant les abus, prenant en main la cause des faibles contre les forts, et ajoutant bravement, dans un mémoire inédit, à son titre d'*Ami des hommes*, ce titre encore plus expressif : le *Syndic des pauvres*. » Rien ne fit pressentir d'abord que tel dût être un jour le genre de notoriété qui l'attendait. Né le 4 octobre 1715, nous pouvons le suivre pendant toute la première période de sa jeunesse à l'aide de la curieuse biographie du marquis Jean-Antoine (publiée à tort sous le nom de Mirabeau) et dans les fragments retrouvés de son journal de jeune homme. Les études étaient courtes alors, quand l'intérêt des familles l'exigeait : le cadet, le futur bailli fut enrôlé dans la marine à douze ans et demi, tandis que l'aîné était envoyé, à l'âge de treize ans, au régiment de Duras. Quelque temps après, le jeune enseigne, détaché de son régiment, fut placé à Paris dans un de ces établissements qu'on appelait des académies, où les gentilshommes se perfectionnaient dans tous les exercices physiques propres à former un militaire. Il y mena grand train, grand bruit, plus d'une fois jusqu'au scandale. Le Provençal déniaisé et vif, jeté sur le pavé de Paris, s'était fait le chef d'une troupe de jeunes gens qui ne valaient pas la corde pour les pendre. Le tout se termina par une passion folle pour une jeune actrice

qui devint plus tard célèbre sous le nom de Dangeville. Le père, le terrible marquis Jean-Antoine, averti à temps, coupa court au roman en faisant partir l'amoureux pour Besançon et le renvoyant à ce même régiment de Duras où il venait d'obtenir pour lui une compagnie. Quelque temps se passe, et après la courte guerre de 1734, nous voyons le jeune officier revenir, en assez piteux état, de Trèves à Paris où il sollicite l'achat d'un régiment. Il ne réussit pas dans sa demande et n'obtint qu'une jolie réponse, fort inattendue, de Barjac, le valet de chambre favori du tout puissant cardinal Fleury. Comme il faisait offrir à Barjac un cadeau de 10 000 livres pour faire aboutir ses démarches jusqu'alors inutiles : « Cela n'est pas de mon district, répondit le digne homme, sans doute froissé par quelque manque de convenance dans l'offre : si je prenais l'argent de Monsieur, je le volerais : ou bien il doit avoir un régiment, et je n'y ferais rien, ou son tour n'est pas venu et son argent serait inutile. » Barjac devenu Caton, c'était le monde renversé. On en rit beaucoup, et le jeune capitaine retourna quelque temps après tenir garnison à Bordeaux où il eut la bonne fortune de se lier avec Montesquieu, qui n'avait à cette époque (1739) publié que les *Lettres persanes* et les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*. A en croire le marquis de Mirabeau, la conversation entre ces deux obstinés d'idée tournait souvent à la dispute. « Un jour, raconte-t-il, que nous criions en vrais Méridionaux, Montesquieu me dit avec son accent gascon : « Qué dé génie dans cette têté-là, et quel dommagé qu'on n'en puisse tirer qué dé la fougué ! »

Sa plus intime et sa plus belle liaison d'amitié, dans ces années de jeunesse que Gœthe aurait appelées ses années d'apprentissage, fut avec Vauvenargues, alors capitaine au régiment du Roi ; il nous en reste un précieux témoignage dans la correspondance que M. Lucas de Montigny avait trouvée dans ses papiers de famille et qu'il transmit à M. Gilbert pour l'édition des œuvres complètes de Vauvenargues, publiées en 1857. Dès la première lettre, le talent de l'observateur se révèle par des traits délicats : « Vous, mon cher Mirabeau, vous êtes ardent, bilieux, plus agité, plus superbe, plus inégal que la mer, et souverainement avide de plaisir, de science et de bonheur. Moi je suis faible, inquiet, farouche, sans goût pour les biens communs, opiniâtre, singulier et tout ce qu'il vous plaira. » Le jeune Mirabeau ne se trompe pas sur cette faiblesse inquiète et farouche de son ami, qui n'est au fond qu'une ardeur défiante d'elle-même, privée des moyens d'action, des dons de la fortune, de la santé, condamnée à une mélancolique et fatigante inaction où elle se dévore sans flamme. Il devina facilement le génie secret qui s'agitait, qui fermentait sous cet orgueil découragé, et fit tout pour rendre à Vauvenargues la force de croire en lui-même et d'agir. Son style incorrect et tourmenté ne vaut pas, à coup sûr, celui de son ami, déjà formé, souple et teint de fines nuances. Mais s'il écrit mal, la pensée ne manque pas de pénétration ni le sentiment de justesse ; l'audace, le goût de l'action y débordent. Il répète sans relâche à son ami : « Quelqu'un qui pense et s'exprime comme vous, mon cher Vauvenargues, n'est pas pardonnable de n'avoir au-

cune ambition... Vous êtes injuste envers vous, si vous doutez de votre génie ; travaillez pour le public. » Et ici, la merveilleuse jactance du Provençal reparaît : Des gens du meilleur goût ayant lu vos lettres, je les ai entendus s'écrier, quand je leur ai dit que vous n'aviez pas vingt-cinq ans : « Ah ! Dieu ! quels hommes produit cette Provence ! » Avec une sollicitude touchante, infatigable, il pousse Vauvenargues à oser, il le presse, il lui conseille de se fixer un but digne de lui, de ne pas dépenser tout ce talent ignoré dans de simples lettres « en se laissant, dit-il, arracher à lui-même en détail. » Vauvenargues hésite d'abord : il désire et il craint; ce mélange de sentiments contraires trouve une expression charmante, presque pathétique : « Vous ne sentez pas vos louanges, mon cher Mirabeau, répond-il ; vous ne savez pas la force qu'elles ont; vous me perdez. Épargnez-moi, je vous le demande à genoux! » Mais déjà il sent qu'il va céder, il cède ; pour la première fois il a eu la vision confuse, anticipée « de ces premiers regards de la gloire, plus doux que les premiers feux de l'aurore » ; et ce n'est pas une des moindres singularités de la destinée du marquis de Mirabeau que d'avoir éveillé dans une jeune âme, passionnée et craintive, cette ambition ravissante de l'esprit qui devait le consoler de tant de privations, d'infirmités et de disgrâces et assurer l'avenir de son nom à ce pauvre officier sans fortune, destiné à mourir jeune, mais déjà immortel.

Tandis que Vauvenargues, dans sa chambre de garnison, écrivait des pages délicates sur l'amour qu'il ne devait connaître que dans ses rêveries (*Alceste* ou

l'Amour ingénu), les lettres de son ami, brillant, hardi, médiocrement délicat, maître de sa fortune depuis la mort de son père en 1737, libre de ses actions, arrivaient surchargées de confidences brûlantes ou ironiques sur les fantaisies et les passions qui se remplaçaient avec une étrange rapidité dans un cœur aussi mobile. Le tableau d'une vie pareille, en contraste avec celle du jeune méditatif, ne laissait pas de le troubler dans sa retraite. Vauvenargues s'irritait parfois de ce contraste et ce fut, sans doute, un jour qu'il avait reçu de son ami quelque récit d'une bonne fortune, qu'il écrivait cette pensée dont l'accent est si amer : « Les femmes n'estiment dans un homme que l'effronterie. » Et quels regrets toujours vifs, toujours présents de sa timidité, de sa pauvreté et de sa laideur! Que de mélancolie dans cette lettre : « Je hais le jeu comme la fièvre et le commerce des femmes comme je n'ose pas dire; celles qui pourraient me toucher ne voudraient pas seulement jeter un regard sur moi. Je ne sais s'il vous souvient de m'avoir vu en compagnie? Je voudrais quelquefois avoir un bras de moins, vous comprenez bien pourquoi. » Un bras perdu à la guerre, il espère que cela attirerait sur lui un regard ému et noble qui serait sa récompense. Il porte une secrète envie à son ami. Il écrit douloureusement : « Sans les passions, la vie ressemble bien à la mort. » Mais au fond, il sait bon gré au marquis de Mirabeau de sa franchise. Le jeune marquis mène de front toutes les passions à la fois, celles de l'amour et celles de l'ambition; il les proclame bien haut : il veut dominer à tout prix : « Je vous suis très obligé, répond Vauvenargues, de la manière

naïve dont vous parlez sur l'envie de primer; il me semble qu'on devrait toujours penser tout haut lorsque l'on parle à ses amis; ce style met de l'intérêt à tout, mais le mensonge et la contrainte n'ont que des paroles glacées. J'adore la sincérité; si les hommes voulaient bien entrer dans ce sentiment, il y en aurait peu d'ennuyeux, et leur commerce ne serait pas aussi fade. »

On aime à croire que c'est au contact de cet esprit si fin, si ingénieux, si naturellement fait pour les travaux délicats de la pensée, que le marquis de Mirabeau, impatient de toute supériorité et de toute renommée, sentit lui aussi s'éveiller l'ambition de l'intelligence et pensa sérieusement, comme il le dit, à « s'ouvrir une carrière dans la république des lettres. » Jusque-là il semblait n'avoir eu d'autre vocation que celle des armes. Avant tout, il est ambitieux et il le déclare, mais c'est par la guerre qu'il voulait d'abord s'illustrer; les occasions de la gloire ne viennent pas, et bien qu'il ait pris part à plusieurs campagnes, notamment à la guerre de Bavière en 1742, il estime que « pour arriver à un nom, à être quelqu'un, il faut être dans un poste. » Or, je ne sais par quelle maligne fortune, il n'arriva pas même à être colonel et, de dépit ou de dégoût, il se retira en 1743 avec le simple grade de capitaine. — C'est sur d'autres objets que sa fièvre d'ambition dut se porter. Déjà à travers les folies de sa vie de garnison, depuis qu'il avait connu Vauvenargues, le démon littéraire l'avait tenté sous les formes les plus diverses. Prose et vers, tout lui était bon : son trop facile génie s'essayait à tout, avec un grand contentement de lui-même. Il était fier d'avoir composé

une tragédie sans amour, qui n'avait qu'un défaut, celle de n'être pas jouable. Il écrivait un poème en plusieurs chants sur l'*Art de la guerre*, et comme il ne doute de rien, à peine a-t-il mis une plume entre ses doigts qu'il songe à l'Académie. Il avait vingt-quatre ans à peine et n'avait encore rien publié. N'importe ; il était Provençal, il était marquis, il s'appelait Mirabeau, enfin il daignait écrire. Où ne pouvait-il pas prétendre ? « Ce n'est plus le temps, dit-il à Vauvenargues émerveillé, où un homme de qualité rougit des talents que lui peut disputer un homme de rien ; et, sans entrer dans les détails, l'Académie n'est presque composée que de gens du bon ordre, et sous le nom desquels il a paru plusieurs ouvrages. Vous croirez que j'en parle en homme intéressé, quand je vous aurai dit que je suis prêt à être dans ce cas ; mais non, je me suis dit ces choses-là à moi-même avant de prendre ma résolution. »

En attendant que l'Académie ouvre ses portes, il s'essaie en divers genres ; il se fait une sorte de réputation dans quelques coteries de belles dames et de beaux esprits par son talent à écrire des portraits satiriques ; il tourne d'agréables vers dans le *Voyage du Languedoc et de Provence* de Lefranc de Pompignan et de l'abbé de Monville, une imitation du *Voyage* de Chapelle et de Bachaumont. Mais bientôt, dans sa correspondance avec Vauvenargues, on voit poindre ce qui va devenir l'objet de ses préoccupations, l'idée fixe des réformes politiques et sociales, l'économie agricole, la statistique : « J'adresse de tout côté autour de moi des questions qui puissent me servir à la connaissance de l'agriculture dont je fais mainte-

nant une étude. — Et où avez-vous pris, me direz-vous, ce goût nouveau pour l'agriculture ? C'est que je sens qu'un philosophe doit finir par là. » Le but de sa vie intellectuelle se dégage à travers bien des tentatives diverses et des aventures d'esprit ; il va marcher à grands pas dans cette voie nouvelle de recherches qui s'ouvre devant lui et qui l'attire par ses perspectives illimitées.

Dans l'intervalle des questions qu'il avait adressées autour de lui sur les intérêts de l'agriculture et des réponses qui lui arrivent et qu'il classe avec soin, il se marie et complète sa vie, si cela peut s'appeler ainsi, quand il s'agit d'une telle femme et d'un tel mariage. Il pouvait choisir, et quel choix il fit ! Suffisamment riche du fonds paternel, bien que ce fonds fût grevé d'assez lourdes charges par la pension de sa mère et celle de ses deux frères, fort agréable de sa personne, avec un nom honorablement connu en Provence, quoiqu'il en exagérât l'illustration, il faillit épouser une Glandevès, appartenant à une ancienne famille de Provence, déjà alliée à la sienne. Peut-être eût-il trouvé là le bonheur ; tout était près de se conclure ; tout manqua, et par sa faute, et combien terrible fut l'expiation ! Je veux parler de cette autre union, contractée avec une insigne étourderie presque aussitôt après, dans laquelle devaient se rencontrer toutes les hontes et toutes les fureurs qui peuvent faire d'une vie un enfer. Sans doute il y eut de la fatalité dans ce mariage ; il faut être un privilégié du sort pour rencontrer un assemblage de vice et de folie aussi complet que l'était et surtout le devint Mlle de Vassan ; mais, quand on a

étudié de près les détails de ce mariage et des conditions dans lesquelles il se conclut, quand on sait le caractère d'un marché qu'il eût tout d'abord, et plus tard l'administration insensée de la fortune commune par le plus chimérique des esprits, on est bien obligé de conclure, avec son biographe, que le marquis fut, pour une grande part, l'artisan des afflictions et des tracas qui accablèrent sa vie. L'activité fiévreuse d'un esprit exubérant et mal réglé devint une cause permanente de malheur et finalement de ruine.

A cette occasion, M. de Loménie étudie l'utopiste à la fin du dix-huitième siècle. Utopiste dans ses propres affaires, dans la direction de sa famille, il ne faut pas s'étonner qu'il le soit ailleurs. Plus qu'aucun autre homme de son siècle, nous le voyons envahi par la noble chimère, entraîné chaque jour, chaque heure, par le besoin de tracer sur le papier des plans de gouvernement, doués de la vertu infaillible « de rendre les sociétés paisibles et prospères et les hommes raisonnables et vertueux. » Cette passion se déclara de bonne heure chez lui : à l'âge de trente-deux ans, dans ses promenades au Luxembourg avec son frère, il se disait en possession de douze principes, qui, établis en douze lignes, corrigeraient tous les abus de la société et feraient renaître l'âge de Salomon. » Beaucoup plus tard, quand il était un des hommes les plus malheureux et les plus tourmentés de son temps, quand les discordes de sa famille étaient devenues la fable publique et qu'il succombait sous le poids des embarras de tout genre que lui imposait cette suite ininterrompue de procès ruineux, gagnés

ou perdus, toutes ces infortunes (on nous le prouve) étaient pour lui une continuelle excitation à se dédommager de son inhabileté dans le gouvernement de sa maison, en se livrant délicieusement au bonheur fictif de régler avec sa plume les destinées du genre humain.

Les témoignages abondent pour montrer que dans cette production effrénée de Mémoires et de plans de réforme, c'était moins l'amour-propre littéraire qui était en jeu, bien que le marquis fût loin d'être insensible aux jouissances de ce genre, que la passion réformatrice et créatrice de systèmes. Lorsqu'après quelques années de célébrité éclatante, l'Ami des hommes fût tombé dans le plus profond discrédit, au point de ne plus trouver en France de libraires ni de lecteurs, sa confiance dans l'utilité de ses travaux ne fut pas un instant ébranlée; il faisait imprimer ses derniers écrits à l'étranger par les soins de quelque disciple fidèle, sans vouloir même être désigné par son fameux pseudonyme : « Ce qui m'importe de mes ouvrages, écrivait-il le 14 octobre 1778, c'est qu'ils soient lus, parce qu'il se trouve toujours quelqu'un qui en profite ; à cela près qu'on les croie du Pape ou du grand Turc, cela m'est égal. Je sais fort bien le peu qu'ils valent par la forme et par l'habit, et, par ma foi, je le donrais en quatre à tout autre, tiraillé comme moi par un million de tracas, vexé et tourmenté en gros et dans tous les détails, de faire mieux et avec plus de soin et de suite[1]. » Neuf ans après, à l'âge de soixante-douze ans, voici ce qu'il écrivait à ce même marquis

1. Tome I, page 483 et suivantes.

de Lango, son disciple, et son représentant à l'étranger : « Vous me faites plaisir en me disant que je puis encore *opérer du cerveau*... . Je suis tellement enlacé d'affaires incroyables, uniques peut-être au monde dans leur espèce et leur contre-temps, que travaillant sans cesse ou du poignet ou de la patience, quand la tête me pèse trop, je ne puis y faire diversion et reprendre des forces, comme l'Antée de la fable, qu'en touchant terre et griffonnant sur quelque feuille volante des détails de ma chose. » On voit qu'en vieillissant le marquis n'était pas devenu meilleur écrivain. Son style était resté toujours aussi bizarre, avec plus d'incorrection encore et de négligence ; mais on admire, malgré tout, cette fidélité à ce qu'il appelle *sa chose* et qui est précisément sa science, son système, devenu son unique appui, tout son bien et sa consolation.

Il est resté, à travers quarante années, le plus terrible et le plus infatigable improvisateur de son siècle. Il a fallu le courage, l'héroïsme de M. de Loménie pour faire le dépouillement de cet amas d'écrits. Qu'on pense à cette encyclopédie, qu'on a justement nommée l'*Apocalypse de l'Économie politique*, depuis les cinq volumes de l'*Ami des Hommes*, publiés en 1756, jusqu'aux quatre tomes des *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur*, publiés en 1785, et dans l'intervalle de ces deux dates, la *Théorie de l'Impôt* (1760), la *Philosophie rurale*, en collaboration avec Quesnay (1761), les *Économiques* (1779), les *Lettres économiques* (1770), la *Science ou les Droits et les Devoirs de l'Homme* (1774), *Lettres sur la législation*, ou l'*Ordre légal dépravé, rétabli*

et *perpétué* (1775), sans compter les innombrables manuscrits, laissés sur le rivage par cette fécondité torrentielle, et que le marquis n'a pas eu le temps ou le moyen de jeter dans la publicité. On peut suivre, comme dans un tableau les modifications successives qu'a subies cet esprit, singulièrement mais fortement organisé, d'abord féodal et philanthrope, puis libéral et décentralisateur, rattachant tout à la prospérité de l'agriculture et au rétablissement des États provinciaux, ensuite *physiocrate*, à la fois monarchiste, démocrate sans être égalitaire, socialiste par son antipathie contre les marchands d'argent et les rentiers, et en même temps très conservateur par son culte pour la propriété foncière. M. de Loménie arrive à caractériser fortement, avec des touches et des retouches successives, le rôle éphémère, mais éclatant que le marquis de Mirabeau a rempli dans les controverses économiques et sociales qui ont précédé la Révolution. Figure originale, singulier mélange de sagacité et d'exaltation, esprit enthousiaste et positif, sincère, « il est peut-être celui qui, au milieu des illusions optimistes des uns et de la frivolité insouciante des autres, a été le plus constamment tenu en éveil par la prévision d'une grande crise sociale imminente, prévision qu'il exprime dans le langage qui est le sien, en disant : que le colin-maillard, poussé trop loin, finira par la culbute générale. »

Rien de plus intéressant que l'étude des œuvres du marquis, et spécialement l'analyse de l'*Ami des Hommes*, les relations avec le docteur Quesnay, médecin de madame de Pompadour, auteur, lui

aussi, d'un système complet du bonheur public, l'histoire de l'école qu'ils fondèrent ensemble, des controverses que souleva leur doctrine, des persécutions et des vicissitudes de tout genre qu'elle dut subir. L'exposé de la doctrine physiocratique mériterait un examen approfondi. On n'a jamais poussé si avant, avec une critique si exacte et pénétrante, l'analyse des principes de cette doctrine, dont s'inspire à certains égards Turgot, dans son rapide passage au ministère, et qui contiennent en germe quelques-unes des conquêtes les plus solides et les plus incontestées de la Révolution. Cette analyse s'anime et se colore des teintes vives qu'y répandent de nombreux extraits de la correspondance des deux frères, le marquis et le bailli, où se marquent à chaque page la préoccupation ardente et commune de tout ce qui touche à l'avenir de leur pays, le souci des intérêts généraux, persistant à travers les plus graves embarras domestiques. L'un, d'abord aristocrate pur, s'éloigne peu à peu de son point de départ et se laisse entraîner à la dérive vers les idées démocratiques par la logique impétueuse qui fait bouillonner son cerveau. L'autre reste « un patricien féodal ; il s'est fait de la féodalité un idéal embelli par l'esprit de justice et d'humanité dont il est lui-même animé ; il accepte, dans les opinions de son frère aîné, tout ce qui peut se concilier avec les dispositions de son cœur naturellement philanthropique, mais il résiste énergiquement à tout ce qui contrarie une conviction très arrêtée chez lui : à savoir qu'une société ne peut vivre sans une aristocratie, et que, si l'esprit d'insubordination et d'égalité dans la confusion ne s'arrête pas, la France

est menacée de périr dans des crises alternatives de *despotisme* et de *républicisme* (*sic*). » Le bailli est une sorte de lord anglais réformateur, mais ennemi des révolutions.

On peut étudier à loisir dans cet ouvrage, ce que pouvait être un *mauvais ménage sous l'ancien régime*, dans la confusion des lois qui n'avait trop souvent pour remède que l'arbitraire. Nous voyons s'élucider enfin cette cause trop fameuse, obscurcie et brouillée à dessein, et que l'auteur a étudiée comme le ferait le juge d'instruction le plus patient et le plus perspicace, épuisant les témoignages contradictoires, s'efforçant de dégager la vérité à travers tous les emportements de la colère et les mensonges le plus savamment organisés. Il n'hésite pas à donner tort sur bien des points graves au marquis : mais il faut avouer que la marquise sort de cette longue enquête, accablée et déshonorée à jamais. On ne connaissait guère cette déplorable figure que par un résumé de quelques lignes que lui consacre M. Lucas de Montigny dans les *Mémoires de Mirabeau*, ou encore par les *Lettres de Vincennes*. Mais ces lettres, on le sait, furent écrites à une époque où Mirabeau est engagé à fond dans le parti de sa mère, qu'il a intérêt alors à faire passer pour une victime ; il y resta jusqu'au jour où des refus d'argent à des demandes réitérées le rangèrent parmi ses plus implacables adversaires.

Il y a des lettres étonnantes du marquis, où il décrit de son style enragé le supplice qu'il a supporté pendant les dix-neuf ou vingt années que dura la cohabitation entre les deux époux. Une surtout, bien étrange, c'est celle que le père adresse à la date de 1776 à sa

fille, Mme du Saillant, comme une sorte d'avis paternel « pour la prémunir, dit-il, contre toute ressemblance à ce côté-là. » Il raconte avec des détails à faire frémir, les mœurs, manières, tics, habitudes et progressions de déchéance » de la malheureuse femme, résultant et d'une nature gâtée, et « de l'impudente et pestilentielle éducation qu'elle avait reçue. » Et plus tard, résumant les souvenirs de sa vie conjugale, il arrive à cette expression définitive : « Les vingt ans que j'ai passés avec cette femme ont été vingt ans de colique néphrétique. » On peut toutefois supposer que ces impressions du passé, retracées en 1783, portent le reflet des hontes et des haines du présent, et que la peinture est poussée au noir. Car enfin, pendant ces vingt années, il était né onze enfants, ce qui n'est pas absolument compatible avec l'horreur manifestée plus tard. Et puis n'oublions pas que le style du marquis n'est guère, quand il parle de sa femme, qu'une invective prolongée, l'hyperbole de la fureur. Un témoin, plus digne de foi, c'est le bailli; nous connaissons sa loyauté, et il est d'ailleurs dans des conditions d'impartialité meilleures, n'étant pas le mari. Son témoignage, il faut bien le dire, est écrasant. Pendant tout le temps que dure la correspondance entre les deux frères, même dans les premières années de cette déplorable union, le bailli reste convaincu que la source de tous les malheurs de la famille est dans le caractère de la marquise. Il ne cesse de développer cette belle et juste pensée, à savoir que la femme qui ne fonde pas le foyer domestique le détruit : « Or, dit-il au marquis, depuis la création du monde, on ne vit pas une femme de l'es-

pèce de celle que Dieu t'a donnée. » Et ailleurs : « C'est la femme qui réunit au plus haut point tous les vices et tous les défauts des deux sexes, sans aucune de leurs qualités. »

Il y eut trois périodes distinctes dans l'histoire de ce mauvais ménage ; mais dans les premières années du mariage, rien n'annonçait chez les deux époux la haine féroce qui devait éclater un jour entre eux. Bien qu'elle manifestât déjà un caractère tracassier, turbulent, intempérant, Mlle de Vassan trouva d'abord dans son mari un juge indulgent plus que sévère. Les affaires d'intérêt eurent bientôt brouillé ses parents avec leur gendre, homme à projets, et à projets malheureux dans l'administration de la dot de sa femme, et qui d'ailleurs, ayant cru faire une bonne affaire, un *marché*, dans cette union avec une héritière qui passait pour riche, se trouva volé et en conçut tout d'abord une mauvaise humeur que diverses circonstances exaspérèrent de plus en plus. Treize ans se passent sans esclandre ; c'est vers 1756 que l'incompatibilité absolue des caractères se déclare : disputes d'intérêt, puis un genre tout particulier d'obsession de plus en plus déplaisant, paraît-il, au mari, une séparation intime, mais non à l'amiable, invoquée plus tard dans les mémoires judiciaires de la marquise comme une preuve des mauvais procédés de l'époux ; enfin, il faut bien le dire, des diversions cherchées et trouvées par le marquis hors de son foyer, mais payées secrètement, comme on le sut plus tard, de la même monnaie par la marquise. C'est la période aiguë qui se termine en 1762, au moment où le marquis trouve une bonne occasion de

décider sa femme à se rendre en Limousin, sous le prétexte d'une maladie, auprès de Mme de Vassan, bien résolu à ne plus la laisser rentrer chez lui. Ce qui eut lieu, mais après quels éclats et au prix de quels scandales! Depuis lors, ce fut la guerre d'abord modérée, puis à outrance : prison, couvent, lettres de cachet, compromis signés et déchirés, procès, sentences, contre-sentences, tout se succède dans une mêlée furieuse. Il faut de la patience et un don particulier pour analyser chaque épisode de cet horrible combat où successivement toute la famille est engagée. La neutralité même devient impossible aux cinq enfants, chacun d'eux ne vivant bien avec son père qu'à la condition d'être détesté par sa mère et réciproquement. Le rôle de conciliateur était difficile avec de pareils caractères. « Ma mère, écrit Mirabeau à un ami, en 1779, a déchargé sur moi un pistolet, de fureur d'un mot de conciliation que je lui lâchai, il y a huit ans. » Heureusement le pistolet fit long feu; mais le fait est significatif.

Il arrive un jour que presque toute la famille est liguée contre son chef. En 1777, l'Ami des hommes a pour adversaires acharnés non seulement sa femme, mais sa troisième fille, Mme de Cabris, et son fils aîné, tous trois engagés contre lui dans une guerre à mort où ils ne reculent devant aucun moyen, pas même celui des diffamations les plus odieuses, répandues en feuilles imprimées, à cette fin d'arracher au chef de la famille la jouissance des biens de la femme que celle-ci promet à ses deux alliés de partager avec eux. C'est une meute qui court après la curée. La guerre des pamphlets amuse tout Paris aux dépens

de cette famille maudite. Tantôt c'est un mémoire abominable où la marquise charge le marquis d'accusations ridicules et atroces, en un style médico-graveleux; tantôt c'est un pamphlet que Mirabeau, le fils, fait imprimer à Amsterdam, et qui, heureusement pour sa gloire, fut saisi en France par la police. Il adresse quelques centaines de ce factum à sa mère avec cette recommandation naïve : « Je vous supplie de confier ces exemplaires à quelque colporteur; car cela ne se débitera guère que sous le manteau, et il faut que cela le soit avec rapidité, ou cela serait contrefait sur-le-champ, et vous sentez bien que je veux retirer au moins mes frais[1]. » Le marquis aveuglé, exaspéré par tant de coups à la fois, punit, frappe, se venge comme il peut. Son fils, en enlevant une femme mariée, va lui fournir une occasion, un prétexte avouable de le mettre pour quelque temps hors de combat; et le jour même où M. de Maurepas le débarrassait de sa femme, qui avait envahi de force son hôtel, en la faisant enfermer au couvent de Saint-Michel, le marquis apprenait que son fils aîné, arrêté à Amsterdam, prenait la route du donjon de Vincennes, où il entrait le 7 juin et d'où il ne devait sortir qu'après quarante-deux mois de captivité.

Les incidents les plus comiques se mêlent à cette Iliade domestique. Nous avons dit que la marquise de Mirabeau, pour provoquer son mari et chercher dans des emportements prévus un motif décisif de séparation légale à son profit, avait un beau matin envahi l'hôtel de la rue de Seine où il demeurait alors.

1. Tome I, page 592.

Le marquis, prévenu à temps de cette singulière invasion, craignant, pour toutes sortes de raisons, de se trouver sous le même toit qu'elle, s'était échappé en toute hâte et réfugié dans la rue de Tournon, chez son ami le duc de Nivernais, et de là, en lieu sûr, il surveillait l'ennemi, qui s'était installé dans sa chambre à coucher et dans son lit. Ordre était donné au concierge de ne pas laisser entrer l'avocat de la femme, un Delacroix quelconque, signataire de mémoires injurieux. C'était précisément celui des visiteurs que la marquise tenait le plus à recevoir. Elle était encore au lit et se disait malade, lorsqu'il se présenta. Le Suisse l'ayant éconduit, non sans peine, la marquise entend le bruit de la dispute, reconnaît les voix, se jette à bas du lit, prend à peine le temps de passer un jupon, se précipite dans l'escalier, traverse la cour, jambes nues, à six heures du soir, elle arrive jusqu'à la porte pour empêcher qu'on ne la ferme sur l'avocat. Le Suisse insiste, un rassemblement se forme dans la rue ; la marquise, en ce plaisant déshabillé, interpelle les passants, invoque leur assistance ; la foule, qui aime à voir partout des victimes, s'émeut et se prépare à envahir la cour. Et comme la marquise se cramponne à la porte, le concierge la prend à bras-le-corps et la rejette, malgré ses cris, dans la cour, pendant que la porte est refermée. Elle court à la loge du Suisse, ouvre la fenêtre et de là, apostrophant la foule, l'appelle à son secours, déclare qu'elle veut sortir, demande qu'on la mène chez un notaire pour y faire son testament. Mais les domestiques, pendant ce temps, luttaient contre l'énergumène, et ce n'est qu'à moitié morte de fatigue qu'on la ramène dans son lit. Ce fut un beau

jour pour le quartier. N'est-ce pas là une scène des *Plaideurs?* Des épisodes pareils abondent dans ce livre et achèvent la peinture de l'extravagante marquise.

Sa femme au couvent des dames de St-Michel, son fils à Vincennes, restait l'endiablée fille d'une telle mère, Mme de Cabris, et le gendre qui n'est pas désarmé. Tous deux agissent ferme : le marquis se plaint qu'on *décuple* son travail. Il ne s'arrête pas pour si peu. Il entreprend de faire interdire le mari de Mme de Cabris en Provence et de faire enfermer par lettre de cachet sa fille au couvent de Sisteron. Il y réussit ; mais c'est alors que le public se fâche ; il n'y a qu'un cri contre cet amateur insatiable des *ordres du Roi*, qui, grâce à cette arme, s'est débarrassé de toute sa famille. L'Ami des hommes se débat en vain : il est frappé moralement à mort, comme par un choc en retour de cette arme dont il a tant abusé. En vain s'écrie-t-il : « Le public n'est point mon juge, et tant que santé et volonté me dureront, je serai Rhadamanthe, puisque Dieu m'y a condamné..... Au fait, ajoute-t-il, comme pour s'encourager lui-même, je voulais gagner mon procès, je l'ai gagné : je voulais faire clore ces folles, elles le sont ; je voulais faire enfermer ce forcené, il l'est..... Il y a quatre jours que je rencontrais Montpezat, que je n'avais pas vu depuis vingt ans : Votre procès, me dit-il, avec madame la marquise est-il fini ? — Je l'ai gagné. — Et où est-elle ? — Au couvent. — Et monsieur votre fils ? — Au couvent. — Et madame votre fille de Provence ? — Au couvent. — Vous avez donc entrepris de peupler les couvents ? — Oui, monsieur, et si vous étiez mon fils, il y a longtemps que vous y seriez. »

Le marquis se trompait sur un point grave : il avait gagné son procès une première fois devant les juges; mais il l'avait perdu devant l'opinion publique, et l'opinion le lui fit perdre définitivement devant le Parlement. L'impopularité de l'Ami des hommes agit visiblement sur ces nouveaux juges, et au grand étonnement du marquis et de ses hommes d'affaires, la séparation fut prononcée contre lui, le 18 mai 1781, avec tous les frais à sa charge, sans même que l'on eût égard à sa demande d'une garantie en faveur des enfants, sans qu'on eût nommé un commissaire pour présider à la liquidation de la communauté ; on laissait le marquis livré « à toutes les revendications folles d'une femme furieuse et triomphante. » Il n'est pas douteux que le contraste scandaleux des belles maximes du philanthrope avec les *dix-sept ordres* du roi, obtenus ou surpris par le marquis contre sa femme et ses enfants, n'ait eu une grande part, sans parler de la colère croissante du public, dans cette sentence inattendue et définitive. Les magistrats, gardiens de la loi, n'aimaient guère cet expédient des lettres de cachet qui substituait la volonté du roi à la justice; ils le montrèrent dans cette occasion comme dans bien des autres, et après tout, ce fut à leur honneur.

« Finalement, ils m'ont tué le 18 mai », écrit le marquis à son frère; de fait il ne fit plus que languir jusqu'en 1789, époque où il mourut, à la veille des événements qu'il avait en partie pressentis et préparés. Quant à la marquise, quoique remise en possession de ses biens, dévorés d'avance par les extravagances de sa vie entière et la fureur des emprunts, elle végéta dans l'état le

plus singulier d'opulence apparente et de sordide misère, en proie à des troubles d'esprit qui prouvaient que son cerveau n'avait jamais été bien sain ; elle passa quelques-unes des dernières années de sa vie à obséder ses fils et particulièrement le grand orateur, son ancien complice, de protestations d'amitié et de demandes d'argent ; emprisonnée sous la Terreur, elle meurt le 28 brumaire an III (novembre 1794), à l'âge de soixante-neuf ans, laissant une fortune de six cent mille francs et des dettes pour plus d'un million ; dernière liquidation de vingt années de procès et d'infamie.

Telle fut la famille, vraiment extraordinaire, au milieu de laquelle était né et a vécu Mirabeau, le grand Mirabeau, qui va maintenant entrer sur la scène et la remplir de ses aventures et de ses scandales, de sa gloire et de son génie.

CHAPITRE IV

SOUVENIRS DE COPPET. — MADAME DE STAËL ET SES AMIS[1].

I

J'ai eu l'occasion de visiter Coppet, et j'ai pris plaisir à replacer dans un des cadres les plus heureux que la nature puisse fournir, une des figures les plus aimables et les plus vives que nous offre l'histoire de la société française. On ne résiste pas aux impressions qu'éveille, sous ces ombrages devenus presque historiques, le génie intime du lieu.

1. Nous avions autrefois conçu l'idée d'une étude complète sur Mme de Staël, prise de ce point central de Coppet autour duquel a gravité sa vie, et où cette figure si vivante et si passionnée s'aperçoit, si on peut le dire, plus distinctement et sensiblement qu'ailleurs. Diverses circonstances ont interrompu cette étude. La plus grave de toutes les raisons est que ce travail n'aurait pu être mené à son terme sans la libre communication des documents innombrables et des correspondances entassés dans la tour de Coppet. Or ces documents appartiennent par droit de naissance à M. Othenin d'Haussonville. On peut même dire qu'ils lui appartiennent par droit de conquête, quand on sait l'usage qu'il en a fait déjà dans son étude sur madame Necker. — Nous nous contenterons de détacher quelques chapitres du travail commencé, *rudera et rudimenta*, des ébauches devenues ruines avant d'être achevées.

Le château de Coppet s'élève sur la rive suisse du Léman, aux pieds du Jura, qui fait de ce côté perspective et forme le fond du tableau. Le site est ombragé, recueilli. De beaux arbres s'élèvent autour du château, qu'ils enveloppent à moitié, et dont la partie supérieure est seule visible à quelque distance. Bien qu'elle domine avec un assez grand air le village étendu à ses pieds, la maison est un édifice d'une construction très simple, nullement monumentale, sans style bien caractérisé, vaste et commode manoir plutôt que château, formant les trois côtés d'un carré et s'ouvrant sur une cour intérieure, d'où l'on aperçoit le jardin et le parc. Le château tourne le dos au lac, ce qui est bien un trait d'architecture du temps où il fut bâti et un signe du goût médiocre que l'on avait alors pour les beautés de la nature. Plaçons-nous sur le balcon du grand salon et regardons autour de nous sans occuper notre pensée d'autre chose que du splendide horizon qui se découvre à nos yeux. Quelle étendue et quelle variété de paysages! A vos pieds, le lac aperçu à travers les branches d'arbres beaucoup trop touffus, qui s'entassent au-dessous du château; à votre droite, les ombrages du *Creux de Genthod* et les jardins de Versoix; sur le dernier plan, quelques toits brillants qui marquent la place de Genève; à gauche, le Léman déroulant, aussi loin que le regard peut aller, sa nappe bleue vers les Alpes de neige; en face, Hermance, les riants vallons à demi-cachés dans les replis des Voirons, la rive de Savoie largement étalée depuis la base du Salève jusqu'à la pointe d'Yvoire; à l'arrière-plan, vers l'est et au midi, une masse confuse de sommets neigeux et de glaciers, sur laquelle se déta-

chent les immenses *Dents d'Oche* et quelques pics, les voisins du mont Blanc, que l'on pressent, sans le voir, derrière la chaîne des Voirons : sur le lac, une navigation continuelle de bateaux et de barques de pêche qui animent cette petite Méditerranée de la Suisse. Certes, il y a là un des beaux spectacles qui puissent ravir nos regards : cette variété infinie de villages lointains, ce contraste de l'eau si bleue et des glaciers qui bordent l'horizon; la vie si active répandue dans cet immense et tranquille panorama, et dont on jouit sans en percevoir le bruit : tout ce qui peut animer l'esprit de l'homme, sans le jeter en dehors de lui-même et le dissiper dans le tumulte vulgaire.

Essayons de nous arracher à la magie de cette contemplation et rentrons. Nous sommes dans le salon de Mme de Staël. Voici les meubles mêmes, les tentures, tous les détails d'intérieur, tous ces témoins de la vie intime conservés par un soin délicat, avec une sorte de piété domestique. Un buste en marbre représentant M. Necker, quelques portraits : M. Necker encore et toujours; le baron de Staël, l'ambassadeur de Suède, dont l'image occupe assurément plus de place dans ce salon que le modèle n'en occupa durant sa vie ; ici une esquisse de Mme la duchesse de Broglie à vingt ans, avec l'expression fine et douce de son charmant visage; là un croquis, d'une main fort inexpérimentée, retrouvé, dans les combles du château et qui ne mériterait guère les honneurs de cette exhumation, si on ne lisait dans un coin la signature de *Mlle Germaine Necker;* au centre du salon, et dans toute sa gloire, le triomphant portrait de Mme de Staël, par Gérard, dans une toilette passablement

romantique qu'on n'a pas le temps de remarquer, tant on se sent attiré par l'éclat de ces grands yeux, d'où rayonnent la force, la vie, l'enthousiasme; figure irrégulière, incorrecte, mais ardente qui éclate en jets de flamme et vous inonde de lueurs. Au moment où le peintre l'a saisie, elle parle, elle va parler, elle est toute âme, tout feu. C'est un de ces portraits devant lesquels on s'écrie, même quand on n'a pas vu la figure réelle, vivante : « Que c'est bien elle! » Il remplit et anime ce salon. Enfermez-vous quelques minutes dans vos souvenirs et donnez-vous l'illusion de ce petit monde évanoui. Voilà le canapé autour duquel, pendant douze années, se tint une cour plénière d'éloquence et d'esprit, célèbre dans toute l'Europe. Faites descendre de son cadre cette étonnante figure. Rassemblez autour d'elle tous ces personnages si divers d'origine, d'habitudes, de caractère, d'esprit, les Montmorency, les Laval, les Schlegel, les Benjamin Constant, les Sismondi, les Bonstetten, Zacharias Werner, Byron; oui, Byron lui-même, qui, comme les autres, a subi le prestige. Voilà cette foule d'élite, groupée autour de cette femme illustre dont la gloire est chère à chacun d'eux, comme si elle était la sienne propre, et représentant, près d'elle, dans ce salon cosmopolite, toutes les parties de la société européenne, réunie par un charme commun. Cette rapide et brillante vision, dont votre esprit se sera donné la fête, vaut bien que l'on fasse le voyage de Coppet. Il est bon que l'esprit comme la piété ait ses pèlerinages, et que sur certains points privilégiés les écrivains marquent aux générations nouvelles les stations principales et sacrées.

Parcourons le premier étage du château, n'oublions pas de voir la chambre où Mme de Staël travaillait et ce petit bureau en bois peint, si étroit, sur lequel elle écrivit le livre de l'*Allemagne*, et dont elle ne se permit le luxe modeste qu'après la mort de son père : tant que vécut M. Necker, elle n'osait écrire que furtivement et au hasard, sur ses genoux ou sur le coin d'une cheminée, ne voulant pas encourir le blâme de son père qui ne pouvait souffrir qu'une femme prît avec elle l'appareil et l'attirail d'un écrivain. Au rez-de-chaussée, nous trouvons une grande salle, la bibliothèque, qui était, du temps de Mme de Staël, la salle de spectacle. Coppet, comme Nohant, a eu son théâtre. Les deux femmes les plus célèbres du dix-neuvième siècle ont eu un goût commun, la passion du spectacle. Toutes les deux en ont fait la distraction la plus chère de leur vie de campagne. Il semble que ces vives imaginations, non contentes de la scène intérieure qu'elles portent en elles, et de la variété magique des spectacles qui s'y donnent, aiment à voir représenter devant leurs yeux, avec toute l'illusion de la réalité, les fictions dont s'enchante leur esprit. — Tout à côté du théâtre, une chambre, qui s'appelle encore la chambre de Mme Récamier, garde dans l'exacte simplicité de son mobilier fané la date du passage de cette femme célèbre. Sauf les vieilles tapisseries qui ornent les murs, rien n'est donné au luxe ni à l'ornement de cette grande chambre nue et triste; vous pouvez voir quel était en 1811 l'ameublement intime d'une femme à la mode et comparer les époques, en vous représentant par contraste le luxe tel que pourrait l'offrir l'hospitalité d'un château

à une élégante Parisienne qui voyagerait vers l'automne de 1880.

Le parc, qui est beau, le doit à la nature plus qu'à l'art. On y remarque des allées, plantées d'arbres magnifiques; l'une d'elles s'appelle encore *l'allée de la conversation* en souvenir des hôtes qui s'y promenaient habituellement; sur la droite du parc, un bois touffu, raviné, traversé par un fort ruisseau qui fait cascade et dont M. Necker, en propriétaire avisé, avait affermé la chute pour un moulin à scierie. La simplicité des mœurs genevoises et l'esprit de M. Necker, moins préoccupé du pittoresque et du grandiose que du confortable et de l'utile, se font sentir partout. L'horizon est du reste assez limité. Le regard, par quelques échappées, s'arrête aux premières rampes du Jura, très monotones d'aspect en cet endroit. On se sent presque à l'étroit dans ce parc, sans doute parce qu'on devine tout à côté de soi, sans en jouir, la splendeur des paysages, le lointain de la perspective, l'horizon immense, la vue des glaciers, le Léman.

Mme de Staël ne ressentit jamais pour toutes ces beautés naturelles, près desquelles elle vivait, l'enthousiasme qu'on aurait pu attendre d'une élève de Rousseau et qu'on rencontrerait à coup sûr chez celles de nos contemporaines qui auraient reçu comme elle de la nature une sensibilité vive et le don de l'expression. On sait quelle préférence elle donnait au ruisseau de la rue du Bac sur tout ce magnifique paysage qui l'entourait. Même en tenant compte des circonstances particulières qui pesèrent si cruellement sur elle et qui donnèrent à

ce séjour l'aspect d'un long exil, même en entrant dans les sentiments de cette âme *dont on lui avait fait une prison,* il y a lieu de s'étonner que son imagination n'ait pas été plus vivement frappée de ce grand spectacle. A peine si l'on retrouve dans ses *Mémoires* quelques traits qui rappellent le tableau qu'elle eut pendant tant d'années sous les yeux. En voici un qui donnera l'idée des autres. Mme de Staël rappelle le séjour qu'elle fit en Suisse dans l'été de 1800, à l'époque où le premier consul préparait sa seconde campagne d'Italie, se tenant à Genève et à Lausanne, d'où il allait lancer son armée, à travers le Léman et le mont Saint-Bernard, dans une expédition dont la hardiesse rappelait Annibal. « J'arrivai en Suisse, dit Mme de Staël, pour passer l'été avec mon père, suivant ma coutume, à peu près vers le temps où l'armée française traversait les Alpes. On voyait sans cesse des troupes parcourir ces *paisibles contrées que le majestueux rempart des Alpes* devait mettre à l'abri des orages et de la politique..... Pendant ces belles soirées d'été, sur le bord du lac de Genève, j'avais presque honte de tant m'inquiéter des choses de ce monde, en présence *de ce ciel serein et de cette onde si pure;* mais je ne pouvais vaincre mon agitation intérieure..... » On voit comme l'impression est vague. Elle consiste uniquement dans le contraste *de ces paisibles contrées, de ce ciel serein, de cette onde pure,* avec le bruit des armées qui passent et les orages de la politique [1].

1. A la même époque, elle écrivait à M. de Gérando : « *Me voici au*

Une autre fois, dans la fatale année de 1812, il faut voir quels adieux elle fait aux rives du Léman, quand elle se décide à les quitter pour ce grand voyage à travers l'Europe qui dura trois ans, et qu'elle entreprit pour se dérober aux tracasseries de la police, aggravées encore pour elle de périls imaginaires, son imagination ne lui représentant rien moins, au bout de tout cela, que prison d'État, la mort peut-être[1]. « Je parcourus le parc de Coppet ; je m'assis dans *tous les lieux* où mon père avait coutume de se reposer pour *contempler la nature ;* je revis ces *mêmes beautés des ondes et de la verdure* que nous avions souvent admirées ensemble ; je leur dis adieu en me recommandant à leur douce influence. Le monument qui renferme les cendres de mon père et de ma mère, et dans lequel, si le bon Dieu le permet, les miennes doivent être déposées, était une des principales causes de mes regrets en m'éloignant des lieux que j'habitais ; mais je trouvais presque toujours en m'en approchant une sorte de force qui me semblait venir d'en haut. Je passai une heure en prière devant cette porte de fer qui s'est

pied de ces montagnes que vous m'enviez ; toute l'armée de réserve les a traversées et je crois vraiment à des succès aussi rapides que la marche. Bonaparte a été aimable avec mon père, et même pour moi dans ses discours. Tout le monde dans ce pays en a la tête un peu tournée. »…. — « Savez-vous si Laharpe, Fontanes ou d'autres ont parlé de mon ouvrage (*La Littérature*), et ce qu'ils en ont dit ? Voulez-vous vous informer pourquoi le *Publiciste* n'en a pas fait d'extrait ? Et Rœderer, que dit-il ? Enfin donnez-moi tous les détails dont vous ne saurez que faire. Les solitaires comme nous vivent de faits, et mon père et moi, qui ne sommes pas si champêtres que vous, nous sommes avides d'anecdotes, même en face du Mont-Blanc. »

1. Voir une lettre très curieuse de Sismondi, du 16 août 1811. *Lettres inédites à Mme d'Albany.*

refermée sur les restes du plus noble des humains, et là mon âme fut convaincue de la nécessité de partir. » Certes, il y a là une scène touchante et naturelle. Mais comme l'écrivain retrace faiblement le site ravissant où elle a si longtemps vécu et qu'elle va quitter ! Les *lieux d'où son père contemplait la nature*, les *beautés des ondes et de la verdure*, que tout cela est froid et languissant ! Ce n'est pas de ce pinceau que Rousseau avait retracé les grandes impressions de la nature dans ses *Rêveries d'un promeneur* et créé une littérature nouvelle, celle de la description animée, enthousiaste, en ouvrant à l'imagination les grands horizons et découvrant le paysage alpestre.

Il est singulier de voir quel faible parti Mme de Staël tire de cet ordre de jouissances qui sont si bien à sa portée, pour se défendre contre les amertumes de l'exil ou les disgraces de son propre cœur. Cette source de consolations qui aurait semblé à d'autres inépuisable, se tarit bien vite pour elle. Elle nous dit qu'au moment où elle reçut l'ordre de sortir de France, elle hésita longtemps pour savoir si elle irait en Allemagne ou si elle reviendrait à Coppet. « Elle craignait le dégoût de revenir dans un pays qu'on l'accusait de trouver *un peu monotone*. » L'attrait tyrannique qu'exercent sur son esprit la vie de Paris, le monde, la conversation, lui gâte les plus beaux paysages. Son goût pour la société décolore à ses yeux la nature.

Ses *Mémoires* ne sont qu'une longue plainte, à peine interrompue par des réflexions politiques, sur la privation de tous ces biens qui lui sont exclusive-

ment chers. Elle confond dans un regret passionné Paris et le monde, la patrie et la conversation qui est sa manière idéale d'en jouir : « Au commencement de l'hiver de 1802 à 1803, quand je lisais dans les papiers que Paris réunissait tant d'hommes illustres de l'Angleterre à tant d'hommes spirituels de la France, j'éprouvais, je l'avoue, un vif désir de me trouver au milieu d'eux. Je ne dissimule pas que le séjour de Paris m'a toujours semblé le plus agréable de tous : j'y suis née, j'y ai passé mon enfance et ma première jeunesse... Cet amour de la patrie, qui a saisi les âmes les plus fortes, s'empare plus vivement encore de nous, quand les goûts de l'esprit se trouvent réunis aux affections du cœur et aux habitudes de l'imagination. La conversation française n'existe qu'à Paris, et la conversation a été, depuis mon enfance, mon plus grand plaisir. J'éprouvais une telle douleur à la crainte d'être privée de ce séjour, que ma raison ne pouvait rien contre elle. J'étais alors dans toute la vivacité de la vie ; et c'est précisément le besoin de jouissances animées qui conduit le plus souvent au désespoir... » Elle avoue que l'ordre d'exil la frappa comme un arrêt de mort. Elle venait de louer une maison à Paris ; elle l'avait choisie avec soin dans le quartier et l'exposition qui lui plaisaient, et déjà, dans son imagination, elle s'était établie là avec quelques amis dont l'entretien était, à son gré, le plus grand plaisir dont l'esprit humain puisse jouir. Hélas ! elle n'entra dans cette maison, si bien préparée pour ces fêtes d'esprit, qu'avec la certitude d'en sortir le lendemain ; elle passa la nuit à parcourir ces appartements dans lesquels elle regretta plus encore de

bonheur qu'elle n'en avait espéré. Avec quelle douloureuse ingénuité elle avoue qu'elle était vulnérable par son goût pour la société ! « Le fantôme de l'ennui m'a toujours poursuivie, s'écrie-t-elle; c'est par la terreur qu'il me cause que j'aurais été capable de plier devant la tyrannie, si l'exemple de mon père et son sang qui coule dans mes veines ne l'emportaient pas sur cette faiblesse. » On comprend qu'en de telles dispositions d'esprit, l'exilée du monde parisien dut se fatiguer vite de cette « prison de l'âme » au sein de la plus magnifique nature, inutilement belle à ses yeux, et souffrir cruellement, sans en vouloir guérir, de cette maladie des civilisations extrêmes, la nostalgie des salons.

Et cependant, en quel endroit de l'Europe y avait-il plus de jouissances d'esprit qu'en ce coin de terre privilégié, dans les douze premières années du siècle? Il y aurait toute une histoire à faire, dans le détail et en tenant compte des dates, du salon de Coppet, comme on l'a fait pour celui de l'Abbaye-aux-Bois où Mme Récamier prolongea son règne avec tant d'art, et pour celui de la rue Saint-Dominique où résidait, comme dans un sanctuaire, la grâce mystique de Mme Swetchine. Cette histoire existe, du reste, bien que disséminée, et il suffirait d'un facile effort pour en ressaisir les fragments épars dans les *Portraits* et *Causeries* de M. Sainte-Beuve, dans les lettres de Sismondi, récemment publiées, dans celles de Bonstetten, de M. de Gérando et les Souvenirs de Mme Récamier. M. Sainte-Beuve est revenu bien des fois sur ce sujet qui semblait avoir pour lui un attrait particulier. Tout ce qui se rattache au

groupe de Coppet, idées ou personnages, habitudes d'esprit, émotions du cœur, lui était devenu familier non seulement par une longue fréquentation littéraire, mais surtout par ce don de seconde vue qui pénètre si juste dans les élégants mystères de la vie sociale, dans les mouvements secrets des âmes disparues, dans les détours et les replis de ce qu'il y a de plus compliqué après la passion, l'esprit. M. Sainte-Beuve a reconstruit des parties essentielles de ce monde évanoui. A mesure que des publications nouvelles paraissaient, que des lettres inédites et des fragments de biographie intime venaient au jour, on a pu s'assurer de l'exactitude scrupuleuse des peintures pour les parties déjà mises en lumière, et de la justesse des inductions pour les parties restées jusque-là dans l'ombre. Tout s'est confirmé dans l'œuvre du peintre.

Il faut distinguer, dans l'histoire du salon de Coppet, deux périodes bien tranchées : celle où Mme de Staël n'y faisait que des apparitions brillantes, à l'été ou à l'automne de chaque année, pour y voir son père, de 1790 à 1802 environ, depuis la retraite de M. Necker après son troisième ministère ; et la période qui commence à l'établissement à peu près définitif de Mme de Staël, contrainte d'obéir à l'ordre de police qui lui interdisait Paris et la France même à une distance de quarante lieues de la capitale. Elle changea plusieurs fois de résidence; tantôt l'inquiétude de son esprit, sa révolte contre l'injuste cruauté de cet ordre, la ramenaient par une force invincible sur la frontière de la zone interdite, et même au delà, à Paris même; tantôt la mobilité de

son humeur et le goût vif de s'instruire, la passion des lettres l'attiraient en Allemagne, où elle devinait, où elle pressentait de grands sujets d'étude. Pourtant, à dater de 1802, on peut dire qu'elle devint l'âme de Coppet; les voyages hors du domaine paternel ne sont plus que l'accident de sa vie. De 1802 à 1812, où commence son long exil, errant dans les cours étrangères, mené comme un triomphe à travers l'Europe, il s'écoule une période de dix années qui marque l'époque vraiment illustre de Coppet, celle où Mme de Staël, dans la pleine jouissance de son esprit, de son éloquence, de sa juste renommée, encore accrue par la sympathie qui s'attache à la persécution, de tous les prestiges enfin qui fondent ce genre de royauté, reçoit dans sa cour hospitalière, sur la rive du Léman, l'hommage des hommes les plus distingués de l'Europe. C'est le Coblentz de l'esprit établi aux frontières mêmes de la France, ne se privant pas des représailles de la guerre la plus active avec les armes qui lui étaient propres, mais très différent de l'autre Coblentz par le genre d'opposition et par les espérances d'avenir : un Coblentz libéral et parlementaire d'où sortira un jour toute une doctrine politique, une famille d'hommes d'États, un programme d'idées, une école enfin, qui remplira des alternatives de ses luttes, de ses triomphes ou de ses défaites, plus d'un demi-siècle de notre histoire.

La politique, les lettres, les nouveautés d'idée, les prévisions, l'aspect inattendu des événements, les révélations de talents inconnus ou de quelque forme nouvelle de l'art, la manière de comprendre la

passion et de l'exprimer selon le tempérament des peuples ou des auteurs, c'était le sujet des conversations célèbres qui donnaient à Coppet quelque chose de cette attraction souveraine que le nom de Ferney avait exercée sur l'Europe lettrée et polie, quarante années auparavant, non loin de ces mêmes bords du Léman, vraiment prédestinés à ce genre de gloire. Une des meilleures parties du génie de Mme de Staël, c'était sa curiosité, une noble et délicate curiosité, sans préventions ni parti pris. Véritable hospitalité d'esprit ouverte à toutes les idées et à tous les talents, avide même de les recevoir, d'en faire les honneurs, mais surtout d'en tirer profit pour le progrès général des lettres qui, trop dédaigneuses ou trop exclusives, s'appauvrissent dans l'orgueil de leur isolement. Elle pratiquait dans son salon cette méthode libérale des rapprochements, des comparaisons entre les génies et les genres, qu'elle appliquait, avec une vigueur rare et vraiment compréhensive de critique, dans ses livres. Elle fondait, par la conversation, une critique nouvelle, la critique des littératures comparées, comme elle l'établit plus tard dans son grand ouvrage de l'*Allemagne*, qui n'est encore, en un sens, qu'une prodigieuse conversation.

C'était fête à Coppet lorsqu'un ami de la maison apportait quelque page nouvelle, fruit de son inspiration ou de son loisir. L'essai de la publicité se faisait là, dans cette réunion d'esprits distingués, sous les affectueux auspices de Mme de Staël. Bonstetten, l'humoriste érudit, l'aimable vieillard qui ne voulait plus vieillir, lisait, à son retour d'Italie, quelques

chapitres du *Voyage dans le Latium* : c'était un texte de discussions brillantes, animées, où chacun profitait, l'auteur surtout, et où Mme de Staël put concevoir l'idée de faire elle aussi un voyage en Italie, ce voyage qui devint *Corinne*. Une autre fois, c'était l'excellent, le grave et tendre Sismondi, qui demandait à ses amis leur jugement sur quelques pages de son *Histoire des Républiques italiennes*, avant de la soumettre aux suffrages de l'Institut pour le prix décennal. Schlegel, le familier de la maison, préparait par la discussion le cours de littérature dramatique qu'il devait faire à Vienne en 1808 ; il lançait d'un ton impérieux, ses attaques contre le théâtre français du dix-septième siècle, et soutenait son opinion en toute chose, mais surtout dans les matières littéraires, d'une manière si âpre et si dédaigneuse, qu'à certains jours l'orage éclatait contre lui : pour quelques-uns des amis de la maison, jugeant tout bas le professeur trop marqué dans le causeur, il n'était rien moins qu'un pédant présomptueux[1]. Malgré tout, en dépit de *l'extrême insolence qu'il portait dans ses jugements*, on l'écoutait, parce qu'il initiait l'esprit français à toute une littérature inconnue et qu'il le déshabituait du patriotisme littéraire étroit en l'encourageant à des excursions lointaines et à des vues sur des horizons nouveaux. Benjamin Constant, voulant concilier les opinions extrêmes de ses amis, traduisait *Wallenstein* en l'adaptant à la scène française, et obtenait un des grands succès de la société de Coppet. On allait jusqu'à préférer l'ouvrage imité à l'œuvre ori-

1. *Lettres inédites de Sismondi*, page 168.

ginale de Schiller. C'est une de ces illusions de salon qui font sourire à distance, mais qui ont pour raison d'être immédiate le prestige d'un esprit supérieur dans la conversation, étincelant dans les discussions politiques, et que, d'après cela, on ne peut imaginer médiocre en aucun genre. Tenez compte aussi du charme de la lecture, de la partialité visible de la brillante châtelaine, inspiratrice et oracle tout à la fois; enfin, de ces mille influences de lieu et de temps qui composent l'atmosphère morale de ces petits mondes choisis, distingués à tant d'égards, mais toujours livrés à quelque admiration superstitieuse, à quelque tyrannie secrète d'opinion, qu'il faut accepter de bonne grâce pour ne pas lutter toujours.

J'imagine l'effet que devaient produire les violentes tirades de Schlegel contre Racine, certain soir, où les représentants les plus distingués du faubourg Saint-Germain se pressaient autour de Mme de Staël, les d'Aguesseau, les de Ségur, les Mathieu et Adrien de Montmorency, tous attachés de cœur à un culte littéraire consacré par leur foi politique, tous sans doute animés d'une admiration presque religieuse pour Racine, qu'ils associaient, dans la brillante apothéose des souvenirs, au culte du grand règne et du grand roi. Mais l'art exquis et supérieur de Mme de Staël était de fondre toutes ces dissonnances dans une sorte d'accord momentané. Évidemment, comme le dit M. Sainte-Beuve, c'était à Mme de Staël que songeait Bonstetten; c'était sans doute au lendemain d'une de ces soirées où il avait admiré la *brillante vir-*

tuose, la *grande harmoniste de Coppet*, qu'il écrivait ces lignes : « Un esprit supérieur, en plaçant des idées *centrales* parmi les idées isolées et traînantes de la société où il se trouve, fera éprouver le charme de ce que j'appelle *harmonie* à toutes les personnes qui l'écoutent. L'esprit brillant s'annonce par un doux frémissement, qui anime à la fois toutes les idées chez les personnes bienveillantes qui l'entendent. Une personne spirituelle est le musicien habile qui, des sons isolés et quelquefois discordants qu'il entend, sait, en les arrangeant à propos, faire sortir l'harmonie, le mouvement et la vie. »

M. de Lamartine a dit quelque part, en traçant un portrait d'ailleurs splendide de Mme de Staël, que sa conversation était montée sur le ton de l'enthousiasme et que c'était une « ode sans fin. » Il y a bien là un peu de malignité. Le supplice d'un salon, ce serait assurément une ode sans fin imposée à ses hôtes par une Corinne qui ne descendrait jamais de son Capitole. Par bonheur, de nombreux témoignages rétablissent sur ce point la réputation du salon de Coppet, légèrement atteinte par la louange épigrammatique du poète. Pourquoi ne pas rappeler ici l'impression que ressentit Benjamin Constant de sa rencontre avec Mme de Staël et de ses premiers entretiens avec cette femme qui devait, pendant plus de seize années, le dominer par son génie et qu'il devait, en retour, faire si cruellement souffrir par les caprices de sa sensibilité d'artiste ? Dans cette nature fine et nerveuse, il faut tenir compte de la première intuition et voyez comme elle s'exprime : « J'ai rarement vu une réunion pareille de qualités étonnantes et

attrayantes, autant de brillant et de justesse, une bienveillance aussi expansive et aussi cultivée, autant de générosité, une politesse aussi douce et aussi soutenue dans le monde, tant de charme, de simplicité, d'abandon dans la société intime. Mme de Staël a infiniment plus d'esprit dans la conversation intime que dans le monde; *elle sait parfaitement écouter*, ce que ni vous ni moi ne pensions; elle sent l'esprit des autres avec autant de plaisir que le sien; elle fait valoir ceux qu'elle aime avec une attention ingénieuse et constante qui prouve autant de bonté que d'esprit. Enfin c'est un être à part, un être supérieur tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle, et tel que ceux qui l'approchent, la connaissent et sont ses amis, doivent ne pas exiger d'autre bonheur. » (Lettre à Mme de Charrière, 21 octobre 1794.) A la note de l'enthousiasme près, qui révèle déjà que le cœur n'est plus libre, les témoignages que l'on peut recueillir dans les lettres de Sismondi et de Bonstetten sont en général d'accord avec l'impression de Benjamin Constant.

Il faut cependant, ici comme ailleurs, pour être tout à fait juste, tenir grand compte des dates. Il semble que vers 1809, chez quelques-uns des initiés, le ton de l'enthousiasme s'affaiblit ou du moins eut ses intermittences, s'il faut en croire quelques passages du *Journal intime* de Sismondi plutôt que ses lettres où persistent jusqu'à la fin les témoignages admiratifs et affectueux. Peut-être y eut-il alors quelque crise intime dans la vie de cette petite société, quelque modification dans le caractère de Mme de Staël à la suite d'un événement, tel que le mariage de

Benjamin Constant qui eut lieu à cette époque, ou quelque discussion dont Sismondi s'exagéra l'irritation passagère, probablement aussi l'ivresse de la célébrité croissante, la conviction d'une supériorité isolée, qui perdait le sentiment de la mesure en perdant l'occasion de se comparer et de se mesurer. Toujours est-il qu'il y eut des froissements et que l'on peut en saisir la trace dans le *Journal intime*. « La puissance, semble donner à tout le monde le même travers d'esprit. Celle de sa réputation, qui s'est toujours plus confirmée, a fait contracter à Mme de Staël plusieurs des défauts de Bonaparte. Elle est comme lui intolérante de toute opposition, insultante dans la dispute, et très disposée à dire aux gens des choses piquantes, sans colère et seulement pour jouir de sa supériorité. » Et en 1812, il ajoutait : « Il m'arrive très souvent de m'ennuyer chez elle. La vanité qui la blessait me blesse aussi ; elle répète avec complaisance les mots flatteurs qu'on a dits sur elle, comme si elle ne devait pas être blasée là-dessus, et lorsqu'on parle de la réputation d'un autre, elle a toujours soin de ramener la sienne avec un empressement tout à fait maladroit. » Il y a là une note de sévérité inattendue et comme un revers de médaille que l'on peut indiquer en passant, mais sur lequel il serait injuste de trop insister.

II

Quoi qu'il en soit de ces boutades et de quelques moments de mauvaise humeur, comme il peut s'en produire même dans les sociétés et les groupes les plus unis, nous recommandons de lire les *Lettres de Sismondi* dans ce salon tout peuplé encore des figures et des souvenirs dont elles sont remplies. Il n'est pas de magique artifice qui ranime ce monde et le rende présent à notre imagination comme la lecture de ces pages dans les lieux mêmes où elles furent écrites. C'est une évocation d'ombres illustres ou charmantes, dont on jouit par le plus facile effort de l'imagination, grâce à un sens très juste d'observation et à la simplicité du récit, sans l'ombre d'une prétention personnelle. Ce sont là des conditions excellentes pour donner l'idée exacte d'un cercle tel que celui de Coppet : être en situation pour tout voir, en état de tout comprendre, et ne prétendre au premier rôle en rien.

On accueillait avec curiosité, au château de Coppet, toutes les idées nouvelles et les personnages qui les représentaient. On en jouissait, non sans les juger en toute liberté. Il est intéressant de recueillir quelques-uns de ces jugements qui sont comme des fragments de la conversation de Coppet, saisis au vol par une plume toujours aux aguets. L'affectation, la manière, la prétention à une attitude trop marquée

étaient vite percées à jour. On n'était pas dupe longtemps ; on l'était cependant quelquefois, témoin Mme de Krüdner, dont les jolis manèges furent pris au sérieux. Mais pour tout ce qui touche aux questions purement philosophiques ou littéraires, quelle justesse de vue, que de sagacité critique ! Comme on eut vite saisi certains travers de la poésie allemande, dont on admirait si sincèrement d'ailleurs les hautes parties et l'inspiration ! Quand Zacharias Werner vint à Coppet vers la fin de 1808, il n'eut certes pas à se plaindre de l'accueil qui lui fut fait. On goûta son esprit, très fin sous des apparences contraires, sa gaieté, sa sensibilité. On applaudit avec enthousiasme à quelques scènes de ses drames, *Luther*, *Wanda*, *Attila*, le *Vingt-quatre février ;* mais on ne fut pas un instant séduit par ses airs d'illuminé et par le système qu'il allait prêchant aux nations, chez les grandes dames, Mme de Staël aujourd'hui, demain Mme d'Albany, et que les railleurs du salon de Coppet appelaient *la religion du très saint amour*. Il faut voir dans Sismondi, des échantillons de ce système. « Werner, nous dit-il, est le principal prophète de cette poésie mystique qui tient désormais l'Allemagne dans un somnambulisme perpétuel. L'autre jour, je l'entendais qui dogmatisait avec un Allemand très raisonnable, homme d'âge mûr, le baron de Voght : « Vous savez ce que l'on aime dans sa maîtresse ? » dit Werner ; Voght hésitait et ne savait pas trop ce qu'il devait nommer. « C'est Dieu ! » poursuit le poète. — « Ah ! sans doute, » répond Voght avec un air convaincu. — Une autre fois, dans ce cercle où il y avait des auditeurs tels que Benjamin Constant ou Bonstetten, il développait

ses idées fantasques avec un sérieux fatigant. On n'aime pas à voir de beaux talents dans une situation ridicule. « Dieu, disait-il, est le grand hermaphrodite des mondes. La religion, c'est de l'aimer; mais si l'on ne peut s'élever si haut, c'est du moins d'aimer quelqu'un ou quelqu'une, car ce qu'on aime dans sa maîtresse, c'est Dieu. » Et il faisait de sa théorie des applications étranges. Sismondi ajoute, avec bien de la justesse, que l'extravagance des gens d'esprit n'est pas à la longue moins fatigante que celle des sots, et qu'il n'y a rien de durable pour la curiosité, pour la conversation, pour le sentiment même, sans un mélange de raison.

Et pourtant, ce qui parut une extravagance pure à la société de Coppet a fait fortune depuis. Nous avons vu toute une école de poètes et de romanciers professer ouvertement la *religion du très saint amour*. C'est un axiome reçu dans cette école que la passion, étant naturelle et fatale, est divine et qu'il faut y obéir avec une résignation enthousiaste, sous peine de désobéir à Dieu. Zacharias Werner n'a été que le précurseur de cette agréable et commode théologie qui sanctifie la passion, pour se dispenser de la combattre.

Il y eut un certain jour un hôte de passage à Coppet, qui se serait très bien entendu avec le prédicant du saint amour, s'il s'y était rencontré avec lui; c'était un ancien colonel du régiment d'Aquitaine, démissionnaire en 1789, qui voyageait depuis plusieurs années en Angleterre, en Allemagne et en Suisse pour recruter des prosélytes à ses idées. C'est vraisemblablement en 1805 que le comte de Saint-Simon fut présenté à Coppet, quelque temps avant la pu-

blication de son grand ouvrage, l'*Introduction aux travaux scientifiques du dix-neuvième siècle*, le Coran d'une religion nouvelle, très industrielle et par certains côtés un peu musulmane. Je doute que ces idées aient eté comprises dans le salon de Coppet, et l'on sait de quel franc éclat de rire Mme de Staël accueillit cette étrange déclaration, très sérieuse de la part du réformateur : « Vous êtes la femme la plus remarquable du siècle, j'en suis le plus grand homme ; marions-nous. » C'est ainsi que fut manquée l'occasion unique d'une union entre l'École parlementaire et le Socialisme naissant. C'eût été là, il faut l'avouer, un croisement de races et d'idées assez piquant.

Il ne faut pas oublier, dans cette nomenclature d'originaux, une brillante voyageuse qui venait chercher là quelque rayon pour sa célébrité naissante, et y joua un des premiers rôles, pendant toute une saison, que je crois pouvoir placer vers l'automne de 1801. Je veux parler de Mme de Krüdner, une mystique légèrement aventurière, l'auteur sentimental de *Valérie*[1]. C'était l'époque où elle achevait son roman et où elle en préparait le succès à Paris, avec une habileté de moyens qui ne diffère pas beaucoup d'une intrigue, ce qui se concilie difficilement avec l'idée qu'elle voulait donner d'elle-même, celle d'une ingénue passionnée, en attendant qu'elle s'exerçât, vers le déclin de l'âge, aux grands rôles de prophétesse et d'illuminée sous la tente de l'empereur Alexandre.

1. Voir l'étude de M. Sainte-Beuve sur Mme de Krüdner, non pas la première, mais la seconde, celle qui a été faite d'après la publication de M. Charles Eynard.

En 1801, elle avait besoin de se préparer un rôle littéraire, de faire une rentrée éclatante à Paris, dans la haute société, d'où elle avait disparu dix ans auparavant avec un jeune officier de hussards qui n'avait rien de mystique. Après quelques années données à ce brillant scandale, puis à une pénitence obscure en Russie, accompagnée d'une réconciliation très prosaïque avec le mari offensé, elle revenait, rapportant du nord son manuscrit de *Valérie*, sur lequel elle avait mis ses espérances d'un nouvel avenir. L'intéressante Valérie devait la réconcilier avec la société de Paris qui ne tient jamais rigueur à une héroïne de roman, encore belle et douée de tant d'esprit. Elle comptait, d'ailleurs, sur l'appui des auteurs en vogue, de Bernardin de Saint-Pierre, dont elle caressait la grondeuse vieillesse, de Chateaubriand, de qui toute l'indulgence était prête pour une si jolie pécheresse déjà touchée de la grâce, de Mme de Staël enfin, qu'elle avait connue dix ans auparavant à Paris. C'est à Coppet qu'elle vint prendre pied avant de s'aventurer en France, comme pour avoir un avant-goût de cette société où elle voulait reparaître, non pas seulement pardonnée, mais triomphante. Ces belles coupables ne peuvent rentrer dans le monde que par une ovation.

Un jour, sans doute, elle confia à la femme célèbre, dont elle recherchait le patronage et dont elle enviait les talents, ce roman de *Valérie* où il lui plaisait qu'on la reconnût elle-même. Elle en fit la lecture dans le salon de Coppet, devant une réunion d'amis choisis, en faisant violence par amitié à cette pudeur d'un auteur qui s'essaye, s'excusant fort de sa

témérité, de ses ignorances, des imperfections de son style. On voit la scène d'ici, on voit aussi le succès d'enthousiame et de pleurs que dut remporter cette touchante comédienne, si habile à jouer avec son imagination, avec ses nerfs, avec ses larmes. Le lendemain, la scène changeait ; c'était toujours la même et incomparable actrice ; mais elle aspirait à d'autres succès. L'esprit avait fait, la veille, un triomphant personnage : il fallait renouveler l'enchantement. Mais pourquoi prendre la peine de raconter ce que Mme de Staël a si bien décrit dans une page de *Delphine* ? Je veux parler de cette *danse du schall* qui resta célèbre dans les annales intimes de la société de Coppet : « Jamais la grâce et la beauté n'ont produit sur une assemblée nombreuse un effet plus extraordinaire ; cette danse étrangère a un charme dont rien de ce que nous avons vu ne peut donner l'idée : c'est un mélange d'indolence et de vivacité, de mélancolie et de gaieté tout à fait asiatique. Quelquefois, quand l'air devenait plus doux, Delphine marchait quelques pas la tête penchée, les bras croisés, comme si quelques souvenirs, quelques regrets étaient venus se mêler soudain à tout l'éclat d'une fête ; mais bientôt reprenant la danse vive et légère, elle s'entourait d'un schall indien, qui, dessinant sa taille et retombant avec ses longs cheveux, faisait de toute sa personne un tableau ravissant. Cette danse expressive et pour ainsi dire inspirée exerce sur l'imagination un grand pouvoir ; elle vous retrace les idées et les sensations poétiques que, sous le ciel de l'Orient, les plus beaux vers peuvent à peine décrire. Quand Delphine eut cessé de danser, de si vifs applaudissements se firent entendre, qu'on put

croire pour un moment tous les hommes amoureux et toutes les femmes subjuguées. »

Telle était la magie de cette fille du Nord. Elle subjuguait les femmes elles-mêmes, et, après cette soirée où ses trente-sept ans avaient été si gracieusement portés, son succès n'était plus douteux. Quelle consécration que cette page de *Delphine!* Elle même, elle surtout ne voulait pas qu'on ignorât à Paris le véritable nom de l'héroïne. A peine *Delphine* avait paru, elle écrivit au docteur Gay, le confident de ses petits moyens diplomatiques, pour lui demander de faire écrire *par un bon faiseur* des vers, que l'on ferait mettre dans quelque gazette « en l'honneur de notre amie Sidonie. » Sidonie, c'était elle. Avec une complaisance imperturbable, elle indiquait au *bon faiseur* le thème sur lequel il devait s'exercer. C'est une petite matière de vers, composée par celle-là même à qui les vers doivent être adressés : « A Sidonie. Pourquoi habites-tu la province? Pourquoi la retraite nous enlève-t-elle tes grâces, ton esprit? Tes succès ne t'appellent-ils pas à Paris? Tes grâces, tes talents y seraient admirés comme ils doivent l'être. *On a peint ta grâce enchanteresse,* mais qui peut peindre tout ce qui te fait remarquer? » Et, à quelque temps de là, se ravisant sur un détail important, elle ajoutait : « Tout en disant qu'on avait peint son talent pour la danse, il ne faut pas dire simplement *on*, mais dire : *Un pinceau savant peignit ta danse,* tes succès sont connus, tes grâces sont chantées comme ton esprit, et tu les dérobes sans cesse au monde : la retraite, la solitude, sont ce que tu préfères, etc., etc. » Que de précautions délicates pour que le peintre et le modèle soient immé-

diatement reconnus, nommés, pour que personne ne s'y trompe !

Mme de Krüdner était digne de rencontrer, quelques années plus tard, à Coppet, Zacharias Werner et de le comprendre. Elle pratiquait d'avance et d'instinct la *religion du très saint amour*, s'il est vrai, selon une anecdote célèbre, racontée à merveille par le poète Chênedollé, que dans des instants d'extase profane elle faisait une prière à Dieu en disant : « Mon Dieu! que je suis heureuse! Je vous demande pardon de l'excès de mon bonheur! » Quand Mme de Krüdner et Zacharias Werner causaient ensemble et *s'entraînaient* mutuellement dans leur voie mystique, je me demande lequel trompait l'autre.

Une des distractions les plus recherchées de la vie de Coppet, c'étaient les représentations théâtrales. Nous avons dit que Mme de Staël avait pour son théâtre quelque chose de la tendresse, de la douce manie que Mme Sand a eue longtemps pour le petit théâtre de Nohant. Toutes les deux ont composé des pièces exprès pour leur scène; Mme de Staël y jouait elle-même avec un feu, un naturel, une liberté d'esprit extraordinaire. Voici un fragment du bulletin théâtral, du *Feuilleton du lundi*, qu'un Genevois distingué, M. Pictet, adressait à son ami le baron de Gérando, au mois de novembre 1807 : « Mme Récamier a contribué, avec beaucoup de grâce et de dévouement, aux amusements de la société brillante du château qu'elle a habité cinq mois. On y a joué la comédie avec beaucoup de succès. Le dernier spectacle a été le plus remarquable : il a commencé par un drame de la composition de

Mme de Staël, et joué par elle et ses enfants, intitulé : *Geneviève de Brabant*. L'amour conjugal, l'amour maternel, l'innocence naïve de l'enfance y étaient en scène tour à tour, et je connais telle dame qui a pleuré d'un bout à l'autre. La seconde pièce était de la composition de M. de Sabran et intitulée : *Le grand Monde*. Elle est fort bien versifiée, mais il y a des longueurs et de l'*outré* qui nuisent à l'effet. »

Un autre jour on s'enhardit jusqu'à jouer du Racine. On choisit *Phèdre*. Le rôle principal était tout désigné. Quelle Phèdre ce dut être, dans son délire sacré, que Mme de Staël, intelligente, passionnée, superbe! Et Aricie! pouvait-on en imaginer une plus touchante que Mme Récamier? Aussi, quand on la vit s'avancer sur la scène, dans ce costume antique, avec cette tunique blanche, et ce *peplum*, et le bandeau d'or et de perles, ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme dans la salle : « Qu'elle est belle! » murmurait-on de toutes parts. Mais l'infortunée Aricie était sur la scène d'une timidité excessive jusqu'à en souffrir; elle n'avait accepté son rôle que par déférence pour les goûts de son amie, et ne conserva de ce succès que le souvenir pénible de son embarras [1]. Du reste, pour les spectateurs, sa beauté la dispensait de talent.

Cet automne de 1807 fut une saison pleine d'enchantements, et tout semblait réuni pour y faire germer un roman. Le roman arriva, le *conte* plutôt, car cela commence comme un conte de fées. « *Il y avait une fois un prince beau comme le jour*. » Le

1. *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, 1er vol. p. 155.

prince, c'était Auguste de Prusse, fait prisonnier dix-huit mois auparavant, et qui était devenu, dans les loisirs très doux de sa captivité, l'hôte intime de Coppet. S'il n'était pas tout à fait « beau comme le jour, » ainsi que le veut la légende, il ne s'en fallait guère. On s'accorde à dire qu'avec ses vingt-quatre ans, sa brillante tournure militaire, sa loyale figure, c'était un des plus charmants princes qui pussent s'offrir à l'amour d'une mortelle et même d'une immortelle. Car Mme Récamier était un peu déesse, et bien que déesse, elle l'aima. « Tout conspirait en faveur du prince Auguste : l'imagination de Mme de Staël, facilement séduite par tout ce qui était poétique et singulier, les lieux eux-mêmes, ces belles rives du lac de Genève, toutes peuplées de fantômes romanesques, tout cela était bien propre à égarer la raison. » On connaît la suite de l'histoire, qui a été racontée avec de grands détails : le divorce proposé à la belle Juliette, qui devait être suivi d'une union presque royale ; l'émotion de Mme Récamier, ses hésitations, la demande de rupture adressée à M. Récamier et la lettre très digne par laquelle il répondit; la fuite de Juliette à Paris, cette fuite qui put seule vaincre la magie opérant, cette fois seulement, sur une âme peu passionnée, et le dénouement prévu, plaintes très vives d'abord de l'amant abandonné, désespoir, mélancolie, puis souvenir non sans douceur, galanterie encore, mais avec résignation, et, jusqu'à la fin de la vie du prince, une bonne et tendre amitié; du côté de Mme Récamier, une légende toute poétique, l'émotion d'un péril tout nouveau

pour elle, la surprise enchantée d'avoir aimé une fois.

Telle était la vie de Coppet : très brillante, très variée par les visites que l'on y recevait, par les fêtes que l'on y donnait, vie parfois sentimentale et légèrement romanesque, mais dont le fond sérieux était le goût, la passion pour les choses de l'esprit. On lisait avec avidité les livres qui paraissaient en France et dans l'Europe. On en causait le soir. Il s'établissait ainsi dans ce cercle, une sorte de critique perpétuelle de la littérature du jour, dont on aime à recueillir les échos. Chateaubriand y était jugé, non sans sévérité. Sans doute, à distance, bien des réserves peuvent être faites dans l'admiration due à l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*. Le temps est le plus infaillible des critiques : il juge fatalement les écrivains, montrant en relief, dans la perspective, certains défauts énormes que la proximité trop grande empêchait de bien voir et qui se perdaient dans l'éblouissement général. Mais on est surpris, quand il s'agit d'un écrivain tel que Chateaubriand, de se convaincre que l'illusion n'a pas duré un seul instant pour quelques-uns de ses contemporains, qu'ils ont résisté à l'enthousiasme, jusqu'au point de devenir injustes par l'excès contraire, et que dès le premier moment où a paru le météore, ils en ont si sévèrement mesuré la consistance, la durée, l'éclat même.

La critique la plus rigoureuse signerait-elle aujourd'hui ces lignes qui nous apportent la première impression du salon de Coppet sur les *Martyrs ?* « C'est la chute la plus brillante dont nous ayons été témoins. Mais elle est complète ; les amis mêmes n'osent pas la dissimuler, et quoiqu'on sache que le

gouvernement voit avec plaisir ce déchaînement, la défaveur du maître n'a rien diminué de celle du public. La situation de Chateaubriand est extrêmement douloureuse; il voit qu'il a survécu à sa réputation; il est accablé comme amour-propre; il l'est aussi comme fortune, car il n'a rien, il ne tient aucun compte de l'argent, et il a dépensé sans mesure ce qu'il comptait de gagner par cet ouvrage qui, au contraire, achève de le ruiner. J'en ai une pitié profonde, c'est un si beau talent mal employé, c'est même un beau caractère qui, à quelques égards, s'est démenti. Comme il n'est rien qu'avec effort, comme il veut toujours paraître au lieu d'être lui-même, *ses défauts sont tâchés comme ses qualités*, et une vérité profonde, une vérité sur laquelle on se repose avec assurance, n'anime pas tous ses écrits. » (Mai 1809.) Et ailleurs, jugeant Chateaubriand comme historien : « J'ai une grande admiration pour son talent, dit Sismondi, mais il me semble qu'il n'en est aucun moins propre à écrire l'histoire : il a de l'érudition, il est vrai, mais sans critique, et je dirais presque sans bonne foi; son histoire de France sera le plus bizarre roman du monde, ce sera une multiplicité d'images qui éblouiront les yeux... Je me représente son style appliqué aux choses sincères comme le clavecin du père Castel, qui faisait paraître des couleurs au lieu de sons. » (Mai 1810.)

A travers la sévérité excessive de cette critique, on peut relever des traits qui frappent avec une terrible justesse : ces défauts *tâchés* comme des qualités, ce manque de vérité profonde, de consistance, de sérieux sur lequel le lecteur puisse s'appuyer et se reposer; cette érudition recueillie un peu

au hasard, très vaste mais peu sûre; ce scepticisme aperçu au fond du talent et persistant jusque dans ses plus hautes et ses plus saines parties; cette prodigalité éblouissante d'images et de couleurs; cette sensibilité d'imagination qui tient lieu chez Chateaubriand de ce qu'elle ne remplace pas, la tendresse et la bonté, tout cela est bien observé; mais Sismondi y insiste trop. Il y insiste exclusivement et, pour être dans le vrai, toujours si difficile à atteindre quand il s'agit d'une nature si complexe, quelle contre-partie il y aurait à faire et comme il serait juste aussi de montrer qu'à travers toutes ces faiblesses et ces ruines morales, du fond de cette âme inquiète qui se dévore éternellement dans la tempête ou dans l'ennui, se répandent sur toute l'existence de Chateaubriand et dans tous ses écrits deux sentiments admirables qui sauvent tout, qui couvrent tout de leur rayon et de leur flamme : l'instinct de la grandeur dans l'idée et dans le style, le sentiment de l'honneur dans la conduite de sa vie politique. Avec ces deux sentiments, bien des fautes encore sont possibles, bien des défaillances ne seront pas évitées; le talent et le caractère se heurteront à bien des écueils; ils ne s'y briseront jamais complètement, et les chocs les plus rudes ne deviendront jamais des naufrages. Il y aura dans le gouvernement orageux de cette destinée et de ce génie des luttes et de grands périls; il y aura aussi des relèvements inattendus et, jusqu'au bout, de belles attitudes conservées devant le monde et devant l'histoire.

Au fond, il est aisé de sentir sinon l'antipathie du talent, du moins de telles diversités d'origine et

d'inspiration entre Mme de Staël et Chateaubriand, qu'on disait à Coppet qu'il y avait deux écoles. Chaque fois qu'un écrivain nouveau se révélait, la première question était pour savoir de quelle école il relevait et quel était l'inspirateur. A la distance où nous sommes, beaucoup de ces dissidences s'effacent : tous les deux, Mme de Staël et Chateaubriand étaient appelés à cette fortune de relever avec éclat, au commencement d'un siècle nouveau, l'honneur des lettres françaises disparues dans l'orage, éclipsées par une révolution, et de montrer par un grand exemple, en présence d'une littérature de décadence, vouée à la fatigue stérile d'une imitation sans gloire, que les sources de l'invention originale ne sont jamais taries pour le talent créateur. Il nous paraît bon d'associer ces deux noms au même hommage et quelles qu'aient été leurs dissidences en politique, en religion, ou les diversités de leur inspiration littéraire, de rapprocher ces deux grands écrivains, ouvriers illustres de la même tâche. La postérité, plus juste qu'eux-mêmes, les réconcilie dans une admiration commune.

Nous ne nous sommes pas éloignés de Coppet, où la *Question Chateaubriand* était toujours ouverte. Nous avons vu que les préférences de Sismondi n'étaient guère douteuses. Mais lequel, parmi les amis de Mme de Staël, pouvait ne pas se faire une gloire de sa partialité? Elle n'inspirait que des attachements passionnés. C'est l'honneur de sa vie d'avoir attiré près d'elle tant d'amitiés dévouées et de les avoir conservées presque toutes fidèles à travers tant d'événements et d'années. Ce sentiment s'exprime de la manière la plus touchante dans les lettres de Sismondi à Mme d'Al-

bany, qui cependant, jouant toute sa vie à la reine, n'avait qu'un goût médiocre pour la fille libérale du banquier genevois.

Dès 1809, Mme de Staël annonçait à ses amis l'intention de quitter Coppet, où elle se croyait menacée. Sa pensée se fixait alors sur l'Amérique, où l'appelaient à la fois de graves intérêts de fortune et ses sympathies républicaines, tandis que ses terreurs d'imagination et aussi de réels périls lui rendaient presque insupportable le séjour de Coppet. Mais cette prévision d'une séparation prochaine désolait l'aimable colonie d'esprits distingués, groupés autour d'elle. « Il m'est impossible de dire tout ce que je souffre de cette perspective et combien je suis abîmé de douleur en pensant à la solitude où je me trouverai ; » voilà ce qu'à la première alarme du départ écrivait Sismondi, et revenant sur les années heureuses, presque uniquement remplies de cette présence : « Depuis huit ou neuf ans que je la connais, ajoutait-il, vivant presque toujours auprès d'elle, m'attachant à elle chaque jour davantage, je me suis fait de cette société une partie nécessaire de mon existence : l'ennui, la tristesse, le découragement m'accablent dès que je suis loin d'elle. » Une amitié si vive est bien au-dessus, à ses yeux, de tout autre attachement. Il lui est arrivé, dit-il, plus d'une fois d'en ressentir pour d'autres femmes depuis qu'il a connu Mme de Staël, et il ne souffre pas la pensée que les deux sentiments puissent être comparés l'un à l'autre. Il maudissait l'Amérique qui allait lui ravir un bien si précieux. « L'ennui de ce nouveau continent me paraît gigantesque comme ses forêts, ses

lacs, ses rivières. » De pareilles raisons n'étaient pas bonnes à détourner une imagination aussi vive que celle de Mme de Staël, au lendemain d'*Atala*. On en trouvait de meilleures pour combattre sa résolution. On s'efforçait de lui représenter, à elle qui régnait par sa conversation comme par ses écrits, l'isolement, le dépaysement de ses idées dans cette vie toute mercantile des Américains. On lui montrait les journaux américains, où quinze colonnes sont consacrées à des intérêts pécuniaires, et la seizième, tout au plus, à ce qui peut faire penser. On lui faisait lire, dans un de ces journaux, les termes pittoresques par lesquels un Yankee annonçait son arrivée : « C'est une femme fort riche, et qui vit d'une manière noble dans son château. Elle a aussi écrit plusieurs livres, qui, étant beaucoup lus en Europe, lui rapportent assez d'argent. » Diverses circonstances firent ajourner le départ définitif de Coppet, et quant au voyage en Amérique, il n'eut jamais lieu.

Quand on avait les goûts élevés de l'esprit, on prenait une si douce habitude de cette vie à Coppet et des relations intelligentes et affectueuses qui l'occupaient, qu'on ne pouvait plus se faire, à l'idée de vivre ailleurs. Il y avait là, sans compter les apparitions de déesses en voyage, telles que Mme Récamier, une société habituelle de femmes aimables, Mme Necker de Saussure, Mlle Randall, Mme Frédérique Brun, une Danoise douée de quelque esprit et de beaucoup de sentiment. Si elles n'étaient pas l'attrait dominant qui, de toutes parts, rassemblait tant d'hommes distingués dans le salon de Coppet, elles contribuaient souvent à les y retenir, à les y fixer par la douceur de

vivre ensemble, de penser et de sentir en commun. Bien des affections diverses devaient y naître et s'y développer. Malgré toute sa réserve et la sévérité légèrement puritaine de son attitude dans la vie, l'excellent Sismondi n'a pas traversé ce monde, il n'y a pas vécu huit années sans y trouver quelque occasion de souffrir. Il semble qu'on en puisse recueillir quelques traces, en cherchant bien : « Il y a abondance de douleurs dans ce monde, écrit-il quelque part, et chacun en a par devers soi beaucoup de cachées; souvent, ne pouvant se retenir de jeter les hauts cris, il en accuse un de ses maux extérieurs, tandis que c'est une blessure plus secrète qui a pénétré jusqu'à l'âme. (Mai 1810.) » Acteur ou confident, Sismondi laisse échapper là une de ces révélations discrètes qu'on aimerait à compléter, au moment où l'on essaye de reconstruire en imagination cette société disparue.

Du reste, il ne peut souffrir le genre de consolation que recherchait pour elle-même à cette époque et que recommandait Mme d'Albany, qui est d'éviter que personne vous soit nécessaire, d'éviter de prendre à personne un intérêt très vif : « Sans doute, à présent, je souffre par toutes mes affections, lui répondait Sismondi avec noblesse; mais je ne voudrais pas ne pas les avoir eues... Quelque douleur que je puisse éprouver pour tous ceux que j'aime, elle n'égalerait pas celle que j'éprouverais en n'aimant pas; ce n'est que par ces affections que j'évite d'être ennuyé de moi-même, et encore Dieu sait si je l'évite entièrement; il me semble que je tiens si peu de place, que j'ai si peu de motifs de vivre, qu'il faut me dire ou me faire croire sans cesse que je suis nécessaire à un autre

pour que je sois nécessaire à moi-même ; le découragement est sans cesse à la porte, et je n'ai plus assez de vie intérieure pour me passer un instant de celle que les autres me prêtent. (Juin 1810.) » Et il ajoutait avec une éloquence touchante : « Mais vous, madame, qui parlez du système d'indifférence que vous vous êtes fait, j'en suis sûr, vous ne pouvez pas le suivre..... Une partie de votre vie est encore remplie par le culte des souvenirs ; vous avez aimé ce qu'il y a eu de plus grand et de plus noble dans votre génération, et ce sentiment vous suffit encore. C'est *le repos sur un sentiment passé* et *non sur l'insensibilité* qui fait pour vous le charme de l'âge qui s'avance. »

Mme d'Albany se tenait ainsi au courant de la vie de Coppet par la correspondance de Sismondi, et par celle de Bonstetten. C'était tout un commerce régulier de dépêches, de livres qu'on s'envoyait, d'amitiés échangées par l'intermédiaire des hôtes de Coppet ou des familiers de la *Casa d'Alfieri*. On pourrait dire que la *Reine de Florence*, la veuve de Charles-Édouard, l'amie d'Alfieri, entretenait des relations diplomatiques avec cette autre reine, plus vraiment reine qu'elle-même par son éloquence et par son esprit. Elles se virent quelquefois, et la nature enthousiaste de Mme de Staël ne résista pas à l'attrait de cette destinée tragique à la fois et romanesque, dont la comtesse d'Albany tirait un merveilleux parti pour se faire un personnage et le prolonger le plus tard possible, à travers certains accidents d'une vie et d'un cœur légèrement déchus. Au fond, il se glissait quelque ombre de rivalité entre Coppet et l'hôtel du *Lung 'Arno*, comme il arrive toujours entre deux cercles distincts, deux

cours en exil. Mais Mme de Staël était supérieure à ce genre de jalousie: elle donna de ce côté plus d'amitié qu'elle n'en reçut.

Nous avons essayé de faire connaître à nos lecteurs le salon de Coppet et quelques-uns des hôtes les plus remarquables dont le nom s'y trouve associé. Mais les amis de Mme de Staël ne doivent pas nous faire oublier Mme de Staël elle-même; il nous reste à replacer dans le cadre ainsi préparé, au milieu de cette société d'élite, le portrait de celle qui en était l'âme, et surtout l'histoire des premières années de sa vie, des influences qu'elle avait reçues et des premiers développements de cette nature si originale et, comme disent ses amis les Allemands, si *géniale*.

CHAPITRE V

SOUVENIRS DE COPPET (SUITE). — LA JEUNESSE DE MADAME DE STAËL

I

Tandis que nous errions sous les arbres de Coppet, Mme de Staël, présente et visible à nos yeux, animait, remplissait le paysage. Bientôt nous ne vîmes plus qu'elle. Toute son histoire se déroulait devant nous dans une suite rapide de tableaux.

Nous la revîmes successivement à chacune des grandes époques historiques auxquelles son souvenir est resté attaché : enfant devenue jeune fille pendant le premier ministère de son père, dans ces années décisives du règne de Louis XVI, où l'initiative plus vigoureuse des réformes pouvait suspendre ou prévenir la Révolution ; puis mariée à un ambassadeur et écrivant pour son nouveau maître, le roi de Suède, des *bulletins de nouvelles*, dont le ton d'abord enjoué devient grave et solennel avec les événements ; plus tard, mêlée au mouvement de la Révolution triomphante, mais y participant par ses conseils et ses

espérances plutôt que par son enthousiasme, qui n'avait pas duré au delà des premières heures ; disparaissant, pendant la Terreur, d'une ville qui semble frappée de vertige; n'y revenant qu'avec les jours meilleurs, et tout naturellement désignée par l'éclat de son esprit à un grand rôle dans la renaissance de la société française, sous l'autorité précaire du Directoire; étonnée d'abord, comme la France, par la gloire du jeune Bonaparte, et subissant le prestige jusqu'à ce que les événements, en se développant, en dessinant pour le général victorieux un rôle trop différent de celui qu'avait rêvé Mme de Staël pour le chef de la France nouvelle, la jetèrent dans une opposition qui n'eût peut-être pas été irréconciliable, sans quelques incidents médiocres pour l'histoire, mais non sans gravité pour l'amour-propre d'une femme, même d'une femme de génie. Nous la suivions par la pensée, quand elle devint plus tard l'inspiratrice des résistances parlementaires qui essayèrent de s'organiser dans le Tribunat, allumant aux ardeurs de son âme la flamme mobile de l'éloquence de Benjamin Constant; expiant cruellement par dix années de proscription la témérité d'une lutte où les armes n'étaient pas égales; établissant à Coppet sa petite cour en exil; s'en échappant, enfin, comme d'une prison, pour aller répandre à travers les cours étrangères ses colères contre l'adversaire formidable par qui elle avait souffert; puis, quand il a succombé sous le poids de l'Europe en armes, désappointée de ce qui le remplace, humiliée, un peu tardivement peut-être, dans la fierté de son sentiment national et jugeant les commencements de la Restauration en termes amers et mépri-

sants ; essayant, enfin, de se consoler des misères présentes par la méditation des révolutions qu'elle a vues, de leurs causes et de leurs résultats, des moyens à employer pour en prévenir de nouvelles et léguant à sa famille le culte d'un idéal politique qui devait bientôt s'épurer sans s'affaiblir, et s'éprouver lui-même par l'expérience directe et le maniement des grandes affaires.

Cette existence, contemporaine de ce qu'il y a eu de plus solennel et de plus tragique, de plus héroïque et de plus terrible dans notre histoire nationale, se peignait devant notre esprit avec ses splendeurs et ses tristesses. En face de ce château de Coppet, à quoi peut-on penser sinon à cette destinée brillante et tourmentée qui s'y est tant de fois abritée, à cette âme que les vieilles murailles n'ont pu protéger contre les tempêtes qu'elle portait en elle-même?

Imagination passionnée, génie d'inspiration et de premier mouvement, éloquence active, volonté enthousiaste, Mme de Staël avait quelques-unes de ces qualités, quelques-uns même de ces brillants défauts qui assurent en ce monde le triomphe des intelligences d'élite. De si puissantes facultés auraient mis un homme aux premiers rangs ; il aurait imposé son génie autour de lui, et peut-être aurait-il eu son heure dans notre histoire. Femme, elle usa dans des luttes ingrates et dans des rôles secondaires ces qualités qui la désignaient aux grands rôles dans l'État. Née pour l'action, elle consuma ses forces dans la résistance. La critique de salon, l'opposition dans la conversation, par allusions et par épigrammes, rôle médiocre et stérile ! Un homme,

si ses principes, ses instincts ou son ambition le séparent d'un gouvernement, peut au moins lutter en plein jour, en face, par ses discours publics ou par ses actes ; il peut agir directement sur son pays ; il peut organiser la résistance et la discipliner sous la loi de son idée ou de sa passion. Il y a, dans la lutte tentée et soutenue, des joies vives, des compensations de popularité, de grandes satisfactions d'amour-propre. Et si les événements redeviennent propices, quelle plus noble jouissance que d'exercer une part du pouvoir au profit de ses idées, et de donner à l'histoire de son temps l'empreinte de sa pensée ! Mais une femme, captive dans le cercle que tracent autour d'elle l'opinion et la nature, ne peut en aucun cas façonner les événements à sa ressemblance et se peindre dans des actes publics.

Ce fut, sans contredit, une des plus grandes souffrances de Mme de Staël. Ame essentiellement politique, condamné à l'inaction, elle se consuma dans de lointaines protestations et dans des ardeurs de pensée qui durent souvent s'aigrir et s'exagérer par leur impuissance même. Mais, du moins, cette souffrance ne fut pas entièrement perdue ni pour elle, ni pour nous. Cette force comprimée changea de route ; elle ne trouva pas son issue dans l'action, elle la chercha ailleurs : elle éclata dans ses œuvres. Voilà le secret de cette vigueur d'éloquence presque virile, qui est le trait distinctif des écrits politiques de Mme de Staël. C'est véritablement une éloquence d'action qui les anime, une improvisation brûlante, comme à la tribune ; ce sont parfois comme des explosions de passion contenue. Mme de Staël retrouva ainsi d'un côté ce

qu'elle perdait de l'autre, et par une sorte de compensation, elle gagna peut-être en talent ce qu'elle aurait voulu et ce qu'elle n'eut pas en pouvoir sur les hommes, en action directe et personnelle sur les événements. Ses facultés actives se déplacèrent ; elles s'appliquèrent à la pensée, dont elles doublèrent le mouvement et l'énergie.

La biographie de Mme de Staël serait donc l'histoire, non de ses actes, mais de ses pensées, — disons aussi l'histoire de ses sentiments. Les deux premiers événements de sa vie avaient été deux passions, qui mirent leur empreinte sur toute son existence : l'une pour M. Necker, l'autre pour Jean-Jacques Rousseau.

Le sentiment que son père lui inspira fut, sans contredit, la plus sérieuse et la plus profonde affection qu'elle ressentit jamais. Il y a là, en même temps, un phénomène moral, et aussi, par son influence sur la nature et la direction du talent, un phénomène littéraire. Le souvenir de M. Necker se mêla constamment à tout ce qu'elle pensa ou écrivit plus tard sur la politique et la philosophie, et il n'y a guère une seule page de ses œuvres où ne paraisse la figure aimée, comme celle d'un génie inspirateur et familier. Cette affection n'a rien qui lui puisse être comparé, pour sa vivacité, dans l'histoire des lettres françaises, si ce n'est pourtant celle de Mme de Sévigné pour sa fille. L'une et l'autre, prêtresses d'un culte presque superstitieux, en ont idéalisé l'objet au point de le rendre inséparable de leur propre génie comme de leur gloire. Les noms de Mme de Grignan et de M. Necker reçoivent ainsi une part d'immortalité plus

grande que celle à laquelle pouvaient prétendre, soit la fille un peu pédante de l'illustre marquise, soit le ministre de Louis XVI, honnête homme rempli d'idées généreuses, mais pas assez désintéressé de la louange, trop sensible aux caresses de la popularité pour être véritablement un grand serviteur de l'État.

Cette influence prédominante datait des premiers jours de l'enfance de Mme de Staël. Nature vive, expansive, imagination exaltée dès les premières heures de sa vie morale, esprit original et libre, Mlle Germaine avait eu à souffrir plus d'une fois de la réserve acquise autant que naturelle de sa mère, femme d'un esprit très cultivé, auteur elle-même, mais avec un fonds d'idées et d'humeur puritaine, que ne dissipa jamais entièrement et que put à peine éclaircir l'air vif de la plus brillante société de Paris.

Dans cette dernière période du dix-huitième siècle, dans ce déclin d'une civilisation arrivée à la décadence par l'excès même de culture, quand les croyances et les mœurs semblaient se dissoudre aux appproches de la grande tempête, ce ne fut pas un contraste médiocrement piquant que de voir un des principaux salons de Paris, un des plus célèbres par l'affluence des beaux esprits incrédules, gouverné par une protestante, sincèrement religieuse, dévouée passionnément à la gloire de son mari, et même l'aimant exclusivement, sans se soucier du bel air et de la mode. M. Sainte-Beuve note comme une des singularités de l'époque cette *sorte d'autel au bon et pudique mariage dressé en plein Paris et au milieu de la secte des philosophes*[1]. Les *philosophes* acceptèrent ce scandale

1. *Causeries du lundi*, tome IV.

et s'en arrangèrent sans trop protester. Nombre d'abbés plus ou moins mécréants, tels que Galiani, Raynal, Morellet, y fréquentaient avec Marmontel, avec Thomas, avec Buffon, avec Diderot, avec Grimm, avec Gibbon, qui, dès qu'il arrivait à Paris, ne manquait pas de venir faire sa cour à celle qu'il avait aimée quelque vingt ans auparavant à Lausanne, sous le nom de Suzanne Curchod, la plus belle fille du pays de Vaud, mais une des plus pauvres, son père, ministre du saint Evangile, ayant récolté pendant sa vie plus d'âmes que de rentes. L'esprit du pasteur lui avait survécu dans sa fille et persistait même dans le rang élevé où l'avait placée son mariage avec M. Necker. M. Sainte-Beuve remarque que le mérite de Mme Necker est précisément d'avoir su concilier l'intégrité de ses principes avec son goût pour l'esprit, dans un si périlleux voisinage. « Chose remarquable ! malgré la réserve sur le chapitre religieux, les libres penseurs, tels que Diderot, se trouvaient encore plus à l'aise chez Mme Necker que chez Mme Geoffrin. Chez celle-ci, c'était la prudence sociale, la convenance stricte, qui régnaient avant tout; chez l'autre, c'était la vertu et un fonds de bonté qui perçait jusque dans le désaccord et dans le blâme. »

Cette *vertu*, si elle mettait ses hôtes à l'aise, ne s'y mit jamais parfaitement elle-même. Mme Necker avait assurément un goût très vif pour l'esprit; mais elle le gâtait par une certaine roideur de manières et par une sorte d'emphase qui, pour être ingénue, n'en était pas moins sensible à quelques malins observateurs, comme Marmontel. Son attitude contenue, sa vigilance perpétuelle sur son maintien et sur ses paroles, la crainte

de paraître dépaysée à Paris, tout cela exigeait une contention d'esprit, un effort, et produisait, nous dit-on, *des angoisses nerveuses qui marquaient le travail de son âme*, et qui allèrent jusqu'à nuire à sa santé. Aussi, dans cette société si libre d'idées et de ton, ses préférences marquées furent-elles pour l'honnête M. Thomas et pour M. de Buffon, pour ce dernier surtout. S'il y eut dans la vie si bien réglée de Mme Necker une heure, une seule, d'exaltation en dehors du sentiment conjugal, ce fut, malgré la différence des âges, l'*historien de la Nature* qui eut la gloire de ce sentiment exceptionnel. Lui, de son côté, n'y fut pas insensible, et l'on a, dans quelques-unes de ses lettres, des témoignages d'un enthousiasme aussi vif que le comportait la dignité de ses habitudes. Ce qu'il y avait d'un peu solennel dans ces deux âmes s'attira, de part et d'autre, irrésistiblement.

Le caractère de Mlle Germaine s'arrangeait mal de cette attitude par trop sérieuse de sa mère. Sa franchise, naïve jusqu'à l'imprudence dans ses curiosités et ses reparties, se heurtait trop souvent contre des principes trop rigoureux, pour qu'il pût y avoir, entre la fille et la mère même dans les relations du premier âge, un complet abandon. De son côté, Mme Necker goûtait médiocrement cette liberté d'allures, cette hardessie de la pensée d'une enfant. Sa raison, toujours en éveil sur la limite des convenances, s'alarmait à chaque instant de la voir franchir. Elle eût préféré à tant de grâces trop applaudies plus d'austérité, même au prix d'une certaine contrainte ; elle semblait redouter pour Mlle Germaine

l'attrait de ces royautés de salon, si fragiles et si périlleuses, qu'elle avait passionnément enviées pour elle-même; elle opposait à ces brillantes tentations ce puritanisme qui interdit aux femmes tout rôle d'éclat comme portant atteinte à la modestie naturelle. Le principe, sévère en soi, était ici d'une application impossible. L'imagination naissante, l'essor précoce des facultés de l'esprit, empêchaient que Mlle Germaine se pliât à cette discipline; il n'y eut jamais chez elle révolte; jamais il n'y eut atteinte à la déférence la plus scrupuleuse. Mais son amour filial prit envers Mme Necker un tour plus respectueux que tendre. Mme Necker dut regretter souvent dans sa fille cette amitié pleine d'abandon et d'aimables confidences, qui est pour une mère la plus douce récompense des soins prodigués à l'âge ingrat où l'enfant pouvait à peine les comprendre et les payer d'un sourire. Plus tard, on dit que Mme de Staël, se reportant à ces souvenirs de sa première jeunesse, comprit mieux sa mère; que souffrante, blessée par la vie, atteinte dans la partie la plus intime de son âme par les amertumes de la passion et par les malveillances du monde, elle réfléchit douloureusement sur le péril des rôles exceptionnels; elle apprit, à la sévère école du monde, que la discipline moins sévère de sa mère n'avait peut-être pas tort. C'est alors qu'elle écrivait cette belle et mélancolique pensée, qui pourrait servir d'épigraphe à sa vie : « La gloire ne saurait être, pour une femme, qu'un deuil éclatant du bonheur. » Que de fois elle dut regretter les heures perdues pour la raison, les ivresses de l'imagination, complices des séductions de l'amour-propre, emportant

sa vie dans un brillant et fatal vertige! Que de fois, dans ses tristesses, si Mme Necker eût vécu encore, elle eût cherché près d'elle un asile contre son propre cœur !

Mais, aux heures légères de son enfance, l'horizon semblait si pur, l'avenir était paré de si belles promesses, le monde si engageant, la société si avenante, si prodigue de caresses et de fêtes! Qu'une enfant n'ait pas resisté à cet enivrement, qui oserait l'en blâmer? A elle aussi, sa bienvenue lui souriait dans tous les yeux.

Qu'on se représente cette enfant enjouée et rieuse, assise sur le célèbre tabouret de bois, dans le salon de sa mère. Grimm, Marmontel, Raynal, essayent tour à tour de mettre en verve son jeune esprit; mais l'enfant est presque muette. Elle ose à peine donner carrière à sa vivacité naturelle; le regard de Mme Necker la domine et la contraint. Ne craignez rien; tout est sauvé. M. Necker arrive, et sa fille recouvre comme par enchantement son entrain, ses reparties inattendues, sa gaieté, sa verve d'enfant écoutée et applaudie. L'abbé Galiani la provoque au jeu; il s'amuse et finit par se passionner à cette lutte où les rieurs ne sont pas toujours de son côté. Diderot lui-même écoute, lui qui parle toujours, et l'on voit une des sociétés les plus spirituelles de Paris se grouper autour d'une enfant : déjà l'on pressent la femme dont la parole passionnée, agressive, excitera un jour de si vives sympathies, provoquera de si puissantes colères. Le tabouret de bois nous présage le fauteuil de Coppet; mais que de tristes années et quels abîmes séparent les deux époques! L'abbé Galiani cédera la place à

Benjamin Constant. La société sera changée; la puissance de l'esprit restera seule debout au milieu des ruines d'un monde. Plus heureuse que Louis XVI, Mme de Staël conservera, à travers les orages de la Révolution, sous l'Empire, et jusque dans les premières années de la Restauration, cette couronne que la main des Encyclopédistes avait placée sur la tête d'une enfant.

Mieux que Mme Necker, avec plus de sagacité qu'elle, peut-être avec moins de prudence, M. Necker comprenait l'originalité de cette jeune âme et lui laissait libre carrière, la tempérant tout au plus de temps à autre par un trait de légère ironie. Il faut avouer, du reste, que si les amis de M. Necker applaudissaient prématurément l'esprit de Mlle Germaine, dejà célèbre à la ville et même à la cour plusieurs années avant son mariage, il y avait aussi contre elle bien des hostilités secrètes, des jalousies conjurées, des critiques amères. Plusieurs personnes considérables jugeaient sévèrement cette attitude trop peu modeste d'une jeune fille écoutée et sûre de l'être. Nous en avons un singulier témoignage dans une lettre écrite par Mme de Boufflers, en 1786, au moment même où elle venait de négocier, après bien des délais, et des difficultés de tout genre, le mariage de M. le baron de Staël avec Mlle Germaine Necker[1]. En apprenant à Gustave III la conclusion définitive de cette grande affaire à laquelle on avait eu l'habileté d'intéresser al reine de France et le roi de Suède lui-même, la

1. Consulter sur toute cette partie de la vie de Mme de Staël, l'ouvrage si bien informé de M. Geffroy sur *Gustave III et la cour de France*.

grande dame appréciait ainsi, non sans quelque pédanterie, la nouvelle ambassadrice : « Elle est élevée dans des principes d'honnêteté et de vertu, il est vrai, mais elle est sans aucun usage du monde et des convenances, et si parfaitement gâtée sur l'opinion de son esprit, qu'il sera difficile de lui faire apercevoir tout ce qui lui manque. Elle est impérieuse et décidée à l'excès. Elle a une assurance que je n'ai jamais vue à son âge et dans aucune position. Elle raisonne sur tout à tort et à travers, et quoiqu'elle ait de l'esprit, on compterait vingt-cinq choses déplacées pour une bonne dans tout ce qu'elle dit.... Au reste, les partisans de son père la portent aux nues; ses ennemis lui donnent mille ridicules; les personnes neutres, tout en rendant justice à son intelligence, lui reprochent de parler trop et de montrer plus d'esprit que de bon sens et de tact. Si elle était moins gâtée par l'encens qu'on lui prodigue, j'aurais essayé de lui donner quelques conseils.... » On ne peut que s'associer aux réflexions du spirituel éditeur de cette lettre, qui remarque que la grande dame du dix-huitième siècle, avec son entêtement et ses préjugés, n'était peut-être pas à même d'apprécier avec assez d'impartialité les allures un peu étranges et l'esprit indépendant de celle qu'animaient déjà les pressentiments d'un temps nouveau. Mais il était bon de montrer, à côté des ovations qui accueillent partout Mlle Germaine, la malveillance qui déjà faisait son œuvre et qui la suivra à chacun de ses pas, durant toute sa vie. C'est là le revers fatal des rôles exceptionnels, surtout pour une femme, la contre-partie inévitable des triomphes et du Capitole.

C'est ainsi que contrainte, sinon comprimée par la sévérité de Mme Necker, Mlle Germaine avait reporté l'ardeur de son âme sur son père. Elle l'aima, tant qu'il vécut, avec enthousiasme, et quand il fut mort, avec une sorte de piété qui cherchait des inspirations dans sa mémoire pour toutes les circonstances graves et les perplexités de sa vie. Elle l'avait aimé jusqu'au sacrifice, à cet âge où dans son ignorance de la vie l'enfant n'est encore que le plus naïf et le plus charmant des égoïstes. Vers sa treizième année, elle s'était mis en tête d'épouser le plus laid des hommes célèbres qui venaient chez sa mère, Gibbon, pour rendre plus faciles les entretiens de M. Necker avec le spirituel historien. Le caractère s'annonce, et l'on voit déjà, dans cette vivacité prête au sacrifice comme à la repartie, quelle exaltation de cœur s'unit à quelle force d'esprit.

On s'explique d'ailleurs, sans trop de peine, l'influence que M. Necker prit sur sa fille, et qu'il garda toujours, même après sa mort, bien qu'il y eût du côté de Mme de Staël de grands avantages, même dans les questions politiques et sociales, supériorité de vues et d'esprit, précision et décision d'idées, éclat d'expression. M. Necker avait en lui et dans sa situation ce qu'il fallait pour justifier le sentiment exalté d'une enfant; il dut lui apparaître, quand s'éveilla sa réflexion, comme un de ces êtres privilégiés qui réunissent en eux tous les titres aux hommages des hommes. Elle le voyait, dans ses premiers souvenirs d'enfance, entouré d'un cercle d'amis, tous diversemement célèbres, qui marquaient pour l'économiste, le financier, une véritable déférence,

l'interrogeant avec curiosité, l'écoutant avec faveur. C'étaient des matières neuves pour les beaux esprits de ce temps-là, et ils avaient tous beaucoup à apprendre dans les entretiens d'un homme comme M. le président de la république de Genève. — Elle se rappelait, bien qu'elle fût très jeune alors, le bruit qu'avaient fait dans le temps ses écrits sur la *Législation* et le *Commerce des grains*, et surtout ce fameux *Éloge de Colbert*, couronné par l'Académie française, en 1773, malgré l'imperfection du style, en considération des vues neuves et hardies qu'il y exposait sur l'administration et les finances. Elle avait remarqué de bonne heure, avec la sagacité et le tact inné des enfants, l'impression que faisait M. Necker dans le salon de sa mère, malgré quelques apparences contraires. « Hormis quelques mots fins, nous dit Marmontel, qu'il plaçait çà et là, personnage muet, il laissait à sa femme le soin de soutenir la conversation. » « Il lui manquait, dit Mme du Deffant, une certaine facilité qui donne pour ainsi dire de l'esprit à ceux avec qui l'on cause; il n'aidait point à développer ce que l'on pense, et l'on était plus bête avec lui qu'on ne l'était tout seul ou avec d'autres. » Et cependant, quand il entrait dans le cercle de Mme Necker, on ne causait plus que pour lui. Ce n'était pas un brillant partenaire au jeu où excellaient Galiani et Diderot, mais cette froideur et ce silence étaient pleins de finesse et d'observation : il lui manquait la facilité et l'éclat, il avait l'autorité. S'il prenait la parole, c'était uniquement sur les questions qu'il connaissait, et il les traitait de manière à faire impression sur les plus spirituels discoureurs

de salon. En toute occasion, il s'annonçait comme un ami de l'humanité, un réformateur des abus. Il appuyait ces nobles passions, qui étaient celles de son temps, non pas sur de vagues inspirations de sensibilité, mais sur des croyances morales et religieuses, et, ce qui assurait mieux encore son autorité à cette époque, sur des connaissances précises et des doctrines économiques qu'il développait avec force. Cet ensemble de convictions, étayées les unes par les autres, lui faisait une situation assez haute au milieu de cette société de beaux esprits, plus ou moins sceptiques ou déclamateurs. C'était, à tout prendre, une belle attitude, un beau rôle que celui-là vers 1775. Et quand, au milieu des Encyclopédistes, M. Necker se faisait écouter sur ces matières où il était maître, tout contribuait à fixer sur lui l'attention, même sa figure et sa personne physique, son air noble, imposant, sa grande taille, « son arc de sourcil fort élevé, sur un œil brun et vif ».

Plus tard, c'était le premier ministère avec toutes ses illusions généreuses : c'étaient les premiers enivrements de la popularité, c'était le triomphe, chèrement expié, du *Compte rendu au Roi* (janv. 1781), qui fut, pour Mlle Germaine, l'occasion de sa première tentative littéraire et d'un acte touchant de piété filiale (une lettre sur le *Compte rendu*, écrite à l'âge de quinze ans); la chute plus triomphante encore que ne l'avait été son avènement au pouvoir, du ministre populaire et disgracié; sa retraite entourée d'une faveur universelle et presque de l'adulation publique; le second ministère, au moment où les états généraux vont se réunir; l'exil, puis le rappel

du glorieux proscrit, porté en triomphe de Bâle à Paris par un peuple en délire; les alternatives cruelles de l'opinion qui se lasse de répéter les mêmes noms, et qui laissa tomber M. Necker avec l'indifférence la plus complète, quelques mois après lui avoir fait ces ovations presque scandaleuses, qui avaient pour but, en exaltant le ministre, d'humilier le souverain; le départ de M. Necker, sa vieillesse laborieuse, et recueillant l'expérience d'une longue vie et des nombreuses épreuves traversées, dans une série d'ouvrages philosophiques, politiques ou religieux : certes il y avait dans ces souvenirs et dans ces spectacles de quoi expliquer l'admiration de sa fille. Elle avait eu longtemps pour complice, dans sa touchante illusion, l'opinion elle-même. Elle fut bien excusable de se complaire dans cette légère ivresse d'apothéose à travers laquelle elle apercevait l'image de son père. Les premières impressions de sa vie avaient pénétré à une telle profondeur dans son âme que rien au monde, ni les disgrâces de la cour, ni celles du peuple, ne purent en altérer la vivace empreinte. Grand homme aux yeux de l'enfant, M. Necker garda ce prestige aux yeux de la femme applaudie et célèbre. Qui aurait le courage de regretter en elle un peu de cette sagacité qui ne se fût acquise qu'au prix de sa piété filiale?

On peut à peine se faire une idée de l'abîme qui s'ouvrit dans sa vie, lorsque ayant cherché toute sa vie dans son père le point d'appui de ses idées, un coup brusque le lui enleva. Elle voyageait alors en Allemagne. « Quand à Weimar la vérité me fut connue, écrivait-elle plusieurs années après, un sen-

timent de terreur inexprimable se joignit à mon désespoir. Je me vis sans appui sur cette terre, et forcée de soutenir moi-même mon âme contre le malheur.... Il ne s'est pas écoulé un jour depuis le mois d'avril 1804, dans lequel je n'aie rattaché toutes mes peines à celle-là. Tant que mon père vivait, je ne souffrais que par l'imagination, car dans les choses réelles il trouvait toujours moyen de me faire du bien; après sa perte, j'eus affaire directement à la destinée. » Et ailleurs : « Dans ce fatal voyage de Weimar à Coppet, j'enviais toute la vie qui circulait dans la nature, celle des oiseaux, des mouches, qui volaient autour de moi; je demandais un jour, un seul jour, pour lui parler encore; j'enviais ces arbres des forêts dont la durée se prolonge au delà des siècles; mais l'inexorable silence du tombeau a quelque chose qui confond l'esprit humain. En approchant de la demeure de mon père, un de mes amis me montra sur la montagne des nuages qui ressemblaient à une grande figure d'homme qui disparaîtrait vers le soir, et il me sembla que le ciel m'offrait ainsi le symbole de la perte que je venais de faire[1]. »

Six ans après la mort de M. Necker, Mme de Staël lui rendait le plus touchant et le plus délicat hommage, en s'inspirant, pour écrire les plus beaux chapitres de l'*Allemagne*, du souvenir et des écrits de son père (en particulier du *Cours de morale religieuse*). Enfin, peu de temps avant de mourir elle-même, elle consacrait à cette chère mémoire ses *Considérations sur la Révolution française*, son

1. *Dix années d'exil.*

œuvre la plus étonnante peut-être par la variété et la sagacité des vues, et dans laquelle se retrouvait, mais approfondi, agrandi, orné d'éloquence, tout ce qui avait été l'objet des dernières méditations de M. Necker, sous les ombrages de son parc, aux derniers jours de sa vieillesse contemplative.

II

Le mariage qui fit Mme de Staël une ambassadrice ne s'était pas conclu sans difficultés. Il faut lire, dans l'intéressant ouvrage que nous avons déjà cité [1], l'histoire des négociations entamées, interrompues, reprises, la suite des incidents qui tiennent pendant plusieurs années ce mariage en suspens, le détail des exigences de M. Necker et des embarras qu'elles soulèvent. Ce n'est de part et d'autre que protocoles, notes confidentielles, ultimatums, tout l'appareil enfin d'une grosse affaire diplomatique. Ce fut, en effet, peut-être pour le malheur de Mlle Necker, une véritable affaire où l'inclination et le choix eurent aussi peu de part que possible. Nous devons en parler, ne fût-ce que pour faire comprendre mieux certaines parties de la vie de Mme de Staël, qui, sans cela, resteraient inexplicables.

1. *Gustave III et la cour de France.*

Les négociations commencèrent dès 1779. Mlle Necker n'avait que treize ans quand les protecteurs et protectrices du baron de Staël pensèrent à cette union. Le baron était alors attaché à l'ambassade de Paris, près du vieux comte de Creutz, qui, voulant l'aider à faire sa fortune, tenait le roi de Suède au courant des succès de son secrétaire. « M. de Staël réussit admirablement ici, écrivait-il dans sa correspondance particulière au roi. La comtesse Jules de Polignac a pour lui la plus tendre amitié; il est extrêmement bien avec toutes les femmes à la mode, comme Mme de Châlons, la comtesse Diane et Mme de Gontaud. Mme de Boufflers l'aime comme son fils, ainsi que Mme de La Marck. » C'était toucher au point sensible le cœur du roi. Gustave III avait conservé avec toutes ces grandes dames, depuis son voyage à Versailles, les relations les plus intimes, dont une correspondance, récemment découverte à Upsal, nous a livré les curieux temoignages. Le roi de Suède sait gré au secrétaire de son ambassade de réussir aussi bien sur ce brillant théâtre, dont il a connu lui-même les secrets périls, et dès lors sa faveur lui est assurée. Le baron de Staël saisit l'occasion, presse la fortune, finit même par s'établir comme intermédiaire entre Gustave III et Marie-Antoinette. Il n'a rien dès lors à envier du côté de la faveur et du succès.

Mais le *petit Staël*, comme les grandes dames l'appellent familièrement dans leurs lettres à Gustave III, est dans une situation plus brillante que solide, presque précaire. Il faut qu'on lui trouve un établissement considérable, qui répare les torts de la fortune envers un si aimable gentilhomme. La comtesse de Bouf-

flers s'en charge, cette même comtesse qui devait plus tard juger si sévèremeut l'esprit précoce de la jeune ambassadrice. Mlle Necker était alors un des plus brillants partis de Paris. C'est tout à fait ce qu'il faut au *petit Staël*. L'affaire s'engage ; mais que de difficultés ! L'esprit souple, insinuant et hautain de Mme de Boufflers, toute l'influence et le crédit dont elle dispose auprès des deux cours de France et de Suède, n'empêchent pas la négociation de se traîner pendant sept longues années. Il ne s'agissait pas, en effet, de médiocres intérêts. D'une part, c'était une des plus grosses fortunes de France qu'un mariage heureux livrait à la Suède ; d'autre part, M. Necker faisait ses conditions, dont la première n'était rien moins que l'ambassade de Paris, qu'on voulait voir assurée au prétendant, plus connu pour ses grâces d'homme de cour que pour les services rendus à son pays. Comme le roi ne pouvait se décider à s'engager ainsi, l'ambassadeur de Suède lui-même, M. de Creutz, poussa la bonté jusqu'à demander qu'on lui donnât pour successeur son heureux secrétaire. Il eut l'art d'intéresser à cette affaire la raison d'État.

« Si Votre Majesté, écrit-il à la date du 15 avril 1782, daignait accorder à M. de Staël la survivance de l'ambassade après moi, on lui procurerait une des fortunes les plus considérables de l'Europe. Un des motifs qui pourrait déterminer Votre Majesté à lui accorder cette grâce serait l'avantage d'avoir parmi la noblesse de Suède une maison assez puissante pour tenir avec éclat un état dans la capitale et à la cour ; car 500 000 livres de rentes qu'aurait au moins Mlle Necker équivaudraient, en Suède, à la fortune

de M. de Soubise, le plus grand seigneur et le plus riche de la cour de France ; la noblesse chez nous est trop pauvre.... *Votre Majesté pourrait envoyer sa promesse à Mme de Boufflers, avec ordre de la renvoyer dans le cas où le mariage n'aurait pas lieu.* »

D'autres raisons venaient au secours de celles que le comte de Creutz faisait si habilement valoir : il y avait un sérieux avantage pour Gustave à se faire représenter auprès du roi de France par un ambassadeur si bien en cour et dont le crédit devait s'accroître encore par la splendeur de son état nouveau. Puis, M. Necker venait d'être ministre ; il était désigné par la faveur de l'opinion pour revenir au ministère avec une situation dominante. C'était une alliance inespérée, dont la monarchie suédoise elle-même pouvait tirer honneur et profit.

Et cependant le roi ne se rendait toujours pas. Au mois de mars 1783, Louis XVI et Marie-Antoinette daignèrent agir eux-mêmes et demander formellement pour le baron de Staël l'ambassade de Paris. Gustave dut céder devant une intervention si haute, et la même année le jeune secrétaire passa par tous les degrés qui devaient le conduire à la place si vivement sollicitée. Il fut nommé chargé d'affaires, ministre plénipotentiaire, ambassadeur enfin. Mais là, un nouveau déboire l'attendait. Ce fut au tour de M. Necker de suspendre le dénouement, tant de fois annoncé, en présentant un ultimatum, qui portait les clauses suivantes : 1° l'assurance de l'ambassade de Suède à Paris *pour toujours* ; 2° une pension de 25 000 francs en cas que, par des circonstances imprévues, M. de Staël perde son ambassade ; 3° le titre de comte, *afin que*

Mlle Necker ne puisse être confondue avec un certaine baronne de Stal, assez mauvais sujet; 4° l'ordre de l'Étoile polaire, pour M. de Staël; 5° la certitude que jamais l'ambassadeur n'emmènera sa femme en Suède que passagèrement et de son consentement; 6° la reine Marie-Antoinette devra témoigner qu'elle désire ce mariage. C'est Mme de Boufflers qui s'était chargée de transmettre au roi ces conditions presque humiliantes pour la couronne de Suède. On comprend que Gustave dut se fatiguer de l'affaire. Elle ne se termina qu'après un nouveau voyage du roi à Paris, pendant lequel il put s'assurer par lui-même des avantages considérables de cette alliance. Mais ce qui enleva les derniers scrupules et les dernières hésitations du roi, ce fut l'art avec lequel son jeune ambassadeur acheva de se ruiner à propos et s'endetta même de 200 000 francs pour faire honneur à la couronne de Suède et fêter dignement le séjour de Sa Majesté à Paris. Jamais dettes ne furent mieux placées et plus fructueuses. Les principales conditions une fois consenties par le roi, M. et Mme Necker durent se rendre à leur tour. Les promesses furent échangées dans les premiers jours d'octobre 1785, et le mariage se célébra le 14 janvier 1786. Mlle Necker venait d'atteindre sa vingtième année.

Pendant les sept années qu'avait duré cette singulière négociation, il ne semble pas que Mlle Necker se fût beaucoup préoccupée du sort qui se préparait pour elle; il ne semble même pas qu'elle eût accordé quelque attention particulière à celui qui employait, pour obtenir sa main, un esprit si avisé, si plein de ressources, tant de protections et d'influences, un si

grand zèle d'ambition, puisqu'il ne pouvait être question pour lui d'autre chose en toute cette affaire. — Ces sept années représentent pour Mlle Germaine cette période enchantée de sa vie qui ne fut qu'une fête où pénétraient avec peine les austères conseils et la raison un peu grondeuse de sa mère. Les intervalles de cette fête mondaine étaient remplis par des lectures faites un peu au hasard et par des compositions de fantaisie où l'amour jouait un grand rôle; mais c'est un amour de reflet et d'imitation. Voyez-la se promenant au printemps sous les ombrages de Saint-Ouen, et vers l'automne, sur les rives du Léman, seule avec les gracieux fantômes dont son imagination peuple sa chère solitude ; elle s'exalte avec des fictions où la tristesse s'exagère à plaisir, où sa jeune âme se complaît dans des passions et des infortunes imaginaires. Elle compose avec des larmes surtout la destinée de ses héroïnes, de *Mirza*, d'*Adélaïde*, de *Pauline*, ces filles romanesques d'une imagination qui ne connaît encoer la vie que par les livres. Toutes ces ébauches imparfaites trahissent le modèle. Jean-Jacques Rousseau est le père de cette génération de victimes éplorées. Littérature sentimentale et fausse, qui n'est qu'un souvenir des heures brûlantes passées à lire la *Nouvelle Héloïse!* Il faudra, pour que le talent s'élève, qu'il se débarrasse des réminiscences et qu'il cherche l'inspiration dans l'étude directe de la nature et de la vie.

Mlle Necker s'était livrée tout entière à l'attrait magique de l'éloquence de Rousseau. Elle en avait respiré l'ivresse. Et de même qu'elle avait consacré à M. Necker, dès l'âge de quinze ans, les prémisses de sa raison politique dans la lettre célèbre qu'elle lui

adressa à l'occasion du *Compte rendu*, ainsi elle fit hommage à Rousseau des premiers essais de son imagination dans les compositions romanesques où elle parlait, d'après lui, de l'amour sans le connaître. C'était encore, on le voit, de la piété filiale. Cette piété naïve imitait tout du maître, jusqu'à la déclamation.

On peut voir, dans les *Lettres sur Jean-Jacques*, qu'elle ne publia que plusieurs années plus tard, quelle influence Rousseau avait exercée sur son éducation littéraire. Dans cette œuvre, où la rhétorique abonde, quelques pages méritent de survivre par des traits heureux de sensibilité. Avec quelle vivacité l'auteur se plaint de ce que Rousseau n'ait pas rencontré une main délicate, un cœur vraiment tendre qui se soit dévoué à tant de misère et de gloire! Ce rôle eût été si facile et si doux, de rattacher cette grande âme souffrante à la vie ! Que fallait-il pour cela? Une amitié profonde, mais pas trop exigeante, une sympathie délicate, quelques précautions dans le dévouement même. A lire ces lamentations mélodieuses, on sent qu'elle avait pris pour elle-même ce rôle dans les rêveries de sa première jeunesse. Faut-il s'en étonner? Rousseau venait de mourir, il y avait quelques années à peine; la *sensibilité* était dans l'air du siècle, et quelle imagination facile à exalter que celle de Mlle Necker à vingt ans !

La voilà tout d'un coup ambassadrice et mariée, la voilà hors de cette vie toute idéale, remplie par les caprices d'une imagination qui ne voyait dans le monde que des Julies et des Saint-Preux, et jetée dans l'éclat d'une grande situation à soutenir

devant le monde et à la cour, au milieu d'hostilités secrètes ou déclarées qu'elle doit rencontrer à chaque pas, et dont les unes s'adresseront à la jeune femme trop applaudie, trop prodigue de son esprit; les autres, à la fille d'un homme politique, assez populaire dans sa disgrâce pour porter ombrage à beaucoup de vanités, et trop zélé réformateur pour ne pas inquiéter beaucoup d'intérêts. Elle est seule au milieu de tant d'écueils, ne pouvant chercher un point d'appui, ni parmi les protectrices de son mari, qui, le dénouement une fois assuré, jugent la jeune héritière avec une dureté presque méprisante, ni dans son mari, qui a fait une grande affaire, rien de plus, qu'elle connaît à peine et pour qui elle est une étrangère et, il faut bien le dire, une riche bourgeoise, *sans aucun usage du monde et des convenances*, comme le lui répète chaque jour Mme de Boufflers, et *parfaitement gâtée sur l'opinion de son esprit*. L'ambassadeur n'ose avertir sa jeune femme de peur de l'éloigner de lui dans les commencements. C'est la comtesse qui en témoigne elle-même auprès du roi de Suède; elle ne cesse d'ailleurs d'exhorter le mari « à employer la fermeté, sachant que c'est la manière dont on a commencé qui décide bien souvent du reste de la vie ». Si le baron de Staël essaya de suivre les conseils de la grande dame son amie, il dut s'en repentir et reconnaître assez vite, malgré ses illusions d'homme à la mode, à quel esprit il avait affaire.

Il sembla, du reste, accepter de bonne grâce, après une courte lutte, cette supériorité, et s'en fit même honneur auprès du roi son maître, qui, charmé d'a-

voir pour ambassadrice une des femmes les plus spirituelles de Paris, exprima le désir de recevoir d'elle une chronique de la cour et de la ville. C'est cette chronique, sous le titre de *Bulletins de nouvelles*, de 1786 à 1791, que M. Geffroy a eu la bonne fortune de retrouver et de publier en partie. Cette intéressante publication comble une lacune importante dans la biographie de Mme de Staël, et nous révèle ses impressions personnelles, ses réflexions, ses pressentiments, dans les dernières années de la royauté.

Le style de ces *Bulletins* n'est pas toujours très facile ni très naturel. La jeune femme qui les écrit se souvient peut-être un peu trop qu'elle écrit à un roi, que ce roi est devenu son maître, qu'elle doit s'efforcer de s'intéresser à sa gloire. Elle a d'ailleurs entendu si souvent vanter ce fameux Gustave, dans les cercles les plus brillants, chez Mme d'Egmont, chez Mme de La Marck, chez Mme de Boufflers, qu'elle veut, elle aussi, se mettre à la hauteur de ce ton héroïque. Elle n'y réussit que médiocrement, comme le prouve ce début du premier bulletin : « J'ai conçu pourquoi l'on attribuait à Louis XIV tout ce qui s'était fait sous son règne, et *j'ai senti le désir de rendre suédois tout ce qui a de l'âme et du génie.* » Décidément Mme de Staël n'est pas faite pour l'adulation, même sous forme épique. La louange, sous sa plume, tourne à l'emphase.

Mais dès qu'elle s'affranchit des solennités de l'exorde, des compliments qu'elle croit devoir à son nouveau souverain, et qu'elle s'abandonne à sa libre inspiration, le ton devient immédiatement plus aisé, plus piquant. Les anecdotes coulent de source, pres-

que toujours bien choisies pour peindre l'esprit et les mœurs du temps, les tristesses de l'agiotage, auxquelles certains ministres même prennent part; les iniquités de la procédure, l'abus des lettres de cachet, les inquiétudes de l'opinion qui exagère tout, même le mal, et compromet par là le remède. « C'est le défaut des Français, dit-elle finement, de ne se jamais contenter de ce qui est vrai; il faut qu'ils ajoutent à tout, et, loin d'augmenter l'effet, il leur arrive souvent de détruire, par une légère circonstance inventée, la foi qu'on avait à tout ce qui ne l'est pas. Depuis que le Mémoire a paru (un mémoire en faveur d'un comte de Sanois, enfermé à Charenton sur la demande de sa fille et de sa femme), on fait chaque jour de nouvelles histoires sur les prisonniers enfermés par lettres de cachet. La moitié est sans doute imaginée; *mais cette idée suffit-elle pour tranquilliser l'humanité?* » (Mars 1786.) L'arbitraire touche visiblement à son terme. La conscience publique est avertie : elle s'émeut, elle s'indigne. On suit avec plaisir ce réveil dans la correspondance de la jeune ambassadrice. Déjà son esprit sérieux, sa raison politique, sa révolte contre les abus de pouvoir s'annoncent. Il faut lire l'histoire, moitié plaisante, moitié sentimentale, d'*un dîner de bienfaisance* qu'elle a fait à Auteuil. — *Un dîner de bienfaisance*, il n'y a que le dix-huitième siècle pour inventer ces mots-là, des mots *à la Montyon*. — Ce dîner se donnait en l'honneur de la femme d'un épicier qui, ayant trouvé dans la rue une lettre d'un prisonnier de Bicêtre, avait remué pendant trois ans entiers le ciel et la terre pour obtenir sa délivrance et l'avait enfin obtenue. C'était

là un de ces coups d'État de l'opinion qui vont devenir de plus en plus fréquents, irrésistibles. Cette fois l'opinion, en faisant fête à l'homme qu'elle avait fait sortir de prison, après trente-cinq ans de captivité subis pour une étourderie, et en associant à ces ovations l'humble femme qui avait été l'instrument de sa délivrance, flétrissait l'ancien régime. L'Académie française décernait le prix de vertu à cette brave femme, et toute la belle société de Paris applaudissait à ces signes précurseurs. Mme de Staël les recueillait avec sagacité et les transmettait à son roi. A tout cela se mêlaient des anecdotes frivoles, galantes même; une entre autres, *histoire bien française*, disait Mme de Staël, sur les trois maîtres de déclamation qui avaient donné des leçons à une débutante de la Comédie-Française : deux abbés et un coadjuteur.

Enfin arrive le grand jour où la nouvelle ambassadrice est présentée sous son nouveau titre à la cour. Bien que le mariage fût du mois de janvier, il paraît que la présentation n'eut lieu qu'en novembre. « La reine m'a reçue avec bonté, ainsi que le roi ; elle m'a dit qu'il y avait longtemps qu'elle avait envie de faire ma connaissance, *et de cette manière-là elle paraît distinguer tout ce qui porte le nom de suédois*. Huit jours après, j'ai été dîner chez M. de Vergennes avec l'ambassadrice d'Espagne ; il nous a prises toutes les deux par la main pour nous faire passer ensemble. »

D'ailleurs, Mme de Staël n'est pas éblouie par le spectacle de la cour : elle le retrace avec bien de la gaieté et de l'esprit : « Il y avait une telle foule à Fontainebleau, qu'on ne pouvait parler qu'à deux ou trois personnes qui jouaient avec vous, et l'on ne retirait

du plaisir d'être dans le monde que l'agrément d'être étouffé ; mais c'était surtout autour de la reine que les flots de la foule se précipitaient. Il est, je crois, difficile de mettre plus de grâce et de bonté dans la politesse ; — *elle a même un genre d'affabilité qui ne permet pas d'oublier qu'elle est reine, et persuade toujours cependant qu'elle l'oublie.* L'expression du visage de tous ceux qui attendaient un mot d'elle pouvait être assez piquante pour les observateurs. Les uns voulaient attirer l'attention par des ris extraordinaires sur ce que leur voisin leur disait, tandis que, dans toute autre circonstance, les mêmes propos ne les auraient pas fait sourire. D'autres prenaient un air dégagé, distrait, pour n'avoir pas l'air de penser à ce qui les occupait tout entiers ; ils tournaient la tête du côté opposé, mais malgré eux leurs yeux prenaient une marche contraire et les attachaient à tous les pas de la reine. D'autres, quand la reine leur demandait quel temps il faisait, ne croyaient pas devoir laisser échapper une semblable occasion de se faire connaître, et répondaient bien au long à cette question.... Sans doute, ajoute-t-elle, ce tableau n'est pas nouveau pour un roi, toutes les cours se ressemblent. » Mais c'est précisément parce que cette peinture est de tous les temps, qu'elle mérite d'être recueillie. Il est impossible de saisir d'un coup de crayon plus rapide et plus vif les aspects divers des groupes de courtisans, toutes les attitudes de l'attente et de l'ambition.

Sur la foi de je ne sais quelle légende de la cour, on dit que la brillante ambassadrice qui la jugeait si bien n'y obtint qu'un succès médiocre. Tout son esprit, toute sa supériorité d'intelligence, ne purent pré-

valoir contre un tort irrémissible, presque un crime, un défaut de goût dans sa toilette. On assure que cette jeune femme, qui écrivait à un roi des bulletins si pleins de verve, ne sut jamais s'habiller. Quelques personnes en plaisantèrent, dit-on, chez M. le comte d'Artois, peut-être même, un matin, dans la chambre de la reine. S'il y eut demi-disgrâce, on en trouve des raisons plus sérieuses, qui peuvent se ramener à une seule : la situation de M. Necker vis-à-vis de la cour. Il était à cette époque le favori de l'opinion : dès lors ne devait-il pas être suspect au parti extrême qui s'efforçait de prévaloir à Versailles et qui n'épargnait pour cela ni intrigues ni calomnies ?

Quand la Révolution commença, le rôle de M. Necker se trouvait indiqué d'avance. Il tenta de s'interposer utilement entre elle et la royauté. Ministre de la nation autant que du souverain, il devint l'objet de toutes les jalousies et des haines du parti de la cour. Malheureusement sa personnalité excessive, trop sensible aux caresses de la popularité, l'exposa plus d'une fois à de justes critiques. Gustave III écrivait en marge d'une dépêche de son ambassadeur, à la date du 9 juillet 1789, ces mots qui révèlent un discernement assez juste de la situation : « Il faut demander au baron de Staël quel est le véritable plan de M. Necker, car je n'en vois pas d'autre encore que de briller en paraissant le modérateur du royaume, et cela aux dépens du roi et de la France. » Or, rien ne s'use plus vite, dans ces grandes crises de l'histoire, que le rôle de modérateur. C'est le rôle que M. Necker voulut reprendre, lorsque tombé du ministère, sous une intrigue

de cour, il y fut rappelé par une formidable émeute, ce qui est, de toutes les manières d'arriver au pouvoir, la plus mauvaise. Mme de Staël ne s'y trompe pas. « Dans d'autres circonstances, écrit-elle, j'aurais appris à Votre Majesté le maintien de mon père ; mais on lui remet le vaisseau si près du naufrage, que toute mon admiration suffit à peine pour m'inspirer confiance. »

Le naufrage était tout près, en effet, et cette fois sans espoir. Quand tout fut perdu pour cette royauté que M. Necker aurait voulu sauver en ne sacrifiant que l'ancien régime ; après que Mirabeau eut disparu lui-même et que la partie fut engagée entre la monarchie et la république ; après le 10 août, après le 2 septembre, Mme de Staël sortit de Paris à travers mille périls et se réfugia près de son père dans ses tranquilles montagnes. Là, elle essaya d'oublier. Impuissante à empêcher les crimes qui déshonoraient une révolution qu'elle avait rêvée si généreuse et si belle, elle aurait voulu anéantir en elle tout souvenir, le mouvement même de son esprit : elle se serait reproché, écrivait-elle plus tard, jusques à la pensée, comme trop indépendante de la douleur.

Une seule fois elle éleva la voix, ce fut en faveur de cette reine qu'elle nous montrait tout à l'heure si gracieuse dans son triomphe au milieu des fêtes de Fontainebleau. C'était le moment où la France assistait silencieuse au procès de Marie-Antoinette, tandis que sur la paille d'une geôle son fils traînait sa royauté dérisoire que des lâches essayaient encore d'avilir. Sauf de timides conspirations qui avortaient dans l'ombre,

presque personne n'osait défendre la reine. Mme de Staël jeta un cri de douleur au milieu de cette consternation de la France. Sa pitié s'indigna jusqu'à l'éloquence ; une voix émue retentit dans ce grand silence que la peur avait fait d'avance autour de l'échafaud. Ce fut le génie d'une femme qui osa protester contre le crime national par cette belle *défense* adressée à la Convention, et la dernière reine de France eut du moins en mourant son oraison funèbre.

Si Marie-Antoinette, la veille de sa mort, a lu ces pages où respire la plus généreuse colère avec la plus délicate pitié, elle se souvint peut-être avec attendrissement de cette jeune femme qu'elle avait aperçue autrefois aux grandes réceptions de Versailles, et dont la toilette bizarre avait été un objet de railleries parmi les courtisans. Où étaient-ils maintenant ces beaux railleurs, et que faisaient-ils pendant que la fille de M. Necker, froidement accueillie alors, prenait sa revanche en plaidant courageusement la cause de la reine devant l'opinion publique et devant la postérité?

CHAPITRE VI

SOUVENIRS DE COPPET (SUITE). — MADAME DE STAËL ET LES ALLEMANDS.

Parmi les souvenirs intéressants du château de Coppet, on ne peut omettre une des œuvres les plus considérables de ce siècle, qui y fut composée en 1809, après une longue préparation, après d'innombrables conversations et plusieurs voyages : l'*Allemagne*.

Depuis 1804, il s'était établi à Coppet une véritable colonie de la littérature allemande, aux portes de la France. W. Schlegel en était le chef reconnu, on pourrait dire absolu. La confiance de Mme de Staël l'avait investi d'une sorte de dictature intellectuelle, dont il usait et abusait sans remords. Il ne faut pas trop le regretter. Grâce à lui, hôte assidu de Coppet pendant plus de sept années, précepteur du jeune de Staël, ami de la châtelaine, il attirait dans ce cercle privilégié les représentants les plus divers et les plus célèbres de la poésie du Nord, depuis l'excentrique Zacharias Werner, que nous avons vu y paraître, jusqu'au Danois Œhlenschlœger, qui passa plusieurs

mois de suite à Coppet dans l'enchantement de ces fêtes de l'esprit français.

Par ses relations personnelles avec les écrivains les plus illustres de son pays, par l'étendue et l'universalité de sa science, par la verve presque violente de ses discussions, par l'âpreté même de ses paradoxes et de ses déclamations contre le théâtre français, Schlegel aidait puissamment l'esprit si vif et si ouvert de Mme de Staël à se délivrer de certains préjugés de l'éducation nationale et à faire pour elle-même ce qu'elle voulut faire un jour pour la France, quand elle entreprit de nous familiariser, par une œuvre longtemps méditée, avec les littératures étrangères.

Ici encore, comme sur d'autres points, il se trouva que sans y prétendre, elle travaillait de concert avec Châteaubriand. Ces deux grands esprits, profondément divisés par des idées essentielles, ne ressentant l'un pour l'autre qu'un goût médiocre, poursuivant, en apparence au moins, des buts très différents, se rencontrent pourtant, à chaque instant, dans l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle, réunis par l'instinct même de leur génie dans une œuvre commune : la réforme, la renaissance des lettres françaises. Pour que cette renaissance fût féconde, il fallait obtenir que l'esprit national fît connaissance avec d'autres civilisations et se déshabituât, dans la sphère des idées, d'un patriotisme ombrageux qui aurait rétréci ses inspirations et stérilisé ses efforts vers un idéal nouveau. Il fallait montrer cet idéal réalisé partiellement au moins dans d'autres pays par des œuvres éclatantes, presque ignorées de la France. Mme de Staël et Châteaubriand se partagèrent, sans bien

s'en rendre compte à eux-mêmes, ce travail d'initiation de l'esprit français. Châteaubriand, qu'un long séjour et la connaissance de la langue anglaise avaient familiarisé de bonne heure avec la Grande-Bretagne, en goûte mieux la littérature et la représente spécialement en France. Son *Essai sur les révolutions* et le *Génie du christianisme* abondent en réminiscences des poètes bretons. Milton, qu'il devait traduire un jour, est analysé et senti avec feu; plus tard, des études sur Shakespeare compléteront cette œuvre que Châteaubriand accomplit presque à son insu, en suivant la pente de ses inclinations, sans les raisonner. Mme de Staël fit pour la littérature allemande le même travail, plus régulier et approfondi : elle y employa un esprit persévérant et capable de longs efforts : c'est dans un dessein plus ferme — je dirais volontiers plus viril — qu'elle conçut et qu'elle exécuta son grand ouvrage.

L'idée de cette œuvre remonte à 1803, peut-être même plus haut. Dès l'année 1800, Mme de Staël annonce à M. de Gérando qu'elle apprend l'allemand. En 1802, dans une lettre du 8 brumaire au même correspondant, elle se montre déjà très préoccupée du système de Kant, qu'elle ne connaît encore que par l'ouvrage de Villers[1]. Mais c'est en 1803 que le projet considérable de faire connaître l'Allemagne à la France paraît arrêté dans son esprit; c'est depuis cette époque qu'il se développe graduellement; c'est l'heure décisive où elle entreprend son grand voyage de découverte, d'exploration aux sources mêmes de cette litté-

1. *Souvenirs épistolaires de Mme Récamier et Mme de Staël*, par M. de Gérando.

rature, qui étaient alors pour la France à peu près aussi inconnues que les sources du Nil.

C'est un épisode de ce voyage en Allemagne, la rencontre de Mme de Staël avec Gœthe, que je voudrais raconter d'après des documents nouvellement publiés en France, comme la *Correspondance entre Gœthe et Schiller*. Cet épisode marque le point culminant du pèlerinage littéraire de Mme de Staël. Avec Gœthe, elle touche aux sommets de la littérature allemande. Il est intéressant de savoir quelles impressions elle emporte de cette rencontre, quels souvenirs elle y a laissés d'elle-même. Ce sont deux littératures en présence, deux esprits du premier ordre. Comment se sont-ils jugés l'un l'autre?

Gœthe avait cinquante-quatre ans. Il était à l'apogée de son bonheur d'homme et de poète. La période la plus féconde d'explosion de son génie venait de s'achever. Les premières œuvres, celles de la jeunesse, à tout jamais mémorables, *Werther* et *Gœtz*, avaient été suivies, à différents intervalles, des chefs-d'œuvre de sa merveilleuse maturité : *Wilhelm Meister*, *Torquato Tasso*, *Egmont*, *Iphigénie*, *Hermann et Dorothée*. Il était à cet âge unique de la vie des grands hommes où ils jouissent à la fois d'un immense travail accompli, d'une gloire incontestée et toujours croissante, de la pleine conscience de leurs facultés créatrices, qui ne sentent pas encore la fatigue des grands efforts, de l'incertitude même de la vaste carrière qu'il leur reste à parcourir, de cet *inconnu* des œuvres futures qui est aussi une jouissance. Sa fortune était à la hauteur de son génie. On sait qu'il était le conseiller, plus que le ministre, l'ami le plus

intime de Charles-Auguste, le duc de Saxe-Weimar, et qu'il ne s'était servi, depuis vingt-huit ans, de son pouvoir que pour faire de cette petite cour de Weimar un lieu de délices, un séjour enchanté pour les plus brillants esprits de l'Allemagne. L'idolâtrie de ses compatriotes ne connaissait pas de mesure : c'était plus qu'un homme, presque un dieu. Weimar et l'Allemagne acclamaient l'*Olympien*. La raison de Goethe était exposée à cette infatuation qui a si gravement compromis celle de plusieurs grands poètes de notre temps, l'infatuation de l'apothéose. S'il y résista, il faut lui en savoir gré.

Qu'était alors, en 1803, Mme de Staël, si on la juge comme écrivain? C'était au lendemain de *Delphine*; et dans les années précédentes, de 1796 à 1800, elle avait publié son livre sur l'*Influence des passions*, ses *Lettres sur Jean-Jacques*, son *Essai sur la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Sans doute chacune de ces œuvres, même la plus rapidement improvisée à travers les distractions du monde, porte l'empreinte d'un esprit supérieur qui s'élève d'instinct aux grands problèmes. Elles n'avaient pu passer inaperçues dans cette Allemagne, si attentive à tous les bruits et à tous les mouvements de l'intelligence francaise, et les applaudissements des salons de Paris avaient eu leur retentissement au delà du Rhin. J'en trouve la preuve dans les lettres de Goethe, qui avait jugé avec faveur l'ouvrage sur l'*Influence des passions*, dès qu'il avait paru, et l'avait recommandé à Schiller comme un ouvrage « écrit au milieu du grand monde, dans lequel vit l'auteur, et contenant

une foule d'observations aussi hardies que délicates et spirituelles... Rien n'est plus intéressant, ajoutait-il, que de voir cette nature ardente et passionnée passer par le feu purifiant d'une révolution à laquelle on la voit prendre une part active. On serait tenté de dire qu'après cette épreuve elle n'a conservé en elle que la partie purement spirituelle de l'humanité. » Mme de Staël était donc, comme écrivain, très connue, appréciée même en Allemagne ; son talent, à la fois philosophique et littéraire, avait obtenu les suffrages les plus élevés de la littérature germanique, celui de Schiller et celui de Goethe. Mais enfin, ne l'oublions pas, c'était Mme de Staël avant *Corinne*, avant le livre de l'*Allemagne*, avant les *Considérations sur la Révolution française*, avant les trois œuvres qui devaient consacrer son nom en Europe dans le roman, dans l'esthétique, dans la critique des littératures comparées, dans l'analyse et la théorie des institutions politiques.

Et cependant, à son approche, Schiller s'épouvante ; Goethe lui-même, Goethe l'olympien, ressent comme un trouble qu'il cherche en vain à dissimuler ; il ne néglige aucune occasion de différer l'entrevue, il ne s'y rend qu'avec un certain effort, avec hésitation. C'est qu'il a le pressentiment d'une supériorité dans Mme de Staël. Ce n'est pas celle des idées ni de l'art qu'il redoute, c'est celle de l'esprit français.

Mme de Staël arrivait précédée de sa réputation, et non pas seulement comme écrivain : on savait que depuis son enfance elle avait dans son pays la situation de la femme la plus spirituelle, écoutée, encensée comme toute puissance est sûre de l'être.

On n'ignorait rien de ses grands succès, ni la haute influence dont elle avait joui sous le Directoire, la part qu'elle avait prise à cette renaissance de la société française, l'histoire piquante de son entrevue avec le Premier Consul, le rôle éclatant d'opposition qu'elle avait tenté de prendre en face de la toute-puissance du maître, ni enfin les causes de cet exil qu'elle avait projeté de convertir en un voyage triomphal à travers l'Allemagne. On savait ou on devinait les défauts qui devaient être l'inévitable conséquence de ces succès éblouissants ; l'habitude de dominer dans la conversation devait avoir quelque peu gâté ce merveilleux esprit. Il y avait là de quoi faire trembler non sans raison les plus illustres représentants de l'art et de la poésie allemande. Des saillies trop vives, des réparties trop promptes dans la discussion, une mobilité trop grande d'idées, des expédients ingénieux de conversation substitués à des raisons sérieuses, l'habitude de la raillerie française toujours prompte à couvrir les défaites, voilà ce qu'on redoutait dans la célèbre visiteuse attendue à Weimar. Ce n'est pas la première fois que le génie, même sûr de lui, a eu peur de l'esprit.

Dès le 30 novembre 1803, Schiller, qui s'était fixé depuis un an à Weimar, sous le rayonnement affectueux de Goethe, annonce la grande nouvelle à son ami, retenu pour quelques semaines à Iéna. On sent dans cette lettre plus d'un genre d'inquiétude : « Mme de Staël est réellement à Francfort, et nous pouvons nous attendre à la voir bientôt ici. Pourvu qu'elle comprenne l'allemand, nous en aurons raison ; mais lui expliquer *notre religion* (évidemment la *re-*

ligion de l'art) en phrases françaises; mais lutter contre la volubilité française, c'est là une tâche trop rude. » Camille Jordan avait visité l'Allemagne l'année précédente; on ne s'était guère gêné avec lui. Goethe, à qui cette sorte de curiosité plaisait médiocrement, ne lui avait montré qu'une assez maussade humeur. Schiller sent bien qu'avec Mme de Staël les choses ne pourront pas se passer ainsi : « Nous ne saurions, ajoute-t-il, nous tirer d'affaire aussi aisément que Schelling avec Camille Jordan, qui était venu à lui armé de pied en cap des principes de Locke : « *Je méprise Locke*, dit Schelling, et l'adversaire ne souffla mot. »

Elle arrive vers le milieu de décembre, et dès le 21 Schiller transmet à son ami, toujours absent, ses premières impressions sur l'illustre et redoutable étrangère. Il y a dans sa lettre des traits d'une galanterie un peu tudesque; mais c'est le fond qu'il faut voir, et l'on y aperçoit une grande estime et même un commencement de sympathie, bien que les points de contact fassent défaut.

« Mme de Staël vous apparaîtra complètement telle que vous avez dû vous la construire déjà *à priori*. Tout en elle est d'une seule pièce; on n'y trouve aucun *trait pathologique*. Voilà pourquoi, malgré l'immense distance qui sépare notre pensée de la sienne, *on se sent à l'aise près d'elle*, on peut tout entendre de sa part et on se sent disposé à tout lui dire. C'est la représentation aussi parfaite qu'intéressante de la culture de l'esprit français. Dans tout ce que nous appelons philosophie, par conséquent sur les principes les plus élevés de toutes choses, on est en oppo-

sition avec elle, et cette opposition se maintient en dépit de son éloquence; son naturel et ses sentiments valent mieux que sa métaphysique, et son esprit s'élève souvent jusqu'à la puissance du génie. »

Le grand point pour Schiller, c'est que Mme de Staël ne dérange pas l'idée que l'on s'est faite à l'avance de sa personne et de sa manière d'être. Il compte bien rassurer son ami d'un mot en lui disant « qu'elle lui apparaîtra telle qu'il a dû la *construire à priori.* » L'idée de cette *construction à priori* de Mme de Staël nous semble vraiment trop plaisante; elle n'en est pas moins le trait fondamental de la lettre de Schiller. Avant tout, il faut que Goethe sache bien qu'il ne sera pas étonné, surpris, en voyant Mme de Staël. Ce que ces Allemands, même les plus grands, redoutent le plus dans les relations sociales, c'est d'être jetés brusquement hors de l'idée qu'ils se sont faite des personnes et des choses, c'est d'être *déconcertés.* Avec Mme de Staël, rien de tel à craindre. Elle est *une nature.* Être *une nature* était pour Goethe un rare et grand éloge. Selon lui, l'humanité se divisait en deux grandes classes : d'un côté sont les *poupées,* qui jouent bien ou mal un rôle appris, créatures nulles pour le philosophe, et qui forment la majorité; de l'autre côté, est le petit groupe des *natures,* restées telles que Dieu les a créées[1]. C'était donc un fait capital, pour l'entrevue future, que Mme de Staël fût autre chose qu'une *poupée* de Paris, qu'elle fût une *nature,* un véritable esprit resté fidèle à son originalité.

1. *Conversations de Goethe avec Eckermann,* traduites par Délerot, tome II, page 147.

A côté de la louange, il y a les restrictions. Schiller reproche amèrement à Mme de Staël de vouloir tout expliquer, tout comprendre, de n'admettre rien d'obscur, rien d'impénétrable. « Ce que le flambeau de sa raison ne peut éclairer n'existe pas pour elle. De là son insurmontable aversion pour la philosophie idéaliste ; cette philosophie est pour son intelligence un air méphitique qui la tue. »

La vérité, c'est que Mme de Staël, par son éducation toute française, était mal préparée à comprendre cette philosophie transcendante pour laquelle les réalités s'évanouissent en pures formes de la pensée et la nature elle-même s'absorbe dans l'idée pure. Un peu de vertige est bien naturel en pareille circonstance. Mais elle-même a prouvé plus tard, en interprétant la philosophie de Kant, à quel point, malgré bien des défaillances et des jugements superficiels, le sens philosophique était, en elle, pénétrant et fin. — Schiller va jusqu'à lui refuser le *sens poétique*, « du moins tel que nous le comprenons, dit-il : aussi ne peut-elle s'approprier, dans les œuvres de ce genre, que le côté passionné, oratoire et général. » Il y a du vrai dans ce jugement. Évidemment les facultés de l'éloquence et de la passion sont plus développées chez Mme de Staël que celles de l'art pur et de la poésie désintéressée, telle qu'on l'entendait dans la *religion* de Schiller et de Goethe. — Schiller avoue du reste d'assez bonne grâce que, malgré tout, par la netteté, la décision et la vivacité spirituelle de sa nature, Mme de Staël doit exercer une influence *agréable et bienfaisante*. « Il n'y a de fatigant chez

elle que l'agilité peu commune de sa langue; il faut se faire tout oreille pour la suivre. »

Pardonnons à Schiller un peu de mauvaise humeur. En l'absence de Goethe, il était obligé de faire à Mme de Staël les honneurs de la littérature allemande, de la suivre dans toutes les excursions intellectuelles de sa mobile curiosité, de soutenir contre elle, en français, dans une langue qu'il parlait mal, les principes de son esthétique, et cela dans un moment où son âme était tout entière livrée au grand souffle héroïque et alpestre de *Guillaume Tell*. Il y a presque de la colère dans le début de cette lettre à Kœrner : « Ma pièce, que j'ai promise au théâtre de Berlin pour la fin de février, m'absorbe tout entier, et voilà que le démon m'amène ici *la philosophie française* (*Die franzœsische Philosophin*), qui est bien, de toutes les créatures vivantes que j'ai rencontrées, la plus mobile, la plus prête au combat et la plus fertile en paroles... Elle éloigne de moi toute poésie, et je m'étonne de pouvoir faire encore quelque chose. Je la vois souvent, et comme par-dessus le marché je ne m'exprime pas facilement en français, j'ai réellement de rudes heures à passer... » Et dans une lettre du 20 février : « Enfin je suis délivré de *Guillaume Tell*. J'espère que l'œuvre est bonne, mais j'ai maudit mille fois *la dame française qui est venue se jeter à mon cou* au beau milieu de mon travail [1]. » Ces bourrasques ne durent pas, et le naturel, qui chez lui est la générosité et la justice, reprend le dessus. « C'est aussi la plus cultivée, la plus spirituelle des femmes,

1. *Correspondance entre Goethe et Schiller*, avec un commentaire très intéressant de M. Saint-René Taillandier.

et, si elle n'était pas réellement intéressante, je ne me dérangerais pas pour elle. Tu peux penser combien une telle apparition, un tel esprit placé sur les sommets de la culture française, tout à fait opposée à la nôtre, et qui nous arrive subitement du fond d'un autre monde, doit contraster avec la nature allemande, et comme elle diffère absolument de la mienne... On est obligé pourtant d'estimer et d'honorer hautement cette femme pour sa belle intelligence, son esprit libéral et si ouvert de tant de côtés. »

On a eu l'heureuse pensée de mettre en regard de cette lettre si curieuse la belle page de Mme de Staël sur l'auteur de *Guillaume Tell*, qu'elle loue de bon cœur, sans restriction aucune, et à qui elle attribue si justement l'*innocence dans le génie* et la *candeur dans la force :* « La première fois que j'ai vu Schiller, c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar... Je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres ; il ne se refusa point à me combattre, et, sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises, la vivacité et la plaisanterie ; mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots ; je fus si frappée de cette simplicité de caractère, qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées ; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé

dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai, dès cet instant, une amitié pleine d'admiration. » C'est avec raison qu'on a dit que c'est là une scène mémorable dans l'histoire de la poésie; ce n'est pas seulement Schiller qui se révèle ici à Mme de Staël, c'est l'inspiration même, le génie de l'Allemagne qui s'ouvre à la critique française.

Cependant le rôle d'initiateur pesait à Schiller; il avait hâte que Goethe vînt le remplacer dans les honneurs de l'hospitalité littéraire que l'on devait à la brillante voyageuse. « Venez, lui écrivait-il sans cesse, venez, vous qui avez plus que moi l'habitude de la langue française, vous converserez avec elle fort aisément. » Malgré tout, Goethe ne se pressait pas. Les fêtes se succédaient au palais de Weimar; le duc et la duchesse Louise comblaient de prévenances et d'amitiés celle qui devait plus tard rendre illustre en France cette petite cour ornée des plus beaux génies de l'Allemagne. Mais, à toutes ces fêtes, à toutes ces splendeurs, l'astre-roi manquait. Goethe n'arrivait pas. Il partit enfin d'Iéna dans les premiers jours de janvier. Mais la fatalité poursuivait Mme de Staël et semblait contrarier à plaisir le désir passionné qu'elle avait de voir l'auteur de *Werther*. Il revint avec un fort catarrhe qui le retint quelques jours au lit et quelques semaines dans sa chambre. « Une partie du séjour de cette femme illustre, écrit-il dans ses *Annales*, fut donc pour moi de l'histoire. Nos communications commencèrent par des billets, puis vinrent des tête-à-tête et les réunions en très petit comité. » Faut-il croire, comme l'insinuent les biographes, que le catarrhe vint à propos pour retarder l'entrevue re-

doutée, au moins dans les grands cercles, à la cour? Ce qui rend la supposition vraisemblable, c'est que Goethe se félicite de cette façon d'entrer en matière par des billets et des visites intimes : « C'était peut-être le meilleur moyen d'apprendre à la connaître et aussi de me faire connaître d'elle, autant que la chose était possible. »

Peu à peu, la première glace étant rompue, Goethe se livra davantage, tout en gardant toujours son sang-froid et en observant beaucoup. Il y a bien quelque malignité dans les principales observations qu'il a recueillies dans ses *Annales;* nous en citerons quelques-unes, en les résumant. C'est un portrait sévère, mais tracé de main de maître :

« Sa personne, nous dit-il, avait du charme aussi bien que son esprit, et elle paraissait n'être point fâchée qu'on n'y fût pas insensible. Elle me disait un jour : « Je ne me suis jamais fiée à un homme qui n'eût pas été une fois amoureux de moi. » Elle voulait s'instruire de tout exactement, mais elle voulait aussi être connue, et cherchait aussi bien à faire valoir ses idées, qu'elle paraissait désireuse de pénétrer les nôtres. Elle ne s'en tenait pas là : elle voulait aussi agir sur les sens, sur le sentiment, sur l'esprit ; elle voulait éveiller en nous une certaine activité, dont elle nous reprochait le défaut. Comme elle n'avait aucune idée du travail en tant que devoir et de la situation tranquille et recueillie à laquelle doit se résoudre celui qui s'impose ce devoir, elle voulait une action continue, des effets soudains, comme en société, une conversation, une discussion, non interrompues. (Ce que Goethe, comme Schiller, ne peut pardonner à

Mme de Staël, c'est l'interruption perpétuelle au milieu de leurs graves et poétiques travaux, la *perte de temps*, la chose dont les amitiés françaises ont le moindre souci.)

« Je n'avais aucune raison de dissimuler avec elle, mais, ayant reçu dans ce temps un livre français qui renfermait la correspondance de deux dames avec Jean-Jacques Rousseau, je laissai voir à Mme de Staël combien j'étais choqué de cette indiscrétion. Elle prit la chose légèrement ; elle parut même l'approuver, et fit entendre assez clairement qu'elle agirait à peu près de même à notre égard. Il n'en fallait pas davantage pour me rendre attentif et prudent, et me renfermer un peu.

« Philosopher en société, c'est discourir vivement sur des problèmes insolubles. C'était le plaisir et la passion de Mme de Staël. Naturellement, de réponse en réplique, elle arrivait d'ordinaire jusqu'aux choses de l'esprit, du sentiment, qui ne doivent se passer qu'entre Dieu et l'homme. Avec cela, elle avait, comme femme et comme Française, l'habitude de persister sur les points principaux, et de ne pas écouter exactement ce que disait l'interlocuteur. Par là, elle éveilla en moi la fantaisie de contredire, de disputer sur tout, de la mettre souvent au désespoir par une opposition obstinée. C'est alors, du reste, qu'elle était tout à fait aimable, et qu'elle faisait paraître avec le plus d'éclat la prestesse de son esprit et de ses répliques.

« J'eus aussi avec elle plusieurs conversations suivies, où elle se montrait encore fatigante à sa manière, parce qu'elle ne souffrait pas sur les événements les

plus graves un moment de réflexion tranquille ; il fallait, pour les affaires, pour les objets les plus importants, être aussitôt prêt que s'il s'était agi de recevoir un volant. Un jour, je lui soutins qu'elle était incapable d'un sérieux intérêt. Je dis qu'elle tombait chez moi comme une bombe, qu'elle m'étourdissait d'un coup violent et voulait qu'aussitôt on sifflât sa petite chanson, et qu'on sautât d'un sujet à un autre. — Ce langage était fait pour lui plaire : elle voulait exciter une passion, n'importe laquelle. »

Tout cela était la rançon de l'esprit, et en particulier de l'esprit français, que Mme de Staël résumait en elle avec ses petits travers comme avec ses merveilleuses qualités.

La contre-partie de ce portrait légèrement satirique, c'est Goethe lui-même qui nous la fournit dans ces mêmes pages où il ne s'est pas montré avare de raillerie. Personne n'a loué en termes plus dignes et plus nobles que lui le projet, poursuivi avec tant de persistance par Mme de Staël, d'apprendre à connaître à fond la société allemande, de la coordonner et de la subordonner à ses idées ; de s'enquérir des détails autant qu'il se pouvait ; de s'éclairer, comme femme du monde, sur les relations sociales ; de pénétrer et d'approfondir, *avec son grand esprit de femme*, les idées les plus générales de la philosophie elle-même. Voici le jugement vrai, définitif, digne de l'histoire : « Quoi qu'on puisse dire et penser des rapports de Mme de Staël avec la société de Weimar, ils furent certainement d'une grande influence pour la suite. Son ouvrage sur l'Allemagne, résultat de ces conversations familières, fut comme un puissant instrument qui fit la première

brèche dans la muraille chinoise d'antiques préjugés, élevée entre nous et la France. On voulut enfin nous connaître, d'abord au delà du Rhin, puis au delà du Canal, ce qui nous assura une influence très sensible sur l'extrême Occident. Nous devons donc bénir cette gêne et le conflit des individualités nationales, qui nous semblaient alors incommodes et tout à fait inutiles. » C'est l'exacte vérité. Schiller et Goethe lui-même ont dû le commencement de leur popularité et le rayonnement de leur gloire en France à cette voyageuse dont la noble curiosité et l'éblouissant esprit les troublèrent plus d'une fois tous deux, l'un dans son consciencieux travail et sa religion d'artiste, l'autre dans la sérénité de sa vivante apothéose.

CHAPITRE VII

ANDRÉ CHÉNIER D'APRÈS DES PUBLICATIONS NOUVELLES. — LE POÈTE, SES VERS INÉDITS, SA MÉTHODE DE TRAVAIL[1].

I

Il était dans la destinée d'André Chénier, non seulement d'être le dernier des classiques, un véritable ancien dans une langue moderne, mais encore d'éprouver, pour ses œuvres, la fortune d'un auteur antique, comme il en avait le génie, et de n'arriver que par fragments et, pour ainsi dire, par révélations successives, à la publicité et à la lumière. Nous tenons enfin dans nos mains l'édition sincère et complète de ses poésies. Mais après combien de vicissitudes! Comptons rapidement les principaux moments et comme les étapes dans la publication graduelle des études du poète, montrées enfin dans leur intégrité après tant

1. *Œuvres poétiques de André de Chénier*, avec une notice et des notes par M. Gabriel de Chénier, 1874. — *Poésies de André Chénier, édition critique* par M. Becq de Fouquières, 1872. — *Documents nouveaux sur André Chénier et examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres*, par M. Becq de Fouquières, 1875.

de mutilations graves et d'arrangements qui ne l'étaient guère moins. André, quand il mourut, n'avait publié que deux pièces de vers, le *Jeu de Paume* en 1791, et l'*Hymne aux Suisses de Châteauvieux*, qui parut au mois d'avril 1792 dans le *Journal de Paris*. Connu comme publiciste, le poète était à peu près ignoré en dehors d'un petit groupe d'amis et du cercle de la famille. Ses œuvres poétiques étaient restées ensevelies pêle-mêle, dans un grand désordre apparent, malgré quelques indications, des lettres grecques inscrites en tête de chacune d'elles et qui les destinaient à prendre place plus tard dans les *bucoliques*, dans les *idylles*, dans les *élégies* ou dans les poèmes tels que l'*Hermès*. André Chénier avait l'habitude de mener de front plusieurs compositions, ce qui explique pourquoi si peu d'entre elles sont terminées. Son frère Joseph choisit l'une des plus parfaites, *la Jeune Captive*, et pour rappeler aux gens de goût, qui étaient rares et disséminés alors, le poète odieusement immolé, il publia cette dernière ode dans la *Décade* du 20 nivôse an III. A l'époque du Consulat, il renouvela cette pieuse tentative, et *la Jeune Tarentine* parut dans le *Mercure* du 1er germinal an IX. En même temps, il lisait à des amis, à des collègues de l'Institut, plusieurs des plus beaux fragments qu'il retrouvait à l'état d'ébauches ou d'esquisses dans les manuscrits. Ce n'était encore, autour du nom d'André, qu'une louange timide qui commençait à naître, un applaudissement discret, comme si les rares confidents de ces œuvres craignaient encore d'être dupes ou complices de l'amitié fraternelle. Cependant

Fontanes, Joubert, Mme de Beaumont, les délicats, les lettrés, répétaient avec ravissement quelques-uns de ces vers qui circulaient de bouche en bouche. Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, citait avec de grands éloges des fragments, tels que : *Accours, jeune Chromis*, ou bien encore, *Néère, ne va point te confier aux flots*. Millevoye insérait dans une note de ses *Élégies* quelques parties de l'*Aveugle*, et rendait à Chénier un hommage plus complet encore, bien que moins délicat, en imitant un assez grand nombre de ses beaux vers, qui, à peine déguisés, brillent et ressortent avec un surprenant relief au milieu des élégances un peu molles et des langueurs de sa poésie personnelle.

« A la mort de Marie-Joseph, en 1811, nous dit le nouvel éditeur, les manuscrits d'André passèrent entre les mains de M. Daunou avec ceux de Marie-Joseph, dont il avait été l'ami intime. En 1814, après la première Restauration, parmi les émigrés qui, dans leur exil, s'étaient occupés de la littérature de leur pays, Chênedollé était un de ceux qui avaient donné le plus d'attention aux poésies publiées. Il crut, comme son ami Chateaubriand, que le jeune poète, emporté par la tourmente révolutionnaire, pourrait être compté parmi les écrivains royalistes, et, plein de l'idée de rattacher à sa cause un si beau génie, il alla trouver M. Daunou et lui offrir ses soins, dans le cas où l'on voudrait bien le charger de l'édition qui était à faire. » M. Daunou lui montra les manuscrits d'André, excita encore par cette communication le désir de Chênedollé ; mais, se défiant du zèle de son visiteur, il déclina ses offres. Il

craignait sans doute de voir enrôler, malgré lui, le poète dans le mouvement politique des exagérés de la Restauration, sous un drapeau que, vivant, il n'eût peut-être pas accepté. C'est en 1819 que parut, comme essai, la première édition des œuvres poétiques d'André. « Les éditions qui vinrent ensuite reproduisirent, mais dans un ordre et d'après des systèmes étrangers à l'œuvre originale, les mêmes pièces, en y joignant successivement ceux des fragments que le premier éditeur d'abord, puis M. Sainte-Beuve, envoyés l'un et l'autre par les libraires, vinrent choisir chez moi dans les manuscrits que je mis toujours complètement à leur disposition et dont ils prirent copie, rejetant, en l'indiquant par écrit, tout ce qu'ils ne jugèrent pas devoir imprimer. » M. Gabriel de Chenier se plaint amèrement et justement d'une sorte d'abus de confiance de la part de M. Henri de Latouche, qui n'aurait pas restitué, à beaucoup près, tous les manuscrits confiés à ses soins ; de telle sorte que, si les brouillons primitifs n'avaient été retrouvés, la source originale aurait été presque tarie par ce premier emprunt. Ce qui explique assez bien le silence qu'il opposa plus tard à de nouvelles demandes (sauf pour M. Sainte-Beuve et pour M. Egger) et le refus absolu de se dessaisir de documents si précieux, qui cette fois n'auraient pu être remplacés.

L'édition de M. de Latouche, en 1819, si incomplète qu'elle fût, offrait de telles beautés, si séduisantes et si neuves, que l'admiration publique s'attacha à l'œuvre et au nom d'André Chénier pour ne les plus quitter. Elle fut longtemps tenue en suspens par le caractère même de cette publication visiblement ina-

chevée, pleine de promesses et de réticences, et aussi par les révélations et découvertes successives qui venaient la compléter : celles de M. de Latouche, en 1830, à la *Revue de Paris*, celles de M. Sainte-Beuve, en 1839, à la *Revue des Deux Mondes*, les leçons de M. Egger à la Sorbonne[1], qui décelaient une longue familiarité avec les manuscrits, enfin les éditions de M. Becq de Fouquières, en 1862 et 1872, qui, sans apporter de pièces inédites, ont été une sorte d'événement pour les amis du poète. On peut dire qu'à certains égards ce savant éditeur a renouvelé la littérature du sujet, non seulement par le développement qu'il a donné à son étude sur la vie et les œuvres de Chénier, mais par le soin extraordinaire du commentaire lié au texte, et qui justifie parfaitement le nom d'*édition critique*. André Chénier s'y trouve traité, comme il aurait aimé à l'être, à la façon d'un ancien. Sa poésie se montre à nous *illustrée* par des notes perpétuelles où l'on peut reprendre sans doute quelques traits d'analogie risqués, quelques rapprochements forcés, mais dont l'ensemble mérite les plus grands éloges. C'est un vrai service rendu au poète et à ses lecteurs que d'avoir mis sous nos yeux tous les passages des auteurs dont il s'est inspiré. On apprécie mieux ainsi l'originalité d'André Chénier, restée intacte et libre même dans ses imitations, par l'accent personnel et le don de transformation. M. Sainte-Beuve avait ouvert cette voie, M. Egger l'avait élargie et poussée plus loin encore ; M. Becq de Fouquières a touché bien près du but, en mettant à profit les travaux de ses de-

1. Ces leçons ont été publiées, avec des additions considérables, dans la 31e et la 32e leçon de *l'Hellénisme en France* (1869).

vanciers et surtout la curieuse notice de M. Boissonade sur le même sujet, demandée par M. Sainte-Beuve à l'ingénieux helléniste et communiquée libéralement au nouvel éditeur. On peut dire que toute la partie de commentaire et d'érudition a été enlevée cette fois par un travail à peu de chose près définitif.

Restait cependant à faire ce que la famille seule pouvait faire, la publication intégrale, authentique, des manuscrits, exprimant la pensée totale et sans réserve du poète, le rêve le plus fugitif de son imagination, la plus rapide palpitation de son cœur. Nous l'avons maintenant. Mais pour cela il n'a pas fallu attendre moins de quatre-vingts ans. Ce n'est qu'au prix des plus persévérants efforts que la curiosité et la sympathie publique ont forcé dans leurs retraites la pensée et l'œuvre du poète, gardées avec un soin jaloux pour une édition suprême qui tardait bien à venir. Il a fallu plus d'un assaut pour faire la conquête définitive du poétique trésor et l'épuiser jusqu'au fond. On a eu presque autant de peine à obtenir successivement et par lambeaux les inspirations de l'adorable Muse, à moitié ensevelie dans les papiers de famille et captive sous les verrous, que s'il se fût agi de retrouver les élégies perdues de Callimaque sous les ruines d'Herculanum ou de Pompéï.

Une notice étendue et qui mérite de faire foi sur les points principaux de la vie d'André Chénier ajoute à l'intérêt de cette édition. Nous avons là, rassemblés sous une forme simple, tous les souvenirs et les traditions de la famille ; sans révéler rien qui soit entièrement nouveau, elle fixe nos idées et confirme nos pressentiments. Elle nous donne de curieux

détails sur la première jeunesse du poète, ses relations et son genre de vie à Paris, son séjour en Angleterre, ses études et sa méthode de travail. Elle nous permet de compléter l'histoire de son arrestation et de sa captivité à Saint-Lazare.

Nous éviterons autant que possible de prendre parti dans la controverse infiniment trop prolongée qui s'est élevée entre les deux derniers éditeurs. Croira-t-on, par exemple, que le portrait du poète, tracé en quelques lignes qui s'efforcent d'être exactes, ait pu déplaire aussi vivement à son petit-neveu ? « A l'âge d'homme, nous disait-on, André était de taille moyenne ; ses cheveux châtain foncé frisaient naturellement à partir des oreilles, surtout derrière la tête ; il les portait courts. Son front était vaste et complètement chauve. Ses yeux étaient gris bleu, petits, mais très vifs. Mme la comtesse Hocquart, qui l'avait beaucoup connu, disait qu'il était à la fois rempli de charme et fort laid, avec de gros traits et une tête énorme. » — M. Gabriel de Chénier proteste avec une vivacité vraiment exagérée. « Il faut être en garde, s'écrie-t-il, contre ces anecdotes quêtées auprès des personnes qui affirment avoir connu le poète. Le portrait peint en miniature vers 1770 par Augustin, celui de Suvée, fait dans la prison de Saint-Lazare, par les frères Trudaine, enfin le buste de M. Étex, celui de David d'Angers, attestent qu'André n'avait ni de petits yeux, ni de gros traits, ni une tête disproportionnée avec son corps. » Tout cela, en vérité, n'importe guère. « Il était rempli de charme », disait Mme Hocquart. Le reste n'est rien. Mais comment pourrions-nous placer une telle protestation fondée

sur des inductions aussi fugitives que celle d'un portrait et d'un buste, où tant de détails peuvent changer de valeur et de proportion, au même rang que le témoignage d'une femme d'esprit, la propre sœur de la Fanny du poète, qui avait reçu et vu si souvent André chez sa mère, à Luciennes, et qui, après de longues années, ne parlait jamais sans attendrissement de l'ami, de l'hôte bien aimé de leur maison pendant les derniers mois heureux de sa vie?

J'aborde, pour en finir avec le chapitre des récriminations inutiles[1], un des points qui tiennent le plus au cœur de M. Gabriel de Chénier, les amours du poète. Il soutient avec intrépidité sur ce sujet délicat deux thèses (car tout devient thèse sous sa plume) : la première, qu'André Chénier n'a jamais été, à aucune époque de sa vie, comme on l'a cru et

1. Les rectifications de M. Gabriel de Chénier tombent souvent à faux. « Je citerai à ce sujet, dit M. Despois, un rien, une misère, à laquelle je ne vois pas quelle importance M. Gabriel de Chénier peut attacher. Après avoir dit dans sa notice que les études d'André Chénier au collège de Navarre n'avaient eu rien de saillant, ce qui indiquerait qu'il fut un élève médiocre, M. G. de Chénier ajoute que l'*édition critique de* 1872 s'est trompée en faisant obtenir au jeune André, à la distribution des prix de 1778, le premier prix de discours français et le premier accessit de version latine. — « Cette assertion, dit-il, repose sur une confusion entre André et Constantin son frère. » — Il est sûr, pourtant, réplique M. Despois, que c'est bien André Chénier qui a remporté les deux petits succès signalés par M. Becq de Fouquières, non pas, comme il le dit, au collège de Navarre, mais au concours général. Voici, textuellement copiée sur le *palmarès* imprimé de cette année, la mention de ce succès : « *Primum orationis gallice scriptæ præmium inter recentiores meritus et consecutus est Andreas Maria de Chénier, Constantinopolitanus, e Regia Navarræa.* » C'est bien peu de chose, mais raison de plus pour ne point consacrer une quinzaine de lignes à démentir un fait insignifiant, qui, de plus, se trouve vrai. » (*Revue politique et littéraire*, 28 novembre 1874.)

dit souvent, un homme de plaisir, même dans le premier emportement de sa jeunesse; la seconde, que les beautés chantées par lui dans ses élégies n'étaient que de pures fictions, et que la curiosité malsaine des chercheurs de noms propres a fait fausse route, par la raison que la plupart du temps il ne s'agissait que d'amours d'imagination. Nous n'insisterons pas sur cette seconde thèse. Qu'il y ait eu, à cet égard, un certain excès de curiosité et plus d'une conjecture risquée de la part de quelques critiques comme M. Charles Labitte, cela est possible; qu'il y ait une part de fiction dans ces chants consacrés à Camille, Caroline, Amélie, Glycère, Rose, cela est probable. Mais croire que tout est fiction, voilà bien un autre excès. « Il n'est pas douteux, nous dit-on, que, si André Chénier avait pu lire toutes les suppositions faites à ce sujet, elles l'auraient beaucoup amusé. » Assurément, mais est-il moins douteux qu'il eût légèrement souri, en entendant son défenseur officieux garantir la pureté de ses affections, ici ou là, et nous certifier que « là du moins les relations ne sortirent jamais des limites d'une politesse affectueuse, et que, s'il y eut amour, ce ne fut jamais un amour comme on l'entend aujourd'hui »? Qu'en sait-on? Peut-on être bien sûr de ces sortes de choses? La garantie est de trop. Et d'ailleurs s'imagine-t-on que vers la fin du dix-huitième siècle on entendait l'amour d'une manière beaucoup plus platonique et plus sévère que de nos jours? Nous revenons ainsi à la prétention étrange de faire d'André Chénier quelque chose comme un jeune sage. « Les hommes qui réfléchissent, nous dit-on, n'ont pas besoin, pour bien

connaître les passions, d'avoir éprouvé toutes celles qu'ils expriment : il leur suffit de les avoir observées chez les autres ou dans les livres. André était de ce nombre. Assurément il avait plutôt analysé qu'éprouvé lui-même toutes les passions qu'il a si bien peintes dans ses *Élégies*. » Les lecteurs des *Églogues* et des *Élégies* auront peine à le croire. Sans ajouter plus de foi qu'ils n'en méritent aux récits de Rétif de la Bretonne, il est parfaitement prouvé qu'à Paris, depuis son retour de Strasbourg, et à Londres, pendant qu'il y fut attaché à l'ambassade française, il fit partie de sociétés fort gaies où il apportait la fougue de sa jeunesse, son imagination ardente, un tempérament de feu.

Sans doute on se tromperait fort à prendre ses *Élégies* pour des confessions : dans ces imaginations de poètes tout se mêle, la réalité et la fiction, tout devient matière à beaux vers. Mais quelle singulière tentative que de vouloir prouver davantage, de prétendre « qu'un homme de plaisir n'aurait pas eu l'imagination si fraîche et si féconde, qu'André avait trop de philosophie pour user des choses jusqu'à l'abus, etc ! » Tout cela est du domaine de la fantaisie optimiste et par trop vertueuse. Sans chercher les noms réels dans toutes ces héroïnes d'élégie, et sans aller jusqu'à croire qu'il avait aimé autant de fois dans la vie que dans ses vers, il serait naïf, sur d'aussi faibles conjectures, de n'attribuer à André que « les maîtresses poétiques » de Malherbe, dont il se moque lui-même si agréablement. Et pour terminer sur cette étrange controverse, à qui persuadera-t-on que cette ivresse du plaisir, ce feu de sensualité, cette passion troublante et troublée qui respire dans

plusieurs de ses vers, que tout cela ne soit qu'un délire à froid, une pure imitation de l'antique, un travail d'artiste savant sur des réminiscences latines ou grecques ?

II

L'intérêt de cette édition, sa nouveauté, c'est la publication du texte complet, authentique cette fois, des œuvres poétiques d'André Chénier, dans leur simple appareil d'ébauches et de projets, dans l'incohérence apparente des notes familières, dans le hasard de la pensée et les surprises mêmes de la plume, en dehors de tout arrangement ou embellissement prétendu à la façon des Latouche et des metteurs en scène, sans participation des hommes du métier, des auteurs de romances ou de romans. Ici, évidemment, l'édition nouvelle est sans rivale et doit l'être. Malgré toute sa sollicitude, sa passion même pour la gloire d'André, sur ce point, M. Becq de Fouquières est dépassé. Son travail littéraire, son commentaire savant gardera toute sa valeur, et je n'en estime médiocrement ni l'intention ni les résultats. Mais tous ses efforts, si ingénieux qu'ils soient, si heureux même pour rétablir l'ordre probable des fragments, pour en retrouver le lien perdu ou brisé, ne peuvent entrer en balance avec la réalité même. C'est la conjecture, souvent voisine du fait, parfois même plus spirituelle que le fait, mais que le fait, une fois découvert, détruit à jamais

et remplace. Il ne faudrait pourtant pas s'attendre à de profondes modifications dans l'aspect accoutumé de ces œuvres. Les éditeurs et critiques antérieurs avaient pris l'essentiel dans les manuscrits, enlevé du premier coup la substance et la fleur de cette poésie exquise, et le public lettré, qui l'avait respirée avec ivresse, n'avait pas de révélations de chefs-d'œuvre à attendre au-delà de ce qu'il avait reçu. Mais c'est une jouissance bien délicate, quand il s'agit d'un poète comme celui-là, de se trouver en face de son œuvre même, sans intermédiaire; d'entrer dans son cabinet de travail, d'ouvrir son portefeuille (le vrai, cette fois), de surprendre l'esprit en acte dans la méthode de son inspiration (car l'inspiration en a une, quoi qu'en disent de prétendus illuminés). On aime à saisir sa pensée à la source, dans le mystère de ses affluents souterrains, au moment où elle jaillit plus ou moins troublée, à la fois prose et vers mêlés, avant le partage du limon terrestre et du flot divin.

Tout nous est donné, les résultats et la préparation du travail, les recherches savantes du poète, ses indications de plan, ses hésitations mêmes, ses innombrables variantes. On peut ainsi étudier de près comment chaque pièce est née, s'est développée, à quelle place le poète la destinait dans l'œuvre totale et définitive. « Il ne pouvait y avoir aucune confusion dans le classement des morceaux qui se rapportent aux différents genres de composition, parce que l'auteur avait pris soin lui-même de les rattacher entre eux par des signes particuliers (abréviations, lettres grecques, etc., etc.). Ces signes, dès que l'on con-

naissait la manière de l'auteur, devenaient des guides sûrs. » On ajoute que ces renseignements ont été plusieurs fois, mais toujours en vain, donnés au premier éditeur, lorsque les manuscrits furent livrés à sa discrétion. Dire qu'il n'en a tenu aucun compte, c'est trop dire. Mais il s'en est trop facilement affranchi ; il a trop souvent substitué sa fantaisie d'ordre et de convenance aux intentions du poète. « M. Sainte-Beuve, en 1838, 1840, 1841, quand il fut chargé par les libraires de compulser de nouveau les manuscrits pour les éditions alors successivement publiées, et toujours dans un système étranger à l'œuvre originale, comprit parfaitement l'importance de ces signes et dit que, s'il était chargé d'une édition, il ne manquerait pas d'en faire usage, mais que ce serait un grand travail à entreprendre ; qu'il faudrait tout refaire, tout remettre dans un ordre nouveau. » Voilà en effet ce qu'on a réalisé tardivement et ce qui mérite la reconnaissance des lettrés. Nous donnerons quelques exemples de ce classement nouveau, qui est celui-là même que le poète avait adopté et fixé dans sa pensée.

Les anciennes éditions avaient rangé plus de la moitié des pièces sous le nom générique d'*Idylles*. En réalité, l'auteur n'avait indiqué comme idylles que cinq sujets de compositions. Aucun doute ne peut s'élever à cet égard, puisque, seuls, ces cinq fragments portent en tête Εἰδύλλιον en toutes lettres ou le signe abréviatif Εἰδ. Ces fragments sont parmi les pièces les plus incomplètes : l'une est adressée à M. de Pange, c'est celle qui devait se terminer par ces vers charmants :

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune idylle, au teint frais et vermeil, etc.

La seconde n'a que deux vers, avec quelques lignes de prose indiquant le sujet. La troisième et la quatrième sont des esquisses tirées de quelques vers de Théocrite; la cinquième, plus importante, intitulée *Idylle maritime*, nous donne en projet une très jolie scène : des navigateurs se racontent joyeusement leurs voyages, puis, surpris par la tempête au milieu de leurs récits alternés, pleurent et gémissent d'effroi, font des vœux à tous les dieux de l'Olympe, à Jupiter, à Neptune, invoquent Apollon et Junon, promettent cent moutons, mille brebis, cent taureaux, puis, quand le calme est revenu, oublient leurs promesses; le pilote les raille tour à tour de leur terreur et de leur parjure facile :

Oui, le danger fini, les dieux sont oubliés.
Mais tout se paye enfin; patience; riez.
Quelque jour, agités de nouvelles tempêtes,
Les dieux se souviendront quels débiteurs vous êtes.
Vous leur promettrez tout, mais ils feront les sourds.
Un habile pilote, on ne l'a pas toujours;
Et vous irez là-bas dire aux noires peuplades
Si les îles du Styx égalent les Cyclades.

Toutes les autres compositions appelées *idylles* par les premiers éditeurs, ou encore *petits poèmes*, *élégies antiques*, *épigrammes*, etc., etc., sont en réalité, dans la pensée d'André Chénier, des *églogues*, ou mieux, comme l'indique le signe grec qui les accompagne, des *bucoliques*. Il y a quatre-vingt-onze pièces de cette classe, parmi lesquelles les plus célèbres, l'*Aveugle*, le *Mendiant*, la *Liberté*, le *Malade*, *Lydé*, *Néère*, la *Jeune Tarentine*, l'*Esclave*, etc. — Les *Poèmes* contiennent l'*Invention*, les fragments d'*Hermès*, *Suzanne*, *Amérique*, l'*Art d'aimer*, la *Super-*

stition, les *Cyclopes littéraires*, etc. Le *Théâtre* nous donne quelques courts fragments des comédies et des tragédies futures. Nous trouvons encore quelques satires et poésies diverses non classées; mais surtout les *Élégies*, au nombre de quatre-vingt-deux, sur des sujets modernes, tirés de la vie ou du cœur du poète, même quand les noms sont antiques. Elles sont marquées du signe : Ἔλεγ. Les *Élégies italiennes et orientales* étaient distinguées par ces deux signes : Ἔλεγ. ἰταλ. et Ἔλεγ. ἠῶ. ; ajoutez-y cinq *Épîtres*, dix *Hymnes*, les plus beaux adressés à la France, quinze odes, depuis le *Jeu de paume* jusqu'à la *Jeune captive*, comprenant les vers ravissants à Fanny : *Fanny, l'heureux mortel*, etc., etc.; *Mai de moins de roses*, etc., etc.; la belle pièce lyrique : *O Versailles, ô bois*, et l'ode célèbre *à Charlotte Corday*, les *Iambes* enfin, par lesquels se terminèrent l'œuvre et la vie du poète, voilà l'inventaire du riche trésor.

Nous n'insisterons pas sur les différences notables de cette classification nouvelle, préférable aux anciennes, par cela seul qu'elle est l'œuvre du poète. Ce qui est plus important encore, c'est l'idée première ressaisie, l'intention du poète retrouvée, le lien rétabli entre divers fragments égarés ou dispersés, qui avaient été autrefois réunis dans la pensée d'André Chénier et disposés pour tenir leur place dans une œuvre commune. Nous ne saurions prendre un plus frappant exemple que l'églogue intitulée l'*Esclave*, qui ne figurait dans l'édition de 1839 que par un fragment commençant ainsi :

Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs
Il n'est plus de soutien de tes jours chancelants,

Que ton fils orphelin n'est plus à son vieux père,
Renfermé sous ton toit et fuyant la lumière,
Un sombre ennui t'opprime et dévore ton sein.

On avait pu se tromper à la lecture de ce fragment isolé et voir là une allusion au père du poète prisonnier. On en avait conclu tout naturellement que cette pièce avait été composée à Saint-Lazare. Cependant il y avait un vers qui gênait singulièrement une telle interprétation :

J'entends ton abandon lugubre et gémissant;
Sous tes mains en fureur ton sein retentissant,
Ton deuil pâle, éploré, promené par la ville,
Tes cris, tes longs sanglots remplissent toute l'île.

De quelle *île* pouvait-il bien être question dans les plaintes du prisonnier de Saint-Lazare? Un des derniers éditeurs, pour parer à cette difficulté, imagina que ce n'était ni du père d'André Chénier qu'il était question, ni du poète lui-même, mais de quelque autre prisonnier, détenu à la Conciergerie. L'*île* s'expliquait ainsi; mais par quel ingénieux effort! Rien de tout cela n'était fondé. D'abord ce morceau portait le signe caractéristique Βουκ. (bucoliques); or il est hors de doute que tous les manuscrits qui portent ce signe sont d'une date antérieure à l'arrestation d'André et remontent au temps où il étudiait avec passion les poètes grecs réunis par Brunck. De plus ce n'était là qu'un morceau détaché d'une composition assez étendue à laquelle l'auteur lui-même a donné pour titre l'*Esclave*, sur ce thème : Un jeune esclave né à Délos; il est assis sur le bord de la mer; la jeune fille du maître, qu'il n'aperçoit point, entend ses plaintes, ses gémissements, et voit ses gestes de désespoir ; il regrette

amèrement son amante qu'il a été forcé d'abandonner. Émue jusqu'aux larmes de tant de douleurs, la jeune fille, sans plus attendre, court avertir son père et le supplie de lui accorder la liberté de l'esclave. Elle attire le vieil Ariston près de l'esclave gémissant... « Sois libre, Hermias, » lui crie de loin la jeune fille. Oui, dit le père...

> Il s'approche et mettant les deux mains sur sa tête :
> Oui, sois libre, Hermias !..

Et invoquant les dieux :

> Je vous prends à témoin qu'Hermias de Délos
> Est libre. — Va, mon fils, et repasse les flots.
> Revois de ta Délos la rive fortunée;
> Dis à ta belle amante, aux autels d'Hyménée,
> Qu'Ariston de Ténos est un vieillard pieux,
> Qui porte un cœur humain et respecte les dieux.

Le charmant tableau ! Cette jeune fille qui, sans être vue, écoute la plainte du jeune esclave, s'apitoie avec lui sur le foyer désert, sur le vieux père abandonné, sur la jeune vierge devenue veuve avant l'hymen, et fait un retour sur elle-même, sur sa propre douleur, si elle venait à être quittée ainsi. Comme tout cela est pur, délicat, vivant; comme tout se relie et s'harmonise dans son cadre antique! Ce n'étaient pas là des vers de prisonnier, et les murs de Saint-Lazare entendront de la même bouche de plus mâles et de plus rudes accents.

Un malentendu semblable a faussé complètement l'églogue quarante-troisième. « On a fait sur cette pièce un véritable roman, on l'a imprimée à la fin des odes, en la dédiant à Mlle de Coigny, et la datant de

Saint-Lazare. » C'est la pièce qui commence ainsi :

Blanche et douce colombe, aimable prisonnière, etc.

Ni cette dédicace ni cette date ne sont exactes. On prouve à merveille que cette pièce, qui porte en tête la syllabe grecque Βουκ., n'est point une ode, mais une églogue, et qu'elle a été composée avant l'arrestation d'André. Sur le même manuscrit, il y a d'ailleurs diverses pensées qui se rattachent à d'autres sujets bucoliques et qui n'ont aucune analogie avec la situation du prisonnier à Saint-Lazare.

Ainsi s'évanouissent bien des erreurs consacrées par une interprétation trop rapide ou une fantaisie trop libre. La vraie physionomie de l'œuvre se dégage. Les amis du poète jouissent de ce plaisir délicat que l'on éprouve à voir restaurer un beau tableau et reparaître au jour le dessin propre et le coloris du maître, disparus sous les retouches plus ou moins habiles, qui n'étaient le plus souvent que des altérations. Quelle joie aussi de voir rendues à la lumière tant de petites toiles inachevées et même quelques esquisses de grands tableaux, égarées ou négligées par les premiers éditeurs, et qui montrent sous mille aspects nouveaux la merveilleuse activité du poète, la variété de son inspiration ! Vers latins, vers italiens, vers grecs (dont le texte aurait besoin d'être sévèrement revu), fragments de toute sorte, idylles, élégies, pensées diverses, satires et ïambes inédits, que de projets curieux à consulter ! La nomenclature en serait longue. Nous nous bornerons à des indications qui permettront de mesurer le service rendu par M. Gabriel de Chénier aux lettres françaises,

Quoi de plus intéressant, par exemple, que ces esquisses de compositions scéniques, réunies sous le signe particulier θέσπις, du nom de l'inventeur du drame grec? Il portait dans sa tête tout un monde d'idées dramatiques, sans intention bien précise de les adapter à la scène. « Les tragédies doivent être dialoguées en vers alexandrins, et les chœurs, s'il y en a, en vers mixtes ; les comédies entièrement écrites en vers de dix syllabes et les chœurs mixtes. » Telles étaient les règles de versification auxquelles il devait s'assujettir dans la diversité de son théâtre imaginaire. On voit que, même ici, il était occupé et comme rempli de réminiscences grecques. Il voulait renouveler jusqu'au drame satyrique de Chérilos et de Pratinas, la *tragédie plaisante*, comme l'appelle Démétrius (παίζουσα τραγῳδία), avec intervention et chœurs de Satyres. Son ambition est érudite et moderne à la fois. Voici quelques-unes de ses vues et de ses intentions jetées par lui comme au hasard et ressaisies dans le désordre de ses notes :« Θέσπ. Μέναν. (composition dans le genre de Ménandre). Il n'y a guère eu que Molière chez les modernes qui eût un véritable génie comique et qui ait vu la comédie en grand. Plusieurs autres ont fait chacun une ou deux excellentes pièces. Mais lui seul était né poète comique. *Il faut refaire des comédies à la manière antique.* Plusieurs personnes s'imagineraient que je veux dire par là qu'il faut y peindre les mœurs antiques. *Je veux dire précisément le contraire.* » C'était sa maxime si connue :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Voici le canevas d'une des pièces où devait se réaliser cette conception. Elle était intitulée Ἐλευθέρια, la liberté : « Au premier acte, Dêmos (le peuple) garrotté avec des liens qui s'appellent *tailles, corvée, gabelle*, etc. Des collecteurs venant le surprendre comme il mange son jambon, boit son vin. Il paye, il paye toujours. Puis des nobles, des prêtres, se faisant des politesses, se cédant des droits, qu'il paye encore, donnant sur lui à leurs filles de joie (le mot est plus accentué) des billets payables à vue ; et lui payant, et les filles prenant son argent et le méprisant. Nobles et prêtres lui disent tour à tour : « Eh bien ! tu chantais, tu dansais toujours autrefois. — Non, je ne chante plus, » répond Dêmos. — Nobles et prêtres s'en vont, lui disant l'un après l'autre à chaque plainte : « C'est pour ton bien. » — Quand ils sont partis, lui : « C'est pour mon bien ! Ah ! et pour mon bien, garrotté ; et pour mon bien, ruiné ; et pour mon bien, etc., etc..... Eh ! Messieurs, si c'est mon bien que vous avez fait jusqu'ici, de grâce, faites-moi donc un peu de mal ! » — Surviennent des sages, des savants, avec un ou deux nobles, un ou deux prêtres : « Tu es le plus fort, lui disent-ils. — Je n'en sais rien. — Tu es le maître, tu as des droits. — Je n'en sais rien. — Essaye seulement. » Dêmos essaye, il s'agite. Sa puissante convulsion renverse la caverne. Quand Éleuthéria est sortie de dessous les ruines, un noble s'indigne qu'on veuille donner une aussi belle fille à ce manant :

> La belle enfant, née en mon vasselage,
> J'ai, s'il te plaît, sur toi droit de jambage.

Comédie allégorique, conçue dans les premiers

temps de la Révolution, analogue aux *Soties* et *Moralités* du moyen âge, on peut douter que cette pièce ait été jamais destinée à la scène. On peut dire la même chose de la plupart des fragments de tragédies. Une idée scénique frappe son imagination ; il en trace rapidement l'esquisse, pour arriver à une belle situation. C'est, par exemple, saint Ambroise arrêtant sur le seuil de la cathédrale de Milan l'empereur Théodose, après le massacre d'Antioche, et lançant contre lui ce magnifique anathème :

Hosanna n'est point fait pour des lèvres sanglantes !

Ou bien le récit dramatique qui nous représente Ulysse se faisant connaître aux prétendants. Que de beaux vers précipités de cette bouche éloquente ! C'est le moment où Ulysse vient de subir les insultes des prétendants :

Il se dépouille alors, prêt à parler en maître,
De ces lambeaux trompeurs qui l'ont fait méconnaître ;
S'élance sur le seuil, l'arc en main ; à ses pieds
Verse au carquois fatal tous les traits confiés ;
Et là : « Nous achevons un jeu lent et pénible.
Princes, tentons un but plus neuf, plus accessible,
Et si les dieux encor me gardent leur faveur.... »
Et la flèche aussitôt, docile à l'arc vengeur,
Va sur Antinoüs se fixer d'elle-même....
. . . . . .

Il tombe. De leurs sièges, en foule, les prétendants s'élancent. Ils errent tumultueux, cherchant partout sur les murs une épée, une lance, menaçant Ulysse :

Insensés ! d'une erreur ils te croyaient coupable....
Ulysse, sur eux tous roulant avec fureur
Un regard enflammé d'une sanglante joie :
« Vous ne m'attendiez plus des campagnes de Troie,
Lâches, qui, loin de moi dévorant ma maison,

De tous mes serviteurs payant la trahison,
Osiez porter vos vœux au lit de mon épouse,
Sans redouter des Dieux la vengeance jalouse,
Ou qu'aucun bras mortel osât me secourir?
Tremblez, lâches, tremblez; vous allez tous mourir. »

C'est de l'inspiration homérique, puisée à la source et sans intermédiaire. Cette poésie harmonieuse et naturelle fait pâlir les vers pseudo-grecs d'une tragédie récente sur le même sujet, mise à la scène française par un poète, habile pourtant et industrieux mais si péniblement antique, si laborieusement simple [1].

Une des plus importantes révélations que nous apporte l'édition nouvelle est celle des *Cyclopes littéraires*, poème satirique, dont le but est de flétrir la critique amère et malveillante comparée à l'œuvre des Cyclopes qui forgent dans l'antre de Lemnos les traits mortels et empoisonnés. M. Gabriel de Chénier pense que ce poème devait être assez étendu, et il croit avoir de bonnes raisons pour y distinguer trois chants. C'est d'après quelques signes matériels que l'éditeur se guide; mais il est assez difficile de reconnaître le sujet spécial de chacun de ces chants. Les mêmes pensées, diversement exprimées, reviennent plus d'une fois : la peinture de la haine et de l'envie littéraires, l'abaissement du poète chez les grands, le tableau de la république des lettres, de ses discordes, et surtout la protestation énergique et fréquente de l'auteur contre la critique, dont on dirait qu'il avait cruellement souffert. De très beaux fragments, tout préparés, ne demandaient qu'un der-

1. L'*Ulysse* de Ponsard.

nier effort, quelques liaisons à marquer et quelques intervalles à remplir pour devenir un poème d'une assez grande étendue et achevé dans son genre. Pourquoi ce dernier effort a manqué, nous le savons trop.

On ne connaissait de ce poème que quelques fragments qui s'étaient égarés ailleurs, comme celui qui commence ainsi :

Ah ! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire,
J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.
Mais non ! Il n'est pas vrai que des cœurs excellents
Soient les seuls, en effet, où germent les talents....

Mais il y a de beaux morceaux complètement inédits ; celui-ci, par exemple, où le poète nous retrace en traits si énergiques la fureur qui s'empare de certains esprits :

Envieux et jaloux, même dans l'avenir,

dès qu'un nouveau talent apparaît ou qu'il s'efforce d'ouvrir une voie nouvelle.

Ils voudraient, après eux, seuls remplir la mémoire,
Éteindre, en expirant, le germe de la gloire,
Emporter avec eux arts, muses et lauriers,
Comme au jour de leur mort, cadavres meurtriers,
Des monarques d'Asie, en leurs tombes jalouses,
Entraînent avec eux tout un peuple d'épouses,
De peur qu'un autre hymen, prompt à les engager,
Les fît mères encore en un lit étranger !

Et cette sanglante peinture du poète bouffon et courtisan, coureur de ruelles, amuseur de boudoirs, parasite des soupers fins, conteur graveleux à la piste de tous les scandales, familier déshonoré des grandes dames et des seigneurs. La race en était nombreuse, de ces hommes de lettres, au déclin du dix-huitième siècle :

D'imbéciles valets, peuple singe du maître,
L'amènent en riant dès qu'il vient à paraître.
Des plus larges festins dévastateur ardent,
Il s'assied, et le vin au délire impudent
Lui dicte un long amas d'équivoques obscènes;
Puis, d'un proverbe impur ajustant quelques scènes,
Il court, saute, s'agite, en son accès bouffon,
Mieux que n'eût fait un singe, élève du bâton;
. . . . . .
Il attache une tête aux bouts-rimés nouveaux,
Aux droits litigieux de plusieurs synonymes
Il sait même assigner leurs bornes légitimes.
Bientôt chez tous les sots on sait de toute part
Jusqu'où vont ses talents; que lui seul avec art
Noue une obscure énigme au regard louche et fade;
Hache et disloque un mot en absurde charade;
Construit, tordant les mots vers un sens gauche et lourd,
Le Janus à deux fronts, l'hébété calembour.

Quel contraste avec « le poète craintif, que l'avenir attend », qui passe ses jours et ses nuits dans la méditation d'une œuvre, dans le culte jaloux de l'art! Quel soin pour bien écrire! Quelle sollicitude à écarter tout roseau, tout caillou :

. . . . . qui troublerait le cristal argenté
De son style riant de grâce et de nature,
Doux, liquide, et semblable à l'onde la plus pure.
Il amollit ce mot qui devenait trop dur;
Il éclaircit la nuit de ce passage obscur.
Ce vers faible chancelle, il accourt, il l'étaie.

Enfin, quand il a revu mille fois ce poème, objet chéri et châtié de ses amour et de ses veilles, il le laisse échapper au jour. Alors, un juge expert, un critique

S'assied, prend sa balance inflexible et subtile :
Nous pensons, nous croyons. — Juge vain et débile,
Si votre cœur s'embrase au vrai souffle des arts,
Eh bien! que tardez-vous d'offrir à nos regards
Dans quelque noble essai, leur empreinte suprême?
Nul n'est juge des arts que l'artiste lui-même.

Voilà une maxime bien contestable et qui réduirait singulièrement le rôle et le droit de la critique. Mais quelle veine d'éloquence jaillit de ce cœur ulcéré du poète !

De quel droit *pensez-vous*, *croyez-vous* quelque chose?
Le sourd va-t-il à Naples, aux chants du Cimarose,
Marquer d'un doigt savant la mesure et le ton?
L'aveugle, se fiant aux pas de son bâton,
Dans les temples de Rome, au palais de Florence,
Vient-il trouver cent fois, contempler en silence
La toile où Raphaël, ivre d'âme et de feu,
A fait sur le Thabor étinceler un Dieu?
Celle où du Titien la main suave et fine
A fait couler le sang sous une peau divine?

Nous en avons dit assez pour marquer l'importance des trésors exhumés et qui, sans renouveler l'aspect général de l'œuvre, la varient et la complètent si heureusement. Montrons maintenant la méthode de travail du poète, les progrès ou plutôt les transformations de son art dans les courtes et rapides années que lui a mesurées la fortune.

III

La nouvelle édition nous met à même de mieux nous rendre compte de cette méthode, de la voir en acte, de surprendre les procédés, le détail des préparations. L'abondance des notes laissées par le poète, ses plans indiqués pour un grand nombre de pièces, ses variantes retrouvées, ses innombrables citations et renvois aux auteurs anciens qu'il imite, seraient la matière

d'une intéressante étude sur les différentes sources de son inspiration. Comment il put rester libre au milieu de tant de souvenirs qui l'assiègent, garder sa verve intacte et comme une fraîcheur toujours renaissante dans ce goût et même cette passion de l'érudition, c'est là ce qu'il est d'un grand prix de connaître, non par conjecture, mais en prenant l'esprit du poète sur le vif dans le moment même de la composition où les idées affluent mêlées aux réminiscences.

J'ouvre au hasard le troisième volume, au livre des *Élégies;* je prends la vingt-quatrième, celle qui commence ainsi :

> Animé par l'amour, le vrai dieu des poètes,
> Du Pinde, en mon printemps, j'ai connu les retraites,
> Aux danses des neuf sœurs entremêlé mes pas, etc.

Cette pièce, sans être des plus célèbres, est une de plus intéressantes par les notes qui s'y trouvent jointes. D'abord elle est datée, ce qui est bien rare dans l'œuvre d'André Chénier. « J'ai écrit ces quatre-vingt-dix vers et ces notes le 23 avril 1782, avant l'Opéra, où je vais à l'instant même. »

Nous voilà renseignés; André a vingt ans alors. Il y a un an qu'il est sorti du collège de Navarre; il est sur le point de partir pour Strasbourg où il va rejoindre le régiment d'infanterie d'Angoumois, auquel il est attaché à titre de cadet-gentilhomme. Il n'a pas encore entretenu cet intime commerce avec les poètes de l'*Anthologie grecque,* qu'il ne connaîtra que pendant son séjour à Strasbourg, par les *Analecta* de Brunck. Il a lu Homère et quelques poètes grecs ; mais il semble qu'il connaisse surtout, à cette date, les poètes latins, Virgile, Ovide et Properce. On nous raconte

qu'au sortir du collège il fut pris d'une véritable passion de lecture. Il annotait les poètes qu'il lisait, il écrivait ses réflexions sur les marges de son exemplaire de Malherbe. Le Properce que son neveu possédait garde encore deux fiches chargées d'écriture. Presque tous les livres qui ont été entre ses mains portent des signes semblables, « indiquant les imitations à faire, la place qu'elles doivent occuper dans ses divers écrits, et contribuant ainsi à déterminer l'ordre qu'il entendait suivre dans l'assemblage des fragments de ces différentes pièces ».

L'analyse critique qu'il a donnée lui-même de cette vingt-quatrième élégie rend parfaitement compte de l'emploi qu'il faisait de ses lectures. Nous abrégeons l'analyse, mais il est curieux d'en retenir quelques détails. L'idée de ce long fragment, dit-il, lui a été fournie par un beau morceau de Properce, livre III, élégie III. Il ne s'est pas asservi à le copier ; il y a mêlé, *selon sa coutume*, des morceaux de Virgile, d'Horace et d'Ovide, et souvent aussi il n'a suivi que lui-même.

Reine de mes banquets, que ma déesse y vienne,
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne....

« L'image agréable que présente ce vers est tirée d'un distique de Properce dans une autre élégie, qui est la troisième du livre Ier. »

Hâtons-nous, l'heure fuit ; un jour inexorable,
Vénus, qui pour les dieux fit le bonheur durable,
A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,
Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs.

« Ces quatre vers ne valent peut-être pas les deux de Properce :

Atque ubi jam Venerem gravis interceperit ætas,
Sparserit et nigras alba senecta comas. »

Voici un exemple plus piquant encore de critique à propos des vers suivants :

Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes,
Respirent près de nous leur haleine de roses.

« *Voluptueux* n'est pas bon. Il fallait une épithète qui peignît cette palpitation qui soulève un jeune sein. *Des lèvres demi-closes* ne vaut guère mieux; malheureusement c'est presque la seule rime. Le second vers me semble heureux à cause de l'haleine attribuée aux palpitations du sein. Le second hémistiche du premier vers fait passer cela, *parce qu'en poésie un mot passe à la faveur d'un autre.* »

Quelle attention à transporter dans ses vers les beautés du latin et à les acclimater dans notre langue!

. . . . . .
Voir à quelles moissons quelle terre est heureuse.

« Tournure latine claire et précise. Je ne crois pas qu'on l'ait encore transportée en français. C'est de tout ce morceau le vers que j'aime le mieux. »

Ailleurs il nous montre comment il a lutté avec une expression neuve de Virgile :

. . . . . Des feux du Midi le platane vainqueur
Entretient sous son ombre une *épaisse fraîcheur.*

« J'ai voulu traduire, dit-il, le *frigus opacum* de Virgile. Bien ou mal, c'est ce qui reste à savoir. » C'est comme une excellente école de style poétique où il s'excite, se surveille, se châtie lui même sous l'exacte et pure discipline des anciens.

Ici c'est Virgile, c'est Properce qu'il imite; d'autres fois (plus tard surtout) ce sera Théocrite ou Callimaque, Méléagre ou Sapho. Il arrive même que la réminiscence antique s'entremêle naturellement à des imitations modernes. Une de ces églogues est tirée d'une épigramme de Callimaque. Il agrandit le sujet qui est celui d'un naufragé recueilli dans un tombeau sur le bord de la mer. Il invente une légende, *la Belle de Scio*. L'amant est mort, la mer a rapporté le cadavre sur le rivage; elle devient folle, elle court à travers les montagnes. Longtemps après, on chantait une chanson faite par elle dans sa folie; et le poète emprunte cette chanson à Shakspeare qu'il a étudié en Angleterre, c'est celle d'Ophélie dans *Hamlet:*

Ne reviendra-t-il pas? Il reviendra sans doute.
Non. Il est sous la tombe. Il attend. Il écoute.
Va, belle de Scio, meurs. Il te tend les bras.
Va trouver ton amant. Il ne reviendra pas.

Ainsi s'unissent dans son inspiration Callimaque et Shakspeare, sans se heurter, par l'accord le plus naturel et le plus inattendu.

Son universelle curiosité, toujours en éveil, se portait parfois vers les rares documents qui répandaient alors en Europe quelques échos de l'extrême Orient. « C'est grand dommage, dit-il, qu'un missionnaire habile n'ait pas traduit en entier le *Chi-King*, un recueil des anciennes poésies chinoises. On y doit trouver de fort belles choses. » Et il extrait de la description générale de la Chine qui vient de paraître quelques fragments de poésie qui ne sont pas sans beauté, un entre autres qu'il compte traduire en églogue. C'est une de ces petites chansons que les Grecs

appellent *scolie :* « Quand le soleil commence sa course, je me mets au travail, et quand il descend sous l'horizon je me laisse tomber dans les bras du sommeil. Je bois l'eau de mon puits, je me nourris des fruits de mon champ. Qu'ai-je à gagner ou à perdre à la puissance de l'Empereur? »

C'est encore à Shakspeare, comme il l'indique lui-même, qu'il emprunte la première idée de l'églogue à laquelle il a donné le titre de *Chanson des yeux*. C'est dans *Henri IV* à l'acte III, scène 1re, lorsque Glendower dit : « Lady Mortimer vous invite à vous coucher sur les joncs voluptueux et à reposer votre tête sur ses genoux. » L'inspiration de ces vers se retrouve dans le commencement de cette églogue :

Viens : là sur des joncs frais ta place est toute prête.
Viens, viens, sur mes genoux viens reposer ta tête.
Les yeux levés sur moi, tu resteras muet,
Et je te chanterai la chanson qui te plaît.

Ainsi c'est de tous les côtés, vers toutes les prairies en fleur, partout où la poésie l'invite, qu'il va chercher des sujets, des tableaux, ou simplement une nuance, une couleur, un trait fugitif, un détail expressif ou riant. Tout cela, si disparate d'origine, si divers d'occasion et de sujet, se fond harmonieusement dans son imagination. Il en tire des effets d'une variété inépuisable. Ces imitations innombrables, ébauches faites d'après l'antique ou d'après nature, et qui attendent leur emploi, rappellent ces têtes d'études, ces parties de paysages, ces esquisses rapides au crayon, qui encombrent l'atelier du peintre et qui, un jour ou l'autre, doivent se rejoindre dans quelque composition achevée, comme des éléments dispersés

que la voix mystérieuse de la vie appelle à prendre leur place dans un organisme. L'art est comme la vie : c'est l'idée créatrice qui organise les éléments, c'est le principe plastique qui donne à la matière vague et flottante des réminiscences et des inspirations confuses sa forme et son harmonie.

Ce n'est pas Chénier qui redoute l'accusation de plagiat. Il est le premier à s'en accuser. Avec quelle grâce il invite les critiques ombrageux à venir chez lui s'assurer de tous ses larcins ! Il a pris tout ce qu'il a pu, dit-il, à *la muse inculte des Anglais* et il s'en réjouit, tout ce qu'il a pu à l'Italie et il s'en applaudit, tout ce qu'il a pu aussi aux vieux poètes de Rome et il en est heureux ; mais c'est surtout la Grèce qu'il a pillée, et comme il s'en vante !

Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.

Et voyez quelle belle et savante théorie de l'imitation dans l'inspiration, et de l'originalité gardée intacte au milieu de tant d'emprunts divers :

Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt chez moi, souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement ;
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et suit mes poétiques doigts ;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés ;
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.

C'est un charme d'assister ainsi à la naissance et au développement de l'inspiration du poète. Nous pouvons désormais en suivre les phases diverses, en compter pour ainsi dire les degrés successifs. Il semble bien, le plus souvent, que c'est au milieu de ses lectures que l'idée d'une composition poétique vient à son esprit. Quelquefois c'est une traduction qui l'invite; il s'essaye à rendre un beau vers ou un morceau, il entreprend une lutte de près et corps à corps avec le modèle; d'autres fois, c'est une imitation plus ou moins détournée; ailleurs, c'est une conception plus large, plus libre, où l'on reconnaît à peine le point de départ, la suggestion primitive, dans la transformation du sujet. Quelle que soit l'occasion plus ou moins prochaine de son travail, il prend la plume, et, sans tarder, il écrit dans le premier tumulte des idées qui se pressent comme les eaux d'une source précipitées vers une issue trop étroite. Pour suppléer à la lenteur de l'écriture, il jette à la hâte sur le papier des signes, des abréviations, qu'il faut déchiffrer; le plus souvent, comme impatient du rythme, il écrit en prose, mais dans une prose déjà pleine de mouvement, de nombre et d'images, au milieu de laquelle jaillissent tout à coup ou de beaux vers isolés, ou d'admirables morceaux qui arrivent d'un seul jet à la forme et à la lumière. Puis, si quelque difficulté de mesure ou de rime l'arrête, il ne perd pas son temps, la pensée l'emporte au-dessus de l'obstacle et l'élan se conserve jusqu'au bout. Plus tard il reviendra sur le vers inachevé, sur le morceau interrompu; l'art et le loisir viendront combler les intervalles, lier les fragments, transformer la prose,

travailler le marbre brut, y mettre les fines ciselures, la forte et décisive empreinte. Pour plusieurs morceaux, tels que *l'Aveugle*, *le Mendiant*, *la Liberté*, la prose a presque entièrement disparu ; on ne voit presque plus de traces, sauf dans quelques lignes, de l'esquisse primitive; le poète a pu achever son œuvre. Pour d'autres pièces, au contraire, tout le projet primitif, le plan subsiste; c'est à peine si sur la trame uniforme de la prose se détachent en relief quelques beaux vers, suscités et comme soulevés par la force de la pensée et l'élan du rythme intérieur. Le plus souvent, il y a lutte, conflit entre la prose et le vers ; quelques parties achevées se mêlent dans des proportions inégales à des pages hâtives et précipitées. On dirait ces statues qui se dressent sous la main du sculpteur, dégageant déjà un bras, une main, une tête admirable, quand le reste du corps est encore enfoui et comme perdu dans la gaîne grossière où l'artiste retrouvera un jour les formes du dieu.

Telle est l'exacte impression que nous donne l'étude de ces fragments, de ces ébauches. Il n'est pas rare d'y retrouver plusieurs projets analogues. Par exemple, il y a jusqu'à trois pièces de vers inspirées par la vingtième élégie de Properce, le songe qui représente au poète l'image de la jeune fille noyée. En y mêlant des souvenirs de *Héro* et de *Léandre* d'Ovide, du poème des *Argonautes* de Valérius Flaccus, d'Apollonius de Rhodes et de Lucien dans ses *Dialogues maritimes*, André Chénier en a tiré deux pièces achevées, la première, *Chrysé*, qui commence ainsi :

Pourquoi, belle Chrysé, t'abandonnant aux voiles
T'éloigner de nos bords sur la foi des étoiles?

Dieux ! je t'ai vue en songe ; et de terreur glacé,
J'ai vu sur des écueils ton vaisseau fracassé,
Ton corps flottant sur l'onde, et tes bras avec peine
Cherchant à repousser la vague ionienne.

La seconde, *Amymone*, dont on cite les premiers vers :

Salut, belle Amymone ! et salut, onde amère,
A qui je dois la belle à mes regards si chère !...

La *Jeune Tarentine* relève visiblement de la même conception. Mais voici l'esquisse d'une quatrième pièce, qui, bien qu'inspirée en partie par la même élégie, retourne la situation, modifie le cadre et le dénouement. C'est un pêcheur que la tempête jette mourant sur le rivage où l'attend sa bien-aimée :

Moins pâle et moins tremblante, Alcion éplorée
Gémit, frappe son sein, quand la mer en courroux,
Sur le sable, à ses pieds, vint jeter son époux
Mort. . . . . .
Couvert d'algue salée et d'une écume amère.

Et ici, un charmant tableau esquissé en prose : « Déjà il ne peut plus *humore graves tollere comas* (troisième vers de la vingtième élégie de Properce) ... il arrive, il reste sans force étendu sur le rivage ..., il respirait encore ... les nymphes du rivage accoururent ... elles mirent leur main sur son cœur ... elles prirent ses mains, et le souffle de leur bouche s'efforça de le réchauffer, leurs beaux cheveux essuyant sur son front les flots de l'onde amère. » Ces trois églogues, diversement achevées, sont sorties de la même source. On peut voir, en les comparant, avec quelle fécondité cette belle imagination variait le même sujet, puisant dans le même motif des compositions si diverses qu'on a quelque peine à en ressaisir la commune origine.

Aucun sujet ne l'attirait davantage, dans cette période de sa vie où il était tout entier livré à l'imitation de l'antiquité, que la peinture des premières et naïves curiosités des jeunes enfants, s'essayant à aimer sans savoir ce qu'ils désirent, aimant pour imiter les jeunes gens, mais déjà troublés aux approches du mystère. Il arrive à retracer d'un crayon ému ces inquiétudes naissantes, ces éveils de l'imagination à peine adolescente, ces premiers frissons de l'ingénuité qui rougit déjà du secret qu'il ignore. Virgile lui aussi avait tenté ce sujet dans sa huitième églogue :

Sæpibus in nostris parvam te roscida mala
(Dux ego vester eram) vidi cum matre legentem.
Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus;
Jam fragiles poteram a terra contingeres ramos.
Ut vidi, ut perii! ut me malus abstulit error!

Théocrite s'y était essayé avec un charme presque égal. C'est là aussi un thème cher à André : « Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant, le caressent.... « On dit que tu as fait une petite chanson pour Pan- « nychis, ta cousine? — Oui, je l'aime, Pannychis ; « elle est belle... » Et il dit sa chanson :

Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes :
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.
Hier, je me suis mis auprès de mon chevreau !
Par Pollux et Minerve, il ne pouvait qu'à peine
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.

La chanson continue, et le jeune enfant s'en va bien baisé, bien caressé par les jeunes beautés qui le suivent de loin et qui se racontent à ce propos leurs souvenirs d'enfance, leurs premières et ingénues

amours. Puis, tout à l'entour de ces fraîches idylles, le poète se proposait de peindre, comme ornement et décoration de la scène, quelques petits tableaux de jeunes filles : l'une soulevant sa robe jusqu'aux genoux pour entrer dans l'eau; une autre au bord de l'eau, mollement inclinée, retenant d'une main les plis de sa robe, et de l'autre se lavant le visage; elle attend que l'eau soit calme, se regarde et rit de se voir si jolie. Pendant ce temps, quelques-unes de ses compagnes marchent vers la statue d'un dieu, tenant d'une main sur leur tête une corbeille de fleurs, et de l'autre les pans de leur robe, dans diverses attitudes qu'il se proposait de tirer des marbres, des pierres et des peintures antiques.

Mais tout cela n'est qu'un cadre au poème varié des amours adolescentes. Ici c'est une jeune fille travaillant près de sa mère. Elle devient distraite et rêveuse, laisse tomber sa navette.... Sa mère la gronde de ce qu'elle ne travaille pas.... « La jeune fille répond par des aveux tirés d'un fragment de Sapho. » Là, c'est le dialogue de deux enfants, Mysis et Lycas. Lycas, plus âgé d'un an ou deux, dit sa rencontre avec la belle Chloé. Puis c'est une jeune fille de dix-huit ans qui fait confidence à son amie de son amour pour le frère de son amie qui n'a que quatorze ans.... Il ne voudra peut-être pas m'aimer.... Il me trouvera trop vieille.... L'autre jour, il me regarda en venant me parler.

Je crus sentir mon cœur se fondre et s'écouler,
Comme la neige coule au penchant des montagnes
Quand le soleil revient animer nos campagnes.

Enfin c'est le récit charmant d'un jeune homme

qui se rappelle les innocentes et dangereuses caresses qu'il recevait autrefois. Ces douze vers s'étaient égarés hors de leur vraie place et ils n'avaient plus leur véritable intérêt d'analogie et de comparaison :

J'étais un faible enfant, qu'elle était grande et belle ;
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout sur ses genoux, mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein,
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,
Feignait de châtier mon enfance imprudente.
C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,
Que la fière beauté me caressait le plus.
Que de fois (mais, hélas ! que sent-on à cet âge ?)
Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage !
Et les bergers disaient, me voyant triomphant :
« Oh ! que de biens perdus ! ô trop heureux enfant ! »

Sur ce thème le poète s'étend, se déploie, se varie lui-même avec une sorte de complaisance intarissable. Même dans ces petits tableaux, sous la décence des mots, circule une veine secrète de sensualité qui jaillissait du fond de l'âme d'André et qui ne disparut tout à fait que dans les derniers jours, sous le feu des mâles passions et des héroïques colères. Pour se rendre compte de ce qu'il y a encore de sensuel dans ces idylles, que l'on rapproche de ces images déjà troublées de l'enfance un admirable tableau dont elles provoquent en nous le souvenir, peut-être par contraste, et qu'un autre écrivain traçait à peu près vers la même époque. C'est une page sur la pudeur écrite dans une langue exquise et tendrement colorée, qui ne pâlit pas même à côté des vers d'André : « La pudeur est on ne sait quelle peur attachée à notre sensibilité, qui fait que l'âme, comme la fleur qui est son image, se replie et se recèle en elle-même,

tant qu'elle est délicate et tendre, à la moindre apparence de ce qui pourrait la blesser par des impressions trop vives ou des clartés prématurées. De là cette confusion qui, s'élevant à la présence du désordre, trouble et mêle nos pensées, et les rend comme insaisissables à ses atteintes. De là ce tact mis en avant de toutes nos perceptions, cet instinct qui s'oppose à tout ce qui n'est pas permis, cette immobile fuite, cet aveugle discernement, et cet indicateur muet de ce qui doit être évité et ne doit pas être connu. De là cette timidité qui rend circonspects tous nos sens, et qui préserve la jeunesse de hasarder son innocence, de sortir de son ignorance et d'interrompre son bonheur. De là ces effarouchements par lesquels l'inexpérience aspire à demeurer intacte, et fuit ce qui peut trop nous plaire, craignant ce qui peut la blesser. » La vraie nature de l'enfance, c'est celle que nous décrit Joubert avec une délicatesse et une suavité de pinceau adorables. Il y a plus d'une affinité d'âme, de talent et de goût antique entre André Chénier et Joubert. Mais dans l'âme de Joubert a passé comme un parfum de celle de Platon, qui spiritualise les souvenirs de l'antiquité. André est resté un enfant sensuel et charmant de l'idylle grecque. Parmi les abeilles qui ont déposé leur miel sur ses lèvres, dans son berceau, plus d'une sans doute avait butiné à travers les fleurs qui enivrent et dont on extrait les philtres de Thessalie.

Ces tentatives plusieurs fois répétées sur un même sujet, jusqu'à ce que le poète se soit contenté lui-même et qu'il ait épuisé son idée; ces essais successifs, ont laissé leur trace dans des notes. Une aisance

incomparable à trouver partout des compositions poétiques et des sujets de tableaux se concilie avec une extrême délicatesse de goût qui ne se satisfait que difficilement. Il en est de même pour le style. Il le polit avec un soin extrême et une sorte d'exigence inquiète qui revient sur l'expression essayée, la remplace de plusieurs façons différentes, cherchant un tour plus libre, modifiant une épithète, selon le sens ou l'harmonie. On trouve dans ses manuscrits jusqu'à trois ou quatre variantes du même vers. La comparaison de ces diverses leçons est des plus instructives. On assiste à tous les soucis, à tous les scrupules de l'écrivain ; on en démêle facilement la raison ; on jouit de cette probité littéraire qui cherche toujours le mieux, et de ces repentirs quand un vers, composé à la hâte, pèche par mollesse ou par dureté.

Ce soin et cette étude du détail l'ont amené à chercher des effets nouveaux dans de savantes inversions, des rejets hardis ou la violation préméditée de la loi de la césure. Par ce côté, mais seulement par là, André Chénier offre quelque analogie avec les romantiques, et ceux-ci ont pu s'y tromper. Dès 1829, dans les *Pensées de Joseph Delorme*, M. Sainte-Beuve félicitait André Chénier, avec une sorte de complaisance et de satisfaction personnelle, d'avoir assoupli l'alexandrin du dix-septième siècle et, à l'aide de la césure mobile et du libre enjambement, de s'être créé un instrument à la fois libre et puissant. Ainsi dans son *Aveugle*, après l'invocation à Sminthée-Apollon :

C'est ainsi qu'achevait l'Aveugle en soupirant,

Et près du bois marchait, *faible, et sur une pierre*
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.

Ou bien encore dans une élégie célèbre :

Les belles font aimer ; *elles aiment. Les belles*
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles !
Sois tendre, même faible ; on doit l'être un moment ;
Fidèle, si tu peux. Mais conte-moi comment,
Quel jeune homme aux yeux bleus, etc... »

Le vers de Chénier est amolli, brisé, et s'éloigne sensiblement, en ses grâces sinueuses et indolentes, du type sévère de l'alexandrin de Racine. Mais le rapprochement d'André et des romantiques doit s'en tenir à ces circonstances matérielles de coupes et d'enjambements. Pour tout le reste, pour les procédés du style, pour le genre d'imagination dans l'expression, pour le dessin et la couleur de la langue, André Chénier n'annonce rien de semblable ou d'analogue à l'école future ; il a son originalité bien tranchée, son accent propre ; s'il crée à son usage une langue, c'est qu'il l'a retrempée aux sources de l'antiquité ; s'il nous paraît être dans la littérature du dix-septième siècle un écrivain nouveau, c'est comme un ancien revenu parmi nous, ce n'est pas comme un précurseur.

Il nous reste, pour donner une idée de la méthode de travail du poète, à rappeler comment lui-même la décrit dans une lettre à son ami de Pange, qui voyageait en Suisse vers 1791 : « Tu sais combien mes muses sont vagabondes... elles ne peuvent achever promptement un seul projet ; elles en font marcher cent à la fois. Elles font un pied à

ce poème, et une épaule à celui-là; ils boitent tous, et ils seront sur pied tous ensemble. Elles les couvent tous à la fois; ils sortiront de la coque à la fois. Souvent tu me crois occupé à faire des découvertes en Amérique, et tu me vois arriver une flûte pastorale sur les lèvres. Tu attends un morceau d'*Hermès* et c'est quelque folle élégie.... L'argile que j'avais amollie et humectée pour en faire un pot à l'eau, sous mon doigt capricieux devient une tasse ou une théière. Irai-je me contraindre? Non, d'autant que mon esprit n'abandonne jamais ses premiers projets, et que par un plus grand circuit il y revient toujours. » Cette lettre n'est, sous forme familière, que le thème poétique d'une épître adressée à Lebrun. Il nous a paru curieux de rapprocher la lettre et l'épître, et de voir par quel essor naturel de la poésie la même idée s'élève et se transfigure :

Mes regards vont errant sur mille et mille objets,
Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
Je les tiens. . . . . .
S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond
Achève à ce poème ou les pieds ou le front,
Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
Tous, boiteux, suspendus, traînent; mais je les vois
Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
. . . . . .
Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
Mais quoi! cette constance est un pénible ennui.
. . . . . .
. . . . . Vous avez vu sous la main d'un fondeur
Ensemble se former, diverses en grandeur,
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre?
Il achève leur moule enseveli sous terre;
Puis par un long canal en rameaux divisé
Y fait couler les flots de l'airain embrasé,

Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,
Sont prêtes. . . . . .
. . . . . .
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule :
Puis, sur tous à la fois je fais couler l'airain ;
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Demain n'est pas venu pour le vaillant fondeur ; l'airain n'a pas coulé dans les formes préparées, et le fondeur a été arraché à son atelier avant la fin de sa journée.

IV

Cette méthode de composition presque simultanée qui fait qu'André Chénier mène de front plusieurs sujets et plusieurs pièces, les abandonnant ou les reprenant selon l'heure et l'inspiration ; ce mélange et cette confusion de travaux divers, rendent assez difficile la réponse à une question qui serait du plus haut intérêt pour l'histoire si courte du génie d'André, à savoir quelle a été la loi de son progrès et de son développement poétique. On pourrait cependant, à l'aide de quelques allusions que contiennent les pièces et les notes, et aussi à l'aide des inductions que suggèrent certains événements de la vie du poète, reconstruire à peu près l'ordre de ses inspirations et le tableau des phases successives que son esprit a parcourues.

La première période de sa vie poétique, celle qui

va jusqu'au voyage de Strasbourg, en 1782, me semble marquée par la prédominance des poètes latins, Properce, Ovide, Tibulle, Virgile, recherchés déjà, étudiés avec amour dans leurs textes, mais imités ou traduits avec une sorte de timidité qui ne s'est pas encore affranchie de la convention régnante.

Il y a vraiment deux antiquités bien différentes, celle de Rome et celle de Grèce, comme il y a deux manières de les imiter, celle de l'abbé Delille ou celle d'André Chénier. C'est à l'antiquité latine qu'il s'attacha d'abord, et à la façon de Delille (il faut oser le dire). C'est la poésie grecque qui doit bientôt l'affranchir. Sans doute, il connaissait déjà le grec, qui était pour lui comme une langue maternelle par sa naissance et par sa famille. Fort jeune encore il traduisit même un fragment d'Homère et un autre de Sapho, comme il le rappelle dans la dix-neuvième élégie :

> A peine avais-je vu luire seize printemps,
> . . . . . .
> Ma voix humble à l'écart essayait des concerts.
> Déjà même Sapho des champs de Mitylène
> Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.

Mais la source véritable de son inspiration n'est pas encore ouverte et jaillissante. Qu'on relise la vingt-quatrième élégie, composée à l'âge de vingt ans, celle que nous avons analysée d'après le poète ; elle est uniquement remplie de réminiscences latines. Qu'on lise la trente-deuxième, qui date évidemment de la même époque, ou l'épître à Lebrun, envoyée de Strasbourg; il est facile de voir quelle large part est faite alors aux poètes de Rome, imités dans un certain ton de

convention, dans cette manière vague et abstraite que Boileau avait mise à la mode au siècle précédent, et dont Voltaire n'est pas exempt quand il touche à des sujets antiques. On dirait, à certains vers, un très fort élève de Boileau, un Lebrun plus jeune; on sait, en effet, quel prestige le Pindarique exerça sur les commencements du poète par l'admiration qu'il sut lui inspirer. Sont-ils de Delille ou d'André Chénier des vers tels que ceux-ci ?

Aux sommets où Phœbus a choisi sa retraite,
Enfant, je n'allai point me réveiller poète :
Mon cœur, loin du Permesse, a connu dans ce jour
Les feux de Calliope et les feux de l'amour.

Sont-ils du poète de la *Jeune Tarentine* ou de Lebrun ces vers pompeux, saturés d'une mythologie froide ?

Sans doute, heureux celui qu'une palme certaine
Attend victorieux dans l'une et l'autre arène;
Qui tour à tour convive et de Guide et des cieux,
Des bras d'une maîtresse enlevé chez les dieux,
Ivre de volupté, s'enivre encor de gloire,
Et qui, cher à Vénus et cher à la Victoire,
Ceint des lauriers du Pinde et des fleurs de Paphos,
Soupire l'élégie et chante les héros.

Mais voici qu'à Strasbourg, au même moment où il écrit ces épîtres solennellement vides à Lebrun qui l'inspire assez mal, le poète rencontre les *Analecta veterum poetarum græcorum* de Brunck, dont la première édition avait paru dans cette ville en 1776. Il les relit; il les étudie avec le marquis de Brazais, qui devient du même coup son ami; il en nourrit son imagination avide. C'est de cette heure que date vraiment sa transformation. Sa première manière

faussement antique fait place à la conception et à l'imitation de la vraie antiquité. L'émule de Lebrun a reconnu la forme de son esprit dans cette poésie exquise et simple, ingénue et raffinée, de Théocrite, de Moschus, de Méléagre ; dans cette langue aux douceurs souveraines, pleine d'expressions neuves et fraîches, qui jaillissent sans effort de chaque situation. Il a trouvé ses maîtres, ses modèles, ses dieux. Le véritable Chénier, celui qui se pressentait vaguement lui-même et que révélaient déjà quelques beaux vers, francs et naturels, le voilà qui va éclore dans sa grâce, dans sa force, dans son abondance et sa vive fraîcheur. De 1783 à 1791 il y eut dans sa vie poétique huit années de pleine floraison, de production dans le bonheur et la joie.

Là encore, dans cette période, on discerne un certain nombre de courants divers, d'influences qui se pénètrent plus ou moins, distinctes cependant malgré les mélanges et les points de contact.

Je mets d'abord à part les compositions d'origine exclusivement grecque, celles qu'il produit avec la plus heureuse fécondité en fixant ses regards sur les beaux modèles de l'art grec. Il nous donne à la fois l'exemple et le précepte, traduisant un passage d'Oppien où le poète grec rappelle un usage de Lacédémone et qu'André applique heureusement à l'imitation des anciens.

Comme aux bords d'Eurotas. . . . . .
Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
On suspend devant elle en un riche tableau,
Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau,
Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nirée,
Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée.

L'épouse les contemple; elle nourrit ses yeux
De ces objets, honneur de la terre et des cieux;
Et de son flanc, rempli de ces formes nouvelles,
Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles.

C'est bien là le secret de l'imitation originale, la conception d'après les beaux modèles, la *génération dans le beau*, comme disait Platon (τόκος ἐν τῷ καλῷ). C'est de cette source que dérivent ces ravissants petits poèmes qui ont fait tout d'abord la réputation d'André, tel que *l'Aveugle*, *le Mendiant*, *la Jeune Malade*, *la Jeune Tarentine*, *la Liberté*, etc., auxquels il faut ajouter cette pièce, une des plus étonnantes peut-être par l'aisance du rythme, la mollesse vraiment antique et la grâce fluide du vers dans la netteté des formes et des contours, la pièce sur *Un groupe de Jupiter et d'Europe* dont nous ne connaissions que vingt-six vers et qui en a aujourd'hui cent dix-huit, un des plus purs chefs-d'œuvre de cet art incomparable qui, prenant quelques vers à Ovide, imitant Anacréon, puis, pour tout le reste, traduisant Moschus, nous donne d'un bout à l'autre l'illusion d'une œuvre originale.

Citons quelques vers inédits de cette pièce. Europe s'est assise sur le flanc du taureau divin; aussitôt il fuit vers la mer et s'y précipite, fier de son fardeau.

Sur le front du Taureau la belle, palpitante,
S'appuie, et l'autre main tient sa robe flottante
Qu'à bonds impétueux souillerait l'eau des mers.
Autour d'elle son voile épandu dans les airs,
Comme le lin qui pousse une nef passagère,
S'enfle et sur son amant la soutient plus légère.
Mais, dès que nul rivage à son timide effroi,
Nul mont ne s'offrit plus, qu'elle n'eut devant soi
Rien qu'une mer immense et le ciel sur sa tête,
Promenant autour d'elle une vue inquiète :

« Dieu Taureau, quel es-tu ? Parle, taureau trompeur,
Où me vas-tu porter ? N'en as-tu point de peur
De ces flots ? Car ces flots aux poupes vagabondes
Cèdent ; mais les troupeaux craignent les mers profondes.
Où sera la patrie et l'eau douce pour toi ?
Es-tu Dieu ? Mais des dieux que ne suis-tu la loi ?
. . . . . .
O palais de mon père ! ô malheureuse fille,
Qui pour tenter sur l'onde un voyage nouveau,
Seule, errante, ai suivi ce perfide Taureau !... »
.... Elle dit. A ces mots, pour la tirer de peine,
Du quadrupède amant sort une voix humaine :
« O vierge, ne crains pas les fureurs de la mer
Dans ce taureau nageur tu presses Jupiter.
Je me choisis en maître une forme, un visage.
Mon amour, ta beauté m'ont, sous ce corps sauvage,
Fait mesurer des flots cet empire inconstant.
La Crète, île fameuse, est le bord qui t'attend :
Il m'a nourri moi-même. Et là ta destinée
Te promet de grands rois, fils de notre hyménée. »
Il dit : le bord paraît. Les Heures, en ce lieu,
Ont préparé son lit... Il se relève Dieu,
Détache la ceinture à la belle étrangère,
Et la vierge en ses bras devient épouse et mère.

En 1784, un voyage en Italie, avec les frères Trudaine, le rapprocha tout naturellement de cette belle antiquité qu'il avait devinée à travers Moschus et Théocrite. Le ciel et la lumière sont les commentaires vivants de la poésie antique. « Avant de partir, les jeunes voyageurs avaient fait de magnifiques projets. On devait visiter la Grèce, voir Athènes, puis Smyrne, *le berceau du divin aveugle*. On serait allé ensuite à Constantinople ; André le désirait vivement, parce que, comme il le disait, Bysance était sa mère. » Mais la fatigue, la maladie dont il souffrait déjà depuis plusieurs années (les *sables brûlants*, comme il le dit dans une apostrophe éloquente à son mal), diverses autres circonstances, le rappelèrent à Paris,

remettant à une autre époque, qui n'arriva pas, le beau rêve d'aller voir la terre sacrée où son imagination habitait d'avance et avait fixé son idéale patrie. Il ne put la saluer que de loin par ces beaux vers :

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
Et Nymphe du Bosphore, et nymphe Propontide,
. . . . . .
Hèbre, Pangée, Hæmus, et Rhodope et Riphée;
Salut, Thrace, ma mère et la mère d'Orphée;
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps;
Car c'est là qu'une Grecque en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
Me fit naître Français dans le sein de Bysance.

Il avait trouvé en Italie de nouveaux sujets inspirés en partie par les poètes napolitains et toscans des quinzième et seizième siècles, ces autres imitateurs de la poésie antique, et spécialement des églogues maritimes, qui le frappèrent beaucoup et dont il imita quelques-unes. Huit élégies *italiennes*, quatre élégies *orientales*, quelques projets de compositions dont la première est suffisamment indiquée par ces abrévations : Ἔλεγ. ἰταλ. τριβ. σαπφικ., et dont Sapho devait être, avec Cydno, la triste et délirante héroïne, voilà le butin qu'il rapporta de son voyage. On peut suivre aisément la trace de ces nouvelles inspirations à travers ses ébauches.

De 1788 à 1791, il n'y aurait à noter, comme élément de variété dans l'inspiration, que le séjour en Angleterre, où il a rempli pendant trois ans et demi les fonctions de secrétaire d'ambassade auprès du marquis de La Luzerne. Il y mit à profit ses longs et pénibles loisirs en étudiant à sa source la littérature anglaise, Shakspeare surtout, qu'il comprit mieux qu'on

ne le comprenait alors en France, et auquel il rendit le plus délicat des hommages en imitant quelques-uns de ses vers. Il admire aussi Milton dont il dit magnifiquement :

Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses !

Pendant ces trois années, qui lui semblèrent mortellement longues, il revenait souvent à Paris ; il y revenait avec délices prendre sa place dans les entretiens de ses amis, « au milieu de cette société parisienne si vive, si enjouée, bien qu'assombrie déjà par les préoccupations de l'avenir ». Tantôt c'était chez Lebrun, qui lisait à ses amis les fragments de son poème de *la Nature ;* tantôt dans l'atelier de David, au Louvre, au milieu des toiles et des esquisses dont la vue enflammait l'imagination d'André [1] ; souvent chez les Trudaine, qui demeuraient place Vendôme ; dans la belle saison à Cernay, chez Mme Broutin, où il rencontrait Lacretelle, de Tracy, Morellet. Enfin il fréquentait les salons de la célèbre comtesse d'Albany, alors installée dans son hôtel de la rue de Bourgogne : là se réunissait l'élite de la société parisienne ; à côté des Necker, des Montmorin, on y rencontrait les représentants de toutes les puissances de l'Europe [2]. Dans le salon de sa mère, Mme de Chénier *la Grecque,*

1. André comprenait admirablement l'art, et l'on assure que David ne négligeait pas ses avis. Notre confrère, M. Charles Blanc, en donne une preuve curieuse dans son *Histoire des peintres*. Dans le tableau de la *Mort de Socrate*, David avait d'abord représenté Socrate tenant la coupe que lui offrait l'esclave en pleurs. « Non, non, lui dit André Chénier, Socrate ne la saisira que quand il aura fini de parler. »

2. *Notice* de M. Becq de Fouquières.

comme on l'appelait, et qui demeurait rue Culture-Sainte-Catherine, *en face les Filles-Bleues*, André voyait quelques diplomates, quelques magistrats à l'esprit cultivé, des artistes, le musicien Lesueur, David, des poètes comme Lebrun, des savants tels que Lavoisier. Nous ne parlerons qu'en passant des autres cercles moins sévères, mélangés de grands seigneurs et de beautés faciles, ou des soupers de La Reynière, où il rencontra sans doute Glycère, Rose, Amélie, Camille même et Lycoris, chez lesquelles il est facile de retrouver sous des noms d'emprunt et des costumes grecs d'aimables contemporaines de la jeunesse d'André. C'est en effet le temps dont il disait plus tard : « Je me livrai souvent aux distractions et aux égarements d'une jeunesse forte et fougueuse. » L'ivresse de ses élégies trouve dans cet aveu une explication plus plausible que celles qu'imagine un peu naïvement M. Gabriel de Chénier.

C'est de la fréquentation des savants distingués qu'il rencontrait chez la comtesse d'Albany et chez sa mère, dans l'intervalle de ces plaisirs un peu fous ; c'est aussi de la méditation des écrits de Buffon et de l'ardente et confuse lecture qu'il faisait alors de Mably, de Raynal, de Burke, de Payne ; c'est de cette fermentation et de ce mélange d'idées philosophiques nouvelles et d'idées scientifiques, que sortit le grand projet de l'*Hermès*. Sans doute on a raison de dire que l'idée de ce poème remonte assez haut dans la vie du poète et l'occupa longtemps. Mais il est permis de croire que le cadre primitif s'élargissait de plus en plus, à mesure que le jeune poète y versait de plus abondantes lectures, un plus grand nombre

de connaissances et d'idées ; à la fin, le cadre s'était tellement élargi que le projet devenait chimérique. C'était comme une large encyclopédie poétique qui se dessinait dans la pensée d'André. L'idée elle-même était-elle praticable ? Un poème sur la nature est-il possible à notre époque ? Nous avons eu l'occasion d'étudier avec quelques développements cette question, à propos d'un projet analogue conçu par Goethe, un poème sur *la Nature*, dont il traçait le plan dès 1798 et qui fut l'idée fixe de sa vie, son rêve irréalisé. On me permettra de rappeler les conclusions sommaires de cette discussion où je m'appuyais précisément sur l'exemple d'André Chénier [1].

A la fin du siècle dernier, plusieurs poètes avaient eu la même pensée. Il y eut alors, sous l'influence de la philosophie régnante, comme une floraison de poèmes *de Natura rerum*, à l'imitation de Lucrèce. M. Sainte-Beuve nous a laissé de curieux détails sur ce mouvement des esprits, sur cette inspiration commune qui flottait dans l'atmosphère des idées, sur cette recrudescence de poésie encyclopédique et naturaliste qui éclata dans les dernières années de ce siècle, comme si ce siècle eût voulu, avant de finir, donner la dernière et la plus haute expression de lui-même, de ce qu'il avait voulu ou pensé, de ce qu'il avait découvert dans le domaine des faits et des idées. Sans parler de Delille et de quelques autres tentatives comme celles de Lebrun, de Fontanes, n'est-ce pas une rencontre étrange que celle d'André Chénier et de Goethe, l'un et l'autre concevant l'idée du même poème à la dis-

1. *Philosophie de Goethe*, dernier chapitre.

tance d'une dizaine d'années, l'un et l'autre animés de la même ambition et ne parvenant pas à la remplir? Qu'on ne dise pas que c'est seulement la vie qui a manqué à Chénier. Elle n'a pas manqué à Goethe et lui aussi n'a laissé, comme André, que d'admirables fragments. Ni l'un ni l'autre n'auraient pu faire davantage; de pareilles tentatives ne peuvent être amenées à fin qu'à l'époque de la science naïssante, comme au temps de Lucrèce, si même la science de ce temps mérite ce nom. Mais dès la fin du dix-huitième siècle, avec l'abondance des faits que la science a recueillis et la précision sévère des lois dans lesquelles elle essaie de fixer cet amas flottant de phénomènes, il n'y avait qu'un poème possible sur la nature. Ce poème, c'est M. de Humboldt qui a eu la gloire de l'écrire et il s'appelle le *Cosmos*. Ne regrettons pas que le rêve de Goethe et d'André Chénier soit resté un rêve. Ils n'ont pas enchaîné les détails infinis de la réalité vivante dans les liens d'une œuvre didactique, ils ont fait mieux, ils nous en donnent le sentiment et la vue d'ensemble. Goethe ouvre devant nos yeux les abîmes muets de l'être et du temps, il ressent le vertige et le frisson du mystère cosmique, qui révèle Dieu aux uns, qui le remplace pour les autres. André, bien que plus rarement, s'est avancé assez loin dans cette voie. Non seulement quelques beaux fragments de son *Hermès*, mais un petit poème sur l'*Astronomie* qui semble en être un épisode détaché, révèlent une puissance et comme un jet de naturalisme poétique qui élève André à des hauteurs inaccoutumées. Qu'on en juge par quelques-uns de ces beaux

vers qui nous sont donnés pour la première fois :

..... « Heureux, dit André, s'adressant à M. Bailly (vers la fin de 1791 probablement) dans une sorte de programme en prose, heureux mille fois le sage qui, s'élevant au-dessus de la fange des passions humaines, habite le sommet des montagnes, étudiant l'histoire du ciel, qui est si douce et si pure, jusqu'au jour où il exhalera et rejoindra à l'âme universelle cette portion qui lui en était échue en partage et que son corps emprisonnait ! »

Salut, ô belle nuit, étincelante et sombre !
. . . . . .
Muse, muse nocturne, en ton brûlant délire,
Lance-toi dans l'espace; et pour franchir les airs,
Prends les ailes des vents, les ailes des éclairs,
Les bonds de la comète aux longs cheveux de flamme.
Mes vers impatients, élancés de mon âme,
Veulent parler aux dieux et volent où reluit
L'enthousiasme errant, fils de la belle nuit. . .

Puis le poète invoque la grande nature, mère du génie, il suit dans l'infini

. . . . . Les détours de la voie argentée,
Soleils amoncelés dans le céleste azur,
Où le peuple a cru voir les traces d'un lait pur.
. . . . . .
Terre, fuis sous mes pas ! L'éther où le ciel nage
M'aspire. Je parcours l'Océan sans rivage.
Plus de nuit. Je n'ai plus d'un globe opaque et dur
Entre le jour et moi l'impénétrable mur.
Plus de nuit, et mon œil et se perd et se mêle
Dans les torrents profonds de lumière éternelle.
. . . . . .
Féconde immensité, les esprits magnanimes
Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes.
Abîmes de clartés, où libre de ses fers,
L'homme siège au Conseil qui créa l'univers ;
Où l'âme, remontant à sa grande origine,
Sent qu'elle est une part de l'essence divine.

J'ai pris cet exemple exprès pour bien marquer la nuance de ma pensée. Cette extase, cette ivresse de lumière et d'infini, c'est le plus haut point où puisse monter la poésie, prenant son essor dans les phénomènes physiques. Mais enfin c'est de l'enthousiasme à propos des révélations de la science plutôt que de la science même. Ne nous en plaignons pas. Il vaut mieux que les domaines restent distincts et que les deux sortes d'inspirations ne se mêlent pas trop intimement.

Ce serait le lieu de discuter, s'il en était besoin, la question dont on a fait grand bruit dans la notice de la dernière édition, celle des croyances philosophiques ou religieuses d'André. Une note rencontrée dans les papiers de Chênedollé et reproduite par M. Sainte-Beuve, rapporte un propos d'après lequel « le jeune poète était athée avec délices. » Le nouvel éditeur prouve très bien par des dates que Chênedollé n'a pu connaître personnellement André, et que ce propos a dû être tenu par Rivarol et rapporté par Chênedollé de l'émigration en France, où il ne rentra qu'à la fin de 1799, lorsque Chénier n'existait plus depuis cinq ans. Tenons donc le propos pour une anecdote sans titre et sans preuve; il nous reste, pour juger la question, les œuvres elles-mêmes. Or, il en ressort clairement, pour qui cherche à démêler le mouvement intérieur de l'âme dans le travail de chaque jour, que le jeune poète, grec par la forme de son inspiration, appartient entièrement d'abord, pour le fond de ses idées, à la philosophie du dix-huitième siècle. Il n'a jamais médité bien profondément sur les questions d'origine et de fin, sur les problèmes métaphysiques. Il a respiré l'air des doctrines qui flottaient autour de lui, fort insouciant

de ces questions, dans la première fougue de la jeunesse; puis, à mesure que les sujets grandissent dans sa pensée et que son inspiration s'élève, il arrive à une sorte de respectueux silence sur la nature et l'origine des choses, il s'élève même jusqu'au dieu de Buffon, dieu rarement invoqué, apparaissant ou comme un nom ou comme un être supérieur à la nature, jusqu'au jour où sous l'impression des grandes indignations et des révoltes contre les triomphes du crime et l'impunité des juges assassins, il sent naître dans son cœur un instinct tout puissant, un appel à une justice vengeresse qui recueille sa protestation et vers laquelle monte, dans un élan suprême, sa conscience de poète et d'honnête homme.

Telle est, à ce qu'il me semble, la vérité sur les croyances d'André. Elles suivent le progrès même de son inspiration que nous avons vu se développer et s'élever de plus en plus. Je parle de l'inspiration, non du talent, qui, dès le retour de Strasbourg et le commerce intime avec les poètes grecs, est parvenu presque à sa perfection. Mais la conception grandit toujours. Il est clair que de l'idylle grecque, charmante et sensuelle, jusqu'au poème de l'*Invention* et de l'*Hermès*, il y a une marche continue et sans arrêt. De l'élégie toute pénétrée de volupté aux odes à Fanny, il y a une transformation sensible, celle de la sensation pure en sentiment; le poète, tout en adorant la femme, la respecte dans ses vers et ne livre à la curiosité publique que les délicates émotions d'un cœur qui s'honore lui-même dans l'objet auquel il se consacre. Enfin de ces *odes* respectueusement amoureuses aux magnifiques poèmes du patriotisme indigné, à

l'ode à *Charlotte Corday*, aux *Hymnes* et aux *Iambes*, c'est bien une autre métamorphose. Le poète a enfanté le héros, et c'est le dernier progrès de ce beau génie auquel les *bourreaux barbouilleurs de lois* n'ont pas laissé dire son dernier mot.

CHAPITRE VIII

ANDRÉ CHÉNIER (SUITE). — LE POÈTE PUBLICISTE.

Nous avons à considérer maintenant le poète sous ce nouvel aspect. Il ne nous paraîtra ni moins admirable ni moins grand. Nous voulons parler de sa vie politique et militante jusqu'à l'échafaud. Une série de circonstances favorables et d'heureuses découvertes a permis à la sympathie publique de le suivre presque jour par jour, surtout dans la dernière partie de son existence, de le voir à l'œuvre, combattant à visage découvert et d'un cœur intrépide les doctrines et les hommes de la terreur, qui s'annonçait longtemps avant l'heure de son règne officiel. Un critique passionné pour la gloire de son jeune héros, dont nous avons déjà rappelé avec honneur le nom et les travaux, M. Becq de Fouquières, a dévoué plusieurs années de recherches, non seulement à commenter les œuvres poétiques et les œuvres en prose, moins connues et tout aussi dignes de l'être, mais aussi à recueillir et à classer toutes les informations qui peuvent éclarer l'histoire douloureuse de sa captivité et de sa mort. En même temps

qu'en son nom personnel et avec un zèle que rien ne lassait M. Becq de Fouquières conduisait cette enquête, le neveu du poète, M. Gabriel de Chénier, rassemblait tous les souvenirs et les traditions de la famille et les plaçait sous nos yeux.

D'après cet ensemble de renseignements, nous croyons être en mesure de nous prononcer en connaissance de cause sur les véritables motifs, incomplètement connus ou défigurés jusqu'à ce jour, de l'arrestation et de la condamnation d'André Chénier. C'est une page héroïque et douloureuse à restituer à l'honneur des lettres françaises et aussi à l'honneur de ce grand parti d'honnêtes gens, qui se perpétue à travers les vicissitudes de notre histoire, et qui, tout dévoué à la juste cause de la société moderne, n'a jamais cependant transigé ni avec les crimes qui ont déshonoré son berceau, ni avec les passions qui ont plus d'une fois troublé la conscience publique en égarant le jugement de l'histoire et lui inspirant des indulgences aveugles ou complices.

I

André Chénier était à Londres, attaché comme secrétaire à l'ambassade de M. de La Luzerne, au moment de la convocation et de l'ouverture des états généraux. Il avait alors vingt-sept ans. Il n'est pas douteux qu'il ne partageât alors avec ivresse les grandes espérances qui traversèrent l'âme de la nation.

Il suivait d'un regard et d'un cœur ardents les premiers mouvements de cette jeune liberté, pleine de promesses et pure encore de crimes. En cela, il était d'accord avec l'immense majorité des Français, enthousiastes d'une révolution qui s'annonçait comme pacifique ; il était d'accord avec ses plus chers amis, de Pange, les frères Trudaine, avec son père, dont il partagea le patriotique espoir, les nobles illusions, jusqu'au jour où ils mirent tous deux en commun leurs tristesses et l'inconsolable regret d'avoir cru trop facilement non aux idées, qui ne trompent pas, mais aux hommes, qui exploitent et corrompent les idées. En attendant ces heures de désillusion, donnons-nous le spectacle de ces premières heures de confiance et de joie virile d'une jeune âme qui assiste à la naissance d'une société nouvelle dans un pays et dans un siècle que l'on croyait épuisés. Assez tôt viendront les appréhensions, les indignations, les luttes implacables et sans merci.

« Tout Paris *solonise* », écrivait le poète Alfieri à son ami André vers le mois d'avril 1789, peignant de ce mot expressif la fièvre d'idées politiques qui agitait alors la société parisienne. Chaque Parisien, seigneur ou bourgeois, devenait législateur ; les plans de réforme et de constitution abondaient chez les libraires et dans les salons. M. de Chénier père fit comme tout Paris, il *solonisa*. C'était, on le sait, un homme instruit, auteur de deux traités historiques sur l'*Empire du Maroc* et les *Révolutions de l'empire ottoman*, dont il avait recueilli les éléments sur place pendant son séjour à Constantinople de 1746 à 1765, en qualité de consul général dans les échelles du Levant, et

au Maroc comme chargé d'affaires de France de 1767 à 1783. Il était préparé, mieux que beaucoup d'autres Solons improvisés, à la tâche de réformateur par les solides qualités de son esprit et sa longue pratique des affaires. On s'en aperçoit au tour du style et de la pensée, à cette précision de bon sens expérimental qui se marque dans ses *Idées pour un cahier du tiers état de la ville de Paris*. C'est une brochure d'une trentaine de pages à peine, où se trouvent résumés tous les vœux raisonnables d'un bon citoyen qui a réfléchi, qui a lu l'*Esprit des lois* et qui n'est pas étranger à la constitution anglaise. L'auteur, devançant les premières résolutions qui seront adoptées quelques semaines après, demande qu'on opine par tête aux états généraux, que la puissance législative réside uniquement dans cette assemblée, que la responsabilité du pouvoir exécutif soit effective et le contrôle de ses actes nettement défini , que l'impôt ne puisse être ordonné que par les représentants de la nation, qu'il soit établi dans une proportion égale, que les barrières pour la perception des droits soient reculées aux frontières du royaume. Il réclame des garanties pour la liberté des citoyens, « qui ne pourra être suspendue plus de vingt-quatre heures sans que l'accusé soit traduit devant son juge naturel », l'établissement du jury « suivant la forme usitée en Angleterre », l'abolition des justices seigneuriales, l'égalité et l'identité des peines pour tous les citoyens, nobles et roturiers, la suppression de la vénalité des charges, l'accès du tiers état à tous les emplois, l'uniformité des lois, l'égalité du partage des biens patri-

moniaux entre tous les enfants, la liberté des cultes. C'est toute une théorie de monarchie réformée et d'institutions adaptées par un esprit pratique au nouvel état social. Il ne s'y mêle pas l'ombre d'une déclamation : à peine si quelques idées utopiques percent ici et là sous ce fond de bon sens politique et de modération légale. C'est l'idéal constitutionnel que se formait alors dans les comités électoraux la partie saine et intelligente de la nation, et si l'on veut chercher la moyenne de ce que souhaitait, de ce qu'espérait alors la France, c'est bien là qu'il faut la prendre.

André aurait assurément souscrit des deux mains à ce programme de réformes, en y mettant de plus l'ardeur et le feu de la jeunesse; mais à cette date il était loin de Paris et livré au *spleen* britannique. Les fonctions un peu subalternes qu'il remplissait à l'ambassade pesaient à son libre esprit. Il devenait de plus en plus impatient du joug officiel et surtout de l'absence. Inconnu, délaissé dans ce vaste désert d'une foule préoccupée de ses affaires et de ses intérêts, trop peu en vue pour se consoler par l'accueil des hautes classes, qui n'avaient pour lui que de la morgue ou de l'indifférence, il admirait les institutions de l'Angleterre, mais il en détestait les mœurs et le genre de vie. L'appel des idées nouvelles, le pressentiment des événements qui se précipitaient en France hors de sa portée et de sa présence, tout cela augmentait sa mélancolie. On en retrouve une trace curieuse dans ce fragment écrit à Londres sur la table d'une taverne : « *London, Covent-Garden, Hood's Tavern.* Vendredi 3 avril 1789... Que l'indépendance est bonne ! Heureux celui que le

désir d'être utile à ses vieux parents ne force pas à renoncer à son honnête et indépendante pauvreté! Peut-être un jour je serai riche : puisse alors le fruit de mes peines, de mes chagrins, de mon ennui, épargner à mes proches le même ennui, les mêmes chagrins, les mêmes peines ! Puissent-ils me devoir d'échapper à l'humiliation ! Oui, sans doute, l'humiliation. Il est dur de se voir négligé, il est dur de recevoir, sinon des dédains, au moins des politesses hautaines, il est dur de sentir... quoi? qu'on est au-dessous de quelqu'un? — Non, mais il y a quelqu'un qui s'imagine que vous êtes au-dessous de lui ... » Ce soir-là, pendant que dans l'ombre enfumée de cette taverne il se plaignait à lui-même de son sort et de son isolement dans la société anglaise, il voyait passer devant son esprit l'image de cette société parisienne, si vive, si enjouée et sérieuse à la fois, plus brillante et plus animée que jamais à l'approche et comme au contact de ce mystérieux avenir. Aussi, dès que cela était possible, traversait-il le détroit; il venait retremper son esprit, sa verve, sa veine poétique au milieu de ces cercles choisis où sa place était marquée. Pendant les années 1789, 1790, et jusqu'aux premiers mois de l'année 1791, époque où il résigna définitivement ses fonctions, ses voyages en France sont continuels. Il y réside presque plus qu'en Angleterre. Il accourt à Paris pour voir passer devant lui les faits, les hommes, les idées; il observe, il pense, il écrit, il agit. Tantôt il est au Louvre, dans l'atelier de David tout encombré de toiles et d'esquisses patriotiques, où il s'inspire du *Serment du jeu de paume* pour le célébrer à sa manière,

d'une plume qui vaut le plus illustre pinceau; tantôt on le rencontre à l'hôtel de la rue de Bourgogne, chez la comtesse d'Albany, à côté des Necker et des Montmorin, s'entretenant avec Mme de Staël de ses *Lettres sur Jean-Jacques* qu'elle vient de publier, se liant avec Malesherbes, qui fera plus tard appel à son cœur en faveur d'une grande victime, écoutant Vicq-d'Azyr, qui l'initie aux dernières découvertes de la science, causant politique et poésie avec Pindemonte et Alfieri.

C'est surtout chez les frères Trudaine que notre poète se plaît pendant ses séjours à Paris. Il trouve là, avec une amitié sûre, éprouvée depuis l'enfance, la plus étroite affinité de sympathies littéraires, de goûts poétiques et d'idées. Les deux frères Trudaine, conseillers au parlement, gardaient, comme une des meilleures parts de l'héritage de leur père, les traditions de la plus élégante hospitalité, le souvenir de l'amitié de Turgot, une philosophie aimable, l'amour du progrès, non sans quelque mélange de chimères et d'illusions, comme cela était fréquent alors. La *Société Trudaine* (c'était le nom sous lequel on la désignait dans Paris) accueillit la révolution avec enthousiasme; elle y voyait la suite naturelle et le complément de l'œuvre des philosophes.

M. de Condorcet, dans lequel personne alors n'aurait pu deviner le sectaire futur, répandait dans les salons, avec son ironie à l'égard des vieux dogmes, sa foi enthousiaste et naïve dans un dogme nouveau, sa religion du progrès illimité. On l'écoutait comme un oracle. Une anecdote, contée par Lacretelle dans son *Testament philosophique et lit-*

téraire, nous peint au naturel une scène de la société du temps. C'était en 1789, chez M. Suard, au milieu d'un cercle que M. de Condorcet avait enflammé de son ardente parole. Les déclamations ne déplaisent pas dans ces jours de rénovation et d'attente solennelle. Il semble alors que c'est comme la note naturelle des grands événements qui se préparent. Le marquis de Condorcet venait d'exposer les merveilles de l'âge d'or, dont la science était l'ouvrière prédestinée, renouvelant tout sur la terre, les conditions de la vie morale de l'humanité et même celles de la vie physique, prolongeant enfin l'existence humaine au delà de tout terme assignable. Deux femmes qui devaient être un jour parmi les meilleures amies d'André Chénier, Mme Pourrat et sa fille, Mme Lecoulteux, assistaient à l'entretien. Elles seules proposèrent quelques objections timides contre l'orateur applaudi. « Avant tout, s'écria Mme Pourrat, trouvez-nous donc une fontaine de Jouvence, sans quoi votre immortalité me fait peur. — C'est donc la résurrection chrétienne que vous préferez? reprit en raillant M. de Condorcet. Je crains bien que les anges et les saints ne se sentent portés à favoriser le chœur des vierges aux dépens des douairières. » Ce fut Mme Lecoulteux qui répondit à cette boutade : « Je ne sais pas de quel prix seront ces pauvres charmes formés du limon de la terre aux yeux des anges et des saints, mais je crois bien que la puissance divine saura mieux réparer les outrages du temps, s'il en est besoin dans un tel séjour, que toute votre physique et votre chimie ne pourront le faire sur la terre. » Ce simple mot, c'était la piqûre d'épingle dans un système gonflé

de vaines promesses et toujours prêt à s'enlever dans la nue.

Mais l'impulsion des belles chimères était donnée, et du moins dans la sphère des idées politiques et sociales l'entraînement des esprits était général, irrésistible. Notre sagesse rétrospective, éclairée par la connaissance des faits, s'alarme volontiers de tant d'illusions, si vite et si cruellement condamnées. Il n'en est pas moins vrai qu'il y eut alors un moment unique dans l'histoire du monde, une heure de générosité magnanime, d'enthousiasme sincère, d'espoir illimité, dont Mme de Staël et André Chénier resteront les grands témoins. Les plus honnêtes gens furent les plus enthousiastes. Quoi d'étonnant? cette aurore de 1789, n'était-ce pas celle d'un jour attendu, promis par les voix les plus éloquentes du siècle, le jour de la justice réalisée, des abus et des privilèges supprimés, de la liberté réconciliée avec la royauté? Et si, dans cet immense mouvement qui emportait une nation ivre de joie vers un avenir sans bornes, il se produisit, dès les premiers jours quelques chocs redoutables, quelques désordres avant-coureurs, si quelques nuages sinistres se montrèrent dans l'azur du ciel entrevu, faut-il être trop sévère pour l'optimisme qui ne voulut pas d'abord s'en effrayer, pas même s'en apercevoir, comptant sur la noblesse de la cause, sur la grandeur des principes, pour désarmer les passions mauvaises et pacifier l'avenir?

La philosophie avait ouvert les voies à la révolution; son erreur fut de croire qu'elle en était la maîtresse et qu'elle le resterait. C'était particulièrement là l'illusion de la *Société Trudaine;*

c'était celle aussi du chevalier de Pange, un autre ami d'enfance d'André Chénier, connu plus tard lui-même comme un des plus vaillants adversaires de la Terreur, mais à la date où nous sommes entraîné fort avant dans le tourbillon. C'est M. de Pange qui fit entrer André Chénier dans la *Société de* 1789, établie pour relier comme dans un faisceau toutes les bonnes volontés et les intelligences disséminées. Cette société, dont le premier soin fut de fonder un journal, paraissant tous les samedis en brochure in-octavo, avait un but tout philosophique : « Elle doit être considérée, disait le programme qui constatait sa naissance, comme un centre de correspondance pour tous les principes généraux, et non pas comme un foyer de coalition pour des opinions particulières. Ce n'est ni une secte, ni un parti, c'est une compagnie d'*amis des hommes*, et pour ainsi dire d'*agents du commerce des vérités sociales*. » Ces *amis des hommes* se proposaient d'étudier l'*art social*, un grand art en effet, qui ne comprenait rien moins que la solution scientifique de tous les problèmes de la souveraineté, de la répartition des pouvoirs, d'une constitution libre, d'un état équilibré. On comptait parmi les premiers adhérents bien des noms étonnés de se rencontrer sur la même liste, bien des hommes que les doctrines et les passions devaient jeter plus tard dans des partis irréconciliables. Barère y figurait à côté de Beauharnais, Brissot à côté des Broglie, Sieyès à côté de David, Mirabeau l'aîné à côté de Garat ; la science y était représentée par Cabanis, Condorcet, Dupont de Nemours, Lacépède, Lavoisier, Monge, le docteur Guillotin ; la haute société

de Paris par Lafayette, La Rochefoucauld, La Trémouille, Montmorency, Narbonne, le chevalier de Pange; le parlement par les deux Trudaine; la littérature par Chamfort, Rulhière, Rœderer, Suard et les deux Chénier, avec cette mention : Marie-Joseph, *rue de Corneille*, Chénier de Saint-André (comme on l'appelait alors) *en Angleterre*. « Le 12 mai et le 17 juin eurent lieu deux assemblées générales de cette société : la première pour inaugurer le local dans lequel elle s'était installée au Palais-Royal, la seconde, à laquelle avait été invité Paoli, pour célébrer la transformation des états généraux en assemblée nationale. Ces deux réunions avaient été presque fastueuses; elles avaient même déplu par l'étalage d'un luxe aristocratique. Néanmoins cette société aurait pu exercer une heureuse influence sur l'opinion publique par le caractère et le talent de plusieurs de ses membres; mais on ne pouvait espérer fonder une société populaire en fixant à une cotisation de cinq louis l'admission de ses membres, et en s'attachant à l'étude abstraite de questions métaphysiques[1]. » L'esprit public se portait ailleurs. Les réunions de cette société comptaient les noms les plus illustres de l'Assemblée nationale et du monde scientifique; c'était une société savante, une sorte d'académie des sciences morales et politiques, plutôt qu'un instrument d'action populaire. Après quelques publications remarquées, elle finit par se perdre ou se transformer dans le mouvement impétueux des partis, sans laisser d'autre trace d'elle-même que de nobles et inutiles écrits.

1. Becq de Fouquières, *Œuvres en prose d'André Chénier*, notice préliminaire.

C'est le sort de la philosophie et des philosophes au milieu des tempêtes politiques. La pensée n'en a pas moins toute son action pour amener les événements, plus tard pour les juger; mais c'est la passion qui les accomplit. M. de Tocqueville nous fait remarquer le contraste entre la bénignité des théories et la violence des actes, qui a été l'un des caractères les plus étranges de la révolution française. Ce contraste, il l'explique par ce fait que la révolution a été préparée par les classes les plus civilisées de la nation, exécutée par les plus incultes et les plus rudes. C'est ce que disait presque dans les mêmes termes M. de Pange dans un fragment posthume où il résumait ses réflexions sur les six années qu'il venait de traverser : « La philosophie, qui n'a pas conduit cette révolution qu'elle avait pourtant préparée, ne la terminera pas non plus; mais elle apprendra peut-être à en profiter. » Les politiques ne tardèrent pas à s'éloigner de cette société d'idéologues, les hommes d'action n'avaient même pas attendu les politiques; il ne resta que des publicistes de doctrine et des penseurs. Ce n'était pas assez pour établir l'influence de cette réunion sur la marche des événements; c'était assez pour en assurer l'autorité dans l'histoire.

II

C'est dans le n° 13 des *Mémoires* de cette société, le 28 août 1790, que Chénier publia son pre-

mier écrit politique sous ce titre : *Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*. C'était, à ce qu'il paraît, une sorte de manifeste de la *Société de* 1789. Il en fut fait, le jour même de la publication, un tirage considérable. Déjà, dans ces pages hardies, le poète pressent les périls prochains et les indique avec une justesse prophétique. Lorsqu'une grande nation, dit-il en substance, se réveille d'une longue léthargie, rentre dans tous ses droits et renverse l'ordre de choses qui les violait tous, elle ne peut en un instant se trouver établie et calme dans le nouvel état qui doit succéder à l'ancien. *La forte impulsion donnée à une si pesante masse la fait vaciller quelque temps avant qu'elle puisse prendre son assiette*. Il ne faut pas espérer qu'un peuple, encore chaud des émotions qu'il a reçues et exalté par le succès, demeure dans une tranquille attente. — Et voyez l'énergique peinture de ce mal nouveau qui se déclare, l'agitation désordonnée d'une nation qui ne s'occupe plus que de politique : « Tous pensent avoir acquis le droit d'en faire également ; tous ont l'imprudente prétention d'y concourir autrement que par une docilité raisonnée, les efforts se croisent ; un si grand nombre de pieds retardent la marche, un si grand nombre de bras retardent l'action... Tous les autres travaux sont en suspens, les têtes s'échauffent ; on enfante ou on croit enfanter des idées. Dans le premier instant, les patriotes ne faisaient qu'un seul corps, parce qu'ils ne voyaient qu'un but ; ils commencent à trouver entre eux des différences, le plus souvent imaginaires, chacun s'évertue et se travaille ; chacun dans ses principes, dans ses discours, dans

ses actions, veut aller au delà des autres... On exagère la vérité que l'on possède jusqu'au point où ce n'est plus la vérité, et, voulant rendre la cause d'autrui odieuse ou ridicule, on gâte la sienne par la manière dont on la défend. » On accuse les ennemis secrets de la chose publique. Oui, il y en a ; mais qui sont-ils ? Il importe de le savoir, il faut sortir, une fois pour toutes, de ces inculpations vagues de conspirations, d'argent donné et reçu. « Tâchons de savoir avec certitude de quel côté nous avons à craindre, de peur que notre inquiétude errante et nos soupçons indéterminés ne nous jettent dans ces combats de nuit où l'on frappe amis et ennemis. »

Or les pires ennemis de la nation ne sont pas, comme le prétendent quelques déclamateurs, ni les Autrichiens, ni les Anglais, ni même les émigrés. Le plus grand nombre de ceux-ci serait déjà revenu, s'il l'eût osé ; mais on leur mande comment ils courraient risque d'être accueillis, et ils se condamnent à prolonger un exil funeste à eux-mêmes et à leur patrie. — Le vrai danger, c'est l'esprit d'alarme et de panique qui s'est emparé du peuple et y sème l'agitation et la discorde. Notre premier intérêt est de conjurer ce péril. « Or, si l'on examine à quoi tient parmi nous ce penchant aux soupçons, au tumulte, aux insurrections, porté à un si haut degré, quoique la division d'intérêts, la chaleur des opinions, le peu d'habitude de la liberté, en soient des causes toutes naturelles, nous ne pourrons méconnaître qu'elles sont prodigieusement augmentées, entretenues par une foule d'orateurs et d'écrivains qui semblent se réunir en un parti. Voilà les ennemis publics, parce

qu'ils travaillent à égarer, à pervertir l'esprit public. » Et ici une admirable définition de ce que doit être un bon esprit public dans un pays libre : « N'est-ce pas une certaine raison générale, une *certaine sagesse pratique et comme de routine,* à peu près également départie entre tous les citoyens, et toujours d'accord et de niveau avec les institutions publiques, et par laquelle chaque citoyen connaît bien ce qui lui appartient, et par conséquent ce qui appartient aux autres, chaque citoyen connaît bien ce qui est dû à la société entière et s'y prête de tout son pouvoir, chaque citoyen se respecte dans autrui et ses droits dans ceux d'autrui ?.. Et quand la société dure depuis assez longtemps pour que tout cela soit dans tous une habitude innée, une sorte de religion, je dirais presque de superstition, alors un pays a le meilleur esprit public qu'il puisse avoir. » Cet idéal, André le décrivait, l'ayant vu réalisé et fonctionnant sous ses yeux en Angleterre. Malgré tous les défauts qu'il trouvait à la nation anglaise, il n'hésitait pas à reconnaître et à montrer ce qui était le ressort de sa grandeur politique, le respect de la loi et de la liberté d'autrui.

Voilà les biens qu'il enviait pour la France. Ce qu'il flétrissait, avec une énergie qui déjà n'était pas sans péril, c'étaient les persécutions et les exécutions populaires qui épouvantaient les honnêtes gens, « cette horrible soif de sang, cet horrible appétit de voir souffrir, qui porte les hommes à se jeter en foule sur des accusés qu'ils n'ont jamais connus ou sur des coupables dont les crimes ne les ont jamais atteints. Une partie du peuple ose se mettre à la place des tribu-

naux, et se fait un jeu de donner la mort. Abominable spectacle, ignominieux pour le nom français, ignominieux pour l'espèce humaine, de voir d'immenses troupes d'hommes se faire au même instant délateurs, juges et bourreaux !.. Et qu'il se trouve des écrivains assez féroces, assez lâches, pour se déclarer les protecteurs, les apologistes de ces assassinats ! Qu'ils osent les encourager, qu'ils osent les diriger sur la tête de tel ou tel ! Qu'ils aient le front de donner à ces horribles violations de tout droit, de toute justice, le nom de justice populaire !.. Certes il est incontestable que, tout pouvoir émanant du peuple, celui de pendre en émane aussi ; mais il est bien affreux que ce soit le seul qu'il ne veuille pas exercer par représentants. »

Et dans des pages vives, pressantes, indignées, où la poésie n'intervient que pour animer et enflammer la raison, il stigmatise « cette effrayante race de libellistes sans pudeur qui, sous des titres fastueux et des démonstrations convulsives d'amour pour la patrie, cherchent à s'attirer la confiance populaire, — gens pour qui toute loi est onéreuse, tout frein insupportable, tout gouvernement odieux, — gens pour qui l'honnêteté est de tous les jougs le plus pénible, qui haïssent l'ancien régime, non parce qu'il était mauvais, mais parce que c'était un régime, — qui haïront le nouveau, qui les haïraient tous, quels qu'ils fussent... Que deviendra la France, si le peuple vient à croire que c'est là la liberté, à prendre en dégoût la liberté elle-même, à regretter l'antique joug sous lequel il rampait sans trouble ? » Vains discours ! Il ne se méprend pas sur l'incroyable préférence que la

multitude aura toujours pour les flatteurs de ses passions : « Les uns lui montrent la douceur de vivre sans frein ; les autres lui présentent sans cesse le frein sévère de la raison, *ce frein que nous recevons quelquefois, mais que nous mordons toujours.* » Enfin, faisant un retour sur lui-même et ne se dissimulant rien des inimitiés qu'il va soulever, il s'en console, s'il peut ranimer dans quelques esprits l'image de la vraie liberté, du vrai patriotisme, obscurcie par la fausse liberté, par l'enthousiasme théâtral et factice. « J'avais résolu, dit-il, de ne point sortir de mon obscurité dans les conjonctures présentes, de ne point faire entendre ma voix inconnue au milieu de cette confusion de voix publiques et de cris particuliers ; j'ai pensé depuis que le sacrifice de cet amour-propre pouvait être utile, et que chaque citoyen devait se regarder comme obligé à cette espèce de contribution patriotique de ses idées pour le bien commun... J'ai de plus, ajoutait-il fièrement, goûté quelque joie à mériter l'estime des gens de bien en m'offrant à la haine et aux injures de cet amas de brouillons corrupteurs que j'ai démasqués. *J'ai cru servir la liberté en la vengeant de leurs louanges.* Si, comme je l'espère encore, ils succombent sous le poids de la raison, il sera honorable d'avoir, ne fût-ce qu'un peu, contribué à leur chute. *S'ils triomphent, ce sont gens par qui il vaut mieux être pendu que loué.* »

Ce qui donne à ces pages un caractère à part, c'est qu'elles ne sont pas un cri de désespoir ou de protestation contre le nouvel ordre de choses. Elles ne viennent pas du côté ou le parti royaliste s'assemble

pour tenter ses derniers efforts par la discussion des principes ou par l'épigramme irritée. Elles ne sont pas un auxiliaire pour les *Actes des apôtres;* André Chénier n'a rien de commun, ni dans ses craintes ni dans ses espérances, non plus que dans le tour de son esprit, avec Champcenetz ou Rivarol. Elles sont écrites et signées par un ami du nouveau régime, qui a de tout cœur applaudi aux premiers événements de la révolution, au serment du jeu de paume, même à la prise de la Bastille. On se rappelle ces strophes ardentes qui ne furent publiées qu'un peu plus tard, en 1791, mais qui portent sur leurs ailes les échos des premiers cris de triomphe avec les palpitations de ces enthousiasmes juvéniles :

. . . . . Tous amis, tous parents,
S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte,
Tous jurant de périr ou vaincre les tyrans,
De ranimer la France éteinte,
De ne se point quitter que nous n'eussions des lois
Qui nous feraient libres et justes. . .
Tout un peuple, inondant jusqu'au faîte des toits,
De larmes, de silence, ou de confuses voix,
Applaudissait ces voix augustes.
. . . . . .
L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,
Vole, débris infâme et cendre inanimée,
Et de ces grands tombeaux, la belle Liberté,
Altière, étincelante, armée,
Sort[1]. . . . . .

Ces transports poétiques, cette joie profonde, presque naïve, avec laquelle André Chénier avait assisté aux premières scènes de la révolution, sont précisément un gage de sa sincérité quand il se jette intrépidement en travers des voies fatales où il la voit s'en-

1. Le *Jeu de Paume*, à Louis David, peintre,

gager, quand il lance un cri héroïque contre les malfaiteurs de la plume ou de la parole qui l'égarent ou la déshonorent. Le succès de l'*Avis aux Français* fut grand. Comme il arrive dans les temps de révolution, quand un honnête homme, à ses risques et périls, exprime tout haut une opinion courageuse, il a l'air d'être seul au moment où il parle. Mille voix lui répondent aussitôt, mille voix se reconnaissent dans cette voix unique qui a parlé; le sentiment des honnêtes gens se sent délivré par un seul homme de cette contrainte du silence où il se réduisait par timidité, par défiance plutôt que par lâcheté, et pour un jour au moins les indignations comprimées, les mépris enchaînés se donnent libre carrière. L'opinion publique se fait un instant justicière et vengeresse. Si ces démonstrations avaient un lendemain, il se créerait certainement une raison générale qui triompherait sans trop de peine des minorités insolentes et oppressives. Pourquoi ce beau feu s'éteint-il si vite? Pourquoi les honnêtes gens, comme épuisés par cet effort intermittent, laissent-ils si facilement le champ libre aux audacieux qui ne veulent « qu'asservir les suffrages, maîtriser les jugements et égarer les opinions? » André Chénier en indique les vrais motifs en quelques mots bien judicieux quand il peint « ces honnêtes citoyens qui ne prétendent pas à faire de la chose publique leur chose privée,... ennemis de tout ce qui peut avoir l'air de violence, se reposant sur la bonté de leur cause, espérant trop des hommes, parce qu'ils savent que tôt ou tard ils reviennent à la raison, espérant trop du temps, parce qu'ils savent que tôt ou tard il leur fait justice, per-

dant les moments favorables, laissant dégénérer leur prudence en timidité, se décourageant, composant avec l'avenir, et, enveloppés de leur conscience, finissant par s'endormir dans une bonne volonté immobile et dans une sorte d'innocence léthargique. » Combien cette peinture du parti des modérés dans les temps révolutionnaires est fine et juste, et quel à-propos elle conserve à travers toutes les phases de notre histoire!

Pour un instant au moins, pour une heure, la courageuse parole d'André Chénier avait secoué « cette innocence léthargique. » Le parti exalté de la révolution sentit le coup droit qui l'atteignait en pleine poitrine, et il y répondit par des injures, qui, en des jours troublés, pouvaient être des dénonciations à *la justice populaire*. Et des publicistes abominables, tels que Marat ou Fréron, ne furent pas seuls à se reconnaître dans cette peinture des « brouillons faméliques qui nous agitent, qui nous aigrissent contre tous, qui nous mettent des poignards à la main, qui nous indiquent de quoi tuer, qui nous demandent en grâce de les baigner dans du sang. » Non, ce terrible enfant de Paris, ivre d'agitation et de bruit, celui que plus tard une lueur tardive de pitié devait désigner au bourreau et pour qui un éclair de vraie passion devait attendrir l'histoire, Camille Desmoulins, répondit avec fureur à cet écrit d'André Chénier, et voici ce qu'on lit dans le n° 41 des *Révolutions de France et de Brabant :* « Ah? nous sommes des perturbateurs séditieux, des brouillons faméliques, des hommes de sang, par qui il vaut mieux être pendu que loué! » Et, pour prouver l'injustice de ces accu-

sations, il s'empresse de les justifier par un de ces mots qui pouvaient coûter cher alors et qu'enregistrait la mémoire de la populace : « Je me hâte de dénoncer ce n° 13 !... C'est l'ouvrage, ajoutait-il avec un dédain qui nous fait sourire, de je ne sais quel André Chénier, qui n'est pas le Chénier de *Charles IX !* » Depuis ce jour, Camille Desmoulins ne cessa pas de poursuivre André Chénier de ses invectives et de ses délations. En mai 1792, dans le n° 2 de *la Tribune des patriotes*, il le représentait comme un *hypocrite d'humanité, plus sanguinaire que Marat.* — André Chénier sanguinaire ! Le mot *délation* que j'emploie pour caractériser la haine persévérante de Camille Desmoulins n'est pas appliqué ici sans raison. C'est ce publiciste trop spirituel qui, dans sa polémique avec La Harpe, ne craignait pas de relever l'idée et la chose d'un injuste discrédit. « Oui, disait-il, je m'efforce de réhabiliter ce mot *délation*... Nous avons besoin, dans les circonstances actuelles, que ce mot délation soit en honneur, et nous ne laisserons pas M. de La Harpe, en sa qualité d'académicien, abuser de son autorité sur le dictionnaire et charger d'opprobre un mot parce qu'il déplaît à M. Pankoucke. » Cruelles et tristes plaisanteries qui n'ont pour excuse que l'incroyable légèreté, l'étonnante étourderie, je dirai presque l'inconscience de celui qui glorifiait ainsi l'instrument le plus certain de la démoralisation et des crimes du peuple.

Il n'est pas douteux que c'est à dater de cette polémique qu'André Chénier devint un suspect pour la société des Jacobins, longtemps avant cette loi des suspects, sous laquelle il devait succomber. André hésita

s'il répondrait à cette attaque. Avec quelle hauteur il nous donne, dans un fragment posthume, les fières raisons de son silence! Il se raille spirituellement de cette naïveté d'un homme qui veut à toute force se reconnaître dans cette image des corrupteurs du peuple, et qui semble crier à chaque ligne : « Ces perturbateurs, ces brouillons faméliques, ces hommes de sang, c'est moi qu'on a voulu peindre! » Puis il explique pourquoi il ne lui répondra pas : à quoi bon? dit-il. « Lorsqu'un auteur tronque ou falsifie tout ce qu'il cite, en dénature le sens, vous prête des intentions qu'il est évident que vous n'avez point eues, il est au-dessous d'un homme d'honneur de prendre la plume contre un homme à qui l'on ne peut répondre que par des démentis; vouloir le faire rougir est une entreprise folle qui passe tout pouvoir humain; détruire ses discours est inutile, parce que cet homme est trop connu pour être dangereux; même dans ce qu'il appelle son parti, il ne passe que pour un bouffon quelquefois assez divertissant, et il serait assez difficilement méprisé par personne plus qu'il ne l'est par ses amis. Ce personnage d'ailleurs n'est-il pas le même qui prit, il y a un an, le nom de *procureur général de la lanterne*, et n'a-t-il pas montré par cette franchise ne vouloir tromper personne? » Malheur à celui qui s'attire les justes représailles d'un tel écrivain! Le stigmate reste imprimé au front que sa juste colère a marqué.

Nous avons insisté sur ce premier écrit public d'André Chénier, qui marque la voie où il entre désormais et dont il ne déviera pas. Parce qu'il aime le mouvement généreux de justice et de liberté d'où

est issue la Révolution, il est jaloux de sa gloire, il la veut intact et pure, il en repousse avec horreur toutes les souillures qui la peuvent ternir. Il essaye de ressusciter l'esprit public, de plus en plus intimidé par la violence. Il ne cesse pas d'éclairer le peuple sur ses véritables intérêts et ses vrais droits, qui se confondent avec le droit et la liberté de tous. Il ne cesse pas non plus de ranimer les courages défaillants. Déjà, dans ses *Réflexions sur l'esprit de parti* publiées en avril 1791, il fait la guerre à la *peur*, la peur qui prend le nom de prudence, et, sous prétexte de ne rien compromettre, reste muette devant la faction dominante, tergiverse, ne dit la vérité qu'à moitié, et seconde par cette mollesse les audaces criminelles. — C'est peu de jours après que, revenant sur cette pensée, il écrivit cette vive et forte satire, *les Autels de la peur*. « Les peuples anciens, disait-il, avaient élevé des temples à la peur; mais jamais dans l'antiquité cette déesse funeste n'eut plus de véritables autels qu'à Paris, jamais elle ne fut honorée d'un culte plus universel; cette ville entière est son temple, tous les gens de bien sont devenus ses pontifes en lui faisant journellement le sacrifice de leur pensée et de leur conscience. La peur donne même du courage, elle fait qu'on se met avec éclat du côté du fort, qui a tort, pour accabler le faible, qui a tort aussi. » Puis en un style charmant d'ironie, bien qu'au fond la note soit triste, quand il a indiqué toutes les sortes de sacrifices que chaque jour reçoit la *peur* : « Quant à moi, s'écrit-il fièrement, je ne lui ferai pas le sacrifice de dissimuler le nom de l'auteur qui vient de chanter cet hymne à sa louange. André Chénier. »

Tel se révèle ce talent superbe de publiciste courageux, incapable de défaillances dans la défense des nobles causes qu'il embrasse. Nous n'insisterons pas sur les quatre articles qu'André publia dans *le Moniteur* et dont il nous suffira de relever les titres : *Lettre à l'abbé Raynal*, l'*Acte constitutionnel*, le *Choix des députés*, les *Dissensions des prêtres*. Mais nous devons rappeler sa collaboration au *Journal de Paris*, dont le parti modéré s'était emparé avec Regnauld de Saint-Jean d'Angély, et qui, après la scission du club des Jacobins au mois de juillet 1791, devint le centre de l'opposition constitutionnelle. Ce journal était moins un journal qu'une tribune ouverte où chaque publiciste, chaque écrivain, pouvait dire hautement son opinion sur les événements et les partis dans un supplément dont lui-même ou ses amis faisaient les frais. Le journal ne prêtait que sa publicité. André Chénier n'y publia pas moins de vingt et un articles. Quelques-uns de ces articles, par leur retentissement exceptionnel, par le développement des polémiques qu'ils suscitèrent, ont eu sur la destinée d'André une influence que nous mettrons en lumière. Pour le moment, et pour bien fixer à cette heure de 1791 l'attitude du poète publiciste, rappelons quelques-uns des plus beaux vers par lesquels se terminait la pièce sur *le Serment du Jeu de Paume*, et qui, après les strophes enthousiastes, contenait des conseils sévères au peuple et de mâles exhortations à la justice :

O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !
Tronc rajeuni par les années !
. . . . . .

Hommes, d'un homme libre écoutez donc la voix !
Ne craignez plus que vous. Magistrats, peuples, rois,
Citoyens, tous tant que nous sommes,
Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
L'ambition. . . . . .
Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
De sa subite indépendance.
Contenez dans son lit cette orageuse mer.
. . . . . .
Ah ! ne le laissez pas, dans la sanglante rage
D'un ressentiment inhumain,
Souiller sa cause et votre ouvrage.
Ah ! ne le laissez pas sans conseil et sans frein,
Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,
La torche incendiaire et le fer assassin,
Venger la raison par des crimes.

Et se retournant vers le peuple, l'interpellant, l'implorant, avec quelle virile sympathie il le conjure de se défier de ceux qui le dépravent par leur feinte amitié !

Peuple ! ne croyons pas que tout nous soit permis.
Craignez vos courtisans avides,
O peuple souverain ! à votre oreille admis,
Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis.
Ils soufflent des vœux homicides,
Aux pieds de votre orgueil prostituant les droits,
Vos passions pour eux deviennent lois.
La pensée est livrée à leurs lâches tortures.
Partout cherchant des trahisons,
A vos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.
Leurs feuilles noires de poisons
Sont autant de gibets affamés de carnage.

Voilà comment dès 1791 André Chénier se porte l'adversaire résolu de la Terreur. C'est là sa gloire d'homme et de citoyen à mettre de pair avec sa gloire de poète. On nous dira que c'est un anachronisme, que la Terreur est bien éloignée encore du jour où André écrivait l'*Avis au peuple français* et *le Jeu de*

Paume, que ce sont là des rapprochements factices ou des contrastes artificiels; mais qui ne voit que ce sont déjà les procédés mêmes, les principes, les hommes de la Terreur que combat le poète publiciste? Dans la rigueur des termes, la période officielle de la Terreur, commence à la chute des Girondins, le 31 mai 1793, et se termine à celle de Robespierre, le 27 juillet 1794; mais il ne faut prendre ces dates que pour des limites toutes matérielles. En réalité, il faut les élargir singulièrement. La Terreur commence, non pas même aux massacres des prisons au mois de septembre 1792, ni au 10 août, ni au 20 juin; il y a du vrai dans cette assertion de Malouet qui déclare dans ses *Mémoires* que, bien qu'elle n'ait été proclamée qu'en 1793, elle naquit dès 1789 dans le désordre des rues qui s'établit presque en permanence depuis le 14 juillet. Elle commence aussitôt que se répandent et se propagent les fausses alarmes, les paniques qui arment une partie du peuple contre l'autre, les délations, les vexations arbitraires, dès que se forme le comité des recherches, créé par un arrêté de l'assemblée de la Commune le 29 octobre 1789, dès que la liberté individuelle est inquiétée, suspendue, violée, dès que la populace se met à la place des tribunaux et décrète tumultuairement l'arrestation ou la mort, se chargeant même au besoin de l'exécution. Cette *justice populaire* qui déshonora les rues de Paris dès 1789 et qui ne fit que s'aggraver en 1790, 1791, 1792, laissez-la croître, s'enraciner dans les mœurs d'un peuple de plus en plus enivré ou exalté par la lutte, il arrivera un jour où elle sentira le besoin de se régulariser elle-même, de centraliser l'anarchie, de

donner à l'arbitraire et à la violence les formes et le mensonge de la légalité, de remettre à quelques-uns des chefs ou des serviteurs du peuple la responsabilité tout entière, l'initiative de ses crimes, de multiplier ses moyens d'action par l'unité du plus absolu despotisme, et ce jour-là régnera officiellement la Terreur; mais c'est bien elle que longtemps d'avance annonce André Chénier; c'est elle qu'il flétrit dans l'esprit révolutionnaire déchaîné, qu'il essaye de détruire par l'indignation publique.

Et quand des publicistes, encore à l'heure qu'il est, feignent de ne pas comprendre cet axiome du plus simple bon sens, que l'esprit révolutionaire est le pire ennemi de la Révolution, dont il compromet les plus justes conquêtes, nous les renvoyons à André Chénier. C'est dans ces pages si vigoureuses et si précises qu'ils apprendront que la Révolution, dans son sens légitime, est le nom d'une ère nouvelle, celle de l'égalité rétablie et du travail affranchi, de la liberté de conscience assurée, du contrôle imposé au pouvoir, la fin en un mot d'un régime politique et social, le commencement d'un autre. Voilà ce que voulait André Chénier, ce qu'il aimait d'un ardent amour. L'esprit révolutionnaire est tout autre chose ; c'est l'insurrection en permanence, la désobéissance à la loi, le mépris de la liberté et du droit d'autrui. La Révolution est une forme nouvelle de société, commençant et finissant à une date précise ; ce sera, si l'on veut, à la date du 4 août 1789. L'esprit révolutionnaire est chez un peuple l'agent le plus sûr et le plus mortel de la décomposition sociale. L'éternel honneur d'André Chénier est de n'avoir pas

confondu le principe qui anime une société nouvelle avec celui qui la détruit. Il a payé de sa tête le droit de faire cette distinction ; nous pouvons bien payer de quelques injures le droit de la maintenir.

CHAPITRE IX

ANDRÉ CHÉNIER (SUITE) — SA LUTTE CONTRE LA TERREUR

I

Nous touchons au moment le plus douloureux de la vie publique d'André Chénier, sa lutte avec son frère Marie-Joseph. La famille Chénier était divisée comme la société elle-même. Une lettre adressée par M. de Chénier père à sa fille, Mme de la Tour Saint-Igest, nous en dit plus sur ce sujet que tous les commentaires . « Votre mère, écrit-il, a renoncé à toute son aristocratie et est entièrement démagogue, ainsi que Joseph. Saint-André et moi, nous sommes ce qu'on appelle modérés, amis de l'ordre et des lois. Sauveur est employé dans la gendarmerie nationale, mais je ne sais ce qu'il pense ni s'il pense. Constantin trouve qu'on n'a rien changé et que, quoiqu'il n'y ait plus de parlement, c'est comme du temps qu'il y en avait ; il a raison, car on marche, on vient, on boit, on mange, et par conséquent il n'y a rien de changé. » Tel

était l'intérieur d'une famille parisienne à la date du 24 décembre 1791.

Marie-Joseph démagogue, le mot est dur et, bien qu'on doive tenir compte du ton de familiarité d'une lettre, il porte coup. Est-il immérité ? M. Charles Labitte a étudié à fond cette question [1]. Il faut bien reconnaître que l'œuvre du poète et celle du citoyen se tiennent de près chez lui, et que le poète est plein des passions de son temps ; qu'il apporte dans ses vers, même sur des sujets antiques, la fièvre de la rue ou du club ; que son théâtre enfin ne vit que d'allusions. Bien différent d'André qui oublie avec délices, dans la société de Moschus ou de Méléagre, les discussions violentes, les haines et les injures des partis, l'auteur de *Charles IX* et de *Caïus Gracchus* ne parvient pas à s'en abstraire ; il jette sur la scène le cri du tribun en alexandrins pompeux. D'autre part, le citoyen n'arrive jamais chez Joseph Chénier, ni dans ses discours à la Convention ou aux Jacobins, ni dans ses articles de journaux ou dans ses rapports, à oublier l'auteur dramatique et à le faire oublier. « Il y a loin d'un poète à un législateur, disait Mme Roland en parlant de lui. Je l'ai vu quelquefois ; je me souviens que Roland le chargea d'une proclamation du Conseil dont il lui donna l'idée. Chénier apporta et me lut ce projet. C'était une véritable amplification de rhétorique déclamée avec l'affectation d'un écolier à voix de stentor ; elle me donna sa mesure. Chénier voulait encore être poète en écrivant de la prose et de la politique. Voilà, me dis-je, un homme mal placé où il est, qui n'est

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1844.

bon dans la Convention qu'à donner quelques plans de fêtes nationales. »

Ce fut en effet son véritable emploi comme législateur. Les hymnes qu'il fit pour les fêtes de la Révolution, ses chants patriotiques, voilà ce qui lui créa une espèce de rôle et de figure distincte dans l'histoire de la terrible Assemblée, bien plus que ses discours politiques, qui n'eurent jamais une action réelle sur ceux qui les entendirent, et dont la postérité n'a pas recueilli un seul écho ; cependant il flattait les passions des triomphateurs du jour, et il alla bien loin dans cette voie. La vivacité de son amour-propre, son impatience de la gloire, cette inquiétude d'humeur et cette *partialité fougueuse* que ses amis mêmes, comme M. Daunou, ne pouvaient pas nier, l'entraînaient vers les partis extrêmes. La nature de son talent aidait encore à cette impulsion et la précipitait. Il y a comme une affinité élective entre les opinions extrêmes en politique et les esprits exagérés. Une intelligence obsédée par les grands mots et les grandes phrases trouve plus aisément à les placer dans l'expression des doctrines excessives. Le jacobinisme était la politique de l'emphase ; c'était naturellement celle de Joseph Chénier. Le goût est en toute chose le sens de la mesure, et l'écrivain à qui manque ce sens dans son style et dans sa pensée ne l'aura pas non plus dans la vie publique. Toutes les exagérations se tiennent, et la violence d'une théorie est le signe assuré d'une pensée qui ne se gouverne pas, quand elle n'est pas la marque d'une âme mauvaise. Or ce n'était assurément pas le cas du frère d'André ; il poussa ses opinions à outrance parce qu'il

avait l'imagination théâtrale. Son ardeur politique n'était guère qu'une complaisance secrète pour les déclamations de tragédie, mais le cœur n'était pas gâté, il resta pur de la contagion des plus grands crimes et, malgré d'atroces calomnies qui n'éclatèrent d'ailleurs que longtemps après les événements, sa conduite à l'égard d'André, dès que son frère fut sérieusement menacé, est irréprochable. Celui qui s'écria un jour dans une de ses tragédies : *Des lois et non du sang!* rachetant une pièce détestable par une antithèse sublime, se détourna avec horreur de la voie où l'avaient entraîné ses funestes amis, aussitôt que le danger commença pour André, trop tard hélas ! pour sa gloire, pour son honneur même, compromis dans des complicités de doctrine et d'amitié avec des personnages tels que Collot-d'Herbois.

Vaniteux et amoureux de popularité, ce fut là son vrai crime. Tel il se montra dans sa discussion publique avec André. M. Becq de Fouquières a repris avec les développements les plus intéressants et toutes les preuves à l'appui l'histoire de cette querelle qui s'envenima si vite et dont le résultat déplorable fut d'apprendre à la partie la plus remuante du peuple et à ses chefs qu'il y avait un Chénier modéré et constitutionnel, qui osait penser que les Jacobins perdaient la France, en un mot un Feuillant digne de tous les mépris en attendant mieux. Malgré tout l'éclat de ses premiers écrits politiques, malgré la verve et le courage de bon sens qu'il avait montrés à la tribune des clubs modérés, *ce je ne sais quel Chénier*, comme l'appelait Camille Desmoulins, n'était pas encore arrivé, en dehors de son parti, à cette notoriété qui,

dans les temps calmes, donne l'influence et le pouvoir et, dans les temps troublés, la mort. Il paraît cependant qu'il avait fait une vive impression sur ceux qui l'avaient entendu au club des Feuillants, dans cette assemblée de dissidents qui s'étaient séparés avec éclat des Jacobins et qui étaient devenus l'objet de toutes leurs rancunes. Charles Lacretelle, un demi-siècle après, se rappelait avec admiration « ce talent plein de force et d'éclat, échauffé par une âme intrépide... Ses traits fortement prononcés, sa taille athlétique sans être haute, son teint basané, ses yeux ardents, fortifiaient, illuminaient sa parole... Chacun de nous regrettait qu'un pareil orateur ne fût pas encore appelé à la tribune politique. Lui seul eût pu disputer ou ravir la palme de l'éloquence à Vergniaud. » Il faut cependant n'accepter qu'avec réserve ces témoignages produits tardivement, sincères sans doute, mais peut-être modifiés, transformés à l'insu même du témoin par une sorte de mirage rétrospectif, quand la gloire est venue dans l'intervalle changer la proportion des figures dans le lointain des souvenirs.

Quoi qu'il en soit, la lutte était inévitable, un jour ou l'autre, entre les Feuillants et les Jacobins ; mais ce fut une véritable fatalité que les deux frères fussent les deux premiers antagonistes engagés dans le conflit. Ce n'est pas André qui doit en porter la responsabilité dans l'histoire. Son article sur la *Cause des désordres qui troublent la France et arrêtent l'établissement de la liberté*, publié le 26 février 1792 dans le dix-neuvième supplément du *Journal de Paris*, n'effleurait même pas l'inquiète personnalité de Marie-Joseph. C'est une admirable peinture de l'organisation

et de l'influence fatale de cette société, qui ne tendait à rien moins qu'à dominer la France. A quelque parti qu'on appartienne, quel homme de bon sens ne serait aujourd'hui de l'avis d'André Chénier quand il retrace en traits si incisifs et si justes « cette société gouvernée par des chefs visibles ou invisibles, qui changent souvent et se détruisent mutuellement, mais qui ont tous le même but, de régner, et le même esprit, de régner par tous les moyens? Cette société en a produit une infinité d'autres : villes, bourgs, villages, en sont pleins. *Toutes, se tenant par la main, forment une espèce de chaîne électrique autour de la France.* Au même instant, dans tous les recoins du pays, elles s'agitent ensemble, poussent les mêmes cris, impriment les mêmes mouvements, qu'elles n'avaient pas grand'peine à prédire d'avance. Leur turbulente activité a plongé le gouvernement dans une effroyable inertie. » Ce que l'écrivain ne peut souffrir, c'est le prodigieux abus du mot *peuple*, appliqué « à quelques centaines d'oisifs réunis dans un jardin ou dans un spectacle, ou à quelques troupes de bandits qui pillent des boutiques ». Déjà dans un article précédent (*Sur le choix des députés*), il avait touché avec bien de la justesse et de la force à cet insolent mensonge des meneurs de la populace. « Nous savons maintenant, disait-il, avec quelle facilité on fait croire à un peuple qu'une petite partie de lui-même, c'est lui tout entier. On lui persuade qu'on le venge quand on ne venge que soi; on lui parle de sa toute-puissance pour se rendre tout-puissant par lui ; on lui désigne comme ennemis ceux qu'on n'aime pas et dont on n'est pas aimé, et l'on intéresse la souveraineté nationale aux querelles de cinq

ou six audacieux. » Quelle nation résisterait à de pareilles attaques ? L'industrie et le commerce sont représentés dans ces sociétés comme des délits sous les noms d'accaparements et de monopoles, tout homme riche y passe pour un ennemi public ; la diffamation effrénée s'appelle liberté d'opinion. « Qui demande des preuves d'une accusation est un homme suspect, un ennemi du peuple. Là toute absurdité est admirée, pourvu qu'elle soit homicide, tout mensonge est accueilli, pourvu qu'il soit atroce. La doctrine que toute délation, vraie ou fausse, est toujours chose louable et utile y est non seulement pratiquée, mais enseignée au moins comme ce que les jésuites appelaient une *opinion probable*. » La France doit-elle donc être sacrifiée à ce petit nombre de Français « qui paraissent un grand nombre parce qu'ils sont réunis et qu'ils crient? Ils crient partout que la patrie est en danger ; cela est malheureusement bien vrai, et cela sera tant qu'ils existeront ».

Par quelle étrange inspiration de respect humain ou de peur Marie-Joseph s'empressa-t-il d'écrire une lettre aux auteurs du *Journal de Paris* pour désavouer non seulement toute part dans l'article de son frère, mais toute connivence avec ses opinions? Cette lettre, il la signa: Chénier, auteur de *Charles IX* et de *Caïus Gracchus*. Ce fut l'occasion de la polémique, et personne ne peut accuser André de l'avoir cherchée. Le *Cabinet de lecture* se moqua, c'était son droit, de cette réclamation inutile, en ajoutant que personne n'aurait songé à soupçonner l'auteur de *Caïus Gracchus*. « Quel rapport y a-t-il entre l'éloquence nerveuse des réflexions d'André et la triviale verbosité

des préfaces de Joseph-Marie ? » L'amour-propre littéraire est en jeu, voilà la guerre déclarée. « Je vous remercie sincèrement, écrit Marie-Joseph, de m'avoir épargné l'opprobre de votre estime, et je suis fâché qu'un homme de mérite comme mon frère soit insulté par vos éloges. » Il prend en même temps l'engagement de combattre les *très faibles raisonnements* qu'on a développés contre la société dont il s'honore de faire partie, et surtout la proposition tyrannique qu'on a osé émettre de l'anéantir. André tente en vain de pacifier le débat où son frère s'est jeté inconsidérément. Pourquoi penser qu'il ait voulu accuser *tous* les membres d'une société? Il désavoue les interprétations de ce genre, qui sont puériles : « Mon frère connaît depuis trop longtemps mon caractère et mes opinions pour que j'aie besoin de me justifier auprès de lui ; il n'a jamais trouvé et ne trouvera jamais en moi que l'amitié qu'on doit à un frère et les égards que l'on doit aux talents, quoique je sois prêt à défendre mon sentiment même contre lui. » Il y avait là de quoi désintéresser Marie-Joseph dans la querelle. C'était pour lui une bonne occasion de se taire et de se retirer de la lutte ; mais il avait composé l'apologie promise, il ne voulait pas la perdre, et, bien qu'il ait dû la conserver pendant deux mois en portefeuille, il saisit je ne sais quel prétexte pour la publier dans *le Moniteur* le 11 mai 1792. Elle est vide et déclamatoire ; elle promet dans les premières lignes de répondre « avec les ménagements que l'on doit à un frère, à un citoyen digne d'estime », mais elle s'achève par d'assez lourdes épigrammes contre « cette amplification de rhétorique

qu'on a voulu donner pour une démonstration ».

André, directement cité à la barre de l'opinion et indirectement à celle des Jacobins qui poussaient Marie-Joseph à ce triste rôle d'accusateur public de son frère, dut répliquer; il le fit d'un ton sévère et attristé. On remarquera surtout une noble page sur la vraie liberté en Angleterre, sur la dignité des clubs dans ce pays, sur le respect britannique pour les lois du pays et pour l'honnêteté publique, qu'il oppose au spectacle de nos sociétés populaires. Un seul passage contient une allusion piquante aux différents motifs de ceux qui défendent si vivement la ligue jacobine, à l'appui qu'on peut trouver dans un parti bruyant et puissant, qui soutient tous ses amis, qui dispose des places, du crédit, de la faveur, de la réputation, *et même de cette partie des succès littéraires dont la nature est d'avoir besoin des applaudissements de la multitude.* Cette allusion fut vivement relevée par Marie-Joseph. « Si j'avais perdu deux ou trois années, dit-il dans ses *Nouvelles réflexions sur les sociétés patriotiques*, à composer des tragédies impartiales ou insignifiantes, et même deux ou trois matinées à écrire pour un journal quelques pamphlets modérés, j'aurais trouvé un grand nombre de prôneurs puissants et actifs... Peut-être aurais-je pu en 1791 me glisser dans la foule des députés de Paris et siéger à l'Assemblée nationale entre M. Robin-Léonard et M. Thorillon. Cette bienveillance est dans la nature des choses. » Plusieurs personnes avaient mal compris ce passage, croyant y voir une allusion à *quelque tragédie insignifiante* composée par André, allusion sans portée, puisque

André n'avait pas même essayé, comme cela est certain maintenant, d'entrer dans la vie publique. Marie-Joseph veut dire tout simplement que c'est l'éclat même de ses tragédies patriotiques qui l'a exilé de l'Assemblée; que, s'il se fût résigné à être médiocre, il eût trouvé toutes les voies aplanies devant lui; enfin que son goût pour le parti des Jacobins est un sentiment bien désintéressé, et qu'il est décidé, s'il le faut, *à dédaigner la majorité esclave et à partager le sort de la minorité libre et vaincue.* — Toujours la déclamation. C'est d'ailleurs de l'audace, en juillet 1792, de prétendre qu'il y a du désintéressement à être Jacobin. Être Jacobin à ce moment, c'était être du côté de la force, du côté de la popularité. — A quel prix? Marie-Joseph dut le sentir plus d'une fois, s'il eut jamais quelques instants, une heure de recueillement, dans ce tumulte de passions ardentes ou furieuses où il s'était jeté et qui l'entraînait de plus en plus loin de son frère, spectateur viril et triste de cette grande orgie. Cependant la discussion ne se prolongea pas au delà du 19 juin. André ne répondit pas, soit que la famille se fût interposée entre les deux frères, soit que le plus sensé des deux ait regretté l'éclat presque scandaleux de cette discussion publique, et, comme on disait alors, fratricide.

C'est à cette date que se rapportent sans doute, non pour la composition, mais pour la conception et l'idée, deux de ces précieux fragments qui ont reparu dernièrement au jour et qui sont comme un poétique commentaire de cette période de la vie d'André. Il est bien probable, selon l'ingénieuse explication de M. Becq

de Fouquières, que ces deux fragments, classés à tort parmi les ïambes par le dernier éditeur, appartenaient dans la pensée du poète à l'une de ces esquisses de comédie ou de drame satyrique si commodes pour recevoir les allusions aux événements contemporains, probablement à cette comédie des *Initiés* que le poète devait imiter des *Baptes* d'Eupolis. Le premier fragment est en effet une scène d'initiation au club des Jacobins. Le président du club est le personnage désigné par A, le néophyte est désigné par B. Le chœur intervient à propos pour donner son avis. L'interrogatoire commence :

A.

Qu'est-ce qu'un sans-culotte en deux mots ?

B.

C'est celui
Qui n'a rien, mais qui veut avoir le bien d'autrui.

A.

C'est ça, pardieu !

LE CHŒUR.

Le drôle est au fait du mystère ;
Mais ce n'est pas là tout. Un bon initié
Ne doit rien savoir à moitié.
Tourne un peu la médaille au récipiendaire [1].

A.

L'aristocrate....

B

Ah ! fi !

A.

Quel est-il ?

1. Nous suivons le texte très heureusement rétabli par M. Becq de Fouquières.

B.

Celui-là
A quelque chose et veut conserver ce qu'il a.
C'est un abus criant qu'il faut que l'on réprime.

A.

Fort bien.

LE CHŒUR.

Cet homme est juste.

A.

Il abhorre le crime.

Voici maintenant l'autre fragment de cette même comédie satirique des *Initiés*. C'est la scène de délation. Les trois personnages sont (sous des noms grecs, *le Sycophante, l'Épistate,* etc.) le délateur, le président et le citoyen dénoncé :

LE DÉLATEUR.

Le perfide a pleuré.

LE CITOYEN DÉNONCÉ.

C'est faux : j'ai ri. Les voisins m'ont vu rire.
Je suis navré de voir comme on déchire
Les hommes purs. Appelez mon portier ;
Informez-vous de quartier en quartier :
Comme Phœax marmottant vos louanges,
Le nez en l'air, j'allais riant aux anges.

LE PRÉSIDENT.

L'a-t-on vu rire ? est-il vrai qu'il ait ri ?

Ces deux scènes, si expressives en quelques traits, montrent bien ce qu'André aurait pu tirer de cette ample matière d'événements comiques et tragiques qui se déroulaient sous ses yeux, si à chaque instant la vie d'action et de lutte ne l'avait arraché à ses compositions poétiques et jeté hors de son cabinet de

travail, dans la rue, au club ou dans les bureaux d'un journal.

Malheureusement nulle part il ne rencontrait à ses côtés son frère Marie-Joseph. C'était toujours au premier rang, parmi les exagérés de la Révolution, qu'il l'apercevait, déclamant et rimant pour les plus tristes causes. C'est ce qui arriva encore au moment du retour triomphal des Suisses de Châteauvieux, condamnés aux galères deux ans auparavant pour révolte contre leurs officiers et pillage de la caisse militaire, puis amnistiés, célébrés et reçus en triomphe le 15 avril 1792, par la ville de Paris, sur la motion de Collot-d'Herbois, l'inventeur de cette fête impie, avec la complicité du maire de Paris, Pétion, qui s'en fit l'ordonnateur de David, qui en fut le décorateur, de Marie-Joseph enfin, qui en fut le chantre officiel. Cette affaire est trop connue pour que nous y insistions, si ce n'est pour rappeler les rancunes implacables que le courage d'André Chénier souleva à cette occasion. Tandis que Marie-Joseph associait son nom à ceux de la citoyenne Théroigne, des citoyens David et Hion dans une adresse au conseil général de la Commune de Paris pour l'inviter à prendre part à cette fête, « que le civisme et les beaux-arts vont rendre imposante et mémorable, et qui acquittera envers les soldats de Châteauvieux la dette que la patrie a contractée », presque au même jour, au nom d'une délégation de la garde nationale parisienne, André rédigeait une éloquente adresse au directoire du département de Paris, pour protester contre le triomphe sacrilège que l'on prépare. Le 24 mars, il avait envoyé cette adresse; dès le 27 mars, il revenait à la charge dans

le trente-huitième supplément du *Journal de Paris*. Il n'ignorait d'ailleurs aucun des périls qu'il amassait sur sa tête, et il s'y dévouait. « Quand des brouillons tout-puissants tombent détruits par leurs propres excès, alors leurs complices, leurs amis, leurs pareils, les foulent aux pieds, et l'homme de bien, en applaudissant à leur chute, ne se mêle point à la foule qui les outrage ; mais jusque-là, même en supposant que l'exemple d'une courageuse franchise ne soit d'aucune utilité, démasquer sans aucun ménagement des factieux avides et injustes est un plaisir qui n'est pas indigne d'un honnête homme. » Puis le 4 avril, s'adressant à la partie saine de la population : « Citoyens de Paris, s'écriait-il, vous qui formez le plus grand nombre, hommes honnêtes, mais faibles, quand on vous propose de recevoir en triomphe des soldats révoltés, qui ont fait feu sur des citoyens français armés par et pour la loi, il n'en est pas un de vous qui ne sente combien la patrie et combien lui, son fils, son frère, sont insultés par ces outrages faits aux lois, et à ceux qui les exécutent, et à ceux qui meurent pour elles ! »

Le soir même de ce jour, dans la séance des Jacobins, Collot-d'Herbois furieux s'élança à la tribune, tenant à la main le *Journal de Paris*, et, dans le plus odieux et le plus ridicule langage, il s'adresse à André Chénier et à Roucher, qui s'était associé à la même réprobation : « Écrivains perfides et fallacieux ! rhéteurs glacés ! votre sagesse est celle des eunuques.... Mais au moins, André Chénier, *prosateur stérile, respecte le peuple producteur et abondant*.... Et toi, versificateur Roucher ! poète courtisan, le peuple, les

soldats, n'ont jamais échauffé ta verve esclave et prostituée.... Égoïstes cruels ! tous vos mensonges ne pourront empêcher la fête qu'on prépare : cette fête sera vraiment populaire, c'est-à-dire simple, expressive, franche et majestueuse! » Ce langage d'énergumène nous fait rire; prenons-y garde, ce qui nous fait rire aujourd'hui tuait un homme dans ce temps-là, et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que deux ans après cette dénonciation à la tribune des Jacobins, la même charrette conduisait à l'échafaud André Chénier et Roucher, réunis dans la même sentence de mort, comme ils l'avaient été ce soir-là dans le même anathème.

La fête, la triste fête des galériens eut lieu malgré tout, bien que, par un mensonge officiel de la municipalité, elle fût dédiée à la Liberté; mais, comme on nous le fait remarquer, personne ne s'y trompa : les Suisses de Châteauvieux marchaient devant le char de la Liberté, précédés de jeunes filles vêtues de blanc, qui portaient les chaînes des galériens suspendues à des trophées, et chantaient sur un motif de Gossec un hymne qui commençait ainsi :

L'innocence est de retour,
Elle triomphe à son tour;
Liberté, dans ce beau jour,
Viens remplir mon âme!

L'hymne était signé *Joseph Chénier*. Ni lui-même n'a osé le publier plus tard, ni ses amis ne l'ont recueilli dans ses œuvres complètes; mais on le retrouve dans la 378e *lettre b... patriotique du véritable père Duchesne*. Heureusement, et comme pour purifier un nom momentanément souillé, à

l'heure même où la *galère triomphale* était promenée dans les rues, le *Journal de Paris* jetait à tous les échos, avec le nom d'un autre Chénier, l'hymne qui vengeait la conscience publique :

Salut ! divin triomphe ! entre dans nos murailles !
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
De tant de Français massacrés !
. . . . . .
Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,
Vont s'élever sur nos autels.
Beaux-arts qui faites vivre et la toile et la pierre,
Hâtez-vous, rendez immortels
Le grand Collot-d'Herbois, ses clients helvétiques,
Ce front que donne à des héros
La vertu, la taverne et le secours des piques !

Ce qui indignait l'âme patriotique de Chénier, ce n'était pas seulement la réhabilitation de criminels justement condamnés, c'était cette sorte de prime solennelle décernée à l'esprit d'insurrection militaire. Il pensait avec raison qu'une nation ne peut subsister avec ces deux fléaux dont un seul suffirait à la perdre : la violence dans la rue, sous le nom de justice populaire ou de patriotisme égaré, — et l'indiscipline des armées, chère dans tous les temps à la démagogie. Moins de quinze jours après la fête des Suisses de Châteauvieux, la panique de Tournay et le massacre du général Dillon par ses propres troupes vinrent justifier les pronostics d'André. C'est alors que, sous le poids de ces tristes scènes et de ses appréhensions plus tristes encore, il traça d'une main ferme les plus mâles conseils à l'Assemblée, lui démontrant qu'une armée indisciplinée n'est redoutable qu'à son pays.

Les vrais coupables de cette indiscipline croissante, ce sont « ces fanatiques odieux, ces vils brouillons (on remarquera ce mot, qui revient sans cesse sous la plume de Chénier), qui peuplent les clubs et que le mauvais génie de la France a suscités et entretient contre elle. Ce sont eux qui combattent pour la révolte et le brigandage comme pour leurs autels et leurs foyers.... Ne doutons pas que ces plumes mensongères et féroces ne s'évertuent à nous intéresser bientôt au sort de soldats qui n'ont su manier leurs armes que pour des assassinats ; on nous dira qu'à la vérité ils ont été égarés, mais que les chefs étaient des *aristocrates*, qu'ils étaient vendus. Et il ne tiendra pas aux efforts de ces misérables que nous n'entendions quelque bouffon qui n'aura fait que changer de tréteaux nous proposer de décerner le triomphe à ces fuyards meurtriers. » Croyons bien que cette terrible allusion à Collot-d'Herbois, qui avait été comédien, ne fut pas perdue. — Ce qu'annonçait André Chénier était d'ailleurs, au moment où il écrivait, en train de se réaliser. Au club des Jacobins, Chabot, Collot-d'Herbois, Robespierre, Saint-Hurugue, dénonçaient la trahison des généraux, celle même de Dillon, qui, moins heureux que les autres, n'avait pu échapper, disaient-ils, au châtiment. Les *Annales patriotiques* de Carra, l'*Ami du peuple* de Marat, répétaient en chœur le même refrain imbécile et sanguinaire.

Bientôt les événements se précipitèrent, plus forts que la plus intrépide volonté. Après le 20 juin, André Chénier semble avoir eu pourtant comme un éclair d'espoir. L'attitude du roi, sommé de lever son *veto*, menacé tout un jour et calme devant la multitude qui

défila devant lui, sous la conduite de Santerre, aux cris de *Vivent les sans-culottes!* l'effroi de la bourgeoisie de Paris, la consternation de l'Assemblée elle-même, tout cela semblait marquer cette occasion, unique dans les temps de révolution, qui permet, si l'on en profite, de prévenir les dernières catastrophes: heure suprême où tout peut être sauvé encore, après laquelle il est trop tard, et qui semble accordée, comme par une dernière faveur, aux nations ou aux dynasties en péril. « Non, s'écria André Chénier, quelle que soit l'audace des ennemis de la chose publique, l'âme des bons citoyens ne doit pas être entièrement fermée à l'espoir. La tentative faite le 20 juin pour soumettre le représentant de la nation au joug des clubs et des tavernes a dessillé les yeux de ceux mêmes qui jusqu'ici s'étaient montrés les plus aveugles... Pour moi, citoyen obscur, mais intègre et fidèle aux lois, j'élèverai la voix en leur nom et au nom de la patrie, et je remercierai le roi du service qu'il vient de nous rendre. Je le remercierai de nous avoir appris comme on exécute les lois. » L'aveuglement de l'Assemblée nationale, qui ne comprenait pas que sa cause était liée à celle de la Constitution et à celle du roi, se montra incurable, et l'article que fit paraître André Chénier le 26 juillet, en réponse aux injures de Brissot, porte la trace de son découragement. On voit qu'il n'espère plus rien. Tout est bien fini en effet pour la cause constitutionnelle, qu'il représente avec une éloquence condamnée d'avance et un courage stérile. Le 10 août est là, tout près de lui, déjà formé, organisé dans les clubs et dans les sections, qui va déposséder non plus seulement le roi,

mais l'Assemblée, devenue l'instrument déshonoré des violences populaires, jusqu'au jour où elle assistera silencieuse aux massacres de septembre.

Le *Journal de Paris* n'existait plus ; il avait disparu dans la tourmente du 10 août. Ses rédacteurs étaient dispersés ou en fuite. André quitta Paris, où sa famille le sentait menacé. Un séjour au Havre et à Rouen devait le protéger quelque temps contre les rancunes. Cependant il eut la preuve qu'elles le suivaient partout dans son exil errant; il prie son père d'envoyer ses lettres à M. Ant. Caun, poste restante, au Havre; il l'avertit de plus de prendre des précautions en lui écrivant. « En ouvrant votre chère lettre du 18, je me suis aperçu que le cachet n'était pas intact, et que probablement je n'étais pas le premier à l'ouvrir... Je vous conjure, ajoutait-il, d'avoir bien soin de vous et, s'il y avait à craindre que la tranquillité de votre vieillesse fût troublée, de sortir de Paris et venir ici. Je vous recommande aussi tous les écrits et ouvrages et papiers que vous savez. S'ils se perdaient, tous les plaisirs, les études, les amusements d'une vie entière seraient perdus. » Mais ce régime de défiance et ce séjour en province n'allaient guère à cette âme ardente, toute pleine encore des frémissements de la lutte et impatiente de se sentir inutile. Il revint au mois d'octobre à Paris, où il trouva une lettre de Wieland, qui témoignait d'une grande sollicitude pour le poète et le publiciste. Il répondit par un intermédiaire au poète allemand, dont il était fier d'avoir mérité les sympathies. Sa lettre est curieuse à plus d'un titre. « M. Wieland demande ce que je fais dans la Révolution ? Rien, grâce au ciel,

désormais absolument rien... Je suis bien déterminé à me tenir à l'écart, me bornant dans ma solitude à faire pour la liberté, la tranquillité et le bonheur de la République, des vœux qui, à vrai dire, surpassent de beaucoup mes espérances... Il demande si je suis encore en vie. Oui. Je pourrais ajouter que n'ayant fait de mal à qui que ce soit, je ne dois avoir couru aucun risque ni avoir eu rien à craindre; mais M. Wieland, qui connaît les hommes et les révolutions, me répondra sans doute que ce n'est pas une raison[1]. » Ce n'était pas une raison, en effet, et dans ce trait comme en mille autres que l'on pourrait rassembler dans ses notes, perce le pressentiment du sort qui l'attend.

Il semble d'ailleurs que son courage aille de lui-même au-devant de ce péril, qu'il devine autour de lui, devant lui. L'éclatante occasion du procès de Louis XVI vint s'offrir à sa conscience, il n'y résista pas. Quel homme de cœur oserait ne pas applaudir à cet élan qui le porta au secours du roi? Ce procès lui semblait inique d'après la Constitution qui déclarait l'inviolabilité royale, et deux fois plus inique encore après l'acte de la Convention qui abolissait la royauté. Comme on nous le rappelle très justement, enthousiaste partisan des principes proclamés en 1789, il avait donné la plus sérieuse adhésion à la Constitution de 1791 ; dans chacun de ses écrits, dans sa longue polémique avec les journaux, il n'avait pas cessé d'invoquer cette loi fondamentale comme

1. Voyez cette lettre, entièrement inédite, dans la *Notice* de M. Gabriel de Chénier. C'est également à son témoignage que nous empruntons les détails que nous donnons sur cette période de la vie d'André.

le pacte social entre la monarchie restaurée et les libertés publiques. — Que son concours à la défense de Louis XVI ait été volontaire et tout spontané, comme l'affirme M. de Châteaubriand, parent de Malesherbes, ou qu'il l'ait donné avec empressement aussitôt qu'il fut sollicité, qu'importe ? Il reste un grand acte de courage accompli, d'accord avec tous les principes d'André, et c'est le plus beau couronnement qu'on pût souhaiter à sa vie politique. Dans quelle mesure prit-il part à la défense du roi ? Le fait en lui-même est incontestable ; mais les traces positives de son action publique font défaut. Sauf quelques articles de journaux publiés sans signature et qui peuvent avec vraisemblance lui être attribués, il semble bien que son action se soit bornée à de fréquents entretiens avec Malesherbes ou de Sèze, et aussi à un travail personnel assez actif dont on peut suivre la trace dans ses notes, et qui était sans doute la matière préparée de ses entretiens avec les défenseurs du roi. Les plus remarquables de ces écrits retrouvés dans ses papiers sont un projet d'*Adresse à tous les citoyens français*, composé probablement dans les premiers jours de janvier et destiné à soumettre le jugement de Louis XVI à la nation, et un projet de *Pétition à la Convention* pour la décider à ce suprême appel au pays. « Vous êtes juges, dit-il aux citoyens français ; de plus, réunis en vos assemblées primaires, vous formez le *souverain*, d'où il suit que vous avez le droit et le pouvoir de faire grâce... Jusqu'ici, à vous qui êtes des hommes, à vous qui êtes des juges, on ne vous a parlé que de haine. Voici un citoyen obscur qui ne vous parle que d'humanité. On

ne vous a parlé que de vengeance, il ne vous parle, lui, que d'équité. Vous verrez par là combien il est meilleur républicain et combien il est plus votre ami que tous ces discoureurs féroces, puisqu'il s'intéresse non seulement à la puissance, mais à la véritable gloire de la République, — puisqu'il pense qu'un abus de pouvoir qui serait un opprobre pour un particulier, serait aussi un opprobre pour la République, puisqu'enfin *il ne croit pas que l'injustice et la violence deviennent légitimes envers un homme, parce que cet homme a été roi.* » Belles paroles, bien inutiles en présence du parti pris des uns, de l'intimidation et de la lâcheté des autres, mais qui porteront dans la postérité la plus reculée, avec le nom du courageux citoyen qui les écrivit, la dernière protestation d'une noble conscience !

Il était grand temps pour André Chénier de se mettre à l'écart et de s'y tenir comme il l'avait promis à Wieland Après le 21 janvier Paris n'était plus un séjour possible pour lui. Son frère Marie-Joseph, qui lui-même semblait quelque peu ébranlé dans ses convictions jacobines, et qui, tout en votant la mort du roi, ne l'avait votée, dit-il à la tribune, qu'*avec une extrême répugnance*, dut insister plus que personne pour déterminer André, avec lequel il était réconcilié, à s'éloigner de la ville où régnaient désormais Collot-d'Herbois et Robespierre. Député à la Convention pour le département de Seine-et-Oise, il pensa, nous dit-on, que son influence et son autorité de représentant, ses relations, la faveur populaire dont il y était entouré, protégeraient André à Versailles mieux que partout ailleurs ; il trouva pour lui

une petite maison tranquille située à l'extrémité de la rue de Satory et qui porte aujourd'hui le numero 69. C'est là qu'André, brisé par l'émotion et souffrant depuis longtemps d'une maladie cruelle, s'installa vers le printemps de 1793 ; c'est là qu'il passa quelques mois, les derniers mois heureux de sa vie, dans le silence et le travail. Il revint avec délices à ses études favorites qu'il avait abandonnées dans l'ardeur de la lutte, à ses poètes grecs, ses vrais consolateurs, à ces compositions commencées qui attendaient la dernière touche de cette main savante et délicate. Il vécut de nouveau dans ce monde enchanté qu'il avait créé en lui-même, qu'il portait depuis plus de dix ans dans son imagination et qu'il espérait enfin produire à la lumière ; mais quelque chose de nouveau s'était accompli en lui à son insu. Cette veine de sensualité qui courait à travers ses élégies et ses églogues, quand dans l'ivresse de la vingtième année il chantait sous des noms grecs l'indulgente nature, la volupté délirante ou la fantaisie sans lendemain, cette veine si libre et un peu folle d'autrefois s'était comme purifiée au contact de la réalité brûlante, sous le feu des mâles passions et des héroïques colères. Ce n'était plus le temps des mystères nocturnes et des confidences de la *Lampe*. Glycère, Camille, Lycoris, avaient disparu dans la tempête. Pour qui sait lire dans l'âme du poète, il s'y est fait comme une transformation. Ce n'est pas que, même à cette heure de sa vie, l'amour soit loin de lui. Il l'a rencontré au fond de ses retraites, dans ces bois de Luciennes où il se rendait presque tous les jours, où il connut Fanny, où, en l'aimant, il trouva une raison nou-

velle d'aimer la vie[1] ; mais quelle différence dans la note et l'inspiration de cet amour avec les voluptueuses élégies d'autrefois !

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler, et rougir et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité.
. . . . . .
Oh ! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
Que donnent les talents, la beauté, la victoire,
Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux !
Que, loin de moi, ton cœur soit plein de ma présence,
Comme, dans ton absence,
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux !

Et l'ode amoureuse recommence sans cesse, vive, ardente, mais pure, avec un accent inattendu.

... Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.
Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux ;
Vivre est te regarder, t'aimer et te le dire,
Et quand tu daignes me sourire,
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

Ce dernier trait rappelle seul le poète de Camille, mais combien il est changé ! Le respect est venu dans l'amour et l'a fait à la fois plus sincère et plus profond. L'expression seule se teint parfois encore des réminiscences d'Ovide et de Properce.

C'est dans cette note émue et grave que l'*Ode à Versailles* est écrite. On dirait je ne sais quel vague pressentiment des *Méditations*. La mélancolie du *Lac* respire déjà dans ces strophes :

1. La *Fanny* du poète était Mme Laurent Lecoulteux, la sœur de la comtesse Hocquart, la fille de Mme Pourrat, qui s'était réfugiée avec sa famille dans sa maison de Luciennes. M. Becq de Fouquières paraît bien avoir amené la solution de ce petit problème à sa plus haute probabilité.

O Versaille, ô bois, ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Elysée embelli,
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.
. . . . . .
J'aime, je vis. Heureux rivage !
Tu conserves sa noble image,
Son nom qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,
Quand, l'âme doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,
Et l'instant où je dois la voir.

Puis au milieu de ces nobles et délicates amours qui répandent comme une âme nouvelle dans toute cette nature, voici les terribles visions, les souvenirs, les pressentiments lugubres qui viennent s'y mêler et détruire le charme. Soudain, au coin d'un bois, au détour d'un sentier de ces belles collines, le poète vient d'apercevoir Paris. Tout à ses yeux s'enveloppe de deuil. Une ombre livide s'est levée devant lui ; c'est l'effroyable passé d'hier, c'est l'avenir affreux de demain. Un bruit vient troubler « ce silence plein de belles rêveries » ; c'est la tête de Charlotte Corday qui tombe, et le cœur du poète éclate en un sublime sanglot qui se termine en un chant d'apothéose :

La Grèce, ô fille illustre ! admirant ton courage,
Épuiserait Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ;
Et des chœurs sur sa tombe, en une sainte ivresse,
Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi !

Ces jours-là, l'âpre tentation de la lutte lui revenait au cœur. De nouveau il aspirait au combat, il s'irritait

de son oisiveté poétique. C'est sans doute en un de ces jours sinistres qu'il écrivit sur lui-même cette page où l'on sent la hautaine jouissance de l'immolation prochaine et quelque chose comme la volupté du mépris. « ... Il est las de partager la honte de cette foule immense qui en secret abhorre autant que lui, mais qui approuve et encourage, au moins par son silence, des hommes atroces et des actions abominables. La vie ne vaut pas tant d'opprobre... Il veut qu'on dise un jour : Un nommé André Chénier fut un des cinq ou six que ni la frénésie générale, ni la crainte, ne purent engager à ployer le genou devant des assassins couronnés et à s'asseoir à la table où l'on boit le sang des hommes. »

Il resta dans cette calme retraite à Versailles pendans l'été de 1793 et l'hiver de 1794. Pourtant, à certains intervalles, il fallait bien qu'il se montrât à Paris et qu'il fît acte de citoyen à sa section, pour ne pas s'exposer à se faire traiter comme un émigré. Dans un de ces voyages, le 17 ventôse (1794), comme il sortait un soir de la maison d'un de ses anciens amis, à la porte du bois de Boulogne, en face de l'ancien château de la Muette, il rencontra les membres du comité révolutionnaire et de surveillance de la commune de Passy, requis pour opérer une perquisition dans cette maison et arrêter M. Pastoret, député de Paris. M. Pastoret, sans doute averti à temps, ne se trouvait pas chez lui, mais le comité de Passy ne pouvait pas revenir les mains vides. Les explications d'André ne satisfirent pas les scrupuleux agents; il paraît qu'il varia dans quelques-unes de ses réponses. On l'arrêta de par la

loi des suspects, sans se douter de la riche capture que faisait le Comité de salut public. Un hasard fatal l'a livré à son implacable ennemie, la Terreur. Il a engagé la lutte avec elle; il est tombé entre ses mains par surprise. La Terreur, comme l'Achéron du poète, ne lâchera pas sa proie.

CHAPITRE X

ANDRÉ CHÉNIER (SUITE.) — SA VIE A SAINT-LAZARE[1].

I

C'est dans la soirée du 17 ventôse an II (7 mars 1794) que le nommé Guénot ou Gennot (le nom est presque illisible), agent du comité de sûreté générale de Passy, avait rencontré André Chénier devant la maison de Mme Piscatory, mère de Mme Pastoret.

1. Les informations nouvelles relatives à la captivité et au procès d'André Chénier ne s'accordent pas toujours à première vue avec les souvenirs personnels de la famille. Il ne peut entrer dans notre dessein de présenter au public les détails d'une polémique où s'égare et se perd l'intérêt principal. M. Becq de Fouquières a pour lui le sens critique, une connaissance approfondie de son sujet et du temps. Nous le voudrions plus disposé à faire une juste part aux témoignages qui se sont conservés dans la famille et qui ont pour ainsi dire formé une tradition. C'est elle que M. Gabriel de Chénier représente à nos yeux et qui mérite d'être consultée, tant qu'elle n'est pas en contradiction avec les faits. N'est-il pas possible de concilier ces deux sources d'informations, précieuses l'une et l'autre, de les fondre dans un récit vraisemblable, sans rien sacrifier ni des documents écrits ni des témoignages directs ? C'est ce que nous avons essayé de faire dans les pages qui suivent, en ayant soin pourtant de distinguer, dans cette histoire obscure et douloureuse, ce qui est certain de ce qui n'est que probable. Peut-être nous saura-t-on quelque gré d'épargner aux lecteurs la fatigue d'une longue discussion dont le résultat seul a le droit de les intéresser.

Arrêté par hasard, uniquement parce qu'il n'avait pas répondu au gré des agents sur les motifs de son voyage à Passy, André fut gardé à vue dans la maison même où il était venu probablement prévenir son ami, M. Pastoret, du mandat lancé contre lui. Dès le lendemain matin 18 ventôse, il subit un interrogatoire très détaillé dont on a retrouvé le procès-verbal. Cette pièce officielle débute ainsi : « En vertu *d'une ordre* du comité de sûreté générale du 14 *vantose qu'il nous a présenté le dix-sept de la même année dont le citoyen Gennot est porteur de la ditte ordre*, nous nous sommes transportés *maison qu'aucupe la citoyene Piscatory* où nous avons trouvé un particulier à qui nous avons mandé qui il était et le sujet qui l'avait conduit dans cette maison *où il nous a exibée* sa carte de la section de Brutus en nous disant qu'il retournait *apparis* et qu'il était bon citoyen... » Voilà dans quelles mains était tombé le plus grand poète de la France ! Aux différentes questions qui lui sont posées, André répond que ses moyens de subsistance consistent dans une pension de mille livres environ que lui fait son père, qu'il *prend son existence* tantôt chez lui, tantôt chez des restaurateurs, tantôt chez des amis, dont il refuse de dire le nom, — qu'il demeure avec son père, sa mère et son frère aîné, qu'il connaît le citoyen et la citoyenne Pastoret depuis cinq ans environ, qu'il a fait leur connaissance dans la maison de la citoyenne Trudaine. Puis, à travers les quiproquos grotesques causés par la fabuleuse sottise des agents et les éclats de colère de ces inquisiteurs qui, ne comprenant pas le langage d'un homme bien élevé, reprochent à deux reprises

à André de *faire des frase*, viennent les griefs véritables. On lui demande ce qu'il a fait le 10 août 92, lorsqu'il a entendu battre la générale : « A-t-il pris les armes pour voler au secours de ses concitoyens et pour sauver la patrie ? » André répond (ce qui n'était que trop vrai) qu'il était malade alors d'une colique néphrétique. L'agréable Gennot s'égaye au sujet de cette colique qui retenait *le particulier* juste au moment où se montraient les bons citoyens, « quand les boiteux et les infirmes eux-mêmes ont pris les armes pour défendre la nation contre les courtisans du ci-devant Capet ». Les citoyens Cramoisin et Duchesne, ainsi que le commissaire Boudgoust, déclarent à l'envi qu'il faut être un mauvais citoyen pour avoir été malade ce jour-là. L'interrogatoire terminé, on conduit le citoyen suspect au Luxembourg, où, pour une raison quelconque, le concierge refuse de le recevoir ; on le ramène à Passy et de là à Saint-Lazare, où il est enfin admis ; mais tous ces incidents avaient pris la journée, le greffier de la prison ne s'y trouvait plus, et l'on dut remettre au lendemain la formalité de l'écrou. C'est dans cette triste journée du 18 ventôse que le malheureux père, inquiet depuis la veille de la disparition de son fils, suivit ses traces à Passy, à Paris, de prison en prison, jusqu'à Saint-Lazare, où il venait d'apprendre que son fils était enfermé, et c'est là qu'il reçut du concierge cette réponse, qui lui donna quelques heures d'espoir : « Je n'ai pas ce nom-là parmi ceux qu'on a amenés hier. » On peut croire que le vieillard se proposa de faire quelques démarches pour obtenir la liberté immédiate d'André, le supposant détenu sans écrou ;

mais la famille dut arrêter bien vite ces imprudentes réclamations dans l'intérêt même du prisonnier, car dès le lendemain 19 l'écrou était dressé et enregistré avec ce signalement : « André Chénier, âgé de trente et un ans, natif de Constantinople, citoyen, demeurant rue de Cléry, n° 97 ; taille de cinq pieds deux pouces, cheveux et sourcils noirs, front large, yeux gris-bleu, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage carré ; amené céans en vertu d'ordre du comité révolutionnaire, commune de Passy-lès-Paris, pour être détenu par mesure de sûreté générale. »

De motifs réels à cette arrestation, il n'y en avait pas, il n'y en eut jamais un seul ; mais, à prendre la légalité dans le sens que ce mot comportait alors, il y avait un motif légal. L'admirable loi du 17 septembre 1793 investissait les comités révolutionnaires du droit d'arrêter et de détenir *jusqu'à la paix* tous les suspects. Or les catégories établies par la loi étaient si larges qu'on y pouvait faire rentrer tout le monde : « ceux qui, soit par leur conduite, soit par leurs relations, soit par leurs propos ou leurs écrits, se sont montrés partisans de la tyrannie, du fédéralisme, ou ennemis de la liberté ; ceux qui ne pourraient pas justifier de *l'acquit de leur devoir civique*, etc. » — « Suspect d'incivisme ! disait l'inspecteur de police Marino à un prisonnier, j'aimerais mieux avoir volé et assassiné. » Bientôt on arriva à établir, dans l'usage au moins, cette catégorie suprême : ceux qui étaient *suspectés d'être suspects*.

Cependant la situation d'André n'était pas d'abord, à beaucoup près, aussi grave qu'elle le devint plus

tard après le 7 prairial. Détenu par mesure de sûreté, il ne courait aucun risque immédiat tant qu'il ne serait pas l'objet d'un rapport particulier de police ou d'une désignation spéciale des comités de sûreté générale et de salut public, les deux grands pourvoyeurs de l'échafaud. Le comité de Passy, ayant ordonné seul à cette date l'inscription de l'écrou, pouvait même sans procès en ordonner la levée. La conduite de tous était donc nettement tracée. Il fallait se taire, attendre, éviter à tout prix la lutte et le bruit. Marie-Joseph surtout, qui connaissait mieux que personne les haines soulevées un an auparavant contre André, conjurait son père de ne faire aucun éclat. Un incident vint un instant tout compliquer ; ce fut l'arrestation de Sauveur Chénier, adjudant général à l'armée du Nord, transporté quelques jours après de la prison de Beauvais à la Conciergerie. Bientôt Marie-Joseph ne put lui-même sans péril intercéder pour ses frères. S'étant adressé à l'un de ses collègues de la Convention, Dupin, il s'attira cette terrible boutade : « Tu demandes la liberté de tes frères ? si tu étais un bon républicain, tu les livrerais toi-même au tribunal révolutionnaire. » Il s'aperçut qu'il était suivi, surveillé. Il ne cessa pas d'agir pourtant, mais avec une extrême circonspection ; il ne paraissait plus que rarement et furtivement à la Convention. C'était une crise où une démarche inconsidérée, une imprudence d'acte ou de parole pouvait les perdre tous, les deux prisonniers d'abord, le membre de la Convention lui-même, accusé de modérantisme et particulièrement détesté de Robespierre.

Au contraire, le silence, l'ajournement, la patience, pouvaient tout sauver. Dans les temps révolutionnaires, gagner un jour, c'est peut-être gagner la vie. C'est ce que l'on finit par faire comprendre, pendant les premières semaines de la captivité, à M. de Chénier le père, bien que cela fût assez malaisé, et qu'avec la ténacité des vieillards et l'idée fixe des malheureux, il fût impatient d'agir. André lui-même se rangea à l'avis de sa famille. On dit que dans les premiers jours qu'il passa en prison, il écrivit une pétition aux membres du comité de sûreté générale pour obtenir d'être mis en liberté ou jugé promptement. Ce ne fut que sur les instances d'un de ses compagnons de captivité, Saint-Prix, de l'Ardèche, membre girondin de la Convention, et sans doute aussi d'après les avis secrets de son frère, qu'il se décidait à déchirer sa pétition et s'engageait à n'en plus écrire. A ce prix, et grâce à cette conspiration du silence tramée autour de son nom, son sort pouvait n'être pas désespéré. On multiplia les précautions de tout genre : pour ne pas donner l'éveil aux gardiens de la prison ni aux espions du Comité de salut public, on convint que l'on ne se mettrait pas en relation ostensible avec le prisonnier. Un gardien qui risquait sa tête pour un fort salaire venait presque chaque jour dans la famille Chénier apporter et chercher des nouvelles. Les lettres et les papiers que le père et le fils s'adressaient étaient soigneusement cachés dans un paquet de linge. C'est ainsi, que toutes les poésies composées à Saint-Lazare sont sorties de la prison et sont parvenues à M. de Chénier le père. C'est par la même voie qu'André put se procurer

quelques livres, de temps en temps des journaux, et reprendre ses études dans la paix trompeuse que lui donna pendant deux mois l'apparent oubli d'ennemis qui n'oubliaient rien du passé, et dont la circonstance la plus insignifiante pouvait réveiller la meurtrière mémoire.

Jetons un regard sur la prison et sur la vie que l'on y menait alors. Il n'y a pas de détail sans intérêt quand il s'agit d'une pareille époque ou d'un pareil homme. La maison Lazare, comme on l'appelait dans le langage du temps, située au faubourg Saint-Denis, était une ancienne léproserie, devenue maison de correction sous la monarchie. On venait d'en faire une prison pour les suspects dans les premiers jours de 1794. Il y avait dix prisons au plus en 1789; il y en avait plus de trente en 1794; il en aurait fallu cent, si le tribunal révolutionnaire n'avait pas trouvé un moyen rapide et quotidien d'y faire de la place aux nouveaux venus. Malgré les vides faits par la population flottante qui chaque jour passait devant Fouquier-Tinville, l'espace, toujours plus rempli, manquait, et ce n'était pas là une des moindres souffrances des prisonniers. Encore paraît-il que dans les premières semaines de la captivité d'André, grâce à l'humanité du concierge Naudet, la vie était tolérable; mais à partir du mois de floréal le régime devint d'une extrême rigueur. Naudet fut renvoyé et remplacé par un geôlier moins suspect de faiblesse. Semé, le nouveau concierge, et l'administrateur de la prison, Bergot, s'entendaient à merveille dans l'art de la persécution. « Ces monstres, disait Bergot, en enlevant à un prisonnier une tabatière où était le portrait de sa femme,

ces monstres se consolent avec les portraits d'être privés des originaux, et ils ne s'aperçoivent plus qu'ils sont en prison. » Le citoyen Semé lui-même, malgré tout son zèle, ne sut pas se maintenir à la hauteur des circonstances; dans les derniers jours, il dut céder la place à un nommé Verney, agent particulier de Robespierre, qui venait de faire les *fournées* au Luxembourg en qualité de porte-clefs, et qui avait la main prompte dans ces sortes d'affaires. La terreur entra à sa suite à Saint-Lazare. Dès lors les prisonniers subirent les traitements les plus rigoureux. On refusait du lait à des femmes enceintes; on chassa même des gardiens pour leur en avoir procuré; on ne permit plus qu'un seul repas, qui consistait en légumes, quatre onces de viande, un vin falsifié. Se plaindre du régime était dangereux. Le jeune de Maillé, âgé de seize ans, fut convaincu de conspiration pour avoir jeté un hareng pourri à la tête d'un guichetier. Cela lui coûta la vie. Les lettres étaient interdites; on confisquait l'argent que les parents envoyaient; on était comme mort à la société et absolument séparé du monde[1]. La seule communication avec le dehors était une grande fenêtre au bout d'un corridor, par laquelle on pouvait jeter les yeux dans la rue de Paradis. C'est par là qu'on pouvait apercevoir quelque figure amie,

1. *Faits historiques et anecdotes sur la maison d'arrêt de Saint-Lazare.* Voyez les différentes relations réunies par M. Dauban dans *les Prisons de Paris sous la Révolution*, p. 388 et suiv. Si l'on compare aux deux premières relations la *Correspondance du poète Roucher à Saint-Lazare* qui les suit immédiatement, pour comprendre la différence des impressions, il faut remarquer que les premières lettres de Roucher, animées et presque gaies, sont datées du mois de février. Après le mois d'avril, elles deviennent courtes et rares, et s'interrompent brusquement un peu plus tard.

tout en tremblant pour les imprudents qui se risquaient dans le voisinage des rondes de police. Des énergumènes du quartier trouvaient encore le moyen d'empoisonner ces courts instants de joie; une de leurs bonnes plaisanteries patriotiques était d'annoncer par des gestes expressifs aux prisonniers qu'ils allaient être envoyés à la guillotine. On remarquait tous les jours à la même place un fort de la halle qui excellait en ce genre de pantomime. A l'intérieur, l'épouvante régna surtout quand Herman, président des commissions populaires, et son adjoint Lanne, vinrent procéder à la confection d'une liste dont les éléments étaient préparés par Verney. On faisait à chaque prisonnier des questions sommaires et qui roulaient toujours dans le même cercle: « As-tu voté pour Henriot? As-tu dit du mal de Robespierre ou du tribunal révolutionnaire? Combien as-tu dénoncé de modérés, de nobles ou de prêtres dans ta section? » Pure formalité d'ailleurs : ceux dont le nom était marqué d'une croix sur les listes étaient assurés de leur sort.

On vivait pourtant, on vivait dans l'intervalle de ces terribles visites. Il faut bien le croire, puisque nous en avons tant de témoignages. Il n'est dans la nature humaine ni de soutenir longtemps ces crises aiguës, ni de désespérer jamais. Chacun revenait insensiblement à ses études, à ses goûts, à ses plaisirs, autant que cela était possible dans les tristes cellules, dans les longs corridors sombres ou les préaux creusés comme des puits entre les hautes murailles. On essayait de se reprendre à la vie, à l'espoir, par le travail et par l'oubli; on causait, on discutait, on riait même, on se surprenait à être gai. La société était

fort mélangée, sans doute, dans ces huit ou neuf cents prisonniers de Saint-Lazare ; mais il y avait là des représentants nombreux du meilleur monde, du clergé, des lettres, du Parlement, dont on peut retrouver les noms sur les listes présentées au tribunal révolutionnaire ou dressées par des délateurs tels que les deux réfugiés belges, Robinet et Jaubert, avec des désignations caractéristiques. C'étaient, pour n'en citer que quelques-uns, *d'Hennisdal, ex-baronne; Mursin, ex-comtesse; Fleuri, ex-marquise, accusées d'aristocratie puante; — Saint-Aignan, ci-devant duc; Saint-Aignan, ci-devant duchesse; Longchamps, ex-noble, qui disait qu'on ne pouvait plus trouver de la bonne compagnie qu'en prison; — Loyserolle père, ex-noble, qui a dit que les membres de la Convention parlaient comme des apôtres et se conduisaient comme des anthropophages; Roucher, auteur du poème des Mois; Trudaine frères, conseillers au Parlement.* Dans cette même prison se trouvaient aussi le marquis d'Usson, ancien colonel d'André au régiment d'infanterie d'Angoumois ; Ginguené, l'auteur de la *Confession de Zulmé;* le peintre Suvée, qui s'est associé à la gloire d'André Chénier en nous transmettant ses traits ; Leroy, élève de Suvée, qui faisait en même temps le portrait de Roucher. La conversation, les visites de cellule en cellule, le travail, la toilette même des femmes qui trouvaient moyen d'en faire encore, tout cela donnait quelques heures d'illusion. Le pire supplice était l'odieux mélange de cette vie commune avec les délateurs. Il faut voir avec quelle rage Jaubert et Robinet notent dans leurs rapports l'attitude « des nobles, des prêtres, qui se

recherchent pour vivre ensemble et qui se défient de ceux qu'ils croyaient patriotes en les désignant comme des espions. Ils se groupaient dans les corridors, soit pour causer, soit pour lire les gazettes, et lorsque nous venions à passer, il se faisait un profond silence. Chaque jour ils inventaient des nouvelles désastreuses... Trenck annonçait qu'incessamment 100 000 Valaques monteraient à cheval pour envahir la France. On avait soin de débiter ces nouvelles tout bas, avec un air de mystère. Chacun fuyait quand ils nous voyaient[1]. » On croira volontiers que ces histoires étranges étaient *débitées* de manière à tomber au passage dans l'oreille des espions, et l'histoire des 100 000 Valaques, montant à cheval pour arriver tout d'un trait à Paris, était une plaisanterie bien trouvée pour faire dresser ces longues oreilles en quête de nouvelles; mais ce genre de plaisanterie coûtait cher alors.

Voilà la triste réalité. C'est bien elle que nous retrouvons dans quelques chapitres de *Stello*, avec un reflet d'idéal qui décore et transforme tout. Grâce à l'intuition du poète, M. Alfred de Vigny a ranimé cette société de Saint-Lazare, cette vie depuis si longtemps éteinte; il lui a donné un mouvement, des formes, une couleur, qui se sont imprimés dans toutes les mémoires. Il en a écrit la légende, et c'est en vain maintenant que l'histoire voudrait changer quelques traits à ce tableau. Ce que le poète a fait vivre un instant devant nos yeux ne

1. *Noms des détenus que nous croyons en notre âme et conscience être ennemis du peuple,* liste de Jaubert et Robinet.

meurt plus. Nous reverrons toujours ce préau où le soleil jette un rayon triste du haut d'un toit, ce guichetier qui lave son linge en chantant dans la fontaine du milieu, la douzième loge du rez-de-chaussée où le docteur noir est introduit, cette cellule petite et brûlante, exposée au midi, et Mme de Saint-Aignan suspendant à la fenêtre, pour se garantir du soleil, un grand châle, le seul qu'on lui ait laissé. Nous entendons cette longue et touchante conversation où l'aimable prisonnière laisse échapper, avec une pudeur voilée de larmes, le secret de son amour naissant. Tout s'anime devant nous comme par une douce magie. On ne peut plus oublier ce réfectoire enfumé où les prisonniers s'assemblent, et, au milieu de cet appareil de désolation, ces scènes de galanterie française, ces cercles où semble passer comme un air de Versailles, un groupe surtout, « pareil à un grand quadrille de la cour en négligé, le lendemain du bal », et ces jeux d'une gaieté funèbre, ces essais de la guillotine où les plus grandes dames de France étudient, au milieu des rires, l'art de mourir avec grâce et de se venger de la force brutale en la méprisant. Tous ces tableaux sont vrais d'une vérité relative. Il n'y manque que la contre-partie. C'est André Chénier qui nous la fournira.

Il paraît bien en effet que, dans ce mélange de tous les rangs, de toutes les conditions, la nature humaine dut souvent se révéler sous de tristes aspects. Cette vie élégante d'autrefois, continuée même sous les verrous, cette politesse exquise, ces délicatesses raffinées de sentiment, n'étaient et ne pouvaient être que l'apanage d'un petit groupe isolé dans cette cohue de près

de mille prisonniers. La grossièreté des mœurs du grand nombre, le libertinage à la place de la galanterie, l'ardeur des dernières joies de la vie même à la veille de la mort, l'impatience des suprêmes convoitises, tout cela nous a été retracé avec les détails les plus étranges par Riouffe, par le comte Beugnot, par Coittant et les autres détenus qui nous ont laissé de curieux mémoires sur les diverses prisons de Paris. Ajoutez-y l'habitude croissante d'une sorte d'insensibilité à mesure que l'on s'acclimatait dans le péril, un égoïsme naïf et féroce qui éclatait sans pudeur après que le geôlier avait fait l'appel des prisonniers destinés au tribunal révolutionnaire, et que ce jour-là au moins on avait vu épargner son nom, c'est-à-dire sa vie. Pour quelques admirables traits d'amour respectueux, chevaleresque, et de délicatesse héroïque qui, là comme ailleurs, ne pouvaient être que l'exception, mais qui suffisent pour honorer la nature humaine, quel revers à cette glorieuse médaille de l'honneur et du dévouement! La foule était là, comme ailleurs avec ses instincts, avec ses passions brutales, exaspérées par le péril de la mort prochaine, avec son incurable légereté, ses vices frivoles ou grossiers. Ce spectacle inspirait au poète des vers d'une amertume extraordinaire et comme brûlants de mépris :

On vit, on vit infâme. Eh bien! il fallut l'être;
L'infâme après tout mange et dort.
Ici même, en ces parcs où la mort nous fait paître,
Où la hache nous tire au sort,
Beaux poulets sont écrits; maris, amants, sont dupes;
Caquetage, intrigues de sots;
On y chante, on y joue, on y lève des jupes;
On y fait chansons et bons mots.

. . . . . .
L'un court et l'autre saute, et braillent, boivent, rient,
Politiqueurs et raisonneurs,
Et sur les gonds de fer soudain les portes crient;
Des juges tigres, nos seigneurs,
Le pourvoyeur paraît. Quelle sera la proie
Que la hache appelle aujourd'hui?
Chacun frissonne, écoute, et chacun avec joie
Voit que ce n'est pas encor lui.
Ce sera toi demain, insensible imbécile[1].

Les deux procédés poétiques d'Alfred de Vigny et d'André Chénier, si contraires dans leur but et dans leurs effets, s'expliquent également bien ici. M. de Vigny a vu à distance, choisi ses traits et ses couleurs, idéalisé en un mot. André Chénier a vu de près la réalité, trop souvent laide, triviale ou frivole; il l'a stigmatisée; son âme fière souffrait de tout ce qui ôtait au malheur un peu de sa dignité, de tout ce qui diminuait la grandeur des victimes. Il était résolu à mourir debout, s'il fallait mourir, le mépris sur les lèvres. Il ne se consolait pas que tout le monde autour de lui ne sût pas souffrir ainsi.

Et cependant lui aussi, dans la tristesse de cette vie, quand il était touché d'un sentiment profond, il savait mieux que tout autre jeter sur la réalité le prestige éblouissant de ses vers et mettre à un front choisi le rayon qui ne s'éteint pas. Dans ces groupes d'élite de la société de Saint-Lazare, où son courage et son talent lui marquaient une place à part, il avait remarqué bien vite cette grâce exquise, cette beauté, qui s'appellera dans la postérité *la Jeune Captive*. Il avait à son approche senti s'éveil-

1. Pièce restée inédite jusqu'à la publication de M. Gabriel Chénier.

ler confusément, avec je ne sais quelle surprise d'une sensibilité qu'il croyait morte pour l'amour, cet attendrissement poétique dont les bois de Luciennes avaient recueilli l'écho délicieux. Il s'étonna peut-être de pouvoir aimer encore, mais avec quel respect il traita et cet amour suprême et celle qui en fut le dernier objet ! A peine si l'on peut deviner une secrète palpitation de ce cœur, ennobli par la lutte et l'épreuve, dans ces adorables vers où parle sa jeune amie et qui chantent dans toutes les mémoires :

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance !

. . . . . .

O mort ! tu peux attendre, éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi, Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux point mourir encore.

Et quand nous répétons ces strophes mélodieuses, nous voyons passer devant nous cette jeune fille qu'Alfred de Vigny a voulu peindre en s'inspirant de ces vers, et dont il nous a pour ainsi dire imposé le type ineffaçable. Nous la voyons, la jeune captive, s'avançant avec l'élégance d'une fille d'Athènes, marchant ou plutôt se soulevant sur ses pieds, comme un oiseau qui sent ses ailes, avec sa tête petite, penchée en avant comme celle des gazelles et des cygnes. Ses cheveux noirs en bandeau, rejetés en arrière en couronne, tressés avec une chaîne d'or, lui donnaient l'air de la plus jeune des muses. Elle s'avançait avec les étincelles de la joie dans les yeux. Cette joie, pour ainsi dire innée

en elle, électrisait les visages fatigués des prisonniers. C'était Mlle de Coigny; on eût dit qu'elle avait seize ans.

Encore ici il faudra bien modifier la légende; mais cette fois nous aurons fort à faire, ayant contre nous le double idéal créé par les vers d'André Chénier et par le portrait enchanteur de M. de Vigny. L'imagination, quand elle est habituée à un type, n'y renonce pas volontiers. Il faut bien dire pourtant ce qu'était la jeune captive, non moins séduisante peut-être dans la réalité, mais autrement et avec des traits différents, avec quelque chose de moins subtil, de moins pur, de moins aérien, une femme avec tous les caprices et les passions de la femme, au lieu d'une jeune déesse. André Chénier lui-même semblait provoquer les recherches de l'histoire future, quand il disait dans sa dernière strophe :

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

Cet *amant des loisirs studieux*, attiré par la beauté de ces vers, a répondu à l'appel du poète, il a cherché et trouvé *quelle fut cette belle;* c'est naturellement M. Becq de Fouquières, qui a rassemblé dans ses *Nouveaux Documents* tous les éléments de son histoire. Voici les dernières informations qu'il nous donne. On dit toujours *mademoiselle de Coigny*, on a tort; c'était une *demoiselle de Coigny*, ce qui est bien différent. A l'époque où elle fut enfermée à Saint-Lazare, elle n'était plus une jeune fille; il y avait dix ans qu'elle était mariée.

Mlle Franquetot de Coigny était née en 1769; à peine âgée de quinze ans, le 5 décembre 1784, elle avait épousé M. de Rosset, marquis, puis duc de Fleury; c'est du moins la date du contrat où le roi avait signé. Vingt-quatre ans, c'était son âge quand la jeune captive entra comme un rayon de soleil dans la prison de Saint-Lazare et dans la vie d'André. Dois-je ajouter qu'elle ne s'appelait plus duchesse de Fleury, et qu'elle avait déjà depuis quelques mois divorcé avec son mari? Faut-il aller jusqu'au bout des révélations cruelles de l'historien? Dans la prison de Saint-Lazare, elle rencontra le spirituel et triste personnage qui s'appelait M. de Montrond. Elle fut aimée de lui, elle l'épousa au sortir de la prison. Aimer M. de Montrond quand on est aimée d'André Chénier, voilà bien la vie, si différente des arrangements de la poésie ou du roman! Ce fut presque un crime, il fut châtié. Cette union ne fut pas heureuse et se termina par un second divorce[1]. Celle qui avait été Mlle de Coigny avait passé à côté du seul amour qui l'eût peut-être rendue heureuse, si elle l'avait compris et si le poète eût vécu. Ces rencontres-là ne se font pas deux fois dans l'existence d'une femme. Cette personne charmante entre toutes, que Mme Vigée-Lebrun nous dépeint dans ses *Souvenirs* « comme comblée de tous les dons de la nature, douée d'un visage enchanteur, d'une taille comme celle qu'on donne à Vénus, d'un esprit supérieur, d'une âme ardente et passionnée pour les arts »,

1. Nous négligeons, dans ce rapide récit, toutes les preuves et pièces à l'appui, depuis l'interrogatoire subi par la duchesse de Fleury devant les administrateurs de police, jusqu'au témoignage si précis de Millin, qui connaissait André Chénier, Montrond et la duchesse de Fleury.

avec tous ces dons, avec cette riche et délicate culture, elle ne put, sauf une fois, inspirer que de trompeuses sympathies, et sa vie ne fut qu'une suite de déplorables erreurs. Qu'importe ? A la distance des années et dans la perspective, sa personnalité historique n'est rien. Elle a vécu, elle s'est trompée, elle a souffert, elle a même vieilli (car elle n'est morte qu'en 1820) ; qu'importe encore ? La personnalité idéale dont la poésie l'a revêtue n'a pas vieilli depuis le premier jour où André Chénier, ravi, l'aperçut dans le préau de Saint-Lazare. Telle qu'il l'a vue ce jour-là, telle la jeune captive vivra dans la mémoire des hommes ; elle sera toujours jeune fille, elle sera toujours héroïque et charmante, elle aura toujours seize ans.

Une prison rigoureuse, des communications de plus en plus rares et difficiles avec sa famille, le péril croissant autour de lui avec l'ajournement indéfini de la délivrance, l'isolement absolu du monde extérieur et, pour ainsi dire, du monde des vivants (parmi les habitants de Saint-Lazare, combien peu pouvaient croire qu'ils appartenaient encore à la vie !), tout cela agissait sur l'imagination vive d'André Chénier, et l'on peut saisir une plainte discrète, voilée, dans ses dernières poésies. Une de ces pièces a été écrite sous l'impression de ce découragement qui suit les grands malheurs, de cette surprise que l'on ressent à se trouver seul un jour, quand, la veille, tant de mains amies pressaient la vôtre, de cette tristesse passionnée qui deviendrait facilement de l'amertume contre ceux qui semblent vous oublier. C'est bien le sens de cet ïambe douloureux dont le texte, restitué d'après le manuscrit par M. Gabriel de Chénier, reprend

une signification parfaitement claire qu'il avait perdue par des altérations graves.

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
. . . . . .
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons comme moi,
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis ? Oui, de leur main chérie,
Un mot à travers ces barreaux
Eût versé quelque baume en mon âme flétrie.
De l'or peut-être à mes bourreaux...
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis, vivez contents.
En dépit de Fouquier [1], soyez lents à me suivre.
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits ;
A mon tour aujourd'hui ! mon malheur importune :
Vivez, amis, vivez en paix !

Quoi de plus navrant que ce dernier cri à ses amis absents, oublieux peut-être ? Non assurément, ils n'oubliaient pas ; que pouvaient-ils ? Le mot d'ordre du silence était donné, c'était le salut; mais comment André aurait-il pu échapper à cette lassitude des jours qui se succèdent et des heures qui passent, mornes, monotones, sans changement, sans espoir ? Que voulez-vous ? à trente ans on n'est pas ce *stoïque aux yeux secs qui vole embrasser la mort.* Il fut stoïque quand il fallut mourir, c'est assez.

On comprend, dans l'énervement d'une captivité

1. Le nom est resté en blanc dans le manuscrit.

indéterminée, sans issue à prévoir, quel retour le poète devait faire sur la vie de son frère, comblée, en apparence au moins, de bonheur, de succès bruyants au théâtre, de popularité dans les clubs, en la comparant avec la sienne, qui depuis quatre ans était une vie de lutte, d'impopularité croissante, de persécutions odieuses. Les trois dernières strophes, jusqu'ici inédites, de l'ode à Marie-Joseph, confirment pleinement, bien qu'on en dise, l'interprétation qu'on avait donnée de ce petit poème. Ce n'est pas, si l'on veut, de l'ironie, c'est au moins un parallèle mélancolique entre deux existences et deux destinées. Peut-être en écrivant ces vers André ne se rendait-il pas compte des angoisses, des hontes secrètes, des tortures de tout genre dont Marie-Joseph avait acheté son triste bonheur.

Mon frère, que jamais la tristesse importune
Ne trouble ses prospérités !
Qu'il remplisse à la fois la scène et la tribune :
Que les grandeurs et la fortune
Le comblent de leurs biens qu'il a tant souhaités !

Cette strophe était connue. Voici où commence la partie inédite. André se réfugie au sein de cette famille nouvelle que le malheur lui a créée.

Infortune, honnêtes douleurs,
Souffrance, des vertus superbe et chaste fille,
Salut. Mes frères, ma famille,
Sont tous les opprimés, ceux qui versent des pleurs,
Ceux que livre à la hache un féroce caprice,
Ceux qui brûlent un noble encens
Aux pieds de la vertu que l'on traîne au supplice,
Et bravent le sceptre du vice,
Ses caresses, ses dons, ses regards menaçants;
Ceux qui devant le crime, idole ensanglantée,
N'ont jamais fléchi les genoux,

Et soudain, à sa vue impie et détestée,
Sentent leur poitrine agitée
Et s'enflammer leur front d'un généreux courroux !

Avec sa piété presque filiale, M. Gabriel de Chénier s'ingénie pour nous convaincre que ces vers ne contiennent pas d'allusion aux regrettables triomphes de Marie-Joseph, à ses déplorables amitiés, à ses entraînements; l'opposition éclatante des deux parties de l'ode parle d'elle-même plus haut que tous les commentaires. Il n'est pas douteux que ce poème, si âpre en sa mélancolie, n'ait jailli de l'âme d'André sous une impression de contraste douloureux, dans un de ces instants où sa main se serait détournée avec tristesse de celle qu'avaient serrée tant de fois Collot-d'Herbois et Barère.

II

Cette note personnelle, cette plainte sur lui-même, ces retours sur sa destinée, sont assez rares dans les poésies composées à Saint-Lazare. L'inspiration principale est la protestation indignée contre l'iniquité et l'infamie triomphantes. Jamais n'a été mieux réalisé et plus à la lettre le mot célèbre : *facit indignatio versum*. Le poète est inépuisable dans son éloquente invective. De quel air superbe il répond à ceux qui lui en feront le reproche un jour !

Sa langue est un fer chaud. Dans ses veines brûlées
Serpentent des fleuves de fiel.
— J'ai douze ans, en secret, dans les doctes vallées,
Cueilli le poétique miel.
Je veux ouvrir un jour ma ruche tout entière.
Dans tous mes vers on pourra voir
Si ma muse naquit haineuse et meurtrière...

Non, il n'était pas né pour la haine. D'ailleurs, ce qu'il venge, ce n'est pas sa cause personnelle :

Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures
La patrie allume ma voix ;
La paix seule aguerrit mes pieuses morsures,
Et mes fureurs servent les lois.

Voilà l'ardent et haut foyer de son inspiration. — On peut voir qu'il ne mettait aucune prudence dans l'expression de ses sentiments et supposer qu'il les répandait dans l'âme de ses compagnons de captivité ; mais, quand il écrivait, il prenait quelques précautions élémentaires contre un accident possible, la perte d'un manuscrit surpris aux mains du messager et qui aurait compromis d'un seul coup la vie du guichetier et celle de son père, dépositaire de ses poésies. Voici ce qu'il avait imaginé. Il écrivait ses vers sur d'étroites bandes de papier, d'une écriture serrée, presque microscopique. Le dernier éditeur nous en a donné un très curieux *fac-simile* que l'on ne peut contempler sans émotion, quand on songe que ce sont les dernières lignes dans lesquelles ait passé cette ardente pensée, sur lesquelles ait battu ce noble cœur ; que cette page a été le dernier cri jeté par le poète vers l'histoire qu'il veut attendrir, vers la justice suprême qu'il accuse d'être tardive et sourde. Il y avait pour sa famille et pour ses amis un grand danger dans la violence

de ces magnifiques anathèmes contre les Barère, les Couthon, les Collot-d'Herbois, les Fouquier-Tinville, les Robespierre. Il est obligé d'indiquer ces noms par des points ou des blancs. Presque toujours, dans ses plus libres inventions, il feint, pour dépister l'agent qui trouverait le manuscrit, de les avoir prises dans quelque auteur grec qu'il indique à la fin du morceau : *traduit de Cratinus, traduit des Baptes d'Eupolis*, etc. Un autre moyen qu'il emploie est l'abréviation. Ainsi un manuscrit porte ce texte :

Un vulg. ass. ss. va chercher les ténèbres.

Lisez : Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres.

Mais l'expédient le plus sûr, qui lui était indiqué par la connaissance et l'usage qu'il avait de la langue grecque, était d'entremêler ses vers les plus hardis de mots qui devaient pour le coup arrêter net les Herman ou les Verney en quête de sa pensée. Les exemples de cette transposition d'une langue dans l'autre sont très nombreux dans ses dernières poésies. Quel administrateur de police aurait vu clair dans la terrible pièce dont nous avons le canevas et qui commence ainsi :

Ὁ σταυρὸς *est pour eux une* πήγη *féconde.*

Traduisez :

L'échafaud est pour eux une source féconde.

Le poète se proposait de décrire la joie de cette populace dépravée qui va voir guillotiner comme on va au spectacle. Le premier vers déconcertait les curieux. De même, comment ces ignorants auraient-ils pu comprendre quelque chose à une strophe pareille ?

O. g.—d. de L. sous les voûtes royales
Par nos μαιναδ déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacch.,
Orné nos portes τριομφ.

Ce qu'il faut lire ainsi :

O gardes de Louis, sous les voûtes royales,
Par nos ménades déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,
Orné nos portes triomphales.

Le poète savait bien que le *peuple hébété* ne se reconnaît pas dans le δῆμος *hbt*. Le *sans-culotte* ne pensera pas que *Gloutaneime*, c'est lui-même ; Collot-d'Herbois, l'ancien comédien, ne se doutera pas que *Gynnis* est son surnom grec, Gynnis l'efféminé, le *danseur de corde;* le tribunal révolutionnaire laissera passer sans les voir les injures adressées à l'infâme *dicastère;* le président du comité de sûreté générale épargnera le poète qui voue l'*épistate* à l'infamie, et le délateur ignore qu'il s'appelait *sycophante* chez les Grecs. Tout cela n'exige que de légers efforts d'interprétation ; mais pour la plupart des noms abrégés ou supprimés nous n'arriverons jamais à une certitude positive. Il faut en prendre son parti. La discussion dans ces cas-là entre les derniers éditeurs ne peut aboutir qu'à des probabilités. Quand un nom laissé en blanc est accolé à une épithète atroce, on n'a parmi les personnages du temps que l'embarras du choix.

Ces poèmes de la colère sont loin d'être achevés ; mais comme ils sont beaux, hardis, puissants, d'une veine libre, d'un tour neuf, d'une fière et provocante allure ! On ne saurait trop admirer la souplesse et la force de ce talent poétique, le même

qui se plaisait, il y a quatre ans à peine, aux élégies voluptueuses, aux idylles sensuelles, et en qui maintenant respire l'âme des Archiloque, en qui revivent l'hyperbole de Juvénal avec plus de sincérité, l'ironie mordante, ailée, d'Aristophane avec plus d'indignation. Voyez plutôt quelques strophes de cette pièce étonnante (le numéro 5 des ïambes), une révélation du dernier éditeur :

... Vingt barques, faux tissus de planches fugitives,
S'entr'ouvrant au milieu des eaux,
Ont-elles, par milliers, dans les gouffres de Loire,
Vomi des Français enchaînés,
Au proconsul Carrier, implacable après boire,
Pour son passe-temps amenés?

Et l'horrible orgie des bourreaux, ne croit-on pas la voir tournoyer sous le fouet vengeur du poète ?

... Attablés, le bordeaux de chaleurs plus brutales
Allumant leurs fronts impudents,
Ivres et bégayant la crapule et les crimes,
Ils rappellent avec des ris
Leurs meurtres d'aujourd'hui, leurs futures victimes;
Et parmi les chansons, les cris,
Trouvent de çà de là, sous leur main, sous leur bouche,
De femmes un vénal essaim,
Dépouilles du vaincu, transfuges de sa couche
Pour la couche de l'assassin.

Le poète fait allusion aux fêtes secrètes de Passy que donnait l'ancien fermier général Dupin et par lesquelles il s'était acquis quelques sympathies sur les bancs de la Convention. Sauf l'austère Robespierre et l'illuminé Saint-Just, il semble bien que la plupart des conventionnels oubliaient volontiers le soir leurs terribles occupations de la journée. On cite surtout, parmi les convives de Dupin, les principaux membres du Comité de sûreté générale, Vouland, Amar, le vieux

Vadier, Jagot, Louis du Bas-Rhin. Le même personnel de plaisir et d'orgie, les mêmes actrices et les mêmes filles qui, quelques années auparavant, menaient si joyeusement leur train avec les financiers et les marquis, venaient chaque soir à ces rendez-vous galants de la Terreur, honorant de leur tendresse les maîtres de la France et riant avec eux des *guillotinades* du matin ou de celles du lendemain, surtout quand elles apprenaient par leurs nouveaux amants qu'un de leurs amants anciens était de la fournée. Ces soirs-là la fête était complète.

Une des dernières strophes de cette pièce soulèvera peut-être contre elle, à force d'énergie, quelque goût délicat; mais alors supprimons Aristophane, mille fois plus hardi :

Le remords est, dit-on, l'enfer où tout s'expie.
Quel remords agite le flanc,
Tourmente le sommeil du tribunal impie
Qui mange, boit, rote du sang ?
Car qui peut noblement de leur bande perverse
Rendre les attentats fameux?
Ces monstres sont impurs; la lance qui les perce
Sort impure, infecte comme eux.

Virgile a dit en parlant de Polyphème :

Jacuitque per antrum
Immensus, saniem *eructans*.

Pourquoi serions-nous plus sévères pour André Chénier que pour Virgile?

Ce qui ajoute un navrant intérêt à cette dernière exhumation des poèmes composés à Saint-Lazare, c'est qu'ils nous sont rendus sous la forme même où ils ont été retrouvés, avec des intervalles remplis de prose ou des vers suspendus. Là mieux

que partout ailleurs, on voit le poète se livrant entièrement à l'inspiration de sa pensée, sans s'arrêter aux obstacles matériels du rhythme ou de la rime, passant par-dessus les difficultés, mais habile et soigneux à indiquer le mouvement général, plus important à ses yeux que le détail du vers ou que l'expression provisoire qu'il remplacera un autre jour. Tout cela donne un air de sincérité bien émouvante à ces travaux surpris par la mort dans leur première négligence, et la pensée même de ce qu'il y a d'inachevé en eux remplit l'esprit qui les étudie de la curiosité la plus douloureuse. Voici un ïambe, jusqu'ici inédit auquel il a manqué quelques heures de travail pour être au nombre des meilleurs et des plus accomplis. C'est une sorte d'apologue ou plutôt une série de petits apologues destinés à railler la folie de ceux qui, ayant ôté à la multitude le frein des lois, s'étonnent de ses emportements ou s'indignent de tomber ses victimes :

J'ai lu qu'un batelier, entrant dans sa nacelle,
Jetait à l'eau son aviron;
J'ai lu qu'un écuyer, noble et fier sur sa selle,
Bien armé d'un double éperon,
D'abord ôtait la bride à son coursier farouche;
J'ai lu qu'un sage renommé,
Avant de s'endormir, dans le fond de sa couche
Plaçait un tison allumé;
J'ai lu qu'un Actéon, à son tour sur l'arène,
Assouvit la rage et la faim
De ses chiens, par lui seul, pour bien servir sa haine,
Accoutumés au sang humain.
L'Automédon meurtri devint un Hippolyte....

Et les vers s'arrêtent là. Il devait y avoir un retour sur chacun de ces imprudents, le batelier, le sage, qui périssent dans l'incendie ou dans les flots; mais

déjà l'inspiration amène sous la plume d'André une autre allégorie, et il abandonne le développement commencé pour courir à un sujet nouveau :

Un docte à grands projets rassembla des vipères
Et leur prêchait fraternité.
Mais, déchiré bientôt par ce peuple de frères,
Il dit : Je l'ai bien mérité ! »

Ce prédicateur trop naïf, qui prêche la fraternité aux vipères, il s'appelle légion. Tous sont morts « déchirés par ce peuple de frères ». Il en sera de même des autres :

J'ai lu maints autres faits, tous fort bons à redire ;
Et tous ces beaux faits que j'ai lus,
Barnave, Chapelier, Duport, les devaient lire :
Ceux-ci ne lisent pas non plus.

Barnave n'a pas lu ou n'a pas compris. Danton, Hérault de Séchelles, d'autres encore, n'ont pas lu ou ne lisent pas non plus ; ils sont morts ou ils vont mourir. Ils ont, eux aussi, jeté à l'eau l'aviron ; ils ne peuvent plus dire à la barque que le flot entraîne : Évite cet écueil, arrête-toi là, dirige-toi de ce côté. L'océan populaire les emporte et les brise. Telle est la moralité de l'apologue, resté un peu obscur à la fin, dans sa rapide concision.

C'est vraiment sous cette forme que je conçois ce que les poètes appellent l'inspiration, une forme inégale, des vers interrompus, mais la verve continue, l'impulsion d'une idée vive créant comme un courant irrésistible dans la pensée du poète, entraînant dans son flot mélangé prose et vers, tout ce qui se présente pour l'exprimer sans l'arrêter, sans la suspendre un instant. Le triage, la séparation

des éléments, se fera plus tard. En attendant, l'image et le mouvement se sont conservés intacts. Ils ne se sont attardés ni brisés sur aucun écueil vulgaire; ils ne se sont pas dispersés en détails accessoires. Ils sont arrivés droit au but, sans rien perdre de la force qui les a lancés. Nous savons qu'il y a d'autres procédés pour d'autres poètes; nous n'en connaissons pas qui représentent d'une manière plus sincère le travail intérieur de la pensée, et c'est un des spectacles les plus curieux où l'on puisse se charmer et s'instruire, que d'assister ainsi au premier jet irrégulier, mais puissant et spontané, d'une vivante poésie.

Parfois il s'étonnait lui-même, l'enfant charmant de la poésie grecque, l'ami d'Homère et de Callimaque, le familier des héros et des muses, de la métamorphose accomplie en lui, des âpres colères qui avaient remplacé les inspirations d'autrefois, et dans des vers antiques, étonnés d'éclore au milieu d'une implacable satire, il revenait à son idéale patrie :

Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,
De l'onde Égée astre éclatant!
Dans tes flancs où Nature est sans cesse à l'ouvrage,
Pour le ciseau laborieux
Germe et blanchit le marbre honoré de l'image
Et des grands hommes et des dieux!

Pour s'encourager lui-même à son œuvre nouvelle de justicier, il a besoin de se souvenir que Paros, qui donne le marbre où revivent les héros, est la patrie d'Archiloque :

Mais pour graver aussi la honte ineffaçable,
Paros de l'ïambe acéré
Aiguisa le burin brûlant, impérissable.
Fils d'Archiloque, fier André,
Ne détends point ton arc, fléau de l'imposture.

Que les passants pleins de tes vers,
Les siècles, l'avenir, que toute la nature
Crie à l'aspect de ces pervers :
« Oh ! les vils scélérats ! les monstres, les infâmes,
De vol, de massacres nourris !
Noirs ivrognes de sang, lâches bourreaux des femmes
Qui n'égorgent point leurs maris,
Du fils tendre et pieux, et du malheureux père
Pleurant son fils assassiné,
Du frère qui n'a point laissé dans la misère
Périr son frère abandonné [1]. »

On devine aisément quel est le *fils tendre et pieux*, et quel est le *malheureux père* pleurant son fils qu'on assassine. Les deux derniers vers paraissent être une sorte d'amende honorable à Marie-Joseph. André semble savoir à ce moment quels périls son frère affronte pour lui.

Même alors cependant, et jusqu'au dernier jour, les deux frères, bien que reconciliés par le malheur, restèrent profondément divisés dans leur inspiration poétique. Nous avons vu que le rôle de Marie-Joseph, marqué d'un mot sanglant par Mme Roland, était de donner des plans de fêtes nationales et de composer des hymnes pour ces fêtes. Il ne manqua pas à cette vocation, et la remplit jusqu'au bout avec moins de génie que de bonne volonté. Sauf le *Chant du Départ*, dont l'inspiration est belle, et qui, sur le rhythme de Méhul, méritait bien de conduire nos soldats à la victoire, ses autres hymnes patriotiques sont lourds et comme saturés de la déclamation du temps. Le coup d'aile manque, les vers ne s'enlèvent que péniblement sur la mélodie qui les accompagne. On se rappelle les

1. Inédit. Nous rappelons que nous désignons sous ce nom d'inédit tout ce qui l'était avant la publication de M. Gabriel de Chénier.

strophes déplorables sur l'entrée triomphale des Suisses de *Châteauvieux*, où le poète célébrait l'*innocence enfin de retour*. Le chantre des fêtes de la Révolution ne fut guère plus heureux dans l'*Hymne à l'Être suprême*, composé pour la fête que Robespierre offrit à Dieu le 20 prairial, mais qu'en réalité il s'offrait à lui-même. Tandis qu'on brûlait des figures gigantesques représentant l'Athéisme, la Discorde, l'Égoïsme, et que la statue de la Sagesse se dégageait du milieu des flammes, une symphonie se faisait entendre, des groupes chantaient alternativement les strophes de l'hymne qui semblaient répondre au fameux discours du dictateur : « Français, républicains, avait dit Robespierre, il est arrivé le jour à jamais fortuné que le peuple français consacre à l'Être suprême. Jamais le monde qu'il a créé ne lui offrit un spectacle aussi digne de ses regards. Il a vu régner sur la terre la tyrannie, le crime et l'imposture, etc. Élevons notre pensée et nos voix vers le grand Être qui nous donna la mission d'entreprendre nos travaux héroïques et le courage de les exécuter! » N'est-ce pas, à peu de chose près, l'inspiration même qui avait dicté au frère d'André ces tristes vers où le déisme offiiciel du temps éclate dans sa pompe glaciale, le déisme de la Terreur?

Source de vérité qu'outrage l'imposture,
De tout ce qui respire éternel protecteur,
Dieu de la Liberté, père de la Nature,
Créateur et conservateur, etc.

Quelque gazette remplie du récit de cette fête pénétra clandestinement jusqu'à Saint-Lazare. Sous une inspiration superbe d'ironie, André prit la plume, et d'une

main rapide, presque fiévreuse, il traça le dessin d'un ïambe [1], accablante satire contre les triomphateurs de la fête, invocation brûlante à la justice suprême, qui souffre de tels hommages, de tels affronts ! Là encore le parallèle entre les inspirations si diverses des deux frères s'impose à l'esprit. Pas un mot, pas un trait dans l'ïambe d'André ne fait allusion au poème fraternel ; mais le contraste, par ce silence même, n'a que plus d'effet. Rarement le génie poétique d'André s'est élevé aussi haut :

Grâce à notre sénat, le ciel n'est donc plus vide !
De ses fonctions suspendu,
Dieu... (*le vers est inachevé*)
Au siège éternel est rendu.
Il va reprendre en main les rênes de la terre.

Et ici le vers ne va pas aussi vite que l'inspiration. La raillerie, le sarcasme, puis de subites apostrophes, des élévations vers un Dieu qui ne peut être le complice de ces hypocrites, tout se succède avec une rapidité qui entraîne la prose comme dans un poétique torrent : « Il faut espérer qu'après un exil de plusieurs mois, Dieu se conduira mieux, et que sa première marque de repentance sera de punir ses nouveaux adorateurs.... Quoi ! Dieu tout-puissant, tu souffres que de pareils personnages te louent et t'avouent ! Tu endures la dérision avec laquelle ils te bravent et *croient que tu existes quand ils vivent !* » Et, reprenant avec un accent nouveau l'épigramme voltairienne des *Systèmes :*

Tu ne crains pas qu'au pied de ton superbe trône,
Spinoza, te parlant tout bas,

1. Inédit. Nous rappelons que nous appelons *inédit* tout ce qui l'était avant la publication récente de M. Gabriel de Chénier.

Vienne te dire encore : « Entre nous, je soupçonne,
Seigneur, que vous n'existez pas !

« Que croiront les mortels, continue le poète dans une prose haletante et comme interrompue à chaque instant par un flot de colère, que croiront-ils quand ils verront que, sous tes yeux, le nom de *vertu* est prononcé par des bouches qui..., de *probité* par des bouches qui..., d'*humanité*, etc.? Quoi! ton œil qui voit tout pénètre dans les antres affreux où les Carrier, les Lequinio et les autres, couchés sur des cadavres, rongent des ossements humains.... Tu contemples la Loire, le Rhône, la Charente....

Ton œil de leurs pensers sonde les noirs abîmes,

et tu ne tonnes pas! Et tu laisses un *pauvre diable de poète* se charger de ta vengeance....

C'est un pauvre poète, ô grand Dieu des armées!
Qui, seul, captif, près de la mort,
Attachant à ses vers les ailes enflammées
De ton tonnerre qui s'endort,
De la vertu proscrite embrassant la défense,
Dénonce aux juges infernaux
Ces juges, ces jurés qui frappent l'innocence,
Hécatombe à leurs tribunaux !
Eh bien! fais-moi donc vivre, et cette horde impure
Sentira quels traits sont les miens.
Ils ne sont point cachés dans leur bassesse obscure,
Je les vois, j'accours, je les tiens.

Y a-t-il dans la langue française de plus beaux vers que ceux-là? Connaît-on rien de plus hardi et de plus fier que le cri de ce prisonnier s'adressant à Dieu, qui semble oublier, et attachant à ses vers *l'aile enflammée du tonnerre qui s'endort?* Ce sont là des images que ne désavouerait pas Pindare. Quelle revanche contre

cette fête ridicule et ce dieu de théâtre dont Robespierre avait essayé de faire son complaisant! Dans un coin de prison et déjà marqué à cette date pour l'immolation prochaine, un poète a écrit quelques lignes sur un lambeau de papier, et voici que les victimes sont vengées. Dans les frémissements de ces vers on a senti passer quelque chose comme la justice de Dieu. Certes, dans les premières années de sa jeunesse, enchantées par la poésie et l'amour, André Chénier n'avait guère arrêté sa pensée sur les grands problèmes. Il avait vécu avec les dieux de la Grèce et dans la douce ivresse de l'indulgente nature, sentie, aimée à travers ses poètes favoris. Plus tard, à l'époque où il commençait son *Hermès*, c'était sous l'impression des idées régnantes et de la philosophie à la mode. L'*Histoire naturelle* de Buffon, les expériences de Lavoisier, les théories sociales de Mably ou de l'abbé de Raynal, plus tard les rêveries à moitié scientifiques de Condorcet, avaient occupé tour à tour son esprit; son imagination mobile en avait reçu les diverses et légères empreintes. Rien encore n'avait marqué en lui le souci des choses idéales, l'inquiétude d'un au-delà. Élève des Grecs en poésie et pour le reste disciple du dix-huitième siècle, si le nom de Dieu se présentait sous sa plume, c'était comme le synonyme de la nature ou comme la plus pâle des abstractions. Son jeune bonheur, tout au ravissement d'aimer, à la joie des beaux vers, à l'enchantement des découvertes de la science et des idées nouvelles qui devaient transformer le monde, n'avait garde de s'égarer dans un autre monde; mais voici que tout est brisé, anéanti, tout s'écroule en lui et autour de lui. L'utopie de M. de

Condorcet a fait place à de lugubres réalités. Condorcet lui-même, avant de tomber victime dans la sanglante arène, est devenu un sectaire. Le bonheur du genre humain semble indéfiniment ajourné : ce n'est plus la science qui est l'ouvrière du progrès, c'est la guillotine que l'on invoque. Dans cet écroulement d'un monde, dans cette profanation odieuse et cette parodie sanguinaire de ses rêves, voici qu'un grand sentiment, qui vivait obscur au fond de l'âme du poète, s'élève tout à coup avec éclat, s'élance au jour : c'est la foi à quelque chose de supérieur, qui plane invisible sur cet amas de décombres, c'est l'appel à une puissance vengeresse qui ne souffrira pas ce triomphe de ce qu'il y a de pire au monde, l'hypocrisie et la cruauté; c'est la certitude qu'un jour tout cela sera expié, que la justice aura son heure et que Dieu s'absoudra lui-même.

Nous touchons aux dernières compositions d'André, en même temps que nous approchons des derniers jours de sa vie. Ici encore la révélation que nous apporte le manuscrit de l'auteur est des plus curieuses, sinon des plus satisfaisantes pour les imaginations éprises du romanesque. Mais quoi de plus intéressant que la vérité elle-même? M. de La Touche avait réussi à créer une légende au sujet de la pièce célèbre qui commence ainsi :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.

On nous avait dit que c'était la dernière pièce qu'eût tracée André Chénier, et même que, par une ironie

du sort, l'ïambe avait été soudainement interrompu au quinzième vers par l'appel du geôlier. Tout cela était une pure invention. La pièce continue bien au delà du quinzième vers ; c'est une des plus longues. De plus, elle n'a pu être écrite au moment du supplice ; c'est à Saint-Lazare qu'elle a été composée comme toutes les autres. M. Gabriel de Chénier montre à merveille qu'André ne put rien envoyer à son père de la Conciergerie, où il entra le 6 thermidor dans l'après-midi, et d'où il sortit dès le lendemain pour aller à la mort, avant même que sa famille fût avertie du jugement sommaire. C'est le 5 probablement, la veille du jour où il devait quitter Saint-Lazare, qu'il remit secrètement au guichetier, avec les précautions accoutumées, un paquet contenant, entre autres choses, « deux étroites bandes de papier, semblables aux marques que l'on met dans les livres, roulées très serré et d'une épaisseur à peine égale à celle d'un tuyau de plume ». C'est son dernier envoi ; mais la pièce si souvent citée, bien que la plus importante de celles qui s'y trouvent jointes, n'est pas la dernière. Encore une légende à retrancher avec tant d'autres. Il n'en est pas moins vrai que cet ïambe porte presqu'à chaque ligne l'émotion d'un pressentiment funèbre et qu'en cela du moins la légende a raison. Le poète commence à écrire avec l'idée fatale que son vers va être brusquement interrompu à la moitié par l'arrivée « du messager de mort, noir recruteur des ombres ». Ce n'est pas l'appel à l'échafaud qu'il attend, c'est l'appel devant le tribunal révolutionnaire. Il est vrai que la différence n'est pas grande. Le poète décrit la

scène tout entière, telle qu'elle se passera ; il se représente lui-même

. . . . . Amassant en foule à son passage
Ses tristes compagnons reclus,
Qui le connaissaient tous avant l'affreux message,
Mais qui ne le connaissent plus[1] !

« Eh bien ! j'ai trop vécu ! » s'écrie-t-il. Pourquoi regretter la vie ? Que regretter en elle ? La justice ? l'honneur ? l'amitié ? Où sont-elles ? Où les trouver parmi les hommes ?

La peur blême et louche est leur dieu,
La bassesse, la feinte. Ah ! lâches que nous sommes
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
Vienne, vienne la mort ! que la mort me délivre !

Mais voici que tout d'un coup il se relève de cet abattement funeste. Il veut vivre ; il importe qu'il vive. Et un dialogue superbe s'engage entre le poète et son cœur abattu, qu'il gourmande, qu'il excite à la façon des héros d'Homère.

Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !

Non, le justicier de Dieu n'a pas fait sa tâche encore, il se doit à son œuvre. Sans cet âpre devoir qui le lie au combat, à la vie, il serait mort mille fois. Sans cette impérieuse raison de vivre, que de raisons il aurait eues de mourir !

. . . . . Comme un poison livide,
L'invisible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Le succès, le sceptre d'airain,

1. Inédit.

Des bons, proscrits par lui, la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. — Mais quoi!
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés!

Et l'ïambe recommence implacable; il se termine par cette apostrophe qui contient la dernière pensée d'André, et résume en un cri sublime ces quatre mois de captivité, ces quatre années de combat, cette vie pleine d'espoirs déçus, de nobles enthousiasmes profanés, toute frémissante encore, au seuil de la mort, des ardeurs d'une lutte désespérée :

Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice,
Toi, vertu, pleure si je meurs.

CHAPITRE XI

ANDRÉ CHÉNIER (SUITE ET FIN). — SON PROCÈS, SA MORT.

Le moment était proche où ce cœur affamé de justice allait cesser de souffrir. Quand André traçait ces vers, depuis plusieurs semaines déjà sa situation légale (s'il peut s'agir de légalité dans ces temps-là) était bien changée, et le dénouement se précipitait. Le 7 prairial, l'arrêté suivant avait été envoyé à la maison Lazare :

« Le comité de sûreté générale, instruit que le nommé André Chénier a été arrêté et traduit dans une maison d'arrêt de Paris par le comité révolutionnaire de Passy, sans mandat, arrête que le dit André Chénier, dont la renommée a publié depuis le commencement de la Révolution la conduite incivique, restera en arrestation jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné. — *Signé :* Élie Lacoste, Vadier, Dubarran, Louis du Bas-Rhin et Jagot. »

Copie de cet ordre fut expédiée au comité de Passy. Dès lors ce comité était dessaisi. A dater du 7 prai-

rial, son prisonnier passe sous la juridiction du comité de sûreté générale; ce n'est plus un simple suspect provisoirement détenu, sa conduite incivique est formellement spécifiée. La réquisition fut exécutée le jour même, et le nouvel écrou modifié, inscrit sous le numéro 1095. Il y avait deux mois et dix-huit jours qu'André était entré à Saint-Lazare.

C'était là un événement grave dans la vie du prisonnier, un de ces faits précurseurs qui en annoncent d'autres plus graves. Comment et pourquoi cette modification était-elle survenue dans la situation d'André Chénier? « Le comité de sûreté générale, dit l'arrêté, a été instruit que le nommé André Chénier est détenu sans mandat. » Comment a-t-il été instruit de ce fait ? Qui donc a rompu ce pacte du silence d'où dépendait la vie du prisonnier? Qui serait-ce, sinon M. de Chénier lui-même, à qui ces onze semaines de la reclusion de son fils semblaient intolérables, et qui après avoir respecté, non sans peine, l'engagement pris avec Marie-Joseph, n'y put tenir plus longtemps? Il pensa sans doute enlever l'ordre de mise en liberté de son fils, soit par l'intervention de quelque membre influent des comités qu'il ferait agir, soit par un coup d'éclat, comme un *Mémoire* qu'il adresserait aux autorités compétentes. Sur ce terrain très obscur encore, on ne peut s'avancer qu'avec une extrême circonspection entre les témoignages souvent contradictoires de M. Becq de Fouquières et de M. Gabriel de Chénier. Nous avons dû nous faire une vérité probable, formée sans parti pris à ces sources diverses, et dans laquelle

des assertions opposées en apparence se concilient sans trop de peine.

Que, dès les premiers jours de l'arrestation d'André, M. de Chénier le père ait fatigué les comités de ses réclamations et de ses prières, et qu'il ait par là éveillé leur attention redoutable sur un nom qu'on devait au contraire leur dérober, le fait est possible, sans être certain ; mais ce qui n'est pas contestable, c'est l'envoi du *Mémoire* adressé, comme il en est fait mention dans le dernier paragraphe, à *la commission chargée de l'examen des détentions*. C'était évidemment la commission populaire instituée par décret du 23 ventôse an II pour remédier à l'encombrement des prisons, au désordre du parquet ou à la surcharge des tribunaux, chargée spécialement « de faire le recensement de tous les gens suspects » en dépôt dans les maisons d'arrêt de Paris, et de dresser deux listes, l'une contenant les citoyens qui lui paraissent injustement arrêtés et qui, d'après l'avis conforme des comités de salut public et de sûreté générale, seront rendus à la liberté ; l'autre, contenant les détenus qui doivent être, selon elle, envoyés au tribunal révolutionnaire. C'est à cette commission que M. de Chénier le père fit parvenir sa douloureuse requête, sans en donner communication à personne dans sa famille. Après avoir raconté sommairement les circonstances de l'arrestation d'André, il expose que « le citoyen André Chénier est un patriote dont la vie fut toujours irréprochable, qu'il se fit connaître et s'attira des inimitiés honorables par la franchise et le courage avec lesquels il dénonça, comme des intrigants, Brissot, Pétion, Manuel, Danton, sur les-

quels son opinion est devenue l'opinion générale... Sous l'ancien régime comme sous le nouveau, il a vécu loin de toute ambition, dans l'étude et la retraite... Le soussigné, âgé de soixante-douze ans, reconnu pour très bon citoyen à la section de Brutus, soumet ces observations à la commission. Il espère qu'elle approuvera les représentations d'un père irréprochable qui réclame un fils irréprochable et privé depuis trois mois de la liberté qu'il n'a jamais mérité de perdre ». Cette requête était à la fois touchante et maladroite. Elle était fort vive contre le citoyen Gennot, du comité de Passy ; elle rappelait les luttes ardentes soutenues par André Chénier dans les manifestes de la *Société de* 1789 et dans le *Journal de Paris*. Sans doute elle ne visait que les noms de Brissot, de Pétion, de Manuel, de Danton ; mais quel naïf avait pu oublier la polémique contre les jacobins et spécialement contre Collot-d'Herbois, à l'occasion de la fête des Suisses de Châteauvieux ? On s'exposait à réveiller de bien dangereux souvenirs dans ces âmes où s'éternisait la rancune.

La commission populaire était en relation permanente avec le comité de sûreté générale, dont elle devait prendre l'avis pour la mise en liberté des suspects les moins dangereux. Peut-il être douteux que ce ne soit par cette commission que le comité a été instruit de la détention d'André, et qu'ainsi l'imprudent *Mémoire* n'ait été la cause ou l'occasion de l'arrêté qui ordonna une inscription nouvelle et plus régulière de l'écrou ? Tous les éléments d'information de cette triste histoire s'enchaînent dès lors avec la vraisemblance qui sort d'une série de faits

concordants et d'inductions liées entre elles. On ne peut nous opposer la date du *Mémoire*, il n'y en a pas ; on peut nous opposer tout au plus le fait, affirmé dans le *Mémoire*, d'une captivité *qui a déjà duré trois mois*. D'après la date probable que nous assignons ici à l'envoi du *Mémoire* et qui serait dans notre pensée un des premiers jours de prairial, il n'y aurait eu que deux mois et demi d'intervalle entre l'arrestation d'André et la requête. Nous ne pensons pas qu'on insiste sur un si faible écart. Dix semaines de détention peuvent bien s'appeler trois mois sous une plume éplorée. Un autre fait attesté par la tradition de la famille trouvera tout naturellement sa place ici. M. de Chénier, confiant dans l'effet de son *Mémoire*, allait chaque matin à la prison en attendre le résultat. Quel ne fut pas son désespoir lorsque, le 7 ou le 8 prairial, après la communication de l'arrêté du comité, qui fut le seul résultat de la démarche de M. de Chénier et qui aggravait singulièrement la situation de son fils, le concierge, en apercevant le vieillard, lui dit rudement : « C'est donc votre fils ?.. Vous avez fait là un beau coup, je viens de recevoir l'ordre d'inscrire son écrou. » Sans doute cela signifiait que l'écrou était inscrit cette fois avec mention spéciale, mandat régulier, et que le jour du péril suprême était venu.

Je ne mets pas en doute que dès ce jour-là en effet le sort d'André Chénier n'ait été décidé. Le bruit qu'il fallait éviter avait été fait, son nom signalé. On savait maintenant qu'on tenait sous les verrous un adversaire implacable. Le prétexte seul restait à trouver pour s'en débarrasser. La chose était aisée. On

eut bientôt et sans peine l'occasion que l'on cherchait, la conspiration des prisons, qui fut inventée vers ce temps-là. Ces conspirations, qui donnaient tant à faire au bourreau, simplifiaient beaucoup la besogne de l'accusateur public. Quand il y avait un prisonnier sur le compte duquel on n'avait pas d'indices certains, Fouquier-Tinville disait : « Il n'y a qu'à le mettre à la première conspiration que nous ferons. » Naturellement André Chénier fut de la *conspiration* que les agents du comité firent à Saint-Lazare. C'était une méthode aussi expéditive et plus légale en apparence que celle des massacres de septembre pour faire le vide dans les prisons. D'ailleurs, la loi du 22 prairial, qui fonctionnait déjà, permettait de dépêcher la besogne en supprimant les lenteurs inutiles. On sait que d'après cette loi, dont la minute de la main de Robespierre existe encore et que la Convention elle-même ne vota que sous sa contrainte et avec répugnance, la procédure révolutionnaire était simplifiée. Les caractères de la nouvelle justice devaient être l'inflexibilité et la promptitude. Le tribunal était composé d'un président, trois juges et neuf jurés, à la nomination du comité de salut public ; la seule peine était la mort ; les accusés seraient jugés non plus individuellement, mais en masse ; s'il existait des preuves soit *matérielles*, soit *morales*, on pouvait se dispenser de la formalité des témoins ; enfin, pour ne pas perdre de temps, on supprimait les défenseurs. L'éclat terrible de la voix de Danton défendant sa tête et assignant Robespierre à le suivre épouvantait encore ces consciences de bourreaux. Il ne fallait pas laisser se renouveler un pareil scandale. « La loi

donne pour défenseurs aux patriotes calomniés des jurés patriotes, elle n'en accorde point aux conspirateurs. » C'est d'après cette loi que devait être jugé André Chénier.

Le 3 messidor, un rapport émanant de la commission de police révéla au comité de salut public le parti que l'on pourrait tirer de cette farce lugubre que l'on appela la conspiration des prisons[1]. « C'est une chose démontrée, disait le trop fameux Herman dans ce rapport, que toutes les factions qui ont successivement été terrassées avaient dans les diverses prisons de Paris leurs relations, leurs affidés, leurs agents dans l'intérieur en relation avec les acteurs du dehors dans les scènes projetées pour ensanglanter Paris et détruire la liberté... Tous les scélérats qui ont trempé dans ces projets liberticides existent encore dans les prisons ; ils y font une bande à part qui rend la surveillance très laborieuse, une assemblée journalière dont toute l'existence se consume en imprécations contre la liberté et ses défenseurs... *Il faudrait peut-être purger les prisons et déblayer le sol de la liberté de ces immondices, de ces rebuts de l'humanité*... La commission demande à être autorisée à faire ces recherches, pour en donner ensuite le résultat au comité de salut public. » A la suite de ce rapport, le comité prit, à la date du 7 messidor, un arrêté conforme. Les deux premiers noms qu'on lit au bas de l'arrêté sont ceux de Robespierre et de Ba-

1. Consulter, pour l'historique de la prétendue conspiration de Saint-Lazare, le récit très détaillé, appuyé de nombreux documents inédits, de M. Becq de Fouquières. Nous le suivrons fidèlement, sauf sur un point.

rère. La commission se mit aussitôt à l'œuvre ; elle commença ses opérations au Luxembourg, et sur cent cinquante-neuf prisonniers qu'elle déféra au tribunal révolutionnaire, cent quarante-six périrent sur l'échafaud dans les trois journées du 19, du 21 et du 22 messidor. Cette rapidité dans l'exécution justifiait le mot de Barère : « que le comité avait pris des mesures pour que dans deux mois les prisons fussent évacuées ». Nous citons ce mot parce qu'il prouve que Barère s'intéressait à la conspiration des prisons et qu'il en surveillait les résultats ; cela a son importance dans l'enquête sur la mort d'André Chénier, comme nous le verrons tout à l'heure.

Le 23 messidor, l'administrateur de police Faro, une des plus misérables créatures de la police de Robespierre, vint commencer des recherches à Saint-Lazare. Dès le premier jour, il manifesta ses intentions. Comme il interrogeait un prisonnier réputé patriote et lui montrait les listes toutes préparées qu'il avait dans les mains : « Voilà une centaine de noms, dit-il ; il doit y en avoir plus que cela ici. — Je ne crois pas, répondit le détenu, qu'il y ait parmi nous beaucoup de conspirateurs. — Nous en avons trouvé trois cents au Luxembourg, nous en trouverons bien autant ici. » Le commissaire se vantait ; il n'en avait trouvé que cent cinquante-neuf dans sa première mission. — Le complot qu'il organisa à Saint-Lazare fut très simple. Un prétendu comte Manini, aventurier italien, et le serrurier Coquery en furent les révélateurs complaisants. On est stupéfait en voyant sur quelles niaiseries va se jouer la vie de tant d'honnêtes gens. Tout se réduit à de vagues projets d'éva-

sion du détenu Allain, qui aurait proposé à Coquery 9000 livres « pour scier un barreau d'une fenêtre du corridor du premier donnant sur la terrasse ». Le reste consiste en propos entendus derrière les portes par Manini ou recueillis par Coquery pendant qu'il servait le repas des prisonniers. On y aurait dit par exemple, ou que « Robespierre n'était pas juste », ou bien même « que Robespierre était un scélérat », ou bien encore que « tous les détenus seraient guillotinés », sur quoi Faro s'écrie indigné que « ceux qui n'avaient aucun reproche à se faire pouvaient être sans inquiétude ». L'interrogatoire du citoyen Allain, simple instituteur, révèle un caractère et de l'esprit. On lui demande « quel est le *citoyen auguste* duquel il s'informe souvent dans ses lettres », il répond « que c'est son frère, et qu'il s'appelle Auguste ». — On lui demande « quelles sont ses opinions sur Robespierre ». Il répond « qu'on n'a point d'opinion en prison ».

Tel fut le point de départ bien modeste de l'affaire. Dès le lendemain, 24 messidor, l'administrateur de police fit son rapport au comité de sûreté générale sur le nommé Allain et ses trois complices, « accusés d'avoir tenu des propos infâmes contre les représentants fidèles à la cause du peuple, d'avoir cherché à semer l'alarme dans la prison, et d'avoir offert 9000 livres à l'un des dénonciateurs pour favoriser un projet d'évasion ». Le comité de sûreté générale en référa au comité de salut public, qui enjoignit à la commission de police de faire toutes les recherches nécessaires à Saint-Lazare, afin de découvrir les autres conspirateurs; en d'autres termes, de rattacher à ce petit groupe des quatre accusés

tous les modérés et aristocrates de la prison, et d'en finir avec eux en dressant des tables de proscription. Aussitôt Lanne, l'adjoint d'Herman, se rend à Saint-Lazare, où il revient plusieurs jours de suite ; il y fait consciencieusement la besogne qui lui a été demandée, en collaboration avec le greffier Ridon, les dénonciateurs Manini, Coquery, à qui s'étaient adjoints deux réfugiés belges, Jaubert, et enfin le concierge Verney, qui l'aidait dans cette tâche[1]. Herman, le président de la commission de police, venait de temps en temps assister aux séances et presser les opérations, ajouter des noms aux listes. C'est même par son ordre exprès qu'un jour les noms de Roucher et d'André Chénier furent ajoutés aux listes déjà dressées par les délateurs. Cette intervention personnelle d'Herman est digne d'être notée au passage : elle révèle un mot d'ordre qu'on exécute. Ce qui nous frappe également dans ce supplément de liste réclamé par Herman, c'est la note étrange qui accompagne le nom d'André. On l'accuse « d'avoir recélé les papiers de l'ambassadeur d'Espagne et de les avoir soustraits aux recherches du comité de sûreté générale ». On suppose qu'il s'agissait de correspondances échangées entre certains membres du parti constitutionnel et le chevalier d'Ocariz, le chargé d'affaires d'Espagne, qui,

1. Ce fut l'occasion d'un trafic abominable et d'un marchandage sans pudeur. Il y eut entre les délateurs et certains détenus comme une enchère secrète de grâces. On raconte que la duchesse de Fleury, *la jeune captive* du poète, et Montrond obtinrent d'être effacés moyennant une somme de cent louis; une bouteille d'eau-de-vie, offerte à propos à Robinet, sauva le comédien Joly. Les nommés Duroure, Martin, Poissonnier père, Delmas, Duparc, Legaie, Pardailhan, Glatigny, Hassolay et sa fille, furent mis à contribution, et c'est par le même moyen que Millin échappa à l'échafaud.

au nom de son pays, était intervenu auprès de la Convention en faveur de Louis XVI. — Mais la note sur cette correspondance secrète avec un ministre étranger, d'où pouvait-elle provenir, sinon du bureau des relations extérieures, et qui dirigeait alors cette partie de l'administration? Le nom de Barère, ici encore, s'offre naturellement à la pensée.

Quel singulier mélange d'accusations disparates sur ces listes dressées par les dénonciateurs, et dont le titre général mérite d'être retenu! « Noms des détenus que nous croyons en notre âme et conscience être des ennemis du peuple et ne pas aimer le gouvernement actuel de la République française ». Suivent des noms de prêtres, de nobles, de magistrats, de femmes en très grand nombre, en tout quatre-vingt-deux personnes vouées à la mort, leur existence étant devenue du jour au lendemain un danger public. Voit-on d'ici Robespierre, Couthon, Collot-d'Herbois et les autres, dans la salle du conseil, derrière un rempart de cent mille baïonnettes patriotes, tremblant à la pensée que Roucher, André, les frères Trudaine, vont s'évader de Saint-Lazare, et, comme disent les rapports de police, procéder au massacre des patriotes, à l'égorgement de la Convention et à la ruine de la liberté! C'était une plaisanterie sinistre pour tous les accusés; mais elle était particulièrement féroce à l'égard de quelques vieillards, de deux femmes surtout, qui furent de la première fournée de Saint-Lazare : l'abbesse de Montmartre, âgée de soixante-douze ans, et Mme de Meursin, atteinte d'une paralysie aux jambes. « J'ai vu, disait Sirey, j'ai vu ces deux victimes descendre du tribunal pour aller à l'échafaud ; on portait

l'une, on traînait l'autre. » Ce fut le 2 thermidor, à la dernière visite de Lanne à Saint-Lazare, que la liste générale fut arrêtée, puis remise à la commission de police qui l'adressa, selon la règle, au comité de salut public.

Nous sommes au 4 thermidor. Ici se place une tradition de famille très touchante, très vraisemblable à notre sens, à laquelle nous ne faisons pour notre compte aucune difficulté d'ajouter foi. La mort d'André Chénier fut un assez grand et terrible événement dans sa famille pour que les circonstances les plus dramatiques en aient été conservées dans la mémoire de deux générations, l'une spectatrice impuissante et témoin direct, l'autre séparée de l'événement par un si petit nombre d'années. Tandis que Marie-Joseph se jetait avec la plus vive ardeur dans la conspiration qui allait éclater à la Convention contre la dictature de Robespierre, et dont le succès sauvait la vie d'André, M. de Chénier le père apprenait par le guichetier fidèle ce qui se tramait à Saint-Lazare. Il essaya de voir son fils. Le nouveau concierge Verney lui refusa brutalement la porte. Le temps pressait : les listes fatales étaient dressées, elles étaient même parties ; d'une heure à l'autre, les accusés allaient être appelés devant le tribunal. Il savait que dans cet intervalle si court, pendant que les listes étaient encore entre les mains du comité, l'intervention d'un membre pouvait y faire rayer un nom, que ce délai passé tout espoir était détruit. Il paraît bien que cette chance n'était pas trop chimérique, puisque dans le passage de Saint-Lazare au tribunal trois noms furent rayés sur la liste par le

comité : *le ci-devant prince Charles de Hesse, Barbantane, ex-comte*, et un détenu surnommé *Égalité*. Pourquoi le nom d'André ne serait-il pas rayé aussi ? Dans ces crises suprêmes, quoi de plus naturel que de se rattacher à un dernier effort, à une imploration désespérée ? Écoutons maintenant le récit que nous fait le dernier représentant de la famille. « Ne pouvant plus supporter son anxiété, M. de Chénier père résolut d'aller solliciter Barère. Mme de Chénier, qui partageait à cet égard les idées de Marie-Joseph, essaya, mais en vain, de l'en détourner.... Barère, suivant sa coutume, fut froid et poli ; ses réponses aux sollicitations du vieillard étaient vagues, évasives ; mais M. de Chénier insista, devint pressant, et demanda une solution nette et précise. C'est alors qu'il arracha de Barère ces mots redoutables : *Votre fils sortira dans trois jours*. Le pauvre père prit à la lettre cette promesse, qu'il crut bienveillante, et revint chez lui soulagé et plus tranquille. » Trois jours après, André montait sur l'échafaud. — La famille a-t-elle tort de voir dans ces paroles ambiguës de Barère une menace enveloppée, quelque chose comme une politesse meurtrière ? Si ces paroles ont été réellement dites au vieillard, j'avoue que je n'y puis voir autre chose.

M. Becq de Fouquières, si exact d'ailleurs, si bien informé, ne veut pas admettre la réalité de ces paroles de Barère ou du moins le sens qui s'y attache naturellement. J'estime qu'il met trop d'importance à la discussion d'un pareil détail ; et bien que ses raisons pour ne pas l'admettre soient ingénieuses, elles ne m'ont pas convaincu. Qu'on m'entende bien. Je ne tiens pas le moins du monde à charger la

mémoire de ce triste personnage d'un crime de plus. Le nom d'André était porté sur les listes de la conspiration de Saint-Lazare, et dès lors son sort était fixé, à moins d'une intervention puissante. Rien ne prouve péremptoirement que c'est à l'instigation de Barère que le nom d'André a été introduit deux jours auparavant sur une liste supplémentaire par le président de la commission de police, Herman ; rien ne prouve non plus le contraire. Laissons donc ce premier fait dans l'indécision où il demeurera sans doute éternellement. Laissons aussi à la responsabité collective du comité, en attendant un plus ample informé qui ne viendra pas, l'odieuse pensée qui envoya André Chénier à la mort. « Les conspirations des prisons, nous dit le dernier historien de *la Terreur*, servaient à englober tous ceux dont on voulait se débarrasser sans motif suffisant. » Or parmi les membres du comité de salut public, combien s'étaient sentis cruellement atteints par la parole vengeresse ou le vers enflammé d'André, depuis Robespierre, dénoncé comme l'ami des quarante galériens de Châteauvieux, jusqu'à Collot-d'Herbois ! Barère, après son discours emphatique et ridicule du 7 pluviôse an II, avait été l'objet particulier des railleries d'André, qui mettait sous les yeux des Muses indignées

Le sot fatras du sot Barère.

Plusieurs fois, avec une prédilection fatale, ce nom revenait sous sa plume et probablement aussi dans ses conversations, à Paris, à Versailles, très certainement dans la prison, remplie de délateurs. En fallait-il davantage pour le désigner aux rancunes du comité,

unanime à proscrire un pareil adversaire? En définitive, quelqu'un a tué André Chénier. Est-ce Robespierre? Collot-d'Herbois? Couthon? Barère? Il importe peu, et j'inclinerais à croire que tous se sont trouvés d'accord sur ce point; mais, à supposer que Barère n'ait pas eu de part directe et personnelle dans cette désignation, pouvait-il l'ignorer? Pouvait-il ne pas savoir, quand il reçut la visite du père, que le nom du fils était porté sur la liste? Il ne s'agissait pas d'un inconnu, du premier venu. Le Feuillant de 1791, l'adversaire des Jacobins, le frère du conventionnel Marie-Joseph, un nom pareil, en quelque temps que ce soit, ne passe pas obscurément.

Recueillons ici un témoignage autorisé qui détermine très exactement la part des responsabilités[1]. « Spécialement pour la conspiration des prisons, cette nouvelle forme d'égorgement des prisonniers avec l'hypocrisie légale, Fouquier-Tinville démontra plus tard d'une manière accablante qu'il n'avait été que l'exécuteur des ordres du comité de salut public. C'est le comité qui lui commandait ces exécutions en masse au delà même de ce qu'il avait fait; c'est le comité qui, par les arrêtés du 2 et du 3 thermidor, lui envoyait une liste de quatre cent soixante-dix-huit accusés *avec ordre que les y dénommés soient mis à l'instant en jugement*. A cela on répond que ces sortes d'affaires ne regardaient après tout que le bureau de police générale, composé de Robespierre, de Couthon, de Saint-Just, ainsi que le soutint plus tard Billaud-Varennes dans l'intention de

1. M. Wallon, *la Terreur*, tome II, page 339.

se disculper; mais Fouquier-Tinville a nié formellement que ce bureau fût un établissement distinct et séparé du comité. « Tous les ordres, dit-il dans son procès, m'ont été donnés dans le lieu des séances du comité, de même que tous les arrêtés qui m'ont été transmis étaient intitulés : *Extraits des registres du Comité de salut public*, et signés de plus ou moins de membres de ce comité. » Il semble même, comme M. Campardon le fait remarquer, que dans les derniers temps Robespierre n'ait paru que rarement dans le comité. Carnot était absorbé par l'administration de la guerre; Saint-Just rêvait et bâtissait Sparte dans ses rêves. Les membres vraiment actifs et dirigeants au moment de la conspiration des prisons étaient précisément Barère, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois. De quelque côté que l'on se retourne, la sinistre et doucereuse figure de Barère apparaît toujours. Je ne vois pas un seul motif sérieux de répudier la tradition rapportée par M. Gabriel de Chénier, attribuant à cet homme fatal une part directe de responsabilité dans la désignation de l'illustre victime, et la connaissance très exacte du sort qui attendait André, quand il répondit, le 4 thermidor, aux supplications du père : « Votre fils sortira dans trois jours ». En prononçant ces paroles, Barère ignorait-il donc ce qu'elles signifiaient? Prévoir ainsi, c'est savoir.

Une consolation nous reste dans cette déplorable affaire. Il paraît bien démontré maintenant, par l'analyse des pièces et des documents judiciaires, que la visite de M. de Chénier père au 4 thermidor n'a eu aucune influence sur la destinée de son fils. Sa mort était irrévocablement décidée à cette date dans

la pensée du comité du salut public. — Je n'en dirais pas autant des démarches faites au commencement de prairial et du *Mémoire à la commission chargée de l'examen des détentions*. Quoi qu'il en puisse coûter de le croire, j'ai bien peur que cette tentative de prairial, cette agitation si intempestive, n'aient interrompu fatalement la période de silence pendant laquelle on put espérer que le poète serait oublié dans sa prison. Cela expliquerait d'ailleurs les regrets passionnés, presque les remords si touchants du père, et cette légende persistante d'une imprudence funeste qui vit encore dans la famille et que M. de Vigny a consacrée[1].

Le reste de notre récit sera court. Nous ne pouvons mieux faire que de résumer l'historique du procès, tel qu'il est établi d'après les pièces officielles. Il y eut *trois fournées* à Saint-Lazare; André Chénier fut de la seconde. Le 5 thermidor, on vint chercher à la prison les vingt-cinq premiers prévenus, dont vingt et un furent jugés dès le lendemain et presque immédiatement exécutés. Quatre femmes s'étant déclarées enceintes, *les nommées d'Hinnisdal*, *Joly de Fleury*, *Meursin* et *de Saint-Aignan*, il fut sursis, pour trois d'entre elles, à l'exécution. Seule, Mme de Saint-Aignan eut la vie sauve. Le 6 thermidor, les huissiers du tribunal révolutionnaire se présentèrent de nouveau, porteurs de l'acte d'accusation et de l'ordonnance de prise de corps contre vingt-sept autres prévenus, parmi lesquels André Chénier et

1. *Stello*, chap. XXX, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXV. M. de Vigny a choisi pour la scène de son roman la maison de Robespierre, afin d'y faire jouer plus à l'aise tous ses personnages.

Roucher. En quittant Saint-Lazare, André embrassa ses amis les plus chers, les frères Trudaine, qu'il eut peut-être la joie de croire sauvés et qu'il ne devançait que de vingt-quatre heures. Conduit avec les autres prisonniers à la Conciergerie, il fut remis entre les mains du concierge Toussaint Richard par l'huissier du tribunal, Urbain-Didier Château.

On communiqua presque aussitôt aux prévenus l'acte d'accusation collectif, dans lequel étaient énumérés, sous la signature de Fouquier-Tinville, leurs prétendus crimes. Tous étaient accusés de complicité dans la ridicule conspiration « dont Allain, Selle et Isnard étaient les chefs ». Une mention spéciale était faite aux noms de Roucher et de Chénier, « écrivains stipendiés du tyran, pour égarer et corrompre l'esprit public et préparer tous les crimes du despotisme et de la tyrannie. N'étaient-ils pas en 1791 et 1792 les salariés de la liste civile et les mercenaires du comité autrichien pour *provoquer en les diffamant la dissolution des sociétés populaires* et la proscription de tous les patriotes qui en étaient les membres? N'étaient-ce pas eux qui, émules des Royou, des Fontenay, des Durosoy, rédigeaient le *Supplément du Journal de Paris*, où l'on préparait la contre-révolution? » On voit par ces dernières lignes de quel côté partait le coup qui frappait André Chénier. Le vrai, le seul grief était sa lutte héroïque contre les Jacobins; mais, par une singulière confusion, on mettait de plus à sa charge le dossier de son frère Sauveur, détenu à la Conciergerie depuis deux mois, et cette erreur se reproduisait dans l'indication de ses titres et profession : « André Chénier, âgé de trente et un ans, né à

Constantinople, homme de lettres, *ex-adjudant général chef de brigade sous Dumouriez.* » On a expliqué de la façon la plus plausible la cause de cette confusion. Quand le comité de salut public eut renvoyé au tribunal la liste des prévenus de Saint-Lazare, avec ordre d'instruire immédiatement, Fouquier-Tinville adressa à la commission populaire un double de ces listes pour avoir des renseignements sur les personnes qui y étaient portées; en même temps il fit demander aux employés du greffe les dossiers relatifs aux prévenus. Il paraît démontré qu'il n'y en avait pas au nom d'André, sans doute parce qu'il avait été arrêté sans mandat et détenu par simple mesure de sûreté générale. On ne trouva au nom de Chénier que le dossier 2290, qui était celui de Sauveur; on l'envoya par mégarde à l'accusateur public, qui, sans en prendre autrement de souci, y puisa les faits relatifs à Sauveur et les amalgama d'une façon telle quelle avec les renseignements transmis par la commission populaire. — Quand l'acte d'accusation fut communiqué à André, il réclama contre les qualifications qu'on lui donnait à tort. Averti de cette réclamation, Fouquier-Tinville se contenta de rayer sur l'acte d'accution collectif tout ce qui concernait Sauveur Chénier, sans se préoccuper davantage de l'identité du prévenu. Il savait d'ailleurs qu'il ne se trompait pas sur la personne; il savait par les communications verbales du comité que c'était bien André Chénier que l'on voulait, lui seul qui était le vrai coupable, désigné pour le tribunal, marqué pour la mort.

Le lendemain 7 thermidor, à neuf heures du matin, les vingt-six accusés montèrent sur les gradins, dans

la salle de la Liberté, au Palais de justice. Ce jour-là Coffinhal présidait ; de Liendon portait la parole au nom de l'accusation. Il y avait, selon la règle établie, trois juges et neuf *jurés de jugement*. On entendit comme témoins le fameux Manini, le serrurier Coquery, Degrouettes, homme de loi, détenu à Saint-Lazaze. Les débats ne furent pas longs. On sait que la loi de prairial avait supprimé le droit de défense : la conscience des jurés patriotes suffisait pour faire la lumière, et la seule peine était la mort. Pour simplifier encore les formalités, on avait imaginé de dresser d'avance, sur un imprimé, le procès-verbal de la séance ; on avait même rédigé d'avance le jugement. Le procès-verbal que l'on a conservé reproduit l'erreur relative à André Chénier, *ex-adjudant général*, et n'a pas même été modifié, ce qui prouve bien la manière dont les choses se passaient, puisque ce n'est pas à l'audience, sur la réponse d'André Chénier, que cette qualification fausse a pu lui être donnée ; mais sur la minute du jugement, séance tenante, le président a biffé trente lignes. — C'est ce même président Coffinhal qui, deux mois auparavant, avait fait la réponse si connue à Lavoisier en le condamnant à mort. Comme celui-ci lui demandait un délai de quinze jours avant de mourir pour achever une expérience utile à la République, Coffinhal, blessé dans son orgueil de patriote, s'écria fièrement que la République n'avait pas besoin de chimiste. Elle n'avait pas besoin de poètes non plus ; surtout elle n'avait pas besoin d'Aristophanes. Ces gens-là sont incommodes, ils font du bruit et gênent les bourreaux. — Est-il besoin d'ajouter que la sentence portait la mort ?

Dès le soir de ce même jour, les condamnés furent conduits à la place de la barrière de Vincennes, où se faisaient depuis quelques semaines les exécutions. Il était six heures. André monta sur l'échafaud le second, après Roucher. Le corps des victimes fut inhumé dans le cimetière de Picpus. —Ce ne fut que par les journaux du lendemain que Marie-Joseph, en parcourant la liste des victimes frappées la veille, connut le sort de son frère. Il était à ce moment chez son ami le représentant Isoré, avec lequel il se concertait pour l'attaque qu'ils allaient diriger contre Robespierre. Le lendemain était le 9 thermidor. Deux jours de gagnés, c'eût été la vie, et quelle vie! — Autour des morts illustres l'imagination travaille, il se crée des légendes. On a raconté que Chénier et Roucher, réunis dans la même charrette, se consolèrent en poètes et charmèrent le triste voyage en récitant à eux deux la première scène d'*Andromaque*. Pure invention. Ceux qui auraient pu entendre les deux poètes, ce jour-là, ne sont pas revenus pour dire ce qu'ils avaient entendu. Il en est de même du mot fameux que l'on rencontre pour la première fois dans les notes du poème de Loizerolles fils, écrit en l'honneur de son père, compagnon de prison d'André Chénier et mort comme lui. « Je n'ai rien fait pour la postérité, » aurait dit André ;puis, se frappant le front, il aurait ajouté : « Pourtant j'avais quelque chose là. » La plupart de ces mots adressés à la postérité ont une origine suspecte. D'ailleurs quand à trente et un ans on laisse un si grand nombre de pièces achevées, des fragments admirables et des pages à la Tacite, on n'en est plus à chercher son génie. On peut

regretter d'en laisser l'expression incomplète; mais on sait que ce *quelque chose qu'on avait là* est arrivé à la vie de l'art, et que cette vie ne s'éteint pas.

Le coup qui frappa André Chénier frappa au cœur son père qui ne lui survécut que quelques mois. Marie-Joseph, pour qui sa mère avait toujours eu une certaine préférence, se retira auprès d'elle après le 9 thermidor, et tous les deux confondirent leur inconsolable douleur; mais il arriva bientôt que cette douleur même ne fut pas respectée et qu'on tenta de l'empoisonner. Les anciens rédacteurs du *Journal de Paris*, auxquels se joignirent même d'anciens conventionnels, poursuivirent Marie-Joseph de leurs attaques les plus violentes. « On osa lui jeter à la face le sang de son frère. » L'ancien conventionnel André Dumont se distingua par sa haine dans cette odieuse querelle, que les rancunes politiques de Michaud devaient reprendre plus tard et que les partis ont éternisée. Qu'il nous suffise d'opposer à cette triste conspiration d'ennemis sans pitié, qui voulaient changer une divergence d'opinions en un fratricide, cette lettre de Mme Chénier, adressée à un journal du temps le 16 décembre 1796 : « Je viens de lire avec indignation dans un journal les atroces calomnies vomies contre mon plus jeune fils par l'infâme André Dumont, reste impur de ces brigands qui ont couvert la France de larmes et de sang. Dans ces temps affreux, quand deux de mes enfants gémissaient au fond des cachots, l'un par les ordres de Robespierre, l'autre par ceux d'André Dumont, Marie-Joseph Chénier, seule consolation de sa famille, ouvertement proscrit par Robespierre et ses complices, n'a cessé de faire des démarches pour ses frères infor-

tunés ; elles n'étaient que trop infructueuses, ainsi que celles de son père. Le vertueux André périt assassiné le 7 thermidor. Sauveur, son frère, eût péri de même sans le grand événement qui arriva deux jours après ; Marie-Joseph, hautement menacé, les aurait suivis. Ses parents et ses amis savent qu'il s'était muni d'un poison violent pour ne pas tomber aux mains des tyrans sanguinaires, dont il ne parlait à toutes les époques qu'avec horreur. Un de ceux qu'il méprisait le plus, André Dumont, ose l'accuser aujourd'hui d'avoir abandonné sa mère. Ah ! bien loin de l'avoir abandonnée, il lui donne chaque jour de nouvelles marques de sa tendresse filiale : c'est lui qui me tient lieu de tout, et je lui donne publiquement ce témoignage authentique, afin de soulager mon cœur maternel et de confondre ses calomniateurs. » Ce cri d'une mère sera la meilleur justification de Marie-Joseph auprès de la posterité.

Il nous resterait, en terminant, à nous demander ce que serait devenue cette belle destinée si fatalement interrompue, comment elle se serait continuée et développée, si la chute de Robespierre avait eu lieu deux jours plus tôt. Mais quelle tentative présomptueuse que de deviner, même par de lointaines inductions, ce qu'eussent été les œuvres promises par une aussi précoce jeunesse à la vigueur croissante du génie, comment se serait achevé ou transformé ce noble esprit, à travers le Consulat et l'Empire, jusqu'aux brillantes et fécondes années de la Restauration ! Il eût été l'initiateur des nouvelles générations à l'étude de la belle antiquité, quelque chose comme un chef du chœur, illustre et honoré parmi les jeunes poètes. Sans doute on

aurait vu son astre à son zénith rencontrer au ciel de la poésie les astres naissants de Victor Hugo et de Lamartine, et sous cette conjonction propice, qui peut dire de quel éclat ces rayons fraternels, un instant mêlés et confondus, auraient illuminé la première moitié du siècle ?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chap. I.	Paris et la société française de 1765 à 1775 d'après Horace Walpole	1
Chap. II.	Deux types de femmes de l'autre siècle.—Mme du Deffand et Mme Roland	43
Chap. III.	La famille de Mirabeau	72
Chap. IV.	Souvenirs de Coppet — Mme de Staël et ses amis	
Chap. V.	Souvenirs de Coppet (suite). — La jeunesse de Mme de Staël	157
Chap. VI.	Souvenirs de Coppet (suite et fin). — Madame de Staël et Goethe	189
Chap. VII.	André Chénier d'après des publications nouvelles.— Le poète, ses vers inédits, sa méthode de travail.	206
Chap. VIII.	André Chénier (suite). — Le poète publiciste	262
Chap. IX.	André Chénier (suite). — Sa lutte contre la Terreur.	290
Chap. X.	André Chénier (suite). — Le poète à Saint-Lazare.	317
Chap XI.	André Chénier (suite et fin). — Son procès, sa mort	355

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

a39003 001385300b

DC 33.4 .C37 1880
CARO, ELME MARIE.
FIN DU DIX-HUITIEME SI

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 01 13 08 8